

@

**Louis Le COMTE**

**NOUVEAUX MÉMOIRES  
SUR  
L'ÉTAT PRÉSENT  
DE LA CHINE**

## **Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine**

à partir de :

# **NOUVEAUX MÉMOIRES SUR L'ÉTAT PRÉSENT DE LA CHINE**

par le père Louis Le COMTE (1655-1728),  
de la Compagnie de Jésus, mathématicien du roi.

A Paris, chez Jean Anisson, Directeur de l'imprimerie royale, rue de la Harpe, au-  
dessus de St Cosme, à la Fleur-de-Lis de Florence,

Tome I, deuxième édition, 1697, XXXII+410 pages.

Tome II, première édition, 1696, 536 pages.

20 gravures.

Édition en format texte par  
Pierre Palpant

[www. chineancienne. fr](http://www.chineancienne.fr)  
avril 2013

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine



### AU ROI

*Sire,*

*Ce n'est pas tant un recueil de lettres, que je prends la liberté d'offrir à Votre Majesté, que le portrait du plus grand prince de l'Orient. Il a reçu le vôtre avec des marques d'estime qui étonnèrent toute sa cour ; & je puis dire, que ce fut en le voyant, qu'un empereur de la Chine sentit pour la première fois qu'il y avait plus d'un souverain dans le monde.*

*Jusqu'alors cette nation fière & orgueilleuse ne croyait pas déshonorer les rois en les regardant tous comme soumis à son empire ; les ambassadeurs des États les plus florissants, qui n'y ont jamais été reçus que comme tributaires, avaient par leur propre aveu établi plus fortement cette idée dans les esprits ; & l'Europe entière se trouvait en quelque sorte sous le joug en Asie, lorsqu'elle se flattait de la monarchie universelle.*

*Le nom, Sire, & si je l'ose dire la seule ombre de Votre Majesté, a effacé ces injustes préjugés. Dès que le prince, dont j'ai l'honneur de vous parler, jeta les yeux sur votre portrait, il y trouva un air de grandeur si particulier, des traits si marqués d'autorité, de sagesse & de valeur, qu'il jugea dès lors que l'Europe avait un maître, comme l'Asie avait le sien.*

## **Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine**

*Que ne penserait-il point, Sire, s'il voyait comme nous en votre propre personne, ce que la peinture la plus parfaite ne peut que faiblement représenter ? s'il y considérait un moment, ce que vos ennemis n'ont jamais envisagé sans frayeur ; ce que vos alliés ne regardent qu'avec confiance ; ce que la cour la plus délicate & la plus spirituelle voit toujours avec un nouveau plaisir ; ce que vos peuples ne se lassent point d'admirer ; ce qu'on ne peut dire, & qu'on croit à peine quand on vous a vu.*

*Quelque désir secret qui ait pu là-dessus échapper à ce prince, il a bien conçu, que le Ciel en formant l'un pour le bonheur & la gloire de l'ancien monde, & donnant à l'autre l'empire du nouveau, vous avait apparemment séparé pour toujours. Mais s'il n'a pu espérer de voir Votre Majesté, il s'est du moins appliqué tout entier à la connaître.*

*C'a été pour nous, Sire, une joie bien sensible, d'être souvent obligés, pour obéir à ses ordres, de lui faire l'histoire de votre vie ; de lui conter les heureux présages de votre auguste naissance, les troubles de votre minorité, les premiers miracles de votre règne. Il a voulu savoir par quelles routes, inconnues jusqu'alors aux autres souverains, vous êtes parvenu en si peu de temps à ce haut point de grandeur, qui entretient depuis tant d'années, & la jalousie dans l'esprit de vos voisins, & la tranquillité dans le cœur de vos sujets.*

*Il avait, Sire, déjà ouï parler de vos victoires ; car où le bruit ne s'en est-t-il pas répandu ? mais plus touché de vos qualités personnelles, que de tous ces succès, il s'est fait un plaisir singulier d'apprendre de notre bouche, que Votre Majesté avait plus d'intrépidité dans la guerre que ses propres capitaines, plus de conduite que ses généraux, plus de vues que ses ministres, plus de soins & d'exactitude que ses moindres officiers ; que dans le*

## **Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine**

*gouvernement politique, son application inspirait l'équité, la modération, la politesse, l'ordre & la discipline à tous les membres de l'État ; enfin que dans le domestique, votre égalité d'humeur, vos manières douces, nobles & engageantes vous avaient attiré l'amour & l'admiration de tous ceux qui vous approchent.*

*Charmé lui-même, Sire, de ces qualités de l'âme, qui forment le héros, il n'a pu douter que Votre Majesté n'eût encore celles du corps, qui achèvent de rendre le héros parfait. Pour contenter sur ce point la curiosité de ce grand prince, nous n'avons pu nous dispenser, d'entrer dans un détail infini de ce qui vous regarde ; de lui parler de cet air majestueux, de cette noble fierté, de cet agrément qui anime vos moindres actions & qui se mêle à tout ce que vous faites ; de descendre enfin jusqu'aux plus petites choses, si néanmoins il y a quelque chose de petit dans un roi, où tout paraît grand, où tout est auguste.*

*Voilà, Sire, ce qu'un empereur, qui fait gloire d'ignorer le reste du monde, n'a pu s'empêcher de connaître. Un prince de ce caractère mérite bien que Votre Majesté le connaisse à son tour, & jette un moment les yeux sur son portrait & sur ces mémoires, où elle verra ce que le sang tartare, tempéré par une éducation chinoise, lui a inspiré pour le gouvernement, de force & de sagesse tout ensemble.*

*Son père à l'âge de six ans fit sous la conduite d'un tuteur, la conquête entière de la Chine : celui-ci encore enfant lui succéda, & affermit lui-même bientôt après, son trône chancelant. Il dissipa les pirates des côtes & des royaumes maritimes. Il obligea les rois de Canton & de Fokien à se soumettre ; il dompta celui de Chensi, & reconquit toutes les provinces du couchant. Il a depuis rendu tributaires de l'empire la plupart des princes tartares ; il vient de repousser de ses frontières les*

## **Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine**

*Moscovites, qui avaient porté le commerce & la guerre, jusqu'à la mer orientale.*

*A présent, il protège ses vassaux ; il tient ses peuples dans le devoir ; il vit tranquille, puissant, heureux ; & animé d'une portion de ce même génie, que le Ciel semble avoir versé tout entier dans votre personne, il est devenu le plus grand prince qui ait jamais gouverné la Chine.*

*Mais ce qui l'approche encore davantage de Votre Majesté, c'est la protection qu'il donne en ses États, à la religion chrétienne. On n'est pas étonné, Sire, que vous la défendiez en Europe contre les efforts les plus violents de l'hérésie & de l'ambition. Vous devez ce zèle à votre foi, aux exemples de vos ancêtres, à la qualité de fils aîné de l'Église, qui vous élève au dessus des autres rois encore plus que toutes les autres prérogatives de votre couronne : vous le devez aux bénédictions que Dieu a si abondamment répandues sur votre glorieux règne, & à celles qu'il prépare encore à votre piété, dont les augures certains font la juste consolation de vos peuples, & les espérances de toute la chrétienté.*

*Mais on ne peut assez admirer qu'un empereur, né dans le sein de l'idolâtrie, imbu dès son enfance des erreurs populaires, élevé dans la superstition, se soit de lui-même fait jour au travers de ces épaisses ténèbres : & que parmi tant de fausses religions, dont il est environné, il ait démêlé la sainteté & la vérité de la nôtre.*

*Il en fait souvent l'éloge ; il enrichit nos autels de ses offrandes ; il se prosterne devant la majesté du Dieu que nous adorons ; il vient tout récemment de donner à ses peuples par un édit, l'entière liberté d'embrasser publiquement la foi de Jésus-Christ ; & sans les intérêts de la politique & de la sagesse mondaine, peut-être leur en eût-il lui-même donné l'exemple.*

## **Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine**

*C'est à Votre Majesté, Sire, que nous devons particulièrement cette grâce, au on avait depuis cent ans inutilement désirée ; & que ce prince accorde aujourd'hui aux missionnaires qu'elle lui a envoyés ; comme si Dieu voulait par là couronner votre zèle, plutôt que récompenser nos travaux ou exaucer nos faibles prières.*

*Cet événement, l'un des plus mémorables qui soit arrivé depuis la naissance de l'Église, est non seulement pour Votre Majesté le sujet d'une sensible consolation, mais encore un motif bien pressant d'achever ce grand ouvrage, qu'elle a si heureusement commencé.*

*Ce n'est pas, Sire, dans le dessein d'agrandir vos États, que je viens de si loin solliciter ce nouveau secours. Le Ciel en vous faisant le plus puissant prince de la terre, ne vous laisse rien plus à y désirer. Ce que nous souhaitons par là, c'est de vous engager à conquérir ces vastes royaumes à Jésus-Christ ; & d'avoir nous-mêmes occasion d'y contribuer de nos travaux & de nos vies. C'est aussi de faire connaître à toute l'Europe, que si notre profession ne nous permet pas comme à tant d'autres, de nous sacrifier aux intérêts de votre gloire, nous sommes du moins toujours prêts de suivre les impressions de votre zèle. Je suis, avec le plus profond respect & le plus parfait dévouement,*

*SIRE,*

*DE VOTRE MAJESTÉ,*

Le très humble, très obéissant,  
& très fidèle sujet et serviteur,  
LE COMTE, de la Compagnie de Jésus.

@

### AVERTISSEMENT

@

Je ne sais quel est le plus à plaindre, ou d'un voyageur qui donne trop aisément des *relations* au public, où de celui qui les lit sans précaution & sans discernement.

Ce genre d'écrire n'est pas tout à fait si facile qu'on se l'imagine. Pour y réussir, il faut non seulement de l'esprit & du goût, mais encore de la bonne foi, de l'exactitude, un style simple, naturel, & qui persuade.

Il faut même de l'érudition : & comme un peintre, pour être parfait en son art, ne doit rien ignorer de tout ce qui peut être exprimé par les couleurs, de même, celui qui entreprend de peindre les mœurs des peuples, & de représenter les arts, les sciences, les religions du nouveau Monde, ne peut toucher avec succès tant de différentes matières, sans une grande étendue de connaissance, & sans avoir en quelque sorte un esprit universel.

Tout cela même ne suffit pas, s'il n'a de plus été témoin de la plupart des événements qu'il raconte ; s'il ne s'est instruit des coutumes & de la langue des habitants ; s'il n'a eu soin de lier commerce avec les honnêtes gens ; & s'il n'a même pratiqué les personnes d'une qualité distinguée.

Enfin pour parler sûrement de l'abondance qui se trouve dans un empire, de sa beauté, de sa puissance ; il est nécessaire de considérer de ses yeux la multitude des peuples, le nombre & la situation des villes, l'étendue des provinces ; c'est-à-dire, qu'il faut employer une partie de sa vie dans des courses continuelles, & dans une recherche curieuse de ce qu'il y a de plus rare dans le pays ; ce qui sans doute coûte un peu plus que de se trouver ici dans les assemblées des savants ; ou même sans sortir de son cabinet, de parcourir en repos & à loisir toute l'antiquité.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Cependant il y a peu de gens à qui on sache moins de gré de leur travail, qu'aux auteurs des *relations*.

Quelques-uns peu touchés des nouvelles étrangères, ne s'arrêtent guère qu'à ce qui se passe sous leurs yeux ; d'autres n'ont point de foi à tout ce qui vient de si loin ; ils se font un mérite & une maxime de ne rien croire, amis de la vérité, jusqu'à n'en vouloir reconnaître aucune.

Il y en a qui ne peuvent souffrir dans les relations, ni miracle, ni événement extraordinaire, ni tout ce qui passe les préjugés les plus communs ; comme si la nature épuisée à nous enrichir ici, n'avait rien pu produire ailleurs de rare ; ou si Dieu était moins puissant dans les nouvelles Églises de l'Orient, qu'il ne l'est encore aujourd'hui parmi nous.

Enfin il en est d'un caractère tout opposé, qui ne lisent ces sortes d'ouvrages que pour y trouver du merveilleux : ils ne sont jamais contents qu'ils n'admirent. Ce qui est naturel, leur paraît insipide & indigne d'être écrit ; & si on ne les réveille par des aventures inouïes, & des prodiges continuels, ils s'endorment sur les histoires les mieux écrites & les plus raisonnables : de sorte que pour leur plaire, il faudrait, ce semble, faire des peuples d'une nouvelle espèce, & créer exprès, pour eux un nouveau Monde.

Il n'est pas aisé de contenter tant de goûts différents ; & les voyageurs qui reviennent en leur pays, n'ont guère moins de peine à se faire écouter de leurs compatriotes, qu'ils en avaient eu peu de temps auparavant, à se faire entendre parmi les étrangers.

Il est vrai qu'ils ne méritent pas toujours d'être écoutés ; le vide, le peu d'ordre qui se trouve souvent dans leurs relations, la passion qui y règne partout, & qui fait quelquefois d'une histoire, une suite continuelle de calomnies, mais surtout la hardiesse avec laquelle on y débite, même dans les matières indifférentes, des fables ridicules pour des vérités constantes, rebutent avec raison les honnêtes gens, & rendent même suspects les auteurs les plus discrets & les plus sincères.

Il arrive encore que plusieurs voyageurs nous abusent, parce qu'ils

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

ont été trompés eux-mêmes les premiers. Combien s'en trouve-t-il qui arrivant dans un nouveau pays, s'imaginent pouvoir en un moment s'instruire de ce qui le regarde. A peine sont-ils débarqués qu'ils courent de toutes parts, comme des gens affamés, ramasser avec avidité tout ce qui se présente, & charger indifféremment leur recueil des contes publics & des discours populaires. Ce qui a fait dire fort plaisamment à un Espagnol, qu'un certain auteur, au lieu d'intituler son livre *Relation de ce qu'il y a de plus considérable dans le nouveau Monde*, eût beaucoup mieux fait de lui donner pour titre, *Relation de ce que toute la canaille des Indes, les Mores, les Cafres, les esclaves, &c. m'ont fidèlement rapporté, dans les entretiens que j'ai eu régulièrement avec eux.*

D'autres quoique plus réservés, sont naturellement portés à exagérer toutes choses. Et certainement quand on a fait cinq ou six mille lieues par curiosité, on serait bien fâché d'avoir entrepris un si pénible voyage, pour ne rien voir que ce qu'on a vu si souvent en Europe. Alors si l'on n'y prend garde, on estime tout, on loue tout, le climat, les coutumes, l'esprit des habitants ; & ce qu'il y a de plus barbare devient quelquefois un sujet d'admiration.

Mais quand on écrit aux autres ce qu'on a soi-même admiré, les idées grossissent encore beaucoup plus sous la plume, & deviennent avec le temps monstrueuses : soit qu'on veuille plaire à son lecteur, on qu'on se fasse une secrète vanité de lui enseigner ce qu'il n'avait jamais appris de personne.

J'en ai vu de plus scrupuleux en apparence, mais en effet aussi peu sincères que les premiers, qui croient raconter fidèlement les choses, lors même qu'ils abusent ordinairement de nos termes. Je m'explique. Nous lisons tous les jours des livres, qui patient de certains royaumes des Indes, comme nous parlons de ceux d'Europe. Les villes capitales, les provinces, les gouvernements de places frontières, le Louvre, les ministres d'État, les généraux d'armées, & cent autres termes de cette nature entrent naturellement dans leurs discours ; de sorte qu'on s'imagine en les lisant voir Paris, Versailles, & nos plus formidables

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

armées. Cependant ce Louvre est une maison de bois mal entendue ; cette cour & ces ministres, une cohue d'esclaves à demi-nus ; ces vice-rois commandent à quinze ou vingt petits villages dispersés ça & là dans les bois, & ainsi du reste.

Certainement ces termes qui réveillent en nous de si grandes idées, ne sont nullement faits, pour ces sortes de royaumes équivoques, qui n'ont presque rien de commun avec les nôtres que le nom. Pour moi je crois qu'on ne s'en doit servir qu'avec quelque précaution, & qu'en user autrement, c'est mentir en quelque manière, en disant la vérité.

Mais quand le pays dont on écrit la relation, renferme en effet quelque chose de grand & de singulier, il est encore plus aisé de s'y méprendre. Alors on ne se contente pas de l'estime, on veut attirer l'admiration. Dans ces rencontres il faut être en garde contre son propre témoignage, si j'ose m'expliquer de la sorte, & en user comme ces personnes humbles & modestes, qui retranchent toujours dans leur esprit, la moitié du mérite que leur imagination leur donne, & qui peut-être n'en laissent encore que trop, afin d'approcher du moins un peu plus près de la vérité.

Après tout il ne faut pas confondre par une injuste prévention, les bonnes relations avec les mauvaises. Et comme c'est une grande imprudence de donner à tout sans choix, sans examen, sans distinction ; aussi est-ce une affectation ridicule de rejeter indifféremment ce que les voyageurs nous rapportent, quand leur état, leur désintéressement, & leur capacité nous les doivent rendre croyables.

Pour moi, quelque passion que je me sois toujours senti pour l'exacte vérité, je n'ai pas osé entreprendre de rapporter dans un ouvrage entier, ce qu'un long séjour & une assez grande application m'ont fait connaître de l'empire de la Chine, persuadé que le défaut de plusieurs autres qualités, nécessaires pour y réussir, ne serait pas suffisamment compensé par ma bonne foi.

Cependant comme il est difficile de se taire tout à fait, quand on

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

revient de si loin, & que pour ce qui regarde la religion, je ne puis guère m'empêcher de publier les progrès qu'elle fait dans l'Orient, j'avoue que j'ai été bien aise d'en entretenir souvent ceux qui sont les mieux intentionnés, & qui ont quelque zèle pour notre sainte foi.

C'est aussi ce qui m'a fait prendre la liberté d'écrire sur ce sujet à diverses personnes de qualité ; soit pour satisfaire à l'obligation où j'étais de leur rendre compte de mon voyage ; soit pour obéir à leurs ordres exprès, soit encore pour répondre à leurs honnêtetés.

Comme ces lettres sont un abrégé des entretiens particuliers dont ils m'ont honoré, elles renferment une grande partie de ce qui regarde l'état présent de la Chine ; & j'ai cru que j'en pouvais donner le recueil au public, non pas comme une relation régulière & universelle de ce grand empire, mais comme des mémoires, qui ne seront peut-être pas tout à fait inutiles à ceux qui dans la suite, en voudraient composer l'histoire. Au reste l'on voit assez que dans l'arrangement des lettres, je n'ai point eu d'égard à la qualité des personnes à qui je les adresse ; mais que je les ai disposées de la manière la plus propre à conserver l'ordre des matières que j'y traite.

D'ailleurs je crains bien que ce qui a paru la première fois supportable dans le discours, plaise moins quand on l'examinera de près. Les défauts sont toujours plus sensibles sur le papier, & on n'y pardonne guère le désordre, qui fait souvent l'agrément de la conversation. Mais enfin une personne, qui depuis dix ans, tâche d'oublier sa langue, pour se remplir l'esprit de mots barbares & d'idées étrangères, quelque chose qu'elle ait perdu d'ailleurs, a du moins acquis par là, le droit de mal écrire, sans qu'on en ait beaucoup de la blâmer. Après que nous avons passé la *ligne* quatre ou cinq fois, il semble que notre style soit au-dessus de la critique ; & peut-être même que trop de politesse dans un missionnaire, édifierait moins qu'un peu de négligence.

Après cet avertissement général, que j'avais cru nécessaire dans la première édition de mon livre, on ne trouvera peut-être pas mauvais que j'ajoute ici quelques nouvelles réflexions, pour justifier certains points particuliers, qui n'ont pas également plu à tout le monde.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

1° L'histoire de la fausse Chinoise est si extraordinaire, que quelques-uns ont en cela voulu douter un peu de ma sincérité. Sur quoi je n'ai rien à dire, si ce n'est que j'ai rapporté avec beaucoup de fidélité, ce que j'ai ouï moi-même, ce que plusieurs personnes dignes de foi ont entendu aussi bien que moi, & ce que tout le monde pourra entendre, dès qu'on voudra l'interroger en ma présence.

Quand je la vis pour la première fois, je ne pensai qu'à satisfaire à l'ordre de Monsieur le Marquis de Croissy, mais j'ai connu depuis que j'y avais plus d'intérêt que je ne m'étais imaginé.

Des gens que je ne nommerai point, & que j'épargne très volontiers par un esprit de christianisme, s'étaient persuadé qu'en instruisant notre Chinoise, ils lui pourraient bientôt inspirer leurs sentiments contre les missionnaires de la Chine, sentiments très conformes à ceux qui sont répandus dans les livres de la morale pratique ; & si je fusse arrivé plus tard en France, je ne sais ce qu'elle n'aurait point dit. Par bonheur j'ai rompu, même sans le savoir, toutes ces mesures, & ceux qui les avaient prises ont été bien étonnés d'avoir si mal concerté leur dessein, ou de le voir sitôt échouer.

2° Quelques-uns ont cru que les discours que font les Chinois dans mes Mémoires, sont plus de mon invention, que de la leur : je suis bien aise qu'on sache qu'en ce point comme en tous les autres, j'ai tâché de dire exactement la vérité. Ce sont pour l'ordinaire de pures versions, & si je n'y conserve pas toujours le style serré & obscur des Chinois, ce n'est que pour tâcher de faire mieux sentir en notre langue toute la force & toute la délicatesse que j'ai moi-même senti dans la leur.

3° J'ai vu depuis peu dans le *Journal des savants*, un extrait de mes Mémoires, si peu fidèle, que je ne puis entièrement dissimuler le peu de satisfaction que j'en ai. Je compterais pour rien ce qui me regarde, mais je suis obligé d'empêcher au moins le public d'y être surpris sur deux articles, dont l'un regarde les sciences, & l'autre la religion.

Dans l'extrait de ma dernière lettre, on ne dit rien des observations célestes qui servent dans la géographie à déterminer la *longitude*. Et

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

diverses personnes ont soupçonné que l'auteur du *Journal* en avait usé de la sorte, pour faire plaisir à ceux, qui n'approuvent pas l'usage que nous en faisons, préférablement à tous les routiers & aux itinéraires des anciens. Ils voudraient peut-être que je parusse, du moins par mon silence, entrer un peu dans leurs sentiments.

Après ce que nos plus célèbres astronomes, Monsieur Cassini, & Monsieur de la Hire en ont dit, après les remarques du père Gouye, après ce que j'en ai écrit moi-même, je ne sais comment on peut juger qu'il y ait deux partis à prendre là-dessus. Ce ne sont point ici des opinions où il soit permis de disputer, ce sont des démonstrations dont on convient sans peine, dès qu'on les comprend. Monsieur Vossius <sup>1</sup> qui était fort habile homme, sans être mathématicien, s'est repenti sur la fin de sa vie de s'être trop avancé en cette matière, & je crois que ceux qui s'y sont trop facilement engagés avec lui, devraient sans façon suivre son exemple.

Ce qui regarde l'extrait de ma seconde lettre, est encore de plus grande importance, & je ne veux que rapporter simplement ce que j'ai écrit & ce qu'on me fait dire, pour faire connaître à tout le monde l'injustice que me fait M. Cousin, ou celui qu'il emploie pour l'aider à composer ses extraits ; car je voudrais bien pouvoir le justifier dans l'esprit des honnêtes gens.

Après avoir parlé de l'estime que l'empereur de la Chine paraît avoir pour les missionnaires, je dis, qu'il reconnaît en eux un zèle très pur & très désintéressé, qui n'a d'autre fin que la gloire de Dieu & le salut des âmes. J'ajoute ensuite ces propres termes :

Il est surtout si convaincu que c'est là l'unique motif de toutes leurs entreprises qu'il se fait un plaisir secret de contribuer à l'établissement du christianisme, malgré l'aversion qu'on lui en a voulu inspirer, dans la pensée qu'il ne saurait par aucune autre voie, payer les services que ces pères tâchent de lui rendre.

---

<sup>1</sup> Isaac Vossius.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Aussi le père Verbiest étant à l'extrémité laissa un écrit pour lui être présenté, dans lequel entre autres choses, il lui disait, *Sire je meurs content, puisque j'ai employé presque tous les moments de ma vie au service de votre Majesté. Mais je la prie très humblement de se souvenir après ma mort, qu'en tout ce que j'ai fait, je n'ai eu d'autre vue que de procurer en la personne du plus grand prince de l'Orient, un protecteur à la plus sainte religion de l'univers.*

Il faut ce me semble être un critique bien sévère pour trouver à redire à ces sentiments ; cependant M. Cousin n'a pas jugé qu'ils fussent assez édifiants pour un missionnaire, & voici ce qu'il en rapporte & ce qu'il en pense.

Le père Verbiest (dit-il dans le *Journal* du lundi 21 Janvier 1697) étant à l'extrémité de sa vie, laissa un écrit pour lui être présenté, dans lequel entre autres choses il lui disait, *Je meurs content puisque j'ai employé presque tous les moments de ma vie au service de votre Majesté.* L'auteur du *Journal* passe sous silence tout ce qui suit, touchant les vues que ce Père avait dans le service de ce prince, & ajoute ensuite cette réflexion : *Les deux apôtres qui moururent à Rome n'en auraient pas pu dire autant à Néron.*

En vérité y a-t-il de la bonne foi dans l'extrait, ou de la charité dans la réflexion ? Pourquoi comparer Néron, le plus cruel persécuteur des chrétiens, à l'empereur de la Chine, qui depuis trente ans en est le protecteur déclaré ? Pourquoi opposer saint Pierre & saint Paul au P. Verbiest, comme ayant des sentiments très opposés à ce missionnaire, lors même qu'il s'explique d'une manière digne des premiers apôtres de l'Église ; car qu'y a-t-il de plus héroïque que de dire à un grand prince, comme il fait, qu'on ne le sert ni par ambition, ni par intérêt, ni par esprit de politique, mais uniquement par un motif pur & désintéressé de religion ? Tout le monde conviendra que c'est-là le sens naturel de ses paroles.

Le père Verbiest a passé pour un des plus sages, des plus habiles, &

## **Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine**

des plus zélés missionnaires, qui aient jamais porté la lumière de l'Évangile dans l'Orient. Jusques ici les vrais savants & les bons catholiques de l'Europe l'avaient également estimé ; je ne sais pourquoi M. *Cousin* l'attaque et le blâme si facilement.

@

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

### TABLE DES LETTRES

1. A Monseigneur de Pontchartrain. Voyage de Siam jusqu'à Pékin.
2. A Madame la Duchesse de Nemours. La manière dont l'empereur nous reçut, & ce que nous vîmes dans la ville de Pékin.
3. A Monseigneur le Cardinal de Furstemberg. Des villes, des bâtiments, & des ouvrages les plus considérables de la Chine.
4. A Monsieur le Comte de Crecy. Du climat, des terres, des canaux, des rivières, & des fruits de la Chine.
5. A Monsieur le Marquis de Torsi, secrétaire d'État pour les affaires étrangères. Du caractère particulier de la nation chinoise, son antiquité, sa noblesse, ses modes, ses bonnes & ses mauvaises qualités.
6. A Madame la Duchesse de Bouillon. De la propreté & de la magnificence des Chinois.
7. A Monseigneur l'Archevêque Duc de Rheims, premier Pair de France. De la langue, des caractères, des livres, de la morale des Chinois.
8. A Monseigneur de Philipeaux, secrétaire d'État. Du caractère particulier de l'esprit des Chinois.
9. A Monseigneur le cardinal d'Estrées. De la politique & du gouvernement des Chinois.
10. A Monseigneur le cardinal de Bouillon. De la religion ancienne & moderne des Chinois.
11. A Monsieur Rouillé conseiller d'État ordinaire. De l'établissement & du progrès de la religion chrétienne à la Chine.
12. Au R. P. de la Chaize, confesseur du roi. De la manière dont chaque missionnaire annonce l'Évangile dans la Chine, & de la ferveur des nouveaux chrétiens.
13. A Monseigneur le cardinal de Janson. De la religion chrétienne nouvellement approuvée par un édit public, dans tout l'empire de la Chine.
14. A Monsieur l'Abbé Bignon. Idée générale des observations que nous avons faites dans les Indes, & à la Chine.



NOUVEAUX  
**MÉMOIRES**  
SUR L'ÉTAT PRÉSENT  
DE  
**LA CHINE**

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

### Lettre première

à Monseigneur de Pontchartrain  
ministre & secrétaire d'État

@

Voyage de Siam jusqu'à Pékin.

Monseigneur,

<sup>p1.001</sup> Quoiqu'on se fasse ordinairement un plaisir de parler de ces voyages, & que celui de la Chine, d'où je viens, soit l'un des <sup>p1.002</sup> plus grands & des plus beaux qu'on puisse faire au monde, je n'ai pu jusqu'ici me résoudre d'en écrire une relation dans les formes. Le mot de *relation* est à présent si usé, qu'on n'est plus guère curieux d'en lire de nouvelle : d'ailleurs le public est trop occupé des affaires du temps, des guerres, des négociations, des mouvements où se trouve toute l'Europe, pour s'appliquer longtemps à ce qui touche les pays éloignés. On n'a des yeux que pour voir la gloire de la France, qui seule, sous le plus grand de ses rois, résiste à tant de puissances liguées, & quand on jette la vue sur le prodigieux nombre d'ennemis qui l'attaquent, à peine se souvient-on qu'il y ait d'autres peuples & d'autres royaumes dans le monde.

Pour vous, Monseigneur, dont l'esprit est universel aussi bien que le zèle, & qui êtes du moins aussi sensible aux victoires que Jésus-Christ remporte sur l'idolâtrie dans les Indes, qu'à toutes les batailles que nous gagnons en Europe, je suis persuadé que vous trouverez toujours du temps pour écouter les ministres de l'Évangile. J'ai eu déjà l'honneur de vous entretenir à loisir, & je puis dire, qu'après les motifs surnaturels & divins qui nous <sup>p1.003</sup> animent dans nos travaux, rien ne peut nous exciter davantage à les continuer, que l'intérêt que vous témoignez y prendre.

Et certes, le projet d'envoyer des missionnaires mathématiciens jusqu'au bout du monde, est si glorieux au règne du roi, & si avantageux à la religion, que nos ministres les plus éclairés n'ont rien

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

oublié pour le faire réussir.

Monsieur Colbert le fit d'abord agréer à Sa Majesté ; il donna ordre ensuite, qu'on préparât les instruments nécessaires pour un nombre considérable d'observateurs, qui devaient tous se rendre à la Chine, les uns par la Moscovie & la Tartarie, les autres par la Syrie & par la Perse, & les derniers par l'Océan, sur les vaisseaux de la Compagnie des Indes.

La mort de ce ministre, qui arriva pour lors, suspendit quelque temps l'exécution de ce grand dessein ; mais Monsieur de Louvois ne lui eut pas plutôt succédé dans la charge de surintendant des arts & des sciences, qu'il demanda par ordre du roi, à nos supérieurs des sujets savants, zélés, capables d'entrer en toutes ces vues, & disposés à partir au premier embarquement. Il procura à ceux qui lui furent présentés toute sorte d'instruments & de <sup>p1.004</sup> machines, des pensions, des lettres de recommandation pour les princes de l'Orient, & généralement tout ce qui pouvait contribuer au succès de l'entreprise.

Monsieur de Seignelay jugeant dans la suite que sans le secours de la marine, il était difficile de soutenir ces nouvelles missions, souhaita d'en être chargé, & obtint en effet qu'elles seraient dorénavant attachées à son ministère. Cependant Monsieur de Louvois ne les abandonna pas entièrement : il contribua même de ses libéralités particulières à chercher par terre un chemin facile jusqu'à la mer Orientale, par la Pologne, la Moscovie, la Sibérie, & la grande Tartarie.

C'est ainsi, Monseigneur, que la Providence engageait trois célèbres ministres à donner commencement à ce grand ouvrage, que vous devez sans doute conduire à sa perfection. Les raisons particulières que chacun d'eux a eu de s'y intéresser, se trouvent toutes réunies en votre personne ; l'établissement de la religion, la gloire du roi, l'avantage de ses sujets, vos emplois même qui regardent également le soin de la marine & celui des arts & des sciences.

Les effets, Monseigneur, que ces <sup>p1.005</sup> fervents missionnaires ont déjà ressentis de votre protection, ne permettent pas de douter à

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

l'avenir du succès de leurs travaux ; & c'est ce qui les oblige de lever pour vous les mains au Ciel avec toute la ferveur que leur peut inspirer la conversion du nouveau monde.

Mais outre cette marque de reconnaissance, ils ont encore une obligation étroite de vous rendre compte de leurs actions, de leurs voyages, de l'usage qu'ils ont fait des libéralités du roi. Ce sont des Mémoires que votre zèle exige d'eux, & qui peuvent contribuer à l'augmenter. Ainsi je crois que vous agréerez la liberté que je prends de vous en écrire quelque chose de leur part pour suppléer à ce qui a pu m'échapper dans les diverses audiences dont il vous a plu m'honorer.

Le roi poussé, beaucoup plus encore par la passion qu'il a d'étendre en tous lieux la religion chrétienne, que par le désir de perfectionner les sciences, ordonna, il y a dix ans, à six de ses sujets jésuites, d'aller à la Chine en qualité de ses mathématiciens, afin qu'à la faveur des sciences naturelles, ils fussent en état d'y répandre plus aisément les lumières de l'Évangile. <sup>p1.006</sup> J'eus le bonheur d'être de ce nombre ; & nous nous embarquâmes au commencement de l'année 1685 sur le vaisseau qui portait Monsieur le Chevalier de Chaumont ambassadeur extraordinaire à Siam.

Jusque là, la navigation fut très heureuse, mais les vents contraires qui régnaient alors dans les Indes, ne nous permirent pas de passer outre, & nous fûmes obligés de demeurer près d'un an dans ce royaume, pour attendre le temps ordinaire de l'embarquement.

Le roi de Siam qui se piquait d'astrologie, voulut nous voir, nous connaître, & observer les astres avec nous. Il admira surtout la justesse avec laquelle nous lui prédîmes une éclipse de lune ; & dès lors il eut la pensée de nous retenir tous auprès de sa personne. Mais étant informé de nos ordres, il permit à quatre de nous, de passer à la Chine ; à condition que le père Tachard retournerait en France, pour demander au roi de nouveaux mathématiciens, & que je demeurerais cependant en son royaume.

Le père Tachard partit en effet pour l'Europe : je fus retenu à Siam,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

& les pères de Fontaney, Gerbillon, de Visdelou & Bouvet s'embarquèrent pour Macao, petite <sup>p1.007</sup> ville située sur la pointe d'une île, à l'entrée de la Chine où les Portugais ont une forteresse.

Notre fortune fut différente, selon les différents endroits où nous nous trouvâmes. Le père Tachard arriva heureusement à Paris avec les ambassadeurs siamois ; mais ceux qui s'étaient embarqués pour la Chine, furent surpris peu de jours après leur départ d'une violente tempête, qui rompit le voyage, & qui les mit dans un extrême danger. Leur vaisseau appartenait à Monsieur Constance, & paraissait bon ; mais il fut si tourmenté, qu'en peu d'heures il commença à s'ouvrir de toutes parts.

Le capitaine homme de tête & fort expérimenté dans son art, animait tout le monde, de la voix & par son exemple, à bien faire son devoir ; mais on eût beau travailler & jeter à l'eau une partie de la charge, la mer était si rude, & le vent qui fraîchissait à tout moment, devint si furieux, que les matelots perdirent courage, & abandonnèrent la manœuvre. Les Pères jugeant que tout était désespéré, ne songèrent plus qu'à la mort. D'un côté ils tâchaient par leurs exhortations, d'en procurer une bonne aux gens de l'équipage, qui dans ces sortes d'occasions paraissaient <sup>p1.008</sup> toujours pénétrés des sentiments d'une véritable pénitence ; & de l'autre ils ne cessaient d'offrir leur propre vie en sacrifice à Jésus-Christ, pour l'amour duquel, ils avaient si longtemps désiré de la perdre parmi les infidèles.

Dans la nécessité de faire naufrage, on ne crut pas devoir tenir le vent, & le pilote aima encore mieux échouer sur la côte avec quelque espérance de se sauver, que de se voir tout d'un coup enseveli dans les flots. Dès qu'on eut fait vent arrière pour y arriver, le vaisseau fit moins d'eau, & on eut le temps avant la nuit d'approcher des terres qu'on ne connaissait point. Le vaisseau toucha plusieurs fois sans s'ouvrir : enfin on se mit à l'abri derrière une île auprès de Cossomet, province du royaume de Siam, qui confine avec celui de Camboje.

Dès lors le capitaine désespéra de pouvoir continuer le voyage, soit à cause qu'on n'était pas en état de tenir la mer, soit parce qu'étant

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

tombé sous le vent, qui selon le cours ordinaire des saisons, devait encore durer plusieurs mois, il était impossible de se relever, pour doubler la pointe de Camboje.

Cependant les quatre missionnaires plus <sup>p1.009</sup> sensibles à ce retardement, qu'au danger qu'ils avaient couru, résolurent de se rendre à Siam par terre, pour s'embarquer sur un vaisseau anglais, qui partait au mois d'août pour Canton. Ils s'engagèrent donc dans les bois, espérant trouver quelque village & des guides ; mais ils s'égarèrent bientôt, & leur vie ne fut pas moins exposée sur terre, qu'elle l'avait été sur mer peu de temps auparavant. Les ruisseaux grossis par les pluies, rendaient les chemins impraticables : ils marchaient pieds nus au travers des torrents & des campagnes inondées, où un nombre infini de sangsues, & une nuée de moucherons, qui dans les Indes sont le fléau des étrangers, les tourmentaient également. D'ailleurs les bois étaient pleins de serpents, de tigres, de buffles, & d'éléphants, qui ne leur permettaient pas de prendre un moment de repos.

Mais ce qui les pressait le plus, était la faim. Le peu de vivres qu'ils avaient porté avec eux fut bientôt consommé, & ils se trouvèrent dans une extrême disette : de sorte que sans un village qu'ils découvrirent par hasard, ils seraient infailliblement périés de misère. Ce n'est pas que les habitants du lieu fussent en état de leur donner <sup>p1.010</sup> un grand secours, étant eux-mêmes dépourvus de toutes choses ; mais ils les remirent au moins dans le chemin, & les conduisirent à leur vaisseau, où ils arrivèrent après quinze jours de voyage, demi-morts de faim & de fatigues.

Je reçus ces tristes nouvelles à Siam par une lettre du père Fontaney : elle était touchante & pleine de ces tendres sentiments, que l'amour des souffrances inspire : on ne pouvait la lire sans en être soi-même pénétré, & sans reconnaître la différence de ce que sent une âme à l'oratoire, quand de loin elle désire la croix de Jésus-Christ, & de ce qu'elle éprouve quand elle a le bonheur de la porter au milieu des bois & d'une affreuse solitude.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Cependant, Monseigneur, je n'étais guère moins embarrassé de mon côté : j'étais demeuré à Siam, à condition que Monsieur Constance me placerait dans une maison de *Talapoins*, c'est ainsi qu'on nomme les prêtres ou les religieux du pays. Jusqu'alors on n'avait pu en gagner aucun à la religion chrétienne, quoique ce soit de leur conversion, que dépende celle du peuple. On croyait que le seul moyen d'en venir à bout, était de vivre familièrement avec eux, de s'habiller à leur manière, & <sup>p1.011</sup> de mener une vie aussi austère que la leur. Je savais que cet expédient avait réussi dans la mission de Maduré, & je me persuadais avec plusieurs autres qu'il réussirait également à Siam. Mais la conjuration des Malaïes & des Macassars, qui arriva en ce temps-là, donna tant d'occupation à Monsieur Constance, qu'il n'eut pas le temps de songer à moi. Le roi, qui favorisait la religion chrétienne, & son ministre qui en était le plus ferme appui, furent sur le point d'être égorgés une nuit, avec tous les chrétiens du royaume. Mais enfin notre seigneur nous retira de cet extrême danger, & le mal finit par la mort de la plupart des conjurés.

Cet accident donna le temps aux Pères qui étaient partis pour la Chine, de retourner à Siam avant que je fusse bien engagé dans la nouvelle vie que je méditais : & lors qu'ils furent arrivés, ils souhaitèrent que je m'embarquasse avec eux, dès que la saison serait venue, puisqu'aussi bien, c'était à peu près en ce temps-là que le père Tachard devait être de retour avec un bon nombre de missionnaires & de mathématiciens.

Ce fut donc en l'année 1687, le 17 de Juin que nous partîmes pour Nimpo, ville <sup>p1.012</sup> & port considérable de la Chine dans la province de Chékiam ; car nous ne crûmes pas devoir aller à Macao, comme l'année précédente ; parce qu'on nous avertit que nous ne ferions pas plaisir aux Portugais ; & que si nous y allions, ils étaient encore moins disposés à nous en faire.

Je ne sais, Monseigneur, si vous seriez bien aise de voir le détail de ce voyage, & la route que nous en avons dressée. Ces sortes de relations, où l'on ne parle presque jamais que de Nord & de Sud, d'Est

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

& d'Ouest, où l'on s'explique toujours en termes durs & barbares, qui semblent n'être faits que pour gourmander les vents, ne sont guère d'un goût aussi délicat que le vôtre. Elles ne laissent pas d'être très utiles aux voyageurs, & je suis sûr que ceux qui travaillent à perfectionner la navigation, en trouveraient le style supportable. Je prendrai mon temps pour vous le présenter avec quelques autres mémoires de géographie : cependant agréez s'il vous plaît que je continue de vous dire ce qui nous regarde.

Malgré les soins de madame Constance & les ordres du roi de Siam, rien, par la grâce de Dieu, ne nous manquait, de ce qui peut contribuer à une véritable <sup>p1.013</sup> mortification. Nous étions dans un petit vaisseau chinois, que les Portugais appellent somme, placés jour & nuit dans un lieu découvert & exposé à la pluie ; si fort à l'étroit que nous n'avions pas assez d'espace pour nous étendre ; auprès d'une idole noircie de la fumée d'une lampe, qui brûlait continuellement en son honneur : & ce qui nous causait encore plus de déplaisir, révéérée chaque jour à nos yeux avec des superstitions diaboliques. Le soleil était alors directement sur nos têtes, & nous n'avions presque point d'eau pour tempérer la soif extrême que nous causaient les chaleurs de la saison : on se contentait de nous donner du riz trois fois le jour & rien plus. Il est vrai que le capitaine nous faisait quelquefois présenter de la viande, quand on en servait à l'équipage ; mais comme on l'offrait toujours auparavant à l'idole, nous ne pûmes jamais nous résoudre d'en manger. Nous passâmes ainsi plus d'un mois, tâchant par notre patience & par nos prières, d'inspirer à ces idolâtres de l'estime pour notre sainte religion : car nous ne savions pas assez la langue, pour leur en faire connaître la vérité.

Nous ne laissions pas néanmoins de leur <sup>p1.014</sup> parler quelquefois par interprète, des erreurs où leur naissance les avait malheureusement engagés : surtout un jour que les matelots s'attroupèrent, on disputa avec chaleur ; & à l'occasion de ce que notre interprète leur expliquait, ils s'échauffèrent, de manière que nous fûmes malgré nous obligés de finir la dispute. Les matelots sont naturellement brusques, & la nation

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

du monde la moins traitable : ceux-ci parurent outrés de ce qu'on avait mal parlé de leur idole, & peu de temps après ils vinrent à nous armés de lances & de demi-piques, avec un air qui nous fit douter de leur intention. Et certes dans ce moment nous aurions eu quelque raison de craindre, si la mort pour des missionnaires eût été un sujet d'appréhension : mais peut-on craindre de mourir pour sa religion ? Pour moi, Monseigneur, je vous avoue que non seulement j'irais jusques aux Indes, mais que je ferais volontiers plusieurs fois le tour du monde, si après toutes ces courses, je croyais trouver l'occasion de donner ma vie pour Jésus-Christ. C'est cette espérance, qui nous anime durant les voyages, qui nous console dans nos travaux, qui nous fortifie dans les persécutions. Nous menons volontiers une vie <sup>p1.015</sup> dure & pleine d'amertume, haïs des infidèles dans l'Orient, calomniés par les hérétiques en Europe, & devenus à l'imitation de l'apôtre, le rebut de toutes les nations ; dans la vue que peut-être cette vie humiliante sera un jour couronnée d'une glorieuse mort.

Après avoir attendu avec impatience la résolution de ces infidèles, nous nous aperçûmes enfin, que le danger n'était pas si grand : les matelots n'avaient pris les armes qu'afin de se préparer à une procession dont ils voulaient honorer leur idole ; peut-être pour réparer le tort que la dispute lui avait fait. Il n'y a guère de peuples au monde plus superstitieux que les Chinois, ils rendaient un culte divin, à la boussole même de leur vaisseau, brûlant continuellement en son honneur des pastilles, & lui offrant des viandes en sacrifice. Ils jetaient régulièrement deux fois le jour, de la monnaie de papier doré dans la mer, comme pour la tenir à leurs gages, & l'empêcher par là de se soulever : quelquefois ils y joignaient des gondoles de ce même papier, afin qu'étant occupée à renverser & à dévorer ces petits vaisseaux, elle épargnât plus facilement le nôtre. Mais lors que la mer, malgré toutes ces précautions, se mettait <sup>p1.016</sup> en colère, & que l'esprit qui selon eux la gouverne, l'agitait extraordinairement, on mettait sur le feu beaucoup de plumes, dont la fumée & la mauvaise odeur qui empestait

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

tout l'air, devaient assurément l'éloigner, s'il eût été capable de sentiment.

Un jour que nous passâmes auprès d'une montagne, où l'on a bâti un petit temple d'idoles, ils se surpassèrent eux-mêmes dans leurs superstitions. Car outre les cérémonies ordinaires, qui consistent à offrir des viandes, à allumer des cierges, à brûler des parfums, à jeter en mer diverses figures de papier doré, à faire une infinité d'inclinations jusques à terre ; outre cela, dis-je, ils préparèrent dans les formes durant cinq ou six heures un vaisseau fait de planches, & long d'environ quatre pieds. Tous les matelots furent occupés à ce bâtiment ; il avait ses mâts, ses cordages, ses voiles & ses banderoles, sa boussole, son gouvernail, sa chaloupe, ses armes, sa batterie de cuisine, ses vivres, ses marchandises & son livre de compte. On y avait placé en différents endroits autant de petites figures de papier barbouillé, qu'il y avait d'hommes en notre somme. Ce vaisseau qui portait sur un large brancard, capable de le bien soutenir, fut élevé avec <sup>p1.017</sup> beaucoup de cérémonie au bruit du tambour & d'un bassin de cuivre : un matelot habillé en bonze conduisait la marche, s'escrimant avec un bâton à deux bouts, & jetant souvent des cris de joie. Enfin la machine mystérieuse fut descendue lentement dans l'eau, suivie des yeux, autant qu'elle put être vue, & accompagnée des acclamations du bonze qui était sur la dunette & qui criait de toutes ses forces. Cette ridicule fête divertissait l'équipage, durant que nous étions sensiblement touchés d'être témoins d'un aveuglement si pitoyable, & de ne pouvoir y remédier.

Il arriva peu de temps après, un accident qui occupa d'abord l'équipage avec moins de plaisir, & qui ne laissa pas de nous divertir dans la suite. Les matelots aperçurent un bâtiment, dans un parage où l'on trouve ordinairement des corsaires. On avait d'excellentes lunettes d'approche, avec lesquelles plusieurs distinguèrent les mâts, les voiles & presque les cordages. Après s'en être bien assuré, on ne douta point à sa manœuvre qu'il ne voulût tomber sur nous & nous attaquer. Tout fut en mouvement pour se mettre en état de défense : les Chinois,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

gens s'il y en a au monde, qui ne veulent point mourir, étaient <sup>p1.018</sup> fort troublés, & l'air effrayé avec lequel ils préparaient leurs sabres, leurs piques, & leurs perriers, car ils n'avaient point de canon, nous causait plus de crainte que les ennemis, qui nous en donnaient pourtant beaucoup ; car il faut avouer de bonne foi que nous étions devenus alors aussi Chinois que les Chinois mêmes. Il n'était plus question de religion ni de martyre, il s'agissait d'être égorgés en moins d'un quart d'heure par des voleurs, qui en ces occasions ne font jamais quartier à personne. C'est leur coutume, qu'ils n'auraient pas changée pour l'amour de nous. Tout le remède était de se jeter dans la mer & de différer sa mort, en se noyant deux ou trois heures plus tard ; mais le remède était violent & n'empêchait pas que nous ne fussions alarmés. On regardait de temps en temps avec des lunettes ; cependant nous étions fort surpris, de voir qu'à mesure qu'on s'approchait, le vaisseau devenait plus petit : cette réflexion commença à nous rassurer, & nous doutâmes que ce fût un vaisseau. Ce fut durant quelque temps un monstre marin, & puis une île flottante ; ensuite je ne sais quoi, qui nous tenait en admiration, & que nous ne pouvions démêler. Enfin on reconnut que c'était un <sup>p1.019</sup> arbre : un vent violent l'avait détaché de la côte, les racines chargées de terre & de cailloux le tenaient à plomb dans l'eau, de sorte que tout le tronc qui était droit & extrêmement grand, paraissait de loin comme un mât : de longues branches étendues à droite & à gauche faisaient la vergue, d'autres plus petites, à demi rompues, & de couleur grise, représentaient assez bien les cordages : d'ailleurs le vent qui le poussait & la mer qui brisait tout au tour, faisaient un sillage semblable à celui d'un vaisseau ; enfin des gens qui tremblaient en tenant la lunette, pouvaient aisément s'y méprendre.

Dès que l'ennemi fut connu, on céda de travailler. Ce fut à regret ; car tout l'équipage protesta qu'il eût été ravi de se battre : mais ce courage était nouveau & ne s'échauffa que quand il n'y eut rien à appréhender. Pour nous, qui connûmes alors entre les mains de qui nous étions, nous continuâmes de craindre jusqu'à la fin du voyage.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Nous en eûmes encore d'autres sujets dans la suite. A peine fûmes-nous à la hauteur d'Emouïs, île de la Chine, célèbre par la bonté de son port, & par le grand nombre des vaisseaux qui s'y rendent de <sup>p1.020</sup> toutes parts, que les vents contraires, & ensuite un calme obstiné, joint à des nuages obscurs qui occupaient tout l'horizon, furent au jugement des pilotes, un signe presque sûr de quelque typhon. Rien n'est plus à craindre dans les mers de la Chine & du Japon ; & à moins qu'on n'ait un très bon vaisseau, un capitaine expérimenté & un équipage nombreux, il est rare qu'on évite le naufrage. C'est un vent furieux, ou plutôt c'est l'assemblage de tous les vents qui presque en même temps soufflent des quatre parties du monde ; de manière que les flots confondus & poussés irrégulièrement les uns sur les autres, assiègent un vaisseau de toutes parts, sans lui donner un moment pour se relever. Le vent est si violent qu'on n'ose porter aucune voile, & si opiniâtre, qu'il dure ordinairement trois jours. Au commencement le travail & l'adresse des matelots résistent à la tempête, mais à la continue on se décourage & l'on cède ; les mâts se rompent, le gouvernail est emporté, le vaisseau s'entrouvre, ou s'il est encore assez fort pour tenir contre les secousses & les coups de mer, dont il est continuellement battu, comme les terres sont proches, on échoue bientôt & l'on se brise sur les rochers, sans que personne puisse espérer de se sauver.

<sup>p1.021</sup> Nous étions depuis quatre jours dans l'attente d'une semblable tempête, & les signes qui nous en menaçaient, augmentant à chaque moment, nous avertissaient de nous préparer à tout ce que la Providence en voudrait ordonner, quand il nous vint en pensée de nous adresser à Saint François Xavier, qui a rendu autrefois ces mers si fameuses par ses miracles. Nous le priâmes de détourner cet orage, & nous fîmes même à son honneur un vœu pour cela. A peine nos prières étaient-elles achevées, que, soit miracle, soit que ce fût le cours ordinaire de la nature, il s'éleva un vent favorable, qui nous porta à la route, & qui en peu de jours conduisit notre vaisseau au milieu des îles qui sont à l'entrée du port où nous devions aller.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Je n'ai jamais rien vu de si affreux que cette multitude infinie de rochers & d'îles désertes, au travers desquelles il fallait naviguer. Elles sont si près les unes des autres, qu'on en passe souvent à dix pas, en danger à tout moment de se briser. Nous traversâmes néanmoins une baie assez large, dans laquelle les Chinois ont coutume de garder un profond silence ; de crainte, disent-ils, de réveiller le Dragon qui habite dans les montagnes voisines ; il fallut nous <sup>p1.022</sup> taire à leur exemple. Je ne sais comment on nomme ce lieu, qui est fort célèbre dans le pays : pour nous, nous l'appelâmes la baie des Muets.

Après avoir longtemps continué notre route au travers de ces rochers, nous découvrîmes enfin une petite ville nommée Tim-haï, c'est-à-dire ville qui arrête la mer : elle est située à l'embouchure d'une rivière où nous entrâmes avec la marée, & dans laquelle nous mouillâmes à trois lieues plus haut, auprès de la ville de Nimpo, qui était le terme de notre voyage, où nous arrivâmes enfin après trente-six jours d'une navigation, que les dangers continuels, les chaleurs excessives, la faim, la soif, & l'incommodité du vaisseau, avaient rendue extrêmement rude.

Ce fut avec une joie bien sensible, que nous aperçûmes pour la première fois la terre, où nous souhaitions depuis tant d'années, porter la lumière de l'Évangile. Alors nous sentîmes une nouvelle ferveur, & la seule vue de ce grand champ, que tant de zélés missionnaires avaient déjà consacré par leurs travaux, nous fit oublier ceux que nous avions soufferts dans le voyage.

Cependant, quoique nous touchassions à la ville, il n'était pas si facile d'y entrer. <sup>p1.023</sup> La Chine est un pays de formalités, où les Français plus que toute autre nation, ont besoin de phlegme, & où tous les étrangers trouvent matière de patience. Quand nous arrivâmes, le capitaine du vaisseau jugea à propos de nous cacher, on nous mit au fond de cale, où les chaleurs qui augmentaient auprès des terres, & mille autres incommodités nous réduisirent à l'extrémité. Néanmoins malgré les précautions qu'on prenait, nous fûmes reconnus ; un commis de la douane nous remarqua ; & après avoir fait un état de la

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

charge du vaisseau, il y mit un garde, & se retira pour en avertir son maître. Ce mandarin qui est immédiatement député de la cour, & pour cela même fort considérable dans la province, donna ordre qu'on nous conduisît à son tribunal, où il se trouva accompagné de ses assesseurs & de plusieurs officiers subalternes : nous nous y rendîmes suivis d'une multitude infinie de peuple, plus curieux encore de connaître les Européens, que nous ne le sommes ici de voir les Chinois.

Dès que nous fûmes dans la salle d'audience, au fond de laquelle les officiers étaient assis chacun en son rang, on nous avertit de nous mettre à genoux, & de <sup>p1.024</sup> courber neuf fois la tête jusques à terre, pour saluer, selon la coutume du pays, le premier mandarin, qui en cet état représente la personne de l'empereur. Ces messieurs sont d'un grand froid, & paraissent avec un air de gravité capable d'attirer le respect, & d'inspirer la crainte, laquelle augmente encore à la vue des officiers de justice qui les environnent, dont quelques-uns portent des chaînes, & les autres de gros bâtons, toujours prêts au moindre signe, de lier & de charger de coups ceux que la mandarin voudrait faire punir.

Après nous avoir relevés, il nous demanda qui nous étions, & ce que nous prétendions faire à la Chine.

— Seigneur, lui dîmes-nous par notre interprète, nous avons appris en Europe, que plusieurs de nos frères, & en particulier le père Verbiest, travaillaient ici avec succès, à faire connaître la sainteté & la vérité de notre religion ; le même zèle nous a portés à les suivre ; & l'idée que nous avons conçue de la grandeur de la Chine, de l'esprit & de la politesse de ses peuples, nous a fait prendre la résolution de leur procurer la seule chose qui manque à un si florissant empire, à savoir la connaissance du vrai Dieu, sans laquelle il n'y a point de véritable grandeur. <sup>p1.025</sup>

D'ailleurs nous sommes instruits des grâces extraordinaires que l'empereur a faites à nos frères, & nous espérons que les mandarins, qui connaissent en cela son inclination, auront aussi la bonté de nous souffrir.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

La déclaration parut hardie dans une province où notre religion était à peine tolérée, & dans une ville où il n'y avait pas un seul chrétien. C'est ce que nous ne savions pas encore : nous nous imaginions que les étrangers, depuis que les ports étaient ouverts pour le commerce, avaient droit d'entrer dans les terres & de s'y établir ; ce qui était expressément contre les lois. Le mandarin qui devait être extrêmement surpris de notre liberté, dissimula ses sentiments ; & comme s'il eût approuvé notre zèle, il nous dit que l'empereur en effet considérait particulièrement le père Verbiest, dont le mérite était fort connu dans l'empire, que pour lui il désirait en son particulier nous rendre service.

— Je parlerai, ajouta-t-il, au gouverneur de la ville, & nous verrons ensemble ce qu'il y a à faire pour vous. Cependant retournez dans votre vaisseau, où je vous ferai savoir notre détermination.

Quelques jours après, le général des troupes chinoises, qui étaient dans la <sup>p1.026</sup> ville ou aux environs au nombre de quinze à vingt mille hommes, fut bien aise de nous voir chez lui : il nous traita de la manière du monde la plus honnête ; & quand nous sortîmes de sa maison pour nous rendre à celle du gouverneur, il l'envoya prier par un officier de nous bien recevoir, l'assurant que nous étions de fort bonnes gens. Le gouverneur nous traita avec quelques marques de distinction, mais il ne voulut rien résoudre jusques à ce qu'il eût conféré de nos affaires avec les premiers officiers de la ville ; de sorte qu'il fallut encore revenir au vaisseau, qui était pour nous une prison très rigoureuse.

Plusieurs de nous étaient malades, & les autres sur le point de le devenir ; mais notre Seigneur qui permettait tous ces délais pour éprouver notre patience, fléchit enfin les cœurs, & tourna les esprits de ces païens en notre faveur. Après huit jours de consultations, le mandarin de la douane parut dans un lieu peu éloigné de notre navire, où ses commis tenaient ordinairement leur bureau : c'est là que nous nous rendîmes par son ordre, & où l'on fit aussi porter tous nos ballots, remplis de livres, d'images de dévotion, de machines & d'instruments

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

de mathématique. Il se contenta <sup>p1.027</sup> d'ouvrir trois coffres ; & sans prendre les droits qui lui étaient dus, il nous permit de nous loger dans le faubourg, jusqu'à ce qu'on eût reçu nouvelle du vice-roi de la province, à qui le gouverneur avait donné avis de notre arrivée. Cependant nous profitâmes de l'honnêteté du mandarin, & nous commençâmes dans notre nouvelle demeure, de goûter le repos, dont nous avions un extrême besoin.

Avant que de passer outre, vous voulez bien, Monseigneur, que je vous donne une idée générale de ce grand empire, formée non seulement sur les Mémoires de nos premiers géographes, mais encore sur ceux que nous y avons faits dans la suite avec beaucoup de soin.

La Chine, que les gens du pays appellent le *Royaume du milieu* <sup>1</sup>, parce qu'autrefois ils se croyaient placés au milieu du monde, est divisée en quinze grands gouvernements. Quamtom, Fokien, Chekiam, Nankin, Chanton & le Pechely s'étendent tout le long de la mer Orientale, depuis le Midi jusques au Nord. Du Nord au Midi en tournant par l'Occident, on trouve le Chansi, le Chensi, Sout-choüen, Yünnan & Kouansi. Ceux de Koüei-tchéou, de Kiansi, de Houquam, & de Honan sont renfermés <sup>p1.028</sup> dans les terres & font presque le milieu du royaume. Il n'est divisé que par un bras de mer, du Japon & de l'île de Formose ; & une muraille extraordinairement longue, le sépare de la Tartarie.

Sur quoi il faut, s'il vous plaît, Monseigneur, pour vous faire un plan juste de sa véritable situation, remarquer que les géographes ont fait ici deux fautes considérables. La première, en plaçant toute la province de Leauton au-deçà de cette grande muraille. Il est certain qu'elle est au-delà, quoiqu'elle ait toujours appartenu à la Chine. C'est un point sur lequel on ne doit plus disputer, & il ne faut qu'avoir été comme nous sur les lieux, pour s'en convaincre. La seconde faute des géographes, est de mettre tout l'empire de la Chine du côté de l'Orient, environ cinq cents lieues plus loin qu'il n'est en effet. Cela ne se

---

<sup>1</sup> Tchoum-coüé.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

découvre pas à l'œil, mais les observations que nous avons faites sur les côtes orientales ne laissent aucun lieu d'en douter : de sorte que la Chine se trouve beaucoup plus près de l'Europe qu'on ne s'était imaginé.

Si les observateurs dans la suite pouvaient chaque fois nous la rapprocher d'autant de lieues, bientôt nous ne serions plus <sup>p1.029</sup> obligés de faire de si longs voyages, & ceux qui souhaitent avec passion de voir ce pays, n'auraient pas tant de peine à contenter leur curiosité : mais par malheur cela n'arrivera pas, & je puis dire que nos observations, jointes à celles de l'académie royale des Sciences, sont de nature à ne laisser rien à espérer de ce côté-là, à moins que M. Vossius, qui a si fort blâmé notre méthode, n'y aille lui-même la réformer. Car en ce cas, je ne désespérerais pas de voir dans sa nouvelle carte, la Chine au-delà du Japon, ou le Japon auprès du Mexique.

Outre ces deux fautes essentielles, on a encore manqué dans la situation de toutes les villes particulières ; mais ce n'est pas ici le lieu de vous en faire le détail. Le père Gouye mathématicien du collège de Louis le Grand, à qui j'ai laissé les Mémoires de nos observations, les doit bientôt donner au public. Cependant, Monseigneur, vous serez bien aise de savoir en général la véritable étendue de cet empire. Depuis la ville de Canton, que nous établissons un peu au-dessus du 23<sup>e</sup> degré, jusqu'à Pékin, qui est au 40<sup>e</sup> il y a du Nord au Sud 17 degrés ; mais nous en pouvons mettre 18 parce qu'au-delà de Pékin & de Canton, l'on compte encore vingt lieues ou <sup>p1.030</sup> environ, jusques aux confins du royaume. Ces 18 degrés font 450 lieues communes, & la longueur entière de l'empire en latitude. Son étendue de l'Orient à l'Occident, qu'on nomme la longitude n'est guère moindre : d'ailleurs la Chine est presque ronde, de sorte qu'elle a près de quatorze cents lieues de tour : ces mesures sont justes & fondées sur des observations exactes.

Je ne compte pas, comme vous voyez, Monseigneur, les îles de Formose, de Haynan, & plusieurs autres moins considérables, qui toutes ensemble feraient un fort grand royaume, non plus que le Leauton, qui est au-delà de la grande muraille. Pour ce qui regarde la

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Corée, le Tunquin & Siam, ils doivent à la vérité un tribut réglé à l'empereur, qui outre cela en nomme les rois ou les approuve quand ils prennent possession de la couronne ; mais néanmoins tous ces États ont leur gouvernement particulier, & sont en effet très différents de la Chine, soit qu'on ait égard à la fertilité des terres, au nombre, à la beauté, & à la grandeur des villes, soit qu'on considère l'esprit, la politesse, la religion & les mœurs des habitants. Aussi les Chinois les regardent-ils si fort au-dessous d'eux pour toutes choses, qu'ils les traitent <sup>p1.031</sup> tous de barbares, évitant avec soin leurs alliances, aussi bien que celles des autres Indiens ; de crainte de perdre, par ce mélange, quelque chose de leur ancienne noblesse.

Je ne parle pas non plus de la Tartarie, qui est en partie soumise à la Chine, ce qui augmente beaucoup sa puissance : car les peuples en sont braves & ont même de l'esprit. D'ailleurs, quoique la Tartarie soit pleine de forêts & de sables, elle n'est pourtant pas tout à fait stérile : ces belles peaux de zibelines, de renards, de tigres qui servent aux fourrures ; beaucoup de racines & de simples très utiles dans l'usage de la médecine ; une infinité de chevaux qu'on en tire pour la remonte des troupes, sont d'un commerce presque nécessaire à la Chine. Cependant quelque profit que les Chinois y trouvent, c'est avec un extrême déplaisir qu'ils se voient obligés d'avoir une étroite union avec ces peuples : il faut connaître leur vanité & l'idée outrée qu'ils ont de leur propre grandeur, pour concevoir l'excès de l'humiliation où le joug des Tartares les a réduits. Car vous savez, Monseigneur, que les Tartares se sont rendus maîtres de la Chine : peut-être n'avez-vous pas eu le loisir <sup>p1.032</sup> d'apprendre la manière dont on a fait une si grande conquête. Voici en peu de mots comme la chose s'est passée.

L'un des petits rois de la Tartarie orientale (car il y en a un très grand nombre) dont les sujets, nommés Mouant-chéou, faisaient un commerce réglé auprès de la grande muraille, s'étant plaint à Pékin de l'injustice des marchands chinois, & n'en ayant reçu aucune satisfaction, entra, pour s'en venger, dans le Leauton à la tête d'une puissante armée. L'empereur de son côté y envoya une partie des

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

troupes qui se trouvèrent alors auprès de sa personne, & la guerre se fit durant quelque temps avec un égal avantage de part & d'autre. Un Chinois nommé Li, prit ce temps pour faire révolter les provinces les plus éloignées de la cour. Ce séditieux qui fut suivi d'une infinité de mécontents, après s'être emparé de plusieurs villes considérables, inonda comme un torrent tout le pays, & eût la hardiesse de marcher droit à Pékin, dont il savait que les meilleures troupes étaient sorties.

L'empereur <sup>1</sup> y avait néanmoins encore soixante & dix mille hommes, mais presque tous déjà gagnés par les émissaires des révoltés. Ainsi tandis que les uns le retenaient en son palais sous divers prétextes, <sup>p1.033</sup> les autres firent ouvrir les portes de la ville au chef des rebelles, qui commença par mettre tout à feu & à sang. Dès que ce pauvre prince se vit trahi, il résolut de sortir de son palais à la tête de six cents de ses gardes qui lui restaient encore, & de mourir au moins glorieusement les armes à la main. Mais parmi ce petit nombre il ne s'en trouva pas un seul qui voulût le suivre. Alors croyant que le plus grand de tous les maux, était de tomber vif entre les mains des rebelles, il se retira dans un jardin avec sa fille, où après avoir écrit de son propre sang ces paroles sur le bord de sa veste : *les miens m'ont abandonné, fais de moi ce qu'il te plaira, mais épargne mon peuple* ; il fit tomber à ses pieds d'un coup de sabre cette jeune princesse, dont les larmes & les cris devaient fléchir le cœur le plus barbare, & il se pendit ensuite lui-même à un arbre ; plus injuste à l'égard de sa fille, & plus barbare envers soi-même que ne l'eût été son plus cruel ennemi.

Après sa mort, tout plia sous la puissance de l'usurpateur, excepté le prince Ousanguëy qui commandait les troupes chinoises en Tartarie, & qui ne voulut jamais le reconnaître, aimant mieux détruire la tyrannie, que de la partager honteusement. <sup>p1.034</sup> Le nouvel empereur après l'avoir inutilement assiégé dans le Leauton, pour l'obliger enfin de se rendre, lui fit voir son père chargé de fer, & protesta qu'il l'égorgerait à ses yeux, s'il différât à se soumettre. Ce grand homme, à

---

<sup>1</sup> Çoum-chim.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

qui la mémoire de son prince était encore plus chère que la vie de son père, sacrifia toute sa tendresse naturelle à son devoir, & le sang qu'il vit répandre ne fit que l'animer davantage, en lui inspirant le désir d'une double vengeance. Il appela à son secours le Tartare, avec qui il ménagea secrètement la paix, & dès que par cette union il se vit en état de combattre, il marcha droit à l'ennemi, résolu de périr ou de vaincre. Mais l'usurpateur plus lâche encore qu'il n'était cruel, n'osa tenir contre ces deux armées. Il regagna Pékin ; & après avoir brûlé le palais & tout ce qui avait échappé à sa première fureur, il s'enfuit dans la province de Chensi, chargé des dépouilles de l'empire, & de la malédiction des peuples. On le suivit inutilement, car il se cacha avec tant de soin, qu'on ne put jamais le découvrir ni même savoir ce qu'il était devenu.

Cependant les Tartares entrèrent dans Pékin, & tournèrent tellement les esprits en leur faveur, qu'on les pria même de <sup>p1.035</sup> prendre le soin de l'empire, dont ils se rendirent ensuite les maîtres absolus, soit par force, soit par adresse. En quoi il est difficile de dire ce qu'on doit admirer le plus, ou le courage & la politique de cette nation, qui réussit dans l'entreprise du monde la plus difficile, ou la lâcheté & la mésintelligence des Chinois, qui se soumirent à une poignée de gens, qu'ils n'auraient pas voulu peu de temps auparavant reconnaître pour leurs sujets. Tant il est vrai qu'en ce monde, nous ne devons rien regarder au-dessous de nous, toutes les grandeurs humaines étant sujettes à la révolution, & n'y ayant rien de constant que la vicissitude & le changement de la fortune.

Le roi tartare, nommé Tsonte, n'eut pas le temps de jouir de sa nouvelle conquête : il mourut en y entrant, & laissa à Amavan son frère le gouvernement de l'État & le soin de l'éducation de son fils, qui n'était encore âgé que de six ans. Ce fut cet Amavan qui acheva de soumettre toutes les provinces durant le temps de la minorité ; prince véritablement grand par son courage, par sa sagesse, par ses succès, mais plus recommandable encore par sa fidélité & par son désintéressement. Car pouvant ensuite retenir l'empire pour lui, il le

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

remue <sup>p1.036</sup> entre les mains de son neveu, dès qu'il eut atteint l'âge de gouverner, & prit autant de soin de l'établir sur le trône, qu'il en avait eu auparavant de s'en rendre le maître.

Il s'est fait par l'union de ces deux nations un seul empire d'une étendue prodigieuse : car, quoique toute la Tartarie n'appartienne pas à l'empereur de la Chine, il est pourtant vrai, que la plus grande partie des États qui la composent lui obéissent, ou sont devenus ses tributaires. Au reste ce qu'on appelait autrefois le grand Kam de Tartarie, ce puissant, ce formidable prince, à qui les Chinois même payaient tribut, est une chimère. Mais il ne faut pas s'étonner que les Européens fussent si mal instruits sur un point, que M. Constance lui-même qui avait tant de communication avec les Chinois, ignorait aussi bien que nous. Je ne sais sur quels mémoires il s'était persuadé que la Tartarie obéissait à un seul empereur, dont la Chine ne se défendait qu'à force de présents & d'argent. Cela me fait comprendre, qu'en matière de relation on ne saurait trop être sur ses gardes, & que quand on s'en fie aux bruits communs, on est presque toujours en danger de se tromper.

Depuis la paix que les Chinois ont <sup>p1.037</sup> conclue avec les Moscovites, il est aisé de marquer au juste les bornes de leur empire, parce qu'on est convenu de ses limites. Elles ont été fixées au 55<sup>e</sup> degré. Le reste du pays qui s'étend entre le Nord & l'Orient est demeuré indécis dans le traité. Ainsi en comptant depuis la pointe la plus méridionale de Haynan, jusques à l'extrémité de la Tartarie, qui appartient à l'empereur de la Chine, on trouvera que les États de ce prince ont plus de neuf cents lieues d'étendue <sup>1</sup>. Toutes ces terres ne sont pas également cultivées : mais il est certain qu'on peut partout y faire une grande récolte pour la religion, & que tous les missionnaires du monde auraient de quoi occuper utilement leur zèle, s'ils étaient tous employés dans un champ si vaste.

---

<sup>1</sup> Ces 900 lieues sont des lieues communes de France, de 25 au degré.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Dès que nous arrivâmes à Nimpo, nous étions assez instruits des biens qu'on y pouvait faire, & nous le regardions déjà comme le partage que le père de famille avait fait en notre faveur, tout prêts d'y entrer & d'en jouir, quand on nous signifia que le vice-roi de la province avait trouvé fort mauvais qu'on nous eût permis de sortir de notre bord, & qu'il était résolu de nous renvoyer dans les Indes. Il écrivit en effet <sup>p1.038</sup> au gouverneur de Nimpo, une lettre dure & menaçante. Il donna en même temps avis de notre arrivée au grand tribunal de Pékin, qui prend soin des affaires étrangères, & qui a été de tout temps déclaré contre la religion chrétienne. Il le fit même de si mauvaise foi, que bien qu'il fût parfaitement instruit de nos véritables intentions, il ne parla de nous que comme de cinq Européens, qui par curiosité ou par intérêt, voulaient s'établir dans la province contre les lois de l'État. Ainsi le tribunal conclut à nous chasser, & en présenta, selon la coutume l'arrêt à l'empereur, pour en obtenir la confirmation.

Si cet ordre eût été exécuté, nous étions perdus, & peut-être que les mandarins de Nimpo qui nous avaient traités avec tant d'honnêteté, l'étaient aussi. Le vice-roi, homme avare & ennemi des chrétiens, se serait emparé de tous nos ballots, & pour punir le capitaine de notre vaisseau, il en aurait confisqué la charge avec ordre de se retirer sur le champ & de nous ramener avec lui : de sorte que cet homme, dont nous eussions causé la ruine, nous aurait assurément jetés dans la mer.

Ce danger où nous nous trouvâmes alors, était inévitable sans la précaution <sup>p1.039</sup> que nous prîmes en arrivant. Par bonheur nous avions écrit au père Intorcetta, missionnaire italien, & supérieur général des jésuites dans ces missions, pour nous mettre sous son obéissance. Le père de Fontaney avait aussi donné avis de notre arrivée au père Verbiest, & le pria de nous marquer la manière dont il fallait se comporter, dans un pays que nous ne connaissions pas encore. Ce Père avait de grandes raisons de nous abandonner à notre conduite & à la Providence : car en nous protégeant il s'exposait à l'indignation du vice-roi de Goa & du gouverneur de Macao, dont il avait reçu des lettres, qui

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

assurément n'étaient conformes ni aux intentions du roi de Portugal, ni à la charité chrétienne. Mais un homme toujours prêt de sacrifier sa vie pour le salut des idolâtres, n'était guère disposé à voir froidement périr ses frères, qui venaient de l'extrémité du monde le secourir dans ses travaux. Quand il reçut nos lettres, l'empereur était en Tartarie ; de sorte qu'il fut obligé, pour lui donner avis de notre arrivée, d'en écrire un mot à un gentilhomme du palais. Il fit glisser son billet dans un paquet qui devait tomber entre les mains de l'empereur, lequel ne manqua pas, comme ce Père l'avait prévu, <sup>p1.040</sup> de l'ouvrir & de le lire. Ainsi quand le tribunal présenta son arrêt pour en obtenir la confirmation, ce prince déjà prévenu en notre faveur, répondit qu'il examinerait cette affaire à Pékin, & passa encore quinze jours à prendre le divertissement de la chasse. Ce retardement étonna le tribunal, parce que l'empereur, selon la coutume, doit après trois jours signer ou rejeter ces sortes de requêtes. Le père Verbiest paraissait encore plus en peine du succès de sa lettre, & du parti que l'empereur avait pris, en la lisant. Pour nous qui étions à Nimpo, attendant chaque jour ce que la Providence en ordonnerait, nous tâchions par nos prières de nous rendre favorable celui qui tient en sa main les cœurs des Rois.

Le père Intorcetta, supérieur général des missions, qui connaissait mieux que personne l'extrême danger où le vice-roi nous avait jetés, faisait aussi pour cela des prières publiques dans son église de Ham-tcheou ; & étant persuadé que les cris des innocents, & la louange qui vient de leur bouche, ont un pouvoir particulier auprès de Dieu, il assemblait tous les jours dans l'église les enfants des chrétiens, depuis l'âge de trois ans jusques à dix ; lesquels après s'être prosternés plusieurs fois <sup>p1.041</sup> jusques à terre, levaient tous les mains au Ciel, & répétant ce qu'on leur fallait dire.

— Répandez, seigneur <sup>1</sup>, disaient-ils, votre colère sur les nations qui ne vous ont pas connu, & sur les royaumes où votre Nom n'a pas été invoqué, mais protégez ceux qui vous

---

<sup>1</sup> Effunde iram tuam in gentes quæ te non noverunt. *Psal.*, 78.  
Ne tradas bestiis animas confitentes tibi. *Psal.* 73.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

adorent comme nous, & n'abandonnez pas aux bêtes féroces vos serviteurs, qui viennent ici de l'extrémité du monde, pour confesser votre saint Nom, & pour l'y faire connaître.

Ces paroles que ces petits innocents répétaient souvent, attiraient toujours les larmes des chrétiens, & surtout celles du père Intorcetta, qui les répandait en la présence de Dieu avec des gémissements dignes de la charité, d'un des plus fervents missionnaires de la Chine. Il a eu l'honneur de confesser Jésus-Christ devant les tribunaux des gentils, & de souffrir pour son saint Nom les chaînes, les prisons, & l'exil. Ainsi lui seul était capable d'attirer sur nous les bénédictions du Ciel.

L'empereur ne fut pas plutôt de retour à Pékin, qu'il apprit plus distinctement du père Verbiest, que nous étions ses frères, & que la connaissance que nous avons des mathématiques, pouvait être de quelque <sup>p1.042</sup> utilité à sa Majesté ; ce qui lui fit dire :

— Ce ne sont pas des gens de ce caractère qu'il faut chasser de nos États.

Il assembla son conseil privé où les princes du sang ont séance, & il prit avec eux la résolution de nous appeler tous à la cour avec quelques marques de distinction. L'ordre en fut donné au Lipou, c'est ainsi que se nomme le tribunal dont j'ai déjà parlé ; & le Lipou l'envoya au vice-roi de Ham tchéou pour l'exécuter : de sorte que par une Providence particulière, celui qui avait tâché de nous chasser honteusement de la Chine, fut obligé lui-même de nous en procurer l'entrée, & de nous y établir beaucoup plus avantageusement, qu'il n'eût pu faire par toute son autorité particulière. Ce fut pour lui un chagrin d'autant plus grand, que sans nous faire aucun tort, il s'était mis au hasard d'encourir la disgrâce de l'empereur par les instructions peu sincères qu'il avait données. Aussi eût-il beaucoup de peine à exécuter ses ordres, & ce ne fut que quinze jours après les avoir reçues, qu'il pût se résoudre à nous les communiquer.

Cependant le long séjour que nous fîmes à Nimpo, nous donna occasion de connaître plus particulièrement les mandarins ; quelques-

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

uns nous envoyèrent des <sup>p1.043</sup> présents, d'autres nous invitèrent à manger, & tous nous donnèrent des marques d'une estime particulière. Nous cherchions à profiter du temps pour la religion, & à leur inspirer de bons sentiments : mais il est difficile de faire goûter les choses du Ciel, à des esprits ensevelis dans la chair & dans le sang. Néanmoins le gouverneur de la ville fit une démarche qui nous donna d'abord quelque espérance de sa conversion. Voici comme la chose se passa.

Depuis cinq mois on n'avait point eu de pluie dans la province ; les ruisseaux & les canaux dont les Chinois se servent pour arroser les terres étaient à sec, & faute d'eau on appréhendait la famine. Les prêtres du pays offraient continuellement des sacrifices, & les mandarins n'oubliaient rien pour fléchir la colère de leurs dieux. Ils nous avaient souvent demandé de quel moyen nous nous servions en Europe en semblables occasions ; & ayant su que les chrétiens s'humiliaient, & priaient avec ferveur le seigneur du Ciel & de la Terre, ils crurent aussi par des prières publiques obliger leurs idoles de les secourir : mais ils priaient des dieux *qui ont des oreilles & qui n'entendent point* ; de sorte que le gouverneur de la ville résolut enfin d'invoquer <sup>p1.044</sup> le seul Dieu à qui la nature obéît. Il savait que dans notre maison nous avions pratiqué une chapelle assez propre, où nous célébrions tous les jours les divins mystères ; il nous envoya demander si nous trouverions bon qu'il y vînt lui-même en cérémonie joindre les prières aux nôtres. Non seulement, répondîmes-nous, il peut venir, mais nous souhaitons de tout notre cœur que tous les peuples qu'il gouverne, suivent son exemple : nous pouvons même l'assurer par avance, que si sa prière est sincère & sa foi bien vive, il obtiendra facilement ce qu'il demande. Dès ce moment nous résolûmes d'orner extraordinairement notre chapelle, & nous prenions déjà d'autres mesures pour rendre cette action éclatante, quand le secrétaire du gouverneur nous avertit, que son maître viendrait le lendemain de grand matin, parce qu'à huit heures, il devait se rendre sur une montagne voisine avec tous les mandarins, afin d'y sacrifier à un dragon. Nous fûmes bien étonnés de sa résolution, & nous lui

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

envoyâmes sur le champ notre interprète, pour lui représenter que le Dieu des chrétiens était un Dieu jaloux, qui ne souffrait point qu'on partageât avec d'autres des honneurs qui n'étaient dûs qu'à lui, & <sup>p1.045</sup> qu'on mît sa confiance en des statues ou en des créatures impuissantes ; que nous le prions très humblement de mépriser ces superstitions populaires, indignes d'un homme d'esprit, & de s'attacher uniquement au service du seigneur du Ciel, que la raison seule lui devait découvrir. Je crois qu'il n'était pas éloigné de ces sentiments, mais il avait donné sa parole aux autres mandarins, & le respect humain l'empêcha de se dédire : ainsi il adora de fausses divinités, qu'il désavouait peut-être en son cœur, & abandonna le véritable Dieu qu'il commençait de reconnaître.

Pour lors, Monseigneur, touchés de l'aveuglement des idolâtres, & indignés de la victoire que le démon venait de remporter, nous eûmes la pensée, à l'exemple de saint Xavier, de proposer aux mandarins d'élever au milieu de leur ville une grande croix, à ces deux conditions. La première, que nous nous obligerions d'obtenir par nos prières la pluie dont ils avaient un extrême besoin ; la seconde, que si Dieu leur faisait cette grâce, ils s'engageraient de leur côté avec tout le peuple de renverser les idoles, & de reconnaître uniquement le Dieu des chrétiens. Les sentiments, parmi nous, furent partagés, <sup>p1.046</sup> selon que chacun se sentait inspiré ; quelques-uns pleins d'une foi, que les secours miraculeux de la Providence avaient animée, parmi les dangers continuels d'un long voyage, ne doutaient point du succès d'une si sainte entreprise ; les autres qui ne sentaient pas la même ardeur, & qui étaient persuadés que la prudence doit être notre règle ordinaire, quand Dieu ne nous découvre pas évidemment d'autres voies, crurent que nous ne devions rien faire qui pût exposer la religion. Ainsi nous nous contentâmes de gémir dans le secret de nos cœurs, & de demander à Dieu, qu'au lieu de pluie, il répandît ce feu céleste que Jésus-Christ avait apporté sur la terre, & dont il souhaitait que tous les peuples fussent embrasés.

Durant que nous nous occupions à inspirer de l'estime & de l'amour

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

pour notre sainte religion, le vice-roi songeait à exécuter les ordres de l'empereur. Il chargea le gouverneur de Nimpo de tout ce qui regardait notre voyage jusques à Hamt-chéou : on nous fournit des barques, & on nomma un petit mandarin pour nous y accompagner, afin que rien ne nous manquât en chemin. C'était un voyage de cinq jours, & nous y arrivâmes avec tous <sup>p1.047</sup> nos ballots & tous les gens de notre suite, sans aucun de ces accidents auxquels sont sujets les étrangers, quand on les soupçonne de porter des choses précieuses. Les chrétiens de la ville de Hamt-chéou qui s'étaient si fort intéressés dans notre affaire, se surpassèrent eux-mêmes quand nous y arrivâmes. Ils vinrent en foule au devant de nous sur le bord de la rivière, d'où ils nous conduisirent comme en triomphe jusques à l'église, peut-être avec plus de zèle que de prudence. Car sans demander avis au père Intorcetta missionnaire de cette province, ils avaient fait préparer pour chacun de nous une chaise à bras, portée par quatre hommes, & suivie de quatre autres, dans laquelle nous fûmes obligés de nous laisser conduire, sans prévoir encore ce qu'ils prétendaient ; parce que ne sachant pas la langue, nous ne pouvions les faire expliquer. Cependant dès qu'ils nous y eurent engagés, en partie par adresse, & en partie par force, il n'y eut pas moyen d'en sortir, & il fallut suivre malgré nous le cortège. Ils avaient conduit dix ou douze joueurs d'instruments avec quelques trompettes qui marchaient à la tête, ensuite venaient des gardes à cheval portant divers étendards, d'autres à pied <sup>p1.048</sup> paraissaient armés de lances & de piques : ceux-ci étaient suivis de quatre officiers, chargés chacun d'un grand ais de vernis rouge, sur lequel on lisait ces paroles écrites en gros caractères d'or : *Docteurs de la loi céleste appelés à la cour*. Nous fermions la marche entourés d'un gros de chrétiens, & d'une foule de gentils que la curiosité avait attirés à ce nouveau spectacle : nous traversâmes toute la ville, c'est-à-dire que nous fîmes une bonne lieue en cet équipage, très mortifiés de n'avoir pas prévu le zèle indiscret des fidèles, & bien résolus en arrivant de nous en plaindre. Le père Intorcetta nous attendait à la porte de son église d'où il nous mena jusques à l'autel. Après nous y être prosternés neuf fois jusques à terre, & avoir rendu de ferventes actions de grâces

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

à la majesté divine, qui nous avait enfin miraculeusement conduits dans la terre promise, au travers des mers, et malgré la résistance de nos ennemis, nous revînmes trouver les chrétiens les plus considérables, à qui nous fîmes dire par le père Intorcetta, que nous étions bien sensibles à tous les témoignages de leur affection, & très édifiés de leur zèle pour la gloire du véritable Dieu, mais que la manière éclatante dont ils nous <sup>p1.049</sup> avaient reçus, était peu conforme à l'humilité chrétienne, *qu'il n'appartenait qu'aux païens d'accompagner ainsi leur triomphes des ornements de la vanité mondaine, & que les chrétiens pour triompher, n'employaient que le nom du Seigneur* <sup>1</sup>. Ces bonnes gens ne nous répondirent qu'en se jetant à genoux, & en nous priant de leur donner notre bénédiction. Cette ferveur & un certain air de modestie & de dévotion, que les Chinois quand ils veulent, prennent mieux que nation du monde, nous désarma : nous pleurions tous de joie & de tendresse, & je vous avoue, Monseigneur, que ce seul moment de consolation, était capable de me faire oublier toutes mes peines.

Mais quel plaisir quand il nous fut permis de nous retirer, & de jouir des premiers embrassements du père Intorcetta, dont Dieu s'était servi pour ménager notre entrée ! Nous respections déjà en lui les glorieuses marques de confesseur de Jésus-Christ qu'il avait reçues dans les chaînes & dans les prisons de Pékin ; mais nous fûmes encore plus touchés de sa douceur, de sa modestie, de sa charité, qui lui avaient <sup>p1.050</sup> gagné les cœurs de tous les chrétiens, qui nous charmèrent nous-mêmes, & qui nous le firent dès lors regarder comme le modèle d'un parfait missionnaire. Durant que nous fûmes à Hamt-chéou, la qualité d'appelés à la cour par l'empereur, qui est aussi considérable que celle d'un envoyé, nous obligea de visiter les principaux mandarins : Le vice-roi qui s'était si ouvertement opposé à notre entrée, eut honte de nous voir, & nous fit dire que les pressantes occupations dont il était accablé, l'empêchaient d'avoir cet honneur : mais au contraire le général des

---

<sup>1</sup> Hi in curribus & in equis, nos autem in nomine Domini.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Tartares nous reçut avec mille démonstrations d'amitié, & joignit à toutes ses caresses un présent considérable.

Cependant quand il fallut partir, le vice-roi qui craignit qu'on ne lui fit auprès de l'empereur une méchante affaire de la manière dont il en usait à notre égard, envoya des chaises, pour nous porter jusques à la barque impériale, qu'il nous avait fait préparer : il ordonna qu'on fit embarquer avec nous une troupe de joueurs de hautbois, & quelques trompettes : il nous fit même présent de dix pistoles, & nous remit un ordre particulier de la cour, qu'on nomme Cam-ho, en vertu duquel on devait <sup>p1.051</sup> partout nous fournir des barques bien équipées, quand nous irions par eau ; avec 62 portefaix, & même plus, s'il était besoin, quand les glaces nous obligeraient de prendre le chemin de terre. Outre cela chaque ville par où nous passions, nous donnait environ demi-pistole. C'est ainsi qu'on en use à l'égard des principaux mandarins, qui sont ainsi défrayés par l'empereur, quoique cela ne suffise pas pour la dixième partie de leur dépense. De plus le vice-roi donna ordre à un mandarin de nous accompagner jusques à Pékin, & de nous faire rendre partout les honneurs qui sont dûs à la qualité d'appelés. Nous avons beau nous en défendre, l'état, où la Providence nous avait engagés, sans que nous y eussions rien contribué de notre part, ne nous promettait plus de résister.

La barque que nous montâmes était du second ordre, large de seize pieds en dedans, longue de soixante & dix, & profonde à proportion. Outre la cuisine, les chambres du patron & de sa famille (Car il n'a point d'autre maison) celles des mariniers, & une autre pour les valets, il y avait encore une assez grande salle où nous mangions, & trois chambres de plein pied où six personnes pouvaient commodément <sup>p1.052</sup> coucher. Tout était orné de vernis, de peintures & de dorures : voici l'ordre qu'on tenait chaque jour. Dès qu'on levait l'ancre, les hautbois & les trompettes commençaient à jouer, on tirait ensuite le coup de partance avec une espèce de boîte, composée de trois canons de fer, qui font plus de bruit que les plus gros mousquets : on ne les tirait pas tout à la fois, mais après chaque coup les trompettes

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

sonnaient une fanfare, & continuaient ensuite durant quelque temps, après le commencement de la marche. Toutes les fois que nous rencontrions une barque de mandarin, ou que nous approchions des villages, ils recommençaient encore, & dès que nous étions obligés de mouiller, soit à cause du vent contraire ou à cause de la nuit, on sonnait & l'on tirait comme le matin. C'est pour les mandarins, non seulement une marque d'honneur, mais encore un divertissement ; mais pour nous c'était un concert assez désagréable, & je puis dire des plus ennuyants, qui nous faisait payer bien cher l'honneur, qu'on prétendait nous faire.

Outre cela on faisait la garde exactement toute la nuit devant notre barque, & voici comme cela se pratiquait. Environ les huit heures du soir, dix ou douze habitants du <sup>p1.053</sup> village où nous nous arrêtions, se rangeaient en file sur le bord du canal : notre patron paraissait alors sur la dunette, & commençait par leur faire un long discours sur l'obligation où ils étaient de conserver avec soin tout ce qui appartenait à l'empereur, & de veiller à la sûreté des mandarins, qui veillaient eux-mêmes à la sûreté du peuple, & à la tranquillité de l'État. Ensuite il leur expliquait en détail, les accidents qu'on pouvait craindre, le feu, les voleurs & l'orage, leur ordonnant d'y prendre garde, & les chargeant de tout le mal, qui arriverait par leur négligence. Ils répondaient à chaque article par un grand cri, après quoi ils se retiraient plus loin, comme pour faire un corps de garde, & laissaient auprès de la barque une sentinelle qui se promenait sur le quai, frappant continuellement deux bâtons l'un sur l'autre, afin qu'on fût sûr qu'elle ne s'endormait pas. Elle continuait ainsi durant une heure, jusques à ce qu'elle fût relevée par un de ses camarades, qui faisait le même manège & le même bruit : de sorte qu'il y avait toute la nuit des gens gagés pour nous empêcher de dormir. C'est ainsi qu'on en use à l'égard de tous les mandarins considérables.

<sup>p1.054</sup> Cependant il faut avouer que de toutes les voitures, il n'y en a point de si douce que celle-ci. Après treize jours de voyage, nous

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

arrivâmes à la ville de Yamt-chéou <sup>1</sup>, aussi frais que si nous eussions toujours été dans notre maison. Ce fût-là que le R. P. Aleonisa franciscain, provicaire de monsieur l'évêque de Basilée, & le père Gabiani jésuite vinrent au-devant de nous ; le premier pour nous offrir de la part de ce prélat tout ce qui dépendait de lui dans son diocèse, & l'autre pour nous faciliter par son crédit & par son expérience ce qui nous restait de chemin à faire. L'un & l'autre savaient que nous avions des lettres de recommandation du roi, & ils voulaient nous marquer par là les égards qu'on devait avoir pour tout ce qui appartient à ce grand monarque. Aussi avons-nous reçu d'eux dans la suite des services si essentiels que nous ne pouvons assez leur en témoigner notre reconnaissance.

C'est ici que nous laissâmes le grand canal, qui commençait à n'être plus navigable à cause des glaces : on fournit des chevaux à nos gens, & un grand nombre de portefaix pour nos ballots. Pour nous, les neiges & le froid extrême nous obligèrent <sup>p1.055</sup> de prendre des litières, que quelques cavaliers escortaient pour une plus grande sûreté. Nous changions de portefaix à chaque ville, & souvent à tous les gros villages ; & c'est une chose étonnante qu'en moins d'une heure on en rencontrait partout plus de cent, aussi facilement qu'on en aurait trouvé cinq ou six en France. A mesure que nous avancions, le froid augmentait, & il devint si violent, que nous trouvâmes le Hoamho, l'un des plus grands fleuves de la Chine, presque tout pris : de sorte qu'il fallut travailler un jour entier à en rompre la glace ; & ce ne fut pas sans une peine & un danger extrême, que nous le traversâmes. Nous étions partis de Nimpo le 26 de novembre, de l'année 1687, & nous arrivâmes à Pékin le 8 de février de l'année suivante : mais comme nous nous arrêtâmes en différents endroits sur la route, on peut compter que nous ne fûmes proprement qu'un mois & demi en chemin.

Toutes ces marques de distinction dont l'empereur nous avait honorés, & l'heureux succès d'un si long voyage nous devaient faire quelque plaisir, dans la pensée que la religion en retirerait des avantages

---

<sup>1</sup> Nous arrivons à Yant-chéou le 3 Janvier.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

considérables ; quand on nous apprit, <sup>p1.056</sup> à la vue même de Pékin, la mort affligeante du père Verbiest. Ce fut pour nous un de ces coups dont la douleur accable & étourdit dans les commencements, & que le temps ne diminue que pour la faire ensuite ressentir plus vivement. C'est lui qui nous avait procuré l'entrée de la Chine : outre cela en nous retirant des mains du vice-roi de Hamt-chéou, il nous avait sauvé la vie, & ce que nous estimions beaucoup plus que notre propre vie, il était résolu d'appuyer de son autorité les desseins que nous avions pour la gloire de Dieu & pour l'établissement de notre sainte foi.

Au reste, il n'y eût presque personne dans la Chine qui ne perdît à sa mort : on devait à ses soins, à son zèle, à sa prudence, le rétablissement de la religion chrétienne désolée & presque entièrement ruinée par la dernière persécution. Il conservait la ferveur des anciens fidèles, & il soutenait la faiblesse des nouveaux, par l'intérêt qu'il prenait en toutes leurs affaires ; il donnait par ses lettres de recommandation, du crédit aux missionnaires des provinces ; il avait sauvé Macao qui devenait suspect aux Tartares ; l'État même, qu'il avait servi en plusieurs occasions <sup>p1.057</sup> importantes, ne lui était pas peu redevable, de sorte que les Européens, les Chinois, & l'empereur le regardaient presque également comme leur père. Ce grand homme si honoré dans l'Orient, méritait bien, Monseigneur, que vous le connussiez, & dans le dessein que j'ai eu de me borner en cette lettre, au voyage de Siam jusques à la capitale de la Chine, je ne pouvais finir par un endroit qui fût plus capable d'attirer votre estime. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur, L. J.

@

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

### Lettre II

à Madame la duchesse de Nemours

@

La manière dont l'empereur nous reçut,  
& ce que nous vîmes dans la ville de Peking.

Madame,

p1.058 Il faut avoir un esprit capable de tout, & un zèle pour la religion que rien ne borne, pour s'occuper avec plaisir comme vous faites, de ce qui se passe à l'extrémité de l'univers. Non contente des belles connaissances que l'Europe nous fournit, vous avez cherché dans les pays les plus reculés tout ce qu'il y a de curieux & d'édifiant & je puis dire sans flatterie, que l'Orient n'a presque point de secrets que vous ne connaissiez, ni de beautés que vous n'ayez découvertes.

J'ai moi-même appris de Votre Altesse des choses que la plupart de nos voyageurs p1.059 ont ignorées, & après avoir été jusques au bout du monde, je suis obligé d'avouer que votre esprit vous a conduit encore beaucoup plus loin que moi.

Après cela, Madame, que puis-je vous dire de la Chine que vous ne sachiez depuis longtemps, si ce n'est peut-être quelques particularités de mon voyage, le dernier que les Européens y aient fait, & qui par cet endroit aura du moins l'agrément de la nouveauté. Comme j'ai été obligé d'en rendre compte à un grand ministre, je prends la liberté, Madame, de vous communiquer la lettre, que je lui en écrivis il y a quelques jours ; celle que j'ai l'honneur d'adresser à présent à votre Altesse en sera, s'il vous plaît, la continuation, & un témoignage de la déférence & du profond respect que j'ai pour tous ses ordres.

Quand nous arrivâmes à Pékin la cour portait le deuil de l'impératrice douairière : les tribunaux étaient fermés, & l'empereur ne parlait à personne. Mais ce prince après les 27 jours de solitude, que les lois lui prescrivent en cette occasion, envoya un de ses officiers en

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

notre maison, pour apprendre de nos nouvelles, & pour <sup>p1.060</sup> nous faire diverses questions. Ce mandarin nous dit de sa part mille choses obligantes & en particulier, que l'empereur n'aurait pas moins d'estime & d'affection pour nous, qu'il en avait eu pour les autres pères de sa cour, puisque nous étions tous de la même Compagnie.

Ensuite il voulut savoir ce qu'on pensait en France de ses voyages de Tartarie, & de la défaite d'Ousangouay. C'était un Chinois révolté qui lui avait donné beaucoup de peine. Il nous demanda aussi en quel état étaient les sciences, & jusqu'à quel point de perfection on les avait portées ; s'il y avait quelque invention nouvelle en Europe on quelque découverte considérable. Ensuite, il s'étendit sur les honneurs que l'empereur avait dessein de faire à la mémoire du père Verbiest, qu'il aimait tendrement. Ce nom, Madame, ne vous est pas inconnu, & vous prenez trop de part à ce qui touche la religion dans l'Orient, pour ne savoir pas la perte qu'elle a faite par la mort de cet illustre missionnaire.

Nous répondîmes tous, que nous étions infiniment sensibles aux marques de bonté que sa Majesté nous donnait, mais que parmi les cérémonies dont les Chinois <sup>p1.061</sup> usaient pour honorer les morts, il y en avait qui paraissaient contraires à la sainteté de la religion chrétienne.

— Comment repartit le mandarin, si l'empereur le veut, vous y opposerez-vous ?

A quoi l'un des Pères répondit,

— Seigneur, l'empereur est le maître de nos vies ; il peut nous faire mourir, mais rien au monde n'est capable d'altérer tant soit peu la pureté de notre foi.

— Je n'ai rien à vous dire là-dessus, ajouta cet officier ; mais j'ai ordre de vous demander le placet que vous devez présenter selon la coutume, à l'occasion de la mort de ce Père. L'empereur, par une faveur, sans exemple, est bien aise

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

de le revoir en particulier & de le corriger lui-même, en cas qu'il y ait quelque chose à y réformer.

Tout ce qu'on présente à l'empereur doit être conçu en des termes si conformes aux lois, à la coutume, à la qualité de celui qui parle, à la nature des affaires dont il traite, que ce n'est pas un petit embarras, surtout pour un étranger. Un mot mis de travers, une lettre hors de la place, une expression peu propre, suffit quelquefois pour ruiner la fortune d'un mandarin, & il y en a qui ont perdu leur charge pour avoir commis de semblables fautes, même <sup>p1.062</sup> par mégarde ou par ignorance. L'empereur parfaitement instruit de ces formalités se défiait en cette matière de notre capacité, & ne voulut point s'en rapporter à un autre ; ainsi par une bonté qu'on ne peut assez admirer, il s'appliqua lui-même à le composer, afin que les plus critiques n'y trouvassent rien à redire.

Quelques jours après, le même officier revint encore nous faire d'autres questions. Il nous interrogea particulièrement sur les motifs de la dernière guerre de Hollande, & sur le fameux passage du Rhin.

— Car enfin, dit-il, ce qu'on en a rapporté à l'empereur n'est pas croyable. Peut-être que ce fleuve est moins large, moins profond, moins rapide qu'on ne dit : peut-être aussi que les Hollandais avaient leurs raisons pour ne se pas opposer avec plus de vigueur au victorieux.

Ce fut alors, Madame, que nous souhaitâmes savoir parfaitement la langue chinoise, pour faire connaître la grandeur d'âme, le bonheur, l'intrépidité de Louis le Grand, dont les troupes ne trouvent rien d'impossible lorsqu'elles combattent à sa vue, & qu'elles sont animées par son exemple. Le Père qui nous servait d'interprète lui en dit néanmoins assez pour lui <sup>p1.063</sup> persuader, qu'il n'appartient qu'à un héros de former & d'exécuter heureusement de semblables entreprises. Le détail que nous en fîmes l'étonna, & il se leva sur le champ pour aller au plutôt en faire le récit à l'empereur.

En sortant, il se tourna de notre côté & nous dit :

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

— Tout ce que j'ai ouï, messieurs, est extraordinaire ; mais ce que je vois ne l'est guère moins. Est-il possible que ces Pères, qui demeurent ici depuis longtemps, qui sont d'une nation différente de la vôtre, qui ne vous connaissent point, vous regardent néanmoins comme leurs frères ? Vous les traitez de même, & vous en usez les uns à l'égard des autres, comme si vous vous étiez vus toute votre vie ; seulement, parce que vous êtes unis par les liens d'une même religion. En vérité cette charité me charme, & ne me permet pas de douter un moment des vérités que vous nous prêchez.

Une déclaration si ouverte pouvait faire croire que cet officier n'était pas éloigné du royaume de Dieu, & en effet, il croyait. Mais hélas ! que sert la foi, qu'à nous rendre plus coupables, quand nous n'avons pas le courage de pratiquer ce qu'elle enseigne ?

<sup>p1.064</sup> Si notre entrée à la Chine eût été secrète, nous n'aurions eu rien à démêler avec les mandarins de la cour, mais nous étions venus à Pékin, en vertu d'un arrêt du Lipou, l'un des grands tribunaux de l'empire ; le vice-roi de la province d'où nous étions partis, nous remettait entre ses mains, & c'est par ce canal que nous devions aller à l'empereur. Ainsi dès que le grand deuil de la cour eût fini, nous fûmes cités à comparaître devant les mandarins de ce tribunal, avec ordre d'y transporter tous nos instruments & nos autres machines de mathématique dont ils avaient déjà le rôle.

L'empereur, qui ne voulait pas que nous fissions la moindre démarche sans son avis, en fut averti, & nous envoya dire qu'il n'était point à propos de faire paraître nos instruments ; que nous pouvions même nous excuser sous divers prétextes d'y aller en personne. Nous y fûmes néanmoins, parce qu'on nous invita plusieurs fois, d'une manière fort obligeante, & nous crûmes qu'il ne fallait pas, par un refus hors de saison, choquer un corps aussi puissant que celui-là, qui est le juge né des étrangers, & qui n'était déjà que trop animé contre la religion.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Quelques députés du premier président, nous y <sup>p1.065</sup> reçurent avec plusieurs marques de distinction : on nous fit asseoir, & les mandarins nous obligèrent de prendre du thé avant que d'en avoir pris eux-mêmes, ce qu'ils ne font pas aux ambassadeurs, comme nous l'assura le père Pereira, Portugais de nation, qui quelques années auparavant, avait été témoin de la manière dont on avait reçu ceux du roi de Portugal.

Cette visite n'était proprement qu'une formalité : on voulait pouvoir dire à l'empereur, que nous étions arrivés comme sa Majesté l'avait souhaité. Ainsi après quelques civilités, ces messieurs nous prièrent de nous rendre le lendemain au palais, où ils devaient particulièrement s'instruire de ce qui nous regardait.

Nous nous y trouvâmes au temps marqué, & après avoir attendu plusieurs heures dans une vaste cour où les mandarins s'assemblent pour leur audience. Enfin le premier président du Lipou, nous apporta la réponse au placet qu'il avait présenté à l'empereur, écrite sur une petite planche de bois vernissé & enveloppé dans une pièce de taffetas jaune ; par laquelle il nous était permis d'user de nos instruments, & de nous établir en quelque province de l'empire que nous voudrions, conformément <sup>p1.066</sup> aux premiers ordres de la cour, quand on nous y avait appelés ; que cependant le Lipou nous pouvait remettre entre les mains des autres Pères qui nous présenteraient à l'empereur, quand il jugerait à propos de nous admettre en sa présence.

Néanmoins l'intention de ce prince n'était pas de nous laisser sortir de Pékin : au contraire il voulait nous y retenir tous & nous loger en son palais. Il s'était même expliqué si clairement là-dessus, que nous eûmes besoin de toute l'application & de toute l'adresse du père Pereira, pour conjurer la tempête. Ce Père, supérieur pour lors des missions, touché de voir plusieurs églises abandonnées faute d'ouvriers, se persuada que nous serions d'un grand secours dans les provinces : d'ailleurs il connaissait l'aversion que nous avons pour la cour, & nous ne cessions tous les jours de la lui représenter. Tout cela & beaucoup d'autres raisons l'obligèrent de s'employer efficacement

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

auprès de l'empereur pour obtenir notre congé, & son zèle lui suggéra tant d'expédients, qu'enfin ce bon prince se relâcha, à condition néanmoins, dit-il à ce Père, que nous partagerons le différend : j'en retiendrai deux pour moi, que vous choisirez vous-même & j'en laisserai <sup>p1.067</sup> trois à votre disposition : vous n'avez pas sujet de vous plaindre, puisque je vous abandonne la meilleure part.

Jusques ici nous n'avions point eu l'honneur de voir l'empereur ; il fallait que ces formalités du Lipou précédassent notre audience : mais dès que le premier président de ce tribunal nous eût remis entre les mains de nos Pères, deux eunuques vinrent au collège avertir le supérieur de se trouver le lendemain avec tous ses compagnons dans une cour du palais qu'il lui marqua. On nous instruisit des cérémonies qu'il faut observer dans ces occasions ; nous étions déjà devenus Chinois, & on n'eût pas de peine à nous former.

Il fallut aller en chaise jusqu'à la première porte ; d'où nous traversâmes à pied huit cours d'une longueur surprenante, entourées de corps de logis de différente architecture, mais d'une beauté fort médiocre, excepté les gros pavillons carrés, bâtis sur les portes de communication qui avaient quelque chose de grand & de magnifique. Ces portes par lesquelles on passe d'une cour à l'autre, étaient d'une épaisseur extraordinaire, larges, hautes, bien proportionnées & bâties d'un marbre blanc, dont le temps avait diminué le poli <sup>p1.068</sup> & la beauté. L'une de ces cours était coupée par un ruisseau d'eau vive, qu'on passait sur plusieurs petits ponts d'un marbre pareil, mais plus blanc & mieux travaillé.

Il est difficile, Madame, de descendre dans un grand détail, & de faire une description de ce palais qui vous plaise, parce que sa beauté ne consiste pas tant dans les différents morceaux d'architecture qui le composent, que dans un amas prodigieux de bâtiments & une suite infinie de cours & de jardins placés régulièrement, dont le tout est véritablement auguste, & marque la puissance du maître qui l'habite.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

L'unique chose qui me frappa, & qui me parut singulière en son genre, fut le trône de l'empereur. Voici l'idée que j'en ai retenue. Au milieu d'une de ces vastes cours on voit une base ou un massif d'une grandeur extraordinaire, carré & isolé de toutes parts, qui porte tout au tour sur son piédestal une balustrade, dont l'ouvrage est assez de notre goût. Cette première base est surmontée d'une autre qui va en rétrécissant, ornée d'une seconde balustrade semblable à la première. L'ouvrage s'élève de cette manière jusques à cinq étages, les uns plus petits que les autres, au-dessus desquels on a bâti une grande salle carrée de p<sup>1.069</sup> maçonnerie, dont le toit couvert de tuiles dorées porte également sur les quatre murs & sur une suite régulière de grosses colonnes de vernis, qui soutiennent la charpente, & qui renferment au dedans le trône de l'empereur.

Ces vastes bases, ces cinq balustrades de marbre blanc qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, & qui, quand le soleil luit, paraissent couronnées d'un palais brillant d'or & de vernis, ont quelque chose de fort magnifique, d'autant plus qu'elles sont placées au milieu d'une grande cour, & entourées de quatre corps de logis. Que si l'on ajoutait à ce dessein les ornements de notre architecture, & cette belle simplicité qui donne tant de relief à nos ouvrages, ce serait peut-être le plus beau trône que l'art ait jamais élevé à la gloire des plus grands princes.

Enfin, après avoir marché plus d'un quart d'heure nous arrivâmes à l'appartement de l'empereur. L'entrée n'avait rien de magnifique ; mais l'antichambre était ornée de sculpture, de dorures & de marbres, dont la propreté & le dessein relevaient encore la matière. Pour la chambre elle paraissait à cause du petit deuil qui continuait encore, tout à fait dégarnie, & n'avait rien p<sup>1.070</sup> de recommandable que la personne du prince, qu'on voyait assis à la tartare sur une estrade ou un sofa élevé de trois pieds, & couvert seulement d'un tapis blanc tout uni & fort semblable à notre feutre, qui occupait le fond de la chambre dans toute sa largeur. Il avait auprès de lui des livres, de l'encre & quelques pinceaux : son habit était de satin noir, fourré de zibeline : à droite & à

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

gauche paraissaient debout deux files de jeunes eunuques, vêtus d'une manière assez négligée, sans armes, les pieds joints l'un auprès de l'autre, les bras pendants & serrés par respect le long des côtés.

C'est dans cet état le plus simple & le plus modeste qu'un particulier eût pu choisir, qu'il affecta de paraître, aimant mieux que nous remarquassions sa piété envers l'impératrice sa mère, & la douleur qu'il ressentait encore de sa perte, que la grandeur & l'éclat dont il a coutume d'être environné.

Dès que nous fûmes à la porte, nous courûmes assez vite, car il faut se presser, jusques à ce que nous fussions arrivés au fond de la chambre, qui était vis-à-vis de l'empereur Pour lors étant tous de front sur une même ligne nous demeurâmes un <sup>p1.071</sup> moment debout, tenant les bras étendus sur les côtés.

Ensuite ayant fléchi les genoux, & porté les mains jointes jusques à la tête, de manière que nos bras & nos coudes étaient élevés à la même hauteur, nous nous courbâmes jusques à terre, à trois différentes reprises ; après quoi nous nous relevâmes comme nous étions au commencement. Un moment après il fallut refaire les mêmes cérémonies une seconde fois, & encore une troisième, jusques à ce qu'on nous avertit de nous avancer & de nous tenir à genoux auprès de l'empereur.

Ce bon prince, dont je ne saurais assez admirer la douceur, après nous avoir interrogé sur la grandeur & sur l'état présent de la France, sur la longueur & les dangers de notre voyage, sur la manière dont les mandarins en avaient usé à notre égard, nous dit à la fin :

— Voyez, si je puis encore ajouter quelque chose aux grâces que je vous ai faites. Que souhaitez-vous de moi ? Vous pouvez librement ici-même me le demander.

Nous lui rendîmes de très humbles actions de grâces, & nous le priâmes d'agréer, pour marque de notre parfaite reconnaissance, que nous levassions tous les jours de notre vie les mains au Ciel, afin d'attirer <sup>p1.072</sup> sur sa personne royale & sur son empire les bénédictions du

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

véritable Dieu, qui peut seul rendre les princes de la terre solidement heureux.

Il parut content de notre réponse & nous permit de nous retirer : ce qui se fait sans aucune cérémonie. Le respect que la présence du plus grand roi de l'Asie nous inspirait, n'empêcha pas que nous ne le regardassions assez fixement : & dans la crainte qu'un peu trop de liberté ne fût un crime, car en ce qui touche l'empereur, on ne fait point à la Chine de petite faute, nous lui en avions auparavant demandé la permission.

L'empereur me parut d'une taille au-dessus de la médiocre, plus gros que ne sont les gens ordinaires qui se piquent en Europe d'être bien faits, mais un peu moins qu'un Chinois ne souhaite de le paraître ; il a le visage plein & marqué de petite vérole, le front large, le nez & les yeux petits à la manière des Chinois, la bouche belle & le bas du visage fort agréable. Enfin, il a l'air bon, & on remarque dans ses manières & dans toute son action quelque chose qui sent le maître & qui le distingue.

Nous sortîmes de son appartement pour entrer dans un autre, pavé de marbre & assez propre, p<sup>1.073</sup> où un officier du palais, après nous avoir fait boire du thé, nous offrit de sa part environ cent pistoles. Ce présent était médiocre pour un aussi grand roi que celui de la Chine, mais ce n'est pas peu, si on a égard aux coutumes du pays, où les grands seigneurs se font une maxime de recevoir beaucoup, & de ne donner presque rien. En récompense il nous combla d'honneurs, & il voulut qu'un mandarin nous conduisît jusques à notre maison.

Je vous avoue, Madame, qu'il faut être tout à fait insensible aux choses de la terre, pour n'être pas touché de quelque secrète complaisance, quand on se voit honoré par l'un des plus puissants monarques de l'univers. Cependant on ne doit pas tout à fait juger de notre disposition à cet égard, par celle où se trouvent d'ordinaire les gens du monde en semblables occasions.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Le plaisir que donne ici la faveur des princes, vient ordinairement de l'intérêt. On sait que les honneurs sont toujours accompagnés de quelque chose de plus solide, & un courtisan serait assurément moins sensible à un bon mot ou à une marque de l'affection de son roi, s'il n'espérait en tirer de grands avantages pour sa fortune : p1.074 mais pour nous que l'état de religieux & de missionnaires a dépouillés de toutes ces espérances, nous comptons presque pour rien, tout ce que le monde, & surtout ce nouveau monde, pouvait faire d'éclatant en notre faveur.

Il est vrai que Dieu prend quelquefois plaisir d'honorer la religion dans la personne de ses ministres ; que c'est souvent par de semblables voies qu'il fortifie la faiblesse des nouveaux chrétiens, lesquels, comme des enfants dans la foi, ont besoin d'être préparés aux épreuves & aux tentations par ces soulagements naturels ; que les gentils même sont par là plus disposés à recevoir les premières impressions du christianisme. C'est aussi dans cette vue que nous étions touchés de toutes ces marques de distinction dont l'empereur nous honorait, ou plutôt c'est ce qui nous les rendait supportables.

Vous devez sans doute, Madame, être surprise de voir le prince d'un peuple idolâtre, favoriser si ouvertement la religion, & peut-être serez vous bien aise d'apprendre les motifs qui l'obligent à en user de la sorte. Cette bienveillance pour des étrangers comme nous, vient sans doute de l'estime singulière qu'il a conçue depuis p1.075 longtemps pour les missionnaires de Pekin : outre la science qui les a rendus recommandables, il a toujours reconnu en eux de la droiture, de la bonne foi, un zèle ardent pour son service, un entier dévouement à toutes ses volontés, quand la religion n'y a pas été intéressée, une innocence de vie qu'il ne peut assez admirer, un désir immense de faire connaître le vrai Dieu.

Il est surtout si convaincu que c'est là l'unique motif de toutes leurs entreprises, qu'il se fait un plaisir secret de contribuer à l'établissement du christianisme, malgré l'aversion qu'on lui en a voulu inspirer, dans la

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

pensée qu'il ne saurait par aucune autre voie, payer les services que ces Pères tâchent de lui rendre.

Aussi le père Verbiest étant à l'extrémité, laissa un écrit pour lui être présenté, dans lequel entre autres choses, il lui disait :

« Sire, je meurs content, puisque j'ai employé presque tous les moments de ma vie au service de Votre Majesté. Mais je la prie très humblement de se souvenir après ma mort, qu'en tout ce que j'ai fait, je n'ai eu d'autre vue que de procurer en la personne du plus grand roi de l'Orient, un protecteur à la plus sainte religion de l'univers. p1.076

Peut-être, Madame, avez-vous vu certains libelles diffamatoires, car on ne peut guère leur donner d'autre nom, où l'on fait passer les jésuites pour des gens possédés de l'esprit d'avarice & d'ambition, qui courent le monde, afin de s'enrichir par un commerce sacrilège & scandaleux. Vous n'aurez pas été surprise que la calomnie toujours attachée à l'esprit de secte & d'hérésie, non contente de persécuter la religion en Europe, vienne à l'extrémité de l'univers, noircir ceux qui tâchent de l'y établir, pure, sainte & telle que nous l'avons reçue de nos pères. Vous serez néanmoins bien aise d'apprendre, que l'idolâtrie même que nous détruisons, ne peut s'empêcher de rendre témoignage à nos bonnes intentions ; & que si la Chine voyait le portrait qu'on fait ici de ses missionnaires, elle aurait de la peine à les reconnaître ; mais ce n'est pas auprès de votre Altesse qu'il faut les justifier.

Parmi toutes les choses qui se passèrent alors à Pékin, il n'y en eût aucune, ni plus touchante, ni plus honorable pour nous, que les obsèques du père Verbiest qui avaient été différées par ordre exprès de l'empereur, jusques à ce qu'on eût rendu les derniers honneurs à l'impératrice. Le p1.077 père Thomas, jésuite, qui prit depuis sa place dans le tribunal des Mathématiques, a décrit toute cette cérémonie. Je suis persuadé, Madame, que vous lirez avec plaisir l'extrait que j'en ai fait, non seulement parce qu'il vous donnera quelque idée de ce qui se passe en de semblables occasions, mais encore parce qu'il vous fera

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

connaître plus particulièrement un homme, que son mérite a rendu célèbre dans tout le monde. Voici donc à peu près ce qu'il en écrit.

Il a plu à la bonté divine de retirer de cette vie mortelle le père Ferdinand Verbiest, Flamand de nation, pour le faire jouir de la récompense de ses Saints. Il n'est pas aisé d'expliquer la douleur que sa mort a causé aux missionnaires de la Chine ; mais il est encore plus difficile de dire, par combien de vertus & de services importants, il avait mérité leur estime & leur reconnaissance.

Parmi ses autres qualités, on a particulièrement admiré sa grandeur d'âme, qui l'a soutenu au milieu des plus cruelles persécutions, dans lesquelles il a toujours triomphé des ennemis de notre sainte foi : on lui offrit dès le commencement, la direction des mathématiques, & il reçut p1.078 cette dignité, pour être en état de relever les missions qui se trouvaient alors presque entièrement ruinées.

Il obtînt en effet, le rétablissement des ouvriers évangéliques, qui après un long exil furent enfin renvoyés dans leurs églises. Il étouffa dans leur source les persécutions naissantes, & il en prévint plusieurs autres dont on était menacé. Les mandarins l'estimèrent dès qu'ils le connurent, & l'empereur conçut une si haute idée de sa vertu & de sa capacité qu'il le tint durant plus de trois mois auprès de sa personne, passant chaque jour avec lui dans son cabinet trois & quatre heures, à parler de sciences & surtout de mathématique.

Ce fut dans ces entretiens que ce fervent missionnaire tâcha de lui inspirer de l'amour pour la religion ; il lui en expliquait les mystères les plus sublimes ; il lui en faisait remarquer la sainteté, la vérité, la nécessité : de sorte que ce prince frappé de ces grandes vérités, protesta souvent qu'il croyait un Dieu : il lui donna même par écrit ce témoignage de sa foi ; marquant en particulier que les religions de l'empire lui semblaient toutes superstitieuses, que les idoles n'étaient rien, & qu'il prévoyait que le christianisme s'élèverait un jour sur p1.079 leurs ruines. Un docteur dans un de ses livres, ayant eu la hardiesse de mettre la religion des Européens au nombre des hérésies qui avaient

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

cours dans la Chine, ce prince à qui le Père s'en plaignit fortement, effaça lui-même ces lignes, ajoutant qu'il ferait connaître à tout l'empire ce qu'il venait de faire.

Le crédit du père Verbiest fut si grand, qu'il renversa les anciennes machines, élevées depuis tant de siècles sur la plateforme de l'observatoire, pour y en substituer d'autres de sa façon. Il fit des canons de fonte qui furent le salut de l'État, il travailla à une infinité d'ouvrages, tous utiles au public, ou propres à contenter la curiosité de l'empereur ; de sorte qu'en ce dernier point, on peut dire qu'il a épuisé tout ce que les arts & les sciences nous ont jusqu'ici découvert de plus rare & de plus ingénieux.

Toute la cour le regardait comme le plus habile homme de son temps ; mais elle était surtout charmée de sa modestie. Il est vrai qu'on ne pouvait être plus doux & plus humble qu'il l'était ; il s'humiliait & il s'abaissait devant tout le monde, d'autant plus que tout le monde semblait s'empresse à l'élever ; insensible à toutes les choses de la terre, excepté quand elles <sup>p1.080</sup> avaient quelque rapport à celles de la religion : car alors, ce n'était plus le même homme, & comme s'il eût été animé d'un nouvel esprit, son air, ses paroles, ses sentiments, tout devenait grand en lui & digne d'un héros chrétien. L'empereur même en ces occasions semblait le craindre, & ne l'admettait pas facilement en sa présence.

— Il se portera, disait-il, à quelque excès, et peut-être serais-je obligé malgré moi, d'en témoigner du ressentiment.

Cette sainte hardiesse venait d'une vive foi & de l'extrême confiance qu'il avait en Dieu : il ne se rebutait de rien, lors même que tous les secours humains lui manquaient.

— Il faut, disait-il souvent, avoir toujours en vue ces deux grandes maximes de la morale chrétienne. La première : quoique tout semble appuyer nos projets, ils échoueront infailliblement, si Dieu nous abandonne à notre prudence. La deuxième : en vain l'univers entier s'armerait pour détruire

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

l'ouvrage de Dieu : tout est faible contre le Tout-puissant, & tout réussit quand le Ciel s'en mêle.

Ainsi il n'entreprenait jamais rien sans avoir imploré son secours : quoique d'ailleurs il ne négligeât aucun des moyens que la raison & la prudence chrétienne lui avaient suggérés. p1.081

C'est par là que son zèle devenait tous les jours plus pur & plus ardent ; il ne songeait qu'à établir solidement la foi ; & tout ce qui n'avait aucun rapport à la religion, lui devenait une croix, dès qu'on l'obligeait à s'y occuper. Il retranchait toutes les visites & toutes les conventions inutiles ; il ne pouvait souffrir qu'on s'appliquât à la lecture des livres, où la curiosité avait quelque part ; il ne lisait pas même les nouvelles qui venaient d'Europe, & qui ont ordinairement tant de charmes pour ceux qui en sont éloignés, mais il se contentait d'en apprendre les points principaux quand on les lui voulait dire en peu de paroles : il passait tout le jour, & perçait souvent la nuit à écrire des lettres de consolation, d'instruction, ou de recommandation pour les missionnaires ; à faire divers ouvrages pour l'empereur, ou pour les principaux seigneurs de la cour ; à composer le calendrier de l'empire, calculant chaque année avec un travail infatigable les mouvements des astres.

Tout cela joint à la sollicitude de toutes les Églises, diminua tellement ses forces, que malgré la bonté naturelle de sa constitution, il tomba enfin dans une espèce d'épuisement ; ce qui ne l'empêchait pas p1.082 néanmoins de former toujours de grands desseins pour l'avancement de la religion ; il avait pris des mesures si justes pour l'établir dans les provinces les plus reculées de la Chine, dans la Tartarie Orientale, & jusques dans le royaume de Corée, que la mort seule fut capable de les rompre.

Pour ce qui regarde sa conduite particulière, voici ce qu'on en a remarqué. Dès son entrée dans notre Compagnie, ce fut un très bon religieux, exact dans l'observance des règles, appliqué à tous ses devoirs, obéissant & facile à recevoir toutes les impressions des supérieurs, aimant surtout l'étude & la retraite, qualités qu'il conserva

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

même dans le grand monde & dans la foule de ses occupations, où il paraissait aussi recueilli, qu'on a coutume de l'être dans la solitude.

Il eût toute sa vie une délicatesse de conscience qui allait jusqu'au scrupule, de sorte qu'on ne peut prendre plus de précaution qu'il en prenait, pour être à tout moment en état de paraître devant celui qui trouve des taches dans les saints & dans les anges. Pour conserver son innocence, outre un grand nombre d'austérités corporelles dont il usait régulièrement, jamais, ii ne sortait de la maison en habit de mandarin, p1.083 sans prendre un rude cilice ou une chaîne de fer, & il avait coutume de dire qu'il était honteux à un religieux de paraître aux yeux des anges avec les livrées du monde, sans porter en même temps les livrées de Jésus-Christ.

Il avait naturellement l'âme grande, & quand il s'agissait de pourvoir aux besoins des autres, sa charité ne connaissait presque point de bornes : mais il était dur à soi-même, & il aimait la pauvreté jusques sous la soie ; de sorte que l'empereur, qui l'examinait de près, lui a souvent envoyé des étoffes, avec ordre de s'en servir & d'être plus propre. Son lit, sa table, tous ses meubles faisaient honte au mandarin ; car il comptait pour rien sa dignité, quand il s'agissait de remplir les devoirs de l'état religieux. Il protesta même que jamais il n'aurait accepté cette charge, s'il n'eût espéré, en devenant par là aux yeux des idolâtres le chef de la religion, attirer sur lui leur envie, & porter le premier tout le poids des persécutions.

Cette espérance de mourir un jour pour Jésus-Christ lui faisait aimer son état, & l'on voit dans ses papiers de dévotion, des désirs si ardents du martyre, que rien, ce semble, ne lui a manqué pour être martyr, p1.084 que le martyre même ; il l'était pourtant en quelque manière, parce qu'il le demandait à Dieu avec ces gémissements du cœur, qui font souffrir un martyr continuel à ceux qui ne le peuvent obtenir.

« Mettez-moi, seigneur, dit-il souvent dans son recueil, en la place de ceux qui ont voulu, & qui n'ont pu répandre leur sang pour vous. Je n'ai ni leur innocence, ni leurs vertus, ni leur

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

courage ; mais vous pouvez m'appliquer leurs mérites, & ce qui est infiniment plus, me revêtir de tous les vôtres. C'est sous ce voile de votre miséricorde infinie que j'ose vous offrir ma vie en sacrifice. J'ai eu le bonheur, mon Dieu, de confesser votre saint Nom parmi le peuple, à la cour, au milieu des tribunaux, sous le poids des chaînes & dans l'obscurité des prisons ; mais que me sert cette confession, si je ne la signe de tout mon sang ?

Pénétré de sentiments si héroïques & déjà mûr pour le Ciel par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, il fut attaqué de la maladie dont il mourut : elle commença par une langueur & un épuisement universel, qui dégénéra en une espèce de phtisie. Les médecins de l'empereur le soutinrent durant quelque temps à force de remèdes, & surtout de cordiaux, qui sont <sup>p1.085</sup> admirables à la Chine ; mais la fièvre augmentant tous les jours, il fallut enfin que l'art cédât à la nature. Il reçut ses sacrements avec une ferveur qui charma tout le monde, & quand il rendit l'esprit, tous les assistants furent également pénétrés de dévotion & de tristesse.

L'empereur qui le jour précédent, avait perdu l'impératrice sa mère, sentit renouveler sa douleur, quand il apprit la mort du père Verbiest : il voulut qu'on en différât l'enterrement jusqu'à ce que la cour, eût quitté le grand deuil : alors il envoya deux seigneurs de marque, pour lui rendre de sa part les mêmes devoirs, dont les particuliers à la Chine ont accoutumé d'honorer la mémoire des morts. Ils se mirent à genoux devant le cercueil qu'on avait exposé dans une salle, ils se prosternèrent plusieurs fois, tenant la face collée à terre, ils pleurèrent ensuite, ils poussèrent de longs gémissements, car c'est ainsi qu'on en use : & après plusieurs autres marques de douleur, ils lurent tout haut l'éloge du mort que l'empereur avait lui-même composé, & qui devait être attaché auprès du corps. Voici comme il était conçu.

<sup>p1.086</sup> Je considère sérieusement en moi-même, que le père Ferdinand Verbiest a quitté de son propre mouvement l'Europe pour venir dans mon empire, & qu'il a passé une grande partie de sa vie à

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

mon service. Je lui dois rendre ce témoignage, que durant tout le temps qu'il a pris soin des mathématiques, jamais ses prédictions ne se sont trouvées fausses ; elles ont toujours été conformes au mouvement du Ciel. Outre cela, bien loin de négliger l'exécution de mes ordres, il a paru en toutes choses exact, diligent, fidèle & constant dans le travail jusqu'à la fin de son ouvrage, & toujours égal à lui-même. Dès que j'ai appris sa maladie, je lui ai envoyé mon médecin, mais quand j'ai su que le sommeil de la mort l'a enfin séparé de nous, mon cœur a été blessé d'une vive douleur. J'envoie deux cents écus d'or & plusieurs pièces de soie pour contribuer à la dépense de ses obsèques, & je veux que cet édit soit un témoignage public de la sincère affection que je lui porte.

Les mandarins du premier rang, & plusieurs seigneurs de la cour suivirent l'exemple du prince. Quelques-uns écrivirent des discours à sa louange sur de grandes pièces de satin, qu'ils suspendirent dans la salle où le corps était exposé ; d'autres lui envoyèrent des présents : tous le pleurèrent. Enfin dès qu'on eût pris jour pour <sup>p1.087</sup> l'enterrement <sup>1</sup>, il n'y eut presque personne qui ne voulût contribuer de quelque chose à la cérémonie.

Dès le matin l'empereur envoya son beau-père, qui est aussi son oncle, avec un des premiers seigneurs de la cour, accompagnés d'un gentilhomme de la chambre & de cinq officiers du palais, pour y tenir sa place ; ils commencèrent tous par se prosterner devant le corps, & ils le pleurèrent assez longtemps, durant que tout se disposait pour la marche.

Le collège est placé auprès de la porte méridionale, d'où l'on va à celle du septentrion par une rue tirée au cordeau, large environ de cent pieds, & longue d'une grande lieue : vers le milieu elle est coupée d'une autre rue parfaitement semblable à celle-ci, qui aboutit d'un côté à la porte de l'Ouest, éloignée de six cents pas du lieu de notre sépulture, que l'empereur Vanli avait autrefois donnée au père Ricci, & qui, par une faveur spéciale du prince qui règne à présent, nous a été rendue

---

<sup>1</sup> Le onzième de mars 1688.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

après la dernière persécution. Ce fut par ces deux grandes rues que passa le convoi dans l'ordre que je vais dire.

On voyait d'abord une machine élevée <sup>p1.088</sup> de trente pieds, sur laquelle on avait écrit en gros caractères d'or sur un fond de vernis rouge, le nom & les qualités du père Verbiest ; c'était comme le signal de la pompe qui devait suivre, & qui commençait ensuite par une grande croix ornée de banderoles, & portée entre deux rangs de chrétiens tous habillés de blanc, tenant un cierge allumé dans une main, & un mouchoir dans l'autre pour essuyer leurs larmes. Les gentils en semblables occasions n'en versent que de feintes, mais ceux-ci avaient fait une perte qui les obligeait d'en répandre de véritables. A quelque distance de la croix, suivait en même ordre & entre deux rangs de luminaires, l'image de Notre-Dame dans un cadre entouré de plusieurs pièces de soie, placées de diverses manières, & formées en cartouche : on portait ensuite le tableau de Saint Michel avec des ornements semblables. Au reste les chrétiens en deuil qui marchaient des deux côtés, & qui priaient dévotement, inspiraient même aux gentils de la vénération pour ces précieuses marques de notre foi.

Immédiatement après, paraissait l'éloge du Père, composé par l'empereur, & écrit sur une grande pièce de satin jaune ; une foule de chrétiens l'entourait, & deux rangs <sup>p1.089</sup> de ceux qu'on avait invités à la cérémonie le suivaient avec respect. Enfin le cercueil fait d'un bois ordinaire, mais verni & doré à la mode du pays, était porté par soixante personnes & accompagné des missionnaires, des députés de la cour, & d'une foule de seigneurs & de mandarins qui fermaient la marche : elle s'étendait plus de mille pas, bordée des deux côtés d'un peuple infini qui s'était rangé en haie, surpris de voir les cérémonies des chrétiens triompher de la superstition païenne, jusques dans la capitale de l'empire.

Dès qu'on fut arrivé au lieu de la sépulture, les missionnaires en surpris firent à la vue des mandarins, les prières de l'Église ; on jeta plusieurs fois de l'eau bénite, & on fit les encensements ordinaires, après lesquels le corps fut descendu dans un tombeau fort profond, de

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

figure carrée & entouré de quatre bonnes murailles de briques, qu'on devait fermer par une voûte ; c'était une espèce de chambre souterraine, & pour parler le langage de l'Écriture, ce fut pour le Père *la maison de son éternité*. Après y avoir prié assez longtemps, nous écoutâmes à genoux ce que le beau-père de l'empereur voulait nous dire de sa part. Voici de quelle manière il nous parla.

— Le <sup>p1.090</sup> père Verbiest a rendu de grands services à l'État : Sa Majesté qui en est très persuadée m'a aujourd'hui envoyé avec ces seigneurs pour en rendre un témoignage public, afin que tout le monde sache l'affection singulière qu'elle a toujours eue pour sa personne, & la douleur qu'elle a de sa mort.

Nous étions si touchés de la cérémonie, des cris continuels des chrétiens, de notre propre perte, & des faveurs surprenantes de l'empereur, qu'à peine pouvions-nous ouvrir la bouche, il n'y en avait aucun parmi nous qui ne fondît en pleurs : de sorte que ce prince fut obligé de nous presser de répondre. Enfin le père Pereira répondit au nom de tous de cette manière.

Ce n'est pas tant la douleur, seigneur, qui nous empêche de parler, que l'extrême bonté de l'empereur : car que dire & que penser quand on considère que ce grand prince traite des étrangers, inconnus, inutiles, & peut-être incommodes, comme s'ils avaient l'honneur de lui appartenir ? Il nous aime comme ses enfants, il prend soin de notre santé, de notre réputation, de notre vie ; il honore même notre mort, non seulement par ses éloges, par ses libéralités, par la présence des plus grands seigneurs de sa cour, mais encore, ce qu'on ne <sup>p1.091</sup> saurait assez estimer, par sa douleur. Après cela, seigneur, comment pouvons-nous répondre, je ne dis pas à toutes ces faveurs, mais aussi à ce que vous nous avez fait l'honneur de nous déclarer de sa part ? Tout ce que nous vous prions de lui dire, c'est que nous pleurons aujourd'hui, parce que nos larmes peuvent bien faire connaître la grandeur de notre affliction ; mais que nous n'osons parler, parce que nos paroles ne sont pas capables d'exprimer notre reconnaissance.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

On rapporta à l'empereur ce qui s'était passé, & quelques jours après le tribunal souverain des rites lui présenta une requête pour le prier de souffrir qu'on décernât encore de nouveaux honneurs à cet illustre défunt. Ce prince, non seulement y consentit, mais il ordonna que dans la délibération, la cour fît réflexion qu'un étranger aussi distingué par son mérite que celui-ci, ne devait pas être traité comme un homme ordinaire. Dès la première séance on destina sept cents écus d'or à lui élever un mausolée ; il fut résolu qu'on y graverait sur une table de marbre l'éloge que l'empereur avait lui-même composé, & qu'on députerait pour la dernière fois des mandarins, afin de lui rendre au nom de <sup>p1.092</sup> l'empire les derniers devoirs. Enfin on lui donna une nouvelle dignité, c'est-à-dire un titre d'honneur plus considérable que ceux qu'il avait portés durant sa vie.

Tandis que l'empereur s'appliquait à l'honorer sur la terre, ce saint homme priait sans doute pour lui dans le Ciel : car c'est une chose digne de remarque, que jamais ce prince n'a paru plus inquiet sur le point de la religion, qu'il le paraissait alors ; il envoyait continuellement un de ses officiers aux Pères pour s'instruire de l'état des âmes en l'autre monde, de l'enfer, du paradis, du purgatoire, de l'existence de Dieu, de sa Providence, des moyens nécessaires au salut : de sorte que Dieu paraissait agiter extraordinairement son cœur, & y mettre ce saint trouble qui a coutume de précéder la conversion ; ce qui néanmoins n'eût alors aucun effet. Cet heureux moment n'était pas venu, mais qui sait si les prières du père Verbiest & les soins de plusieurs fervents missionnaires qui lui ont succédé, ne hâteront point l'exécution des desseins que la Providence semble avoir sur ce grand prince. Je suis avec un profond respect,

MADAME,

Votre très humble & très obéissant serviteur, L. J.

@

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

### Lettre III

à Monseigneur le cardinal de Furstemberg

@

Des villes, des bâtiments & des ouvrages considérables de la Chine.

Monseigneur,

<sup>p1.093</sup> Parmi les différents empires qui ont jusqu'ici partagé le monde, celui de la Chine s'est toujours si fort distingué, qu'un prince ne peut entièrement ignorer ce qui le regarde, sans négliger l'une des connaissances les plus propres de sa dignité & de son état.

C'est sans doute, Monseigneur, ce qui a porté votre Altesse à s'en instruire avec tant de soin, & ce qui lui fait encore souhaiter aujourd'hui d'avoir quelque mémoire particulier touchant le nombre & la grandeur de ses villes, la multitude de ses <sup>p1.094</sup> habitants, la beauté de ses ouvrages publics, & la forme particulière de ses palais.

On voit assez par là, Monseigneur, que ce grand génie avec lequel vous êtes né pour les affaires publiques, ne diminue rien du goût exquis que vous avez toujours eu pour les beaux arts, & surtout pour l'architecture, dont nous avons des modèles parfaits dans les excellents ouvrages qu'on a élevés par vos ordres à Modave, à Saverne, à Berni, à Saint-Germain, & surtout dans la magnifique église de Strasbourg.

Comme j'ai été obligé de parcourir presque toute la Chine, où j'ai fait en cinq ans plus de deux mille lieues, il m'est peut-être plus facile qu'à aucun autre de contenter sur ce point votre Altesse, & de lui dire à peu près la juste idée qu'on s'en doit former. Voici ce qui m'a paru en cette matière de plus considérable.

Pekin, c'est-à-dire la cour du Septentrion, est la capitale de la Chine, & le siège ordinaire des empereurs, on la nomme ainsi pour la distinguer de Nankin, autre ville très considérable, qui veut dire la cour du Midi. Ce nom lui avait autrefois, été donné parce que l'empereur y

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

résidait, comme dans la ville la plus belle, la plus <sup>p1.095</sup> commode, la mieux située qui fût dans l'empire ; mais les irruptions continuelles des Tartares, peuples inquiets & belliqueux, l'obligèrent à transporter sa cour dans les provinces du Nord, afin d'être toujours en état de s'y opposer, avec le grand nombre de troupes qu'il tient ordinairement auprès de sa personne.

On choisit pour cela Pékin, à 40 degrés d'élévation, situé dans une plaine abondante, & peu éloignée de la grande muraille. Le voisinage de la mer Orientale, & le grand canal du midi lui donne communication avec plusieurs belles provinces, dont il tire en partie sa subsistance.

La ville, de figure parfaitement carrée, avait autrefois quatre grandes lieues de tour, mais les Tartares en s'y plaçant, obligèrent les Chinois de se loger hors des murailles, où ils bâtirent en peu de temps une nouvelle cité, qui étant plus longue que large fait avec la ville une figure irrégulière. De manière que Pékin est composé de deux villes : l'une se nomme la ville des Tartares, parce qu'il n'y a qu'eux qui s'y puissent établir ; on appelle l'autre, la ville des Chinois, aussi grande, mais beaucoup plus peuplée que la première. Toutes deux ensemble font six grandes lieues de tour, de trois <sup>p1.096</sup> mille six cents pas chacune ; ces mesures sont justes, & on les a prises au cordeau, par ordre exprès de l'empereur.

Cela, Monseigneur, paraîtra extraordinaire à ceux qui ne connaissent que l'Europe, & qui s'imaginent que Paris est la plus grande, comme elle est sans doute, la plus belle ville du monde : cependant il y a bien de la différence entre l'une & l'autre. Paris, selon le plan qu'en a tracé Mr Bullet par l'ordre de messieurs de l'Hôtel de Ville, pour servir au dessein qu'on a de l'entourer de nouveaux remparts, n'a guère dans sa plus grande longueur, que deux mille cinq cents pas, & par conséquent, quand bien même on la supposerait carrée, elle n'aurait tout au plus que huit mille pas de circuit, c'est-à-dire, qu'elle serait moins grande de la moitié que la seule ville des Tartares ; ainsi Paris n'est tout au plus que la quatrième partie de Pékin.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Mais d'ailleurs, si l'on fait réflexion que les maisons à la Chine ne sont ordinairement que d'un étage, & qu'on peut ici, l'un portant l'autre, les supposer de quatre, on verra que Pékin ne contiendra pas plus de logement que Paris, & même en contiendra un peu moins, parce que ses rues sont incomparablement plus larges ; que le palais <sup>p1.097</sup> de l'empereur est extraordinairement vaste, & peu habité ; qu'il y a des magasins de riz pour plus de deux cents mille hommes, & de fort grands espaces remplis de huttes ou de petites maisons pour les examens des docteurs ; ce qui étant joint ensemble ferait une ville très considérable.

Il ne faut pas néanmoins conclure de là, qu'il y ait à Paris & à Pékin un égal nombre d'habitants ; car les Chinois sont extraordinairement pressés dans leur maisons ; de manière que vingt personnes & plus encore, se placeront où nous nous contentons d'en mettre dix ; & il faut bien que cela soit ainsi, puisque la multitude des gens qui paraissent continuellement dans les rues, est si grande, qu'on en est effrayé, de sorte qu'il est nécessaire en plusieurs endroits, que les personnes de qualité soient précédées d'un cavalier, qui écarte la foule, sans quoi ils seraient très souvent obligés de s'arrêter.

Presque partout & même dans les grandes rues, il y a de l'embarras. A voir les chevaux, les mulets, les chameaux, les chariots, les chaises, les pelotons de 100 & de 200 personnes qui s'assemblent d'espace en espace pour écouter les diseurs de bonne aventure, on croirait que toute la province est venue fondre à Pékin pour quelque <sup>p1.098</sup> spectacle extraordinaire. Et certainement à en juger par les apparences, nos villes les plus peuplées ne sont en comparaison que des solitudes ; surtout si on considère que le nombre des femmes surpasse de beaucoup celui des hommes ; & que cependant dans cette prodigieuse multitude qui paraît au dehors, on n'y en rencontre presque jamais aucune. C'est apparemment ce qui a fait juger à quelques-uns qu'il y avait six ou sept millions d'âmes dans ces deux villes, ce qui néanmoins est bien éloigné de la vérité.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Voici, Monseigneur, quelques réflexions là-dessus, qui feront peut-être comprendre qu'on ne doit pas tout à fait juger de la multitude des habitants, par la foule qui y paraît.

Premièrement, de tous les lieux voisins, il se rend tous les jours à Pékin un très grand nombre de paysans qui portent une infinité de choses pour les usages ordinaires de la vie. Comme il n'y a point de rivière dans la ville, le transport des denrées multiplie les voituriers, les chariots, les chameaux & les autres bêtes de charge. Ainsi tous les matins quand on ouvre les portes de la ville, & les soirs, quelques temps avant qu'on les ferme, il y a une si grande <sup>p1.099</sup> foule d'étrangers qui entrent ou qui se retirent, qu'on est presque toujours obligé d'attendre fort longtemps sans pouvoir passer. Or tout ce peuple qui se répand dans les rues, ne doit pas être compté parmi les habitants.

Secondement, la plupart des ouvriers à la Chine travaillent dans les maisons des particuliers. Par exemple, quand on veut se faire faire un habit, le tailleur vient le matin dans la maison & s'en retourne le soir dans la sienne ; & il en est ainsi des autres ouvriers. Ils courent continuellement la ville pour chercher de la pratique, jusques aux forgerons même, qui portent avec eux leurs instruments, leur enclume & leur fourneau pour les ouvrages ordinaires : ce qui augmente sans doute la foule.

Troisièmement, toutes les personnes, même celles qui sont d'une médiocre condition, sortent ordinairement à cheval ou en chaise, suivies de plusieurs domestiques. Si à Paris, les officiers, les gentilshommes, les avocats, les médecins, les riches bourgeois allaient toujours avec un équipage nombreux, les rues seraient bien autrement embarrassées.

Quatrièmement, quand un mandarin marche, tout son tribunal le suit en <sup>p1.100</sup> cérémonie ; de sorte que c'est une espèce de procession. Les seigneurs de la cour & les princes du sang paraissent aussi accompagnés d'un gros de cavalerie. Et parce qu'ils sont obligés de se

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

rendre presque tous les jours au palais, leur train seul est capable de remplir une bonne partie de la ville.

On ne peut nier que toutes ces coutumes, qui sont particulières à la Chine, n'augmentent extraordinairement le monde dans les rues, ainsi il ne faut pas s'étonner que Pékin paraisse si peuplé, quoiqu'il n'y ait peut-être pas tant d'habitants qu'on s'imagine. Mais ce qui doit nous en convaincre, c'est que, comme je l'ai fait voir, il y a à Paris plus de logement qu'à Pékin. Quand donc il serait vrai qu'il ne faut pour vingt ou vingt-cinq personnes, qu'autant de place que nous en donnons ici à dix (car ils sont beaucoup plus pressés que nous) il faut conclure que Pékin n'a presque que le double d'habitants que nous comptons à Paris. Ainsi je crois que je puis lui donner deux millions de personnes, sans craindre de m'éloigner beaucoup de la vérité.

Je me suis étendu sur ce point, parce que je vois que c'est une des choses que les historiens ont le moins examinée. Il n'est rien qui trompe comme le nombre, quand on <sup>p1.101</sup> en juge seulement à la vue & par l'imagination. On croit en voyant le Ciel que la multitude des étoiles est infinie, & quand on les compte, on est étonné d'en trouver si peu. Une armée de cent mille hommes qui campe, paraît un monde ; & ceux même qui y sont faits, s'ils n'y prennent garde, s'y trompent facilement.

Il est bon d'examiner tout par soi-même, sans se laisser aller au torrent ; surtout à la Chine où l'on est accoutumé de compter par millions, & quoiqu'en ces matières il ne soit pas possible d'en venir à la dernière précision, on peut néanmoins, si l'on veut, s'approcher assez de la vérité, pour ne pas abuser de la curiosité de ceux qui nous interrogent.

Les rues de cette grande ville sont presque toutes tirées au cordeau ; les plus grandes sont larges d'environ six-vingt pieds, & longues d'une bonne lieue, bordées presque toutes par des maisons marchandes, dont les boutiques ornées de soie, de porcelaine & de vernis, sont une agréable perspective. Les Chinois ont une coutume qui contribue encore à leur embellissement : chaque marchand place devant sa porte sur un petit piédestal, une planche haute de sept à huit

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

coudées, peinte, vernie, & p<sup>1.102</sup> souvent dorée, sur laquelle il écrit en gros caractères les différentes choses dont il trafique. Ces espèces de pilastres rangés des deux côtés des maisons, & presque dans une égale distance, font une colonnade qui a quelque chose de singulier. Cela est commun à presque toutes les villes de la Chine, & j'en ai vu en certains endroits de si propres, qu'il semblait qu'on eût voulu faire de la rue une décoration de théâtre.

Deux choses néanmoins diminuent la beauté de ces rues. La première est le peu de proportion qu'elles ont avec les maisons, qui ne sont ni bien bâties, ni assez élevées. La deuxième vient de la boue ou de la poussière qu'on y trouve. La Chine si policée en toute autre matière, ne se reconnaît pas en celle-ci. L'hiver & l'été sont également incommodes pour ceux qui sortent, & c'est en partie pour cela qu'on est obligé d'aller à cheval ou en chaise. La boue gêne les bottes de soie dont on se sert ; & la poussière s'attache aux étoffes, surtout aux satins qu'on prépare à l'huile, pour leur donner plus de lustre. Cette poussière élevée par le grand nombre des chevaux qui passent, enveloppe continuellement la ville d'un gros nuage, qui pénètre dans les maisons & qui s'insinue dans les cabinets les mieux fermés ; p<sup>1.103</sup> de sorte que quelque précaution qu'on prenne pour s'en défendre, les tables & les meubles en sont toujours couverts. On tâche de diminuer cette incommodité par l'eau qu'on jette continuellement dans les rues, mais on ne laisse pas d'en souffrir beaucoup, & pour la propreté & pour la santé.

De tous les bâtiments qui composent cette grande ville, le seul qui mérite d'être considéré, est le palais impérial, dont j'ai déjà eu l'honneur de parler à votre Altesse. J'ajouterai, pour lui en donner une connaissance plus exacte, qu'il ne comprend pas seulement les appartements & les jardins du prince, mais encore une petite ville où logent dans leurs maisons particulières les différents officiers de la cour, & un grand nombre d'ouvriers qui sont pour le service & aux gages de l'empereur ; car nul ne couche dans les appartements du dedans que les eunuques. Cette ville extérieure est entourée d'une bonne muraille, & séparée du palais intérieur par une autre moins

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

considérable. Les maisons en sont toutes fort basses & moins belles encore que celles de la ville des Tartares ; de manière que la seule qualité des personnes qui les occupent, & la commodité qu'on y a d'être p1.104 à la cour, en rendent le séjour plus désirable.

Le palais intérieur consiste es neuf grandes cours de plain-pied, toutes sur une même ligne, car je ne compte pas celles qu'on a pratiqué sur les ailes pour les offices & pour les écuries. Les portes de communication sont de marbre, & portent de gros pavillons d'une architecture gothique, dont la charpente, qui est à l'extrémité du toit, devient un ornement assez bizarre, par un grand nombre de pièces de bois posées en saillies les unes sur les autres en forme de corniche, ce qui de loin fait un assez bel effet.

Les ailes des cours sont fermées ou par de petits corps de logis, ou par des galeries ; mais quand on vient aux appartements de l'empereur, les portiques soutenus par de grosses colonnes, les degrés de marbre blanc par lesquels on monte dans les salles avancées, les toits éclatants de tuiles dorées, les ornements de sculpture, le vernis, les dorures, les peintures, les pavés qui sont presque tous de marbre ou de porcelaine ; mais surtout le grand nombre des différentes pièces qui les composent, tout cela, dis-je, a quelque chose de magnifique, & ressent le palais d'un grand prince. Il est vrai p1.105 que les idées imparfaites que la nation chinoise a toujours eues pour toutes sortes d'arts, laissent entrevoir des fautes essentielles dans tout l'ouvrage. Les appartements ne sont point suivis, les ornements sont peu réguliers : on n'y voit point cette communication qui fait l'agrément & la commodité de nos palais. Enfin il y a partout je ne sais quoi d'informe, si j'ose m'expliquer de la sorte, qui déplaît aux Européens, & qui doit choquer tous ceux qui ont quelque goût pour la bonne architecture.

Certaines relations ne laissent pas d'en parler comme d'un chef-d'œuvre : cela vient de ce que les missionnaires qui les ont écrites, n'avaient peut-être rien vu de meilleur en Europe ; ou bien de ce qu'après une longue suite d'années ils s'y étaient accoutumés : car si l'on n'y prend garde, ce qui choque au commencement devient par l'usage supportable.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

L'imagination s'y fait, & c'est pour cela qu'en ces matières, un Européen qui a demeuré vingt ou trente ans à la Chine, est souvent un plus méchant juge de ce qu'on y voit, que celui qui n'a fait qu'y passer. Car comme le bon accent se corrompt parmi des gens qui parlent mal ; de même le bon goût se perd quelquefois parmi ceux qui n'en ont point.

p1.106

Les soldats des gardes qu'on voit aux portes & aux avenues du palais n'ont pour armes que le sabre, & ne sont pas en si grand nombre que je m'étais imaginé ; mais il y a une multitude surprenante de mandarins & de seigneurs qui s'y rendent au temps de leur audience pour les affaires publiques. Autrefois tous les appartements étaient pleins d'eunuques, dont le pouvoir devenu presque souverain par la faiblesse du gouvernement, était insupportable aux princes de l'empire ; mais sous les derniers empereurs chinois, & surtout sous les Tartares, on les a tellement humiliés, qu'ils ne font à la cour aucune figure. Les plus jeunes servent de pages ; on occupe les autres dans les appartements aux offices les plus vils : ils sont obligés de les balayer & de les tenir propres ; pour peu qu'ils se négligent on les châtie sévèrement, & les contrôleurs qui ont inspection sur eux, ne leur pardonnent rien.

Le nombre des femmes ou des concubines de l'empereur ne nous est pas si connu, & parce qu'il est trop grand, & parce qu'il n'est pas réglé : on ne les voit jamais ; à peine ose-t-on s'informer de ce qui les regarde. Ce sont des filles de qualité que les mandarins des provinces choisissent, & dès <sup>p1.107</sup> qu'elles sont dans le palais, elles n'ont plus de communication avec leurs parents, non pas même avec leurs pères. Cette solitude forcée & continuelle (car la plupart ne sont pas connues du prince), les intrigues qu'elles font jouer pour s'en faire connaître, la jalousie qui y règne, & qui répand les soupçons, l'aversion, la haine dans tous les esprits, les rendent presque toutes malheureuses. Parmi celles qui ont l'avantage de plaire, on en choisit trois qui portent la qualité de reines. Celles-ci sont fort distinguées des autres : elles ont chacune un appartement séparé, une cour nombreuse, des suivantes, des dames d'honneur.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Rien ne leur manque de ce qui peut contribuer à leurs plaisirs. Leurs meubles, leurs habits, leur suite, tout en est magnifique : il est vrai que leur bonheur consiste à se rendre agréables à l'empereur : car on ne leur communique aucune affaire, & comme elles ne contribuent en rien de leur conseil au bon ordre de l'État, elles ne le troublent point aussi par leurs intrigues & par leur ambition.

Les Chinois ont là-dessus des maximes fort différentes des nôtres ; ils disent ordinairement, que le Ciel a donné aux femmes la douceur, la pudeur, l'innocence en <sup>p1.108</sup> partage, pour s'appliquer dans les familles à l'éducation des enfants, mais que les hommes, qui ont reçu de la nature la force, la grandeur d'âme, la fermeté d'esprit, sont nés pour gouverner le monde. Ils sont surpris d'apprendre que parmi nous, les princesses succèdent quelquefois aux rois, & ils nous disent souvent en riant, que l'Europe est le royaume des femmes.

Voilà, Monseigneur, en général ce qu'on peut dire du palais de l'empereur de la Chine, qu'on vante tant dans les histoires ; peut-être, parce que dans tout Pékin il n'y a en matière de bâtiment, que celui-là qui mérite d'être estimé : car tout le reste est si peu de chose, que c'est avilir, & si j'ose dire, dégrader nos termes, que de donner aux maisons des grands, le nom de palais. Ils sont seulement d'un étage, comme les maisons ordinaires. Il est vrai que le grand nombre des appartements qui servent à loger les officiers, supplée en quelque façon à leur beauté & à leur magnificence. Ce n'est pas que les Chinois n'aiment le faste & la dépense ; mais la coutume du pays & le danger qu'il y a de se distinguer les arrêtent malgré eux.

Quand j'étais à Peking, un des plus grands mandarins, je crois même que c'était un <sup>p1.109</sup> prince, avait bâti un hôtel plus élevé & plus magnifique que les autres ; on lui en fit un crime, & ceux qui sont établis pour la police l'en accusèrent devant l'empereur ; mais durant qu'on examinait l'affaire, le mandarin en appréhenda si fort les suites, qu'il fit abattre sa maison avant même que la sentence fût portée. Cette politique a été autrefois pratiquée à la fondation des plus grandes monarchies, & si les Romains eussent pu s'y maintenir, ils seraient

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

peut-être encore aujourd'hui plus puissants en Europe, que les Chinois ne le sont dans l'Asie.

Les tribunaux où se rend la justice ne sont guère plus superbes. Les cours en sont grandes, les portes élevées, on y voit même quelquefois des ornements de sculpture d'assez bon goût, mais les salles intérieures, & les chambres d'audiences, n'ont ni magnificence ni propreté.

La religion a été un peu mieux partagée ; on voit partout des temples consacrés aux idoles, que les princes & les peuples également superstitieux, ont bâti avec beaucoup de dépense & ornés d'un grand nombre de statues ; Les toits en sont surtout remarquables par la beauté de leurs briques couvertes d'un vernis jaune & vert, <sup>p1.110</sup> bordés de toutes parts de figures très bien travaillées & enrichis aux extrémités de dragons en saillie de même couleur. Les empereurs en ont élevé plusieurs dans l'enceinte extérieure du palais, parmi lesquels on en voit deux considérables, bâtis par le feu roi à la sollicitation de la reine sa mère, qui était fort entêtée de la religion des *lamas*, prêtres tartares, & les plus superstitieux de tous les bonzes <sup>1</sup>.

Il ne nous fut pas permis d'entrer dans ces temples, parce qu'on nous dit que ces visites tiraient à conséquence, & que les chrétiens en seraient scandalisés, de sorte que notre curiosité céda à l'édification. Mais nous voulûmes du moins nous contenter sur ce qui regarde l'observatoire impérial, si fameux dans l'Orient & si célèbre dans toutes les relations. Voici, Monseigneur, comme en parle l'un de nos plus habiles mathématiciens <sup>2</sup> sur la foi de quelques voyageurs.

« On ne voit rien, dit-il, en Europe de comparable, soit pour la magnificence du lieu, soit pour la grandeur des machines de bronze qui sont faites depuis sept cents ans, & qui étant exposées depuis plusieurs siècles sur les plate-formes de <sup>p1.111</sup> ces grandes tours, sont encore aussi entières & aussi nettes, que si elles ne faisaient que de sortir de la fonte. Les

---

<sup>1</sup> Ce sont les prêtres des faux dieux dans la Chine.

<sup>2</sup> Dans l'Epit. de sa Géométrie.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

divisions en sont très exactes, la disposition très propre à observer ; tout l'ouvrage très délicat. En un mot il semblait que la Chine insultait à toutes les autres nations, comme si avec toute leur science & avec toutes leurs richesses, elles ne pouvaient rien produire de semblable.

En vérité, si la Chine nous insulte par la magnificence de son observatoire, elle a raison de nous insulter à six mille lieues loin ; car de près elle aurait honte de se comparer à nous. Nous y fûmes, tout prévenus de ces grandes idées, & voici ce que nous y remarquâmes. Après être entrés dans une cour d'une médiocre grandeur, on nous montra un petit corps de logis où demeurent ceux à qui l'on a confié la garde de l'observatoire. A droite en entrant on monte par un escalier fort étroit sur une tour carrée, semblable à celles dont nous avons coutume autrefois de fortifier les murailles des villes. Elle est en effet attachée en dedans aux murs de Pékin, & élevée seulement au-dessus du rempart de dix ou douze pieds. C'est sur la plate-forme de cette tour que les astronomes chinois <sup>p1.112</sup> avaient placé leurs machines, qui, quoiqu'en assez petit nombre, en occupaient tout l'espace. Mais le père Verbiest directeur de l'observatoire, les ayant jugées inutiles pour les observations astronomiques, persuada à l'empereur de les retirer, pour faire place à plusieurs instruments de sa façon. Ces machines sont encore dans une salle qui joint la tour, ensevelies dans la poussière & dans l'oubli : nous ne les vîmes qu'au travers d'une fenêtre grillée ; elles nous parurent fort grandes & bien fondues, d'une forme approchante de nos anneaux astronomiques : c'est tout ce que nous pûmes en découvrir. On avait néanmoins jeté dans une cour écartée un globe céleste de bronze, de trois pieds ou environ de diamètre, nous le vîmes de plus près, sa figure était un peu ovale, les divisions peu exactes, & tout l'ouvrage assez grossier.

On a tout auprès, dans une salle basse, pratiqué un *gnomon*. La fente par où passe le rayon du soleil, élevée environ de huit pieds, est horizontale & formée de deux portions de cuivre, soutenues en l'air, qui peuvent en tournant s'approcher ou s'éloigner l'une de l'autre, pour

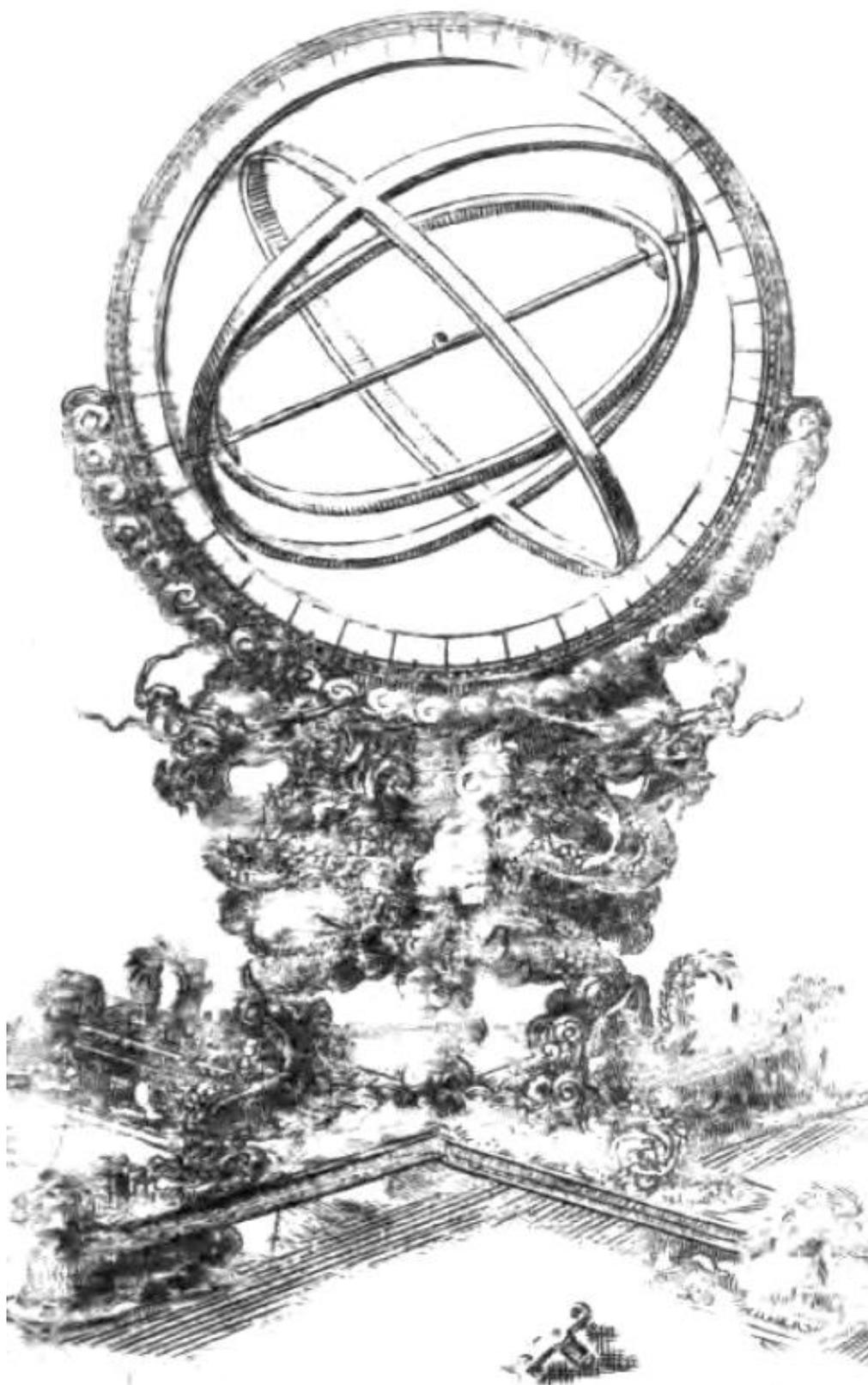
## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

agrandir ou rétrécir l'ouverture. Plus bas est une table garnie de bronze, dans le milieu & sur la <sup>p1.113</sup> longueur de laquelle on a tracé une ligne méridienne de quinze pieds, divisée par des lignes transversales, qui ne sont ni finies ni fort exactes. Tout autour de la table, on a creusé de petits canaux pour recevoir l'eau qui sert à la mettre de niveau : c'est en matière d'ouvrage chinois ce que j'ai vu de moins mauvais, & qui pourrait être de quelque usage entre les mains d'un bon observateur ; mais je doute fort que les Chinois sachent prendre toutes les précautions qui sont nécessaires pour s'en bien servir.

Cet observatoire peu considérable par les anciennes machines, beaucoup moins encore par sa situation, par sa figure & par le bâtiment, est à présent enrichi de plusieurs instruments de bronze que le père Verbiest y a placés. Ils sont grands, bien fondus, ornés partout de figures de dragons, très bien disposés pour l'usage qu'on en doit faire ; & si la finesse des divisions répondait au reste de l'ouvrage, & qu'au lieu de pinnules, on y appliquait des lunettes, selon la nouvelle méthode de l'académie royale, nous n'aurions rien en cette matière qui leur pût être comparé. Mais quelque soin que ce Père ait pris de faire diviser exactement des cercles, l'ouvrier chinois, ou s'est <sup>p1.114</sup> beaucoup négligé, ou n'a pu suivre fidèlement ce qu'on lui avait marqué ; de sorte que je compterais plus sur un quart de cercle de la façon de nos bons ouvriers de Paris, qui n'aurait qu'un pied & demi de rayon, que sur celui de six pieds qui est à la tour.

Peut-être que votre Altesse sera bien aise d'en voir tout d'un coup la disposition dans une figure. Le dessin que j'en ai fait est très conforme à l'original ; & même bien loin que la gravure le flatte, comme il arrive presque toujours en matière de portraits & de taille douce, je puis dire, qu'elle n'en exprime pas toute la beauté.

Mais parce que chaque pièce ne paraît que confusément dans un espace aussi borné que celui-ci, j'ai cru qu'il était bon de leur donner toute leur étendue, & d'ajouter en peu de mots une explication des ornements & de la forme de ces magnifiques instruments.



**Sphère armillaire zodiacale. 1<sup>e</sup> machine.**

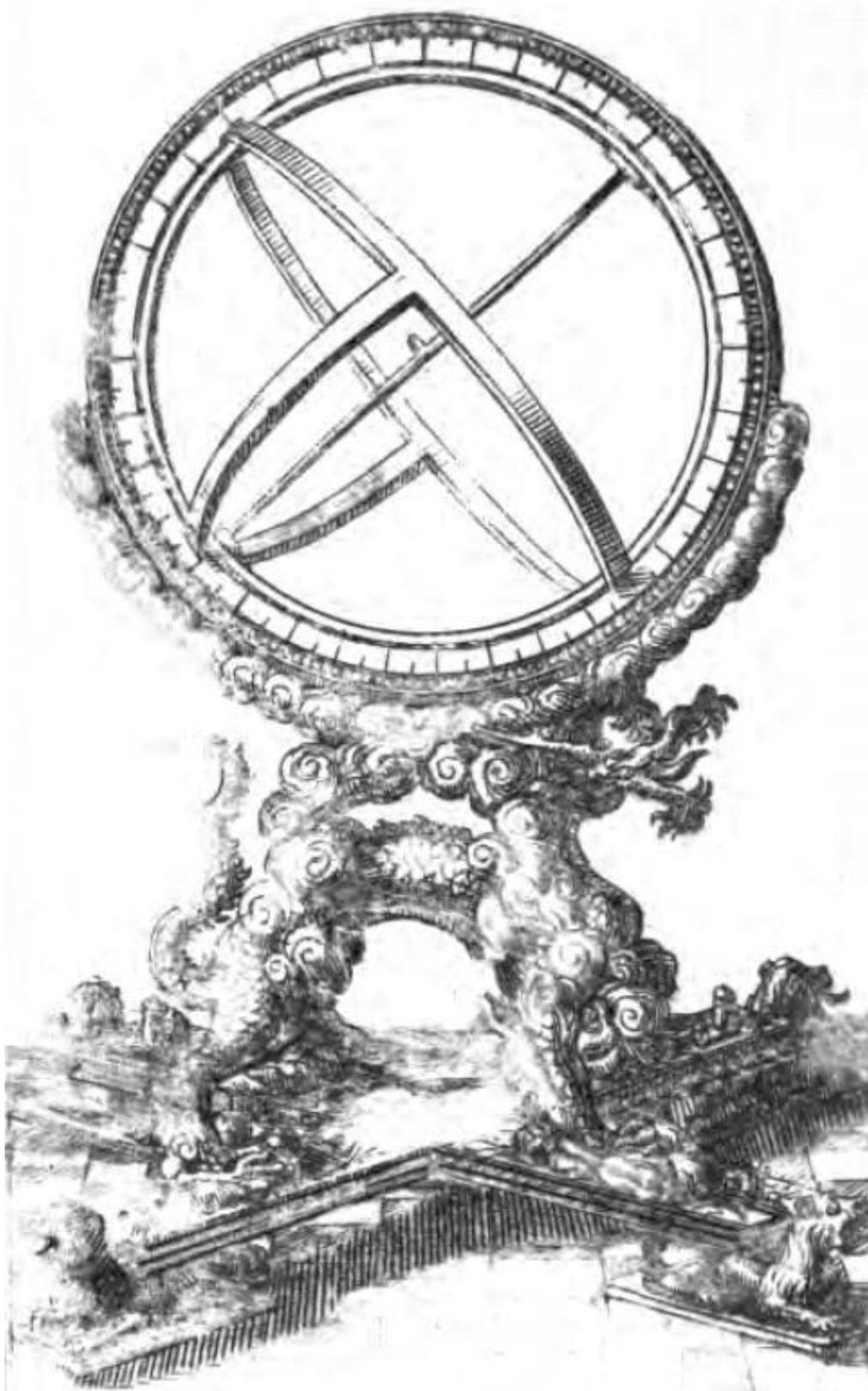
## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Sphère armillaire zodiacale de 6 pieds de diamètre. Première machine.

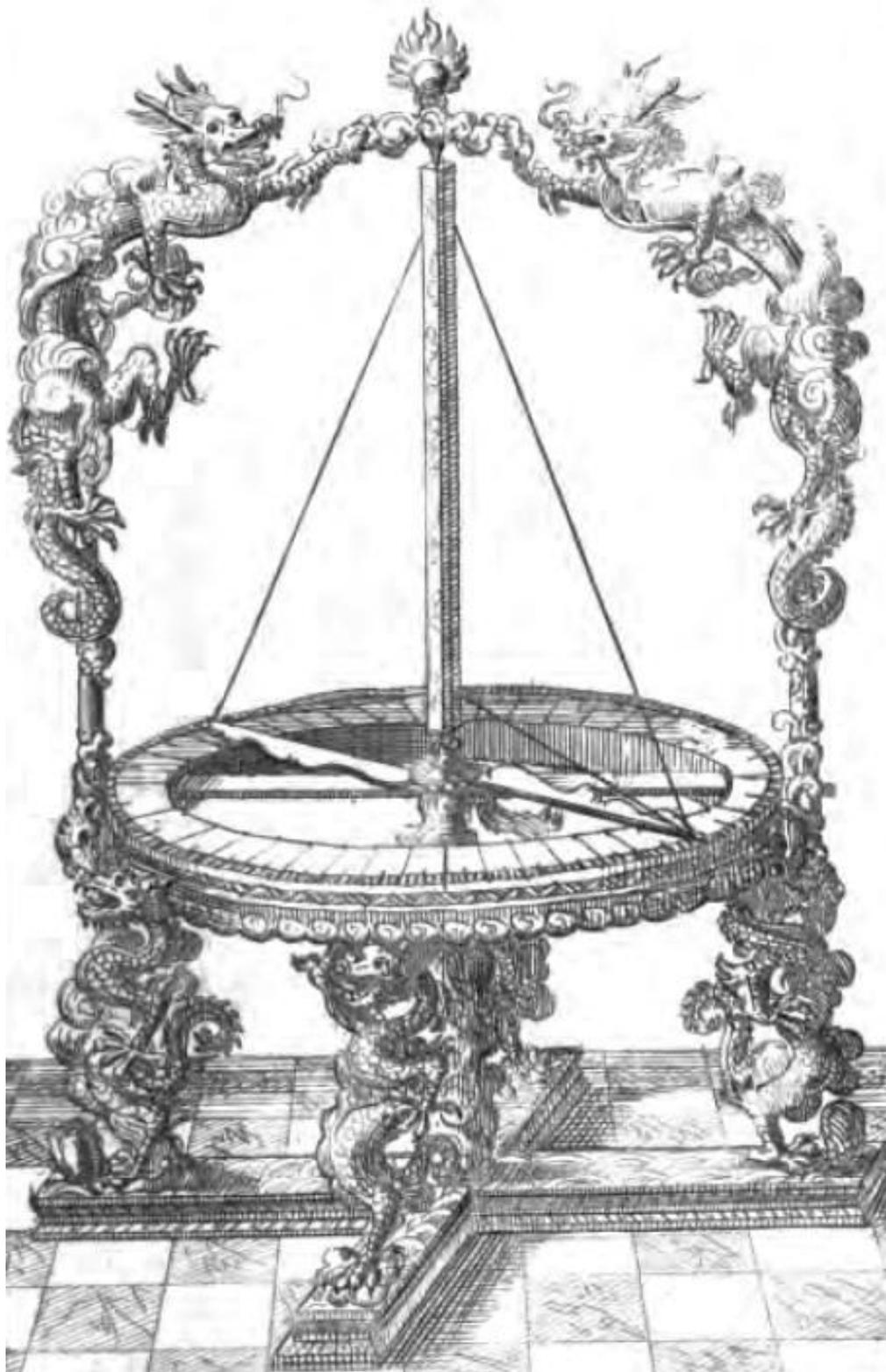
Cette sphère porte sur quatre têtes de dragons, dont les corps après divers replis s'arrêtent aux extrémités de deux poutres d'airain mises en croix, afin de soutenir tout le poids de la machine. Ces dragons qu'on <sup>p1.115</sup> a choisis parmi les autres animaux, parce qu'ils composent les armes de l'empereur, sont représentés selon l'idée que les Chinois s'en forment, enveloppés de nuages, couverts au-dessus des cornes d'une longue chevelure, portant une barbe touffue sous la mâchoire inférieure, les yeux allumés, les dents longues & aiguës, la gueule béante & vomissant toujours un torrent de flammes. Quatre lionceaux de même matière sont chargés des extrémités des poutres, dont les têtes se haussent ou se baissent selon l'usage qu'on en veut faire, par le moyen des vis qui y sont engagées. Les cercles sont divisés sur leur surface extérieure & intérieure en 360 degrés ; chaque degré, en soixante minutes par des lignes transversales ; & les minutes de dix en dix secondes par le moyen des pinnules qu'on y applique.

Sphère équinoxiale de 6 pieds de diamètre. Seconde machine.

Cette sphère est soutenue par un dragon qui la porte sur son dos courbé en arc, dont les quatre griffes, qui s'étendent en quatre endroits opposés, saisissent les extrémités du piédestal, formé comme le précédent par deux poutres croisées à angles droits & terminées, par quatre petits lions, qui servent <sup>p1.116</sup> à le mettre de niveau. Le dessein en est grand & bien exécuté.



**Sphère équinoxiale. 2<sup>e</sup> machine.**



**Horizon azimuthal. 3<sup>e</sup> machine.**

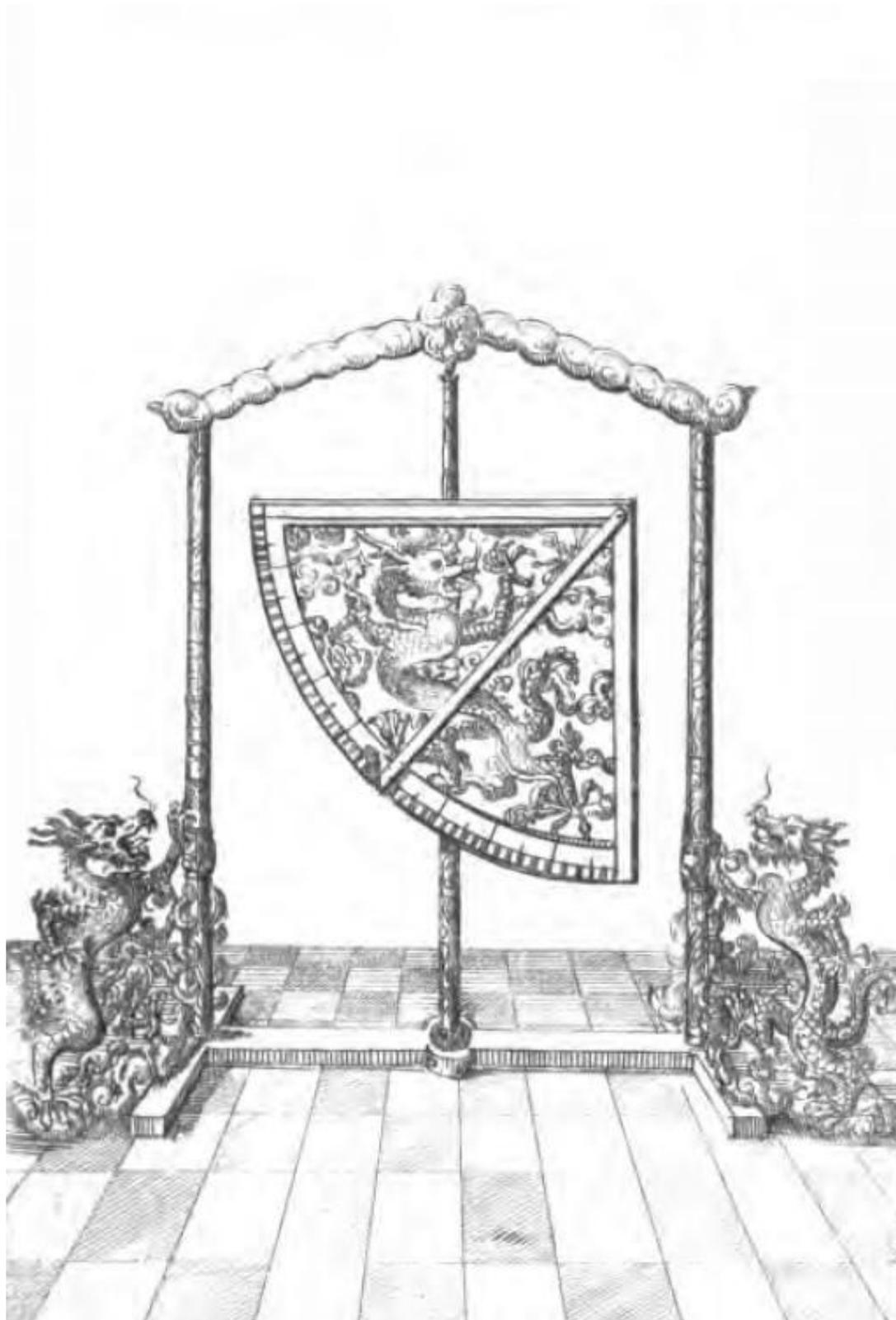
## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Horizon azimuthal de 6 pieds de diamètre. Troisième machine.

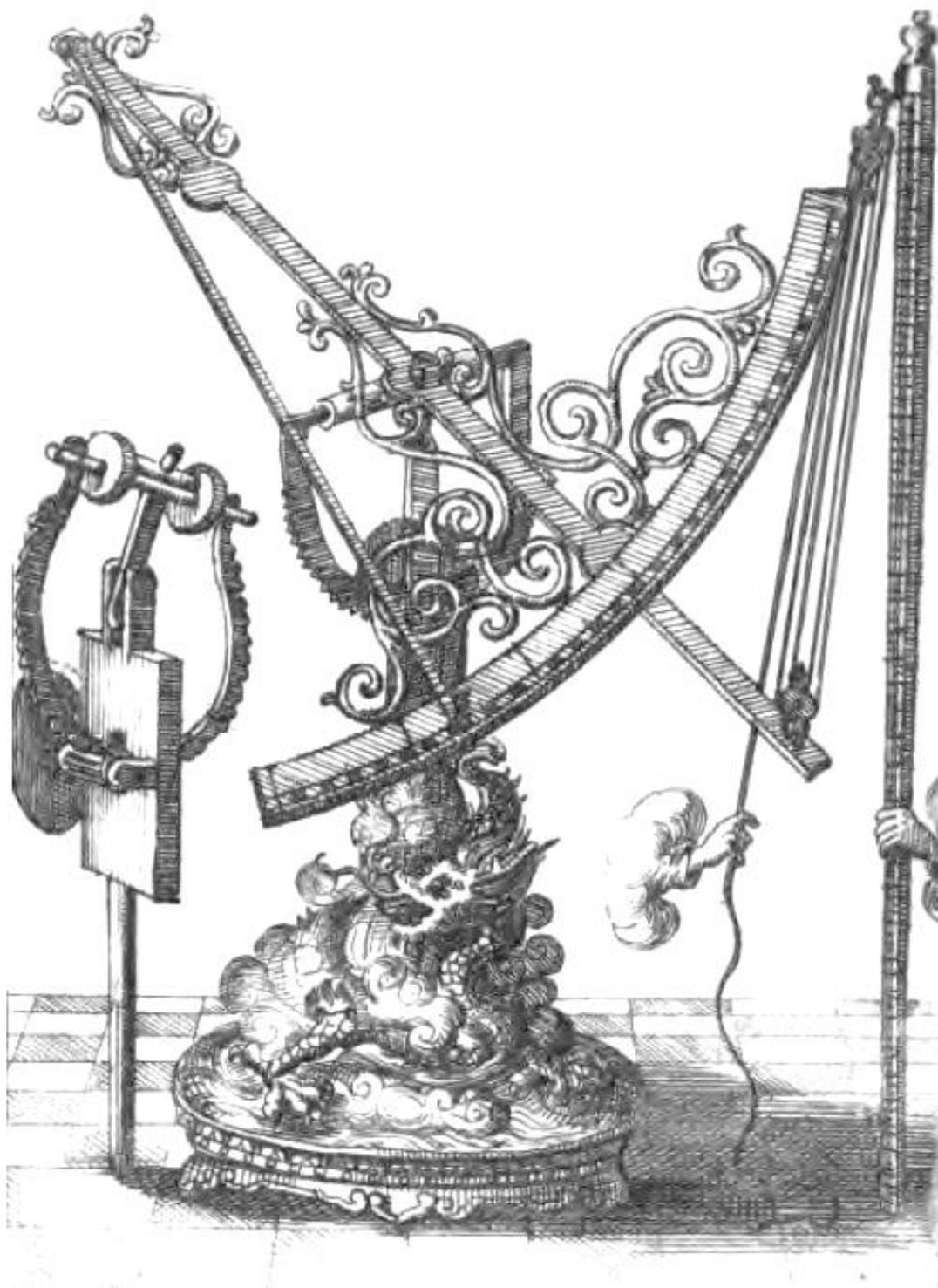
Cet instrument qui sert à prendre les azimuts, n'est composé que d'un large cercle posé de niveau dans toute sa surface. La double alidade qui en fait le diamètre, court tout le limbe selon les degrés de l'horizon qu'on y veut marquer, & emporte avec soi un triangle *filaire*, dont le sommet passe dans la tête d'un arbre élevé perpendiculairement sur le centre du même horizon. Quatre dragons repliés courbent leur tête sous le limbe inférieur de ce grand cercle pour l'affermir. Deux autres entortillés autour de deux petites colonnes s'élèvent en l'air chacun de son côté, presque en demi-cercle, jusqu'à l'arbre du milieu, où ils s'attachent inébranlablement, afin de rendre le triangle tout à fait immobile.

Grand quart de cercle de 6 pieds de rayon. Quatrième machine.

Cette portion de cercle est divisée de dix en dix secondes. Le plomb qui marque sa situation verticale pèse une livre, & pend du centre par le moyen d'un fil de cuivre très délicat. L'alidade en est mobile & coule aisément sur le limbe. Un dragon replié & <sup>p1.117</sup> entouré de nuages va de toutes parts saisir les bandes de l'instrument, de peur qu'elles ne sortent de leur plan commun. Tout le corps du quart de cercle est en l'air, traversé par le centre d'un arbre immobile, autour duquel il tourne vers les parties du Ciel qu'on veut observer ; & parce que sa pesanteur pourrait causer quelque trémoussement, ou le faire sortir de sa situation verticale, deux arbres s'élèvent par les côtés, affermis en bas de deux dragons, & liés à l'arbre du milieu par des nuages qui semblent descendre de l'air. Tout l'ouvrage est solide & bien entendu.



**Quart de cercle de 6 pieds de rayon. 4<sup>e</sup> machine.**



Sextant de 8 pieds de rayon. 5<sup>e</sup> machine.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Sextant dont le rayon est environ de huit pieds. Cinquième machine.

Cette figure représente la sixième partie d'un grand cercle porté sur un arbre, dont la base forme une espèce de large bassin vidé, qui est affermi par des dragons, & traversé dans le milieu d'une colonne de bronze, sur l'extrémité de laquelle on a engagé une machine propre à faciliter par ses roues le mouvement de l'instrument. C'est sur cette machine que porte par son milieu une petite poutre de cuivre, qui représente un des rayons du sextant, & qui le tient immobilement attaché. Sa partie supérieure est terminée par un gros cylindre, c'est le <sup>p1.118</sup> centre autour duquel tourne l'alidade ; l'inférieure s'étend environ d'une coudée au-delà du limbe, pour donner prise au moufle qui sert à l'élever ou à l'abaisser, selon l'usage qu'on en veut faire. Ces grandes & lourdes machines sont ordinairement difficiles à mouvoir, & servent plutôt d'ornements sur les plate-formes des observatoires que d'instruments pour les observateurs.

Globe céleste de six pieds de diamètre. Sixième machine.

Voici à mon sens, ce qu'il y a de plus beau, & de mieux exécuté parmi les instruments dont je parle. Le corps du globe est de fonte, très rond & parfaitement uni ; les étoiles bien formées & placées selon leur disposition naturelle, & tous les cercles d'une largeur & d'une épaisseur proportionnée. Au reste il est si bien suspendu, que la moindre impression le détermine au mouvement circulaire, & qu'un enfant le peut mettre à toute sorte d'élévation, quoiqu'il pèse plus de deux mille livres. Une large base d'airain formée en cercle & vidée en canal dans tout son contour, porte sur quatre points également distants quatre dragons informes, dont la chevelure hérissée soutient en l'air un horizon magnifique par sa largeur, par la multitude de ses ornements, <sup>p1.119</sup> & par la délicatesse de l'ouvrage. Le méridien qui soutient l'axe du globe



**Globe céleste de 6 pieds de diamètre. 6<sup>e</sup> machine.**

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

globe, est appuyé sur des nuages qui sortent du centre de la base, entre lesquels il coule par le moyen de quelques roues cachées ; de sorte qu'il emporte avec lui tout le Ciel, pour lui donner l'élévation qu'il demande. Outre cela, l'horizon, les dragons, & les poutres de bronze qui se croisent dans le centre du bassin, se meuvent comme on veut, sans faire changer de situation à la base qui demeure toujours immobile : ce qui donne la facilité de placer l'horizon de niveau, & de lui faire couper le globe précisément par le milieu. Je ne pouvais assez admirer, que des gens éloignés de nous de six mille lieues, eussent pu faire un ouvrage de cette force ; & j'avoue que si tous les cercles qui sont chargés de divisions, avaient été retouchés par nos ouvriers, on ne saurait rien désirer en cette matière de plus parfait. Au reste, toutes ces machines sont environnées de degrés de marbre taillé en amphithéâtre pour la commodité de l'observateur, parce qu'elles ont la plupart plus de dix pieds d'élévation.

Quelque admirables que ces nouveau instruments paraissent, les Chinois n'auraient pu se résoudre à s'en servir <sup>p1.120</sup> préférablement aux anciens sans un ordre exprès de l'empereur. L'antiquité quoique défectueuse, a pour eux des charmes, que la nouveauté la plus parfaite ne peut diminuer ; bien différents en cela des Européens, qui n'ont de goût que pour ce qui est nouveau. En quoi nous sommes tous également blâmables, puisque le temps ne peut rien contribuer à la véritable beauté des choses. Mais, si l'on n'y prend garde, dans les idées qu'on s'en forme, l'imagination, la coutume, les préventions, tout juge, excepté l'esprit, qui étant seul capable d'en faire la véritable différence, est presque le seul qui n'a point de part au jugement que nous en portons. Ce défaut n'aurait peut-être pas de grandes suites s'il ne s'étendait que sur les affaires du monde : mais par malheur la religion y a encore plus de part ; & comme en Europe, il semble qu'une doctrine quoique fausse ait droit de s'insinuer plus facilement dans les esprits, quand elle porte avec elle le caractère de la nouveauté, les

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Chinois s'imaginent au contraire avoir raison de rejeter la loi chrétienne, parce que par rapport à leur empire, elle n'est pas assez ancienne. Comme si l'ignorance avec le temps pouvait prescrire contre la vérité, ou si une longue suite de siècles <sup>p1.121</sup> pouvait faire que la superstition ne fût plus une erreur.

C'est peut-être cet entêtement de l'antiquité & l'amour des anciennes coutumes, qui rendent les Chinois si attachés à leurs observations astronomiques : car parmi eux, on observe de tout temps ; mais c'est une chose surprenante qu'ils aient si peu profité de leur travail. Ils devraient, depuis plus de quatre mille ans qu'ils examinent avec soin les mouvements des astres, en avoir acquis une parfaite connaissance. Cependant, quand nos Pères entrèrent à la Chine, leurs progrès dans l'astronomie étaient si peu considérables, que leurs mathématiciens n'avaient pu encore avec tous leurs soins se faire un Calendrier exact ; & leurs tables pour le calcul des éclipses, se trouvèrent si peu correctes, qu'à peine pouvaient-ils prédire grossièrement celles du soleil. A présent ils sont en repos sur ces deux points. Les missionnaires ont donné une forme constante au calendrier de l'empire ; & celui qu'on distribue au commencement de chaque année, marque avec soin tout ce qui doit arriver d'extraordinaire dans le mouvement des astres. Ils ne laissent pourtant pas de continuer leurs observations : il y a toutes les nuits cinq mathématiciens sur la tour <sup>p1.122</sup> dont je viens de parler, qui regardent continuellement le Ciel. L'un s'attache à considérer ce qui se passe du côté du zénith, un autre a les yeux tournés à l'Orient, le troisième vers l'Occident, le quatrième au Midi, & le dernier au Septentrion, afin que rien de ce qui se passe aux quatre parties du monde ne puisse échapper à leur exactitude. Ils remarquent les vents, la pluie, la qualité de l'air, les phénomènes extraordinaires, comme sont les éclipses, les conjonctions ou les oppositions des planètes, les comètes, les feux, les météores, & tout ce qui peut être de quelque utilité. Ils en tiennent un compte exact, qu'ils communiquent tous les matins au président des Mathématiques, pour être mis dans les registres du tribunal. Si cela s'était toujours pratiqué

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

par des gens savants & appliqués, nous aurions une infinité de remarques curieuses. Mais outre que ces observations sont ordinairement peu habiles, ils s'intéressent très peu à la perfection des sciences ; ainsi pourvu qu'ils soient bien payés de leurs gages, & qu'ici-bas leur petite fortune roule & aille toujours son train, ils ne se mettent guère en peine des changements qui arrivent dans le Ciel. Ce n'est pas que quand ces phénomènes sont éclatants, ils les négligent tout <sup>p1.123</sup> à fait, comme lorsqu'il arrive une éclipse, ou qu'une comète paraît, car alors ils sont obligés d'y apporter quelque soin.

De tout temps les peuples ont été frappés d'étonnement à la vue des éclipses du soleil & de la lune, dont ils ignoraient les causes naturelles : pour les expliquer, il n'y a point d'extravagances dont ils ne le soient avisés ; & les Chinois, les plus anciens astronomes du monde, n'ont pas été en cette matière plus raisonnables que les autres. Ils se sont imaginés que dans le Ciel il y avait un dragon d'une prodigieuse grandeur, ennemi déclaré du soleil & de la lune, qu'il veut dévorer. Ainsi dès qu'on s'aperçoit du commencement de l'éclipse, ils font tous un bruit épouvantable de tambours & de bassins de cuivre, sur lesquels ils frappent de toute leur force, jusqu'à ce que le monstre effrayé du bruit, ait lâché prise. Depuis plusieurs années, les gens de qualité qui ont lu nos livres, sont détrompés de cette erreur ; cependant durant le temps de l'éclipse, surtout si c'est une éclipse de soleil, on ne laisse pas à Pékin de garder les anciennes coutumes, qui ont quelque chose de superstitieux & de ridicule tout ensemble : car tandis que les observateurs sont à la tour, appliqués à en <sup>p1.124</sup> déterminer le commencement, la fin & la durée ; les principaux mandarins du Lipou sont à genoux dans une salle ou une cour du palais, toujours attentifs à ce qui se passe dans le Ciel. Ils se prosternent continuellement devant le soleil, comme pour lui porter compassion ; ou devant le dragon, pour le prier de laisser le monde en repos & de ne pas dévorer un astre qui lui est si nécessaire.

Au reste il faut que tout ce qui a été prédit par les mathématiciens se vérifie. Si l'éclipse arrivait plus tôt, si elle était plus grande ou plus

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

petite, ou si sa durée était plus courte ou plus longue, le Président des Mathématiques & ses assesseurs seraient en danger de perdre leur charge. Mais les mandarins qui sont commis à l'observation, y mettent bon ordre ; quelque chose qui arrive, tout est de la dernière exactitude, & on se trouve toujours d'accord avec le Ciel.

Peut-être, Monseigneur, me suis-je trop étendu sur cette matière. Occupé depuis longtemps comme vous êtes, ou de négociations importantes, ou d'affaires qui regardent le bien de l'Église, vous devez avoir peu de goût pour toutes nos sciences abstraites, incapables de réveiller <sup>p1.125</sup> en vous ou d'augmenter ces nobles sentiments qui flattent presque uniquement les grandes âmes. J'aurais peut-être mieux fait de vous écrire les guerres des Tartares & la conquête de la Chine. Mais outre le penchant naturel qui porte insensiblement chacun à parler des choses de sa profession, j'ai peut-être encore été trompé par l'habitude que je me suis faite à la Chine, d'entretenir les grands de ces matières ; & j'ai cru qu'une personne comme vous, curieuse, spirituelle, capable de tout, aurait du moins la patience d'écouter ce qui fait les délices du plus puissant, & du plus savant empereur du monde.

Je passerais le plus bel endroit de Pékin, si je ne disais rien à Votre Altesse de ce qui regarde ses portes & ses murailles. Les unes & les autres sont magnifiques & dignes d'une ville impériale. Les portes ne sont ornées, ni de figures, ni de bas-reliefs, comme les autres ouvrages publics de la Chine. Toute leur beauté consiste dans leur prodigieuse élévation, qui de loin fait le plus bel effet du monde. Ce sont deux gros pavillons adossés, quoique séparés l'un de l'autre, dont les flancs sont liés par de hautes & larges murailles ; en sorte qu'elles laissent au milieu une place d'armes capable de <sup>p1.126</sup> contenir en bataille plus de cinq cents hommes. Le premier pavillon qui ressemble à une forteresse, donne sur la campagne & fait face au grand chemin ; il n'est point percé, mais on entre dans la place d'armes par la muraille du flanc, dont la porte est large, haute & bien proportionnée. Ensuite on détourne à droite, où le second pavillon qui commande toute la ville, présente dans sa face une seconde porte de même grandeur que la

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

première, mais si épaisse & si profonde que le passage en devient obscur. C'est là qu'on tient toujours un corps de garde & une espèce de petit arsenal, pour servir aux troupes dans le besoin.

Si l'on n'a égard qu'à la délicatesse de l'ouvrage & aux agréments de l'architecture, les portes de Paris sont incomparablement plus belles. Mais néanmoins quand on approche de Pékin, il faut avouer que ces grands bâtiments, & si je l'ose dire ces superbes masses, quelque informes qu'elles soient, ont je ne sais quoi d'auguste, que tous nos ornements ne peuvent égaler. Au reste, les voûtes de ces portes sont de marbre, & le reste est bâti de briques fort épaisses & bien maçonnées.

Les murs de la ville répondent assez à la grandeur des portes. Ils sont si élevés qu'ils <sup>p1.127</sup> dérobent la vue de tous les bâtiments, & si larges qu'on fait dessus la garde à cheval. D'espace en espace, à la grande portée de la flèche, il y a de bonnes tours carrées pour les défendre. Le fossé est sec, mais large & bien creusé. Tout paraît régulier, & aussi bien entretenu, que si l'on se préparait tous les jours à soutenir un siège. Voilà, Monseigneur, à peu près ce que c'est, que la capitale de la Chine, recommandable par son étendue, par la grandeur de ses portes, par la bonté de ses murs, par la magnificence de son palais, par la force de sa garnison qui est de plus de cent soixante mille hommes, par le grand nombre de ses habitants ; & médiocre en tout le reste.

Voici ce qui regarde en général les autres villes de l'empire : Les Chinois les divisent en deux espèces. Celles qui sont uniquement destinées à la sûreté du pays, se nomment villes de guerre, & les autres, villes de police. Les villes de guerre que j'ai vues en différents endroits, ne sont guère plus fortes que les villes communes, si ce n'est que la situation en est meilleure, & quelquefois telle, que le lieu les rend presque inaccessibles. Les places frontières & surtout celles qui bornent la Chine du côté de la Tartarie ont quelque chose de <sup>p1.128</sup> singulier, & les missionnaires m'ont assuré qu'il y avait des défilés si bien fortifiés qu'il était presque impossible de les forcer. J'en ai vu moi-même que cent hommes pourraient défendre contre une armée entière.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Les villes ordinaires n'ont pour toute fortification qu'un bon rempart, des tours, des murailles de briques & un grand & large fossé plein d'eau vive. Les ingénieurs chinois n'en savent pas davantage, & il ne faut pas s'en étonner, puisque nous-mêmes n'avions rien de meilleur avant l'usage du canon, qui nous a obligé d'inventer une nouvelle défense, à mesure qu'on a changé l'ordre & la manière des attaques.

Je vous avoue, Monseigneur, qu'en parcourant toutes ces villes de la Chine, que leurs habitants estiment les plus fortes de l'univers, je me suis fait quelquefois un plaisir de penser avec combien de facilité Louis le Grand emporterait ces provinces entières, si la nature nous avait rendus plus voisins de la Chine, lui que les meilleures places de l'Europe n'ont arrêté que peu de jours. Dieu a bien su proportionner toutes choses ; il s'est contenté de donner au nouveau monde des capitaines médiocres, parce qu'il n'était pas <sup>p1.129</sup> nécessaire d'y faire des actions extraordinaires ; mais pour vaincre des ennemis comme les nôtres, nous n'avions besoin de rien moins, que d'un héros comme lui.

On ne peut néanmoins disconvenir, qu'en matière de fortification, les Chinois n'aient surpassé tous les anciens dans le prodigieux ouvrage, dont ils ont renfermé une grande partie de leur empire. C'est ce qu'on appelle ordinairement la grande muraille, ou comme ils disent eux-mêmes, la muraille de dix mille stades, qui s'étend depuis la mer orientale jusqu'à la province de Chansi. Ce n'est pas qu'elle soit en effet aussi longue qu'ils le disent, mais il est certain que si on en compte tous les détours, elle n'a guère moins de cinq cents lieues. Au reste ce n'est pas un simple mur, on y a partout bâti des tours pour la rendre plus forte, à peu près comme aux murailles des villes de guerre : & dans les endroits où les passages sont plus aisés à forcer, on a eu soin de multiplier les ouvrages, & d'élever tout de suite deux ou trois remparts, qui se défendent les uns les autres. Leur prodigieuse épaisseur, les tours qui les flanquent de toutes parts, & qui commandent les avenues, la <sup>p1.130</sup> multitude des soldats qui sont commis à leur garde, mettent de ce côté-là les Chinois en repos contre les entreprises de leurs ennemis.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Comme presque toute la Chine est séparée de la Tartarie par des montagnes, on a continué la muraille tout le long des plus hautes collines, sur lesquelles elle serpente, tantôt plus basse & tantôt plus élevée, selon la disposition du lieu & l'irrégularité du terrain. Car il ne faut pas s'imaginer, comme quelques-uns l'ont crû, qu'elle soit partout de niveau, & que dans les fonds où les montagnes s'abaissent, on ait pu l'élever à la hauteur du sommet sur lequel on l'a continuée. Ainsi quand on dit que cette muraille est prodigieusement haute, cela ne veut dire autre chose, si ce n'est qu'elle est bâtie sur un lieu très exaucé : car d'elle-même elle n'égale pas les murailles ordinaires de leurs villes ; sa largeur même n'est que de quatre à cinq pieds tout au plus.

Presque tout l'ouvrage est de brique & si bien bâti que depuis plusieurs siècles, non seulement il dure, mais il est encore à présent presque tout entier. Il y a plus de 1.800 ans que l'empereur Chi hoamti le fit construire, pour servir de barrière aux Tartares. Cette entreprise est l'une des plus grandes <sup>p1.131</sup> & en même temps des plus insensées qui ait jamais été faites. A la vérité la prudence voulait que les Chinois fermassent les passages les plus accessibles ; mais il était ridicule de pousser l'ouvrage jusques sur la pointe des montagnes où les oiseaux ont de la peine à voler, & où il est impossible que la cavalerie tartare puisse monter. Que si l'on a pu se persuader que les Tartares seraient assez déterminés pour y grimper en corps d'armée, comment a-t-on cru qu'une muraille aussi faible & aussi basse que celle-là serait capable de les arrêter ?

Pour moi j'admire qu'il y ait eu des ouvriers assez adroits pour y porter les matériaux nécessaires & pour les y mettre en œuvre. Aussi n'en a-t-on pu venir à bout, qu'en faisant une prodigieuse dépense, & en sacrifiant la vie d'un plus grand nombre d'hommes, que toute la fureur des armées tartares n'en eussent pu faire mourir. On dit que sous le règne des empereurs chinois, cette fameuse muraille était gardée par un million de soldats ; à présent qu'on est maître d'une partie de la Tartarie, on se contente d'entretenir de bonnes garnisons dans les passages les plus ouverts & les mieux fortifiés.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Parmi les autres forteresses du royaume, <sup>p1.132</sup> on en compte plus de mille du premier ordre ; les autres sont moins considérables, & ne méritent pas même d'en porter le nom ; il y a néanmoins partout des garnisons assez grosses, & par là on peut juger du nombre des troupes entretenues dans cet empire. Cependant ce n'est point par cet endroit que les Chinois surpassent les autres peuples du monde, & si l'on ne les regarde que par rapport à la guerre, on n'aura pas lieu de les admirer. Mais on ne peut assez s'étonner, quand on considère le nombre, la grandeur, la beauté & l'ordre de leurs villes de police. On les divise ordinairement en trois ordres. Dans le premier, il y en a plus de 160, dans le second 270, & dans le troisième, près de 1.200 sans compter plus de 300 autres villes murées qu'on met hors de rang, quoiqu'elles soient presque toutes fort peuplées, & qu'on y fasse un grand commerce. Les bourgs & les villages ne se peuvent compter ; surtout ceux des provinces méridionales. Dans le Chensi & dans le Chansi, ils sont presque tous entourés de murailles, avec de bons fossés & des portes de fer, que les paysans gardent le jour & ferment la nuit, pour n'être pas exposés aux voleurs. Ils se défendent aussi par là des insultes des soldats qui passent <sup>p1.133</sup> continuellement, & dont les officiers ne sont pas toujours les maîtres.

La grandeur des villes n'est pas moins surprenante que leur nombre. Pékin, dont j'ai déjà eu l'honneur de vous parler, n'est pas comparable à Nankin, ou, comme on la nomme à présent, à Kiamnim, qui avait autrefois trois enceintes de murailles, à la dernière desquelles on donnait seize grandes lieues de circuit. On en voit encore quelques vestiges, & il semble que ce soient plutôt les bornes d'une province que celles d'une ville. Quand les empereurs y tenaient leur cour, il est certain que le nombre de ses habitants était infini. Sa situation, son port, la fertilité des terres qui l'environnent, les canaux qui facilitent le commerce, tout cela contribuait à sa splendeur. Depuis ce temps-là elle a beaucoup déchu de son premier état ; cependant si l'on compte ses faubourgs & les habitants de ses canaux, il s'y trouve encore plus de monde qu'à Pékin. Et quoique les collines incultes, les terres labourées,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

les jardins & les vides considérables qu'on voit dans son enceinte en diminuent la grandeur, ce qui est habité fait néanmoins une ville d'une prodigieuse étendue.

Les rues en sont médiocrement larges, <sup>p1.134</sup> mais bien pavées ; les maisons basses & propres, les boutiques riches & fournies de toute sorte d'étoffes & d'autres ouvrages de prix. Enfin c'est comme le centre de l'empire où l'on trouve ce qu'il y a de plus rare & de plus curieux dans les autres provinces. C'est là que les docteurs les plus fameux & les mandarins hors de charges viennent ordinairement s'établir, les bibliothèques en sont nombreuses, & les livres choisis ; l'impression plus belle ; les ouvriers plus habiles, le langage plus pur & l'accent meilleur que nulle autre part. Enfin il n'y aurait aucune autre ville plus propre à être le siège ordinaire des empereurs, si leur présence n'était pas nécessaire sur les frontières, pour s'opposer aux ennemis de l'État.

Il y a encore diverses choses qui la rendent célèbre parmi les Chinois.

La première est le fleuve Kiam sur lequel elle est située, le plus grand, le plus profond & le plus navigable de tous ceux qui arrosent l'empire de la Chine. Il a vis-à-vis de la ville près de demi-lieue de large.

La seconde est l'observatoire royal, placé sur une haute colline. On y avait autrefois pratiqué une plateforme & dressé des machines propres aux observations ; mais les instruments ont été transportés à Pékin, <sup>p1.135</sup> & l'on n'y voit plus que quelques bâtiments anciens, & une grande salle carrée, nouvellement bâtie en reconnaissance de l'honneur que l'empereur Camhy a fait à la ville de la visiter. Ce fut une adresse dont les mandarins se servirent pour amasser de l'argent : car sous prétexte d'élever un monument à la mémoire de ce prince, ils tirèrent du peuple une somme très considérable, dont ils retinrent pour eux la meilleure part.

La troisième est la grande tour, ou la tour de porcelaine. Il y a hors de la ville & non pas au dedans comme quelques-uns l'ont écrit, un

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

temple, que les Chinois nomment le temple de la *reconnaissance* <sup>1</sup>, bâti il y a 300 ans par l'empereur Yonlo ; il est élevé sur un massif de brique qui forme un grand perron entouré d'une balustrade de marbre brut ; on y monte par un escalier de dix à douze marches, qui règne tout le long. La salle qui sert de temple, a cent pieds de profondeur & porte sur une petite base de marbre haute d'un pied, laquelle en débordant laisse tout au tour une banquette large de deux. La façade est ornée d'une galerie & de quelques piliers. Les toits (car selon la coutume de la <sup>p1.136</sup> Chine il y en a deux, l'un qui naît de la muraille, l'autre qui la couvre) les toits, dis-je, sont de tuiles vertes, luisantes & vernissées, la charpente qui paraît en dedans est peinte & chargée d'une infinité de pièces différemment engagées les unes dans les autres, ce qui n'est pas un petit ornement pour les Chinois. Il est vrai que cette forêt de poutres, de tirants, de pignons, de solives, qui règnent de toutes parts, a je ne sais quoi de singulier, & de surprenant ; parce qu'on conçoit qu'il y a dans ces sortes d'ouvrages du travail & de la dépense ; quoiqu'au fond cet embarras ne vienne que de l'ignorance des ouvriers qui n'ont encore pu trouver cette belle simplicité qu'on remarque dans nos bâtiments & qui en fait la solidité & la beauté.

La salle ne prend le jour que par ses portes ; il y en a trois à l'orient extrêmement grandes, par lesquelles on entre dans la fameuse tour dont je veux parler, & qui fait partie de ce temple. Cette tour est de figure octogone, large d'environ 40 pieds, de sorte que chaque face en a quinze. Elle est entourée par dehors d'un mur de même figure éloigné de deux toises & demie, & portant à une médiocre hauteur un toit couvert de tuiles vernissées, qui paraît naître <sup>p1.137</sup> du corps de la tour & qui forme au dessous une galerie assez propre. La tour a neuf étages, dont chacun est orné d'une corniche de trois pieds à la naissance des fenêtres, & distingué par des toits semblables à celui de la galerie, à cela près qu'ils ont beaucoup moins de saillie, parce qu'ils ne sont pas

---

<sup>1</sup> Pao-gnen-sse.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

soutenus d'un second mur ; ils deviennent même beaucoup plus petits à mesure que la tour s'élève & se rétrécit.

Le mur a du moins sur le rez de chaussée douze pieds d'épaisseur, & plus de huit & demi par le haut. Il est incrusté de porcelaine posée de champ ; la pluie & la poussière en ont diminué la beauté, cependant il en reste encore assez pour faire juger que c'est en effet de la porcelaine quoi que grossière, car il y a apparence que la brique, depuis trois cents ans que cet ouvrage dure, n'aurait pas conservé le même éclat.

L'escalier qu'on a pratiqué en dedans est petit & incommode, parce que les degrés en sont extrêmement hauts ; chaque étage est formé par de grosses poutres mises en travers, qui portent un plancher, & qui forment une chambre dont le lambris est enrichi de diverses peintures ; si néanmoins les peintures de la Chine sont capables d'enrichir un appartement. Les murailles <sup>p1.138</sup> des étages supérieurs sont percées d'une infinité de petites niches, qu'on a remplies d'idoles en bas-reliefs, ce qui fait une espèce de marquetage très propre : tout l'ouvrage est doré & paraît de marbre ou de pierre ciselée. Mais je crois que ce n'est en effet qu'une brique moulée & posée de champ, car les Chinois ont une adresse merveilleuse pour imprimer toute sorte d'ornements dans leurs briques, dont la terre extrêmement fine & bien tassée, est plus propre que la nôtre à prendre les figures du moule.

Le premier étage est le plus élevé, mais les autres sont entre eux en égale distance. J'y ai compté cent quatre-vingt-dix marches presque toutes de dix bons pouces, que je mesurai exactement ; ce qui fait cent cinquante-huit pieds. Si on y joint la hauteur du massif, celle du neuvième étage qui n'a point de degrés, & le couronnement, on trouvera que la tour est élevée sur le rez de chaussée de plus de 200 pieds.

Le comble n'est pas une des moindres beautés de cette tour ; c'est un gros mât qui prend au plancher du 8<sup>e</sup> étage, & qui s'élève plus de trente pieds en dehors. Il paraît engagé dans une large bande de fer de la même hauteur, tournée en volute & éloignée de plusieurs pieds de

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

l'arbre, de <sup>p1.139</sup> sorte qu'elle forme en l'air une espèce de cône vidé & percé à jour, sur la pointe duquel on a posé un globe doré d'une grosseur extraordinaire. Voilà ce que les Chinois appellent la tour de porcelaine, & que quelques Européens nommeraient peut-être la tour de brique. Quoiqu'il en soit de sa matière, c'est assurément l'ouvrage le mieux entendu, le plus solide & le plus magnifique qui soit dans l'Orient. Du haut de la tour on découvre presque toute la ville, & surtout la grande colline de l'observatoire qui est à une bonne lieue de là, & qui reste au Nord demi-quart à l'est de la boussole.

Nankin était encore célèbre autrefois par la grandeur de ses cloches, mais leur poids énorme ayant emporté le donjon où elles étaient suspendues, tout le bâtiment tomba en ruine, & les cloches sont depuis demeurées à terre, sans qu'on se soit mis en devoir de les remonter. Voici les mesures de celle qu'on trouve sur le chemin qui mène de notre collège à l'observatoire. Sa hauteur est d'onze pieds de roi, & son anse de deux : son diamètre pris dans la plus grande largeur, en a sept, si on y comprend l'épaisseur des bords. La circonférence extérieure est de vingt-deux pieds, <sup>p1.140</sup> & quoiqu'elle diminue en montant, ce n'est pourtant pas en même proportion que nos cloches d'Europe, car sa figure est presque cylindrique, à la réserve d'un renflement considérable qui paraît vers le milieu, où le contour est aussi grand que celui de ses bords. Elle est entourée de plusieurs moulures, filets & platebandes. Le limbe inférieur a six pouces & demi d'épaisseur, ce qui diminue toujours jusqu'à la courbure où commence la conoïde, de sorte que sous l'anse elle n'est tout au plus épaisse que de deux pouces. Ce qui se peut mesurer assez précisément, parce qu'on y a laissé un trou pour en augmenter le son, suivant l'opinion des Chinois. Au reste la fonte n'en paraît pas nette, le métal est aigre & plein de grumeaux.

Ces cloches ont été fondues sous le premier empereur de la dynastie précédente qui régnait il y a plus de trois cents ans. Elles ont chacune leur nom particulier <sup>1</sup>. Il n'y en avait que trois dans la ville, mais la

---

<sup>1</sup> La Pendante *Tchoüi* ; la Mangeante *Ché* ; la Dormante *Choüi* ou *fo* ; la Volante *fi*.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

géographie chinoise en marque une quatrième au delà du fleuve Kiam. Supposant que le pied cubique de cuivre pèse six cent quarante-huit livres, la cloche dont on a <sup>p1.141</sup> pris les mesures pèserait environ quatre-vingt dix milliers, si sa grosseur & son épaisseur étaient partout égales. Pour la grosseur, il n'y a pas beaucoup de différence ; mais l'épaisseur diminue uniformément jusqu'à l'anse, où elle a deux pouces : ainsi prenant quatre pouces & un peu plus pour la moyenne proportionnelle, & supposant l'alliage un peu moins pesant que le cuivre, la cloche avec son anse pèsera environ cinquante milliers, c'est-à-dire qu'elle sera deux fois plus pesante que celle d'Erfort, que le père Kirker dit être la plus grande cloche du monde.

Mais cela même est peu considérable, si l'on regarde qu'il y en a à Pékin sept autres, fondues sous le règne de Yonlo il y a près de 300 ans, dont chacune pèse six-vingt mille livres. Leur ouverture est de 11 pieds de diamètre ; elles en ont quarante de circuit & 12 de hauteur, sans compter l'anse qui est pour le moins de trois pieds. Tout cela, Monseigneur, est surprenant, & on aurait de la peine à le croire, si le père Verbiest, sur la foi duquel on peut assurément compter, n'en avait lui-même pris exactement les mesures.

Mais autant que les cloches de la Chine surpassent celles d'Europe en grandeur, <sup>p1.142</sup> autant leur sont elles inférieures pour la beauté du son, soit que notre métal soit plus pur, & l'alliage mieux observé, soit que la figure & la fonte des nôtres en soient meilleures. Voici néanmoins ce que le père Magalhaens écrit de celle qui est dans le palais de Pékin.

« Le son, dit-il, en est si éclatant, si agréable & si harmonieux, qu'il paraît bien moins venir d'une cloche que de quelque instrument de musique.

Comme tout cela se doit entendre par comparaison, il se peut bien faire que cet auteur n'avait jamais rien entendu de meilleur en cette matière. Pour moi j'avoue que toutes les cloches de la Chine m'ont paru avoir un son extrêmement obscur ; & cela doit paraître ainsi à tout le monde,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

parce qu'on les frappe, non avec un battant de fer ou de quelqu'autre métal, mais avec un marteau de bois.

Quoi qu'il en soit, (car cela ne mérite pas une plus grande discussion,) il est certain que les Chinois ont dans toutes leurs villes de fort grandes cloches, destinées à marquer les veilles de la nuit. On en distingue ordinairement cinq, qui commencent à sept ou huit heures du soir. Au commencement de la première on frappe un seul coup, un moment après on redouble encore, ce qu'on répète continuellement durant <sup>p1.143</sup> deux heures, jusqu'à la seconde veille. Car alors on frappe deux coups, & on continue toujours à frapper jusqu'à la troisième veille, & ainsi de là quatrième & de la cinquième, augmentant le nombre des coups, à mesure qu'on passe d'une veille à l'autre ; de sorte que ce sont autant d'horloges à répétitions, qui font connaître à tout moment quelle heure il est. On se sert encore, pour marquer les mêmes veilles, d'un tambour d'une grandeur extraordinaire, sur lequel on frappe toute la nuit selon les mêmes proportions.

Ces deux villes impériales dont je viens de parler à Votre Éminence pourraient elles seules rendre la Chine fameuse, quand toutes les autres seraient médiocres ; mais la plupart des capitales de chaque province sont si grandes, qu'elles mériteraient toutes d'être le siège de l'empire. Celle de Chensi, qu'on nomme Signanfou a trois lieues de tour. J'ai eu la curiosité moi-même de la mesurer, & il n'est pas difficile d'en venir à bout, parce que les quatre pans de murailles qui l'enferment, ont été tirés au cordeau. Les fossés en partie secs, & en partie pleins d'eau, en sont très beaux, les murailles fort larges & fort élevées aussi bien que les tours carrées qui les flanquent, les <sup>p1.144</sup> remparts extrêmement larges, les portes, au moins quelques-unes, très magnifiques & semblables à celles de Pékin. La ville est partagée en deux par une muraille de terre qui la coupe presque d'un bout à l'autre. D'un côté sont les Tartares, qui en font la principale garnison ; car dans l'autre partie qu'habitent les Chinois, il ne laisse pas d'y avoir beaucoup de troupes. On y voit encore un vieux palais où demeuraient les anciens rois de la province ; puissants, non seulement par l'étendue du pays

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

dont ils étaient les maîtres, mais principalement par la valeur des peuples qui leur obéissaient ; car de toutes les provinces de la Chine, il n'y en a aucune dont les habitants soient plus durs au travail, d'une taille plus avantageuse, plus robustes, & plus déterminés. Pour les maisons elles sont selon la coutume de la Chine, fort basses & assez malbâties ; les meubles moins propres que dans les provinces du midi, le vernis plus grossier, la porcelaine plus rare, & les ouvriers moins adroits.

La ville de Ham-tchéou capitale de la province de Tchequiam est aussi l'une des plus riches & des plus grandes villes de l'empire. Les Chinois lui donnent quatre lieues de tour, & je crois qu'ils ne <sup>p1.145</sup> s'éloignent pas beaucoup de la vérité. Il y paraît dans les rues autant de monde que dans celles de Paris & comme d'ailleurs les faubourgs en sont immenses, & la multitude des barques qui couvrent tous les canaux infinie, je ne la crois pas moins peuplée que les plus grandes villes de l'Europe. La garnison est de dix mille hommes, parmi lesquels on compte trois mille Chinois. L'eau des canaux n'en est pas belle, les rues sont étroites, mais les boutiques paraissent propres, & les marchands passent pour être extrêmement riches.

A l'Orient elle a une rivière, large d'un quart de lieue à cause du voisinage de la mer, mais en effet peu considérable ; car pour peu qu'on la remonte, ce n'est plus qu'un torrent inutile qui coule au travers d'une infinité de rochers. Du côté de l'Ouest elle est resserrée par un étang, dont le circuit est tout au plus de deux lieues. L'eau en est claire, mais peu profonde ; elle suffit néanmoins pour porter les grandes barques, que les Chinois y entretiennent comme autant d'hôtelleries flottantes, où les jeunes gens de qualité se régalent & se promènent. Après la promenade ils se rendent ordinairement à une petite île qui est au milieu du lac. Les Chinois y ont bâti un temple & <sup>p1.146</sup> quelques autres maisons de divertissement. Les relations sont de cet étang un lieu enchanté. J'y ai lu que tout était bordé de superbes bâtiments & de palais magnifiques. Cela pouvait être autrefois ; mais s'il est vrai ce qu'on en a écrit, il faut qu'on se soit bien attaché dans la

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

suite à en abolir la mémoire, puisqu'à présent on n'y en remarque pas le moindre vestige ; si ce n'est qu'on mette au rang des palais, les maisons de bois & de torchis qui sont si ordinaires à la Chine, & qui peuvent bien tomber d'elles-mêmes, sans que le grand nombre des années soit nécessaire pour les détruire. Au reste, si cette ville ne se distingue pas par la magnificence de ses bâtiments, elle est du moins considérable par sa situation, l'une des plus belles qui soit dans l'empire, par le nombre prodigieux de ses habitants, par la commodité de ses canaux & par le commerce des plus belles soies du monde.

Ce qu'il y a de surprenant à la Chine, c'est qu'après avoir passé dans ces grandes villes, on s'imagine qu'il faut courir bien du pays, avant que d'en trouver de semblables. Cependant pour peu qu'on s'avance, on en découvre toujours à peu près de même. Par exemple, en suivant le grand canal de Hamtchéou, on va à Soutchéou <sup>p1.147</sup> qui n'en est pas fort éloignée ; les Chinois donnent à cette ville quatre lieues de tour, & en effet elle est d'une étendue surprenante. C'est la demeure d'un vice-roi, & le lieu du plus grand commerce qui se fasse dans l'empire. Je ne trouve pas qu'elle soit si peuplée à proportion que les autres villes dont je viens de parler ; mais les faubourgs & le nombre infini de barques, qui occupent tous les canaux étonnent ceux qui y partent pour la première fois. Quand on se donne la patience de demeurer quelque temps sur l'eau, & de voir la cohue & l'embarras que font de tous côtés ceux qui viennent vendre & acheter, on s'imagine que tout l'empire se fournit à Soutchéou ; & les douaniers, quoique peu rigoureux, sont si occupés à faire payer les droits d'entrée, que non seulement ils n'ont jamais un moment de libre, mais qu'ils sont souvent obligés de remettre au lendemain ceux qui se présentent, pour avoir le temps d'expédier les autres qui les ont précédés. Ce mouvement continuel d'un grand peuple, le plus intéressé qui soit au monde, devrait causer des querelles continuelles : mais la police est si bonne, & les ordres des mandarins si exactement observés, qu'à la réserve des injures que les Chinois <sup>p1.148</sup> n'épargnent guère, on n'entend presque jamais parler d'aucun fâcheux accident.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Non loin de Soutchéou on trouve d'espace en espace plusieurs autres villes d'une lieue & demie, & de deux lieues de tour. Dès qu'on est arrivé au fleuve Kiam, on parte par Chin-Kiamfou situé sur l'un de ses bords, dont le seul faubourg du nord-ouest, a d'enceinte une grande lieue d'Allemagne. Il est au reste si peuplé, que quand j'y passai ce ne fut pas pour moi un petit embarras de percer la foule qui se pressait dans les rues, comme on fait ici dans les plus célèbres processions. Dès qu'on est au delà de la rivière, on trouve vis-à-vis, sur l'autre bord Qua-Cheou autre grosse ville uniquement destinée au commerce, d'où l'on découvre presque aussitôt la fameuse ville de Yam-Cheou l'une des plus considérables de la Chine, à laquelle les gens du pays donnent deux millions d'habitants.

Si je n'y prenais garde je suivrais ainsi toutes les villes de cet empire ; mais parce que j'ai ici seulement dessein de donner à Votre Altesse une idée générale de leur grandeur & de leur nombre, je me contenterai sans descendre dans un détail inutile, de l'assurer que j'y ai vu sept ou huit villes toutes plus grandes, ou du moins <sup>p1.149</sup> aussi grandes que Paris, sans compter plusieurs autres où je n'ai pas été, & auxquelles la géographie chinoise donne la même étendue. Il y a plus de quatre-vingt villes du premier ordre, qui sont comme Lyon ou Bordeaux. Parmi deux cent soixante du second ordre, il y en a plus de cent comme Orléans : & entre douze cents du troisième, on en trouve cinq à six cents aussi considérables que la Rochelle ou Angoulême ; sans parler d'un nombre prodigieux de villages qui surpassent en grandeur & en nombre d'habitants les villages de Marennes & de S. Jean de Luz. Au reste, Monseigneur, ce ne sont pas ici des exagérations ; je ne parle pas non plus sur la foi & sur le rapport des autres. J'ai parcouru moi-même la plus grande partie de la Chine, & si d'ailleurs Votre Altesse me fait l'honneur de me croire sincère ; plus de deux mille lieues, que j'y ai faites, peuvent rendre mon témoignage moins suspect.

Je finis par les différents ports de la Chine, qui ne contribuent pas peu à augmenter son abondance & ses richesses. Sous les empereurs chinois, il n'était pas permis aux étrangers d'y aller trafiquer, mais les

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Tartares plus passionnés pour l'argent que pour l'observation des anciennes coutumes, p1.150 les ont depuis quelques années ouverts à tout le monde.

Le premier qui se présente au midi se nomme Macao, célèbre par le grand commerce qu'y faisaient autrefois les Portugais, avant que les Hollandais les eussent chassés de la plus considérable partie des Indes. Ils y ont encore une bonne forteresse. Il est vrai que la garnison en est peu considérable, parce qu'ils ne sont plus en état d'y entretenir beaucoup de troupes : d'ailleurs le meilleur moyen de conserver leur place, c'est de vivre en bonne intelligence avec les Chinois & de les ménager par une obéissance aveugle à toute leurs volontés, ce qu'ils font en effet fort prudemment. La ville, si l'on peut donner ce nom à quelques maisons ramassées qui ne sont point fermées de murailles, est bâtie dans un terrain stérile & inégal, sur la pointe d'une petite île, qui commande à une bonne rade où les vaisseaux par le moyen de plusieurs autres îles qui l'environnent sont à couvert de la tempête. Le port est petit, mais sûr & commode. Tous les droits d'entrée en reviennent à l'empereur : & quoique les Portugais aient encore entre eux une forme de gouvernement ils obéissent néanmoins aux mandarins, dans les affaires où les Chinois ont le moindre intérêt. p1.151

Le second port de cette côte est formé par une rivière assez large, dans laquelle les gros vaisseaux peuvent remonter jusqu'à Canton. Le lieu est très commode pour les marchands étrangers, parce que la ville leur fournit abondamment toute sorte de marchandises & de rafraîchissements ; mais les mandarins ne les souffrent pas volontiers si près de leurs murs, soit qu'ils craignent toujours quelque surprise, ou qu'ils soient bien aises d'empêcher les négociants chinois d'entrer en commerce avec les Européens, à qui sous main ils vendent eux-mêmes leurs effets par le moyen de leurs commissionnaires.

La province de Fokien qui suit celle de Canton, a un troisième port fort célèbre qu'on nomme Emoïj, du nom de l'île qui le forme, car à proprement parler ce n'est qu'une rade, resserrée d'un côté par l'île & de l'autre par la terre ferme. Les plus gros vaisseaux y sont en sûreté &

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

s'approchent du bord autant qu'ils veulent, tant la mer y est profonde. Le grand commerce qui s'y fait depuis quelques années par les étrangers & par les gens du pais, y attire beaucoup de monde, & on a jugé ce <sup>p1.152</sup> port si important, que depuis quelques années l'empereur y tient six ou sept mille hommes de garnison, commandés par un général chinois.

Le quatrième port appelé Nimpo, est situé dans la partie la plus orientale de la Chine. C'est celui où nous abordâmes. L'entrée en est très difficile, & les grands vaisseaux n'y peuvent aller à cause que la barre dans les plus grandes marées n'a pas quinze pieds d'eau. Cependant il y a un très grand commerce. Les Chinois vont de là en très peu de temps au Japon ; car Nangazaki n'en est éloigné que de deux journées. Ils y portent des soies, du sucre, des drogues & du vin, & ils en rapportent du cuivre, de l'or & de l'argent.

Nimpo ville du premier ordre & autrefois très considérable, a été presque ruinée dans les dernières guerres : mais elle se rétablit tous les jours ; les murailles sont en bon ordre, la ville & les faubourgs très peuplés & la garnison assez grosse. On y voit encore dans les rues un grand nombre de monuments <sup>1</sup> qu'on appelle arcs de triomphe, & qui sont ordinaires à la Chine.

Ce sont trois grandes portes de front bâties sur la même ligne, de longues <sup>p1.153</sup> pierres de marbre : celle du milieu est considérablement plus élevée que les deux autres. Les jambages en sont formés par quatre grosses colonnes ou piliers, quelquefois ronds & plus souvent carrés, dont le fût est d'une seule pierre, posé sur une espèce de base irrégulière. Il y en a même où la base ne paraît point, soit qu'en effet il n'y en ait jamais eu, soit qu'on l'ait peu à peu enterrée. On n'y voit point de chapiteau : mais le tronc aboutit ou même est enchâssé dans l'architrave, si l'on veut donner ce nom à quelques moulures & à une bande qui règne quelquefois au dessus des poteaux. La frise en est beaucoup mieux marquée, mais elle a trop de hauteur à proportion des autres membres. On y grave des inscriptions, des figures & des bas-

---

<sup>1</sup> Les Chinois les nomment paï-fam ou paï-lou.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

reliefs d'une beauté surprenante, des cordons en saillie, vidés & passés les uns dans les autres, des fleurs parfaitement bien travaillées, & surtout des oiseaux presque tous hors d'œuvre, qui s'élancent avec différentes attitudes, & qui sont à mon sens des ouvrages finis.

Je ne prétends pas que ces ornements soient de même force dans tous les arcs de triomphe ; il y en a plusieurs si grossiers qu'ils ne méritent pas même qu'on y fasse réflexion, <sup>p1.154</sup> mais on en trouve qu'on ne saurait assez estimer. Au lieu de corniche on a placé devant & derrière de larges tables de marbre en forme de toit, qui en font tout le couronnement. Au reste ces arcs de triomphe qui traversent les rues sont en si grand nombre à Nimpo, qu'en quelques endroits ils embarrassent beaucoup plus le chemin qu'ils ne l'ornent, quoi que de loin cette longue suite de portes, ne laisse pas de faire une agréable perspective.

Je ne parle point du port de Nankin, qui devrait ce me semble tenir le premier rang, à cause de la largeur & de la profondeur du Kiam ; mais les vaisseaux n'y entrent plus. Je ne sais si la barre s'est bouchée d'elle-même ; il est certain néanmoins que toute la flotte de ce fameux corsaire qui assiégea Nankin durant les derniers troubles, y passa sans peine ; & peut-être que c'est pour empêcher de semblables accidents, que les Chinois ne s'en servent plus, afin d'en ôter peu à peu la connaissance.

Voilà, Monseigneur, une idée générale des ports, des forteresses & des villes de la Chine, dont le nombre est si prodigieux qu'à peine les voyageurs les distinguent-ils, tant elles sont entassées les unes sur les autres. C'est pour cela que les <sup>p1.155</sup> Chinois ont été toujours persuadés qu'il n'y avait rien dans le monde de si grand ; semblables à ces habitants dont parle le prophète, qui disaient,

« C'est ici cette vaste, cette glorieuse cité qui subsiste depuis tant d'années, & qui dit, Je suis véritablement une ville, & hors de moi il n'y en a point d'autre sur la terre <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Soph. 2. 15.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Ces sentiments étaient d'autant plus pardonnables aux Chinois, qu'ils ne voyaient autour d'eux que les mers du Japon & les forêts de la Tartarie ; mais quand les Européens leur ont fait connaître que l'Occident avait aussi bien qu'eux ses villes & ses royaumes, qui surpassaient même en beaucoup de choses leur empire, cela les a humiliés, & ils ont paru fâchés de voir qu'on leur disputait la monarchie universelle dont ils étaient en possession depuis plus de quatre mille ans.

Ce qu'il y a de consolant pour nous, Monseigneur, c'est que ces forteresses & ces superbes villes qui se disaient les maîtresses du monde ont été obligées d'ouvrir leurs portes à l'Évangile, & se sont en partie soumises au joug de la foi.

« Ceux qui habitaient les endroits les plus élevés, ont courbé leurs têtes, & le seigneur a saintement humilié les cités les plus superbes <sup>1</sup>.

C'est, Monseigneur, ce qui m'a <sup>p1.156</sup> fortifié plus d'une fois dans mes courses & au milieu de mes travaux. Je n'ai presque point vu de villes où le christianisme n'ait laissé quelques vestiges, & parmi cette foule criminelle d'adorateurs de Belial, j'ai partout remarqué un peuple choisi, qui adorait en esprit & en vérité le seigneur du ciel & de la terre. Nos temples sont à présent l'ornement de ces mêmes villes, qui durant tant de siècles avaient été souillées par les idoles ; & la croix élevée jusques sur les toits des maisons, confond la superstition, & se fait déjà respecter des idolâtres.

C'est à nous, Monseigneur, de travailler de toutes nos forces à la perfection de ce grand ouvrage digne du zèle des premiers apôtres. Malheur à ceux que les soins du souverain Pontife & la libéralité des princes de l'Europe y conservent, si par leur lâcheté ou par une fausse crainte d'annoncer nos redoutables mystères, ces vastes cités ne se remplissent pas *d'une nation sainte*. Jusqu'ici par la grâce de Dieu, les ministres de Jésus-Christ n'ont pas rougi de l'Évangile au milieu des tribunaux idolâtres, & quand ils ont été obligés par l'exil de plusieurs

---

<sup>1</sup> Isaye, 26, 5.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

années, d'abandonner leurs églises, chacun a pu dire à son troupeau comme Saint Paul : Vous savez que <sup>p1.157</sup> j'ai tâché de servir le seigneur en toute humilité & avec beaucoup de larmes, parmi les traverses qui me sont survenues par la conspiration des païens ; que je ne vous ai rien caché de ce qui vous pouvait être utile, rien ne m'ayant empêché de vous l'annoncer & de vous en instruire en public & en particulier, prêchant à tous la pénitence envers Dieu, & la foi envers notre Seigneur Jésus-Christ.

Je sais bien que ceux qui ont composé des volumes entiers pour décrier ces ferventes missions, ne conviendront pas de ce que je dis. Quand on s'est une fois déclaré contre la bonne doctrine, on l'attaque partout, & partout on s'attache à calomnier ceux qui la prêchent ; mais nous devons nous consoler de n'avoir pour adversaires que les ennemis de la religion, & de n'être accusés que par des gens, de la bouche desquels nous serions bien fâchés d'être loués.

Cependant nous ne laissons pas d'avoir besoin de protecteurs (car où est-ce que la simple vérité & l'innocence toute nue ont jamais pu triompher dans le monde ?) C'est en vous, Monseigneur, que nous espérons en trouver un plein de zèle & d'équité. Le témoignage d'un grand prince <sup>p1.158</sup> comme vous, dont l'esprit, la pénétration, la droiture sont connues de toute l'Europe, peut seul confondre le mensonge & fermer la bouche à la médisance. Quand on saura que vous prenez quelque part à ce qui nous touche ; que vous êtes sensible à nos travaux, que vous paraissez convaincu de nos bonnes intentions ; que vous contribuez à nos établissements ; qui osera décrier les missions de la Chine & blâmer la conduite que nous y tenons. Je suis avec un profond respect,

De Votre Éminence

MONSEIGNEUR,

Le très humble & très obéissant serviteur, L. J.

@

## Lettre IV

à Monsieur le comte de Crecy

@

Du climat, des terres, des canaux, des rivières & des fruits de la Chine.

Monsieur,

<sup>p1.159</sup> Les missions françaises de la Chine ont des obligations si essentielles à toute votre famille, que parmi les importantes affaires dont j'ai été chargé pour l'Europe, on ne m'a rien tant recommandé, que de vous en marquer une parfaite reconnaissance.

Je sais bien, Monsieur, que quelques marques solides que nous ayons reçues de votre affection, vos emplois continuels & vos pressantes occupations pour le service du roi, auxquelles vous avez donné une application entière & sans bornes, ne vous ont pas toujours permis de suivre en cela tous le mouvements de votre zèle.

<sup>p1.160</sup> Mais que ne devons-nous point à cet autre vous-même, si j'ose m'expliquer de la sorte, que le sang, le nom, l'esprit & mille autres belles qualités confondent tellement avec vous, qu'à peine pouvons-nous l'en distinguer ? Dans tous nos voyages, où quelques-uns de nous comptent déjà plus de quarante mille lieues, nous n'avons pas fait un pas sans son appui ou sans son ordre. Son zèle nous a inspiré de grands desseins ; sa prudence a trouvé les moyens les plus sûrs de les exécuter ; son courage nous a affermis en nos traverses, & j'espère que sa fermeté qui ne se rebute de rien, fera enfin réussir une des plus belles entreprises qui se soient faites en ce siècle pour le bien de la religion, pour la perfection des sciences, & pour la gloire du règne de Louis Le Grand.

Ainsi, Monsieur, tandis que vous rendez son nom illustre dans toutes les cours de l'Europe, il fait connaître le vôtre dans le nouveau monde, où il est également révééré par les ministres de l'Évangile, dont il est l'âme ; & appréhendé des idolâtres, qu'il y détruit. Je rends d'autant

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

plus volontiers ce témoignage à son mérite, que je sais ne pouvoir rien vous écrire qui vous soit plus agréable ; & si en <sup>p1.161</sup> particulier, je ne m'étais déjà là-dessus expliqué plus au long, je suis sûr que vous ne m'écouteriez pas volontiers sur tout le reste.

Mais après avoir satisfait à votre tendresse naturelle, n'est-il pas temps, Monsieur, de donner quelque chose à votre curiosité ? J'ai souvent parlé de l'Europe aux Chinois, qui en admiraient la politesse, la beauté, la magnificence ; il est juste à présent que je fasse connaître la Chine à l'un des hommes du monde le plus capable de juger de sa véritable grandeur. Voici, Monsieur, quelques particularités qui vous en donneront une idée assez juste, & qui pourront peut-être vous plaire.

Comme la Chine est fort étendue, la nature des terres en est différente, selon leur situation particulière, c'est-à-dire, selon qu'elles s'approchent ou qu'elles s'éloignent davantage du Midi. Je puis néanmoins vous assurer que la moindre des quinze provinces qu'on y compte, est si fertile & si peuplée, qu'elle seule pourrait en Europe faire un État considérable, & qu'un prince qui en serait le maître, aurait assez de bien & de sujets pour contenter une ambition bien réglée.

<sup>p1.162</sup> Le pays, comme tous les autres, a ses montagnes & ses plaines, mais les plaines sont si unies, qu'il semble qu'on se soit attaché depuis la fondation de l'empire à les égaler & à en faire des jardins. Les Chinois qui rendent leurs terres si fertiles à force de les arroser, n'ont point trouvé de meilleur moyen de distribuer l'eau également, qu'en mettant toutes les terres de niveau, sans quoi les plus hautes demeureraient dans la sécheresse, tandis que les fonds seraient noyés. C'est ainsi qu'ils en usent, même dans la culture des collines ; car ils les coupent par étages & par degrés depuis le pied jusqu'au sommet, afin que les pluies se répandant également partout, n'entraînent pas avec elles les semences & les terres.

Ils ont comme forcé la nature en faisant par artifice des plaines où elle avait formé des montagnes ; & c'est une chose bien agréable que la vue d'une longue suite de collines entourées & comme couronnée de

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

cent terrasses qui se surmontent les unes les autres en se rétrécissant, & dont les terres sont aussi abondantes que les plaines les mieux cultivées.

Il est vrai que la plupart des montagnes de la Chine ne sont pas pierreuses comme <sup>p1.163</sup> les nôtres ; la terre en est même légère, poreuse, facile à couper ; & ce qui est surprenant, si profonde en la plupart des provinces, qu'on y peut creuser trois & quatre cents pieds sans trouver le roc. Cette profondeur ne contribue pas peu à l'abondance, parce que les sels qui transpirent continuellement, renouvellent le terroir & rendent le pays toujours fertile.

Mais les montagnes de toutes les provinces ne sont pas de la même nature, surtout celles du Chensi, de Honan, de Canton, & de Fokien. Ces dernières qu'on ne cultive guère portent des arbres de toute espèce, grands, droits, propres pour les édifices, & surtout pour la construction des vaisseaux. L'empereur s'en sert pour ses bâtiments particuliers, & fait quelquefois venir de trois cents lieues par eau & par terre, des colonnes d'une prodigieuse grosseur qu'on emploie en son palais & dans les ouvrages publics.

Les marchands sont aussi un grand commerce de ces arbres ; après en avoir coupé toutes les branches, ils en percent les extrémités du tronc, pour les attacher fortement ensemble. Étant ainsi liés 80 ou 100 ensemble, on en joint un si grand nombre à la queue les uns des autres, qu'il <sup>p1.164</sup> se fait une espèce de chaîne, longue d'un quart de lieue, qu'ils traînent de province en province, par le moyen des canaux & des rivières. Sur ces arbres ainsi disposés, ils pratiquent plusieurs petites maisons assez commodes, où le marchand avec sa famille & ses matelots couchent durant tout le voyage, qui dure quelquefois trois ou quatre mois entiers.

Il y a d'autres montagnes qui sont encore plus utiles au public par leurs mines de fer, d'étain, de cuivre, de mercure, d'or & d'argent. Il est vrai qu'on ne creuse plus celles d'argent, soit parce qu'il y en a

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

suffisamment dans l'empire, soit parce qu'on ne veut pas sacrifier la vie du peuple dans un travail si pénible.

Pour ce qui est de l'or, les torrents en entraînent beaucoup dans la plaine, & il y a une infinité de gens qui n'ont d'autre métier que de le chercher. On le trouve dans la boue & parmi le sable : au reste il est si pur qu'il ne faut point d'artifice, ou pour me servir du terme propre, de bénéfice particulier, comme dans le Pérou, pour le retirer des pierres où il se trouve ordinairement engagé.

Si nous en croyons les Chinois, qui sont eux-mêmes crédules à l'excès, leurs <sup>p1.165</sup> montagnes ont des propriétés admirables. Quelques-unes, disent-ils, paraissent toujours enveloppées de nuages, d'autres au contraire n'en sont jamais couvertes, & jouissent d'une tranquillité continuelle. Il y en a qui ne produisent que des herbes utiles & salutaires ; toutes les autres n'y peuvent croître. On assure qu'une montagne de Chensi qui a la figure d'un grand coq, chante quelquefois si haut, qu'elle se fait entendre de trois lieues ; qu'une autre dans la province de Fokien, s'ébranle quand le Ciel menace de quelque orage, & se balance à droite & à gauche, comme un arbre que le vent agite.

Il s'en trouve qui sont perpétuellement glacées. Il y en a une dans la province de Kiamsi qu'on nomme le dragon-tigre, parce que les bonzes prétendent que sa partie supérieure qui a la figure de dragon, s'élance sur celle qui est plus basse, & qui représente un tigre.

On admire surtout la montagne de Fokien, qui dans toute son étendue n'est autre chose qu'une statue, ou une figure de l'idole Foé <sup>1</sup>, si monstrueuse, que les yeux en sont grands de plusieurs milles, & le nez <sup>p1.166</sup> long de plusieurs lieues. Ce n'est pas apparemment un ouvrage des Chinois ; ils lui auraient donné moins de nez, eux qui se font une beauté de l'avoir court.

La montagne du Chensi n'est pas moins admirable ; elle jette feu & flammes ; elle excite des vents, des pluies, des orages, dès qu'on joue auprès d'elle du tambour ou de quelque autre instrument. Enfin celle de

---

<sup>1</sup> Les Pères Kirker & Martini disent fe, mais la lettre chinoise, dit fo ou foe. *Pagode*.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Houquam a cette merveilleuse propriété de troubler tellement l'esprit aux voleurs qui en veulent emporter quelque chose, qu'il leur est impossible d'en sortir ; au lieu qu'on trouve facilement une issue, quand on y est entré pour quelque autre fin.

Il y a à la Chine beaucoup de curiosités semblables, que quelques philosophes d'Europe admirent, & tâchent tous les jours d'expliquer par des raisons naturelles. Mais je crois qu'il vaut mieux y laisser rêver les Chinois, qui apparemment en rêvant eux-mêmes, ont trouvé tous ces miracles de la nature.

Ils se sont surtout entêtés d'un dragon chimérique, auquel ils donnent une force extraordinaire & un pouvoir souverain. Il est dans le Ciel, dans l'air, sur les eaux, & ordinairement dans les montagnes. Ils <sup>p1.167</sup> croient aussi que dans ces mêmes montagnes il y a des espèces d'hommes, qu'ils nomment, *les immortels*, parce qu'en effet, disent-ils, ils ont obtenu le don d'immortalité. Bien des gens, infatués de cette ridicule opinion, entrent dans ces rochers & s'y perdent, dans l'espérance de ne mourir jamais. On voit en plusieurs endroits des grottes célèbres où les bonzes mènent une vie fort austère ; mais pour un petit nombre qui vit avec édification, il y en a une infinité d'autres, dont les vices font horreur, qui sont méprisables aux gens de qualité, & que le peuple souffre à peine par un faux zèle de religion.

Les temples les plus fameux sont aussi bâtis dans les montagnes. On y vient de deux cents lieues en pèlerinage, & le nombre des pèlerins est quelquefois si grand, qu'ils font dans les chemins des espèces de processions. Les femmes surtout n'y manquent pas ; & rien ne leur plaît tant que la qualité de pèlerines ; car n'ayant point d'autre occasion de paraître au-dehors, elles sont ravies de voir un peu le monde par dévotion. Mais comme ces voyages n'augmentent pas toujours leur vertu, les maris, qui en craignent les suites, n'aiment pas trop ces confréries ; aussi n'y voit-on <sup>p1.168</sup> presque jamais que des personnes du commun ; & les gens de qualité obligent presque toujours leurs femmes de renfermer leur ferveur dans l'enclos de leurs maisons.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Si après avoir considéré les montagnes de la Chine, nous jetons les yeux sur le plat pays, nous trouverons que les Chinois, quelque outrés qu'ils soient, dans l'idée qu'ils se sont formés de leur empire, auraient de la peine à inventer rien de plus beau, que ce que la nature leur a donné. Toutes les plaines en sont cultivées, on n'y voit ni haies, ni fossés, ni presque aucun arbre, tant ils craignent de perdre un pouce de terre. En plusieurs provinces elles portent deux fois l'an, & même entre les deux récoltes on y sème de petits grains & des légumes.

Toutes les provinces qui sont au Nord & à l'Occident, comme Pékin, Chansi, Chensi, Soutchoüen, portent du froment, de l'orge, diverses sortes de millets, du tabac, des pois noirs & jaunes, dont on se sert au lieu d'avoine, pour engraisser les chevaux. Celles du Midi, & surtout Houquam, Nankim, Chequiam, portent du riz, parce que les terres sont basses & le pays aquatique. Les laboureurs en jettent <sup>p1.169</sup> d'abord les grains sans ordre ; ensuite, quand l'herbe a crû environ de deux pieds, ils l'arrachent avec la racine, ils en font des bouquets ou de petites gerbes qu'ils plantent au cordeau & en échiquier, afin que les épis appuyés les uns sur les autres, se soutiennent facilement en l'air, & soient plus en état de résister à la violence des vents ; de manière que les plaines ressemblent plutôt à de vastes jardins qu'à une simple campagne.

La terre y porte toute sorte de fruits. On y mange des poires, des pommes, des pêches, des abricots, des figues, des raisins & surtout d'excellents muscats. On y voit aussi des grenades, des noix, des châtaignes, & presque tous les autres fruits de l'Europe. Leurs olives sont différentes des nôtres ; on n'en tire point d'huile, peut-être parce qu'elles ne sont pas propres à cela, peut-être aussi parce que les Chinois ne s'en sont pas encore avisés. Généralement parlant tous les fruits qui leur sont communs avec nous, excepté les grenades, & les muscats, ne sont pas comparables aux nôtres, parce qu'ils n'ont pas l'art de les enter. Mais il y a trois sortes de melons, tous admirables dans leur genre ; les uns fort petits, jaunes au-dedans, & d'un goût <sup>p1.170</sup> sucré, qu'on mange avec la peau, comme nous mangeons ici quelquefois les pommes. Je n'en ai vu que dans le Chensi. Les autres

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

extrêmement gros & longs, dont la chair est quelquefois blanche & quelquefois rouge ; quoiqu'ils soient pleins d'une eau fraîche & sucrée, jamais ils ne font de mal, & on en peut manger sans crainte dans les plus grandes chaleurs : on les nomme des melons d'eau. Il y en a dans toutes les Indes, & ceux du territoire de Louveau à Siam sont d'un goût merveilleux. La troisième espèce est semblable à nos melons ordinaires.

Outre les fruits qui nous sont connus en Europe, on en trouve à la Chine plusieurs autres que nous n'avons pas. Le plus délicat se nomme *Litchi*, & se trouve dans la province de canton. Il est de la grosseur d'une noix, le noyau long & gros paraît couvert d'une chair molle, pleine d'eau, & très agréable au goût ; je ne sais aucun fruit en Europe qui en approche. Cette chair est renfermée dans une écorce chagrinée en dehors, fort mince, & terminée en pointe comme un œuf. Quand on en mange beaucoup on en est ordinairement incommodé, & il est si chaud qu'il fait sortir des furoncles par tout le corps. Les <sup>p1.171</sup> Chinois le laissent sécher dans l'écorce même où il devient noir & ridé comme nos pruneaux. On en mange ainsi toute l'année, & l'on s'en sert ordinairement dans le thé, pour lui donner un petit goût aigre, qu'on aime beaucoup mieux que la douceur du sucre.

Dans la même province & dans celle de Fokien on mange un autre petit fruit, que les gens du pais appellent *lon-yen*, c'est-à-dire, œil de dragon. Les arbres en sont grands comme nos noyers. La figure de ce fruit est tout à fait ronde, l'écorce extérieure unie, & grise, mais sur la fin elle tire sur le jaune. La chair en est blanche, aigre, pleine d'eau, & plus propre à amuser ceux qui n'ont point d'appétit, qu'à rassasier quand on a faim ; il est extrêmement frais, & ne fait point de mal.

Le séze autre sorte de fruit particulier à la Chine, croît presque dans toutes les provinces ; il y en a, comme des pommes, de plusieurs espèces : ceux des terres méridionales sont d'un goût fort sucré & se fondent en eau. Dans le Chansi & le Chensi, ce fruit est plus ferme, plus gros, mieux nourri, & plus aisé à conserver. La peau de ceux qui viennent au Midi est délicate, unie, transparente & d'un rouge éclatant,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

p1.172 surtout quand le fruit est bien mûr. Quelques-uns sont ovales comme un œuf, mais ordinairement plus gros ; ils ont des pépins noirs & aplatis, la chair en est glaireuse & pleine d'eau, de manière qu'en suçant par un des bouts, on attire tout le fruit dans la bouche, & c'est ainsi qu'on les mange. Quand on les fait sécher, comme nos figues, ils deviennent farineux & se couvrent peu à peu d'une croûte sucrée qui leur donne un excellent goût.

Ceux du Chansi, comme j'ai dit, sont plus fermes, plus gros, & ont la chair semblable à celle de nos pommes, mais la couleur en est différente : on les cueille de bonne heure, afin de les laisser mûrir sur la paille, ou bien on les met quelque temps dans l'eau chaude pour leur ôter un goût âpre & désagréable, qu'ils conservent presque toujours sur l'arbre. Au reste, les Chinois ne se donnent pas beaucoup de peine pour les cultiver, parce qu'ils viennent d'eux-mêmes, & que toute sorte de terroir leur est bon. Que si l'on ajoutait l'art à la nature, & qu'on prît soin de les enter, je suis persuadé que le fruit en serait délicieux.

Je ne vous parle point, Monsieur, des ananas, des goïaves, des cocos, & p1.173 de quelques autres fruits que les Indes leur ont fournis, & qui sont déjà connus en France par nos relations. Mais je ne puis m'empêcher de vous dire un mot de leurs oranges, qu'on nomme en France, oranges de la Chine, parce que celles que nous vîmes pour la première fois, en avaient été apportées. Le premier & unique oranger, duquel on dit qu'elles sont toutes venues, se conserve encore à Lisbonne dans la maison du Comte de S. Laurent ; & c'est aux Portugais que nous sommes redevables d'un si excellent fruit ; mais ils n'en ont que d'une espèce, quoiqu'il y en ait à la Chine de plusieurs sortes.

Celles qu'on estime le plus & qu'on envoie par rareté dans les Indes, ne sont pas plus grosses qu'une boule de billard, la peau en est d'un jaune tirant sur le rouge, fine, unie, & extrêmement douce : cependant les grosses me paraissent beaucoup meilleures ; surtout celles de Canton sont très agréables au goût, & très bonnes pour la santé. On en donne communément aux malades, avec cette précaution, qu'il faut

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

auparavant les ramollir au feu ou sous la cendre chaude, après quoi on les coupe pour les remplir de sucre, lequel s'incorporant peu à peu avec le suc, en fait <sup>p1.174</sup> une eau très douce & très saine : il n'y a rien de meilleur pour la poitrine. Je ne sais comment les distinguer de celles que nous avons en Provence & qui nous viennent de Portugal, si ce n'est qu'elles sont plus fermes ; que la peau ne quitte pas nettement la chair ; & que la chair même n'est pas divisée en petites côtes comme les nôtres, quoique la figure en paraisse peu différente.

Quand j'étais à Siam, la plupart de nos Français se récriaient sur la bonté de certaines oranges, dont l'écorce est rude, épaisse, & presque toute verte : Peut-être auraient-ils la curiosité de savoir, si celles de la Chine leur sont préférables. En matière de goût on ne convient pas toujours avec soi-même, beaucoup moins avec les autres ; ainsi il n'est pas facile de faire une règle générale : elles sont toutes excellentes, chacune en son genre, & tout ce que je puis dire à présent, c'est qu'ordinairement celles qu'on a mangé les dernières, nous paraissent toujours les meilleures.

Les limons, les citrons, & ce qu'on nomme dans les Indes, les *pampelimouses*, y sont aussi très ordinaires, & pour cela même beaucoup moins estimés qu'en Europe : mais on cultive avec grand soin une espèce <sup>p1.175</sup> particulière de citronniers, dont les fruits sont de la grosseur d'une noix, parfaitement ronds, verts, aigres, & excellents pour toute sorte de ragoûts, : on les met souvent dans des caisses pour en faire l'ornement des cours & des salles.

Mais de tous les arbres qui croissent dans la Chine, celui qui porte le suif, est, à mon sens, le plus admirable. Cela est assez surprenant, & comme il n'y a rien de semblable au monde, on s'imagine d'abord que c'est un paradoxe : cependant il n'est rien de si vrai, & peut-être, Monsieur, que vous serez bien aise de savoir en particulier, la nature & les propriétés d'un arbre aussi extraordinaire que celui-là.

Il est de la hauteur de nos cerisiers, les branches en sont tortues, les feuilles taillées en cœur, d'un rouge vif & éclatant ; l'écorce unie, le

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

tronc court, la tête arrondie & chargée. Le fruit paraît renfermé dans une écorce partagée en trois portions de sphère, qui s'ouvre par le milieu quand il est mûr comme celle de la châtaigne, & qui découvre trois grains blancs de la grosseur d'une petite noisette. Toutes les branches en sont couvertes, & ce mélange de blanc & de rouge fait à la vue le plus bel effet du monde ; de sorte que la <sup>p1.176</sup> campagne où ces arbres sont ordinairement plantés en échiquier paraît de loin un vaste parterre, couvert de pots & de bouquets de fleurs.

Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que cette chair blanche qui couvre le noyau, a toutes les qualités du suif ; la couleur, l'odeur, la consistance, tout en est parfaitement semblable ; aussi en fait-on des chandelles, après l'avoir fondue ; on y mêle seulement un peu d'huile, pour en rendre la pâte plus molle & plus douce. Si les Chinois avaient l'art de la purifier, comme nous purifions en Europe le suif, je crois que leurs chandelles seraient aussi bonnes que les nôtres ; mais ils n'y font pas tant de façon. Ainsi l'odeur en est plus forte, la fumée plus épaisse, & la lumière beaucoup moins éclatante.

Il est vrai que leurs mèches n'y contribuent pas peu : car au lieu de coton, quoiqu'ils en aient en abondance, ils se servent d'une petite baguette de bois sec & léger, entourée d'un filet de moelle de jonc, très poreux & tout propre à filtrer les parties insensibles du suif, que le feu attire, & qui entretiennent la lumière. Ce bois qu'on allume, non seulement diminue l'éclat de la flamme, mais augmente encore la <sup>p1.177</sup> fumée & la mauvaise odeur.

Parmi les arbres extraordinaires de la Chine, je ne dois pas omettre ceux qui portent le poivre, non pas un poivre semblable à celui dont nous usons en Europe, & que les Indes seules nous fournissent, mais une autre espèce de grains qui ont à peu près les mêmes propriétés. Ils viennent dans un arbre grand comme nos noyers, de la grosseur d'un pois, de couleur grise, mêlée de quelques filets rouges : quand ils sont mûrs ils s'ouvrent d'eux-mêmes, & font paraître un petit noyau noir comme du jayet. L'odeur en est si forte qu'on ne peut, sans s'incommoder notablement, demeurer longtemps sur l'arbre pour les

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

cueillir, ainsi il faut se retirer bientôt & y revenir à diverses fois. Après avoir exposé ces grains au soleil, on jette le noyau qui est d'un goût trop fort & trop âpre, mais son écorce desséchée quoique moins agréable & moins piquante que notre poivre ordinaire, ne laisse pas d'être d'un assez bon usage dans les ragoûts.

J'ajouterai encore, Monsieur, pour vous faire connaître la fertilité de cet empire, qu'il n'y a pas de lieu au monde si abondant en racines & en légumes ; c'est presque l'unique nourriture du peuple, & on n'omet rien pour en avoir de bons. Je <sup>p1.178</sup> serais infini si j'en voulais faire ici le détail. Je vous dirai seulement qu'outre les espèces que nous avons en Europe, il y en a encore beaucoup d'autres que nous ne connaissons pas, & qu'on y estime plus que les nôtres. Leur soin & leur adresse à les cultiver passe tout ce que notre agriculture champêtre nous a jusqu'ici enseigné ; & si nous sommes plus magnifiques qu'eux dans nos jardins, par les différents ornements dont nous les embellissons, il faut avouer qu'ils nous surpassent dans leurs potagers.

Quoique cette matière commune en elle-même & peu digne de votre application, ne fournisse presque rien de fort rare, je ne saurais m'empêcher de vous parler d'une espèce d'oignon que j'y ai vu ; il ne vient point de graine comme ceux d'Europe ; mais à la fin de la saison on voit sortir de petits filaments sur la pointe ou sur la tige des feuilles, au milieu desquels se forme un oignon blanc, semblable à celui qui germe dans la terre. Ce petit oignon pousse avec le temps des feuilles comme celles qui le soutiennent, lesquelles à leur tour portent un troisième oignon sur leur pointe ; de manière néanmoins que leur grosseur & leur hauteur diminuent à mesure qu'ils <sup>p1.179</sup> s'éloignent de la terre. Il semble que ce soit un ouvrage de l'art, tant il y a d'ordre & de proportion dans ces différents étages ; ou que la nature ait voulu nous apprendre, que même en se jouant elle est plus parfaite que l'art le mieux entendu & le plus régulier.

Si ce qu'on a écrit du *Pétçi* était vrai, ce serait encore une chose beaucoup plus merveilleuse. C'est une espèce de lenufar ou de nymphée, qui croît dans l'eau, dont la racine est attachée à une

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

substance blanche, couverte d'une peau rouge, qui se partage en plusieurs gousses ; quand il est frais, le goût en est semblable à celui de la noisette. On assure qu'il a la propriété d'amollir le cuivre dans la bouche, & de le rendre, si j'ose ainsi dire, *comestible*, quand on les mêle ensemble.

Cela me paraissait d'autant plus surprenant, que le suc qui en sort est doux, rafraîchissant, & n'a aucune de ces qualités corrosives, qui sont seules capables de produire cet effet. Dès que nous fûmes à Hamtchéou où l'on mange beaucoup de Pécti, nous eûmes la curiosité d'en faire l'expérience : on mêla un double de la Chine de cuivre fondu, fort aigre & fort cassant, avec un morceau de cette racine ; & <sup>p1.180</sup> l'un de nous qui avait les meilleures dents, rompit le double en plusieurs morceaux ; les autres qui craignaient de s'incommoder, & qui s'épargnaient un peu davantage, n'en purent venir à bout.

Les morceaux du double rompu étaient cependant très durs, ce qui nous fit croire que le Petçi n'avait eu d'autre effet en enveloppant le cuivre, que de conserver les dents, & de leur donner plus de force pour le rompre sans s'incommoder ; ce qu'un peu de cuir eût pu faire aussi bien que ce fruit : pour nous en convaincre, nous nous servîmes de cuivre battu, sur lequel ni les dents ni le Petçi ne firent aucune impression. On réitéra l'expérience plusieurs fois dans la ville de Kiahin, mais ce fut toujours avec le même succès ; tant il est vrai qu'il faut écouter les choses extraordinaires plus d'une fois, avant que de les croire, si l'on ne veut pas y être trompé.

Quand les terres de la Chine ne seraient pas aussi bonnes & aussi profondes que je viens de dire, les seuls canaux dont elles sont coupées, suffiraient pour les rendre extrêmement fertiles. Mais outre l'abondance qu'ils y portent, & le commerce qu'ils y facilitent, ils en sont encore la beauté. L'eau en est claire, profonde, & <sup>p1.181</sup> coule si doucement, qu'on a bien de la peine à s'en apercevoir. Il y a pour l'ordinaire dans chaque province un large canal, qui tient lieu de grand chemin, renfermé entre deux petites levées, revêtues de pierres plates ou de tables de marbre grossier, posées de champ & engagées dans de

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

gros poteaux de même matière, qui les lient ensemble par des rainures, comme nous avons coutume d'en user quand nous travaillons en bois.

Durant les guerres on a eu si peu de soin d'entretenir les ouvrages publics, que celui-ci, l'un des plus beaux & des plus utiles de l'empire, a été ruiné en plusieurs endroits ; il est pourtant encore d'un grand usage pour resserrer les eaux du canal & pour servir de chemin à ceux qui tirent les barques. Outre ces digues, on a bâti une infinité de ponts pour la communication des terres : ils sont de trois, de cinq, & de sept arches ; celle du milieu est extraordinairement haute, afin que les barques en passant, ne soient pas obligées d'abaisser leurs mâts : les voûtes qu'on a bâties de grands quartiers de pierre ou de marbre en sont très bien cintrées, les appuis très propres, & les piles si étroites, qu'on s'imagine de loin que toutes les arches sont en <sup>p1.182</sup> l'air. On en voit ainsi presque partout d'espace en espace ; & quand le canal est droit comme il l'est ordinairement, cette longue suite de ponts fait une espèce d'allée qui a quelque chose d'agréable & de magnifique.

Ce grand canal se décharge à droite & à gauche en plusieurs autres plus petits, qui se divisent en un grand nombre de ruisseaux, lesquels vont aboutir à de gros villages, ou même à des villes considérables. Quelquefois ils forment de grands bassins, des étangs, des lacs, dont les terres voisines sont arrosées. De sorte que cette eau si pure & si abondante, embellie de tant de ponts, resserrée par des levées si propres & si commodes, distribuée également dans de vastes plaines, couverte d'une infinité de bateaux & de barques, & couronnée, si j'ose ainsi parler, d'un prodigieux nombre de villages & de villes, dont elle va remplir les fossés & former les rues, fait non seulement le plus fertile, mais encore le plus beau pays du monde.

Pour moi, surpris & comme frappé d'étonnement à la vue d'un si grand spectacle, j'ai quelquefois porté une secrète envie à la Chine en faveur de l'Europe, qui doit avouer de bonne foi, qu'elle n'a rien en ce genre qui lui soit comparable. Que <sup>p1.183</sup> serait-ce si l'art, qui souvent en France embellit les lieux les plus sauvages par la magnificence des

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

palais, des jardins & des bois, avait été employé dans ces riches campagnes, où la nature n'a rien épargné ?

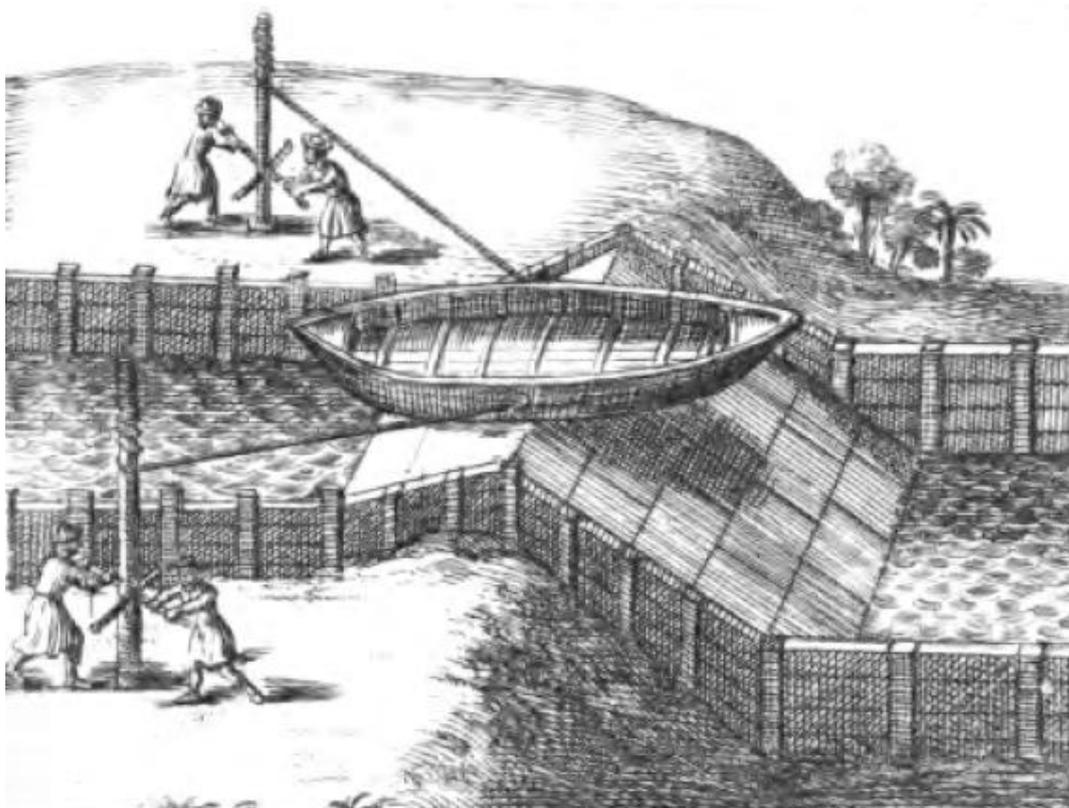
Les Chinois disent que ce pays était autrefois tout à fait inondé, & qu'à force de travail on fit écouler une partie des eaux, retenant le reste dans ce grand nombre de canaux qu'on ouvrit pour cela de toutes parts. Si cela est, je ne saurais assez admirer la hardiesse & l'industrie de leurs ingénieurs, qui ont creusé des provinces entières & fait naître d'une espèce de mer, les plus belles & les plus fertiles plaines du monde.

On a de la peine à croire que des gens si peu instruits des principes de la physique & du nivellement, aient pu conduire à sa perfection un aussi grand ouvrage que celui-là. Cependant il est certain que ces canaux ont été faits à la main. Ils sont ordinairement tirés au cordeau : il y a de l'ordre dans la distribution qu'on en a faite, on a ouvert des passages aux rivières pour les entretenir & des issues pour les vider quand ils sont trop pleins. De sorte qu'on ne peut pas douter que l'industrie des Chinois n'y ait du moins beaucoup de part.

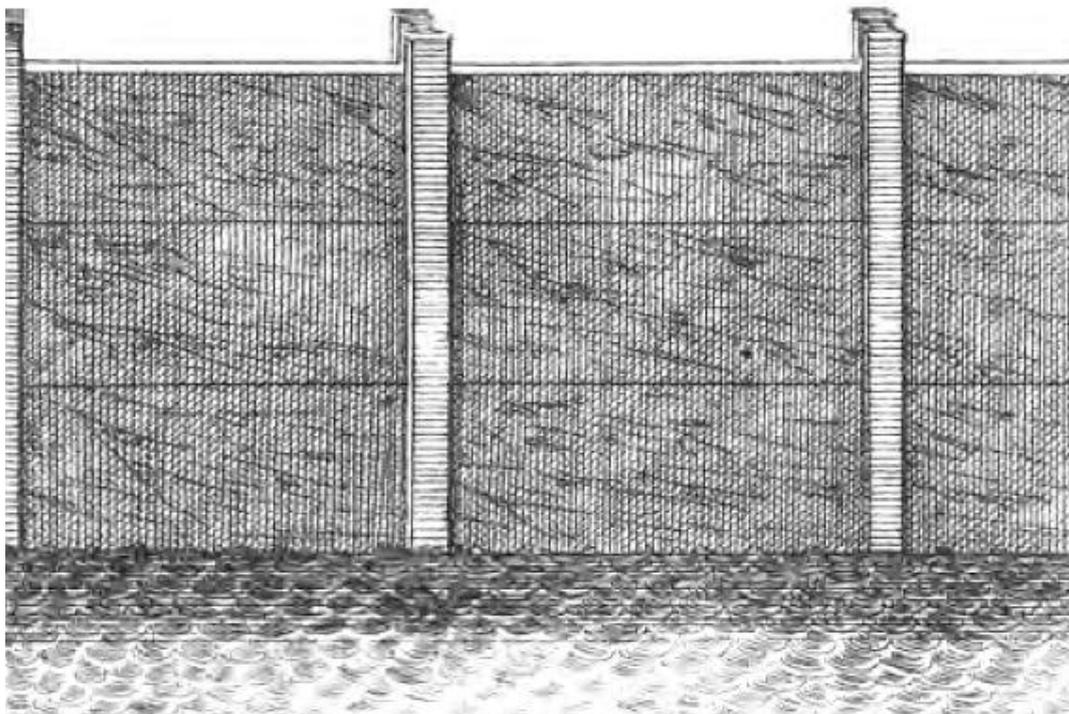
Parmi tous ces canaux des provinces <sup>p1.184</sup> méridionales, il y en a un qu'on nomme le grand canal, parce qu'il traverse tout l'empire depuis Canton qui est au midi, jusqu'à la ville de Pékin située dans la partie la plus septentrionale. On est seulement obligé de faire une petite journée par terre pour traverser la montagne de *Moilin* qui borne la province de Kiamsi. De cette montagne coulent deux rivières, dont l'une va au Sud jusqu'à la mer, & l'autre au Nord jusques dans le fleuve de Nankin, d'où par divers canaux & par le moyen du fleuve Jaune on continue le voyage jusqu'auprès des montagnes de Tartarie.

Mais parce que dans cette étendue de plus de quatre cents lieues, les terres ne sont pas égales, ou n'ont pas une pente proportionnée à l'écoulement des eaux, il a été nécessaire de pratiquer un grand nombre d'écluses. On les appelle ainsi dans les relations, quoi qu'elles soient bien différentes des nôtres. Ce sont des chutes d'eau & comme des torrents qui se précipitent d'un canal dans un autre, plus ou moins rapides, selon la différence de leur niveau. Pour y remonter les barques, on se sert d'un grand nombre d'hommes, qui sont entretenus pour cela auprès de l'écluse.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine



Manière de faire passer une barque d'un canal dans un autre de différent niveau.



Levées qui bordent les canaux de la Chine.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Après avoir passé des amarres à droite & <sup>p1.185</sup> à gauche pour saisir la barque, de manière qu'elle ne puisse pas échapper, ils ont plusieurs cabestans par le moyen desquels ils l'élèvent peu à peu à force de bras, jusqu'à ce qu'elle soit dans le canal supérieur, en état de continuer sa route. Cette manœuvre est longue, rude & très dangereuse, ils seraient bien surpris s'ils voyaient avec quelle facilité un seul homme qui ouvre & qui ferme les portes de nos écluses, fait monter ou descendre avec sûreté les bateaux les plus longs & les plus pesants.

J'ai vu à la Chine quelques endroits où les eaux des deux canaux ne communiquent point, on ne laisse pas de faire passer les bateaux de l'un à l'autre, quoique le niveau soit différent de plus de quinze pieds. Voici de quelle manière ils s'y prennent.

A la tête du canal supérieur, ils ont bâti un double glacis de pierre, qui s'unissant par la pointe, s'étend des deux côtés jusqu'à la surface de l'eau. Quand la barque est dans le canal inférieur, on la guide par le moyen de plusieurs cabestans sur le plan du premier glacis, jusqu'à ce qu'étant élevée sur la pointe, elle retombe par son propre poids le long du second glacis dans l'eau du canal supérieur, où elle va durant quelque temps comme un trait. On <sup>p1.186</sup> les fait descendre à proportion de la même manière. Je ne sais comment ces barques qui sont ordinairement fort longues & bien chargées ne se rompent point par le milieu quand elles se trouvent balancées en l'air sur cet angle aigu : car dans cette longueur, le levier doit faire un furieux effort. Cependant je ne sache pas qu'il en arrive d'accident. J'y ai passé assez souvent ; & toute la précaution qu'on prend, quand on ne veut pas mettre pied à terre, c'est de s'attacher fortement à quelque câble de peur d'être emporté de la proue à la poupe.

Il n'y a point de semblables écluses dans le grand canal, parce que les barques de l'empereur qui sont grandes comme nos vaisseaux, n'y sauraient être élevées à force de bras, & se briseraient infailliblement dans la chute. Toute la difficulté consiste à remonter ces torrents dont j'ai parlé, & c'est ce qu'ils font avec succès ; mais non pas sans peine & sans dépense.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Ce chemin d'eau, comme ils l'appellent, était nécessaire pour le transport des grains & des étoffes qu'on fait venir des provinces méridionales à Pékin. Il y a, si l'on en croit les Chinois, mille barques de 80 à 100 tonneaux, qui font le voyage une <sup>p1.187</sup> fois l'an, toutes chargées pour l'empereur, sans compter celles des particuliers dont le nombre est infini. Quand ces prodigieuses flottes passent, on dirait qu'elles portent le tribut de tous les royaumes de l'Orient, & qu'un seul de ces voyages doit fournir pour plusieurs années à la subsistance de la Tartarie ; cependant Pékin seul en profite, & ce serait encore peu, si d'ailleurs la province ne contribuait à l'entretien des habitants de cette grande ville.

Les Chinois non contents de faire des canaux pour la commodité des voyageurs, en creusent plusieurs autres, qui servent à recueillir les pluies, dont ils arrosent leurs campagnes au temps de la sécheresse, surtout dans les provinces du Nord. Durant l'été, on voit tous les paysans avec leurs *chapelets*, occupés à élever cette eau dans une infinité de petites rigoles qu'ils pratiquent au travers des champs. Ils font en d'autres endroits de grands réservoirs de gazon, dont le fond est élevé au-dessus du rez-de-chaussée, pour s'en servir au besoin. Outre cela dans le Chansi & dans le Chensi ils ont partout creusé des puits de quatre-vingt à cent pieds de profondeur, dont ils tirent l'eau avec un travail incroyable. Que si par hasard, l'on trouve dans le pays de l'eau <sup>p1.188</sup> vive, il faut voir avec quelle adresse ils s'en servent : ils la soutiennent par des digues dans les lieux les plus élevés ; ils la détournent par cent endroits différents, afin que toute la contrée en profite ; ils la partagent par des saignées, selon le besoin que chacun en a ; de manière qu'un petit ruisseau bien ménagé fait quelquefois la fertilité d'une province.

Les rivières de la Chine ne sont pas moins considérables que ses canaux. Il y en a deux surtout que les relations ont rendu célèbres. La première se nomme *Kiam* ou *Yamçe*, qu'on traduit ordinairement le fils de la mer. Mais je crois qu'on se trompe car la lettre dont se servent les Chinois pour écrire Yam est différente de celle qui signifie la mer,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

quoique le son & l'accent en soient semblables. Parmi plusieurs significations que cette lettre peut avoir, celle qu'on lui donnait autrefois fait assez à notre sujet. Sous le règne de l'empereur You, elle signifiait une province de la Chine, que ce fleuve borne au Sud, & il est probable qu'on donna au fleuve ce même nom, parce que ce prince y détourna les eaux qui inondaient alors tout le pays.

Ce fleuve prend sa source dans la <sup>p1.189</sup> province de Yunnan, traverse celles de Soutçhuen, de Houquam, de Nankin, & après avoir arrosé quatre royaumes dans l'étendue de 400 lieues, il se jette dans la mer Orientale vis-à-vis de l'île de Tçoumin, formée à son embouchure par les sables qu'il y charrie. Les Chinois ont un proverbe qui dit, *la mer n'a point de bornes & le Kiam n'a point de fond* <sup>1</sup>. En effet en quelques endroits ils n'en trouvent point ; en d'autres ils prétendent qu'il y a deux & trois cents brasses d'eau. Je suis néanmoins persuadé que leurs pilotes, qui ne portent que cinquante ou soixante brasses de corde tout au plus, n'ont jamais eu la curiosité de sonder jusqu'à trois cents brasses : & l'impossibilité qu'il y a de trouver le fond avec leurs sondes ordinaires, suffit à mon avis, pour les porter à de semblables exagérations.

J'ai souvent navigué sur ce fleuve, & j'ai même pris avec soin son cours & sa largeur depuis Nankin, jusqu'à l'embouchure d'une autre rivière, dans laquelle on entre pour suivre le chemin de Canton. Il a devant Nankin, à plus de trente lieues de la mer, une petite demi-lieue de large, le passage en est dangereux, & devient <sup>p1.190</sup> chaque jour plus fameux par les naufrages. Dans son cours, qui est très rapide, il forme un grand nombre d'îles, toutes très utiles à la province, par la multitude des joncs de 10 à 12 pieds de haut, qu'elles produisent & qui servent au chauffage de toutes les villes d'alentour ; car à peine a-t-on assez de bois pour les bâtiments & pour les vaisseaux. Elles sont d'un grand revenu, & l'empereur en retire des droits considérables.

---

<sup>1</sup> Hai vou pim ; Kiam vou ti.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

La rivière, que les torrents des montagnes enflent quelquefois extraordinairement, devient si rapide que souvent elle emporte ces îles ou les diminue de la moitié ; par la même raison, elle en forme ailleurs de nouvelles, & l'on est tout surpris de les voir ainsi changer de place en peu de temps, comme si en plongeant, elles avaient passé sous l'eau d'un lieu à un autre. Cela n'arrive pas toujours, mais toutes les années il s'y trouve un changement si considérable, que pour ne s'y pas tromper, les mandarins les font mesurer de trois en trois ans, pour en augmenter ou en diminuer les droits selon l'état où elles se trouvent.

Le second fleuve de la Chine se nomme Hoamho, c'est-à-dire la rivière jaune, parce <sup>p1.191</sup> que les terres qu'elle entraîne, surtout au temps des pluies, lui donnent cette couleur. J'en ai vu plusieurs autres, dont les eaux en certain temps de l'année, sont si épaisses & si chargées de limon, qu'elles ressemblent plus à des torrents de boue, qu'à de véritables rivières. Le Hoamho prend sa source à l'extrémité des montagnes qui bornent la province de Soutchoüen à l'Occident ; de là il se jette dans la Tartarie, où il coule durant quelque temps le long de la grande muraille, par laquelle il rentre dans la Chine entre les provinces de Chansi & de Chensi. Il arrose ensuite celle de Honan, & après avoir traversé une partie de la province de Nankin, & coulé plus de six cents lieues dans les terres, il se jette enfin dans la mer Orientale, non loin de l'embouchure du Kiam. Je l'ai traversé & côtoyé en plusieurs endroits ; partout il est fort large & fort rapide, mais peu profond & peu navigable.

Ce fleuve a fait autrefois de grands ravages dans la Chine, & on est encore aujourd'hui obligé d'en soutenir les eaux en certains lieux par de longues & de fortes digues. Ce qui n'empêche pas que les villes alentour, n'en craignent encore les inondations. Aussi a-t-on eu soin dans la <sup>p1.192</sup> province de Honan, dont les terres sont basses, d'entourer la plupart des villes à un demi-quart de lieue des murs, d'une bonne levée de terre revêtue de gazon, pour se précautionner contre les accidents, en cas que les digues se rompent, comme il arriva il y a cinquante-deux ans. Car l'empereur voulant obliger un rebelle, qui

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

tenait depuis longtemps la ville de Honan, étroitement assiégée, à se retirer, il fit rompre une partie des digues pour noyer l'armée ennemie. Mais le secours qu'il donna à la ville, lui fut plus funeste que n'aurait été la fureur des assiégeants ; presque toute la province se trouva inondée avec plusieurs villes, & un grand nombre de villages ; plus de trois cent mille personnes furent submergées dans la capitale, & quelques-uns de nos missionnaires, qui y avaient alors une nombreuse chrétienté y perdirent la vie & leur église.

Le plat pays est depuis ce temps-là, devenu une espèce d'étang ou de marais. Ce n'est pas qu'on n'ait dessein de réparer cette perte, mais l'entreprise est difficile, & d'une grande dépense. La cour souveraine qui prend soin des ouvrages publics pressa plus d'une fois l'empereur d'y envoyer le père Verbiest, & peut-être qu'enfin ce <sup>p1.193</sup> prince y aurait consenti ; mais il découvrit que les mandarins se servaient de ce prétexte, pour éloigner ce père de la cour, & que leur dessein était de l'engager dans une entreprise difficile, capable de le perdre, ou de laquelle au moins il ne sortirait jamais avec honneur.

On connaît à la Chine un grand nombre d'autres rivières moins célèbres, mais beaucoup plus utiles pour le commerce. Comme elles n'ont rien de particulier, ce serait, Monsieur, abuser de votre patience, que de vous en faire le détail. Pour ce qui touche les fontaines, il serait à souhaiter qu'il y en eût davantage, & de meilleures. Il est certain que les eaux ordinaires ne sont pas bonnes, ce qui a peut-être obligé les habitants, surtout ceux des provinces méridionales, de boire toujours chaud ; mais parce que l'eau chaude est fade & dégoûtante, ils se sont avisés d'y mettre des feuilles d'arbre, pour lui donner quelque goût. Celle de thé leur a paru la meilleure, & ils s'en servent communément.

Peut-être aussi que Dieu dont la providence a si universellement pourvu aux besoins de tous les peuples, & si je l'ose dire, à leurs plaisirs & à leurs délices, n'a pas <sup>p1.194</sup> voulu priver la Chine, de ce qui est le plus nécessaire à la vie ; ainsi pour suppléer au défaut des puits & des fontaines, que la nature des terres a presque partout rendu salées, il y a fait croître en abondance cette espèce d'arbre particulier,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

dont les feuilles servent, non seulement à purger les eaux de leurs mauvaises qualités, mais encore à les rendre salutaires, & agréables.

On assure que parmi les fontaines de la Chine, il s'en trouve plusieurs qui ont régulièrement leur flux & leur reflux, comme la mer ; soit qu'elles aient communication avec l'Océan par des conduits souterrains, ou qu'en passant par certaines terres, elles se chargent de sels & d'esprits propres à causer cette fermentation.

Puisque j'ai commencé à parler des différentes eaux de la Chine, je ne puis passer sous silence, les étangs & les lacs qu'on y voit presque dans toutes les provinces. Ceux qui se forment en hiver par les torrents des montagnes, désolent les campagnes, & rendent durant l'été tout le pays stérile, sablonneux & plein de cailloux. Les autres qui viennent de source sont extrêmement poissonneux, & donnent un revenu considérable à l'empereur par le sel qu'on en retire. Il y en a un entr'autre <sup>p1.195</sup> (je crois que c'est dans le Chansi) au milieu duquel paraît une petite île, où l'on se contente durant la grande chaleur, de jeter l'eau de tous côtés. Il s'y fait en peu de temps une croûte d'un sel fort blanc & de bonne odeur, ce qu'on continue durant tout l'été avec un tel succès, que ce sel suffirait pour toute la province, s'il était aussi salant que celui de la mer, qu'on emploie plus ordinairement pour les chairs.

Quoique je n'aie pas vu tous ces fameux lacs de la Chine, à qui les historiens attribuent tant de merveilles, j'en rapporterai néanmoins quelque chose, dont je n'ai garde d'être garant ; mais qui ne laissera pas de faire connaître le génie du pays, où l'on croit si facilement ce qui paraît le plus incroyable.

Dans la province de Fokien il y en a un dont l'eau est verte, & qui change le fer en cuivre. On a bâti un palais sur le bord d'un autre qui n'est pas fort éloigné du premier, dans les appartements duquel on entend le son des cloches, toutes les fois que le Ciel menace de quelque orage. Il y a des eaux dans la province de Canton qui changent de couleur toutes les années. En été & en hiver, elles sont très claires, en

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Automne elles deviennent bleues, mais d'un si beau <sup>p1.196</sup> bleu, qu'on s'en sert pour la teinture des étoffes.

Là même on voit une montagne pleine de cavernes donc le seul aspect est horrible, dans laquelle il se trouve un lac de telle nature, que si du haut on y jette une pierre, on entend un bruit semblable au tonnerre ; peu de temps après, il s'en élève un gros nuage qui se résout incontinent en pluie.

Mais le plus célèbre de tous, est celui de la province de Yunnan. Les Chinois assurent que ce lac se forma tout d'un coup par un tremblement de terre, qui engloutit tout le pays avec ses habitants. Ce fut en punition de leurs crimes car ils étaient d'une vie fort déréglée. De tous ceux qui s'y trouvèrent alors, il n'y eut qu'un seul enfant de sauvé, qu'on trouva au milieu du lac, porté sur une pièce de bois.

Dans l'île de Haïnan, qui appartient à la Chine, il y a une espèce d'eau, je ne sais si c'est lac ou fontaine, qui pétrifie les poissons. J'ai moi-même apporté des cancrs qui conservant toute leur figure naturelle, sont tellement changés en pierre, que les pattes & le corps en sont très durs, très solides, & peu différents du caillou. Ces merveilles de la nature, ne sont pas tellement particulières à la Chine qu'on n'en trouve <sup>p1.197</sup> ailleurs de semblables, & si on n'ajoute pas foi à tout ce que les Chinois disent, ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois du fondement à leurs histoires ; mais c'est qu'elles ont pour l'ordinaire un air de fable & d'exagération, qui ferait même douter de la vérité.

Je voudrais bien, Monsieur, pour ne rien omettre de ce qui regarde cette matière, vous pouvoir expliquer toutes les espèces de poissons que les rivières & les lacs leur fournissent, aussi bien que ceux qui se pêchent sur leurs côtes ; mais en vérité, j'en suis trop peu instruit, pour m'engager en ce détail. J'ai ce me semble, vu à la Chine tous les poissons que nous avons en France ; j'en ai même remarqué plusieurs autres que je ne connais point, & dont je ne sais pas le nom. C'est tout ce que j'en puis dire. Outre cela je vous confirmerai ce que vous avez lu sans doute dans les relations, touchant les poissons qu'on nomme,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

poissons d'or & poissons d'argent, qui se trouvent en plusieurs provinces, & qui sont un ornement particulier dans les cours & dans les jardins des grands.

Ils sont d'ordinaire de la longueur du doigt, & gros à proportion. Le mâle est <sup>p1.198</sup> d'un beau rouge, depuis la tête jusqu'à la moitié du corps, & même davantage ; le reste avec toute la queue en est doré, mais d'un or si lustré & si éclatant, que nos véritables dorures n'en approchent pas. La femelle est blanche, elle a la queue & même une partie du corps, parfaitement argentée. La queue de l'un & de l'autre n'est pas unie & plate comme celle des autres poissons, mais formée en bouquet, grosse, longue, & qui donne un agrément particulier à ce petit animal, dont le corps est d'ailleurs parfaitement bien proportionné.

Ceux qui les veulent nourrir doivent en prendre un grand soin, parce qu'ils sont extraordinairement délicats & sensibles aux moindres injures de l'air. On les met dans un bassin fort profond & fort large, au fond duquel on a accoutumé de renverser un pot de terre troué par les côtés, afin qu'ils puissent durant les grandes chaleurs s'y retirer, & se mettre ainsi à couvert du soleil. On jette aussi sur la surface de l'eau certaines herbes particulières qui s'y conservent toujours vertes ; & qui y entretiennent la fraîcheur. Cette eau se change deux ou trois fois la semaine de manière néanmoins qu'on en met de nouvelle à mesure qu'on vide le bassin, qu'il ne faut <sup>p1.199</sup> jamais laisser à sec. Si l'on est obligé de transporter le poisson d'un vase à un autre, il se faut bien donner garde de le prendre avec la main ; tous ceux qu'on touche, meurent bientôt après, ou se flétrissent. Il faut pour cela se servir d'une petite cuillère de fil attachée par le haut à un cercle de bois, dans laquelle on les engage insensiblement. Quand ils y sont entrés d'eux-mêmes, on a soin de ne les pas heurter, mais de les tenir toujours dans la première eau qui ne se vide que lentement, & qui donne le temps de les transporter dans l'eau nouvelle. Le grand bruit, comme celui de l'artillerie ou du tonnerre, une odeur trop forte, un mouvement violent, tout cela leur est nuisible, & quelquefois même les fait mourir ; comme je l'ai souvent remarqué sur mer où nous en portions, toutes les fois

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

qu'on tirait le canon, ou qu'on faisait fondre du goudron. D'ailleurs ils vivent presque de rien, les vers insensibles qui se forment dans l'eau, ou les parties les plus terrestres qui y sont mêlées, suffisent presque pour les empêcher de mourir. On y jette néanmoins de temps en temps des petites bouts de pâte, mais il n'y a rien de meilleur que du pain à chanter, qui étant détrempé fait une espèce de <sup>p1.200</sup> bouillie, dont ils sont extrêmement avides ; & qui est en effet très proportionnée à leur délicatesse naturelle.

Dans les pays chauds, ils multiplient beaucoup, pourvu qu'on ait soin de retirer leurs œufs qui surnagent, & qu'ils mangent presque tous. On les place dans un vase particulier exposé au soleil, & on les y conserve jusqu'à ce que la chaleur les ait fait éclore. Les poissons en sortent avec une couleur noire, que quelques-uns d'eux conservent toujours, mais qui se change peu à peu dans les autres, en rouge, en blanc, en or, en argent, selon leur différente espèce. L'or & l'argent commencent à se former à l'extrémité de la queue, & s'étendent un peu plus ou un peu moins selon leur disposition particulière.

Tout cela, Monsieur, & les autres merveilles de l'univers, nous font partout reconnaître le doigt de Dieu, qui, pour l'amour de nous, a embelli le monde d'une infinité de manières. Non content d'éclairer le ciel, & d'enrichir la terre, il est descendu jusques dans les abîmes ; dans les eaux même, il a laissé des vestiges de sa profonde sagesse ; & sans parler de ces monstres prodigieux qui semblent faits pour étonner la nature, il a encore formé ces <sup>p1.201</sup> merveilleux poissons que je viens de vous décrire, lesquels quoique petits, ne laissent pas par leur beauté singulière d'attirer notre admiration, & de nous donner quelque idée de la grandeur du Créateur.

Voilà, Monsieur, en raccourci le plan & comme la carte du pays, que je m'étais proposé de vous faire connaître. Ce ne sont que les dehors, & si je l'ose dire, le corps de cet empire, dont l'âme & l'esprit est répandu dans ses habitants. Peut-être que quand vous aurez lu ce que je viens de vous en écrire, vous aurez la curiosité d'apprendre, quels peuples assez heureux ont reçu en partage la plus grande, la plus belle, la plus

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

fertile portion de ce monde ; telle enfin, qu'il ne lui manque rien, pour une véritable terre de promission, que d'être cultivée par le peuple de Dieu, & habitée par de véritables Israélites. Si nous n'avions comme les Hébreux, que la mer Rouge & quelques déserts à traverser, peut-être que quarante ans suffiraient pour la soumettre à l'Évangile, mais cette vaste étendue de mers, ces chemins de terre infinis & impraticables, qui pourraient même retarder Moïse & les prophètes, ralentissent quelquefois le zèle des ministres de Jésus-Christ, & <sup>p1.202</sup> diminuent le nombre de ses nouveaux apôtres.

Plût à Dieu que je pusse ici, comme firent autrefois ces Hébreux, que Moïse avait envoyés à la découverte de la terre promise, représenter les richesses immenses, & les précieuses récoltes que la Chine promet aux ouvriers évangéliques, peut-être que la vue d'une si abondante moisson entraînerait toute l'Europe. J'espère du moins que mon témoignage ne sera pas tout à fait inutile, & que le zèle extraordinaire du peu de missionnaires qui me suivront, suppléera au grand nombre de ceux qu'un si vaste empire demanderait. Je suis avec beaucoup de respect.

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéissant serviteur, L. J.

@

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

### Lettre V

à Monseigneur le marquis de Torsi  
secrétaire d'État pour les Affaires étrangères.

@

Du caractère particulier de la nation chinoise ; son antiquité, sa noblesse, ses modes, ses bonnes & ses mauvaises qualités.

Monseigneur,

<sup>p1.203</sup> Puisque dans le glorieux emploi dont le roi vous a honoré, & que vous remplissez déjà avec tant de sagesse, rien ne peut contribuer davantage à vous élever à ce haut point de perfection, que toute l'Europe attend de vous, que la parfaite connaissance des mœurs & du génie des étrangers, j'ai cru qu'en m'ordonnant de vous écrire sur ce qui regarde l'empire de la Chine, vous souhaitiez particulièrement <sup>p1.204</sup> apprendre quel est le génie de ses habitants.

Il est vrai qu'à juger de l'avenir par les règnes précédents, ces connaissances vous seraient peut-être assez inutiles. Jusqu'ici la France n'a rien eu à démêler avec ces peuples, & il semble que la nature ne les ait placés si loin de nous, que pour les séparer entièrement de nos intérêts. Mais sous le règne de Louis Le Grand, pour qui la nature même a si souvent changé ses lois, est-il quelque chose d'impossible ? Et le Ciel, qui semble jusqu'ici avoir occupé toutes les nations à le rendre célèbre, n'obligera-t-il point la Chine toute fière qu'elle est, de contribuer quelque chose à sa gloire ?

C'est apparemment, sous votre ministère, Monseigneur, que nous verrons le plus grand empire de l'Orient s'unir avec le plus puissant royaume de l'Europe ; & peut-être que sans cette fatale guerre, dont les suites se font sentir jusqu'à l'extrémité de l'univers, vous auriez déjà écouté les envoyés d'un prince, qui n'a jamais reconnu d'autre souverain que lui-même dans le monde. Cette négociation si glorieuse pour vous & si utile pour l'établissement de la religion, que le malheur des <sup>p1.205</sup> temps a jusqu'ici interrompue, pourra bien se renouer ; &

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

c'est pour vous y disposer, Monseigneur, que je prends la liberté de vous faire connaître le caractère de ceux qui y doivent être employés.

Les Chinois sont si anciens dans le monde qu'il en est de leur origine comme de ces grands fleuves dont on ne peut presque découvrir la source. Il faut pour cela remonter plus loin que toutes nos histoires profanes ; & le temps même qui nous est marqué par la Vulgate n'est pas trop long, pour justifier leur chronologie.

Il est bien vrai que l'histoire populaire de cette grande monarchie, est non seulement douteuse, mais encore manifestement fausse ; car elle compte plus de quarante mille ans depuis la fondation de l'empire. Mais celle dont tous les savants conviennent est si suivie & si bien circonstanciée, établie par une tradition si constante, qu'on ne peut en douter parmi eux, sans passer pour ridicules, & comme ils s'expliquent eux-mêmes, pour hérétiques.

Suivant cette histoire qu'aucun de leurs savants ne révoque en doute, il y a beaucoup plus de quatre mille ans que la Chine avait les rois qui ont continué jusqu'à p1.206 présent sans aucune interruption. La même famille n'a pas toujours été sur le trône : il y en a eu vingt-deux différentes, qui ont donné deux cent trente-six empereurs. Plusieurs docteurs font encore remonter cette monarchie six cents ans plus haut, mais quoique leur opinion soit très probable, on peut néanmoins s'en tenir à la première ; & c'est une chose qui fait bien voir la grandeur & la noblesse de cet empire, puisque cinq ou six cents ans de plus ou de moins, ne diminuent pas notablement son antiquité.

Certainement après tous les examens qu'on a faits de cette chronologie, il ne nous est pas plus permis d'en douter que des histoires le plus communément reçues parmi nous, d'autant plus qu'elle n'a pu être altérée par les étrangers ; qu'elle a toujours passé parmi les savants du pays pour sûre & incontestable, qu'elle est écrite sans affectation & d'un style simple & naïf, qui porte avec foi un air de vérité qui persuade, que Confucius, estimé pour sa capacité, sa bonne foi, sa droiture, n'en a jamais douté, & établissait même là-dessus toute sa doctrine, cinq cent cinquante ans avant la naissance de notre

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Seigneur ; que ces livres sont très conformes à l'Écriture Sainte touchant l'âge des premiers <sup>p1.207</sup> hommes ; car ils assurent que Fohi régna cent cinquante ans, Chinum cent quarante, Hoamti cent onze, Yao cent dix-huit, & ainsi des autres en décroissant toujours, selon que l'histoire sainte nous l'apprend ; enfin que les éclipses observées dès ce temps-là ont dû en effet arriver, ce qu'ils ne pouvaient savoir que par l'observation & non pas par leurs calculs qui n'étaient pas assez exacts. Tout cela nous persuade qu'il y a peu de sûreté dans l'histoire profane du monde, si nous pouvons raisonnablement douter de celle de la Chine.

Au reste, cet empire eut le sort de tous les autres, dont l'origine est toujours peu considérable. Il y a de l'apparence que les enfants ou les petits-fils de Noé se répandirent dans l'Asie & percèrent enfin jusques dans cette partie de la Chine qui est la plus occidentale, & qu'on nomme à présent le Chansi & le Chensi. Ils vivaient au commencement en famille, & les rois étaient des pères à qui une longue suite d'années, beaucoup de troupeaux & les autres richesses champêtres avoient donné de l'autorité.

Fohi fut celui qui jeta le premier les fondements de la monarchie ; sa sagesse, sa capacité, ses bonnes mœurs, sa puissance <sup>p1.208</sup> & la réputation que son expérience & son grand âge lui avaient acquise, le firent écouter comme un oracle. Il régla tout pour la vie privée, pour la police, pour la religion ; de manière que l'État devint en peu de temps très florissant ; ses sujets occupèrent d'abord la province de Honan & quelques années après défrichèrent toutes les terres qui s'étendent jusqu'à la mer Orientale.

Il semble que les Chinois dès leur origine se soient senti quelque chose de plus que les autres hommes ; semblables à ces princes qui portent en naissant, une fierté naturelle qui les distingue toujours du peuple. Soit que les royaumes d'alentour fussent barbares, ou qu'ils leur fussent inférieurs en sagesse, ils se firent dès lors une maxime d'État, de n'avoir commerce avec les étrangers, qu'autant qu'il serait nécessaire pour recevoir leurs hommages ; encore ne cherchaient-ils

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

pas ces marques de souveraineté par un esprit d'ambition, mais pour avoir occasion de donner aux autres peuples de la terre les lois & les règles du gouvernement parfait.

Ainsi quand parmi leurs tributaires quelqu'un se dispensait de comparaître au temps marqué, ils ne l'obligeaient point <sup>p1.209</sup> à force ouverte de se soumettre ; au contraire ils lui portaient compassion. Qu'y perdons-nous, disaient-ils, s'il est toujours barbare ? puisqu'il s'éloigne de la sagesse, il doit s'en prendre à lui-même, toutes les fois qu'il manquera par passion ou par aveuglement.

Cette sage politique fit une si grande réputation aux Chinois, que dans toutes les Indes, dans la Tartarie, dans la Perse on les regardait comme les oracles du monde ; & les Japonais en avaient conçu une si haute idée, que quand Saint Xavier leur porta la foi, (quoiqu'en ce temps-là la Chine eût beaucoup perdu de son ancienne probité) une des plus grandes raisons qu'ils opposaient au Saint, était que cet empire si sage, si éclairé ne l'avait pas encore embrassée.

Mais cette politique qui les porta à se distinguer des autres, ce qui peut-être était au commencement une maxime très utile, dégénéra dans la suite en orgueil. Ils se regardèrent comme un peuple choisi, que le Ciel avait fait naître au milieu de l'univers pour lui donner la loi, seul capable d'instruire, de polir, de gouverner les nations. Ils se figuraient les autres hommes comme des nains & de petits monstres qui <sup>p1.210</sup> avaient été jetés sur les extrémités de la terre, comme la crasse & le rebut de la nature ; au lieu que les Chinois placés au milieu du monde, avoient seuls reçu de Dieu une forme raisonnable & une véritable grandeur. Leurs cartes anciennes sont remplies de ces sortes de figures, & de plusieurs emblèmes propres à inspirer le mépris qu'ils faisaient du genre humain.

Mais quand ils virent les Européens instruits en toute sorte de sciences, ils furent frappés d'étonnement.

« Comment se peut-il faire, disaient-ils, que des gens si éloignés de nous, aient de l'esprit & de la capacité ? Jamais ils

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

n'ont lu nos livres, ils n'en connaissent pas même les lettres ; ils n'ont point été formés par nos lois, & cependant ils parlent, ils raisonnent juste comme nous.

Nos ouvrages, comme sont les étoffes, les montres, les instruments de mathématique & semblables curiosités, les surprisent encore beaucoup : car ils pensaient qu'on ne trouvait qu'à la Chine des gens adroits, & de bons ouvriers. Ils connurent alors que nous n'étions pas si barbares qu'ils s'étaient imaginés ; & ils dirent assez plaisamment :

« Nous pensions que les autres peuples fussent tous aveugles, & que la nature n'eût donné des yeux qu'aux Chinois : cela <sup>p1.211</sup> n'est pas universellement vrai, & si les Européens ne voient pas aussi clair que nous, ils ont du moins chacun un œil.

J'ai vu quelquefois des Français si piqués de cette ridicule vanité, qu'ils ne pouvaient retenir leur colère. Ils auraient peut-être mieux fait de s'en divertir ; il faut du moins excuser les Chinois : jusqu'alors ils n'avaient vu que des Tartares ou des Indiens ; & ils regardaient de loin l'Occident comme nous regardons à présent les terres australes & les forêts du Canada. Si à trois cents lieues de Québec nous trouvions des mathématiciens Iroquois ou de savants Alkonkins qui nous découvrirent une nouvelle philosophie plus claire, plus étendue, plus parfaite que la nôtre, nous ne serions pas moins blâmables que les Chinois, de nous être préférés à ces peuples & de les avoir jusqu'ici traités de barbares.

A cet orgueil près, il faut avouer que la nation chinoise a eu de grandes qualités : beaucoup de douceur & de politesse dans l'usage du monde, du bon sens & de l'ordre dans leurs affaires ; du zèle pour le bien public ; des idées justes pour le gouvernement ; de l'esprit, médiocre à la vérité dans les sciences spéculatives, mais droit & sûr dans la morale, qu'ils ont <sup>p1.212</sup> toujours conservée très conforme à la raison.

Le peuple était appliqué à l'éducation des enfants dans leurs

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

familles, estimant par dessus toutes choses l'agriculture, laborieux à l'excès, aimant & entendant parfaitement le commerce. Les juges & les gouverneurs des villes affectaient une gravité dans leur extérieur, une sobriété dans leurs tables, une modération dans le domestique, & une équité dans tous les jugements, qui leur attiraient le respect & l'amour de tous les peuples. L'empereur même ne mettait sa gloire que dans le bonheur qu'il procurait à ses sujets ; & il se considérait moins comme le roi d'un grand État, que comme le père d'une nombreuse famille.

Ce caractère de la Chine, Monseigneur, que je viens de vous faire, n'est point flatté, mais tiré fidèlement de son histoire, qui nous fournit une infinité d'exemples de cette haute sagesse qui a été si longtemps l'âme de son gouvernement. Il est vrai que les guerres civiles, les rois faibles ou méchants, la domination étrangère ont troublé de temps en temps un si bel ordre. Mais soit que les lois fondamentales de l'État fussent excellentes, ou que les peuples apportassent en naissant de si p<sup>1.213</sup> heureuses dispositions, il est certain que ces fâcheux intervalles n'ont pas duré longtemps : pour peu qu'on les laissât à eux-mêmes, ils reprenaient leur première conduite ; & nous voyons encore à présent au milieu de la corruption, que les troubles domestiques & le commerce des Tartares y ont portée, des vestiges de cette ancienne probité.

Je ne prétends pas, Monseigneur, m'étendre fort au long sur cette matière. Je sais que c'est une lettre que j'ai l'honneur de vous écrire & non pas une histoire. D'ailleurs on travaille à mettre en français celle que les Chinois eux-mêmes nous ont laissée, & je suis sûr qu'elle vous plaira par sa nouveauté, & par les choses extraordinaires qu'elle contient.

Je me contente ici de vous tracer quelque image de l'état présent de la Chine par rapport aux mœurs & aux coutumes de ses peuples. Je pourrais en peu de mots vous en faire le portrait, en disant qu'on y vit à peu près comme nous vivons en Europe : l'avarice, l'ambition, l'amour du plaisir ont beaucoup de part à tout ce qui s'y passe : on trompe dans le négoce, l'injustice règne dans les tribunaux, les intrigues occupent les princes & les courtisans. p<sup>1.214</sup> Cependant les

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

gens de qualité prennent tant de mesures pour cacher le vice ; & les dehors sont si bien gardés, que si un étranger n'a soin de s'instruire à fond des choses, il s' imagine que tout est parfaitement réglé. C'est par là que les Chinois ressemblent aux Européens. Voici ce qui les en distingue : leur air, leur langage, leur naturel, leurs civilités & leurs manières sont non seulement différentes des nôtres, mais encore de celles que nous remarquons dans toutes les autres nations du monde.

Vous aurez sans doute, Monseigneur, remarqué les figures qui sont peintes sur les porcelaines & sur les cabinets de la Chine. Nos peintures en Europe nous flattent toujours, mais celles des Chinois les estropient & les rendent ridicules. Ils ne sont point si mal faits qu'ils se font eux-mêmes. Il est vrai qu'ils ne conviennent pas dans l'idée que nous nous formons de la véritable beauté. Ils veulent qu'un homme soit grand, gros & gras ; qu'il ait le front large, les yeux petits & plats, le nez court, les oreilles un peu grandes, la bouche médiocre, la barbe longue & les cheveux noirs. Cette taille fine, cet air vif, cette démarche noble & assurée que les Français estiment tant, ne sont <sup>p1.215</sup> nullement de leur goût. Un homme est bien fait, lors qu'il remplit un fauteuil, & que par sa gravité & son embonpoint il fait, si je l'ose dire, une grosse & une vaste figure. Pour ce qui est de la couleur, ils sont naturellement aussi blancs que nous, surtout du côté du Nord, mais comme les hommes se ménagent peu, qu'ils voyagent beaucoup, qu'ils ne portent sur la tête qu'un petit bonnet peu propre à défendre le visage des rayons du soleil, ils sont ordinairement aussi basanés que les Portugais des Indes, & même le peuple dans les provinces de Canton & de Yunnan qui, à cause des grandes chaleurs, travaille presque demi-nu, est d'un teint fort olivâtre.

Autant que les hommes se négligent sur ce point, autant les femmes ont-elles soin de se conserver : je ne sais si le fard leur est ordinaire ; mais on m'a dit qu'elles se frottent tous les matins le visage, d'une espèce de farine blanche, plus propre à ternir le teint qu'à lui donner un nouvel éclat. Elles ont toutes les yeux petits & le nez court : à cela près, elles ne cèdent en rien aux dames d'Europe : mais la modestie

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

qui leur est naturelle, relève infiniment leur bonne grâce : un petit collet de satin blanc qui tient à la veste, leur serre & leur couvre <sup>p1.216</sup> entièrement le col : les mains sont toujours cachées dans de longues & larges manches : elles marchent mollement & lentement, les yeux baissés, la tête penchée ; & l'on dirait à les voir que ce sont des religieuses ou des dévotes de profession, recueillies & occupées uniquement de Dieu. Ainsi la coutume a souvent plus de force pour gêner le sexe, que la vertu la plus austère ; & il serait à souhaiter que la sainteté du christianisme eût pu obtenir ici des dames chrétiennes, ce que l'usage du monde a inspiré depuis tant de siècles aux Chinoises idolâtres.

Cette modestie n'empêche pas qu'elles n'aient les entêtements ordinaires des femmes ; plus on les resserre, moins elles aiment la solitude. Elles s'habillent magnifiquement, & passent le matin plusieurs heures à se parer, dans la pensée qu'elles pourront être vues le jour, quoique pour l'ordinaire elles ne le soient que de leurs domestiques. Leur coiffure qui consiste ordinairement en plusieurs boucles de cheveux, mêlées de toutes parts de petits bouquets de fleurs d'or & d'argent, a quelque chose de fort singulier. Mais je ne puis, ni ne veux, Monseigneur, vous en faire la description, parce que je sais bien que vous <sup>p1.217</sup> n'attendez pas de moi ce détail. Je crois néanmoins que si on en voyait en France des modèles, on y serait tenté de quitter cet amas bizarre d'ornements dont on se sert, pour se coiffer à la chinoise.

Les dames portent comme les hommes une longue veste de satin ou de brocard rouge, bleu ou vert, selon leur goût particulier. Les plus âgées s'habillent de noir & de violet. Elles ont outre cela par dessus une espèce de surtout, dont les manches extrêmement larges traînent jusqu'à terre, quand on n'a pas soin de les relever. Mais ce qui les distingue de toutes les autres femmes du monde & qui en fait presque une espèce particulière, est la petitesse des pieds, & c'est le point le plus essentiel de leur beauté. Cela est surprenant & ne se peut comprendre. Cette affectation va même quelquefois à un excès qui passerait pour folie, si une bizarre & ancienne coutume, qui en matière

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

de mode, prévaut toujours aux idées les plus naturelles, ne les obligeait de suivre le torrent, & de s'accommoder à l'usage du pays.

Dès que les filles naissent, les nourrices ont grand soin de leur lier étroitement les pieds, de peur qu'ils ne croissent. La nature qui semble être faite à cette gêne, s'en <sup>p1.218</sup> accommode plus facilement qu'on ne s' imagine, & on ne s'aperçoit pas que leur santé en soit altérée. Leurs souliers de satin brodés d'or, d'argent & de soie, sont d'une propreté achevée, & quoique petits, elles s'étudient fort, en marchant, à les faire paraître. Car elles marchent, Monseigneur, ce qu'on aurait de la peine à croire, & elles marcheraient volontiers tout le jour, si elles avaient la liberté de sortir. Quelques-uns se sont persuadés, que ç'a été une invention des anciens Chinois, qui pour mettre les femmes dans la nécessité de garder la maison, mirent les petits pieds à la mode. Je m'en suis informé très souvent des Chinois même, qui n'en ont jamais ouï parler.

— Ce sont des contes, me dit l'un d'eux en riant : nos pères aussi bien que nous, connaissaient trop bien les femmes, pour croire qu'en leur retranchant la moitié des pieds, on leur ôterait le pouvoir de marcher & l'envie de voir le monde,

Pour peu qu'on eût voulu consulter les relations sur l'air & la physionomie des femmes chinoises, il n'aurait pas été facile d'abuser de la charité de quelques dames de Paris, qui l'an passé recueillirent une Française abandonnée, & lui donnèrent toute sorte de secours, parce qu'elle se <sup>p1.219</sup> disait étrangère, & d'une des meilleures familles de la Chine. Cet accident surprit tous les curieux ; & Monsieur le Marquis de Croissi me témoigna que je lui ferais plaisir d'examiner la vérité de cette histoire.

La charité, m'ajouta-t-il, n'en est pas moins agréable à Dieu, quoiqu'on l'exerce sur des sujets qui ne la méritent point ; s'il n'était ici question que d'une pure méprise en fait d'aumône, on pourrait sans scrupule laisser dans l'erreur ceux qu'on trompe sous un faux prétexte de nécessité. Mais cette fille s'est dite païenne, on l'exhorte depuis

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

longtemps à se convertir, on l'instruit ; elle conçoit déjà ou fait semblant de concevoir nos mystères ; en un mot elle veut embrasser notre religion ; & l'on est sur le point de lui donner le baptême en cérémonie. Si elle est Chinoise tout cela est bien ; & nous devons admirer la Providence qui amène de si loin cette âme pour la mettre dans le sein de l'Église, mais si c'est une Française, qui apparemment a été baptisée dès son enfance, cet abus du sacrement qu'elle veut recevoir une seconde fois, est un sacrilège digne de punition, dont les personnes qui l'assistent deviennent elles-mêmes coupables.

J'étais déjà fort prévenu contre cette <sup>p1.220</sup> prétendue chinoise ; mais outre l'ordre de Monsieur de Croissi, je crûs qu'il serait bon de m'en instruire à fond, pour désabuser ceux qui y étaient intéressés. Quand elle sut que je la voulais voir, elle ne fut pas peu embarrassée. Ce n'est point un Père de la Chine, dit-elle, mais un de ces missionnaires des Indes, que la révolution de Siam a obligés de revenir. On eût même, quand je parus, beaucoup de peine à la trouver, & ce ne fut qu'après l'avoir longtemps cherchée, qu'on la déterra enfin, & qu'on lui persuada de comparaître.

Dès que je la vis, je n'eus pas besoin d'examen, les traits de son visage, sa démarche, ses pieds, toutes ses manières la trahirent. Elle feignait en parlant français, de ne savoir pas bien la langue ; mais outre que la construction des mots qu'elle tâchait de mal articuler, était tout à fait naturelle, ce qu'un étranger n'attrape presque jamais bien, elle prononçait d'ailleurs avec beaucoup de fermeté plusieurs lettres, dont les Chinois n'ont pas l'usage, & qu'il leur est impossible d'exprimer.

Après les premiers discours, je lui demandai de quelle province de la Chine, de quelle famille elle était ; & par quelle étrange aventure elle se trouvait éloigné <sup>p1.221</sup> de son pays.

— Je suis de Pékin même, répondit-elle, capitale de l'empire, née dans le palais de l'empereur, élevée à la cour & fille du prince couronné ; c'est-à-dire, d'un prince qui dispose souverainement de tout, plus maître, plus puissant que

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

l'empereur même, dont les plaisirs ne sont jamais troublés par les soins des affaires publiques, & qui peu touché du bon ou du mauvais état de son empire, borne toute son ambition à se rendre heureux, & à mener une vie molle & délicate.

Je m'étais embarquée avec ma mère, qui avait dessein de passer au Japon, afin d'y ménager un mariage pour ma famille. Dans le trajet, notre vaisseau fut attaqué par un pirate hollandais, qui le prit, le brûla, & m'amena prisonnière. Ce barbare eut néanmoins pour moi des soins capables d'adoucir ma captivité, si la perte de ma mère ne m'eût rendue inconsolable ; car elle était morte à mes yeux, & l'image d'un si funeste accident qui se présentait nuit & jour à mon esprit, ne me permettait presque pas de faire réflexion à tous les bons offices qu'il me rendait.

Cependant ma condition n'était point encore si déplorable que je m'imaginai. Le Hollandais victorieux fut quelques p1.222 jours après vaincu lui-même par un corsaire français. Je fus une seconde fois captive & traitée par le nouveau capitaine avec tant de dureté, que je compris en ce moment que ma douleur pouvait croître, & que l'excès des misères qu'on souffre en ce monde, n'est jamais si grand qu'on ne puisse encore devenir plus misérable. Cette navigation fut pour moi plus que pour toute autre, longue, dangereuse, pleine de chagrins & d'amertume. Enfin nous abordâmes à un port que je ne connaissais point ; on me débarqua, & après m'avoir traînée au travers de plusieurs provinces, on m'a cruellement abandonnée, & je me suis trouvée sans secours, sans appui, au milieu de cette grande ville, que j'entends appeler Paris.

Il est vrai que le Ciel ne m'a pas tout à fait abandonnée ; le mot de Pékin, le seul par lequel je pouvais en quelque façon faire connaître ma patrie, & que je répétais pour cela très souvent, m'a tirée de la misère. Quelques dames à ce seul nom furent touchées de compassion, me recueillirent dans

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

leur maison ; & m'ont depuis ce temps-là traitée avec tant de charité, que je ne sais si je dois me plaindre du destin qui m'a conduite en de si bonnes mains.

<sup>p1.223</sup> Elle avait en effet quelque sujet d'être contente de son sort, beaucoup meilleur qu'elle ne devait naturellement espérer. On la traitait en fille de bonne maison, & peu s'en fallait qu'on ne lui donnât la qualité de princesse couronnée, nom beaucoup plus connu en France qu'à la Chine, où cette dignité est encore à naître. On m'ajouta que beaucoup de personnes s'empressaient pour lui faire plaisir, & que monsieur N. un de nos plus célèbres écrivains avait déjà composé en son nom, trois lettres extrêmement éloquentes, l'une pour l'empereur, l'autre pour le prince couronné, & la troisième pour quelque autre prince de sa famille. Il en a sans doute tout le mérite devant Dieu, & peut-être même devant les personnes qui l'y ont engagé ; mais je ne crois pas que jamais la Chine lui en sache gré.

Pour moi, Monseigneur, j'avoue que le seul récit de cette aventure m'a paru un peu fabuleux, & qu'il a un air de roman capable de détromper ceux qu'un excès de charité n'aurait pas entièrement aveuglés. La connaissance particulière que j'ai de ce qui se passe dans ce nouveau monde, contribue encore beaucoup à m'affermir dans ce sentiment. Le prince <sup>p1.224</sup> couronné est une chimère, qui n'a pas même la moindre apparence de vérité. La naissance d'une fille dans un palais où il n'y a que des eunuques, est encore plus difficile à croire. Les Hollandais ne sont point en guerre avec les Chinois, & il n'est pas de leur intérêt de se brouiller avec eux en attaquant leurs vaisseaux. Les dames chinoises qui ne sortent presque jamais de leur maison, n'ont garde d'entreprendre sur mer un voyage de long cours ; & ce mariage qu'elles vont ménager au Japon, n'est pas plus vraisemblable que le serait celui d'une princesse de France, qu'on feindrait s'embarquer à Brest pour aller aux Indes épouser un mandarin siamois.

D'ailleurs on connaît tous les vaisseaux que nous avons pris sur les Hollandais, aussi bien que ceux qui sont arrivés des Indes en France : nous en connaissons les capitaines ; nous savons leurs prises, leurs

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

combats, leurs aventures ; cependant il ne s'est rien passé de tout ce que notre Chinoise raconte ; & si elle est assez malheureuse pour se trouver au milieu des rues de Paris, pauvre abandonnée, inconnue, elle doit moins s'en prendre à la cruauté de nos Français, qu'à sa mauvaise fortune, qui n'a pas eu soin de la mieux placer en ce monde.

<sup>p1.225</sup> Pour achever de convaincre ceux qui étaient présents à notre entrevue, je lui fis diverses questions touchant les principales villes de la Chine. Je l'interrogeai sur la monnaie, l'écriture, les caractères & la langue du pays. Elle me dit qu'elle avait souvent fait le voyage de Pékin à Nankin en moins de trois jours, quoiqu'il y ait plus de deux cents lieues de l'un à l'autre ; qu'on usait de monnaie d'or, quoi que l'or n'ait de cours dans l'empire, que comme les pierres précieuses en ont en Europe ; que celle d'argent était frappée au coin comme la nôtre, ronde, plate, portant les armes de l'empereur, & diverses figures, selon la coutume de l'Orient. Cependant l'argent n'a point de figure réglée, on le fond en lingots, on lui donne telle forme qu'on veut, sans armes, sans ordre, sans ornements ; on le coupe en divers morceaux grands ou petits selon le besoin, & c'est au poids seulement, & non pas à la marque du prince, qu'on en connaît la valeur.

J'écrivis quelques caractères chinois, car elle s'était vantée de savoir lire ; une personne de sa qualité n'eût osé dire le contraire. Mais par malheur elle se trompa, & prit le papier à revers, lisant <sup>p1.226</sup> hardiment les lettres renversées, comme si elles eussent été droites. Au reste, ce qu'elle prononçait n'avait nul rapport au sens naturel de l'écriture. Enfin je lui parlai chinois ; & de crainte qu'elle n'évitât la difficulté, je lui déclarai que je parlais la langue mandarine qui a cours partout l'empire, & dont on use constamment à la cour. Elle eut assez de hardiesse pour former sur le champ un jargon bizarre & ridicule, mais si mal entendu, qu'on voyait assez qu'elle n'avait pas eu le temps de le bien concerter» Ainsi comme elle ne put comprendre ce que je lui disais, j'eusse été fort embarrassé d'expliquer ce qu'elle me voulait dire ; si néanmoins elle me voulait dire quelque chose.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Après cet examen elle devait rougir de honte, & confesser de bonne foi son imposture ; mais elle soutint toujours la conversation d'un sang froid, & avec un air d'assurance, qui fit juger à tout le monde que son roman chinois n'était pas la première histoire qu'elle eût faite.

J'ai crû, Monseigneur, que vous seriez bien aise d'être instruit de celle-ci : outre qu'elle peut vous donner quelque plaisir, elle servira encore à vous faire comprendre, que l'air, le visage, & les manières des femmes de la Chine n'ont rien de <sup>p1.227</sup> commun avec celles des Européennes, & qu'une Française est hien hardie, quand sous le nom emprunté de Chinoise, elle prétend imposer aux gens, qui ont longtemps comme moi pratiqué l'une & l'autre nation.

Après cette petite digression, vous voulez bien que je reprenne mon premier discours.

L'habillement des hommes, comme partout ailleurs, y est fort différent de celui des femmes. Ils se rasent toute la tête, excepté par derrière, où ils laissent croître au milieu autant de cheveux, qu'il est nécessaire pour faire une longue queue tressée. Ils n'ont point l'usage du chapeau comme nous, mais ils portent continuellement un bonnet, que la civilité leur défend d'ôter.

Ce bonnet est différent selon les différentes saisons de l'année ; celui, dont on use en été, a la forme de cône, c'est-à-dire qu'il est rond & large par le bas, mais court & étroit par le haut, où il se termine tout à fait en pointe. Le dedans est doublé d'un beau satin, & le dessus couvert d'une natte très fine, & très estimée dans le pays. Outre cela on y ajoute un gros flocon de soie rouge, qui tombe tout à l'entour, & qui se répand jusques sur les bords ; de sorte que quand on marche, cette soie flotte <sup>p1.228</sup> irrégulièrement de tous côtés ; & le mouvement continuel de la tête lui donne un agrément particulier.

Quelquefois au lieu de soie on porte une espèce de crin, d'un rouge vif & éclatant, que la pluie n'efface point, & qui est surtout en usage parmi les cavaliers. Ce crin vient de la province de Soutchoüen, & croît aux jambes de certaines vaches ; sa couleur naturelle est blanche, mais

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

on lui donne une teinture, qui le rend plus cher que la plus belle soie. En hiver on porte un bonnet de peluche, bordé de zibeline, ou de peau de renard ; le reste est d'un beau satin noir ou violet, couvert d'un gros flocon de soie rouge, comme celui d'été. Il n'y a rien de plus propre que ces bonnets, & on les vend quelquefois huit & dix écus ; mais ils sont si courts, que les oreilles paraissent toujours découvertes, ce qui est très incommode au soleil & dans les voyages. Quand les mandarins se trouvent en cérémonie, le haut du bonnet est terminé par un diamant, ou par quelque autre pierre de prix assez mal taillée, mais enchâssée dans un bouton d'or très bien travaillé. Les autres ont un gros bouton d'étoffe, de cristal, d'agate, ou de quelque autre matière que ce soit.

<sup>p1.229</sup> Leur habit est long & assez commode pour les gens de lettres, mais embarrassant pour les cavaliers. Il consiste dans une veste, qui descend jusqu'à terre, dont les pans se replient par devant l'un sur l'autre, de manière que celui de dessus s'étend jusqu'au côté gauche, où on l'attache tout le long avec quatre ou cinq petits boutons d'or ou d'argent. Les manches, qui sont larges auprès de l'épaule, vont peu à peu se rétrécissant jusqu'au poignet comme celles de nos aubes ; mais elles s'étendent presque sur toute la main, & ne laissent par-dessus de découvert que le bout des doigts. On serre la veste avec une large ceinture de soie, dont les deux bouts pendent jusqu'aux genoux. Les Tartares y attachent aux deux côtés un mouchoir, un étui à couteau & à fourchette avec des cure-dents, une bourse, & d'autres petits ornements de toilettes. En été on a le col tout nu, ce qui a fort mauvaise grâce : en hiver on le couvre d'un collet de satin qui tient à la veste, ou d'une bande de zibeline ou de peau de renard large de trois ou quatre doigts, qui s'attache par devant avec un bouton, & qui sied fort bien, surtout aux cavaliers.

Outre la veste, on prend par-dessus une espèce de surtout à manches larges & <sup>p1.230</sup> courtes, comme celles des robes de palais ; les gens de lettres les portent fort longs ; les cavaliers, & surtout les Tartares les veulent courts ; & ceux dont ils usent, ne descendent que



**Écolier chinois.**

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

jusqu'à la hauteur de la poche. Pour les habits de dessus, on se contente en été d'un simple caleçon de taffetas blanc sous une chemise fort ample & fort courte de même étoffe ; mais en hiver la chemise est de toile, & par dessus on a des hauts-de-chausses de gros satin fourré de coton, ou de soie crue, ce qui est encore plus chaud.

Tout cela est assez naturel, mais peut-être, Monseigneur, serez-vous surpris d'apprendre, que les Chinois sont toujours bottés, & que lors qu'on leur rend visite, si par quelque accident ils se trouvaient sans bottes, ils font attendre les gens pour les aller prendre. Nous avons besoin de cet exemple pour justifier notre ancienne coutume ; mais nous avons encore poussé cette mode plus loin qu'eux ; car on a vu, que nos Français, non contents de marcher bottés par les rues, s'armaient autrefois de grands éperons, afin que rien ne manquât à l'ornement du cavalier. Le bon goût nous est venu sur ce point, comme sur plusieurs autres ; mais apparemment les Chinois qui sont entêtés de l'antiquité ne s'en <sup>p1.231</sup> guériront pas sitôt : & c'est surtout pour eux une assez grande bizarrerie, de n'oser aller en ville sans bottes, puisqu'ils se font toujours porter en chaise.

Encore cette mode serait-elle pardonnable en hiver ; car comme leurs bottes sont de soie, & les bas à botter d'une étoffe piquée, doublée de coton & épaisse d'un bon pouce, la jambe est par là bien défendue contre le froid ; mais en été, dans un pays où les chaleurs sont extrêmes, il n'y a que les Chinois au monde, qui pour conserver un air de gravité, puissent se résoudre d'être ainsi dans une espèce d'étuve depuis le matin jusqu'au soir. Aussi le peuple qui travaille ne s'en sert presque point, soit pour la commodité, soit pour s'en épargner la dépense.

La forme de ces bottes est un peu différente des nôtres, car elles n'ont ni talon ni genouillère. Quand on fait un long voyage à cheval, elles sont d'un cuir bien passé, ou d'une grosse toile noire de coton piquée ; mais dans la ville on les porte ordinairement de satin, avec un gros bord de velours ou de panne sur le genou. Le peuple en public, & les gens de qualité dans leur domestique, chaussent au lieu de souliers des patins de toile noire ou <sup>p1.232</sup> d'étoffe de soie très propres, & très



**Soldat chinois.**

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

commodes : ils tiennent d'eux-mêmes au pied par un rebord qui couvre le talon, sans qu'il soit besoin de les attacher par devant.

On n'a point à la Chine l'usage des gants & des manchons ; mais comme les manches de la veste sont fort longues, on y retire la main durant le froid, pour la tenir plus chaude. Je ne sais, Monseigneur, si j'oserais ajouter une autre coutume, qui est fort ancienne parmi les Chinois, & qui n'est guère conforme à la politesse française. Leurs docteurs & les autres gens de lettres laissent croître excessivement leurs ongles, de manière que quelques-uns ne les ont guère moins longs que les doigts ; c'est parmi eux non seulement un ornement, mais encore une distinction, par laquelle on connaît, qu'ils sont éloignés par leur état des arts mécaniques, & que les sciences les occupent uniquement. Enfin comme ils affectent en tout un air de gravité, qui attire le respect, ils se sont imaginé qu'une longue barbe y pouvait contribuer ; ils la laissent croître, & s'ils n'en ont pas beaucoup, ce n'est pas faute de la cultiver ; mais la nature en ce point les a très mal partagés, & il n'y en a aucun, qui ne porte envie aux Européens, qu'ils <sup>p1.233</sup> regardent en cette matière comme les plus grands hommes du monde.

Voilà, Monseigneur, un détail, qui fera en quelque sorte connaître l'air & les manières chinoises. Je ne crois pas, me disait un jour un Espagnol, à qui je parlais de cette matière, qu'on en doive être fort choqué en France. Il y a bien de l'apparence, que ces modes ont autrefois régné parmi vous. Car y en a-t-il aucune, qui ait échappé à une imagination aussi féconde que celles des Français. Depuis quatorze cents ans que la monarchie dure, il y a eu plus de quatorze cents modes. On a épuisé toutes les combinaisons, & parcouru toutes les figures. Ainsi peut-être qu'il n'y a point d'habit au monde, qui vous doive paraître étranger, & tout ce que nous pouvons dire, quand quelqu'un de ceux qu'on vous présente, vous déplaît, c'est que la mode en est passée.

Il est vrai, que les Chinois sont moins changeants que nous ; mais ils ont poussé les choses à une autre extrémité : car plutôt que d'abandonner leur ancien habit, ils ont renouvelé une cruelle guerre contre les Tartares, & la plupart ont mieux aimé perdre la tête, que de



**Colonel chinois.**

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

permettre qu'on leur coupât les cheveux. Néanmoins il faut <sup>p1.234</sup> avouer, que la constance de ces peuples a quelque chose d'admirable ; car quand les Tartares les attaquèrent, il y avait plus de deux mille ans qu'ils conservaient leur premier habit ; ce qu'on ne peut attribuer qu'au bon ordre de l'empire, dont le gouvernement a toujours été uniforme, & où les lois se sont exactement observées jusques dans les moindres choses.

Cependant je suis bien persuadé, que ces manières ne plairont pas à tous nos Français ; mais aussi les modes, dont nous sommes si entêtés, ne paraissent pas aux Chinois si belles, que nous pourrions nous l'imaginer. Les perruques surtout leur blessent étrangement l'imagination ; & ils nous regardent comme des gens, qui au défaut de barbe s'en feraient attacher une artificielle au menton, laquelle descendrait jusqu'aux genoux. Cette bizarre coiffure, disent-ils, & cet amas prodigieux de cheveux crépus, sont bons sur le théâtre, pour ceux qui veulent représenter le Diable ; mais a-t-on la figure naturelle de l'homme, quand on est ainsi contrefait ? de sorte que peu s'en faut que la politesse chinoise ne nous fasse sur cet article seul notre procès comme à des barbares.

Ils ont aussi de la peine à se persuader, <sup>p1.235</sup> que de longues jambes découvertes, avec un bas bien tiré, & des culottes étroites fassent un bon effet, parce qu'ils sont accoutumés à un air de gravité, qui leur donne d'autres idées. Ils s'accommoderaient beaucoup mieux de la figure d'un magistrat rasé, sans perruque, & à qui avec sa robe de palais on donnerait des bottes, qu'à tous ces ajustements, qui laissent à nos cavaliers une taille fine, une démarche aisée, un air vif & dégagé : ce qui n'est du tout point de leur goût. C'est ainsi que le ridicule plaît, & qu'on est souvent choqué des véritables agréments, selon que la prévention ou la coutume ont tourné différemment l'imagination ; si néanmoins dans toutes ces modes, il y a d'autre beauté véritable, que cette simplicité toute nue, que la nature encore innocente & libre de passions a inspirée aux hommes, pour la nécessité & la commodité de la vie.



**Mandarin chinois en habit de cérémonie.**

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Quoique les gens de qualité observent exactement toutes les bienséances de leur état, & ne paraissent jamais découverts en public, quelque grande que soit la chaleur, néanmoins dans le particulier, & parmi leurs amis, ils sont libres jusqu'à l'excès ; ils quittent souvent bonnet, surtout, veste & chemise, ne se réservant qu'un <sup>p1.236</sup> simple caleçon de taffetas blanc, ou de toile transparente. Cela est d'autant plus surprenant, qu'ils condamnent les moindres nudités dans les peintures, & qu'ils sont même scandalisés de ce que nos graveurs représentent les hommes avec les bras, les jambes & les épaules découvertes. Ils n'ont pas tort d'être choqués de la licence peu chrétienne de nos ouvriers ; mais ils sont ridicules de blâmer sur la toile & sur le papier, ce qu'ils pratiquent eux-mêmes avec tant de liberté & d'indécence en leurs propres personnes.

Pour ce qui est du peuple, il passe en cela toutes les bornes de la modestie & de la pudeur, surtout dans les provinces méridionales, où les bateliers & certaines autres gens de métier sont de la dernière impudence ; & en vérité les Indiens les plus barbares, quoique le climat les dût excuser, me paraissent en cette matière beaucoup moins barbares que les Chinois. Presque tous les ouvriers & les petits marchands vont par les rues avec un simple caleçon, sans bonnet, sans bas, & sans chemise, ce qui les rend fort basanés & souvent de couleur olivâtre. Dans les provinces du Nord, on est un peu plus réservé, & le froid malgré qu'ils en aient, les rend modestes & retenus.

<sup>p1.237</sup> Après vous avoir expliqué les modes de la Chine, peut-être serez-vous bien aise, Monseigneur, que je vous parle de leurs étoffes. Voici en général ce que j'en ai remarqué. Leur soie est sans contredit la plus belle qui soit au monde. On en fait en plusieurs provinces, mais la meilleure & la plus fine se trouve dans celle de Tchekiam, parce que le terroir est très propre pour les mûriers, & que l'air a un certain degré de chaleur & d'humidité, plus conforme à la nature des vers dont on la tire. Tout le monde s'en mêle, & le commerce en est si grand, que cette seule province en pourrait fournir à toute la Chine, & à une grande partie de l'Europe.



**Dame chinoise en déshabillé.**

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Néanmoins les plus belles étoffes se travaillent dans la province de Nankin, où presque tous les bons ouvriers se rendent. C'est là que l'empereur se fournit de celles qui se consomment dans le palais, & dont il fait présent aux seigneurs de la cour. Les soies de Canton ne laissent pas d'être estimées, surtout parmi les étrangers, & les étoffes de cette province sont même d'un plus grand débit, que celles de toutes les autres provinces de la Chine.

Quoique toutes ces étoffes aient beaucoup de rapport aux nôtres, l'ouvrage <sup>p1.238</sup> néanmoins a toujours quelque chose de différent. J'y ai vu de la panne, du velours, des brocards, du satin, des taffetas, des crépons, & plusieurs autres espèces, dont je ne sais pas même le nom en France. Celle qui parmi eux a le plus de cours, se nomme toüanse ; c'est une sorte de satin plus fort & moins lustré que le nôtre, quelquefois uni, & souvent diversifié par des fleurs, des oiseaux, des arbres, des maisons & des nuages.

Ces figures ne sont pas relevées sur le fond, par un mélange de soie crue, comme nos ouvriers le pratiquent en Europe, ce qui rend nos ouvrages moins durables ; toute la soie en est retorse, & les fleurs y sont distinguées par la seule différence des couleurs & des nuances. Quand on y mêle de l'or ou de l'argent, il ressemble fort à notre brocard ; mais leur or & leur argent se met en œuvre d'une manière qui leur est particulière. Car au lieu qu'en Europe nous passons l'or par la filière avec tant de subtilité qu'on le peut retordre avec le fil ; les Chinois pour épargner la matière, ou pour ne s'être pas avisés de cet artifice, se contentent de dorer ou d'argenter une longue feuille de papier, qu'ils coupent ensuite en de très petites bandes, dont ils enveloppent la soie.

<sup>p1.239</sup> Il y a en cela beaucoup d'adresse, mais cette dorure n'est pas de durée ; l'eau ou même l'humidité en ternit aisément l'éclat : cependant quand les pièces sortent des mains de l'ouvrier, elles sont très belles, & on les prendrait pour des étoffes de grand prix. Quelquefois on se contente de passer dans la pièce ces petites bandes de papier doré, sans les avoir roulées sur le fil, & pour lors les figures,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

quoique propres & bien tournées, durent beaucoup moins ; aussi le brocard en est-il à meilleur marché.

Parmi les différentes figures qu'ils y représentent, celle de dragon est très ordinaire. Il y en a de deux sortes : celui auquel on donne cinq ongles, & qui se nomme *Lom*, est uniquement employé sur les étoffes que l'on destine pour l'empereur : ce sont ses armes, que Fohi fondateur de l'empire, prit le premier pour lui & pour ses successeurs, il y a plus de quatre mille ans. La seconde espèce de dragon n'a que quatre ongles, il s'appelle *Mam*. L'empereur Vouvam, qui régnait il y a deux mille huit cent trente-deux ans, ordonna que tout le monde en pourrait porter, & depuis ce temps-là l'usage en est devenu commun.

<sup>p1.240</sup> On use en été d'une autre sorte d'étoffe plus simple & plus légère, que les Chinois nomment *Cha* ; elle est moins serrée, & moins lustrée que notre taffetas, mais beaucoup plus moelleuse ; quoique plusieurs la veulent unie, la plupart néanmoins la portent semée de grandes fleurs percées à jour & vidées comme les dentelles d'Angleterre, & souvent en si grand nombre qu'on ne voit presque pas le corps de l'étoffe. Ces habits d'été sont très commodes, & d'une propreté achevée ; ainsi tous les gens de qualité s'en servent : d'ailleurs le taffetas n'en est pas cher, & une pièce entière qui suffit pour une longue veste & un surtout, ne revient pas à deux pistoles.

La troisième espèce est encore un taffetas particulier, qui sert à faire des caleçons, des chemises, & des doublures : on le nomme *tchéouze*. Il est serré, & néanmoins si pliant qu'on a beau le doubler & le presser à la main, on ne peut presque jamais lui faire prendre aucun pli. Il se vend au poids, & il est d'un si bon usage qu'on le lave comme la toile, sans qu'il perde beaucoup de son premier lustre.

Outre la soie ordinaire, dont je viens de parler, & que nous connaissons en Europe, la Chine en a d'une autre sorte, qu'on <sup>p1.241</sup> trouve dans la province de Chanton. Les vers dont on la tire sont sauvages ; on les va chercher dans les bois, & je ne sache pas qu'on en nourrisse dans les maisons. Cette soie est de couleur grise, sans aucun

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

lustre ; de sorte que ceux qui n'y sont pas accoutumés, prennent les étoffes, qui en sont faites, pour de la toile rousse, ou pour un droguet des plus grossiers : cependant elles sont infiniment estimées, & coûtent beaucoup plus que le satin. On les nomme *kien-tchéou* ; elles durent très longtemps ; quoique fortes & serrées, elles ne se coupent point ; on les lave comme la toile, & les Chinois assurent que non seulement les taches ne les gâtent pas, mais qu'elles ne prennent pas même l'huile.

La laine est très ordinaire, & à fort bon marché par toute la Chine, surtout dans les provinces de Chensi, de Chansi, & de Soutchoüen, où l'on nourrit une infinité de troupeaux. Cependant les Chinois ne font point de draps. Ceux d'Europe, que les Anglais leur portent y sont très estimés ; mais parce qu'ils les vendent incomparablement plus cher que les plus belles étoffes de soie, on n'en achète guère. Ainsi les mandarins se font en hiver des robes de chambre d'une espèce de bure, faute de meilleur drap. Pour <sup>p1.242</sup> les droguets, les serges, & les étamines, nous n'en avons pas de meilleures que les leurs. Ce sont pour l'ordinaire les femmes des bonzes qui y travaillent, parce que les bonzes s'en servent eux-mêmes. Il s'en fait partout un grand commerce.

Outre les toiles de coton, qui sont très communes, ils usent encore en été de toile d'ortie pour de longues vestes ; mais celle qui est la plus estimée, & qui ne se trouve nulle autre part, se nomme *copou* ; parce qu'elle est faite d'une herbe, que les gens du pays appellent *co*, qui se trouve dans la province de Fokien.

C'est une espèce d'arbrisseau rampant, dont les feuilles sont beaucoup plus grandes que celles du lierre ; elles sont rondes, molles, vertes par le dedans, blanchâtres & cotonnées par le dehors. Le petit bâton, qui fait le corps de ce lierre, devient extrêmement long ; on le laisse croître & ramper dans les champs. Il y en a de gros comme le petit doigt, qui est pliant & cotonné comme ses feuilles. Quand il commence à sécher, on le coupe ; l'on en fait pourrir les gerbes dans eau, comme le chanvre ; & on en tire toujours la première peau, qu'on rejette ; mais de la seconde, qui est beaucoup plus <sup>p1.243</sup> fine, & qu'on divise à la main en de très petits filets, sans la battre & sans la filer, on

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

en fait cette belle toile dont je parle : elle est transparente, assez fine, mais si fraîche & si légère qu'il semble qu'on ne porte rien.

Tous les gens de qualité en font de longues vestes durant les grandes chaleurs, avec un surtout de Cha. Au printemps & en automne on prend du kien-tchéou, & en hiver du toüanzé, c'est-à-dire, du gros satin ou du brocard. Les gens graves le veulent tout uni, les autres le portent avec des fleurs ; mais personne, excepté les mandarins dans les assemblées, ou dans certaines visites de cérémonies, n'use de brocard d'or ou d'argent. Le peuple, qui ne s'habille ordinairement que de grosse toile teinte en bleu ou en noir, la fourre de coton, ou la double de peau de mouton durant le froid ; mais les gens de qualité doublent leurs vestes & leurs surtouts de ces belles peaux de zibeline, d'hermine, de renard, & d'agneau. On se sert aussi pour le même usage de petit-gris & de panne.

Comme l'hermine y est fort rare, on se contente ordinairement d'en mettre sur les bords de la veste, & sur les bouts des <sup>p1.244</sup> manches ; celle <sup>1</sup> que j'y ai vue ne me paraît pas d'un beau blanc.

La zibeline est assez connue en France, mais elle y est beaucoup moins commune qu'à la Chine, où tous les mandarins considérables en portent. Une seule peau d'un pied de long, & de quatre à six pouces de large (car cet animal <sup>2</sup> est fort petit) coûtera quelquefois dix écus ; mais quand on en choisit des plus belles pour un habit complet, la doublure entière d'une veste coûtera jusqu'à cinq & six mille francs : on peut néanmoins en avoir une assez belle pour deux cents pistoles.

Les peaux de renard sont aussi d'un grand usage. Ceux qui veulent être magnifiques ne prennent que celles du ventre de cet animal <sup>3</sup>, où le poil est plus long, plus fin & plus doux ; & ainsi d'une infinité de petites pièces que l'on joint ensemble, on fait une doublure entière, qui pour la veste & le surtout revient ordinairement à cinq ou six cents francs.

---

<sup>1</sup> In chu.

<sup>2</sup> Tiao-chu.

<sup>3</sup> Sao-chu.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Il y a plusieurs autres espèces de peaux, que la Tartarie leur fournit & dont les mandarins se servent pour s'asseoir à terre, surtout dans le palais, quand ils attendent le temps de leur audience. On en met aussi sous les matelas, non seulement <sup>p1.245</sup> afin d'échauffer le lit, mais encore pour en ôter toute l'humidité. Outre cela il en est d'une espèce particulière <sup>1</sup> que je trouve parfaitement belle : le poil, qui paraît long, doux, extrêmement fourni, est d'un beau gris-blanc, mêlé de noir, coupé de bandes jaunes & noires, comme celles des tigres ; on en fait de grandes robes d'hiver qu'on porte en ville, dont le poil se met en dehors, de sorte que quand les mandarins sont gros & courts, ce qui leur est assez ordinaire, & qu'outre deux fourrures de dessus pour la veste & pour le surtout, ils ont encore endossé une de ces robes à longs poils, ils ne paraissent pas fort différents d'un ours, ou de l'animal dont ils empruntent la peau ; quoiqu'en cet état ils s'imaginent être très propres, & avoir fort bonne grâce.

De toutes les fourrures, les plus communes sont celles de peau d'agneau <sup>2</sup> : elles sont blanches, cotonnées & fort chaudes, mais pesantes, & dans les commencements, d'une odeur forte ; à peu près comme les gants gras qui sentent l'huile. Je m'étonne que la mode n'en soit en France : ceux qui aiment les tailles fines & déliées ne s'en accommoderaient pas ; mais d'ailleurs il n'y a rien de plus propre & de plus commode pour l'hiver.

<sup>p1.246</sup> Au reste, si l'on n'y apporte un grand soin, toutes ces peaux se gâtent facilement, surtout dans les pays chauds & humides ; les vers s'y mettent, & le poil tombe. Pour les conserver, les Chinois, dès que l'été s'approche les exposent à l'air durant quelques jours, quand le temps est beau & sec, ils les battent ensuite avec des verges, ou les secouent souvent, pour en faire sortir la poussière ; & après les avoir renfermées dans de grands pots de terre, qu'ils bouchent exactement, après y avoir jeté des grains de poivre, & d'autres graines amères, ils ne les en retirent qu'au commencement de l'hiver.

---

<sup>1</sup> Ta-chu.

<sup>2</sup> Yam-pi.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Outre les habits ordinaires, il y en a de deux sortes qui méritent bien d'être connus. On prend les premiers pour se garantir de la pluie ; car les Chinois qui aiment fort les voyages, n'épargnent rien pour voyager commodément : ils sont d'un gros taffetas, encroûté d'une huile épaisse, laquelle tient lieu de cire, & qui étant une fois bien sèche, rend l'étoffe verte, transparente & extrêmement propre : ils en font des bonnets, des vestes, & des surtouts qui résistent à la pluie durant quelque temps, mais qui percent à la longue, à moins que l'habit ne soit bien choisi & <sup>p1.247</sup> préparé avec beaucoup de soin. Les bottes sont de cuir bien passé, mais si petites que les bas se gâtent aux genoux, à moins que l'on ne soit à cheval comme les Tartares, les jambes doublées & les étriers extrêmement courts.

Les habits de deuil ont aussi quelque chose de singulier. Le bonnet, la veste, le surtout, les bas, & les bottes, se font de toile blanche, & depuis les princes jusqu'aux derniers artisans, nul n'oserait en porter d'une autre couleur. Dans le grand deuil le bonnet a une figure tout à fait bizarre, qu'il est difficile de bien représenter ; il est d'une toile de chanvre rousse & fort claire, à peu près comme notre toile d'emballage. La veste est serrée par une ceinture de chanvre à demi-retort. Les Chinois en cet équipage affectent au commencement un air négligé, & la douleur paraît peinte en tout leur extérieur ; mais comme parmi eux tout n'est guère que cérémonie & qu'affectation, ils reprennent aisément leur air naturel, & souvent je les ai vus rire un moment après avoir pleuré sur le tombeau de leurs pères.

Peut-être, Monseigneur, aurez-vous la curiosité de savoir de quelle manière s'habillent les missionnaires, qui <sup>p1.248</sup> travaillent dans cet empire à la conversion des infidèles. Les lois, qui n'y souffrent aucune mode étrangère, déterminèrent les premiers jésuites à prendre au commencement un habit de bonze. Mais cet habit, quoique modeste & assez grave, était si décrié par l'ignorance & par la vie déréglée de ces méchants prêtres, que cela seul suffisait pour nous ôter le commerce des honnêtes gens.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Rien en effet n'était plus opposé à l'établissement de la religion : de sorte qu'après une longue délibération, on jugea plus à propos de prendre l'habit des lettrés, qui avec la qualité de docteur européen, nous mettait en état de parler au peuple avec quelque autorité, & d'être écoutés des mandarins avec estime. Dès lors nous eûmes entrée partout, & Dieu donna une si grande bénédiction aux travaux de nos premiers missionnaires, que l'Évangile fit en très peu de temps des progrès considérables.

Mais dans la dernière révolution de l'empire, ces Pères aussi bien que les Chinois, furent obligés de s'habiller à la Tartare, de la manière que je viens de décrire. Dans les visites que nous rendons aux mandarins pour le bien de la religion, nous ne pouvons pas nous dispenser de porter p<sup>1.249</sup> ordinairement une veste & un surtout de soie commune, mais dans la maison nous sommes vêtus de serge ou de toile peinte.

Ainsi, Monseigneur, en conservant autant qu'il se peut l'esprit de pauvreté qui est propre de notre état, nous tâchons de nous faire tout à tous, à l'exemple de l'apôtre, pour gagner plus aisément tout le monde à Jésus-Christ ; persuadés que dans un missionnaire les vêtements, la nourriture, la manière de vivre, les coutumes extérieures doivent toujours être rapportées au grand dessein qu'il se propose de convertir toute la terre. Il faut être barbare avec les barbares, poli avec les gens d'esprit, d'une vie plus commune en Europe, austère à l'excès parmi les pénitents des Indes, proprement habillé à la Chine, & à demi-nu dans les forêts de Maduré : afin que l'Évangile toujours uniforme, toujours inaltérable en lui-même, s'insinue plus facilement dans des esprits, qu'une sainte complaisance, & une conformité de coutumes réglée par la prudence chrétienne, auront déjà prévenus en notre faveur. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble & très obéissant serviteur, L. J.

@

## Lettre VI

à Madame la duchesse de Bouillon

@

De la propreté & de la magnificence des Chinois.

Madame,

<sup>p1.250</sup> Le zèle qui a porté Votre Altesse à s'instruire de l'état présent des missions de la Chine m'a infiniment édifié ; mais j'avoue que j'ai été un peu surpris de ce que parmi tant de choses curieuses qui se trouvent dans ce nouveau monde, vous vous êtes presque uniquement attachée à ce qui touche la propreté & la magnificence des Chinois. Je sais bien que c'est la matière ordinaire des conversations parmi les dames, & de toute autre je n'eusse presque rien attendu de plus.

Mais pour vous, Madame, quand j'eus l'honneur de vous voir, je m'étais préparé sur des matières bien différentes. <sup>p1.251</sup> Je comptais surtout que vous me parleriez de l'esprit, des sciences, de la politesse de ces peuples : & au lieu que les voyageurs affectent ordinairement de préférer ce qu'ils ont vu parmi les étrangers, à ce qui se trouve dans leur pays, je me faisais un plaisir de pouvoir vous dire avec sincérité, que les dames françaises (je dis celles qui comme vous, se sont élevées au-dessus de ces petits soins qui occupent presque uniquement le sexe) ont plus d'esprit, plus de capacité, plus de génie, même dans les sciences solides, que tous les docteurs de cet empire. Car pour la politesse, je ne crois pas, Madame, que vous en doutiez ; & il n'est pas nécessaire d'en avoir autant que vous, pour effacer les cours les plus polies de l'Orient.

Mais puisque soit par hasard ou par réflexion, vous avez bien voulu vous borner à une autre matière, & que vous souhaitez même avoir par ordre ce que j'ai eu l'honneur de vous en dire, je vous obéirai, Madame, non seulement avec le profond respect que je dois à votre qualité & votre mérite ; mais encore avec tous les sentiments de reconnaissance que m'ont inspirés les bontés dont il vous a plu de m'honorer.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

p1.252 Il s'en faut bien que les Chinois dans leurs maisons ne soient aussi magnifiques que nous. Outre que l'architecture n'en est pas si belle, ni les appartements si bien entendus, ils ne s'étudient pas beaucoup à les orner, principalement pour deux raisons. La première, parce que tous les palais des mandarins appartiennent à l'empereur, c'est lui qui les loge, & en plusieurs endroits (je ne sais si par tout l'empire on garde la même coutume) c'est le peuple qui les meuble. Le peuple fait toujours le moins de dépense qu'il peut, & les mandarins n'ont garde de se ruiner à embellir des palais, qu'ils sont tous les jours en danger d'abandonner, parce que leurs charges ne sont proprement que des commissions qu'on leur ôte souvent pour la moindre faute.

La seconde raison se prend de la coutume du pays, qui ne permet pas de recevoir les visites dans l'intérieur de la maison, mais seulement à l'entrée, dans un divan qu'on a pratiqué pour les cérémonies. C'est un salon tout ouvert, qui n'a d'autre ornement qu'un simple ordre de colonnes de bois peint ou verni, dont on se sert pour soutenir les poutres & la charpente, qui souvent p1.253 paraît toute nue sous la tuile, sans qu'on se donne la peine de la couvrir d'un lambris. Ainsi il ne faut pas s'étonner s'ils retranchent de leurs appartements tous les ornements superflus, puisque les étrangers n'y entrent presque jamais. Ils n'ont ni miroirs, ni tapisseries, ni chaises garnies. Les dorures ne sont point d'usage, si ce n'est en quelques appartements de l'empereur ou de quelque prince du sang. Les lits qui sont parmi nous un des principaux ornements, ne paraissent jamais chez eux, & ce serait une incivilité grossière de conduire un étranger dans la chambre où l'on couche, lors même qu'on lui fait voir sa maison.

De manière que toute leur magnificence se réduit à des cabinets, des tables, des paravents de vernis, quelques peintures, diverses pièces de satin blanc, sur lequel on a écrit en gros caractères des sentences de morale, & qu'on pend en plusieurs endroits de la chambre ; quelques vases de porcelaine, encore n'ont-ils pas lieu de s'en servir comme nous, parce que dans les chambres on ne voit jamais de cheminée. Cependant tout cela ne laisse pas d'être fort propre & de

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

plaire, quand on sait en ménager les ornements. Le vernis qui est si commun à la Chine, est répandu partout. <sup>p1.254</sup> Il prend toute sorte de couleurs ; on y mêle des fleurs d'or & d'argent ; on y peint des hommes, des montagnes, des palais, des chasses, des oiseaux, des combats & plusieurs figures qui relèvent l'ouvrage & le rendent extrêmement agréable ; de sorte qu'en cette matière les Chinois sont magnifiques à peu de frais.

Outre l'éclat & le lustre qui est le propre du vernis, il a encore la qualité de conserver le bois sur lequel on l'applique, surtout si l'on n'y mêle aucune autre matière. Les vers ne s'y engendrent pas facilement & l'humidité n'y pénètre presque jamais. L'odeur même ne s'y attache point, & si l'on a répandu durant le repas de la graisse ou du bouillon sur la table, dès qu'on y a passé un linge mouillé, non seulement on n'y en remarque plus aucun vestige, mais on n'y sent pas même la moindre odeur.

On s'est trompé quand on a cru que le vernis était une composition & un secret particulier ; c'est une gomme qui dégoûte d'un arbre à peu près comme la résine. Dans les tonneaux où on le transporte, il ressemble au goudron fondu, à cela près qu'il n'a presque aucune odeur : quand on l'emploie, il y faut mêler de l'huile pour le délayer, plus ou moins selon la qualité de l'ouvrage.

<sup>p1.255</sup> Pour les tables, & pour les chaises ordinaires, on se contente de passer deux ou trois couches de vernis, ce qui le laisse si transparent qu'on voit toutes les veines du bois au travers. Que si on veut cacher toute la matière sur laquelle on travaille, on y revient plusieurs fois ; de sorte qu'à la fin ce n'est plus qu'une glace, mais si belle dans les commencements, qu'on pourrait s'en servir au lieu de miroir. Quand l'ouvrage est sec, on y peint diverses figures en or, en argent, ou en quelque autre couleur, sur lesquelles on passe encore, si l'on veut, une légère couche de vernis, pour leur donner de l'éclat, & pour les conserver davantage.

Mais ceux qui souhaitent faire quelque chose de fini, collent sur le bois une espèce de carton composé de papier, de filasse, de chaux, & de

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

quelques autres matières bien battues, dans lesquelles le vernis s'incorpore. Ils en composent un fond parfaitement uni & solide, sur lequel s'applique le vernis peu à peu par petites couches, qu'on laisse sécher l'une après l'autre. Chaque ouvrier a un secret particulier pour perfectionner son ouvrage, comme dans tous les autres métiers. Mais je crois qu'outre l'adresse de la main, & ce juste tempérament que <sup>p1.256</sup> demande le vernis, pour n'être ni trop liquide ni trop épais, la patience est une des choses qui contribue le plus à réussir dans ce travail. On en fait au Tonkin des cabinets fort propres : mais ce qui nous vient du Japon en cette matière ne cède point aux ouvrages de la Chine.

Pour ce qui est de la porcelaine, c'est un meuble si ordinaire qu'elle fait l'ornement de toutes les maisons. Les tables, les buffets, les cabinets, les cuisines même en sont pleines ; car on boit & on mange dedans, c'est leur vaisselle commune. L'on en fait aussi de grands pots de fleurs. Les architectes mêmes en couvrent les toits, & s'en servent quelquefois au lieu de marbre pour en incruster les bâtiments.

Parmi celles qui sont les plus estimées, on en voit de trois couleurs différentes. Les unes sont jaunes ; mais quoique la terre en soit très fine, elles paraissent néanmoins plus grossières que les autres, parce que cette couleur ne prend pas un si beau poli. On en use dans le palais de l'empereur. Le jaune est sa couleur particulière, qu'il n'est permis à personne de porter. Ainsi l'on peut dire qu'en matière de porcelaine, le prince pour son usage est le plus mal partagé de tous.

<sup>p1.257</sup> La deuxième espèce est de couleur grise, & souvent hachée d'une infinité de petites lignes irrégulières, qui se croisent, comme si le vase était partout fêlé, ou travaillé de pièces de rapport à la mosaïque. Je ne sais comme ils forment ces figures, car j'ai de la peine à croire qu'ils puissent les tracer avec le pinceau. Peut-être que quand la porcelaine est cuite & encore chaude, on l'expose à un air froid, ou qu'on la trempe dans de l'eau fraîche, qui l'ouvre ainsi de tous côtés, comme il arrive quelquefois aux cristaux durant l'hiver. On y passe ensuite une couche de vernis, qui couvre ces inégalités, & qui par le moyen d'un petit feu, où on la remet, la rend aussi unie & aussi polie

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

qu'auparavant. Quoiqu'il en soit, ces sortes de vases ont à mon sens une beauté particulière, & je suis sûr que nos curieux en feraient cas.

Enfin la troisième sorte de porcelaine est blanche avec différentes figures de fleurs, d'arbres, d'oiseaux, que l'on y peint en bleu, telle que nous l'avons en Europe. C'est la plus commune de toutes, & il n'y a personne qui ne s'en serve ; mais comme en matière de verres ou de cristaux, tous les ouvrages ne sont pas également beaux, aussi parmi les porcelaines il s'en trouve de <sup>p1.258</sup> fort médiocres, & qui ne valent guère mieux que notre faïence.

Les connaisseurs ne conviennent pas toujours dans le jugement qu'ils en portent, & je vois qu'à la Chine aussi bien qu'en France l'imagination y a beaucoup de part : il faut pourtant avouer que quatre ou cinq choses différentes doivent concourir à les rendre parfaites. La finesse de la matière, la blancheur, le poli, la peinture, le dessein des figures & la forme de l'ouvrage.

On connaît la finesse de la matière quand elle est transparente, en quoi il faut avoir égard à l'épaisseur. Les bords sont ordinairement plus minces, & c'est par cet endroit qu'on la doit considérer. Quand les vases sont grands, il est difficile d'y rien connaître, à moins qu'on n'en veuille casser par le bas quelque petit morceau ; car alors la seule couleur du dedans, ou comme on parle, le seul grain, fait qu'on en juge assez sûrement : ce qui paraît encore quand on rejoint ensemble les deux pièces si parfaitement, qu'il n'y paraît aucune rupture, car c'est une marque de la dureté & par conséquent de la finesse de la matière.

La blancheur ne se doit pas confondre avec l'éclat du vernis dont la porcelaine est enduite, & qui fait une espèce de miroir ; <sup>p1.259</sup> de sorte qu'en la regardant auprès de quelques autres objets, les couleurs s'y peignent ; & cette réflexion seule est capable de faire mal juger de sa blancheur naturelle. Il faut la porter au grand air, pour en connaître la beauté ou les défauts. Quoique ce vernis soit parfaitement incorporé à la matière, & qu'il dure éternellement, il se ternit néanmoins un peu à la longue, & il perd ce grand éclat qu'il avait au commencement, d'où il

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

arrive que la blancheur paraît plus douce & plus belle dans les anciennes porcelaines ; les nouvelles ne laissent pas d'être aussi bonnes, & prendront avec le temps la même couleur.

Le poli consiste en deux choses : dans l'éclat du vernis, & dans l'égalité de la matière. Le vernis ne doit pas être épais, autrement il se ferait une croûte qui ne serait pas assez incorporée avec la porcelaine ; d'ailleurs l'éclat en serait trop grand & trop vif. La matière est parfaitement égale, quand elle n'a aucune bosse ; qu'on n'y remarque ni grain, ni sable, ni élevure, ni enfoncement. Si l'on y fait bien réflexion, il y a peu de vases qui n'aient quelqu'un de ces défauts : non seulement on n'y doit pas trouver de taches, mais il faut encore prendre garde qu'il n'y ait des endroits plus <sup>p1.260</sup> éclatants les uns que les autres, ce qui arrive quand on appuie inégalement le pinceau : quelquefois aussi cela vient de ce que lorsqu'on passe le vernis, toutes les parties ne sont pas toujours également sèches ; la moindre humidité y cause une différence sensible.

La peinture n'est pas une des moindres beautés de la porcelaine ; on y peut employer toute sorte de couleurs, mais pour l'ordinaire on se sert de rouge, & beaucoup plus de bleu. Je n'ai vu aucun vase, dont le rouge fût bien vif ; ce n'est pas que les Chinois n'en aient de beau, mais peut-être que cette couleur se ternit sur la matière, qui en aspire les parties les plus subtiles & les plus colorées : car les différents fonds contribuent beaucoup à relever ou à diminuer l'éclat des couleurs. Pour le bleu, ils en ont de parfaitement beau ; cependant il est difficile d'attraper ce juste tempérament, dans lequel il ne soit ni pâle, ni enfoncé, ni trop éclatant. Mais ce que les ouvriers cherchent avec plus de soin, c'est de terminer parfaitement les extrémités des figures ; de manière que la couleur ne s'étende pas plus loin que le pinceau, afin que la blancheur de la porcelaine ne soit pas salie par une certaine eau bleuâtre, qui s'écoule si on <sup>p1.261</sup> n'y prend garde, de la couleur même, quand elle n'est pas bien broyée, ou quand la matière, sur laquelle on l'emploie, n'a pas un certain degré de sécheresse, à peu près comme il arrive au papier, qui boit quand il est humide, ou quand l'encre ne vaut rien.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Il serait à souhaiter, que les dessins, dont les Chinois se servent dans la peinture de la porcelaine, fussent plus beaux. Ils y peignent assez bien les fleurs ; mais les figures humaines y sont toutes estropiées : Ils se font tort par là dans l'esprit des étrangers, qui ne les connaissent que par cet endroit & qui s'imaginent qu'ils sont en effet aussi ridicules & aussi monstrueux dans leur taille, qu'ils paraissent dans ces peintures. Cependant ce sont-là leurs ornements les plus ordinaires. Les dessins les plus réguliers & les mieux entendus leur plairont quelquefois moins que ces grotesques.

Ils sont en récompense fort habiles à bien contourner leurs vases, de quelque grandeur qu'ils soient. La figure en est hardie, bien proportionnée, parfaitement arrondie, & je ne crois pas que nos meilleurs ouvriers puissent mieux former les grandes pièces. Ils estiment aussi bien que nous les anciens vases, mais par une raison <sup>p1.262</sup> différente de la nôtre ; nous, parce qu'ils sont plus beaux, eux, parce qu'ils sont plus anciens : ce n'est pas en effet, que les ouvriers ne soient aussi habiles, & que la matière ne soit aussi bonne à présent qu'autrefois : il s'en fait encore aujourd'hui de très belle, & j'en ai vu chez quelques mandarins des services entiers d'une finesse surprenante. Mais les marchands européens n'ont plus commerce avec les bons ouvriers ; & comme ils ne s'y connaissent pas, ils reçoivent tout ce que les Chinois leur présentent, parce qu'ils en ont le débit dans les Indes. D'ailleurs personne ne se met en peine de donner des dessins, ou de commander des ouvrages particuliers. Si Monsieur Constance eût vécu, on aurait bientôt connu en France, qu'on n'a pas perdu à la Chine le secret de la porcelaine ; mais ce n'est pas la plus grande perte que nous ayons faite à sa mort ; & ce que la religion en souffre dans tout l'Orient, ne nous permet presque pas de faire attention aux changements qu'elle a causés dans les arts & dans le commerce.

Il y a encore une autre raison, qui rend la belle porcelaine si rare. L'empereur a établi dans la province où l'on y travaille un mandarin particulier, qui a soin de choisir pour la cour les plus beaux vases ; il les <sup>p1.263</sup> achète à un prix très modique. Ainsi les ouvriers étant très mal payés se négligent, & ne se veulent pas donner une peine qui ne les

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

enrichit point. Mais si un particulier les employait & n'épargnait pas la dépense, nous aurions à présent d'aussi beaux ouvrages que ceux des anciens Chinois.

La porcelaine qui nous vient de Fokien ne mérite pas d'en porter le nom ; elle est noire, grossière, & ne vaut pas notre faïence. Celle qu'on estime se fait dans la province de Quamsi ; la matière se trouve dans un endroit & l'eau dans un autre, parce qu'elle est plus claire & plus nette. Peut être aussi que cette eau dont on use préférablement à toutes les autres, est empreinte de certains sels particuliers, qui sont propres à purifier & à dégrossir la terre, ou qui en unifient plus fortement les parties ; comme il arrive dans la chaux, qui ne vaut rien quand elle a été éteinte en certaines eaux, au lieu que d'autres la rendent beaucoup plus liée, plus forte & plus adhérente.

Au reste c'est une erreur de s'imaginer qu'il faille cent, & deux cents ans pour préparer la matière de la porcelaine, & que la composition en soit fort difficile. Si cela était, elle ne serait ni si commune, ni à si bon marché. C'est une terre plus dure que <sup>p1.264</sup> les terres ordinaires, ou plutôt une espèce de pierre molle & blanche qui se trouve dans les carrières de cette province. Voici la manière dont on la prépare. Après en avoir lavé les morceaux, & séparé le sable ou la terre étrangère qui s'y peut mêler, on la broie jusqu'à ce qu'elle soit réduite en une poussière très fine. Quelque fine qu'elle paraisse, on ne laisse pas de continuer encore à la piler très longtemps. Quoiqu'à la main on n'y sente point de différence, ils sont néanmoins persuadés qu'elle se subtilise en effet beaucoup plus, que les parties insensibles sont moins mêlées, & que l'ouvrage en devient plus blanc & plus transparent. Ils font de cette poussière une pâte, qu'ils brassent & qu'ils battent encore plus longtemps, afin qu'elle devienne plus douce, & que l'eau en soit parfaitement incorporée. Quand la terre est bien *voquée*, ils travaillent aux figures, il n'y a pas d'apparence qu'ils se servent de moules comme en quelques autres sortes de poteries, mais il est plus probable qu'ils les forment sur la roue comme nous. Dès qu'ils sont contents de leur ouvrage, ils l'exposent au soleil le matin & le soir, mais ils le retirent

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

quand la chaleur est trop forte, de peur qu'il ne se tourmente. Ainsi les vases <sup>p1.265</sup> sèchent peu à peu, & on y applique la peinture à loisir, lorsqu'on juge que le fond est propre à la recevoir ; mais parce que ni les couleurs, ni le vase n'ont pas assez de lustre, ils font de la même matière de la porcelaine, une bouillie très fine, dont ils passent sur tout l'ouvrage diverses couches, qui lui donnent un éclat & une blancheur particulière. C'est ce que j'appelle le vernis de la porcelaine. On m'avait assuré dans le royaume de Siam, qu'on y mêlait du vernis ordinaire avec une composition faite de blanc d'œuf, & d'os de poissons luisants ; mais c'est une imagination ; & les ouvriers de Fokien, qui travaillent comme ceux de Quamsi, n'y font pas d'autre façon. Après toutes ces préparations, on met les vases dans les fourneaux, où on allume un feu lent & uniforme, qui les cuit sans les rompre ; & de crainte que l'air extérieur ne les endommage, on ne les en retire que longtemps après, quand ils ont pris toute leur consistance, & qu'ils se sont refroidis à loisir.

Voilà, Madame, tout le mystère de la porcelaine, qu'on a si longtemps cherché en Europe. La Providence & le bien de la religion, qui m'ont obligé de parcourir la plus grande partie de la Chine, <sup>p1.266</sup> ne m'ont pas porté dans la province de Quamsi, où se trouve la matière dont on la fait ; ainsi je ne la connais pas assez par moi-même pour en pouvoir décrire la nature & les qualités particulières : peut-être qu'elle n'est pas fort différente de certaines pierres molles, qui se trouvent en plusieurs provinces de la France. Et si les curieux voulaient faire quelques expériences, & travailler avec soin, en y employant différentes fortes d'eaux, de la manière que je viens de dire, il ne serait pas impossible d'y réussir.

Outre ces cabinets de vernis & ces vases de porcelaine, les Chinois ornent encore leurs appartements de peintures. Ils n'excellent pas dans cet art, parce qu'ils n'entendent pas finement la perspective : cependant ils s'y appliquent beaucoup, ils l'aiment, & il y a dans l'empire une infinité de peintres. Quelques-uns peignent leurs plafonds, & représentent sur les murailles des chambres, un ordre d'architecture assez informe par de larges bandes qui règnent tout à l'entour au haut

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

& au pied des murailles en forme de base & d'entablement, & qui renferment de simples colonnes posées en égale distance, sans aucun autre ornement d'architecture. Les autres se <sup>p1.267</sup> contentent de blanchir la chambre, ou d'y coller proprement du papier. Ils suspendent en différents endroits les tableaux de leurs ancêtres, des cartes de géographie, des pièces de satin blanc, sur lesquelles on a peint des fleurs, des oiseaux, des montagnes, & des palais ; sur quelques autres on écrit en gros caractères des sentences de morale, & souvent des discours entiers, qui expliquent les maximes & les règles du parfait gouvernement ; des chaises, des tables vernissées, quelques cabinets, des pots à fleurs, de petites lanternes de soie suspendues au plancher ; tout cela bien ordonné & placé dans une juste symétrie, qu'ils entendent assez bien, fait un appartement fort propre.

Quoiqu'on n'entre point dans la chambre où ils couchent, leurs lits ne laissent pas d'être beaux. En été ils ont des rideaux de taffetas blanc semés de fleurs, d'arbres & d'oiseaux en broderie d'or & à soie. Ces ouvrages, qui viennent de la province de Nankin sont estimés ; & en matière de meubles, je n'ai rien vu à la Chine de plus magnifique. D'autres ont des rideaux de gaze très fine, qui n'empêche pas l'air de passer, & qui est assez serrée pour garantir des moucherons, qui sont <sup>p1.268</sup> insupportables durant la nuit. En hiver on se sert de gros satin broché de dragons, & d'autres figures, selon le caprice d'un chacun. La courte-pointe est à peu près de même ; ils ne se servent point de lits de plumes, mais leurs matelas bourrés de coton sont fort épais. Le bois de lit est ordinairement de menuiserie ornée de figures ; j'en ai vu dont la sculpture était belle & recherchée.

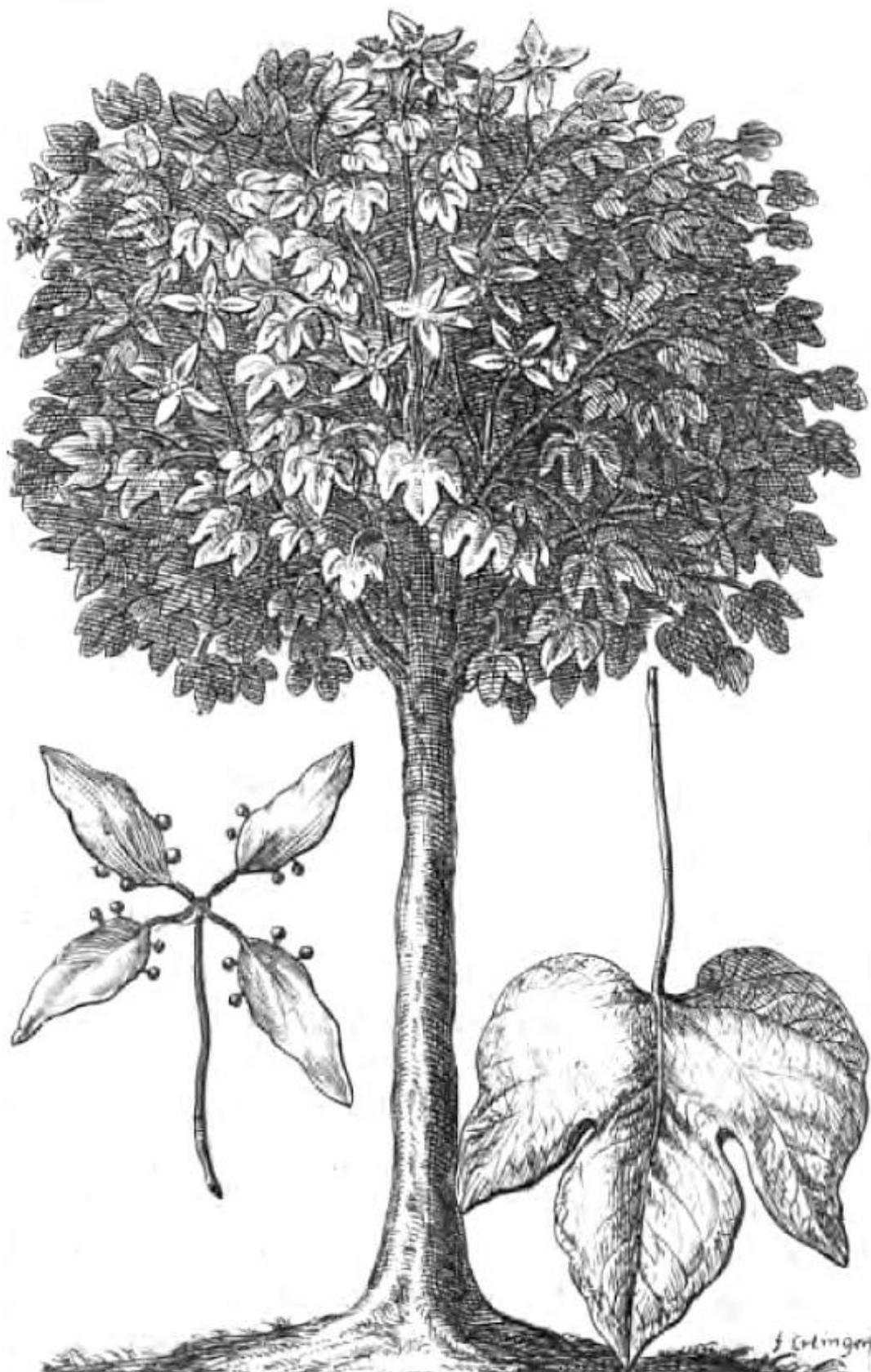
Par tout ce que je viens de vous dire, vous jugez bien, Madame, que ces peuples se sont bornés au nécessaire & à l'utile, sans se mettre beaucoup en peine de la magnificence, qui est très réglée, & même fort médiocre dans leurs maisons. Ils paraissent encore plus négligés dans leurs jardins ; ils ont même en cela des idées fort différentes des nôtres ; & excepté les lieux destinés à la sépulture de leurs ancêtres qu'ils laissent en friche, ils croiraient manquer au bon sens d'occuper

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

uniquement la terre en parterres, à cultiver des fleurs, à dresser des allées, à planter des bosquets d'arbres inutiles. Le bien public demande que tout soit semé ; & leur intérêt particulier qui les touche encore plus que le bien public, ne leur permet pas de préférer l'agréable à l'utile.

<sup>p1.269</sup> Il est vrai que les fleurs du pays ne méritent guère leurs soins ; ils n'en ont point de belles, & quoiqu'on y en trouve plusieurs semblables à celles d'Europe, ils les cultivent si mal qu'on a de la peine à les reconnaître. On voit néanmoins en quelques endroits des arbres, qui feraient un fort grand ornement dans leurs jardins s'ils savaient les y bien placer. Au lieu de fruits, ils sont presque toute l'année chargés de fleurs d'un rouge vif & incarnat ; les feuilles en sont petites, comme celles de l'ormeau, le tronc irrégulier, les branches tortues & la peau unie : si l'on en formait des allées, en y mêlant, comme on le peut facilement, des orangers, ce serait la plus belle chose du monde, mais comme les Chinois se promènent rarement, les allées ne sont guère de leur goût.

Parmi les autres arbres qu'on pourrait employer dans les jardins, il y en a un que l'on nomme, Outom-chu, semblable au sycomore. Les feuilles en sont longues & larges de huit à neuf pouces, attachées à une queue d'un pied de long, il est extrêmement touffu, & chargé de bouquets si pressés, que les rayons du soleil ne sauraient les percer : le fruit, qui en est extrêmement petit, quoique l'arbre soit des plus grands, <sup>p1.270</sup> vient de la manière que je vais dire. Vers le mois d'août, ou à la fin de juillet, il se forme sur la pointe des branches de petits bouquets de feuilles différentes des autres ; elles sont plus blanches, plus molles, moins larges, & tiennent lieu de fleurs ; sur le bord de chacune de ces feuilles naissent trois ou quatre petits grains de la grosseur de nos pois, qui renferment une substance blanche, d'un goût assez agréable, & semblable à celui d'une noisette, qui n'est pas encore mûre. Comme cet arbre est beau, & que la manière, dont il porte son fruit a quelque chose d'extraordinaire, j'ai crû, Madame, que vous ne seriez pas marrie d'en voir le dessin que j'ai fait graver.



**Arbre que les Chinois nomment Outom-chu.**

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Les Chinois qui s'appliquent si peu à ordonner leurs jardins, & à y ménager de véritables ornements, ne laissent pas de s'y plaire, & d'y faire même de la dépense. Ils y pratiquent des grottes, ils y élèvent de petites collines artificielles, ils y transportent par pièces des rochers entiers, qu'ils entassent les uns sur les autres, sans autre dessein que d'imiter la nature. S'ils peuvent outre cela trouver autant d'eau qu'il est nécessaire pour arroser leurs choux & leurs légumes, ils croient qu'en cette matière ils n'ont rien plus à désirer. L'empereur a des <sup>p1.271</sup> jets d'eau de l'invention des Européens, mais les particuliers se contentent de leurs étangs & de leurs puits.

Si ces peuples se négligent dans le domestique, il n'y en a point qui affectent plus qu'eux de paraître magnifiques en public. Le gouvernement, qui condamne, ou plutôt qui règle la dépense en tout le reste, non seulement l'approuve, mais y contribue encore en ces occasions, par les raisons que je dirai dans la suite. Quand les gens de qualité reçoivent des visites, ou qu'ils en font, lorsqu'ils passent dans les rues, ou qu'ils sont en voyage ; mais surtout lorsqu'ils paraissent devant l'empereur, ou qu'ils font leur cour aux vice-rois, c'est toujours avec un train & un air de grandeur qui étonne.

Les mandarins magnifiquement vêtus sont dans une chaise dorée & découverte, portés sur les épaules par huit ou par seize personnes, accompagnés de tous les Officiers de leur tribunal, qui les entourent avec des parasols & d'autres marques de leur dignité. Il y en a qui les précèdent marchant deux à deux, & portant des chaînes, des bâtons propres à punir, des tableaux de bois vernis, sur lesquels on lit en gros caractères d'or les titres d'honneur <sup>p1.272</sup> qui sont attachés à leurs charges, & un bassin d'airain sur lequel on frappe un certain nombre de coups, selon le rang qu'ils tiennent dans la province : on crie continuellement & l'on menace, pour écarter la foule. D'autres officiers les suivent dans le même ordre, & quelquefois quatre ou cinq cavaliers ferment la marche. Il y a tel mandarin, qui ne paraît jamais sans une suite de soixante & de quatre-vingt domestiques.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Les gens de guerre vont ordinairement à cheval, & quand ils sont d'un rang considérable, c'est toujours à la tête de vingt-cinq ou de trente cavaliers. Les princes du sang sont précédés à Pékin par quatre de leurs officiers, & suivent au milieu d'un escadron, qui marche sans ordre. Au reste on ne porte point de livrées à la Chine, mais les domestiques s'habillent selon la qualité de leur maître, de satin noir, ou de toile peinte. Quoique les chevaux ne soient ni beaux, ni bien dressés, le harnois en est magnifique, le mors, la selle, les étriers sont dorés ou même d'argent. Au lieu de cuir, ils font la bride de deux ou trois lasses de gros satin piqué, large de deux doigts. Sous le cou du cheval & à la naissance du poitrail, pendent deux gros <sup>p1.273</sup> flocons de ce beau crin rouge dont on couvre les bonnets, qui sont engagés dans des boutons de fer doré ou argenté, & suspendus par des anneaux de même métal. Cela donne un grand air au cheval dans une marche, quoique dans un long voyage, & surtout dans la course il en soit embarrassé.

Non seulement les princes & les personnes du premier rang paraissent en public avec suite, mais encore ceux d'une qualité médiocre vont toujours dans les rues à cheval, ou dans une chaise fermée, suivis de plusieurs valets ou estafiers. Les dames tartares se servent quelquefois de calèches à deux roues, mais on n'a point l'usage du carrosse.

La magnificence des mandarins chinois éclate particulièrement dans les voyages qu'ils font par eau. La grandeur prodigieuse de leurs barques, qui égale celle des vaisseaux, la propreté, la sculpture, les peintures & les dorures des appartements, le grand nombre d'officiers & de matelots qui y servent, les différentes marques de leurs dignités qui éclatent de toutes parts, leurs armes, leur pavillon, leurs banderoles, tout cela les distingue infiniment des Européens, qui ne sont jamais plus négligés & <sup>p1.274</sup> plus mal en ordre que dans leurs voyages.

Outre cela les Chinois ont leurs fêtes qu'ils célèbrent avec beaucoup de dépense. Les trois premiers jours de l'année se passent dans tout l'empire en réjouissance. On s'habille magnifiquement, on se visite, on

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

fait des présents à tous ses amis & aux personnes qu'on a quelque intérêt de ménager. Le jeu, les festins, les comédies occupent tout le monde. Dix ou douze jours auparavant il se fait une infinité de petit vols, parce que ceux qui n'ont point d'argent en cherchent, & en veulent trouver à quelque prix que ce soit pour fournir à ces divertissements.

Le quinzième jour du premier mois est encore plus célèbre. On le nomme le jour, ou la fête des *Lanternes*, parce qu'on en suspend dans les maisons & dans les rues en si grand nombre, que c'est une espèce de fureur plutôt qu'une fête. On en allume peut-être plus de deux cents millions ce jour-là. Vous verrez, Madame, par ce que je vous en vais dire, qu'on a outré en cette matière une cérémonie, qui d'ailleurs eût pu être tolérée comme plusieurs autres coutumes, pour s'accommoder au caprice du peuple ; & qui est devenue par un entêtement ridicule, le plaisir le plus sérieux des gens de qualité.

p<sup>1.275</sup> On expose ce jour-là des lanternes de toutes sortes de prix ; quelques-unes coûtent jusqu'à deux mille écus ; & il y a tel seigneur, qui retranche toute l'année quelque chose de sa table, de ses habits, de son équipage, pour être magnifique en lanternes. Ce n'est pas la matière qui coûte ; la dorure, la sculpture, les peintures, la soie, & le vernis, en sont toute la beauté ; pour la grandeur, elle est énorme. On en voit de vingt-cinq à trente pieds de diamètre. Ce sont des salles, ou des chambres ; & trois ou quatre de ces machines feraient des appartements fort raisonnables ; de sorte que vous serez étonnée, Madame, d'apprendre qu'à la Chine on peut manger, coucher, recevoir des visites, représenter des comédies, danser des ballets dans une lanterne.

Il faudrait pour l'éclairer, y allumer un feu de joie, tel que nous le représentons dans nos places publiques ; mais comme on en serait incommodé, on se contente d'y mettre un nombre infini de bougies, ou de lampes, qui de loin font un fort bel effet. On y représente aussi divers spectacles pour divertir le peuple ; & il y a des gens cachés, qui par le moyen de plusieurs petites machines font jouer des marionnettes

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

de grandeur humaine, dont les actions <sup>p1.276</sup> sont si naturelles, que ceux même qui en savent l'artifice, ont de la peine à ne s'y pas méprendre. Pour moi, j'avoue, Madame, que je n'y ai point été trompé, parce que je n'ai jamais assisté à ces spectacles ; ce que je vous en ai dit, est sur le rapport des Chinois, & sur la foi de quelques relations, dont les auteurs sont connus, & que je ne voudrais pas condamner.

Outre ces lanternes monstrueuses, il y en a une infinité d'autres médiocres, dont je puis parler plus sûrement. J'en ai vu non seulement de propres, mais encore de magnifiques. Elles sont ordinairement composées de six faces ou panneaux, dont chacun fait un cadre de quatre pieds de haut, & d'un pied & demi de large, d'un bois verni, & orné de quelques dorures. Ils y tendent une toile de soie fine & transparente, sur laquelle on peint des fleurs, des arbres, des rochers, & quelquefois des figures humaines. La peinture en est belle, les couleurs vives, & quand les bougies sont allumées, la lumière y répand un éclat, qui rend l'ouvrage tout à fait agréable.

Ces six panneaux joints ensemble composent un hexagone surmonté par les extrémités de six figures de sculpture, qui en sont le couronnement. On y suspend tout <sup>p1.277</sup> autour de larges bandes de satin de toutes couleurs en forme de rubans, avec divers autres ornements de soie qui tombent sur les angles, sans rien cacher de la peinture ou de la lumière. Nous nous en servons quelquefois pour l'ornement de nos églises. Les Chinois en suspendent aux fenêtres, dans leurs cours, dans les salles, & quelquefois dans les places publiques.

La fête des lanternes est encore célèbre par les feux de joie, qui paraissent en ce temps-là dans tous les quartiers de la ville ; car il n'y a personne qui ne tire des fusées. Quelques-uns ont parlé de ces feux, comme des plus beaux artifices qui soient au monde. On y représente, dit-on, des arbres entiers couverts de feuilles & de fruits ; on y distingue les raisins, les pommes, les oranges, non seulement par leurs figures mais encore par leur couleur particulière : tout y est peint au naturel, de sorte qu'on s'imagine que ce sont des arbres véritables

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

qu'on éclaire durant la nuit, & non pas un feu artificiel, auquel on a donné la figure & l'apparence des arbres.

Ces descriptions qu'on lit en quelques relations de la Chine, donnent à ceux qui y voyagent, une véritable passion de voir toutes ces merveilles. J'aurais été bien <sup>p1.278</sup> aise, comme les autres, de m'en instruire par moi-même ; j'en ai souvent cherché l'occasion, mais inutilement : ces feux ne sont pas si ordinaires qu'on s'imagine, & pour les retrouver, peut-être faudrait-il remonter au temps de ceux qui nous en ont écrit. Les Pères, qui demeurent à Pékin & qui ont été témoins de ce qu'on fait en cette matière dans le palais de l'empereur, m'ont souvent dit, que ce n'était pas tout ce qu'ils s'en étaient figurés, & qu'au fond, il n'y avait rien de fort extraordinaire.

Cependant, Madame, il n'est pas juste de condamner tout à fait ces auteurs comme des gens de mauvaise foi ; ce sont de bons missionnaires, qui ne voudraient pas nous imposer à plaisir ; & ce que j'ai vu dans les Indes & surtout à la côte de Coromandel, peut les justifier en quelque manière. On y représente en effet toute sorte de figures, non pas par des artifices qui crèvent en l'air comme nos fusées (car il ne me paraît guère possible de donner à la flamme des figures si terminées, telles qu'il serait nécessaire pour distinguer des raisins & des feuilles, moins encore d'imiter toutes les couleurs, qui sont naturelles aux fruits) mais par le moyen d'une matière composée de soufre, de camphre & de <sup>p1.279</sup> quelques autres ingrédients, dont ils enduisent des bois formés en croix, en arbres & en fleurs, ou de quelque autre manière qu'il leur plaît.

Dès qu'on y a mis le feu, cette gomme répandue s'enflamme de tous côtés comme des charbons, & représente, jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait consumée, la figure du bois, sur laquelle elle a été appliquée. Ainsi ce n'est pas merveille qu'on fasse des arbres & des fruits de feu ; & je m'imagine que ceux, dont on a parlé avec admiration à la Chine, étaient quelque chose de semblable.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Ce n'est pas que ces sortes de feux n'aient leur beauté ; car outre leur couleur particulière, la plus belle, la plus éclatante, & en même temps la plus douce qu'on se puisse imaginer, ce n'est pas un petit ornement dans une illumination publique, de pouvoir représenter des hommes & des chevaux de feu, des palais embrasés avec leur ordre d'architecture, des cartouches & des armoiries de lumière, & une infinité d'autres dessins, qu'on pourrait faire en Europe avec beaucoup plus de justesse qu'en Orient, où les ouvriers n'ont ni génie pour former de grandes idées, ni adresse pour les exécuter parfaitement.

p1.280 Peut-être, Madame, auriez-vous la curiosité d'apprendre ce qui a pu donner occasion aux Chinois d'instituer une fête aussi bizarre que celle donc j'ai l'honneur de vous parler. Comme elle est fort ancienne, l'origine en paraît assez obscure. Le peuple l'attribue à un accident, qui arriva dans la famille d'un célèbre mandarin, dont la fille, en se promenant le soir sur le bord d'une rivière, tomba dans l'eau & se noya. Ce père affligé y accourut avec tous ses gens ; & pour la retrouver, il fit allumer un grand nombre de lanternes. Tous les habitants du lieu le suivirent en foule avec des torches. On la chercha inutilement toute la nuit, & la seule consolation du mandarin fut de voir l'empressement de ce bon peuple, dont chacun croyait avoir perdu sa sœur, parce qu'ils le regardaient tous comme leur père.

L'année suivante on fit des feux au même jour sur le rivage ; on continua la cérémonie tous les ans ; chacun allumait pour lors des lanternes, & peu à peu on en fit une coutume. Les Chinois sont assez superstitieux pour cela, mais il n'y a pas d'apparence, qu'une si petite perte fût capable de se faire sentir si vivement dans tout l'empire.

p1.281 Quelques docteurs chinois prétendent que cette fête tire son origine d'une histoire qu'ils rapportent de la manière suivante. Il y a trois mille cinq cent quatre-vingt-trois ans, que la Chine était gouvernée par un prince nommé Ki, dernier empereur de la première race, à qui le Ciel avait donné des qualités capables de former un héros ; si l'amour des femmes & l'esprit de débauche, qui s'emparèrent

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

de son cœur, n'en eussent fait un monstre de l'empire & un objet d'horreur dans toute la nature.

Il avait de l'esprit, de l'agrément, du courage, & une force de corps si extraordinaire, qu'il brisait le fer avec les mains. Mais ce Samson trouva des maîtresses, & il devint faible. Parmi ses extravagances on raconte, qu'il employa tous ses trésors à bâtir une tour de pierres précieuses pour honorer la mémoire d'une concubine, & qu'il remplit un étang de vin, afin de s'y baigner avec trois mille jeunes hommes d'une manière lascive. Ces excès & plusieurs autres abominations portèrent les plus sages de sa cour à lui donner quelques avis, selon la coutume ; mais il les fit mourir. Il emprisonna même un des rois de l'empire, qui tâchait de le retirer de ses désordres. Enfin il fit une action qui acheva p1.282 de le perdre avec toute sa famille.

Un jour se plaignant dans la chaleur de ses débauches, de ce que la vie était trop courte :

— Je serais content, au moment que je vous parle, dit-il à la reine qu'il aimait à la fureur, si je pouvais vous rendre éternellement heureuse ; mais en peu d'années & peut-être en peu de jours, la mort bornera malgré nous le cours de nos plaisirs ; & toute ma puissance ne suffit pas pour vous donner une vie plus longue que celle qu'espère le dernier de mes sujets. Cette pensée vient continuellement troubler mon esprit, & répand dans mon cœur une amertume qui m'empêche de goûter les douceurs de la vie. Que ne puis-je vous faire régner toujours ! Et puisqu'il y a des astres qui ne s'éteignent jamais, pourquoi faut-il que vous soyez sujette à la mort, vous, qui paraissez avec plus d'éclat sur la terre, que ne font toutes les étoiles dans le ciel ?

— Il est vrai, seigneur, lui répondit cette folle princesse, que vous ne pouvez rendre notre vie éternelle ; mais il dépend de vous d'en oublier la brièveté, & de vivre comme si vous ne deviez jamais mourir. Quel besoin avons-nous du soleil & de la lune, pour régler le nombre de nos années ; L'aurore qui se

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

lève tous les matins, <sup>p1.283</sup> la nuit qui revient tous les soirs, nous remettent continuellement devant les yeux le commencement & la fin de nos jours : comme ceux-ci commencent & finissent, les nôtres qui ont commencé, s'avancent avec précipitation & finiront bientôt.

Croyez-moi, seigneur, ne jetons plus les yeux sur ces globes qui roulent sur nos têtes. Voulez-vous une bonne fois vous en guérir l'imagination, Bâissez-vous un nouveau ciel toujours éclairé, toujours serein, toujours favorable à vos plaisirs, où nous n'apercevions plus aucun vestige de l'instabilité des choses humaines. Vous le pouvez facilement, en élevant un grand & magnifique palais, fermé de tous côtés à la lumière du soleil. Vous suspendrez partout de magnifiques lanternes, dont l'éclat toujours constant sera préférable à celui du soleil.

Faites-y transporter tout ce qui peut contribuer à vos plaisirs ; & de crainte d'en être un seul moment distrait, rompez tout commerce avec les autres créatures. Nous entrerons tous deux dans ce nouveau monde que vous aurez formé ; je vous y tiendrai lieu de toutes choses ; vous m'y donnerez vous seul plus de plaisirs que tout le monde ancien n'en peut offrir : & la <sup>p1.284</sup> nature, qui se renouvellera en notre faveur, nous rendra plus heureux que les dieux ne le sont dans le ciel. C'est là que nous oublierons la vicissitude des jours & des nuits. Il n'y aura plus de temps pour nous, plus d'embarras, plus d'ombres, plus de nuages, plus de changement dans la vie, & pourvu, seigneur, que vous soyez vous-même toujours constant, mon bonheur me semblera inaltérable, & votre félicité sera éternelle.

L'empereur, soit qu'il s'imaginât en effet pouvoir s'abuser lui-même, ou qu'il voulût plaire à la reine, fit bâtir ce palais enchanté, & s'y renferma avec elle. Il y passa plusieurs mois plongé dans la mollesse, & uniquement occupé de sa nouvelle vie ; mais le peuple ne pouvant souffrir tant d'excès, obligea l'un des plus sages rois de l'empire à se déclarer contre lui.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Dès que l'empereur fut averti de la conjuration, il parut tout d'un coup dans l'ancien monde, qui, malgré qu'il en eût, lui tenait encore plus au cœur que le nouveau : il se mit même à la tête d'une armée pour punir le rebelle ; mais s'étant vu abandonné du peuple, qu'il avait lui-même si follement quitté, il prit le parti de la fuite. Durant trois ans, qui lui restèrent de vie, il <sup>p1.285</sup> courut de province en province inconnu, pauvre, toujours en danger d'être découvert ; comme si Dieu par cette inquiétude & cette agitation continuelle eût voulu le punir du repos mou & efféminé, dans lequel il avait cru trouver des plaisirs constants & un bonheur éternel.

Cependant on détruisit son palais ; & pour conserver à la postérité la mémoire d'une si indigne action, on en suspendit les lanternes dans tous les quartiers de la ville. Cette coutume se renouvela tous les ans, & devint depuis ce temps-là une fête considérable dans tout l'empire. On la célèbre à Yamt-cheou avec plus de magnificence que nulle autre part, & l'on dit qu'autrefois les illuminations en étaient si belles, qu'un empereur n'osant quitter ouvertement sa cour pour y aller, se mit avec la reine & plusieurs princesses de sa maison entre les mains d'un magicien, qui lui promit de les y transporter en très peu de temps. Il les fit monter durant la nuit sur des trônes magnifiques, qui furent enlevés par des cygnes, & qui en un moment arrivèrent à Yamt-cheou.

L'empereur porté en l'air sur des nuages, qui s'abaissèrent peu à peu sur la ville, vit à loisir toute la fête ; il en revint <sup>p1.286</sup> ensuite avec la même vitesse, & par le même équipage, sans qu'on se fût aperçu à la cour de son absence. Ce n'est pas la seule fable que les Chinois racontent ; ils ont des histoires sur tout, car ils sont superstitieux à l'excès ; & en matière de magie, soit feinte soit véritable, il n'y a pas de peuple au monde qui les ait égalés.

Quoiqu'il en soit, il est certain qu'ils se font un grand plaisir des illuminations publiques ; & un de leurs rois, qui était devenu par ses belles qualités les délices de ses peuples, ne crut pas autrefois pouvoir mieux leur marquer son affection réciproque, qu'en inventant pour l'amour d'eux de semblables fêtes. Ainsi durant huit nuits consécutives

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

il ouvrait tous les ans son palais, qu'on avait soin d'éclairer par une infinité de lanternes & de feux d'artifice. Il y paraissait lui-même sans gardes, & il se mêlait dans la foule, sans souffrir qu'on le distinguât ; afin que chacun fût en liberté de parler, de jouer, d'entendre les divers concerts de musique qu'on y faisait.

Cette action a rendu ce prince célèbre dans l'histoire des Chinois ; mais que diraient-ils, s'ils se trouvaient dans les appartements de Versailles, où le meilleur & le plus puissant des rois assemble si <sup>p1.287</sup> souvent tout ce que le christianisme permet de plaisirs innocents, pour rendre sa cour, s'il pouvait, aussi heureuse que lui-même ; s'ils voyaient ces illuminations, ces concerts, ces jeux, ces repas magnifiques, ce prince même qui tâche de se confondre dans la multitude & qui y serait inconnu, si un air de grandeur, qui n'est point attaché à sa dignité, & dont il ne saurait se dépouiller, ne le distinguait de tout le reste ?

Puisque je parle, Madame, de la magnificence des Chinois, je ne puis, sans manquer à un point essentiel, passer sous silence ce qui regarde leurs empereurs, qui ne paraissent jamais en public que comme des divinités, environnés de tout l'éclat qui peut attirer le respect & la vénération des peuples. Autrefois ils se montraient rarement, mais les Tartares, qui règnent à présent, sont beaucoup plus populaires, & le feu roi n'y faisait pas tant de façon. Celui-ci tient en cela, aussi bien qu'en tout le reste, un milieu qui contente sa nation, sans déplaire tout à fait aux Chinois. Cependant tout modéré qu'il est en comparaison des anciens, on peut dire qu'il ne marche jamais qu'à la tête ou au milieu d'un corps d'armée.

<sup>p1.288</sup> Alors il est accompagné de tous les seigneurs de la cour : on ne voit que soie, que dorures, que pierres précieuses ; tout y est éclatant ; les armes, les harnois des chevaux, les parasols, les banderoles, & cent autres marques de la dignité royale ou de la qualité particulière de chaque prince y brillent de tous côtés. Au reste il n'est rien en ces rencontres de plus réglé que cette foule, qui porte partout ailleurs la confusion. Chacun sait son rang & sa place ; & il y va de la

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

tête ou du moins de la fortune de celui qui troublerait indiscrètement l'ordre de la marche.

Quand le prince qui est à présent sur le trône, visite les provinces de l'empire, il va ordinairement en poste suivi de peu de gardes & de quelques officiers de confiance ; mais dans toutes les villes, qui se trouvent sur la route & dans tous les passages difficiles, il y a tant de troupes en bataille, qu'il semble courir la poste au travers d'une armée..

Il va souvent en Tartarie prendre le divertissement de la chasse, mais toujours accompagné, comme s'il allait à la conquête d'un nouvel empire ; il n'y mène pas moins de quarante mille hommes, qui y souffrent ordinairement beaucoup, soit qu'il fasse <sup>p1.289</sup> froid ou qu'il fasse chaud, parce qu'on y campe d'une manière fort incommode ; & il arrive souvent que dans une de ces pénibles chasses, il y meurt plus de chevaux qu'il n'en perdrait dans un jour de bataille.

Les Pères, qui l'y ont accompagné, disent que jamais sa magnificence n'éclate davantage que dans cette occasion. Il y voit quelquefois trente & quarante petits rois tartares qui viennent lui faire leur cour, ou lui payer tribut ; il s'en trouve même quelques-uns, qui portent le nom de Ham ou Kam, c'est-à-dire empereur : ils sont tous ses pensionnaires comme les mandarins du premier ordre ; il leur donne ses filles en mariage, & pour se les attacher plus étroitement, il se déclare leur protecteur contre tous les Tartares occidentaux, qui les inquiètent fort souvent, & qui ont même assez de forces pour attaquer quelquefois la Chine avec succès.

Durant que cette foule de petits souverains paraît dans le camp de l'empereur, la cour est d'une grande somptuosité ; & afin de donner à ces barbares quelque idée de la puissance de la Chine, le train, les habits, les tentes des mandarins, tout y est riche & superbe jusqu'à l'excès & à la profusion. C'est ainsi que le rapportent les <sup>p1.290</sup> missionnaires qui en ont eux-mêmes été témoins ; & je crois qu'on peut ajouter foi à leurs relations, non seulement parce qu'elles

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

s'accordent toutes en ce point, mais encore parce que ce qu'ils en disent, est tout à fait dans le génie des Chinois.

Ce que la relation du père Magalhaens, nouvellement traduite avec des notes également savantes & instructives, nous rapporte de la superbe marche de l'empereur, quand il va dans le temple offrir au Ciel des sacrifices, a quelque chose de singulier & mérite bien d'être ici répété ; d'autant plus que ces choses ne peuvent y être ni supposées ni exagérées : car l'ordre qu'on observe dans les cérémonies publiques est connu de tout le monde, & si réglé par les anciennes coutumes, que l'empereur même n'oserait y ajouter, ou en retrancher le moindre article.

Cette pompeuse cérémonie commence par vingt-quatre trompettes ornées de cercles d'or, avec vingt-quatre tambours rangés chacun en deux files : vingt-quatre hommes armés de bâtons vernissés & dorés, de six à huit pieds de long, les suivent en même ordre & sur le même front ; ensuite marchent cent soldats portant de magnifiques hallebardes, armées d'un demi <sup>p1.291</sup> cercle de fer en forme de croissant, suivis de cent massiers & de deux officiers, dont les piques peintes d'un vernis rouge sont en différents endroits ornées de fleurs & de figures d'or.

Après cette première file on porte quatre cents grandes lanternes parfaitement bien travaillées, quatre cents flambeaux d'un bois doré qui brûle comme nos torches, deux cents lances chargées de gros flocons de soie, vingt-quatre bannières où l'on a peint les signes du zodiaque, & cinquante-six autres qui représentent les constellations du ciel : on voit de plus deux cents éventails dorés, avec des figures de dragons & de plusieurs autres animaux ; vingt-quatre parasols encore plus magnifiques, & un buffet porté par les officiers du palais, dont les ustensiles sont d'or.

Tout cela précède immédiatement l'empereur, qui paraît ensuite à cheval, superbement vêtu, entouré de dix chevaux de main, de couleur blanche, dont le harnois est couvert d'or & de pierreries, de cent gardes de la manche, & des pages du palais. On soutient devant lui un parasol

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

qui fait ombre au roi & au cheval, mais qui brille de tous les ornements qu'on a pu inventer pour l'enrichir.

p1.292 L'empereur est suivi de tous les princes du sang, des mandarins du premier ordre, des vice-rois & des premiers seigneurs de la cour, tous en habits de cérémonie : immédiatement après, on voit cinq cents jeunes hommes de qualité, qu'on peut appeler les gentilshommes du palais, accompagnés de mille valets de pied vêtus de soie incarnate, brodée de fleurs, & piquée de petites étoiles d'or & d'argent. C'est proprement la maison de l'empereur.

Ce cortège est encore plus extraordinaire par ce qui suit, que par ce qui a précédé. Car immédiatement après, trente-six hommes portent une chaise découverte, qui ressemble à un char de triomphe ; six-vingt porteurs en soutiennent une autre fermée, & si grande qu'on la prendrait pour un appartement entier : quatre chariots paraissent ensuite, dont les deux premiers sont tirés par des éléphants, & les deux autres par des chevaux ; chaque chaise & chaque chariot a une compagnie de cinquante hommes pour sa garde : les cochers en sont richement vêtus, & les éléphants aussi bien que les chevaux sont couverts de housses en broderie.

Enfin cette superbe marche est fermée par deux mille mandarins de lettres & p1.293 deux mille officiers de guerre, tous avec des habits très riches, marchant d'ordre & selon leur coutume avec une gravité qui inspire du respect. Il ne faut point que la cour fasse pour cela de dépense extraordinaire : & dès que l'empereur veut aller offrir un sacrifice, on est toujours prêt à l'accompagner en cet ordre. Je ne sais, Madame, si dans nos carrousels & dans nos fêtes nous avons rien de plus magnifique.

Mais le roi de la Chine ne paraît jamais plus grand, & si je l'ose dire, plus souverain que dans les audiences qu'il donne aux ambassadeurs. Ce nombre prodigieux de troupes qui sont alors sous les armes, cette multitude incroyable de mandarins en habits de cérémonie, distingués selon leur rang & leur dignité, placés d'ordre, sans confusion, sans

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

bruit, sans embarras, & tels qu'ils paraîtraient dans les temples de leurs dieux, les ministres d'État, les chefs de toutes les cours souveraines, les petits rois, les princes du sang, les héritiers de la couronne encore plus humiliés devant ce prince, qu'ils ne sont élevés au-dessus du peuple : l'empereur même assis sur son trône, qui voit prosternée à ses pieds cette foule d'adorateurs, tout cela, dis-je, a un air de souveraineté & de grandeur qui <sup>p1.294</sup> ne se trouve qu'à la Chine, & que l'humilité chrétienne ne permet pas même aux rois de désirer dans les cours les plus superbes de l'Europe.

Je ne finirais point, si je voulais parler en détail des cérémonies publiques, où les Chinois étalent leur magnificence. Je crois, Madame, en avoir assez dit, pour vous en donner une juste idée. Que si vous me permettez d'ajouter en finissant cette lettre, ce que j'en pense moi-même, par rapport à la France, où les richesses & l'ambition des particuliers ont porté le faste plus loin que dans aucun autre royaume de l'Europe ; il me semble que les Chinois nous surpassent presque toujours dans les actions ordinaires & publiques par un extérieur plus affecté & plus spécieux ; mais que dans le domestique, nos appartements sont incomparablement plus riches, le train des gens de qualité plus lesté quoique moins nombreux, les équipages plus commodes, les tables mieux servies, & généralement parlant, la dépense plus constante & mieux entendue. Je suis avec un profond respect,

MADAME,

Votre très humble & très obéissant serviteur, L. J.

@

## Lettre VII

à Monseigneur l'archevêque duc de Rheims  
premier pair de France.

@

de la langue, des caractères, des livres, de la morale des Chinois.

Monseigneur,

<sup>p1.295</sup> Après avoir eu l'honneur d'entretenir votre Grandeur à loisir sur les différentes propriétés de l'empire des Chinois, j'ai cru que vous ne seriez pas fâché de voir par écrit ce qui regarde leur langue, leurs caractères, leurs livres, & leur morale. Il y a certains points d'histoire qu'on ne peut bien toucher sans beaucoup de préparation ; & quand on doit surtout les expliquer à une personne comme vous, dont le caractère particulier est de savoir à fond & dans la dernière justesse tout ce que vous savez, il y faut apporter une exactitude <sup>p1.296</sup> & un certain ordre, qui ne se trouve presque jamais dans le discours.

Je sais bien, Monseigneur, qu'il est difficile d'ajouter en cette matière quelque nouvelle connaissance à toutes celles qui vous ont rendu l'un des plus savants prélats de notre siècle. Quelque belle, quelque étendue que soit la morale de la Chine, ce ne sont là que de faibles lueurs d'une raison fort bornée, qui disparaissent dès qu'on les approche de ces divines lumières que la religion nous découvre, & où vous avez puisé si longtemps, par la lecture continuelles des Pères, des canons et des conciles.

Cependant, quoique toute la philosophie de cette fameuse nation ne soit pas à présent capable de nous instruire, il n'était pas inutile de savoir jusqu'où elle a autrefois porté la perfection des sciences, dans un temps où tous les autres peuples du monde étaient encore ignorants ou barbares. Et pour commencer par leur langue & par leurs caractères, qui font parmi eux l'un des principaux points de littérature, voici ce que j'en ai remarqué.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

La langue chinoise n'a aucun analogie avec toutes celles qui ont cours dans le <sup>p1.297</sup> monde, rien de commun ni dans le son des paroles, ni dans la prononciation des mots, ni dans l'arrangement des idées. Tout est mystérieux dans cette langue, & vous serez sans doute étonné, Monseigneur, de savoir qu'on en peut apprendre tous les termes en deux heures, quoiqu'il faille plusieurs années d'étude pour la parler ; qu'on peut savoir lire tous les livres, & les entendre parfaitement, sans y rien comprendre si un autre en fait la lecture ; qu'un docteur pourra composer des ouvrages avec toute la politesse imaginable, & que ce même docteur n'en saurait pas assez pour s'expliquer dans les conversations ordinaires ; qu'un muet instruit dans les caractères pourrait avec les doigts sans écritures, parler presque aussi vite qu'il est nécessaire pour ne pas ennuyer ses auditeurs ; enfin que les mêmes mots signifient souvent des choses opposées, & que de deux personnes qui les prononceront ce sera un compliment dans la bouche de l'un, & des injures atroces dans la bouche de l'autre. Ces paradoxes, quelque surprenants qu'ils paraissent, ne laissent pas d'être très véritables ; & votre Grandeur en conviendra, pour peu qu'elle se veuille donner la peine de jeter les yeux sur <sup>p1.298</sup> ce que j'ai l'honneur de lui en écrire.

Cette langue ne contient que trois cent trente mots ou environ, tous d'une syllabe, ou qu'on prononce au moins d'une manière si serrée qu'on n'en distingue presque jamais qu'une : quoique ce soit une chose ennuyante d'en lire toute la suite, je ne laisserai pas de les écrire ici <sup>1</sup>, soit pour en faire connaître les sons, soit pour vous donner le plaisir de voir d'un coup d'œil renfermée dans une seule page une langue aussi ancienne, aussi célèbre, & je puis dire aussi éloquente que celle-ci.

Ce peu de mots ne suffirait pas pour s'expliquer avec facilité sur toutes sortes de matières, pour fournir aux sciences & aux arts, pour soutenir l'éloquence dans le discours & dans les ouvrages, ce qui est parmi les Chinois très différent, si l'on n'avait trouvé l'art de multiplier le sens sans multiplier les paroles. Cet art consiste particulièrement

---

<sup>1</sup> [Page illisible.]

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

dans les différents accents qu'on leur donne. Le même mot prononcé avec une inflexion de voix plus forte ou plus faible a diverses significations. Ainsi la langue chinoise, quand on l'a parle exactement, est une espèce de musique, & renferme une véritable harmonie qui en fait l'essence & le caractère particulier.

<sup>p1.299</sup> Il y a cinq tons qui s'appliquent à chaque parole, selon le sens qu'on lui veut donner. Le premier est une prononciation uniforme, sans élever ou abaisser la voix, comme si l'on continuait durant quelque temps la première note de notre musique. Le second élève la voix notablement plus haut. Le troisième est très aigu ; dans le quatrième, de ce ton aigu on descend tout d'un coup à un ton grave ; dans le cinquième, on passe encore à une note plus profonde, si j'ose m'expliquer de cette sorte, creusant & formant une espèce de basse. On ne saurait se faire parfaitement entendre en cette matière que par le langage même.

Cependant vous voyez déjà, Monseigneur, que par cette différence de prononciation, de trois cent trente-trois mots on en fait seize cent soixante-cinq. Outre cela on peut prononcer uniment, ou aspirer chaque parole ; ce qui est fort ordinaire, & qui augmente encore la langue de la moitié. Quelquefois on joint ces monosyllabes ensemble, comme nous assemblons nos lettres, pour en composer des mots différents. On fait plus, car souvent une phrase tout entière, selon qu'elle suit ou qu'elle en précède une autre, a un sens <sup>p1.300</sup> tout à fait contraire ; de sorte qu'il est aisé de voir que cette langue si pauvre, si resserrée en apparence, ne laisse pas d'être en effet fort riche & assez étendue pour s'expliquer facilement.

Mais ces richesses coûtent bien aux étrangers à recueillir, & je ne sais si plusieurs missionnaires n'aimeraient pas mieux travailler aux mines que de s'appliquer durant plusieurs années à ce travail le plus dur & le plus rebutant qu'on puisse expérimenter en matière d'étude. Je ne comprends pas qu'on ait d'autres sentiments, quand on a demeuré quelque temps à la Chine ; & j'avoue que j'ai été surpris de lire dans la nouvelle relation du père Magalhaens, que la langue chinoise est plus

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

facile que la grecque, la latine & toutes les autres langues de l'Europe. Il ajoute qu'on n'en peut pas douter, si l'on considère que comme la difficulté dans les langues vient de la mémoire, on n'a presque aucune peine en celle-ci, qui n'a que très peu de mots en comparaison des autres, & qu'on peut apprendre en un jour.

A raisonner comme ce Père, la musique ne nous devrait coûter qu'une heure. Sept mots & sept tons ne chargent pas beaucoup la mémoire, & pour peu qu'on ait la voix <sup>p1.301</sup> flexible, il semble qu'il n'y ait pas grande peine à les apprendre. Cependant nous voyons tous les jours qu'un homme qui commence à trente ou à quarante ans, à moins qu'il n'ait beaucoup de naturel pour la musique, ne l'apprend presque jamais bien ; & après beaucoup d'application & un long exercice, est encore à la fin de sa vie un assez méchant musicien. Que sera-ce d'une personne qui a six tons à combiner avec plus de trois cents mots qu'on ne connaît pas par l'écriture, mais qu'il faut rappeler sur le champ, quand on veut parler couramment, ou qu'il faut distinguer dans un autre qui parle avec précipitation & qui marque à peine l'accent & le ton particulier de chaque parole ?

Ce n'est pas la mémoire qui travaille en cette occasion, mais l'imagination & l'oreille, qui en certaines personnes ne distinguent jamais un ton d'un autre. Le tour de langue y fait encore infiniment ; & il y a des gens qui ont assez de mémoire pour apprendre en peu de jours un livre, & qui se tueront inutilement durant un mois à bien prononcer un seul mot : d'où vient que, quelque soin qu'on prenne, on n'a jamais un bon accent dans notre langue lorsqu'on est né en certaines provinces, & <sup>p1.302</sup> qu'on n'en sort qu'à un âge fort avancé.

Cependant, pour se faire entendre en chinois, il faut donner à chaque parole son accent particulier : pour peu qu'on varie on tombe dans un autre ton qui fait un contre-sens ridicule. De sorte qu'on appellera *Bête*, par exemple, celui qu'on voudra nommer *Monsieur* ; parce que le mot, qui est commun à l'un & à l'autre, n'a un sens différent que par le différent ton qu'on lui donne. Ainsi c'est proprement en cette langue qu'on peut dire que le ton fait tout.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Voici encore ce qui rend la langue chinoise plus difficile que les autres. Quand un étranger peu instruit, parle français, pour peu de paroles qu'il prononce bien, on devine facilement les autres qu'il dit mal, & on l'entend ; mais à la Chine un seul mot mal prononcé suffit ordinairement pour rendre toute la phrase inintelligible ; & une phrase au commencement du discours mal entendue, empêche souvent qu'on n'en comprenne toute la suite. Ainsi quand quelqu'un survient dans une assemblée, où l'on a déjà commencé à parler de quelque affaire, il demeure assez longtemps sans rien entendre, jusqu'à ce que peu à peu on le mette, pour ainsi dire, sur <sup>p1.303</sup> les voies, & qu'il entre comme les autres dans le fil du discours.

Outre ce que je viens de dire, cette langue a des caractères particuliers qui la distinguent de toutes les autres. Premièrement, on ne parle point comme on écrit, & le discours le plus poli est barbare & choquant dès qu'on l'imprime. Il faut, pour bien écrire, se servir de termes plus choisis, d'expressions plus nobles, de tours particuliers qui n'entrent point dans l'usage ordinaire, & qui sont propres aux livres qu'on compose, dont le style est plus différent de l'élocution commune, que nos poètes latins les plus obscurs ne le sont de la prose la plus unie & la plus naturelle.

Secondement, l'éloquence ne consiste point dans un certain arrangement périodique, tel que nos orateurs l'affectent, qui pour imposer à l'auditeur, l'embarrassent quelquefois de beaucoup de paroles, parce qu'ils n'ont pas beaucoup de choses à lui dire. Les Chinois sont éloquents par de expressions vives, des métaphores nobles, des comparaisons hardies & peu étendues, & surtout par une infinité de sentences & de passages tirés des anciens, qui parmi eux sont toujours d'un grand poids : ils disent beaucoup de choses en peu de mots ; <sup>p1.304</sup> leur style est serré, mystérieux, obscur, & peu suivi. On ne se sert guère de toutes ces particules, qui sont dans nos langues l'agrément & la liaison du discours. Il semble quelquefois qu'ils parlent pour n'être pas entendus, ou qu'ils prétendent qu'on les entende, lors

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

même qu'ils ne parlent pas ; tant ils renferment de sens & de pensées en peu de mots.

Il est vrai que cette obscurité s'évanouit presque toute, à l'égard de ceux qui ont une parfaite connaissance des caractères ; & un habile homme, qui lit un ouvrage, s'y méprend très rarement. Mais en parlant, on est souvent arrêté ; & j'ai vu des docteurs, qui, pour s'entendre dans les entretiens familiers, étaient obligés de former en l'air avec le doigt, la lettre particulière qui exprimait leurs paroles, dont le sens ne se pouvait déterminer par la prononciation.

Troisièmement, le son des paroles est assez agréable à l'oreille, surtout dans la province de Nankin, où l'accent est meilleur que nulle autre part ; car plusieurs y prononcent les différents tons si finement qu'un étranger a bien de la peine à s'en apercevoir. Outre cela on ne se sert jamais de l'r, ce qui contribue beaucoup à <sup>p1.305</sup> adoucir la langue. Il faut pourtant avouer que la plupart des Chinois, qui veulent parler correctement, ont je ne sais quoi de choquant dans le langage. Ils allongent quelquefois leurs paroles d'une manière insupportable ; & quoiqu'elles soient chacune d'une seule syllabe, à force de les étendre, ils en font des mots infinis & semblables à des phrases entières.

Ils ont encore une terminaison qui revient fort souvent, & que nous exprimons ordinairement par une double *h*. Le son vient du fond du gosier, si désagréable & si peu naturel, qu'il est seul capable de gâter la plus belle langue. Mais comme certaines aspirations forcées dans la langue castillane ne laissent pas de plaire aux Espagnols, ainsi les Chinois se persuadent que ces gutturales, qui nous choquent, sont un véritable agrément ; & que ces tons plus mâles & plus forts que les autres donnent à leur langue du corps, sans lequel elle tomberait dans une délicatesse puérile, qui n'aurait de grâce tout au plus que dans la bouche des femmes ou des enfants.

Quatrièmement, ils manquent de beaucoup de sons que nous exprimons par nos lettres. Ainsi ils ne prononcent point *a, b, d, o, r, x, z* de la manière que nous faisons <sup>p1.306</sup> en France ; & quand on les force

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

à les prononcer, ils y changent toujours quelque chose, & se servent des sons qui dans leur langue en approchent le plus, sans pouvoir presque jamais les exprimer exactement. Cela a fait autrefois une difficulté particulière pour la consécration de l'hostie dans les prêtres Chinois, qui ne pouvaient dire la messe en latin sans faire un jargon ridicule. On s'est néanmoins dans la suite donné tant de soins pour les former, qu'on en est enfin venu à bout. De sorte que le latin dans leur bouche n'est guère plus différent de celui des Portugais que celui des Portugais l'est du nôtre.

Tout ce que je viens de dire, Monseigneur, se doit entendre de la langue mandarine, qui a cours dans tout l'empire, & qu'on entend universellement partout. Car dans la province de Fokien le peuple outre cela parle une langue particulière, qui n'a rien de commun avec celle-ci, & qu'on regarde à la Chine comme nous regardons en France le basque ou le bas-breton.

Ce qui touche les caractères chinois n'est pas moins singulier que leur langue. Ils n'ont point d'alphabet comme nous, qui contienne les éléments & comme les <sup>p1.307</sup> principes des paroles. Ils ne comprennent pas même comment nous pouvons avec un si petit nombre de figures, dont chacune ne signifie rien, exprimer sur le papier toutes nos idées, composer une infinité de livres & fournir à des Bibliothèques entières. Cet art d'assembler les lettres, d'en former les mots, & de combiner l'un & l'autre en une infinité de sons, est pour eux un mystère inconnu ; & ce qui est si commun parmi toutes les autres nations, n'a jamais eu lieu parmi eux, soit par le peu de communication qu'ils ont eue avec leurs voisins, soit par le peu d'estime qu'ils faisaient de toutes les inventions étrangères.

Au lieu d'alphabet ils se sont servis au commencement de leur monarchie, de hiéroglyphes. Ils ont peint au lieu d'écrire, & par les images naturelles des choses qu'ils formaient sur le papier, ils tâchaient d'exprimer & de communiquer aux autres leurs idées. Ainsi pour écrire un oiseau, ils en peignaient la figure ; & pour signifier une forêt, ils représentaient plusieurs arbres ; un cercle voulait dire le soleil, & un croissant la lune.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Cette manière d'écrire était non seulement imparfaite, mais encore très incommode. Outre qu'on n'exprimait qu'à demi <sup>p1.308</sup> ses pensées, ce peu même qu'on exprimait, n'était jamais parfaitement conçu ; & il était impossible de ne s'y pas méprendre. De plus il fallait des volumes entiers pour dire peu de choses, parce que la peinture occupait beaucoup de place. Ainsi les Chinois changèrent peu à peu leur écriture, & composèrent des figures plus simples, quoique moins naturelles ; ils en inventèrent même plusieurs pour exprimer des choses que la peinture ne pouvait représenter, comme la voix, l'odeur, les sentiments, les passions, & mille autres objets qui n'ont point de corps & de figures. De plusieurs traits simples ils en firent ensuite des composés, & de cette manière ils multiplièrent leurs caractères à l'infini, parce qu'ils en destinaient un & même plusieurs pour chaque mot particulier.

Cette abondance de lettres est à mon sens la source de l'ignorance des Chinois, parce qu'ils emploient toute leur vie à cette étude, & qu'ils n'ont presque pas le temps de songer aux autres sciences, s'imaginant être assez savants quand ils savent lire. Cependant il s'en faut bien qu'ils ne connaissent toutes leurs lettres : c'est beaucoup, quand après plusieurs années d'un travail infatigable ils en peuvent entendre <sup>p1.309</sup> quinze ou vingt mille. Le commun des lettrés se contente encore de moins : & je ne crois pas que jamais aucun docteur en ait su parfaitement la moitié : car on en compte plus de quatre-vingt mille.

Pour ce qui est des étrangers, on ne saurait croire le dégoût que leur cause cette étude ; c'est une croix bien pesante que d'être obligé durant toute sa vie (car ordinairement elle n'est pas trop longue pour cela) de se mettre dans la tête cette affreuse multitude de figures, & d'être toujours occupé à déchiffrer des hiéroglyphes imparfaits, qui n'ont presque aucune analogie avec les choses qu'ils signifient. On ne trouve ici aucun attrait comme dans nos sciences d'Europe, qui en fatiguant ne laissent pas d'occuper agréablement l'esprit. Il faut à la Chine, pour ne se pas rebuter, chercher des motifs plus relevés, au défaut du goût naturel ; & nous faire un plaisir de songer que cette

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

étude, quelque rude & quelque ingrate qu'elle paraisse, n'est pas stérile, parce que c'est un moyen très sûr de faire connaître Jésus-Christ.

C'est par là qu'on se fait écouter des savants, qu'on s'insinue dans leurs esprits, & qu'on les prépare aux grandes vérités de la religion chrétienne. Il n'y a personne à p1.310 qui cette espérance d'annoncer utilement l'Évangile, ne donne du courage, & même de l'esprit. On ne peut pas aussi douter que Notre Seigneur n'accompagne d'une bénédiction particulière les efforts de notre bonne volonté ; & il y a bien de l'apparence que sans un secours extraordinaire du ciel, jamais les missionnaires n'auraient fait dans cette science ces progrès surprenants, qui ont étonné les plus habiles docteurs de l'empire.

Parmi ces caractères il y en a de plusieurs sortes. Les premiers ne sont presque plus d'usage, & on ne les conserve que pour faire honneur à l'antiquité. Les seconds beaucoup moins anciens, n'ont place que dans les inscriptions publiques : quand on en a besoin, on consulte les livres, & à la faveur des dictionnaires, il est facile de les déchiffrer. Les troisièmes, beaucoup plus réguliers & plus beaux, servent dans l'impression & même dans l'écriture ordinaire. Néanmoins comme les traits en sont bien formés, il faut un temps considérable pour les écrire ; c'est pour cela qu'on a trouvé une quatrième espèce d'écriture, dont les traits plus liés & moins distingués les uns des autres, donnent la facilité d'écrire plus vite. On la nomme pour cela *lettre* p1.311 *courante*. Ces trois derniers caractères ont entre eux beaucoup de ressemblance & répondent assez à nos lettres capitales, aux lettres d'impression, & à l'écriture ordinaire.

Au lieu de plume, on se sert pour écrire, d'un pinceau qu'on tient à la main, non pas obliquement comme nos peintres, mais tout droit, comme si l'on voulait piquer le papier. Les Chinois écrivent toujours de haut en bas, & commencent la première ligne où nous finissons la nôtre ; ainsi pour lire leurs livres, il faut d'abord aller chercher la dernière page, qui parmi eux en est le commencement. Comme leur papier est très mince & presque transparent, ils sont obligés de le

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

doubler, de peur que les lettres ne se confondent, quand ils écrivent sur le revers ; mais ces feuilles doublées sont si bien unies qu'on a de la peine à s'en apercevoir.

Ecrire mal, n'a jamais été à la Chine, comme autrefois en France une marque de noblesse. Tout le monde s'y pique de bien peindre, & avant que de se présenter pour être admis au premier degré des lettrés, il faut avoir fait preuve de bon écrivain. Une lettre mal formée dans la composition, dans un ouvrage, dans une requête est une <sup>p1.312</sup> faute considérable ; & parce que souvent, un trait de plus ou de moins change entièrement le sens, il n'en faut pas davantage pour perdre dans un examen le degré de docteur, & par conséquent pour ruiner sa fortune. Ainsi tous les mandarins écrivent bien, & l'empereur se distingue en cela comme en toute autre chose.

L'imprimerie, qui est un art naissant en Europe, a presque de tout temps été en usage à la Chine. Elle est néanmoins un peu différente de la nôtre. Comme nous avons très peu de lettres, & comme on peut en les assemblant, former de gros volumes, peu de caractères nous suffisent, parce que ceux qui ont servi aux premières feuilles sont encore employés à toutes les autres. Le prodigieux nombre des caractères chinois empêche qu'on n'en use de la sorte, si ce n'est en certaines matières limitées, qui concernent le palais & les inscriptions, ou très peu de lettres peuvent entrer ; dans toutes les autres occasions, ils trouvent plus de facilité à graver leurs lettres sur des planches de bois ; & la dépense en est beaucoup moindre.

Voici comme ils s'y prennent. Celui qui veut imprimer un livre, le fait premièrement écrire par un excellent maître. <sup>p1.313</sup> Le graveur en colle chaque feuille sur une table bien unie, & en suit les traits avec le burin si fidèlement que les caractères marqués ont une ressemblance parfaite avec l'original. De sorte que l'impression est bonne ou mauvaise, selon qu'on a employé un bon ou un mauvais écrivain. Cette adresse des graveurs est si grande, qu'on ne saurait distinguer ce qui est imprimé d'avec ce qui est écrit à la main, quand on s'est servi du même papier & de la même encre.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Il est vrai que cette manière d'imprimer a quelque chose d'incommode, en ce qu'il faut multiplier les planches autant que les feuilles ; de sorte qu'une chambre médiocre ne suffira pas pour contenir toutes les petites tables qui auront servi à l'impression d'un gros volume. Mais aussi quand la gravure est finie, on n'est point obligé de tirer en même temps tous les exemplaires, au hasard de n'en vendre que la moitié & de se ruiner par une dépense inutile. Les Chinois impriment leurs feuilles à mesure qu'ils les débitent ; & les planches qu'on retouche facilement après en avoir tiré deux & trois mille exemplaires, servent à plusieurs autres impressions différentes. Outre qu'on n'a point besoin de correcteurs d'imprimerie, car pourvu que la feuille soit <sup>p1.314</sup> exactement écrite, il est très rare que le graveur fasse des fautes ; ce qui n'est pas un médiocre avantage.

Le papier de la Chine paraît si fin, qu'on s'est imaginé en France, qu'il était de soie ou de coton ; mais le coton n'est pas si propre à cela qu'on s'imagine, & les gens du métier m'ont assuré que les filets de soie ne sauraient être assez foulés pour se briser, & pour composer une pâte uniforme telle qu'elle est nécessaire dans les feuilles. Tout le papier de la Chine se fait d'écorce de bambou, c'est une espèce d'arbre, plus uni, plus gros, plus droit & plus fort que le sureau ; on en rejette la première peau, parce qu'elle est trop épaisse & trop dure ; celle de dessous plus blanche, plus molle, se broie avec de l'eau claire, & sert de matière au papier, qu'on élève comme nous le faisons avec des formes aussi longues & aussi larges qu'on juge à propos. Il y a des feuilles de dix & de douze pieds de long, dont le papier est aussi blanc & beaucoup plus uni que le nôtre.

Au lieu de colle on y passe de l'alun ; ce qui, non seulement l'empêche de boire, mais encore le rend quelquefois si éclatant, qu'il paraît argenté ou imbu de vernis. Il est extrêmement doux sous la plume & <sup>p1.315</sup> beaucoup plus sous le pinceau, qui demande un fond uni ; car dès qu'il est raboteux, comme notre papier, les filets du pinceau se séparent, & les lettres ne sont jamais bien terminées.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Cependant le papier chinois n'est pas de durée, il se coupe facilement, l'humidité & la poussière s'y attachent, & parce qu'il est d'écorce d'arbre, les vers s'y mettent infailliblement, si l'on n'a soin de battre souvent les livres & de les exposer au soleil. Ainsi l'on ne peut conserver à la Chine comme en Europe de vieux manuscrits, & l'on renouvelle continuellement les bibliothèques, qui ne sont anciennes que parce que ce sont des copies fidèles des anciens originaux.

Puisque j'ai parlé à V. G. de tout ce qui regarde les livres & l'impression des Chinois, elle ne trouvera pas mauvais que je lui dise un mot de la qualité particulière de leur encre. Elle est admirable, & jusqu'ici on a tâché inutilement de la contrefaire en France : celle de Nankin est la plus estimée, & il s'en fait des bâtons si propres & de si bonne odeur, qu'on aurait la curiosité d'en conserver quand ils ne seraient d'aucun autre usage.

Je dis des bâtons d'encre, car ce n'est <sup>p1.316</sup> pas une liqueur comme la nôtre. Elle est solide & semblable à nos couleurs minérales, quoique beaucoup plus légère. On en fait de toute sorte de figures : les plus ordinaires sont carrées, mais plus longues que larges, épaisses seulement de deux ou trois lignes. Il y en a de dorées avec des figures de dragons, d'oiseaux & de fleurs. On forme pour cela de petits moules de bois si bien travaillés, que nous aurions de la peine de faire rien de plus fini sur le métal.

Quand on veut écrire, on a sur la table un petit marbre poli, creusé à l'extrémité, & propre à contenir de l'eau. On y trempe dedans par un bout le bâton d'encre, qu'on frotte doucement sur la partie du marbre qui est unie ; & dans un moment, selon qu'on frotte, il se fait une liqueur plus ou moins noire, dans laquelle on trempe la pointe du pinceau qui sert à écrire. Cette encre est luisante, extrêmement noire, & quoiqu'elle perce quand le papier est trop fin, jamais néanmoins elle ne s'étend plus que le pinceau. De manière que les lettres sont exactement terminées, quelque gros qu'en soient les traits.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Elle a encore une autre qualité qui la rend merveilleuse pour le dessin, c'est qu'elle <sup>p1.317</sup> prend toutes les diminutions qu'on lui veut donner, & il y a beaucoup de choses qu'on ne saurait représenter au naturel sans l'usage de cette couleur. Au reste elle n'est pas si difficile à faire qu'on s'imagine, quoique les Chinois y emploient du noir de fumée tiré de diverses matières ; la meilleure néanmoins se fait avec la fumée de la graisse de cochon, qu'on brûle à la lampe. On y mêle une espèce d'huile pour la rendre plus douce, & des odeurs agréables, pour empêcher la mauvaise odeur de l'huile & de la graisse. Après l'avoir mise en consistance, on fait de cette pâte de petites tablettes qu'on jette dans un moule. Elle est au commencement fort pesante ; mais dès qu'elle est sèche & dure, le poids en diminue de la moitié, & ce qu'on donne pour une livre, ne pèse ordinairement que huit ou dix onces.

La reliure de la Chine, quoique fort éloignée de la perfection de la nôtre, ne laisse pas d'avoir son agrément. On ne dore point sur la tranche, on n'y jette pas même de couleurs. Les livres ordinaires sont couverts d'un carton gris assez propre. On relie les autres, si l'on veut, avec un satin fin, ou une espèce de petit taffetas à fleurs, qui est à grand marché, & qu'on fait <sup>p1.318</sup> ordinairement pour cet usage. J'en ai vu quelques-uns couverts d'un brocard rouge à fleurs d'or & d'argent ; la forme en est toujours la même, mais on fait de la dépense selon la matière qu'on y veut employer. Je n'eusse jamais osé, Monseigneur, prendre la liberté de vous écrire toutes ces minuties, si je ne savais qu'un petit détail n'est pas toujours désagréable aux hommes savants, qui comme vous sont déjà instruits des matières les plus essentielles. Voici quelque chose de plus solide, que vous aurez sans doute lu, & que je n'ajoute ici en peu de mots, que pour vous en rafraîchir la mémoire.

La première histoire qui soit au monde, est sans doute celle de la Genèse : mais il faut convenir que de tous les livres qui sont venus à notre connaissance, ceux de la Chine sont les premiers qu'on ait mis au jour. On les nomme par excellence les cinq Volumes : & les Chinois n'ont rien de plus sacré que la doctrine qu'on y enseigne. Il y a quatre

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

mille trois cents ans, que l'empereur Hoamti, après avoir inventé les caractères, fit des traités d'astronomie, d'arithmétique, de musique, & de médecine.

Environ trois cents ans après on recueillit les ordonnances, & l'on écrivit <sup>p1.319</sup> l'histoire du roi Yao, prince recommandable par sa piété, par sa prudence & par les soins qu'il se donna d'établir une forme de gouvernement dans l'État. Chun & Yu ses successeurs ne furent pas moins célèbres. Ils réglèrent les cérémonies des sacrifices qu'on devait offrir au souverain maître du ciel, & aux esprits inférieurs qui présidaient aux fleuves & aux montagnes. Ils divisèrent l'empire en provinces, ils marquèrent leur différente situation, par rapport aux constellations du ciel ; ils réglèrent les tailles que le peuple serait obligé de payer, ils firent plusieurs autres ordonnances utiles pour les bonnes mœurs, & nécessaires pour la tranquillité publique. Toutes ces choses furent écrites, & ce que ces trois empereurs laissèrent à la postérité, a toujours été considéré des Chinois comme des oracles.

Néanmoins comme les premières lois n'embrassent jamais tout, les empereurs qui régnaient mille sept cent soixante & seize ans avant Jésus-Christ, après une mûre délibération & par le conseil de leurs plus sages ministres, crurent être obligés d'en ajouter de nouvelles. On dit que Caotson, prince en qui la piété & l'amour de la religion, relevaient infiniment les <sup>p1.320</sup> grandes qualités qu'il avait reçues de la nature, vit en songe la figure d'un homme qui venait du ciel. Après son réveil l'image lui en demeura si vivement gravée dans l'esprit, qu'il le fit chercher, & le trouva enfin parmi des maçons. Cet homme, dès qu'il fut appliqué au gouvernement, parut inspiré, & fit plusieurs beaux règlements qui perfectionnèrent les anciennes ordonnances ; lesquelles furent encore augmentées sous les règnes suivants De sorte qu'étant ramassées toutes ensemble, on en composa ce premier livre que les Chinois appellent Chukim <sup>1</sup>, qui parmi eux est d'une aussi grande autorité, par rapport à l'État politique, que le sont Moïse & les

---

<sup>1</sup> Premier livre appelé Chu-kim.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Prophètes parmi les Juifs, en ce qui touche le culte de Dieu & la forme de la religion.

Le second livre que la Chine révère pour son antiquité, est une suite d'odes & de poésies composées sous les règnes de la troisième race <sup>1</sup>, où l'on décrit les mœurs & les coutumes des petits rois de la Chine, qui gouvernaient les provinces sous la dépendance de l'empereur. Confucius en parle avec éloge, ce qui fait juger que dans la suite elles ont été corrompues par le <sup>p1.321</sup> mélange de plusieurs méchantes pièces, parce qu'il s'y en trouve de ridicules & même d'impies. Fohi, fondateur de la monarchie avait fait longtemps auparavant de semblables poésies ; mais elles étaient si obscures, que quelque soin qu'on ait pris de leur donner un bon sens, on a été après tout obligé d'avouer qu'elles n'étaient pas intelligibles. Cette obscurité impénétrable à toutes les lumières des savants, a donné lieu à plusieurs superstitions. Les bonzes en abusent, pour dire tout ce qui leur plaît ; & c'est pour eux un fond inépuisable de fables & de chimères, dont ils se servent pour s'attacher le peuple. Cependant on en a fait un tome <sup>2</sup>, qui tient le troisième rang parmi les livres classiques.

Le quatrième <sup>3</sup>, contient l'histoire de plusieurs princes, leurs vertus, leurs vices, leurs maximes dans le gouvernement, qui a été recueillie par Confucius, & commentée par ses disciples.

Le cinquième <sup>4</sup>, traite des coutumes & des cérémonies. On y parle des temples, des sacrifices, des vases sacrés ; des <sup>p1.322</sup> devoirs des enfants à l'égard de leurs pères, & des femmes à l'égard de leurs maris ; des règles de la véritable amitié, des civilités dans les festins, de l'hospitalité, de la musique, de la guerre, des honneurs funèbres, & de mille autres choses qui regardent la société.

Ces cinq livres sont très anciens, & tous les autres qui ont quelque autorité dans l'empire, n'en sont que des copies ou des interprétations.

---

<sup>1</sup> Second livre Chi-kim.

<sup>2</sup> Troisième livre Y-kim.

<sup>3</sup> Quatrième livre Tchun-tsiou.

<sup>4</sup> Cinquième livre Li ki.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Parmi une infinité d'auteurs qui ont travaillé sur ces fameux originaux, il n'y en a aucun qui soit si illustres que Confucius. On estime surtout ce qu'il a ramassé en quatre livres, sur les lois anciennes, qu'on regarde comme la règle du parfait gouvernement. Il y traite du grand art de régner, de la médiocrité, des vertus & des vices, de la nature des choses, & des devoirs communs. Ce dernier tome n'est pourtant pas tant l'ouvrage de Confucius que de Mencius son disciple, d'une vie moins réglée que celle de son maître, mais d'un style plus éloquent & plus agréable.

Outre ces neuf livres, il y en a quelques autres fort estimés comme l'histoire universelle de l'empire, dont la vérité n'est pas moins établie dans la Chine, que <sup>p1.323</sup> celle de nos histoires les plus connues, l'est en Europe. Les livres qui traitent de l'éducation des enfants, de l'obéissance, de la fidélité, sont attribués à Confucius. Ils s'en trouve qui parlent de la médecine, de l'agriculture, des plantes, de l'art militaire, des arts libéraux & mécaniques, des histoires particulières, de la philosophie, de l'astronomie & de plusieurs autres parties de la mathématique. Enfin ils ont leurs romans, leurs comédies, & ce que je mets au même rang, une infinité de traités composés par les bonzes sur le culte dû aux divinités du pays, qu'ils changent, qu'ils diminuent, qu'ils augmentent à mesure qu'ils le jugent nécessaire pour tromper le peuple, & pour grossir leurs revenus.

De tous ces livres on en a fait des bibliothèques nombreuses, dont quelques-unes ont été autrefois composées de plus de quarante mille volumes, mais tous ces excellents ouvrages que l'antiquité avait enfantés avec tant de peine, & que les particuliers avaient ramassés à grands frais, furent presque tous détruits en un moment par l'ordre tyrannique d'un empereur. Trois cents ans ou environ après la mort de Confucius, c'est-à-dire deux cents ans avant <sup>p1.324</sup> la naissance de Jésus-Christ, l'empereur Chihoanti illustre par sa valeur & par la science militaire qu'il posséda plus parfaitement qu'aucun de ses prédécesseurs, plus illustre encore par la grande muraille qu'il fit bâtir pour mettre ses États à couvert des irruptions des Tartares, résolut d'éteindre toutes les sciences ; & non content de faire inhumainement

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

mourir un grand nombre de docteurs, il ordonna sous peine de la vie à ses sujets, de brûler tous les livres de l'empire, excepté ceux qui traitaient de l'agriculture, de la médecine & des sortilèges.

Cet incendie, le plus grand qu'ait jamais souffert la république des lettres, pensa ruiner le gouvernement, & eût fait avec le temps, de l'État le plus poli, le royaume le plus ignorant & le plus barbare, si après la mort du tyran, l'amour des sciences qui se réveilla dans tous les esprits n'eût porté les Chinois à réparer cette perte.

Les vieillards, qui selon la coutume, avaient durant leur jeunesse appris par cœur presque tous ces livres, eurent ordre de les écrire fidèlement. On en trouva dans les tombeaux, que les plus zélés y avaient cachés, & qu'on fit, pour ainsi dire, <sup>p1.325</sup> ressusciter en les mettant nouvellement au jour. Quelques-uns furent retirés des fossés & des trous de murailles, endommagés à la vérité par l'humidité & par les vers, mais néanmoins en état de servir à ceux qui travaillaient à les restituer, ce qui se trouvait effacé en ceux-ci étant encore assez entier en quelques autres.

Tous ces soins n'empêchèrent pas que le nouvel ouvrage ne fût défectueux ; il reste en plusieurs endroits des lacunes, & on a inséré en d'autres quelques pièces étrangères qui n'étaient pas dans les originaux. Les Chinois y reconnaissent eux-mêmes ces fautes & quelques autres de moindre conséquence, mais ils sont si religieux à conserver ce qu'ils ont reçu de l'antiquité, qu'ils en révèrent même les défauts.

Ce ne serait pas, Monseigneur, vous donner une connaissance assez étendue de la littérature chinoise, si je ne vous parlais plus particulièrement de Confucius qui en fait le principal ornement. C'est là la source la plus pure de leur doctrine, c'est leur philosophe, leur législateur, leur oracle ; & quoiqu'il n'ait jamais été roi, on peut dire néanmoins qu'il a gouverné durant sa vie une grande partie de la Chine, & <sup>p1.326</sup> qu'il a eu depuis sa mort plus de part qu'aucun autre à l'administration de l'État, par les maximes qu'il y a répandues, & par les beaux exemples qu'il y a donnés : de sorte que c'est encore le modèle

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

de tous les gens de bien. Sa vie a été écrite par plusieurs personnes : j'en rapporterai ici ce qu'on en dit ordinairement.

Confucius, que les Chinois nomment Coum-tse, naquit dans la province de Chanton, la trente-septième année du règne de l'empereur Kim, quatre cent quatre-vingt-trois ans avant la venue de Notre Seigneur. La mort de son père, qui précéda sa naissance, lui fit donner le nom de *Tcesse*, qui veut dire *enfant de douleur*. Il tirait son origine de Ti-y, vingt-septième empereur de la seconde race. Quelque illustre que fût cette famille par une longue suite de rois, elle le devint beaucoup plus par la vie de ce grand homme : il effaça tous ses ancêtres, mais il donna à sa postérité un éclat qui dure encore, après plus de deux mille ans. La Chine ne reconnaît de véritable noblesse que dans cette famille, également respectée des souverains qui y ont puisé comme dans leur source les lois du parfait gouvernement, & aimée de tous les peuples, au bonheur <sup>p1.327</sup> desquels elle a si utilement travaillé.

Confucius ne passa point par les degrés ordinaires de l'enfance : il parut raisonnable beaucoup plus tôt que les autres hommes ; car il n'aimait rien ce qui occupe les enfants. Le jeu, la promenade, les amusements propres de son âge ne le touchaient presque point. Il avait un air grave & sérieux qui lui attirait du respect, & qui fut dès lors un présage de ce qu'il devait être un jour : mais ce qui le distingua le plus, fut une piété tendre & réglée. Il honorait ses parents, il tâchait en tout d'imiter son aïeul, qui vivait pour lors à la Chine en odeur de sainteté ; & on remarqua que jamais il ne mangeait rien qu'après s'être prosterné par terre, & l'avoir offert au souverain Maître du ciel.

Étant encore enfant il entendit un jour son grand père qui soupirait : il s'avança ; & après l'avoir salué en se courbant plusieurs fois, à la manière du pays :

— Puis-je lui dit-il, sans perdre le respect que je vous dois, vous demander la cause de votre douleur ? Peut-être craignez-vous que vos descendants ne négligent le soin de la vertu, & ne vous déshonorent par leurs vices ?

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

— Qui vous a donné cette pensée, lui dit Cum-tse, & d'où avez-vous appris à parler <sup>p1.328</sup> de la sorte ?

— De vous-même, répondit Confucius ; je vous écoute avec application toutes les fois que vous parlez, & je vous ai souvent oui dire, qu'un fils qui par sa vie ne soutient pas la réputation de ses ancêtres, en dégénère & ne mérite pas d'en porter le nom. Quand vous parliez de la sorte, pensiez-vous à moi, & ne serait-ce point ce qui vous afflige ?

Ce bon vieillard fut charmé de ce discours, & dans la suite ne parut plus inquiet.

Confucius après la mort de son aïeul s'attacha à Tcem-se fameux docteur de ce temps-là & sous un si grand maître il fit en peu de temps des progrès considérables dans la connaissance de l'antiquité qu'il regardait dès lors comme son modèle. Cet amour des anciens lui pensa un jour coûter la vie, quoiqu'il n'eût encore que seize ans. Car s'entretenant avec un homme de la première qualité, qui parlait de l'obscurité & de l'inutilité des livres chinois, cet enfant lui fit une leçon trop vive sur le respect qu'on leur devait.

— Les livres dont vous parlez, lui dit Confucius, renferment une doctrine profonde, dont le sens ne doit être pénétré que des savants. Le peuple ne les estimerait pas, s'il les comprenait de <sup>p1.329</sup> lui-même. Cette dépendance des esprits par laquelle les plus grossiers sont soumis aux plus éclairés, est très utile dans la société civile. Si toutes les familles étaient également riches, également puissantes, il n'y aurait plus de forme de gouvernement ; mais ce serait encore un plus grand désordre, si les hommes étaient également savants, tout le monde voudrait gouverner, & personne ne se croirait obligé d'obéir.

Il y a quelque temps, ajouta ce sage enfant, qu'un homme de la lie du peuple me parla comme vous, je n'en fus pas étonné ; mais j'admire à présent qu'un docteur comme vous me parle comme un homme de la lie du peuple.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Ce discours devait attirer l'estime du mandarin ; mais la confusion qu'il eut de se voir poussé à bout par un enfant, le piqua tellement qu'il résolut de s'en venger. Il fit investir sa maison par ses domestiques, & il se serait sans doute porté à quelque extrémité, si le roi, qui en fut averti, ne lui eût donné ordre de se retirer.

Quand Confucius fut dans un âge plus avancé, il fit un recueil des plus belles maximes des anciens, qu'il tâcha de suivre & d'inspirer à tous les peuples. Chaque province était alors un royaume distingué, p1.330 qu'un prince, quoique dépendant de l'empereur, ne laissait pas de gouverner par des lois particulières. Il levait les tailles, il disposait de toutes les charges, il déclarait la guerre, ou faisait la paix comme il jugeait. Ces petits rois avaient souvent entre eux des différends, l'empereur lui-même les craignait, & n'avait pas toujours assez d'autorité pour s'en faire obéir.

Confucius persuadé que jamais les peuples ne seraient heureux, ce qu'il se proposait néanmoins comme la fin du bon gouvernement, tandis que l'intérêt, l'ambition, la fausse politique régneraient dans toutes ces petites cours, résolut de prêcher partout une morale sévère, d'inspirer le mépris des richesses & des plaisirs, une estime infinie pour la justice, pour la tempérance & pour les autres vertus, une grandeur d'âme à l'épreuve des respects humains, une sincérité incapable du moindre déguisement, même à l'égard des plus grands princes, enfin un genre de vie qui combattît toutes les passions, & qui cultivât uniquement la raison & la vertu.

Ce qui est admirable, c'est qu'il prêchait plus par ses exemples que par ses paroles ; aussi fit-il partout des fruits très p1.331 considérables. Les rois se gouvernaient par ses conseils, les peuples le révéraient comme un saint ; tout le monde le louait & ceux même qui ne suivaient pas ses exemples, ne laissaient pas de les admirer : mais il avait quelquefois une sévérité qui éloignait de lui jusqu'à ses amis.

Ayant été choisi pour remplir une charge considérable dans le royaume de Lou, en moins de trois mois qu'il l'exerça, il se fit partout

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

un changement si prodigieux, que la cour & les provinces ne se reconnaissaient plus. Les princes voisins en eurent de la jalousie, ils conçurent qu'un roi gouverné par un homme de ce caractère, se rendrait bientôt trop puissant, n'y ayant rien qui soit plus capable de faire fleurir un État que l'ordre & l'exacte observance des lois. Le roi de Tçi, assembla ses ministres, & leur proposa d'arrêter le cours de ce nouveau gouvernement : après une longue délibération, voici le moyen qui leur vint dans l'esprit :

Ils choisirent un grand nombre de jeunes filles bien faites, bien élevées, & parfaitement instruites de tout ce qui peut plaire. Ensuite, sous prétexte d'ambassade, ils en firent présent au roi de Lou, & aux principaux seigneurs de sa cour. Le <sup>p1.332</sup> présent fut reçu avec joie, & fit tout l'effet qu'on s'était proposé. On ne songea plus qu'à bien divertir les étrangères ; ce ne fut durant plusieurs mois que festins, que danses, que comédies ; & les plaisirs occupèrent uniquement la cour.

Confucius s'apercevant que les affaires publiques en souffraient, tâcha de ramener les esprits ; mais ce nouveau genre de vie les avait tellement charmés, que tous ses efforts furent inutiles ; & il fallut malgré lui que la sévérité du philosophe cédât à la galanterie & au dérèglement des courtisans. Ainsi il ne crut pas qu'il fût de sa réputation de demeurer plus longtemps dans un lieu où la raison n'était plus écoutée ; il remit sa charge entre les mains du prince, & chercha d'autres royaumes plus disposés à profiter de ses maximes.

Mais il y trouva de grands obstacles, & courut longtemps de province en province, sans faire presque aucun fruit ; parce que les politiques le craignaient, & que les ministres des princes ne voulaient point un concurrent capable de diminuer leur autorité ou de leur ôter leur crédit. De sorte qu'abandonné de tout le monde, il se trouva souvent réduit à la dernière extrémité, en danger de mourir de faim ou de <sup>p1.333</sup> perdre la vie par la conjuration des méchants. Néanmoins toutes ces disgrâces ne le touchaient point, & il disait ordinairement que la cause qu'il défendait était trop bonne pour en devoir appréhender les suites ; qu'il n'y avait point d'homme assez puissant

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

pour lui nuire, & que quand on était élevé jusqu'au ciel par un sincère désir de la perfection, bien loin de craindre l'orage, on n'entendait pas même le bruit qui se faisait en ce bas monde.

Aussi ne se lassa-t-il jamais d'instruire ceux qui aimèrent la vérité. Parmi une infinité de disciples, qui se mettaient sous sa conduite, il en destinait quelques-uns à écrire poliment ; ; d'autres s'appliquaient à raisonner juste, & à parler en public avec éloquence. Il voulait que plusieurs s'étudiassent à se former l'idée du bon gouvernement. Mais il ne conseillait rien tant à ceux qu'il chérissait particulièrement, que de se bien gouverner eux-mêmes, de cultiver leur esprit par la méditation, & de purifier le cœur par l'amour de la vertu.

La nature humaine, leur disait-il souvent, nous est venue du ciel très pure, très parfaite ; dans la suite l'ignorance, les passions, les mauvais exemples l'ont corrompue ; tout consiste à lui redonner sa première p<sup>1.334</sup> beauté ; & pour être parfait, il faut remonter au point d'où nous sommes descendus. Obéissez au ciel, & suivez, en tout, les ordres de celui qui le gouverne. Aimez votre prochain comme vous-même ; ne souffrez jamais que vos sens soient la règle de votre conduite, mais écoutez la raison en toutes choses : elle vous apprendra à bien penser, à parler avec discrétion, à faire vos actions saintement.

Il envoya cinq cents de ses disciples en différents endroits de l'empire pour réformer les mœurs des peuples ; & non content de faire le bien dans sa patrie, il prit souvent la résolution de passer lui-même les mers, & d'étendre sa doctrine jusqu'aux extrémités de l'univers. On ne peut presque rien ajouter ni à son zèle, ni à la pureté de sa morale. Il semble quelquefois que ce soit un docteur de la nouvelle loi qui parle, plutôt qu'un homme élevé dans la corruption de la loi de nature : & ce qui persuade que l'hypocrisie n'avait point de part en ce qu'il disait, c'est que jamais ses actions n'ont démenti ses maximes. Enfin sa gravité & sa douceur dans l'usage du monde, son abstinence rigoureuse, car il passait pour l'homme de l'empire le plus sobre, le mépris qu'il avait pour les biens p<sup>1.335</sup> de la terre, cette attention continuelle sur ses actions, & ce que nous ne trouvons pas

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

dans les sages de l'antiquité, son humilité & sa modestie donneraient lieu de juger que ce n'a pas été un pur philosophe formé par la raison, mais un homme inspiré de Dieu pour la réforme de ce nouveau monde.

Les Chinois rapportent qu'il disait souvent :

— C'est dans l'Occident que se trouve le véritable saint.

Et cette sentence était tellement gravée dans l'esprit des savants, que soixante-cinq ans après la naissance de Notre Seigneur, l'empereur Mimti touché de ces paroles, & déterminé par l'image d'un homme qui se présenta à lui durant le sommeil venant de l'Occident, envoya de ce côté-là des ambassadeurs, avec ordre de continuer leur voyage jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré le saint que le ciel lui avait fait connaître.

C'était à peu près le temps auquel saint Thomas prêchait dans les Indes la loi chrétienne ; & si ces mandarins eussent suivi leurs ordres, peut-être que la Chine aurait profité de la prédication de cet apôtre. Mais les dangers de la mer qu'ils craignirent, les obligea de s'arrêter à la première île, où ils trouvèrent l'idole Fo ou <sup>p1.336</sup> Foe, qui avait déjà corrompu les Indes plusieurs siècles auparavant, de son exécration doctrine. Ils s'instruisirent des superstitions du pays, & répandirent à leur retour, l'idolâtrie & l'athéisme dans tout l'empire.

Confucius vécut soixante & treize ans ; mais il passa les dernières années de sa vie dans la douleur, à la vue des désordres qui régnaient parmi les peuples. On lui entendait dire ordinairement :

— La montagne est tombée, & une haute machine a été détruite.

Pour marquer que ce grand édifice de la perfection, qu'il avait élevé avec tant de soin dans tous les royaumes, se trouvait à demi renversé.

— Les rois, dit-il un jour durant sa dernière maladie, ne suivent pas mes maximes : je ne suis plus utile au monde, ainsi il est temps que j'en sorte.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Dès ce moment il tomba dans une léthargie qui dura sept jours, au bout desquels il rendit l'esprit entre les mains de ses disciples.

Il fut pleuré de tout l'empire, qui dès ce temps l'honora comme un saint, & inspira pour lui à la postérité des sentiments de vénération, qui apparemment ne finiront qu'avec le monde. Les rois lui ont bâti des palais après sa mort dans toutes les provinces, où les savants lui vont rendre en certains temps des honneurs politiques. <sup>p1.337</sup> On y voit en plusieurs endroits ces titres d'honneur écrits en gros caractères : *Au grand maître ; Au premier docteur : Au saint : A celui qui a enseigné les empereurs & les rois.* Cependant, ce qui est fort extraordinaire, jamais les Chinois n'en ont fait une divinité, eux qui ont donné la qualité de Dieu, ou comme ils parlent, de purs esprits à tant de mandarins moins illustres que lui. Comme si le Ciel, qui l'avait fait naître pour la réforme des mœurs, n'eût pas voulu permettre qu'une vie si réglée fût après sa mort une occasion de superstition & d'idolâtrie.

On conserve encore en plusieurs endroits de la Chine des antiques qui le représentent au naturel, & qui s'accordent assez avec ce que l'histoire nous en a laissé. Il n'était pas bel homme : il avait même au front une enflure ou une espèce de bosse qui le disgraciat, & qu'il faisait souvent remarquer aux autres pour s'humilier. D'ailleurs sa taille était si avantageuse & si proportionnée, son air si grave, sa voix si forte & si éclatante, que pour peu qu'il s'échauffât, on ne pouvait s'empêcher d'être ému, & de l'écouter avec respect.

Mais les maximes de morale qu'il a répandues dans ses ouvrages, ou que ses <sup>p1.338</sup> disciples ont eu soin de recueillir, sont un portrait de son âme beaucoup plus avantageux. Il faudrait un volume entier, pour les rapporter toutes ; en voici quelques-unes qui sont venues à ma connaissance, & que j'ai prises en partie dans un livre composé par un des premiers mandarins de l'empire, qui gouverne présentement à Pékin.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine



**Confucius le prince des philosophes chinois, mort à l'âge de 73 ans, 478 ans avant la naissance de J.-C.**

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

### I. MAXIME

La beauté n'est point à souhaiter pour le sage

Confucius étant allé voir le roi d'une province, il le trouva avec son favori, qui était un seigneur parfaitement bien fait. Le roi, dès qu'il le vit entrer, lui dit en riant :

— Confucius, si les visages se pouvaient changer, je vous donnerais volontiers toute la beauté de ce jeune courtisan.

— Sire, lui répondit le philosophe, ce n'est pas ce que je souhaite ; cette forme extérieure de l'homme est de peu d'usage pour le bien public.

— Que souhaitez-vous donc ?, ajouta le prince.

— Je souhaite, seigneur, lui dit-il, dans tous les membres de l'empire cette juste proportion, qui fait la beauté du gouvernement, & qui empêche le corps de l'État d'être difforme. p1.339

### II. MAXIME

Il faut se borner, si l'on veut être parfait

Dès qu'il apprit que sa mère était morte, il vint en son pays pour lui rendre les derniers devoirs. Il la pleura amèrement, & passa trois jours sans rien manger. C'était peut-être trop. Cependant un philosophe du pays ne crut pas que ce fût assez.

— Pour moi, lui dit-il, j'ai été sept jours sans rien prendre, à la mort de mes parents ; & vous, qui êtes le petit-fils d'un saint, & sur qui tout le monde jette les yeux pour voir de quelle manière vous l'imiterez, vous vous êtes contenté de trois jours d'abstinence.

Confucius lui répondit :

— Les cérémonies ont été réglées par les anciens pour arrêter les indiscrets, & pour exciter les lâches. C'est à nous de suivre les lois, si nous ne voulons pas nous égarer. N'est-ce pas

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

dans cette belle médiocrité que réside la sagesse & le sage ? Pour n'en sortir jamais, souvenez-vous que la vertu n'est point un excès, & que la perfection a ses bornes.

### III. MAXIME

Un homme doit souvent changer, s'il veut être constant dans la sagesse

Un homme de qualité dit un jour à p1.340 Confucius :

— Votre aïeul n'a jamais manqué à aucun devoir de civilité à l'égard des grands, cependant sa doctrine, quoique sainte, n'a point eu de cours : comment donc croyez-vous que la vôtre sera suivie, puisque vous avez une gravité qui rebute, & qui va quelquefois jusqu'à la fierté ? Ce n'est pas le moyen d'être bien venu à la cour des princes.

— Chaque siècle a ses manières, répondit Confucius. Du temps de mon aïeul, les princes & leurs officiers étaient polis, on aimait l'ordre, & chacun tenait son rang ; pour s'insinuer dans leurs esprits, il fallait être poli & réglé comme eux : à présent on n'estime que le courage & la fierté, que les princes tâchent d'inspirer à tous leurs officiers. Il faut changer avec le monde, pour être en état de le gagner. Un homme sage cesserait de l'être, s'il agissait toujours comme les sages du temps passé ont agi.

### IV. MAXIME

Les grands dans un royaume  
ne sont toujours les plus grands hommes de l'État

Confucius étant venu dans la cour d'un roi de la Chine, en fut parfaitement bien reçu. Ce prince lui fit donner un p1.341 appartement en son palais, & l'y visita lui-même. A la fin de la visite, il lui dit :

— Vous ne venez pas pour rien dans mes États, apparemment vous avez dessein de me faire quelque bien.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

— Seigneur, repartit Confucius, je suis un homme assez inutile ; j'avoue néanmoins que si Votre Majesté veut suivre mon conseil, elle ne s'en trouvera pas mal. J'ai dessein de lui présenter des gens sages, pour remplir les principales charges de son État.

— Volontiers, dit le prince, qui font-ils ?

— Seigneur, Li-in fils d'un laboureur est un homme sur qui vous pouvez compter.

Le roi fit un éclat de rire :

— Comment, dit-il, un laboureur ? Je n'ai pas assez d'emplois pour les seigneurs de ma cour, & vous voulez que je prenne un laboureur à mon service ?

Le philosophe sans s'émouvoir repartit :

— La vertu est de toutes les conditions : quoiqu'ordinairement elle soit plus attachée à la condition médiocre. Nous avons dans l'empire deux royaumes qui ont été fondés par deux laboureurs <sup>1</sup>, quel inconvénient y a-t-il, qu'un homme de ce caractère gouverne le vôtre ? Croyez-moi, Sire, la cour jusqu'ici vous a fourni un assez grand nombre de méchants ministres : p1.342 souffrez que le village vous donne un homme sage. Vous manquez d'emplois, dites-vous, pour placer tous les seigneurs qui vous environnent ; si la vertu était seule récompensée, vous trouveriez en votre cour plus de charges que d'officiers ; & peut-être seriez-vous obligé d'appeler les laboureurs pour les remplir. *Quand le corps de la noblesse ne fournit pas de grands hommes à l'État, il faut prendre les grands hommes qui se trouvent parmi le peuple & en former le corps de la noblesse.*

---

<sup>1</sup> Tcheou Coum & Cam-tcho.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

### V. MAXIME

Un défaut médiocre marque souvent de grandes qualités

Il conseilla un jour au roi de Ouei de mettre à la tête de ses armées un certain officier de réputation ; mais le prince s'en excusa, sur ce qu'étant autrefois petit mandarin, il avait pris deux œufs à un paysan.

— Un homme qui a abusé de son pouvoir, dit-il, ne mérite plus de commander.

— Ces sentiments d'équité, seigneur, répondit Confucius, sont très louables dans un roi ; mais peut-être que la modération du mandarin, qui n'a volé que deux œufs, n'est pas moins admirable : une si petite faute dans toute la vie d'un homme marque <sup>p1.343</sup> en lui de grandes qualités. Au reste, un prince habile se sert de ses sujets dans le gouvernement, comme un charpentier se sert du bois dans ses ouvrages, il ne rejette pas une bonne poutre, parce qu'elle a une tache, pourvu que d'ailleurs elle soit assez forte pour soutenir tout l'édifice, & je ne conseille pas à votre Majesté, pour la perte de deux œufs, de rejeter un grand capitaine, qui peut vous conquérir deux royaumes.

### VI. MAXIME

Un prince est sans conseil lorsqu'il a trop d'esprit,  
& qu'il dit son sentiment le premier.

Le même roi tint un jour son conseil en la présence de Confucius, où il parla de quelques affaires avec tant de force d'esprit, que ses ministres lui applaudirent, & donnèrent sur le champ dans tous ses vues. A la fin ce prince dit à Confucius :

— Que vous semble du parti que nous avons pris dans cette dernière délibération ?

— Sire, lui dit ce philosophe, je ne me suis pas encore aperçu qu'on ait délibéré. Vous avez parlé avec beaucoup d'esprit,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

vos ministres fort attentifs à vous plaire ont répété le discours avec beaucoup de fidélité ; ils ont dit <sup>p1.344</sup> votre sentiment, & non pas le leur ; & quand vous avez rompu l'assemblée, j'attendais encore le commencement du conseil.

Quelques jours après, ce même roi lui demanda son avis sur le gouvernement présent. Il lui répondit :

— Personne n'en parle mal.

— C'est ce que je souhaite, dit le roi.

— Et c'est, Sire, ce que vous ne devez pas souhaiter, reprit Confucius. Un malade abandonné, & qu'on flatte de se bien porter, n'est pas loin de la mort. Il faut qu'on puisse découvrir au prince les défauts de l'esprit avec la même liberté, qu'on lui découvre les maladies du corps.

### VII. MAXIME

Le Sage avance beaucoup, parce que le droit chemin est toujours le plus court. Au contraire le méchant politique arrive plus tard à ses fins, parce qu'il marche par des routes écartées, & par des sentiers détournés.

Le roi de Ouei avoua un jour à Confucius qu'il n'y avait rien de plus beau que la sagesse ; mais que la difficulté de l'acquérir rebutait les plus courageux, & en détournait les mieux intentionnés.

— Pour moi, ajouta-t-il, j'y ai fait des efforts <sup>p1.345</sup> inutiles ; je suis résolu de ne me plus tant gêner ; & pour celle qui est nécessaire au bon gouvernement, un peu de politique y suppléera.

— Sire, répondit Confucius, il est vrai que la sagesse est située sur un lieu fort élevé ; mais le chemin n'en est pas si impraticable qu'on s' imagine ; il s'aplanit à mesure qu'on avance ; & quand on y est arrivé, on ne peut reculer sans se mettre en danger de tomber dans le précipice. De manière

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

qu'un homme sage ne saurait cesser de l'être sans se faire en quelque manière violence.

Mais pensez-vous qu'un prince n'ait point de peine, quand il marche par les détours d'une politique trop artificieuse ? Tous ces raffinements embarrassent l'esprit ; le moyen de démêler facilement tant d'intrigues ? On ne s'engage point dans un labyrinthe sans crainte, souvent on s'y perd ; & quand on en sort, c'est toujours après une infinité d'erreurs & de méprises, qui ont longtemps donné de l'inquiétude à l'esprit. Vous prendrez tel parti qu'il vous plaira. *Pour moi, Sire, je suis persuadé que dans le gouvernement des peuples, une vertu solide & constante avance plus que la politique la plus raffinée.*<sup>p1.346</sup>

### VIII. MAXIME

Ceux qui désirent l'État le plus parfait ne cherchent pas toujours la perfection, mais la douceur. Voulez-vous vous fixer en ce monde ? Mettez-vous bien dans l'esprit que prendre un nouveau genre de vie, n'est autre chose que de passer d'une peine à une autre.

Le fils d'un roi touché de la vie que menait Confucius, sentit naître en son cœur ces premiers désirs de la sagesse, qu'une bonne éducation & de bons exemples ont coutume d'inspirer aux jeunes gens quand ils n'ont pas encore été corrompus par le commerce du monde. Il l'alla trouver, & lui dit qu'il était résolu d'abandonner toutes choses pour se faire son disciple :

— Car enfin, ajouta-t-il, je sens bien qu'il y a mille chagrins à essuyer dans le genre de vie où ma naissance m'engage, au lieu que la vôtre me semble pleine de douceur.

— Puisque c'est la douceur que vous cherchez dans mon état, lui répondit Confucius, je ne vous conseille pas de vous y engager. On trouve souvent la peine, à mesure qu'on la fuit. Le ciel qui m'a inspiré l'amour de la vie privée, vous a fait naître pour commander. Soyez roi, & ne <sup>p1.347</sup> cherchez pas trop la paix ; au contraire, si vous ne voulez pas perdre vos

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

États, faites une bonne guerre à vos ennemis ; mais combattez encore avec plus de courage vos passions & l'amour d'une vie douce, si vous ne voulez pas vous perdre vous-même.

### IX. MAXIME

Ceux qui sont diligents, & qui veulent tout faire, remettent beaucoup de choses au lendemain.

Son propre fils lui dit un jour :

— Je m'applique avec soin à toute sorte d'étude ; je n'omets rien pour me rendre habile, & cependant j'avance peu.

Ce sage père lui dit :

— Omettez quelque chose, & vous avancerez beaucoup. Parmi ceux qui font de grands voyages à pied, en avez-vous vu un seul qui courût ? Il faut en toutes choses aller d'ordre, & ne vouloir embrasser que ce qui est à la longueur de votre bras, autrement vous vous donnerez des mouvements inutiles. Les saints se sont d'abord appliqués aux choses les plus aisées ; le succès leur a donné du courage & de la force pour se porter aux plus difficiles ; peu à peu ils sont devenus parfaits. *Ceux qui, comme vous, veulent tout faire en un jour ne font rien en toute leur vie ; & au* <sup>p1.348</sup> *contraire ceux qui ne s'appliquent jamais qu'à une chose, trouvent à la fin qu'ils ont tout fait.*

### X. MAXIME

On ne doit pas s'étonner que le sage marche plus lentement dans la voie de la vertu, que les méchants en celle du vice.

La passion entraîne, & la sagesse conduit.

Un de ses amis se plaignait du peu de progrès qu'il avait fait dans la vertu.

— Je travaille, disait-il, depuis plusieurs années à imiter les saints de l'antiquité, & je suis encore fort imparfait. Pour peu

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

que je me fusse appliqué à suivre les exemples des méchants, j'aurais bien fait du chemin en peu de temps. Pourquoi n'est-il pas aussi facile d'acquérir la perfection que de s'abandonner au vice ?

— Ce n'est pas merveille, dit Confucius ; la vertu est élevée, & le vice est dans le lieu le plus bas. Il faut de la peine & du temps pour monter, un moment suffit pour tomber dans le précipice. Cependant je vous prie de ne vous pas laisser abuser à cette facilité apparente. Il est vrai qu'on se détermine plus aisément au mal qu'au bien ; mais puisqu'ensuite on s'en repent toujours, c'est une marque qu'il y a moins de <sup>p1.349</sup> peine à faire le bien qu'à persévérer dans le mal.

### IV. MAXIME

La véritable noblesse ne consiste pas dans le sang, mais dans le mérite.

Nous sommes d'un rang bien élevé,  
quand la vertu nous empêche de ramper avec le reste des hommes.

Confucius voyant un homme qui portait un poisson, soupira, & dit à ceux qui lui en demandaient la raison :

— Ce poisson, qui pouvait aisément conserver sa vie, la perd néanmoins, pour s'être laissé aller au plaisir d'une amorce trompeuse. Le défaut de raison excuse son avidité ; mais les hommes sont-ils excusables de perdre la vertu, qui est beaucoup plus précieuse que la vie, en se laissant prendre aux amorces que les biens & la vanité du monde leur présentent ? Si l'on connaissait ce qu'on cherche, on tiendrait une autre route pour le trouver. Voulez-vous être riche, ne prenez rien de personne : Voulez-vous être noble, méprisez tout, jusqu'au mépris même qu'on pourrait avoir pour vous. Un homme est bien élevé au-dessus des autres, quand la calomnie & les injures ne peuvent atteindre jusqu'à lui.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

### XII. MAXIME

Dans l'état où nous sommes, la persévérance dans le bien consiste moins à ne pas tomber, qu'à se relever toutes les fois qu'on tombe.

— <sup>p1.350</sup> Vous êtes bienheureux, Confucius, disaient un jour quelques mandarins qu'il instruisait, d'être arrivé au souverain degré de la vertu. Il y a longtemps que vous ne péchez plus. Pour nous, quelque effort que nous fassions pour devenir gens de bien, il ne se passe pas de jour que nous ne commettions des fautes considérables.

— Quoique toute faute soit blâmable, leur répondit Confucius, vous n'êtes pas si malheureux que vous pensez, d'en faire plusieurs : votre vie aussi bien que la mienne est un long voyage : le chemin est difficile, & notre raison à demi-éteinte par les passions nous fournit peu de jour pour nous conduire : quel moyen de ne pas broncher quelquefois dans les ténèbres ? quand on se relève, les chutes retardent le voyage, mais elles ne le rompent pas. Ce serait un grand malheur pour nous de n'en faire qu'une, comme les méchants qui ne tombent qu'une fois, parce que le premier précipice les arrête ; mais les gens de bien, qui <sup>p1.351</sup> continuent à marcher, tombent souvent.

### XIII. MAXIME

Il n'est point d'homme qui ne se cache la moitié de ses défauts ; cependant tout flatté qu'il est, il rougirait de paraître aux yeux des autres ce qu'il paraît à soi-même.

On se plaignait un jour dans une assemblée de ce que la nature en donnant des yeux aux hommes, pour découvrir la beauté des corps, ne lui en avait pas donné qui pussent voir les esprits & découvrir les secrets des cœurs. C'est ainsi, disait-on, que la vertu & le vice sont confondus dans le monde.

Confucius leur dit :

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

— Nous serions fort embarrassés vous & moi, si nous n'avions ce retranchement, pour mettre à couvert nos faiblesses. Nous y gagnons plus que vous ne pensez, car je tiens que *le philosophe souffrirait plus de paraître faible, que le méchant de paraître vicieux.*

### XIV. MAXIME

Ne parlez jamais de vous aux autres,  
ni en bien, parce qu'ils ne vous croiront pas,  
ni en mal, parce qu'ils en croient déjà plus que vous ne voulez.

C'est ainsi qu'il parla un jour à ses <sup>p1.352</sup> disciples, qui affectaient à tout moment de se blâmer ; à quoi il ajouta :

Avouer ses défauts, quand on nous en reprend, c'est modestie ;

Les découvrir à ses amis, c'est ingénuité, c'est confiance ;

Se les reprocher à soi-même, c'est humilité ;

Mais les aller prêcher à tout le monde, si l'on n'y prend garde, c'est orgueil.

Par cet échantillon de la morale de Confucius vous jugez bien, Monseigneur, que la raison est de tous les temps & de tous les lieux. Sénèque ne nous a rien dit de meilleur & si j'ai le loisir, comme j'en ai la pensée, de faire un recueil entier des maximes de notre philosophe ; peut-être y trouvera-t-on tout ce qu'il faut, pour lui donner rang parmi nos sages de l'antiquité. Je souhaite du moins, Monseigneur, que le portrait que je viens de vous en faire, ne vous ait pas tout à fait déplu. S'il vivait encore aujourd'hui, tout philosophe qu'il est, je suis sûr qu'il serait sensible à l'approbation que vous lui donneriez. Un témoignage comme le vôtre, toujours éclairé, toujours sincère, doit nécessairement faire plaisir aux plus grands <sup>p1.353</sup> hommes. Peut-être que jusqu'ici on a peu compté en France sur l'idée que tout l'Orient s'en est formée ; mais dès que vous l'honorerez de votre estime, tout le monde sera persuadé

## **Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine**

que l'antiquité ne l'a point flatté, & que la Chine en le choisissant pour maître & pour docteur, a rendu justice à son mérite. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR

Le très humble & très obéissant serviteur, L. J.

@

## Lettre VIII

à Monseigneur de Philipeaux  
secrétaire d'État.

@

Du caractère particulier de l'esprit des Chinois.

Monseigneur,

<sup>p1.354</sup> Si dans cette lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, je me borne à ce qui touche le caractère particulier de l'esprit des Chinois, ce n'est pas que je ne sache l'obligation où je suis de vous rendre un compte exact de toutes les autres connaissances que nous avons acquises en nos voyages : mais j'ai cru que je ne pouvais mieux commencer à satisfaire à ce devoir, qu'en vous entretenant d'abord de ce qui doit naturellement vous faire plus de plaisir. Un capitaine écouterait parler plus volontiers des guerres, & de la bravoure des Tartares, & <sup>p1.355</sup> un courtisan de la politesse des Chinois ; mais quand on est aussi spirituel que vous l'êtes, & l'héritier d'une maison qui s'est toujours distinguée par l'esprit dans les sciences, & par la pénétration dans le maniement des plus importantes affaires ; je ne crois pas qu'on puisse traiter une matière qui vous soit plus propre & plus agréable que celle-ci.

De tous les peuples du monde, il n'en est aucun qui ne se pique d'esprit ; & souvent en cette matière, les plus barbares se préfèrent aux plus polis. Les habitants du Cap de Bonne espérance, que nous ne pouvons guère nous représenter sans quelque espèce d'horreur, & qu'on a bien de la peine à compter parmi les hommes, regardent néanmoins les Européens comme des esclaves, & traitent les Hollandais de gens grossiers & peu éclairés dans le gouvernement.

Les Siamois, dont la physionomie est assez connue en France, & qui ont dans les Indes des âmes toutes faites pour leurs corps, disent ordinairement, que le Ciel, dans le partage qu'il a fait des qualités

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

naturelles, a accordé aux Français la bravoure & la science de la guerre, aux Hollandais, le génie du commerce, aux Anglais l'art de <sup>p1.356</sup> la navigation, aux Chinois la sagesse propre du gouvernement ; mais qu'il a donné l'esprit aux Siamois. S'ils ne nous en avaient averti, peut-être n'y aurions-nous pas fait réflexion, & c'est une découverte dont nous leur sommes redevables. Après cela, il ne faut pas s'étonner, si les Chinois, qui traitent d'aveugles tous les peuples de l'Orient, se sont à leur tour donné la préférence & ont cru être sans contredit la nation du monde la plus spirituelle.

On ne peut pas douter qu'ils n'aient en effet de l'esprit ; mais il me semble qu'on n'en connaît pas encore assez bien le caractère. A voir leurs bibliothèques, leurs universités, le nombre prodigieux de leurs docteurs, leurs observatoires, & le soin qu'ils prennent de bien observer, on jugerait que cette nation est non seulement habile, mais encore parfaitement instruite en toute sorte de sciences ; qu'elle a de la pénétration, de l'invention, du génie pour tout. Cependant, quoique depuis plus de quatre mille ans, on propose des récompenses aux savants, & que la fortune d'une infinité de gens dépende de leur capacité, ils n'ont pas eu encore un seul homme médiocrement profond en aucune science spéculative. Ils ont découvert toutes ces <sup>p1.357</sup> mines précieuses, sans en creuser aucune ; jouissant en paix durant tant de siècles de la réputation des plus savants hommes du monde, parce qu'ils ne voyaient personne, qui ne fût encore plus ignorant qu'eux.

Ainsi je crois pouvoir assurer, sans leur faire aucune injustice, que parmi les qualités dont le Ciel a différemment enrichi les peuples de la terre, ils n'ont pas reçu en partage cet esprit de pénétration & de subtilité, si nécessaire à ceux qui s'appliquent à la connaissance de la nature. Cette logique sur laquelle nous avons si fort raffiné, la géométrie qu'on a porté en France à un si haut point de perfection, & qui peut passer pour le chef-d'œuvre de l'esprit humain, n'entreront jamais dans leurs académies ; & malgré l'orgueil naturel dont ils sont pleins, ils avoueront sans peine qu'en ces matières, les Européens seront apparemment toujours leurs maîtres.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Il est vrai qu'ils ont leur philosophie ; qu'ils établissent certains principes pour expliquer la composition des corps, leurs propriétés, leurs effets. Ils ne sont pas aussi tout à fait ignorants dans l'anatomie ; ils reconnaissent même une circulation de sang & d'humeurs ; mais toutes leurs idées sont si générales, si confuses & <sup>p1.358</sup> ordinairement si fausses, que je n'oserais ici en faire le détail.

Leur arithmétique est moins imparfaite, quoiqu'ils n'y emploient point comme nous le *zéro*, ce qui est pourtant d'un très grand secours. Ils n'en pratiquent guère les règles par le calcul, mais ils se servent d'un instrument composé d'une petite planche d'un pied & demi de long, sur le travers de laquelle ils passent dix ou douze petits bâtons parallèles ; chacun desquels enfile plusieurs boutons coulants : en les assemblant, ou en les retirant les uns des autres, ils comptent à peu près comme nous ferions avec des jetons, mais avec une si grande facilité, qu'ils suivent sans peine un homme, quelque vite qu'il lise un livre de compte : à la fin on trouve l'opération toute faite, & ils ont leur manière d'en faire l'épreuve.

Leur géométrie est fort superficielle, elle se borne à peu de propositions, & à quelques problèmes d'algèbre, dont ils font la résolution sans principe, & seulement par induction.

Ils prétendent être les inventeurs de la musique, & l'avoir portée autrefois à la dernière perfection : mais ou ils se trompent, ou ils l'ont tout à fait perdue ; car celle <sup>p1.359</sup> qu'ils emploient à présent est si imparfaite qu'elle n'en mérite pas même le nom.

Pour ce qui est de l'astronomie, il faut avouer que jamais peuple dans le monde ne s'y est si constamment appliqué. Cette science leur est redevable d'une infinité d'observations ; mais l'histoire, qui les rapporte en général, n'a pas eu soin de descendre dans le détail qui serait nécessaire pour retirer tout le fruit qu'un si grand travail semblait promettre. Cependant il n'a pas été tout à fait inutile à la postérité. Nous avons plus de quatre cents observations tant d'éclipses que de

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

comètes & de conjonctions, qui assurent leur chronologie, & qui peuvent servir à perfectionner la nôtre.

Quoique leurs tables fussent imparfaites, elles n'ont pas laissé de servir utilement à régler les temps ; mais après une certaine suite d'années leurs astronomes étaient obligés d'y faire des corrections, parce qu'elles ne s'accordaient pas exactement avec le Ciel, jusqu'au commencement de ce siècle qu'ils eurent quelque connaissance de notre astronomie. Les Européens ont depuis entièrement réformé leur calendrier, ce qui les a rendus si célèbres & si nécessaires dans l'État, que rien n'a tant contribué <sup>p1.360</sup> à y affermir la religion, & à la défendre dans les diverses persécutions qu'elle a souffertes.

Si les Chinois ont manqué d'excellents mathématiciens, ils ont eu du moins de parfaits astrologues ; parce que pour réussir dans l'astrologie judiciaire, il suffit d'être habile trompeur, & de savoir mentir adroitement ; ce que nulle nation ne peut disputer à la chinoise. Il y a depuis plusieurs siècles des fourbes de profession, qui promettent par la connaissance des astres la pierre philosophale & l'immortalité. On marque chaque année dans l'Almanach, les bons & les mauvais jours pour les bâtiments, pour les mariages, pour le commencement des voyages, & pour de semblables actions, dont le succès dépend plus de la sagesse des hommes que de toutes les influences du Ciel.

Les missionnaires craignant qu'on ne leur attribuât ces sottises & ces superstitions ridicules, parce qu'on les fait auteurs du calendrier, se crurent obligés de faire une déclaration publique du peu de part qu'ils y avaient : ils protestèrent qu'ils les condamnaient absolument ; & l'empereur, qui ne donne point dans ces faiblesses, a bien voulu, & même a été <sup>p1.361</sup> fort édifié qu'ils s'expliquassent là-dessus.

La médecine n'a pas été négligée ; mais comme la physique & l'anatomie qui en sont les principes, leur ont toujours manqué, ils n'y ont jamais fait de grands progrès. Il faut pourtant avouer qu'ils ont acquis une connaissance particulière du pouls, qui les a rendus célèbres

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

dans le monde. Il y a plus de quatre mille ans <sup>1</sup> que l'empereur Hoamti en composa un traité, & depuis ce temps-là les médecins chinois ont regardé cette science comme le fondement de toute la médecine.

Ils touchent le pouls d'une manière à faire rire ceux qui n'y sont pas accoutumés. Après avoir appliqué les quatre doigts le long de l'artère, & pressé fortement & uniformément le poignet du malade, ils se relâchent peu à peu jusqu'à ce que le sang arrêté par le pressement, ait repris son cours ordinaire. Ils recommencent un moment après, à serrer le bras comme auparavant, ce qu'ils continuent assez longtemps à diverses reprises. Ensuite comme des gens qui voudraient toucher le clavecin, ils élèvent & abaissent les doigts successivement l'un après l'autre, appuyant mollement ou avec force, quelquefois plus vite, & p1.362 quelquefois plus lentement, jusqu'à ce que l'artère réponde aux touches que le médecin remue ; & que la force, la faiblesse, le dérèglement, & tous les autres symptômes du pouls se manifestent.

Ils prétendent qu'il n'arrive jamais d'accident extraordinaire dans la constitution qui n'altère le sang, & qui par conséquent ne fasse quelque impression différente dans les vaisseaux. Ce n'est pas tant par le raisonnement qu'on s'instruit en cette matière que par une longue expérience, qui découvre beaucoup mieux que la spéculation, tous ces merveilleux changements.

Quand on s'est longtemps appliqué à écouter la voix de la nature, qui s'explique par les battements du pouls, on sent parfaitement ces différences, qui d'ailleurs paraissent imperceptibles. L'insomnie ou la léthargie, le dégoût ou la faim, un mal de tête, ou une faiblesse d'estomac, la plénitude, ou l'épuisement, tout cela est l'effet ou la cause de quelque intempérie qui arrive dans la masse du sang.

Ainsi son mouvement sera pour lors moins fréquent ou plus vite, plus plein ou plus faible, uniforme ou irrégulier. Quelquefois ce sera un trémoussement causé par une ébullition de toute la masse des p1.363 humeurs, qu'on sentira à peu près comme une cloche qui tremble

---

<sup>1</sup> Il y a 4.392 ans.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

encore après avoir été sonnée. Quelquefois aussi l'artère ne battra pas de coup mais s'enflera peu à peu. En la pressant on pourra encore s'apercevoir de plusieurs effets qui ne se déclarent pas au seul attouchement ; car pour lors le cours de la circulation qu'on suspend, ou qu'on diminue, & qui recommence un moment après avec plus de force, fera juger différemment de la disposition du cœur, de la fermentation qui s'y fait, de la qualité du sang qui s'y prépare, des obstacles qui s'opposent à son passage, des matières grossières & crues dont il est chargé, de la nature des esprits qui le subtilisent trop, & qui précipitent la transpiration. Les médecins chinois prétendent avoir distingué par une longue expérience toutes ces différences de pouls, & avoir connu les effets & les maladies qui y sont ordinairement attachées ; ainsi ils tiennent la main de leur malade un quart d'heure, tantôt la droite, quelquefois la gauche, & souvent toutes les deux en même temps. Ensuite, comme s'ils avaient été inspirés, ils font hardiment les prophètes :

— Vous n'avez point eu de mal de tête, disent-ils, mais une pesanteur qui vous a assoupi ; ou bien, vous avez perdu <sup>p1.364</sup> l'appétit ; en deux jours précisément il vous reviendra ; ce soir, quand le soleil se couchera, vous aurez la tête plus libre ; votre pouls indique des douleurs dans le bas ventre ; assurément vous avez mangé d'une telle viande : cette incommodité durera cinq jours, après quoi elle cessera ; & ainsi des autres symptômes de la maladie qu'ils découvrent, ou qu'ils prédisent assez juste, quand ils sont habiles, car pour les autres ce sont ordinairement de faux prophètes.

On ne peut pas douter, après tous les témoignages que nous en avons, qu'ils n'aient en cette matière quelque chose d'extraordinaire, & quelquefois même de surprenant. Néanmoins il faut presque toujours s'en défier, & on ne saurait être trop en garde contre eux ; parce qu'ils se servent de toute sorte de moyens pour s'instruire secrètement de l'état du malade avant que de le visiter. Ils feignent même, pour se faire de la réputation, un genre de maladie qu'ils procurent quelquefois dans

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

la suite. Une personne m'a dit qu'ayant fait appeler un médecin & un chirurgien pour le guérir d'une plaie, l'un d'eux lui avait dit que tout le mal était causé par un petit ver qui s'était insinué dans les chairs, & qui lui causerait infailliblement la <sup>p1.365</sup> gangrène, si par quelque remède on ne l'en faisait sortir ; que lui seul dans le pays avait ce secret, & qu'il l'emploierait en sa faveur, pourvu qu'il lui donnât une somme considérable d'argent. Le malade la lui promit, & en avança une partie ; mais ce fourbe, après divers remèdes inutiles, engagea enfin adroitement un petit ver dans son emplâtre, qu'il retira une heure après en triomphant, comme s'il était sorti de la plaie même. Son compagnon, qui n'avait rien gagné à ce manège, le découvrit dans la suite ; mais il n'était plus temps, & le chirurgien se consola plus facilement de la perte de sa réputation, que le malade de la perte de son argent.

Quoiqu'il en soit de la capacité des médecins chinois, il est certain qu'ils prédisent plus facilement le mal, qu'ils ne le guérissent ; & l'on meurt entre leurs mains comme partout ailleurs. Ils préparent eux-mêmes leurs remèdes, qui consistent ordinairement en pilules : selon qu'ils les préparent, elles sont sudorifiques, elles purifient le sang & les humeurs, elles fortifient l'estomac, elles abattent les vapeurs, elles sont restringentes, ou disposent peu à peu à l'évacuation ; mais elles n'opèrent guère par la purgation. Ils ne saignent point, & <sup>p1.366</sup> ne connaissent l'usage du lavement que depuis qu'ils ont eu communication avec les médecins de Macao. Ils ne désapprouvent pas ce remède, mais ils le nomment le remède des Barbares. Ils appliquent des ventouses non seulement sur les épaules, mais encore sur le ventre, pour diminuer les douleurs de la colique.

Ils sont presque tous persuadés que la plupart des maladies sont causées par des vents malins & corrompus qui se glissent dans les chairs, & qui affectent mal toutes les parties du corps. Le moyen le plus sûr de les dissiper, c'est d'appliquer en différents endroits des aiguilles rouges ou des boutons de feu, c'est leur remède ordinaire. Un jour que j'en paraissais surpris, un Chinois me dit, en faisant allusion à la saignée :

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

— On vous traite en Europe avec le fer, ici on nous martyrise avec le feu ; la mode apparemment n'en changera pas, parce que les médecins ne sentent pas le mal qu'ils nous font, & qu'ils ne sont pas moins bien payés, pour nous tourmenter, que pour nous guérir.

Je ne sais si les Chinois ont appris des Indiens ce violent remède, ou si les Indiens eux-mêmes l'ont reçu des médecins chinois ; mais dans les Indes on prétend que le feu guérit de tous maux. Cette persuasion <sup>p1.367</sup> où l'on est, fait tous les jours une infinité de malheureux, qu'on brûle à petit feu pour la moindre incommodité. Il y a pourtant des maladies qui ne se guérissent que par là. Les gens du pays, & surtout les esclaves, sont sujets à une violente colique, que les Portugais appellent *Mor-detchin*, causée par une indigestion d'estomac, & accompagnée d'ordinaire de vomissements continuels : les tranchées en sont cruelles, & la douleur ôte souvent la connaissance. Ce mal est infailliblement mortel, si on n'y remédie de la manière que je vais dire.

On applique légèrement sur la plante des pieds une pelle de fer toute rouge ; si le malade donne quelque marque de sentiment, on ne passe pas outre, & il est guéri ; s'il est insensible à cette première opération, on appuie avec force, & on continue toujours de presser la pelle, brûlant impitoyablement jusqu'à l'os, sans jamais s'arrêter, jusqu'à ce que le malade s'en plaigne ; ce qui met fin au remède & à la maladie. Mais si le feu, quelque violent qu'il soit, ne se fait point sentir, on désespère de la guérison, & en peu de temps le malade meurt.

Parmi les remèdes de la Chine, il n'en est point qui soient si estimés que les <sup>p1.368</sup> cordiaux. Ils en ont de plusieurs sortes, & fort naturels, parce qu'ils ne consistent la plupart que dans des herbes, des feuilles ou des racines. Leurs simples sont en grand nombre : & si l'on en croit les gens du pays, ils ont tous des vertus singulières & éprouvées. J'en ai apporté ici près de quatre cents dessinés avec leurs couleurs & leur forme naturelle, sur celles que l'empereur a fait peindre pour son cabinet. Le père Visdelou, l'un des six jésuites que Sa Majesté y envoya en 1685 s'applique à la traduction de l'Herbier chinois, où les vertus &

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

les qualités de toutes ces plantes sont expliquées. Ce Père, qui s'est rendu très capable dans la connaissance des livres, y ajoutera ses réflexions particulières ; & je ne doute point que ce qu'il nous donnera là-dessus n'enrichisse notre botanique, & ne contente tous les curieux.

Parmi ces simples il y en a de deux espèces particulières dont je puis parler par avance. Le premier est la feuille de *thé*<sup>1</sup>, ou plutôt de *tcha*, comme on l'appelle à la Chine. On est ici fort partagé sur les propriétés qu'on lui attribue. Les uns soutiennent qu'il en a d'admirables ; d'autres, que p1.369 c'est une imagination, & un pur entêtement des Européens, qui estiment toujours les nouveautés, & qui donnent du prix à tout ce qu'ils ne connaissent pas. En cela, comme en la plupart des choses où les hommes ne conviennent point, je crois qu'il y a un milieu à prendre.

A la Chine on n'est sujet ni à la goutte, ni à la pierre, ni à la sciatique & on s'imagine que le fréquent usage du thé préserve de tous ces maux. Les Tartares qui se nourrissent de chair crue, sont malades & souffrent des indigestions continuelles dès qu'ils cessent d'en boire ; & pour en avoir abondamment, ils fournissent à l'empereur presque tous les chevaux qui servent à remonter sa cavalerie. Quand on a des vertiges ou des fumées qui chargent la tête, on se sent extrêmement soulagé dès qu'on s'accoutume au thé. En France il y a une infinité de gens qui s'en trouvent bien pour la gravelle, les indigestions, les maux de tête ; & quelques-uns prétendent avoir été guéris de la goutte presque miraculeusement tant son effet a été prompt & sensible. Tout cela prouve que le thé n'est pas une chimère & un pur entêtement. Mais aussi quelques-uns, après en avoir bu, en dorment mieux ; ce qui prouve qu'il n'est pas p1.370 propre à abattre les fumées. Il y en a qui n'en prennent jamais après le repas, sans expérimenter de méchants effets ; leur digestion en est troublée, & ils sentent longtemps après des crudités & une réplétion incommode. D'autres n'en sont soulagés ni dans la goutte, ni dans la sciatique. Plusieurs disent qu'il dessèche, qu'il

---

<sup>1</sup> *Thé* est un méchant mot de la province de Fokien. Il faut dire *tcha*, c'est le terme de la langue mandarine.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

maigrit, qu'il resserre ; & que si l'on y trouve quelques bonnes qualités, la plupart des autres feuilles feraient à peu près le même effet. Ces expériences prouvent au moins que sa vertu n'est pas si universelle qu'on s' imagine.

Ainsi je crois qu'il faut en parler modérément & pour le bien & pour le mal. Peut-être que l'eau chaude est toute seule un bon remède contre les maladies, dont on attribue la guérison au thé ; et il y a des gens, qui sont exempts de beaucoup d'incommodités, parce qu'ils se sont fait une habitude de boire chaud. Cependant il est certain que le thé est corrosif de sa nature, car il attendrit les viandes dures avec lesquelles on le fait bouillir, & par conséquent qu'il est propre à la digestion, c'est-à-dire à la dissolution. Cela même prouve qu'il est contraire aux obstructions, & les liqueurs empreintes de ses particules ou de ses sels détachent <sup>p1.371</sup> & entraînent plus facilement tout ce qui s'attache aux tuniques des vaisseaux. Cette même qualité est propre à consumer les humeurs superflues, à donner du mouvement à celles qui croupissent & qui se corrompent, à évacuer les autres qui causent les douleurs de la sciatique & de la goutte. De sorte que le thé pris avec précaution est un fort bon remède, quoiqu'il ne soit pas si efficace, ni si universel que le tempérament de certaines gens, la force du mal, & certaines dispositions occultes n'en puissent souvent retarder l'effet, ou même en rendre la vertu inutile.

Pour s'en servir utilement, il est bon de le connaître, car il en est de plus d'une sorte. Celui de la province de Chensi est grossier, âpre & désagréable. Les Tartares en boivent ; il leur faut un dissolvant plus fort qu'aux Chinois, à cause de la viande crue dont ils se nourrissent. Il est à grand marché dans le pays, & la livre n'en coûte pas trois sols. Dans cette même province on en trouve d'une espèce particulière, plus semblable à la mousse qu'aux feuilles d'un arbre. On le garde longtemps, & l'on prétend que le plus vieux est excellent dans les maladies aiguës. On en donne aussi aux malades, d'une troisième sorte, dont les <sup>p1.372</sup> feuilles sont fort longues & fort épaisses, & il est bon à mesure qu'il est gardé ; mais ce n'est pas là le thé usuel.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Celui qu'on boit ordinairement à la Chine n'a point de nom particulier, parce qu'il se cueille indifféremment en divers terroirs. Il est bon, l'eau en est rougeâtre, le goût fade & un peu amer ; le peuple s'en sert indifféremment à toutes les heures du jour, & c'est la boisson la plus commune.

Mais les gens de qualité en usent de deux autres espèces qui sont fort célèbres à la Chine. La première se nomme le Thé soumlo ; c'est le nom du lieu où on le cueille. Les feuilles en sont un peu longues, l'eau claire & verte quand il est frais, le goût agréable ; il sent, dit-on en France, un peu la violette, mais cette odeur ne lui est point naturelle : & les Chinois m'ont souvent assuré que le bon thé ne devait avoir aucune odeur, c'est celui qu'on présente ordinairement dans les visites mais il est extrêmement corrosif. On ne doit pas en prendre à jeun, & à la longue on s'en trouverait incommodé. Peut-être que le sucre qu'on y mêle en France en corrige l'acrimonie ; mais à la Chine, où l'on le prend pur, un trop grand usage de ce thé serait capable de gâter l'estomac.

<sup>p1.373</sup> La deuxième espèce se nomme le thé voüi. Les feuilles, qui en sont petites & noirâtres, donnent à l'eau une couleur jaune. Le goût en est délicat, & l'estomac le plus faible s'en accommode en tout temps. En hiver, il faut en user modérément ; mais en été, on n'en saurait trop boire. Il est surtout admirable dans la sueur, après un voyage, une course, ou quelque autre exercice violent. On en donne aussi aux malades, & ceux qui ont quelque soin de leur santé n'en boivent point d'autre. Quand j'étais à Siam, j'entendais souvent parler de la fleur de thé, du thé impérial, & de plusieurs autres sortes de thé dont le prix était encore plus extraordinaire que les propriétés qu'on leur attribuait, mais à la Chine je n'ai rien ouï de semblable.

Universellement parlant, le thé pour être excellent doit se cueillir de bonne heure, quand les feuilles en sont encore petites, tendres & pleines de suc. On commence ordinairement à les amasser au mois de mars ou d'avril, selon que la saison est plus ou moins avancée. On les expose ensuite à la fumée de l'eau bouillante, pour les ramollir ; dès qu'elles en sont pénétrées, on les passe sur des plaques de cuivre qu'on

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

tient sur le feu, & qui les sèchent peu à peu, <sup>p1.374</sup> jusqu'à ce qu'elles se rissolent, & qu'elles se roulent d'elles-mêmes de la manière que nous les voyons. Si les Chinois étaient moins trompeurs, le thé en serait meilleur ; mais souvent ils y mettent d'autres herbes, pour grossir le volume à peu de frais, & en retirer plus d'argent. Ainsi il est rare d'en trouver qui soit parfaitement pur.

Il croît ordinairement dans les vallées & au pied des montagnes. Le meilleur vient dans les terroirs pierreux. Celui qu'on plante dans les terres légères tient le second rang. Le moindre de tous se trouve dans les terres jaunes, mais en quelque endroit qu'on le cultive, il faut avoir soin de l'exposer au midi, il en a plus de force, & porte trois ans après avoir été semé. Sa racine ressemble à celle du pêcher, & ses fleurs aux roses blanches & sauvages. Les arbres viennent de toute sorte de grandeur, depuis deux pieds jusqu'à cent ; & on en trouve de si gros que deux hommes auraient de la peine à les embrasser. Voilà ce qu'en dit l'herbier chinois. Pour moi voici ce que j'en ai vu.

En entrant dans la province de Fokien on me fit remarquer pour la première fois du thé sur le penchant d'une petite colline ; il n'était que de cinq ou six pieds de <sup>p1.375</sup> haut. Plusieurs tiges, dont chacune était grosse comme le pouce, jointes ensemble & divisées par la cime en plusieurs petits rameaux, formaient une espèce de bouquet, à peu près comme notre myrte. Le tronc quoique sec en apparence portait néanmoins des branches & des feuilles bien vertes. Ces feuilles étaient allongées par la pointe, assez étroites, d'un pouce ou d'un pouce & demi de long, & dentelées dans tout leur contour. Les plus vieilles paraissaient en dehors un peu blanches, elles étaient dures, cassantes, amères. Les nouvelles au contraire étaient molles, pliantes, un peu rouges, lissées, transparentes & assez douces au goût, surtout après les avoir mâchées durant quelque temps.

Comme c'était au mois de septembre, j'y trouvai de trois sortes de fruit. Dans les branches nouvelles il y avait de petits pois mous, verts par le dehors, & pleins en dedans de graines jaunes. En d'autres, les fruits étaient gros comme des fèves, mais de différentes figures ; les

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

uns ronds, renfermant chacun un pois ; les autres allongés, qui en renfermaient deux ; & quelques-uns de figure triangulaire en portaient trois fort semblables à ceux qui portent la graine de suif, & qui sont si fameux à la <sup>p1.376</sup> Chine. La première peau dont ces fruits ou plutôt ces graines sont enveloppées, est verte, fort épaisse & peu unie. La seconde est blanche & plus mince, sous laquelle une troisième pellicule très fine couvre une espèce de gland ou une noisette parfaitement ronde, qui tient à l'écorce par une petite fibre, d'où elle tire sa nourriture. Quand ce fruit est nouveau, il a peu d'amertume, mais un ou deux jours après avoir été cueilli, il se dessèche, il s'allonge, il jaunit, il se ride même comme une vieille noisette ; enfin il devient huileux & fort amer. Outre cela je trouvai dans ces arbres une troisième sorte de fruits vieux & durcis, dont la première peau noire & entr'ouverte laissait voir au dedans une écorce dure, cassante & tout à fait semblable à celle d'une châtaigne. Après l'avoir rompue, à peine y trouvai-je aucun vestige de fruit, tant il était desséché & aplati. En quelques-uns ce même fruit s'était pulvérisé, en d'autres on y trouvait une très petite noisette tout à fait sèche, & à demi couverte de sa première pellicule.

Parmi ces fruits, on en voit un grand nombre qui n'ont point de germe, & qu'on appelle femelles ; ceux qui en ont se peuvent semer, il en vient des arbres. Mais les Chinois se servent ordinairement de <sup>p1.377</sup> greffes, & en font des plants. Pour mieux connaître la nature de cet arbre, j'eus la curiosité de goûter l'écorce du tronc & des branches. Je mâchai aussi du bois & des fibres, l'un & l'autre me parut sans aucune amertume, & même sur la fin j'y trouvai un goût de réglisse assez agréable, mais peu sensible, & qui ne se découvre qu'après y avoir fait quelque réflexion. Quoique ce détail puisse déplaire à ceux qui prennent peu d'intérêt à la science des plantes, je suis sûr que les curieux souhaiteraient encore quelque chose de plus spécifié, comme serait le panache de ses fleurs, l'arrangement de leurs fibres, la conformation des rameaux & des racines, & cent autres particularités qui en sont

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

l'anatomie ; mais pour cela il faut du loisir, & je n'eus qu'un quart d'heure pour examiner l'arbre dont j'ai l'honneur de vous parler.

Il y a à la Chine un autre simple beaucoup moins commun que le thé, & pour cela même plus estimé, qu'on nomme le gin-sem ; gin veut dire homme, & sem plante ou simple ; comme qui dirait simple humain, simple qui ressemble à l'homme. Ceux qui jusqu'ici ont donné une autre interprétation à ces mots, sont excusables ; parce qu'ils ne connaissaient pas la <sup>p1.378</sup> force des caractères chinois, qui seuls renferment la véritable signification des termes. Les savants lui donnent dans leurs livres beaucoup d'autres noms, qui marquent assez le cas qu'ils en font, comme le simple spiritueux, le pur esprit de la terre, la graisse de la mer, le remède qui communique l'immortalité, & plusieurs autres de cette nature.

C'est une racine grosse environ comme la moitié du petit doigt, & une fois plus longue. Elle se divise en deux branches, ce qui fait une figure assez semblable au corps humain avec ses deux jambes. Sa couleur tire sur le jaune ; & quand on l'a gardée quelque temps elle se ride & se durcit. Les feuilles qu'elle pousse sont petites & terminées en pointes, les branches en sont noires, la fleur violette, la tige couverte de poil. On dit qu'elle n'en pousse qu'une, que cette tige ne produit que trois branches, & que chaque branche porte les feuilles quatre à quatre, ou cinq à cinq. Elle croît à l'ombre & dans un terroir humide, mais si lentement qu'elle n'est en sa perfection qu'après une longue suite d'années. On la trouve ordinairement au-dessous d'un arbre qui se nomme kiachu, peu différent du sycomore. Quoiqu'on en tire de plusieurs <sup>p1.379</sup> endroits, le meilleur venait autrefois du Peticij. Celui dont on use à présent se prend dans le Leautom, province dépendante de la Chine, & située dans la Tartarie orientale.

De tous les cordiaux il n'en est point au sentiment des Chinois, qui soit comparable au Gin-sem. Il est doux & agréable, quoiqu'on y trouve un petit goût d'amertume ; mais ses effets sont merveilleux. Il purifie le sang, il fortifie l'estomac, il donne aux pouls faibles du mouvement, il réveille la chaleur naturelle, & augmente en même temps l'humide

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

radical. Les médecins ne finissent point, quand ils parlent de ses vertus ; & ils ont des volumes entiers sur ses différents usages. J'ai un recueil de leurs recettes, que je rapporterais ici tout entier, si je ne craignais de vous ennuyer. Je le pourrai imprimer dans la suite avec plusieurs autres traités qui regardent la médecine des Chinois. J'ajouterai seulement à ce que je viens de vous en dire, la manière dont on en use ordinairement dans les maladies accompagnées de faiblesses ou de défaillance, soit qu'elles viennent de quelque accident, ou qu'un grand âge les ait causées.

Prenez un demi gros de cette racine (il <sup>p1.380</sup> faut commencer par une petite dose, on pourra l'augmenter dans la suite, selon l'effet que les premières prises produiront) faites-la sécher au feu dans un papier, ou mettez-la tremper dans du vin, jusqu'à ce qu'elle en soit imbue & pénétrée. Coupez-la ensuite par petites pièces avec les dents (& non pas avec un couteau, le fer en diminue la vertu) & après l'avoir calcinée vous en prendrez la poudre en bol, dans l'eau chaude ou dans du vin, selon que votre mal vous le permettra. Ce sera un excellent cordial, & à la continue vous vous trouverez sensiblement fortifié.

Prenez aussi cette même quantité de Gin-sem, ou davantage si vous êtes extrêmement faible ; & après l'avoir partagée en petits morceaux, faites-la infuser dans un demi verre d'eau bouillante, ou même faites-la bouillir avec l'eau ; cette eau que vous boirez aura le même effet. La racine peut servir une seconde fois, mais elle a moins de force. On en fait aussi des bouillons, des électuaires, des pâtes, des sirops, qui sont d'excellents remèdes pour toutes sortes de maladies.

Ils ont encore une autre racine, que les Portugais appellent dans les Indes Pao-china, qui est un excellent sudorifique, <sup>p1.381</sup> très propre à purger les humeurs & le sang corrompu ; mais la description de tous ces simples, qui sont en grand nombre me mènerait trop loin, & n'est pas propre d'une lettre aussi courte que celle-ci.

Les médecins chinois ne se servent point d'apothicaires pour la composition de leurs remèdes, ils les ordonnent, & les préparent en

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

même temps eux-mêmes, quelquefois dans la chambre du malade, quand cela se peut facilement, & quelquefois dans leurs maisons. Ils trouvent étrange que les Européens en usent autrement, & qu'ils commettent le principal point de la guérison des malades à des gens qui ne sont point intéressés à les guérir, & qui se mettent peu en peine de la qualité & de la bonté des drogues, pourvu qu'ils s'en défassent à leur avantage. Mais il y a à la Chine un autre désordre beaucoup plus dangereux que celui qu'ils nous reprochent. C'est que tout le monde est reçu à pratiquer la médecine comme les autres arts mécaniques, sans examen, & sans prendre ses degrés. Ainsi un misérable, qui ne sait où donner de la tête, étudie deux ou trois mois un livre de médecine, & s'érige en docteur de pleine autorité aux dépens des malades qu'il aime mieux tuer, que d'être <sup>p1.382</sup> obligé lui-même, faute d'emploi, de mourir de faim. Le peuple quoique maltraité ne laisse pas de s'entêter de la capacité de ces fourbes ; & ils se reprocheraient leur avarice quand ils sont incommodés, s'ils ne mouraient, ou s'ils ne faisaient mourir leurs parents par une autre voie que par celle de la nature.

Il s'en trouve néanmoins qui quelquefois reconnaissent leur faute, quoique trop tard ; & je me souviens qu'un habitant de la ville de Soutcheou ayant perdu sa fille beaucoup plus par l'ignorance du médecin que par la force de la maladie, en fut si outré, qu'il fit imprimer une feuille où la mauvaise conduite de ce prétendu docteur était expliquée avec plusieurs autres réflexions propres à le décrier ; il en afficha des copies dans tous les carrefours, & en fit distribuer dans les principales maisons de la ville. Cette vengeance, ou, comme il disait, ce zèle du bien public, eut tout l'effet qu'il s'en était promis. Le médecin perdit avec sa réputation toutes ses pratiques, & fut réduit à une si grande extrémité qu'il se vit bientôt hors d'état de tuer personne.

Les Chinois, qui sont médiocres dans les sciences, réussissent beaucoup mieux <sup>p1.383</sup> dans les arts ; & quoiqu'ils ne les aient pas portés à ce degré de perfection, où nous les voyons en Europe, ils savent néanmoins en cette matière non seulement ce qui est nécessaire

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

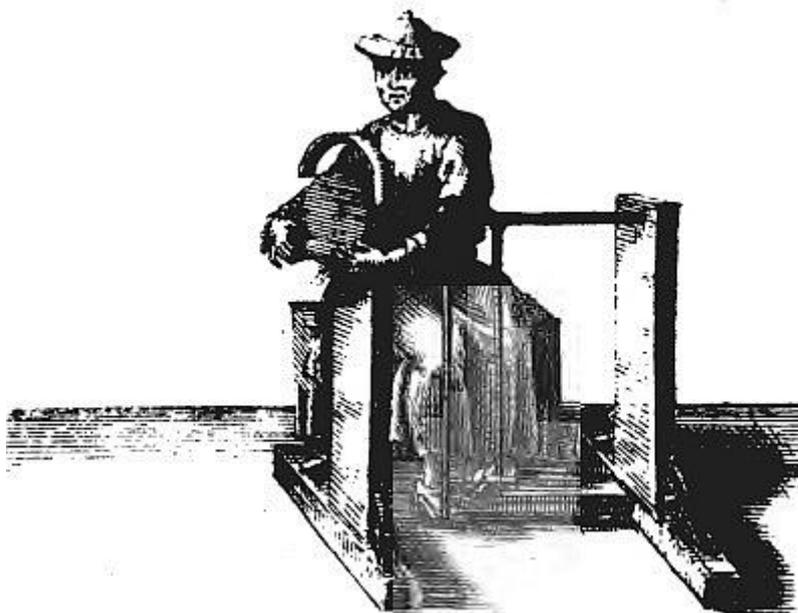
pour l'usage ordinaire de la vie ; mais encore tout ce qui peut contribuer à la commodité, à la propreté, au commerce, & même à une magnificence bien réglée. Ils auraient été plus loin si la forme du gouvernement, qui a mis des bornes à la dépense des particuliers, ne les eût arrêtés. Les ouvriers sont extrêmement laborieux, & s'ils n'inventent pas aussi aisément que nous, ils conçoivent sans peine nos inventions, & ils nous imitent assez bien. On fait à présent en divers endroits de l'empire, du verre, des montres, des pistolets, des bombes, & plusieurs autres ouvrages dont ils nous sont redevables ; mais ils ont de tout temps la poudre à canon, l'imprimerie, & l'usage de la boussole, qui sont des arts nouveaux en Europe, & dont nous leur avons peut-être obligation.

Ils divisent la boussole en vingt-quatre parties seulement, au lieu que nous y en marquons trente-deux. Ils se sont toujours imaginés que l'aiguille marquait partout le véritable lieu du pôle ; & ce n'est <sup>p1.384</sup> qu'après diverses expériences que nous avons faites devant eux, qu'ils y ont remarqué de la déclinaison. On trouve en presque toutes les provinces des pierres d'aimant, il leur en vient aussi du Japon ; mais le grand usage qu'ils en font est dans la médecine ; on les achète au poids, & les meilleures ne se vendent que huit ou dix sols l'once. J'en ai apporté une d'un pouce & demi d'épaisseur, qui, quoiqu'assez mal armée, lève néanmoins onze livres, elle en lèvera quatorze, ou quinze, quand elle sera en état. Au reste ils ont une facilité fort grande à les tailler ; car en France, quoique nous leur donnions toutes sortes de figures, ce n'est pas sans travail & sans dépense. On a coupé à Nankin la mienne en moins de deux heures. La machine dont ils se servent pour cela est simple ; & si nos ouvriers veulent en user, ils abrègeront beaucoup leur travail. J'ai dû, Monseigneur, que vous ne seriez pas marri d'en voir la figure, dont voici l'explication.

Elle est composée de deux jambages de trois ou quatre pieds de haut, arbutés par deux liens en contre-fiches, & séparés par une membrure qui les traverse, & qui est emmortaisée dans leurs semelles. Sur la <sup>p1.385</sup> tête des jambages on pose de champ un petit rouleau ou

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

un cylindre d'un pouce et demi de diamètre, qui peut tourner circulairement par le moyen d'une corde roulée sur le milieu, dont les deux bouts pendants sont attachés à une double marche, sur laquelle posent les pieds de l'ouvrier.



**Machine pour couper l'aimant.**

A l'une des extrémités du cylindre on a mastiqué par son centre une plaque de fer fort mince, fort ronde, & bien aiguisée en tout son contour, qui a environ huit pouces de diamètre, & qui se meut avec une grande vitesse tantôt en dessus & tantôt en dessous, selon qu'on élève ou qu'on abat les marches. L'ouvrier cependant présente d'une main l'aimant, & de l'autre de la boue faite d'un sable très fin, qui rafraîchit le fer, & qui sert à couper la pierre ; mais parce que le fer en passant au travers du sable, le jette & le pousse tout au tour avec violence, ce qui pourrait aveugler celui qui travaille, on a soin de placer précisément au-dessus une petite latte tournée en demi cercle, qui le reçoit & qui en défend l'ouvrier.

La navigation est un autre point qui fait voir l'adresse des Chinois. Nous n'avons pas toujours été en Europe aussi habiles & aussi hardis navigateurs que nous le <sup>p1.386</sup> sommes. Les Anciens ne se hasardaient pas facilement dans les mers, où il est nécessaire de perdre longtemps les terres de vue. Le danger de se tromper dans leur estime, (car ils

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

n'avaient pas encore l'usage de la boussole) rendait alors tous les pilotes circonspects.

Quelques-uns prétendent que les Chinois, longtemps avant la naissance de Notre Seigneur, avaient couru toutes les mers des Indes, & découvert le Cap de Bonne espérance. Quoiqu'il en soit, il est certain que de tout temps ils ont eu de bons vaisseaux ; & quoiqu'ils n'aient pas perfectionné l'art de la navigation, non plus que les sciences, ils en ont pourtant su beaucoup plus que les Grecs & que les Romains ; & à présent ils naviguent aussi sûrement que les Portugais.

Leurs vaisseaux sont comme les nôtres de toute sorte de grandeur ; mais le gabarit n'en est pas si beau. Ils sont tous à plate varangue. La proue en est coupée & sans éperon, la poupe ouverte par le milieu, afin que le gouvernail, qu'on y enferme comme dans une chambre, soit défendu par les côtés des coups de mer. Ce gouvernail beaucoup plus large que les nôtres est fortement attaché à l'étambot par deux câbles <sup>p1.387</sup> qui passent sous toute la longueur du vaisseau jusqu'à l'avant, où ils sont bandés à l'aide d'un vireveau. Deux autres câbles semblables le soutiennent en haut sur la poupe, & donnent la facilité de l'abaisser ou de l'élever comme on le juge à propos. La barre est aussi longue qu'il est nécessaire pour le tenir aisément en raison, à quoi les timoniers sont encore aidés par des manœuvres amarrées à bâbord & à tribord, & roulées sur l'extrémité de la barre qu'ils tiennent à la main, & qu'ils resserrent, ou qu'ils relâchent au besoin, pour pousser ou pour arrêter le gouvernail.

Le mâât de misaine est tout sur l'avant, & le gros mâât n'est pas loin du lieu où nous plaçons notre mâât de misaine. Un cordage, qui se transporte de bâbord à tribord, selon que le vent change, leur sert d'étai & de haubans. Le beaupré & l'artimon, qui sont très faibles, sont à bâbord éloignés considérablement du milieu où nous avons coutume de les placer.

Les mââts de hune, dont ils se servent, sont fort courts ; mais le grand mâât est d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaire : il est fortement saisi depuis la carlingue jusqu'au dessus du dernier pont par

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

deux jumelles qui le fortifient extraordinairement, <sup>p1.388</sup> & qui lui ôtent même un certain jeu que nous laissons tout exprès aux nôtres, parce qu'il sert à donner de l'air au vaisseau & à en augmenter le mouvement.

Les basses voiles sont de nattes fort épaisses, garnies de deux en deux pieds dans toute leur largeur de lattes ou de longues perches d'un bois très léger ; ces voiles, qui tiennent à toute la longueur du mât par le moyen de plusieurs chapelets, n'y sont pas attachées par le milieu, mais elles ont près des trois quarts de leur largeur du côté de l'écoute, afin de s'accommoder au vent, & de tourner facilement selon le besoin. Un grand nombre de petites manœuvres, qui pendent des bords de la voile où elles sont placées de distance en distance depuis la vergue jusqu'à la ralingue, sont assemblées & fortement tendues sur l'écoute, où elles tiennent en raison toute la longueur de la natte, & en facilitent le mouvement, quand il faut revirer de bord.

Ces voiles sont d'une pesanteur énorme, & ce n'est pas un petit embarras que de les hisser ; on les amène un peu plus facilement, parce qu'elles sont composées de différents pans qui tombent en se doublant les uns sur les autres comme ceux d'un paravent. Les huniers & les perroquets, <sup>p1.389</sup> quand ils en ont, sont de grosse toile de coton ; mais on ne les porte jamais en gros temps. Quand le vent est arrière ou fort large, ces sortes de bâtiments font beaucoup de chemin, & sont aussi bons voiliers que les nôtres ; mais de bouline, ils ne font que dériver.

Pour le calfat, on ne se sert point de goudron, mais en emploie une composition faite de chaux & d'huile ou plutôt d'une gomme particulière, avec la filasse de bambou râpé. Cette matière n'est point sujette aux accidents du feu ; & le calfat en est si bon, que les vaisseaux ne font presque point d'eau ; aussi n'usent-ils jamais de pompe ; un ou deux *puits* suffisent pour mettre le fond de cale à sec. Dans les gros bâtiments les ancres sont de fer, dans les médiocres, ils sont d'un bois dur & pesant, & on se contente d'en bien armer les pattes, mais j'ai souvent remarqué que cela ne suffisait pas. Une grosse

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

marée ou un vent frais fait chasser le vaisseau, quand le fond n'est pas de bonne tenue ; & pour épargner la dépense d'une ancre de fer, on risque souvent de se perdre. Pour ce qui est des câbles, ils en ont de filasse de coco, de chanvre, & de rotin. Le rotin est une espèce de canne fort longue qu'on tresse ensemble <sup>p1.390</sup> comme de petites cordes. Les cordages en sont ordinairement plats, & ont plus de force que tous les autres ; mais comme ils se coupent facilement sous l'eau, dès qu'ils touchent à quelque roche, on ne s'en sert guère que sur les rivières pour remonter la marée, & pour se touer.

Les Chinois ont dans leurs vaisseaux un capitaine comme nous ; mais tout son soin se borne à contenir l'équipage en son devoir, & à le nourrir. Le pilote marque le rhum & place la boussole, quand on ne découvre pas les terres, ou qu'on ne les connaît pas ; mais les timoniers commandent toujours la manœuvre, & gouvernent à leur gré, dès qu'ils connaissent la côte, ou qu'ils entrent dans le port. Les matelots sont vigilants & si appliqués à leur devoir qu'ils n'attendent pas même le commandement.

Vous voyez, Monseigneur, par ce que je viens de dire, que nous surpassons de beaucoup les Chinois sur mer dans l'art de la navigation ; mais il faut avouer que sur les rivières & sur les canaux ils ont une adresse particulière que nous n'avons pas. Ils y conduisent avec peu de matelots des barques aussi grandes que nos vaisseaux, & il y en a un si grand nombre dans toutes <sup>p1.391</sup> les provinces méridionales, qu'on en tient toujours neuf mille neuf cent quatre-vingts dix-neuf <sup>1</sup> d'équipées, parmi celles qui sont destinées à l'usage de l'empereur. C'est ainsi que le peuple parle, parce que cette manière de s'expliquer dans leur langue a plus d'emphase, & semble marquer davantage, que si l'on disait en un mot qu'il y en a dix mille. Il est difficile de les convaincre de faux, car on en voit en effet un si grand nombre qu'on ne peut les compter. Elles sont toutes à varangue plate. Leur voilure & leur mâture sont peu différentes de celles que je viens

---

<sup>1</sup> Kiou-tçien, Kiou-pé, Kiou-ché, Kiou.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

de décrire, mais le gabarit n'est pas le même. Le corps du bâtiment, qui est également large de la poupe à la proue, a deux ponts ; sur le premier, ou sur le tillac, on construit de bout en bout de petites chambres, qui s'élèvent au-dessus des bords de sept à huit pieds ou environ ; elles sont peintes en dedans & en dehors, vernissées, dorées, & partout d'une propreté capable de faire trouver trop courts les voyages les plus longs, quoiqu'on en fasse souvent qui durent quatre & cinq mois sans discontinuation ; car on couche, on mange, on est toujours dans ces magnifiques barques, & quand plusieurs <sup>p1.392</sup> mandarins vont de compagnie (ce qui arrive assez souvent) il n'est point de lieu où ils passent plus agréablement le temps. Ils se visitent presque tous les jours sans façon, ils jouent, ils se traitent réciproquement les uns les autres, comme s'ils étaient de la même famille. Cette société leur paraît d'autant plus agréable, qu'elle n'est point gênée, comme ailleurs, par l'embarras des cérémonies, ni sujette aux soupçons qu'un commerce si libre ne manquerait pas de faire naître, s'ils en usaient ainsi dans les villes.

Quoique ces barques soient extrêmement grandes, & qu'on aille presque toujours à la voile ou à la corde, on ne laisse pas de se servir quelquefois de longues rames, quand il faut passer les grandes rivières, ou traverser les lacs. Pour ce qui regarde les bateaux ordinaires, on ne rame point à la manière des Européens ; mais on attache un long aviron à la poupe beaucoup plus près d'un bord que de l'autre, & quelquefois un autre semblable à la proue dont on se sert, comme le poisson fait de sa queue, le poussant & le tirant à soi, sans jamais l'élever au-dessus de l'eau. Cette manœuvre produit dans le bateau un roulis continu, mais elle à cet avantage, que <sup>p1.393</sup> le mouvement & la détermination ne sont jamais interrompus, au lieu que le temps & l'effort que nous employons à relever nos rames sont perdus, & deviennent inutiles.

L'adresse avec laquelle les Chinois naviguent sur les torrents, a quelque chose de surprenant & d'incroyable. Ils forcent presque la nature, & voyagent hardiment en des endroits que les autres peuples n'oseraient même regarder sans quelque appréhension. Je ne parle pas

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

de ces chutes d'eau, qu'ils remontent à force de bras, pour passer d'un canal à un autre, & auxquelles on donne quelquefois dans les relations le nom d'écluse, mais de certaines rivières qui coulent ou plutôt qui se précipitent au travers d'une infinité de rochers durant l'espace de soixante & de quatre-vingts lieues. Si je ne m'étais pas trouvé moi-même sur ces périlleux torrents, j'aurais de la peine à croire sur la foi des autres ce que j'en ai vu. C'est une témérité dans les voyageurs de s'y exposer pour peu qu'ils en soient instruits, & une espèce de folie dans les matelots de passer leur vie dans un métier où ils sont à tout moment en danger de se perdre.

Ces torrents dont je parle, & que les gens <sup>p1.394</sup> du pays appellent *Chan*, se trouvent en différents endroits de l'empire ; on en voit plusieurs, quand on va de Nam-tcham-fou, capitale de la province de Kiam-si, à Canton. La première fois que j'y passai avec le père Fontaney, nous fûmes un jour emportés avec une rapidité que tout l'effort de nos matelots ne pût surmonter. Notre barque abandonnée au torrent pirouetta longtemps parmi les détours que le cours de l'eau formait, & donna enfin sur une roche à fleur d'eau avec tant de violence que le gouvernail de la grosseur d'une poutre, brisa comme un verre, & que le corps du bâtiment fut porté tout entier par l'effort du courant sur le rocher où il demeura immobile. Si au lieu de toucher par la poupe il eût donné par le travers, nous étions infailliblement perdus ; mais ce ne sont pas là les endroits les plus périlleux.

Dans la province de Fokien, soit qu'on vienne de Canton ou de Ham-tchéou, on est durant huit ou dix jours dans un danger continuel de périr. Les chutes d'eau sont continuelles, toujours brisées par mille pointes de rochers, qui laissent à peine la largeur nécessaire au passage de la barque. Ce ne sont que détours, que cascades, que courants opposés qui s'entrechoquent les <sup>p1.395</sup> uns les autres, & qui emportent les bateaux comme un trait. On est toujours à deux pieds de l'écueil qu'on n'évite que pour tomber sur un autre, & de cet autre sur un troisième, si le pilote par une adresse qu'on ne peut assez admirer, ne se sauve du naufrage dont il est à tout moment menacé.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Il n'y a que les Chinois au monde capables d'entreprendre ces sortes de voyages, & assez intéressés pour ne se point rebuter malgré les accidents qui leur arrivent. Car il n'est point de jour qui ne soit fameux par plusieurs naufrages, & je m'étonne même que toutes les barques n'y périssent. Quelquefois on est assez heureux pour se briser dans un lieu peu éloigné du bord, comme il m'est arrivé deux fois ; pour lors on se sauve à la nage, pourvu qu'on ait assez de force pour se tirer du torrent, qui est ordinairement fort étroit. D'autres fois la barque est emportée, & s'ouvre en un moment sur les roches, où elle demeure à sec avec les passagers ; mais souvent il arrive, surtout en certains détours plus rapides, que le bâtiment est en pièces & l'équipage enseveli, avant qu'on ait le temps de se reconnaître. Quelquefois aussi, quand on descend les cascades formées par la <sup>p1.396</sup> rivière qui se précipite toute entière, les bateaux en tombant tout à coup plongent dans l'eau par la proue sans se pouvoir relever, & disparaissent en un moment. Enfin ces voyages sont si dangereux qu'en plus de douze mille lieues que j'ai faites sur les mers les plus orageuses du monde, je ne crois pas avoir couru tant de dangers durant dix ans, que j'en ai couru en dix jours sur ces torrents.



## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Les barques qu'on y emploie sont faites d'un bois fort mince & fort léger, ce qui les rend plus propres à suivre toutes les impressions qu'on leur veut donner. On les divise en cinq ou six soutes, séparées par de bonnes cloisons ; de sorte que quand elles touchent par un endroit à quelque pointe de rocher, il n'y a qu'une partie du bateau qui se remplit, tandis que le reste demeure à sec, & donne le temps d'arrêter la voie d'eau qui s'est faite. Pour modérer la rapidité du mouvement dans les endroits où l'eau n'est pas trop profonde, six matelots, trois d'un bord & trois de l'autre, tiennent chacun une longue perche plongée jusqu'au fond, avec laquelle ils font effort contre le courant, relâchant néanmoins peu à peu par le moyen d'une petite manœuvre amarrée par un bout au bateau, <sup>p1.397</sup> & roulée par l'autre tout autour de la perche, qui glisse avec peine, & qui par un frottement continuel ralentit le mouvement de la barque, qui sans cette précaution serait emportée avec trop de rapidité. De sorte que quand le torrent est droit & uniforme, quelque précipité qu'en soit le cours, on y vogue avec la même lenteur qu'on ferait sur le canal le plus tranquille ; mais dès qu'il serpente, cette précaution est inutile. Alors on a recours à un double gouvernail fait en forme d'aviron de quarante & de cinquante pieds de long, dont l'un est à la proue & l'autre à la poupe. C'est dans le jeu de ces deux grandes rames que consiste l'adresse des nautoniers & le salut de la barque. Les élans réciproques & les secousses ménagées qu'ils lui donnent pour la pousser ou pour la détourner à propos, pour tomber juste dans le fil de l'eau, pour éviter un écueil sans donner sur un autre, pour couper un courant ou pour suivre une chute d'eau, sans se précipiter avec elle ; tout cela la fait pirouetter de mille manières différentes. Ce n'est pas une navigation, mais un manège ; & il n'y a point de cheval dressé qui travaille avec plus de feu sous la main d'un écuyer, que le font ces bateaux entre les mains des matelots <sup>p1.398</sup> chinois. Aussi quand ils se perdent, ce n'est pas tant faute d'habileté que de force ; & si au lieu de huit personnes qui servent ordinairement la barque, on en prenait quinze, toute la violence des torrents ne serait pas capable de les emporter. Mais c'est une chose assez ordinaire dans le monde, & surtout à la Chine, de hasarder plutôt sa vie, & de risquer

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

tous ses biens, que de faire une médiocre dépense, dont on croit se pouvoir absolument passer.

Puisque je parle de l'adresse des Chinois sur les rivières, je ne saurais, Monseigneur, m'empêcher de vous faire remarquer celle dont ils usent dans la pêche. Outre la ligne, les filets & les machines ordinaires, dont nous nous servons en Europe, & qu'ils emploient aussi bien que nous, ils ont encore deux manières de prendre le poisson qui m'ont paru singulières. La première se pratique de nuit, quand il fait clair de lune. Ils ont des bateaux fort étroits & fort longs, sur les bords desquels ils clouent d'un bout à l'autre une planche large environ de deux pieds, sur laquelle on a passé un vernis blanc, fort uni & fort luisant. Cette planche est inclinée en dehors, & touche presque à la surface de l'eau ; pour s'en servir, on a soin de la tourner du côté <sup>p1.399</sup> qui est éclairé par la lune, afin que la réflexion de la lumière en augmente encore l'éclat. Les poissons qui jouent, & qui confondent la couleur de la planche avec celle de l'eau, s'élançant souvent de ce côté, & tombent sans y penser, ou sur la planche ou même dans le bateau. De sorte que le pêcheur, sans se donner presque aucune peine, trouve en peu de temps sa petite barque toute remplie.

La seconde manière de pêcher est encore plus agréable. On élève en diverses provinces des cormorans, & on les dresse à la pêche comme nous dressons ici les chiens, ou même les oiseaux à la chasse. Un pêcheur en peut facilement gouverner cent, il les tient perchés sur les bords de son bateau, tranquilles & attendant l'ordre avec patience, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au lieu de la pêche. Alors au premier signal qu'on leur donne, chacun prend l'essor & s'envole du côté qui lui est assigné.. C'est une chose fort agréable que de voir comme ils partagent entre eux toute la largeur de la rivière ou de l'étang. Ils cherchent, ils plongent, & ils reviennent cent fois sur l'eau, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé leur proie ; alors ils la saisissent avec le bec par le milieu du corps, & la portent <sup>p1.400</sup> incontinent à leur maître. Quand le poisson est trop gros, ils s'entraident mutuellement ; l'un le prend par la queue, & l'autre par la tête, & ils vont ainsi de compagnie jusqu'au

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

bateau où on leur présente de longues rames ; ils s'y perchent avec leur poisson qu'ils n'abandonnent au pêcheur que pour en aller chercher un autre. Quand ils sont bien las, on les laisse reposer quelque temps ; mais on ne leur donne à manger qu'à la fin de la pêche, durant laquelle ils ont le gosier lié avec une petite corde, de peur qu'ils n'avalent les petits poissons, & qu'ils n'aient plus envie de travailler.

Je ne vous parle point, Monseigneur, de leur adresse & de leur propreté dans les ouvrages de soie, dans la porcelaine, le vernis, l'architecture. Ce sont des matières qu'on a épuisées dans les relations particulières. On sait assez que les étoffes de la Chine sont non seulement belles, mais encore parfaitement bonnes ; que la porcelaine est d'une propreté & d'une matière inimitable, que leur vernis & l'usage qu'ils en font sur les cabinets, sur les tables, sur les paravents, ont attiré l'admiration de toute l'Europe. Pour ce qui est de leur architecture, quoiqu'ils aient un goût fort différent du nôtre, & bien p<sup>1.401</sup> éloigné de la perfection, où nous croyons être parvenus, il faut pourtant avouer qu'on voit à la Chine des pièces de sculpture parfaitement bien travaillées, & que les ouvrages publics, comme sont les portes des grandes villes, les tours, & les ponts, ont quelque chose de fort beau & de fort noble. Enfin les Chinois en matière d'arts sont adroits, laborieux, curieux à rechercher les nouvelles inventions des autres peuples, & fort propres à les imiter. Mais ce qui leur est particulier, c'est que dans tous leurs ouvrages ils font avec très peu d'instruments & des machines fort simples ce que nos ouvriers n'exécutent en Europe qu'avec un nombre d'outils presque infini.

Pour faire mieux connaître le caractère de leur esprit, j'ajouterai qu'il n'y a point de nation au monde qui soit plus propre au commerce, & qui l'entende mieux. On ne saurait croire jusqu'où va leur souplesse & leur subtilité, quand il faut s'insinuer dans les esprits, ménager une bonne occasion, ou profiter des ouvertures qu'on leur donne. Le désir d'acquérir les tourmente continuellement, & leur fait découvrir cent nouveaux moyens de gagner, qui ne viennent pas naturellement dans l'esprit. Tout sert, tout est précieux aux Chinois, p<sup>1.402</sup> parce qu'il n'y a rien dont ils ne

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

sachent profiter. Pour le moindre gain ils entreprennent les voyages les plus difficiles & c'est pour cela que dans le Chine tout est en mouvement, dans les rues, dans les grands chemins, sur les rivières & le long des côtes des provinces maritimes ; on voit un monde de voyageurs, si j'ose m'expliquer de la sorte ; le commerce infini qui se fait partout est l'âme du peuple, & le principe de toutes leurs actions.

S'ils joignaient au travail & à l'industrie naturelle un peu plus de bonne foi, surtout à l'égard des étrangers, rien ne leur manquerait de tout ce qui peut contribuer à former d'habiles négociants. Mais leur qualité essentielle c'est de tromper quand ils peuvent ; plusieurs ne s'en cachent point, & j'ai ouï dire qu'il y en a d'assez effrontés, quand on les a surpris en faute, pour s'excuser sur leur peu d'habileté ; vous voyez, disent-ils, que je n'y entends pas finesse ; vous en savez plus que moi ; mais peut-être que je serai ou plus heureux ou plus adroit une autre fois. Ils falsifient presque tout ce qu'ils vendent, quand les choses sont d'une nature à pouvoir être falsifiées. On dit en particulier qu'ils contrefont si bien les jambons, que souvent on s'y méprend, <sup>p1.403</sup> & qu'après les avoir fait cuire longtemps on ne trouve, quand on en veut manger, qu'une grosse pièce de bois sous une peau de cochon. Il est sûr qu'un étranger sera toujours trompé, s'il achète par lui-même, quelque précaution qu'il prenne ; il faut se servir d'un Chinois affidé qui connaisse le pays, & qui soit fait au manège ; encore serez-vous bien heureux, si celui qui achète & celui qui vend ne s'accordent pas ensemble à vos dépens en partageant entre eux le gain.

Quand on leur prête, il faut bien prendre ses sûretés ; car pour leurs paroles ceux qui les connaissent n'y font pas grand fond. Il s'en est trouvé qui empruntaient une fort petite somme, promettant de rendre fort exactement le principal avec un gros intérêt. Ce qu'ils exécutaient ponctuellement au jour marqué, pour se faire la réputation d'hommes sincères. Ils en demandaient ensuite une plus grande qu'ils remettaient de même sans y manquer. Enfin ils continuaient des années entières ce commerce jusqu'à qu'ayant engagé les gens à se fier à eux, & à leur

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

prêter des sommes considérables, ils emportaient bien loin leur argent, & disparaissaient pour toujours.

p1.404 Quand ils veulent obtenir une grâce, ils ne se découvrent pas tout d'un coup ; il y en a qui s'y préparent des années entières auparavant. Ils font des présents au maître & à tous ceux de la maison, ils paraissent d'autant plus désintéressés qu'ils se défient de la bonne volonté des gens. Mais quand on a reçu leurs bagatelles, qu'on croyait pouvoir accepter sans conséquence, ils commencent alors à découvrir leur dessein, & ils ont déjà si bien lié leur partie, qu'ils obtiennent presque toujours ce qu'ils demandent.

Cette adresse à tromper est encore plus extraordinaire dans les voleurs. Ils trouvent sans bruit les plus épaissees murailles, ils brûlent les portes, & y font de grands trous par le moyen d'une machine qui embrasse facilement le bois sans aucune flamme ; ils pénètrent dans les appartements les plus reculés sans qu'on s'en aperçoive ; & quand on se réveille le matin, on est bien étonné de trouver son lit sans rideaux & sans couverture, & sa chambre entièrement dégarnie : tables, cabinets, coffres, vaisselle, tout a été emporté, sans qu'on puisse ordinairement trouver d'autres vestiges de voleurs que le trou de la muraille par où ils ont passé avec tous les meubles de la maison.

p1.405 Quand on les surprend, s'ils sont armés, on les punit de mort ; que s'ils ne sont en état de blesser ou de tuer personne, on use de quelqu'autre punition corporelle, selon la qualité des choses qu'ils ont volées ; car s'ils n'ont encore rien pris, les juges se contentent de trente ou quarante coups de bâton. On dit que ces voleurs ont je ne sais quelle drogue dont la fumée assoupit extrêmement, ce qui leur donne le temps & la facilité de faire leur coup ; & on en est si persuadé, que les voyageurs se font porter un bassin d'eau fraîche dans la chambre de leur auberge, ce qui est un remède sûr pour rendre inutile toute la force ou le charme de la fumée.

Ce n'est pas après tout, qu'on ne trouve quelquefois de la bonne foi & même du désintéressement en plusieurs Chinois ; car (sans parler

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

des chrétiens dans lesquels la religion a réformé les mauvaises inclinations de la nature) je me souviens qu'arrivant pour la première fois à la Chine avec mes compagnons, étrangers, inconnus, exposés à la cupidité des mandarins, il n'y en eut aucun qui nous fit la moindre injustice ; & ce qui me parut plus extraordinaire, c'est qu'ayant offert un présent au commis de la douane, gens presque toujours <sup>p1.406</sup> avides & attentifs à profiter de ces sortes d'occasions, il protesta, quelque instance que nous lui fissions, qu'il ne prendrait jamais rien de personne, tandis qu'il serait en charge ; mais que si un jour il se trouvait dans une autre situation, il recevrait volontiers de nous quelques curiosités d'Europe. Après tout, ces exemples sont rares, & ce n'est pas là le caractère de la nation.

Comme les Chinois ont du génie pour le négoce, ils en ont aussi beaucoup pour les affaires. Leur esprit s'est tourné depuis longtemps à la politique & à la négociation, non pas avec les étrangers qu'ils regardent comme des barbares ou comme leurs sujets, & que l'ancienne fierté de l'empire empêche depuis longtemps de ménager ; mais entre eux, selon qu'ils sont liés d'intérêt, ou que leur fortune les y engage. Il y a de la politique parmi les princes & les autres grands du royaume autant qu'en aucune cour de l'Europe ; ils s'appliquent continuellement les uns les autres à connaître leur goût, leurs inclinations, leurs humeurs, leurs desseins ; & ils s'étudient d'autant plus qu'ils sont eux-mêmes plus cachés & plus dissimulés : ils ménagent tout le monde, ils gardent même des bienséances avec leurs ennemis.

<sup>p1.407</sup> Comme la voie de fait & le duel ne sont point établis dans l'État, toute leur vengeance est raisonnée & secrète. On ne peut expliquer par combien de détours & de ressorts ils tâchent de se détruire les uns les autres, sans qu'ils semblent y prendre aucune part. Ils sont non seulement dissimulés, mais encore patients jusqu'à l'insensibilité, pour attendre le moment favorable de se déclarer, & de porter sûrement leur coup. Mais comme ils gardent toutes sortes de mesures avec leurs ennemis pour les endormir plus facilement, ils brusquent souvent en apparence leurs meilleurs amis, de crainte

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

qu'une liaison trop éclatante ne les engage avec eux dans une méchante affaire ; bien éloignés de cette amitié barbare, qui nous porte souvent en Europe à faire entrer dans nos querelles particulières ceux qui nous sont les plus dévoués, & à exposer sans aucun fruit une vie que nous devrions défendre aux dépens même de la nôtre.

Les seigneurs de la cour, les vice-rois des provinces, les généraux d'armée sont dans un mouvement continuel, pour conserver ou pour acquérir les principales charges de l'État. On se pousse par argent, par faveur, par intrigue ; & comme les lois ne <sup>p1.408</sup> donnent rien ni à la sollicitation, ni aux richesses, ni à l'ambition des particuliers, mais uniquement au mérite, les plus adroits paraissent toujours les plus modérés, tandis que par cent ressorts cachés ils tâchent de s'attirer le choix & l'estime de l'empereur.

Enfin si des voisins plus puissants & plus spirituels que les Tartares les avaient pu accoutumer à faire des traités, comme font entre eux les différents peuples de l'Europe, je suis persuadé que la politique & les négociations auraient été plus puissantes pour les défendre de leurs ennemis, que cette prodigieuse muraille dont ils ont tâché de se faire un rempart, & ces nombreuses armées qu'ils leur ont jusqu'ici si inutilement opposées.

Après tout ce que je viens de dire, je vous laisse à juger, Monseigneur, du caractère de ces peuples, & de l'estime qu'on en doit faire. Quand on a le goût aussi bon que vous l'avez, non seulement on pense finement les choses, mais on en juge encore solidement & avec justesse. Ainsi je ne crois pas que personne trouve mauvais que je soumette les Chinois à votre censure. Eux seuls auraient de la peine à y souscrire, s'ils connaissaient les <sup>p1.409</sup> défauts de leur esprit, autant que nous connaissons la délicatesse du vôtre. Mais comme ils se croient la nation du monde la plus spirituelle, je suis sûr qu'ils seront bien aises d'être abandonnés au jugement d'une personne, que toute la France commence d'admirer, & ce qui est beaucoup plus, que Louis Le Grand honore particulièrement de son estime. Vous remarquerez, Monseigneur, dans les Chinois des défauts qu'on ne peut excuser ;

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

toute la grâce que je vous demande pour eux, c'est de faire réflexion, qu'autrefois ils ont été plus savants, de meilleure foi, moins corrompus qu'ils ne sont à présent. La vertu qu'ils cultivaient avec tant de soin, & qui contribuait infiniment à former leur raison, les faisait en ce temps-là les plus sages peuples de l'univers ; & comme leurs mœurs étaient plus réglées, je ne doute point qu'ils ne fussent alors plus spirituels & plus raisonnables.

Quoiqu'il en soit, dans l'état même où ils se trouvent à présent, vous ne laisserez peut-être pas de les estimer, & de trouver que s'ils n'ont pas assez de génie pour être comparés à nos savants d'Europe, ils ne nous cèdent guère dans les arts ; qu'ils nous égalent dans la politesse, & <sup>p1.410</sup> que peut-être ils nous surpassent dans la police & dans le gouvernement. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très humble & très obéissant serviteur, L. J.

@

## Lettre IX

à Monseigneur le cardinal d'Estrées

@

De la politique, & du gouvernement des Chinois.

Monseigneur,

<sup>p2.001</sup> Après ce que j'ai eu l'honneur de dire à votre Éminence sur l'état présent de la Chine, j'ai longtemps <sup>p2.002</sup> douté si je devais vous parler de la forme de son gouvernement. Il faudrait être habile politique, & né comme vous dans les grandes affaires, pour bien traiter une matière aussi délicate que celle-ci, embarrassante pour toutes sortes de personnes, & trop profonde pour des gens comme nous, qui ne voyons dans le monde que la surface des choses.

Cependant quel tort ne ferais-je pas aux Chinois, si je passais cet endroit qu'ils considèrent comme la source de toutes leurs bonnes qualités, & le chef-d'œuvre de la politique la plus raffinée ? Ainsi, Monseigneur, quand ce serait à moi une espèce d'imprudence de toucher à ces mystères, & d'entrer un moment dans le sanctuaire de la sagesse mondaine, je consens qu'on m'en blâme un peu dans l'Europe, pourvu que la Chine, pour qui j'avoue que j'ai beaucoup de complaisance, l'approuve & m'en sache quelque gré.

Parmi toutes les idées de <sup>p2.003</sup> gouvernement, que l'antiquité s'est formée, il n'en est peut-être aucune qui établisse une monarchie plus parfaite que celle des Chinois. Les anciens législateurs de ce puissant État l'ont proposée de leur temps telle à peu près qu'elle est encore aujourd'hui. Les autres empires, selon le sort ordinaire des choses de ce monde, ont eu, pour ainsi dire, les faiblesses de l'enfance ; ils sont nés informes & imparfaits ; & il leur a fallu, comme aux hommes, passer par tous les degrés de l'âge, avant que d'arriver à la perfection. La Chine semble avoir été beaucoup moins assujettie aux lois communes de la nature ; & comme si Dieu lui-même s'en était fait le

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

législateur, la forme de son gouvernement n'a été guère moins parfaite dans son origine, qu'elle l'est à présent après plus de quatre mille ans qu'elle dure.

Durant cette longue suite de siècles, les Chinois n'ont jamais connu le nom de république ; & ce qu'on leur en a dit dans ces derniers temps, <sup>p2.004</sup> à l'occasion de la Hollande, les a tellement surpris qu'ils ont encore de la peine à revenir de leur premier étonnement. Quelque chose qu'on leur représente là-dessus, ils ne conçoivent point qu'un État sans roi puisse être gouverné régulièrement, & qu'une République soit autre chose dans le monde qu'un monstre à plusieurs têtes, formé dans un temps de troubles par l'ambition, par la révolte, & par la corruption de l'esprit humain. Mais s'ils ont eu de l'éloignement pour le gouvernement républicain, ils ont encore été plus opposés au gouvernement tyrannique ; qui ne vient pas, disent-ils, de la puissance absolue des princes, car ils ne sauraient être trop maîtres ; mais de leurs dérèglements particuliers, que ni la raison, ni les lois divines ne peuvent approuver. Aussi les Chinois sont-ils persuadés que l'obligation où sont les rois de ne point abuser de leur pouvoir, les établit au lieu de les détruire ; & que cette gêne salutaire <sup>p2.005</sup> qu'ils donnent eux-mêmes à leurs passions, ne les rend pas de pire condition sur la terre que le souverain empereur du Ciel, qui n'est pas moins puissant, parce qu'il ne lui est jamais permis de mal faire.

L'autorité sans bornes, que les lois donnent à l'empereur, & la nécessité qu'elles lui imposent en même temps de s'en servir avec modération, sont les deux colonnes qui soutiennent depuis tant de siècles ce grand édifice de la monarchie chinoise. Ainsi le premier sentiment qu'on a inspiré aux peuples, c'est un respect pour le prince, qui va presque jusqu'à l'adoration. On le nomme le fils du Ciel & l'unique maître du monde. Ses ordres sont réputés saints, ses paroles tiennent lieu d'oracles : tout ce qui vient de lui est sacré. On le voit rarement, on ne lui parle qu'à genoux. Les grands de la cour, les princes du sang, ses propres frères se courbent jusqu'à terre, non seulement en sa présence, mais encore devant son trône ; & il y a des

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

p2.006 jours réglés chaque semaine ou chaque mois pour les assemblées des seigneurs, qui se rendent dans une des cours du palais, pour reconnaître par des adorations profondes, l'autorité de ce prince, quoiqu'il n'y soit pas en personne.

Dès qu'il est malade, surtout si la maladie est dangereuse, le palais est plein de mandarins de tous les ordres, qui passent le jour & la nuit à genoux au milieu d'une vaste cour, en habits de cérémonie, pour lui marquer leur douleur, & pour demander au Ciel sa guérison. La pluie, la neige, le froid, les incommodités particulières ne sont pas des raisons pour s'en dispenser ; & tandis que l'empereur souffre, ou qu'il est en danger, ses sujets ne doivent pas s'apercevoir qu'il y ait pour eux autre chose à craindre en ce monde que sa perte.

Cette profonde vénération est encore fondée sur l'intérêt que chacun a de lui faire sa cour. Dès qu'il a été proclamé empereur, toute l'autorité p2.007 de l'empire est réunie en sa personne, & il devient l'arbitre unique & absolu de la bonne ou de la mauvaise fortune de tous ses sujets.

Premièrement toutes les charges de l'État sont à sa disposition, il les donne à qui il lui plaît, & il en est d'autant plus le maître qu'il n'en vend aucune. Le mérite, c'est-à-dire la probité, la science, une longue expérience, & surtout un air grave & réglé, ont seulement le droit d'exiger quelque préférence, & de faire distinguer ceux qui y prétendent. Non seulement il choisit tous les officiers de l'empire ; mais dès qu'il n'est pas content de leur conduite, il les change ou les casse sans façon. Une légèreté suffisait autrefois dans un mandarin pour le rendre indigne de sa charge, & on rapporte que le gouverneur d'une ville fut privé de son gouvernement pour avoir un jour paru trop gai devant le peuple à la fin d'une audience ; l'empereur ne jugeant pas qu'un homme de ce caractère méritât de tenir sa place, & de p2.008 représenter la majesté royale.

J'ai vu à Pekin un exemple de cette autorité souveraine d'autant plus surprenant, qu'il se fit avec moins de bruit. On découvrit que trois colaos

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

(c'est-à-dire trois mandarins aussi considérables par leur dignité que le sont ici les ministres d'État), avaient pris sous main de l'argent dans l'administration de leur charge. L'empereur, qui en fut averti, leur ôta sur le champ leurs appointements, & les obligea sans autre forme de se retirer. Je ne sais de quelle manière on en usa à l'égard des deux premiers ; mais le troisième, ancien magistrat, vénérable par son âge, & estimé pour sa capacité, fut condamné à garder une des portes du palais avec une compagnie ordinaire de soldats, parmi lesquels on l'enrôla.

Je le vis moi-même un jour en cet état humiliant : il était en faction comme un garde ordinaire ; mais en passant devant lui je ne laissai pas, comme tous les autres, de fléchir le <sup>p2.009</sup> genou ; parce que tous les Chinois conservaient encore du respect pour cette ombre de dignité dont il avait été revêtu peu de temps auparavant.

Néanmoins cette sévère punition dans la personne d'un grand ministre ne me surprit pas, quand je vis de quelle manière on en usait à l'égard des princes du sang. L'un d'eux était passionné pour le jeu, il se plaisait surtout à faire jouter des coqs en sa présence (c'est un divertissement fort ordinaire dans tout l'Orient, & les combats opiniâtres de ces animaux, qu'on arme de rasoirs, & qui se battent jusqu'à la mort avec un courage & une adresse incroyable, ont quelque chose de fort agréable). L'empereur ne trouvait pas mauvais que ce prince donnât quelques heures à ces sortes de divertissements. Il savait bien que les grands ont des moments à perdre comme les autres ; qu'on n'en est pas moins homme, pour descendre quelquefois jusqu'aux plaisirs innocents de l'enfance, & que souvent pour <sup>p2.010</sup> délasser l'esprit il sied bien aux personnes les plus graves de s'occuper de bagatelles. Néanmoins il ne pouvait souffrir qu'il passât tous les jours en ces sortes d'exercices si éloignés de son rang, & si peu conformes à son âge, il l'en fit avertir ; mais tous ces avertissements étant inutiles, il crut qu'il devait en faire un exemple, ainsi il le déclara déchu de sa qualité de prince. On lui ôta ses officiers, ses appointements, son rang, jusqu'à ce que par des actions plus nobles il eût fait connaître à tout l'empire qu'il n'était pas indigne du sang dont il sortait.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

L'empereur fit plus, car s'apercevant que le nombre de ces princes devenait excessif, & que la mauvaise conduite de plusieurs pourrait avec le temps les rendre méprisables, il déclara que nul dorénavant n'en porterait le nom sans sa permission expresse, laquelle il n'accorderait qu'à ceux, qui par leur vertu, leur capacité & leur application à tous leurs devoirs, en auraient acquis le mérite.

p2.011 Semblables règlements en Europe seraient capables de révolter les esprits, & d'apporter du trouble dans les États ; mais à la Chine on les reçoit sans peine : & pour les y faire sans danger, il suffit que le souverain y soit porté par le désir du bien public, & non pas par une haine particulière, ou par une violente passion ; encore ne songerait-on pas en ce cas à lui en témoigner du ressentiment, si d'ailleurs sa conduite était ordinairement régulière.

Ce qui se passa dans une guerre que l'empereur eut il y a quelques années avec un roi tartare, prouve encore beaucoup mieux ce que j'ai dit de son pouvoir absolu. Il avait envoyé une puissante armée sous le commandement de son frère, pour punir la témérité de ce petit roi qui avait osé ravager les États de plusieurs alliés de l'empire. Le Tartare, dont les troupes aguerries ne cherchaient qu'une occasion de se signaler, s'avança pour combattre l'armée impériale, & p2.012 l'attaqua en effet si brusquement, que malgré l'inégalité du nombre il l'obligea de plier, & de se retirer en désordre.

Le beau-père de l'empereur, ancien Tartare & fort expérimenté dans le métier de la guerre, qui commandait l'artillerie, y fit parfaitement bien son devoir, & fut tué à la tête d'une poignée de braves gens qu'il animait par son exemple & par ses paroles ; mais on accusa le général de s'être retiré des premiers, & d'avoir par sa fuite entraîné le reste de l'armée. L'empereur qui aime la gloire, & qui est brave de sa personne, fut moins sensible à la perte de la bataille qu'au déshonneur de son frère. Il lui ordonna de se rendre incessamment à la cour, pour être jugé dans l'assemblée des princes du sang qu'il fit convoquer en son palais.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Le prince, qui d'ailleurs avait de grandes qualités, s'y rendit, comme aurait fait le moindre officier de l'armée, & sans attendre la sentence qu'on devait porter contre lui, se <sup>p2.013</sup> condamna lui-même à la mort.

— Vous la méritez, lui dit l'empereur, mais vous devriez, pour réparer votre honneur, la chercher au milieu des escadrons ennemis, & non pas parmi nous, & au milieu de Peking, ou elle ne peut qu'augmenter votre honte.

Ensuite il lui voulait tout-à-fait pardonner ; mais les princes, qui se croyaient déshonorés par cette action, le pressèrent de se servir de tout son pouvoir, pour le punir ; & son oncle, qui était présent, le traita d'une manière qui en France serait capable de faire mourir un simple gentilhomme de douleur.

L'empereur, qui peut ôter la vie aux premiers princes du sang, peut à plus forte raison disposer de celle de tous ses autres sujets ; les lois l'en font tellement le maître, que ni les vice-rois, ni les Parlements, ni aucune autre cour souveraine n'oserait faire exécuter un criminel dans toute l'étendue de l'empire sans un ordre exprès de la cour. On instruit le procès dans les provinces, mais la sentence est <sup>p2.014</sup> présentée à l'empereur qui la confirme ou qui la casse comme il lui plaît. Ordinairement il la suit, mais il en diminue toujours un peu la peine.

Secondement, quoique chaque particulier soit maître de ses biens, & paisible possesseur de ses terres, l'empereur peut néanmoins imposer de nouveaux tributs, quand il le juge à propos, pour subvenir aux pressants besoins de l'État. Il n'use pourtant presque jamais de ce pouvoir, soit à cause que les tributs réglés sont suffisants, quand il ne s'agit que de soutenir une guerre étrangère ; soit parce que dans les guerres civiles il serait dangereux d'aigrir les esprits par des subsides extraordinaires ; on a même coutume d'exempter chaque année une ou deux provinces de la taille, surtout quand elles ont souffert quelque dommage, ou par les maladies populaires, ou par la stérilité.

Il est vrai que les sommes réglées par les lois sont si considérables, que si les terres de la Chine n'étaient aussi <sup>p2.015</sup> fertiles, & les

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

habitants aussi laborieux qu'ils le sont, l'empire ne serait bientôt qu'une assemblée de gueux & de misérables, comme la plupart des royaumes des Indes. Ce sont ces prodigieux revenus qui rendent ce prince si puissant, & qui lui donnent la facilité d'avoir toujours sur pied de si nombreuses armées, pour contenir ses peuples dans le devoir.

De savoir précisément jusqu'où se montent les revenus de l'empire, c'est ce qui n'est pas si facile à déterminer, parce qu'outre l'argent qu'on lève en espèce, il y a beaucoup de denrées qu'on reçoit en paiement, & qui produisent des sommes immenses. Après avoir bien examiné ce qu'on en dit, & même ce que les livres en rapportent, je ne crois pas qu'il entre dans le trésor plus de vingt-deux millions d'écus chinois, que les Portugais appellent taels, dont chacun fait à peu près quatre francs de notre monnaie. Mais le riz, le blé, le sel, les soies, les toiles, le vernis, & cent autres choses <sup>p2.016</sup> qu'on prend sur les terres, avec les douanes & les confiscations, vont à plus de cinquante millions de même espèce. C'est-à-dire qu'après avoir estimé en argent tout ce qu'on retire, & en avoir fait un calcul le plus exact qu'il m'a été possible, je trouve que les revenus ordinaires de l'empereur sont pour le moins de deux cent quatre-vingt huit millions de nos livres françaises.

Troisièmement, il est libre à l'empereur de déclarer la guerre, de conclure la paix, & de faire des traités aux conditions qu'il lui plaît, pourvu qu'en cela il conserve toujours la majesté de l'empire. Pour ce qui est de ses arrêts particuliers, ils sont de leur nature irrévocables ; & pour leur donner toute leur force, il suffit de les envoyer aux cours souveraines & aux vice-rois, qui n'oseraient différer un moment à les enregistrer & à les publier. Au lieu que les arrêts des Parlements & des gouverneurs généraux n'ont de force qu'après avoir <sup>p2.017</sup> été approuvés ou ratifiés par l'empereur.

Quatrièmement, ce qui lui donne une autorité souveraine, c'est le choix qu'il peut faire de son successeur, non seulement parmi les princes de la maison royale, mais encore parmi ses sujets. Cet ancien droit a été autrefois mis en pratique avec une sagesse & un désintéressement qui serait admirable dans nos rois même, dont

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

l'Église honore la sainteté. Car quelques-uns ne trouvant pas dans leur famille quoique nombreuse, des personnes capables de soutenir le poids de la couronne, nommèrent pour leurs héritiers des gens d'une médiocre naissance, mais d'une éminente vertu, & d'une capacité extraordinaire ; ajoutant qu'ils en usaient ainsi, non seulement pour le bien de l'État, mais encore pour l'honneur de leurs propres enfants, à qui il était plus glorieux de se soutenir dans une condition privée, que d'être exposés sur le trône à la censure & souvent à la malédiction de tous les <sup>p2.018</sup> peuples.

« Si un rang élevé, ajoutaient-ils, donnait du mérite à ceux qui n'en ont point, nous aurions tort d'en exclure nos enfants. Mais puisqu'il ne sert souvent qu'à rendre les défauts plus éclatants, l'affection que nous avons pour eux nous oblige de leur épargner cette confusion.

Ces exemples néanmoins ont été rares, & depuis plusieurs siècles les empereurs se sont renfermés dans leur famille ; mais ils n'en choisissent pas toujours l'aîné. Celui qui règne à présent avec tant de sagesse, était le cadet ; & il voit son frère aussi soumis & aussi éloigné de l'esprit de révolte que le moindre de ses sujets. Le grand nombre des princes du sang est toujours à craindre en Europe, mais à la Chine on s'en défie si peu, qu'à la mort du dernier empereur chinois, il y en avait plus de dix mille répandus dans les provinces, sans que la paix & le bon ordre en fussent troublés ; ce qui certainement ne peut venir que du poids immense de l'autorité des empereurs, qui dans la Chine commandent aussi <sup>p2.019</sup> facilement à une foule de princes, que les princes ailleurs commandent à la populace.

J'ajoute encore, que l'empereur, après avoir choisi & déclaré solennellement son successeur, peut l'exclure dans la suite & en prendre un autre, mais il faut qu'il ait de grandes raisons pour en user de la sorte, & que les cours souveraines de Pekin y consentent en quelque manière. S'il gardait une autre conduite, non seulement il serait universellement blâmé, mais il s'exposerait même à n'être pas obéi.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Cinquièmement, ce pouvoir si absolu sur tous les États différents, ne s'arrête pas à cette vie ; le prince étend aussi ses droits sur les morts, qu'il abaisse, & qu'il agrandit comme les vivants, pour récompenser ou pour punir leurs personnes ou leurs familles. Il leur donne de nouveaux titres, de comte, de duc & autres semblables que je ne puis expliquer en notre langue. Il peut même les déclarer saints, ou comme ils disent, les faire de purs esprits. <sup>p2.020</sup> Quelquefois il leur bâtit des temples ; & si leurs services ont été considérables, ou leurs vertus fort éclatantes, il oblige les peuples à les y honorer comme les autres divinités. Le paganisme a depuis longtemps, introduit cet abus ; il est néanmoins certain que dès la fondation de l'empire, le roi a toujours été regardé comme le chef de la religion ; & il n'appartient encore qu'à lui d'offrir en public & avec cérémonie des sacrifices au souverain Maître du Ciel.

Sixièmement, il y a un autre point qui quoique peu important en apparence, ne laisse pas de marquer dans l'empereur une autorité extraordinaire. C'est qu'il peut abroger les caractères de la langue, en créer de nouveaux, changer les noms des provinces, des villes, des familles ; défendre l'usage de certains termes, donner cours à d'autres, dans la conversation, dans la composition, dans les livres. De manière que cet *usage* en matière de langue, dont nous nous plaignons si fort <sup>p2.021</sup> en Europe ; que toute la puissance des Grecs & des Romains n'a pu soumettre ; & que quelques-uns pour cela, appellent un tyran bizarre, inconstant, injuste, également maître des peuples & des rois, est soumis dans la Chine, & contraint de recevoir la loi que l'empereur lui veut donner.

Ce pouvoir sans bornes devrait, ce semble, produire de méchants effets dans le gouvernement, & il en a produit quelquefois, car il n'y a rien en ce monde qui n'ait ses inconvénients. Cependant les lois y ont apporté tant de remèdes, & on a pris de si sages précautions, que pour peu qu'un prince soit sensible ou à sa réputation, ou à ses intérêts ou au bien public, il ne saurait longtemps abuser de son autorité.

Du côté de sa réputation, trois réflexions peuvent le porter à se conduire sans passion. Premièrement les anciens législateurs ont établi

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

dès le commencement de la monarchie, comme un premier principe du bon <sup>p2.022</sup> gouvernement, que ceux qui régnaient, étaient proprement les pères du peuple, & non pas des maîtres établis sur le trône pour être servis par esclaves. C'est pour cela que de tout temps on appelle l'empereur, le *grand-père*, & parmi les titres d'honneur, il n'en reçoit aucun plus volontiers que celui-là. Cette idée s'est tellement imprimée dans l'esprit des peuples & des mandarins qu'on ne loue presque jamais l'empereur que de l'affection qu'il a pour ses sujets. Leurs docteurs & leurs philosophes répètent continuellement dans leurs livres, que l'État est une famille, & que celui qui sait gouverner sa famille particulière, est capable de gouverner l'État. De manière que pour peu que le prince s'éloigne dans la pratique de cette maxime, il serait guerrier, politique, savant, sans être beaucoup estimé. Tout cela est presque compté pour rien ; mais sa réputation diminue ou croît à mesure, qu'il perd ou qu'il <sup>p2.023</sup> conserve la qualité de père du peuple.

Secondement, il est permis à chaque mandarin d'avertir l'empereur de ses défauts, pourvu que ce soit avec les précautions que demande le profond respect qu'on lui porte. Voici comme cela se pratique. Le mandarin qui trouve quelque chose à redire à sa conduite par rapport au gouvernement, dresse une requête, dans laquelle après avoir témoigné la vénération qu'il a pour la majesté impériale, il prie très humblement le prince de faire réflexion aux anciennes coutumes & aux exemples des saints rois qui l'ont précédé. Ensuite il marque en quoi il paraît s'en éloigner.

Cette requête se met sur une table avec plusieurs autres placets qu'on présente tous les jours, & l'empereur est obligé de la lire. S'il ne change point de conduite, on y revient de temps en temps selon le zèle & le courage des mandarins, car il en faut avoir beaucoup pour s'exposer ainsi à son indignation.

<sup>p2.024</sup> Quelque temps avant que j'arrivasse à Peking, un officier du tribunal des Mathématiques, fut assez hardi pour donner de semblables avis à l'empereur, touchant l'éducation du prince son fils, sur ce qu'au lieu d'en faire un savant homme dans la connaissance des caractères &

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

des livres, on s'appliquait presque uniquement à le rendre habile dans le métier de la guerre & dans l'art de tirer de l'arc, & de manier les armes. Un autre l'avertit encore, qu'il sortait trop souvent du palais, & que contre la coutume des anciens rois il faisait un trop long séjour en Tartarie. Ce prince l'un des plus fiers, mais en même temps l'un des plus grands politiques qui ait jamais été sur le trône, sembla déférer à leurs avis. Cependant comme ces voyages de Tartarie contribuaient beaucoup à sa santé, les princes de sa maison le prièrent de n'avoir point d'égard aux idées ridicules d'un particulier.

Pour ce qui est du mathématicien, qui s'était mêlé mal à propos de p2.025 l'éducation du prince, on le chassa du tribunal, & tous ses collègues furent privés durant un an de leurs appointements, quoiqu'ils n'y eussent aucune part. On a de tout temps à la Chine pratiqué ce moyen, & l'histoire remarque qu'il n'en est point de plus efficace pour obliger les empereurs de revenir, quand ils se sont écartés de leur devoir, quoiqu'il soit très dangereux pour les particuliers qui s'en servent.

Troisièmement, on compose l'histoire de leurs règnes d'une manière qui est seule capable de les modérer, s'ils aiment tant soit peu leur gloire & leur réputation. Un certain nombre de docteurs choisis & désintéressés remarquent avec soin toutes leurs paroles & toutes leurs actions ; chacun d'eux en particulier & sans le communiquer aux autres, les écrit sur une feuille volante à mesure que les choses se passent, & les jette dans un bureau par un trou fait exprès. Le bien & le mal y sont racontés simplement.

Un tel jour, disent-ils, le prince s'emporta mal à p2.026 propos, & parla d'une manière peu convenable à sa dignité. Il punit par passion & contre toute sorte de droit, un tel officier. Il négligea en telle rencontre de rendre justice ; il cassa mal à propos un arrêt du tribunal.

Ou bien,

Il entreprit courageusement la guerre pour défendre ses peuples, &, pour soutenir l'honneur de l'empire. Il conclut en

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

tel temps une paix encore plus glorieuse. Il donna telle marque de l'affection qu'il a pour ses sujets. Malgré les louanges des flatteurs, il se comporta avec modestie, & parla d'une manière humble & douce ; ce qui lui attira les applaudissements de toute la cour.

Et ainsi de tout ce qui se passe dans le gouvernement.

Mais afin que la crainte ou l'espérance n'y aient aucune part, ce bureau ne s'ouvre jamais ni durant la vie du prince, ni durant le temps que sa famille est sur le trône. Quand la couronne passe dans une autre maison, comme il arrive souvent, on ramasse tous ces mémoires particuliers, & après les avoir confrontés les uns avec les <sup>p2.027</sup> autres, pour en mieux démêler la vérité, on en compose l'histoire de l'empereur, afin qu'elle serve d'exemple à la postérité, s'il a sagement gouverné ; ou qu'elle soit l'objet de la censure publique, s'il a manqué à son devoir. Quand un prince aime sa gloire & qu'il sait que la flatterie des auteurs passionnés, ne peut imposer aux peuples, il garde bien des mesures durant tout le temps de son règne.

L'intérêt qui est quelquefois plus capable de toucher certains esprits, que tout le soin de la réputation, n'oblige pas moins l'empereur de suivre les bonnes coutumes, & de s'accommoder aux lois. Elles lui sont si favorables à la Chine qu'il ne peut les violer, sans donner lui-même quelque atteinte à son autorité ; n'y en faire de nouvelles, sans exposer l'État à des révolutions dangereuses. Ce n'est pas que les grands de la cour ou les Parlements, quelques zélés qu'ils paraissent pour l'antiquité, soient disposés à la révolte, ou puissent se servir d'un <sup>p2.028</sup> gouvernement faible pour diminuer le pouvoir du souverain. Quoi qu'il y en ait quelques exemples dans l'histoire, ils sont rares & toujours accompagnés de circonstances qui les justifient en quelque manière.

Mais les Chinois sont tellement disposés, qu'un empereur violent, passionné, peu appliqué au gouvernement, répand infailliblement ce même dérèglement dans l'esprit de ses sujets. Chaque mandarin croit être en droit de régner dans sa province ou dans sa ville, dès qu'il ne sent plus de souverain ou de maître raisonnable. Les ministres vendent

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

les charges à des gens indignes de les remplir. Les vice-rois deviennent de petits tyrans, les gouverneurs ne gardent plus de mesure dans l'administration de la justice. Le peuple foulé, opprimé & par conséquent misérable, se révolte aisément. Les voleurs se multiplient & s'attroupent ; & dans un pays où le peuple est infini, on voit presque en un moment des armées nombreuses qui ne <sup>p2.029</sup> cherchent que l'occasion, sous de spécieux prétextes, de troubler la tranquillité de l'empire.

On a remarqué que ces commencements ont presque toujours eu de grandes suites, & donné assez souvent de nouveaux maîtres à la Chine. De sorte qu'un empereur n'a point de plus sûr moyen de s'affermir sur le trône, que de suivre exactement les lois, dont la bonté est confirmée par l'expérience de plus de quatre mille ans.

Voici en général ce que ces lois ont déterminé pour la forme ordinaire du gouvernement. L'empereur a deux conseils souverains ; l'un extraordinaire, & composé des princes du sang, l'autre ordinaire où entrent les ministres d'État qu'on nomme colaos. Ce sont eux qui examinent toutes les grandes affaires, qui en font le rapport & qui reçoivent les dernières déterminations de l'empereur. Outre cela il y a à Pekin six cours souveraines dont l'autorité s'étend sur toutes les provinces de la Chine, quoiqu'elles <sup>p2.030</sup> connaissent de différentes matières. En voici le nom & l'emploi.

Le Ljipou a vue sur tous les mandarins, il peut leur donner ou leur ôter leurs charges. Le Houpou lève tous les tributs & tient compte de l'emploi des finances. Le Lipou doit conserver les anciennes coutumes ; il règle tout ce qui regarde la religion, les sciences, les arts, les affaires étrangères. Le Pimpou étend sa juridiction sur les troupes & sur les officiers qui les commandent. Le Himpou juge souverainement des crimes ; le Compou ordonne des ouvrages publics & des bâtiments royaux. Chaque tribunal renferme plusieurs chambres ; il y en a jusques à quinze en quelques-uns ; dont la première ne consiste qu'en trois personnes, un président & deux assesseurs, à qui toutes les affaires importantes reviennent en dernier ressort ; les autres sont

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

subalternes, composées d'un président & de plusieurs conseillers, tous soumis au président de la grand-chambre, qui a seul quand il veut l'autorité définitive.

p2.031 Mais parce qu'il est de l'intérêt de l'empereur que des corps aussi puissants que ceux-là, ne soient pas en état d'affaiblir l'autorité royale & de tramer quelque chose contre l'État ; on a voulu, premièrement que les matières de leurs jugements fussent tellement partagées, qu'ils eussent tous besoin les uns des autres. Ainsi quand il s'agit de la guerre : le nombre des troupes, la qualité des officiers, la marche des armées, sont du ressort du quatrième tribunal ; mais l'argent pour les payer se prend à l'ordre du deuxième. De manière qu'il n'y a point d'affaire de conséquence dans l'État qui n'ait ordinairement rapport à plusieurs & quelquefois à tous ces mandarins ensemble.

La seconde précaution qu'on a prise, c'est de nommer un officier qui ait l'œil à ce qui se passe en chaque tribunal. Quoiqu'il n'en soit point du nombre, il assiste néanmoins à toutes les assemblées, & on lui en communique les actes. C'est proprement ce que p2.032 nous appelons un inspecteur. Il avertit secrètement la cour, ou même, il accuse publiquement les mandarins des fautes qu'ils commettent, non seulement dans l'administration de leurs charges, mais encore dans leur vie privée. Il examine leurs actions, leurs paroles, leurs mœurs ; rien ne lui échappe. On m'a dit qu'afin de l'obliger à ne ménager personne, on le tient toujours dans le même emploi, sans qu'il puisse espérer une meilleure fortune par la faveur de ceux qu'il aurait ménagés, n'y en craindre une plus mauvaise, par la vengeance de ceux qu'il aurait justement accusés. Ces officiers qu'on nomme *colis*, font trembler jusques aux princes du sang ; & je me souviens qu'un des principaux seigneurs de la cour ayant bâti une maison un peu plus élevée que la coutume ne le permet, il la renversa peu de jours après de lui-même, quand il eut appris qu'un de ces inspecteurs se mettait en devoir de l'en accuser.

Pour ce qui est des provinces, elles p2.033 sont immédiatement gouvernées par deux sortes de vice-rois. Les uns en gouvernent une

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

seule. Ainsi il y a un vice-roi à Peking, à Canton, à Nankim ou dans une autre ville peu éloignée de la capitale. Mais outre cela, ces mêmes provinces obéissent à d'autres vice-rois qu'on nomme Tsounto, & qui en gouvernement en même temps deux ou trois, & même quelquefois jusques à quatre. Il n'y a guère de roi en Europe dont les États soient si étendus que ceux de ces officiers généraux ; mais quelque grande que paraisse leur autorité, elle ne diminue en rien celle des vice-rois particuliers, & leurs droits sont si bien réglés, qu'il n'y a jamais entre eux de conflits de juridiction.

Ces vice-rois ont chacun dans leur département plusieurs tribunaux qui répondent aux cours souveraines de Peking, & qui leurs sont subordonnés, de manière qu'on appelle des uns aux autres, sans compter un grand nombre de chambres subalternes qui instruisent <sup>p2.034</sup> ou qui finissent les affaires selon l'ordre & les commissions qu'ils leur donnent. Les villes particulières qui sont de trois ordres différents, ont aussi leurs gouverneurs & un grand nombre de mandarins qui rendent la justice ; de sorte néanmoins, que celles du troisième ordre sont soumises à celles du second ; & celles du second, aux villes du premier ordre. Celles-ci obéissent aux officiers généraux des capitales selon la nature des affaires, & tous les juges de quelque qualité qu'ils soient en matière civile, dépendent du vice-roi, en qui réside l'autorité royale. De temps en temps il assemble les principaux mandarins de sa province, pour apprendre les bonnes ou les mauvaises qualités des gouverneurs, des lieutenants de roi & des officiers moins considérables : il en envoie des mémoires secrets aux cours souveraines de Peking, pour en instruire l'empereur, qui les prive ensuite de leur charge, ou qui les appelle pour se justifier.

<sup>p2.035</sup> Au reste le pouvoir du vice-roi est balancé par celui des autres grands mandarins qui l'environnent, & qui peuvent l'accuser quand ils le jugent à propos pour le bien de l'État. Mais ce qui l'oblige encore plus d'être sur ses gardes, c'est que le peuple a droit de se plaindre de lui immédiatement à l'empereur & d'en demander un autre, quand il en est maltraité ou opprimé. Le moindre soulèvement dans la province lui est

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

imputé, & s'il continue plus de trois jours, il en répond sur sa tête. C'est sa faute, disent les lois, si la famille, c'est-à-dire la province dont il est le chef, n'est pas tranquille. Il doit régler la conduite des mandarins subalternes, de crainte que le peuple n'en souffre. Un peuple content de ses maîtres ne songe point à s'en défaire ; & quand le joug est doux, on se fait un plaisir de le porter.

Mais parce qu'il n'est pas aisé aux particuliers de pénétrer jusqu'à la cour, & que les justes plaintes du peuple ne se font pas toujours entendre aux <sup>p2.036</sup> oreilles du prince, surtout à la Chine où les gouverneurs corrompent facilement par argent les officiers généraux, & ceux-ci les cours souveraines, l'empereur envoie secrètement des inspecteurs déguisés, gens d'une sagesse & d'une probité reconnue, qui courent toutes les provinces, & qui s'informent adroitement des paysans, du peuple, des marchands, de tout le monde, de quelle manière les mandarins se gouvernent dans l'administration de leur charge. Quand par des instructions secrètes & sûres, ou bien par la voix publique qui n'impose presque jamais, ils ont découvert le désordre. Alors ils se déclarent publiquement envoyés de l'empereur ; ils arrêtent les mandarins coupables, & leur font eux-mêmes leur procès. Cela autrefois contenait tous les juges en leur devoir ; mais depuis que les Tartares se sont rendus maîtres de la Chine, on en use plus rarement : parce que quelques inspecteurs abusèrent de leur commission, s'enrichissant aux <sup>p2.037</sup> dépens des coupables à qui ils pardonnaient, & des innocents qu'ils menaçaient injustement d'accuser. Néanmoins pour ne se pas priver d'un moyen si utile, quand il est bien pratiqué, l'empereur d'aujourd'hui, qui aime tendrement ses sujets, a cru être obligé de visiter en personne les provinces, & d'entendre lui-même les plaintes de tout le monde ; ce qu'il pratique avec une application qui fait trembler les mandarins, & qui le rend les délices du peuple. Parmi les différentes aventures qui lui sont arrivées en ces sortes d'occasions, on raconte que s'étant un jour éloigné de sa suite, il aperçut un bon vieillard qui pleurait amèrement, à qui il demanda le sujet de ses larmes.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

— Seigneur, lui fit cet homme qui ne le connaissait pas, je n'avais qu'un enfant qui faisait toute ma joie, & sur lequel je me reposais du soin de ma famille, un mandarin tartare me l'a enlevé : je suis à présent privé de tout secours, & apparemment je le serai toute ma vie ; <sup>p2.038</sup> car comment est-ce qu'un homme faible & pauvre comme moi peut obliger le gouverneur à me rendre justice ?

— Cela n'est pas aussi difficile que vous pensez, lui dit l'empereur ; montez en croupe derrière moi, & me conduisez à la maison de cet injuste ravisseur.

Ce bon homme obéit sans façon, & ils arrivèrent ainsi tous deux après deux heures de chemin chez le mandarin, qui ne s'attendait pas à une visite si extraordinaire. Cependant les gardes & une foule de seigneurs, après avoir longtemps couru, s'y rendirent aussi ; & sans savoir encore de quoi il était question, entourèrent la maison, ou y entrèrent avec l'empereur. Alors ce prince ayant convaincu le mandarin de la violence dont on l'accusait, il le condamna sur le champ à perdre la tête ; après quoi se tournant du côté du père affligé, qui avait perdu son fils :

— Pour vous dédommager entièrement, lui dit-il d'un ton sérieux, je vous donne la charge du coupable, qui vient de mourir ; <sup>p2.039</sup> mais prenez garde de la remplir avec plus de modération que lui, & profitez de sa faute & de sa punition, de crainte qu'à votre tour vous ne serviez d'exemple aux autres.

On pratique encore un autre moyen, pour obliger les vice-rois & les gouverneurs à faire exactement leur devoir, & je ne sais si jamais aucune république, ou aucun législateur, quelque sévère qu'il ait été, s'est avisé d'un semblable expédient. C'est que chacun d'eux doit de temps en temps avouer sincèrement & avec humilité les fautes secrètes & publiques dont il se sent coupable dans l'administration de sa charge, & les envoyer par écrit à la cour. Cela est plus gênant qu'on ne s'imagine, car d'un côté il est fâcheux de s'accuser d'une faute que l'empereur ne manque presque jamais de punir, quoiqu'avec

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

modération. D'un autre côté, il est encore plus dangereux de la dissimuler ; parce que si par hasard les mémoires secrets des inspecteurs en sont chargés, le moindre <sup>p2.040</sup> manquement, que le mandarin aura déguisé, sera capable de le perdre. Ainsi le mieux est de faire une confession sincère, & de racheter secrètement ses fautes par de bonnes sommes d'argent qui ont à la Chine, la vertu d'effacer tous les crimes ; mais ce remède n'est pas un médiocre supplice pour un Chinois ; la crainte seule d'un tel châtement le rend infiniment circonspect & quelquefois vertueux malgré lui.

Les lois, après toutes les précautions que je viens d'expliquer, ordonnent que dans les affaires on procédera de la manière suivante. Le mandarin, de quelque rang qu'il soit, n'a pas besoin d'être prévenu par les parties, pour prendre connaissance d'une affaire. Toutes ces formalités ne sont point d'usage. Quelque part qu'il voit le désordre, il peut le punir, dans une rue, dans un chemin public, dans une maison ; il arrête un joueur, un emporté, & sans autre forme de procès il lui fait donner par les gens de sa <sup>p2.041</sup> suite vingt ou trente coups de bâton : après quoi, comme si de rien n'était, il continue froidement son chemin. Ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse encore accuser le coupable à un tribunal supérieur, où on instruit tout de nouveau le procès qui ne finit ordinairement que par une nouvelle punition.

Dans les affaires ordinaires la partie peut se pourvoir devant quelque mandarin que ce soit, même en première instance. Par exemple l'habitant d'une ville du troisième ordre peut s'adresser tout d'un coup au gouverneur de la capitale, ou même au vice-roi, sans passer par le jugement de son gouverneur particulier ; & quand un juge supérieur s'en est mêlé, les inférieurs n'oseraient en prendre connaissance, si le procès ne leur est pas renvoyé, comme il arrive assez souvent. Quand les choses sont de conséquence, du vice-roi on en appelle à l'une des cours souveraines de Peking, selon la nature de l'affaire, elle <sup>p2.042</sup> est examinée dans l'une des chambres subalternes, qui en fait son rapport au président de la grand-chambre. Ce président prononce, après avoir pris l'avis de ses assesseurs, & communiqué son

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

jugement au colaos qui le porte à l'empereur. L'empereur demande quelquefois de nouveaux éclaircissements, quelquefois il prononce sur le champ, & c'est en son nom que la cour souveraine fait ensuite la minute de l'arrêt, & l'envoie aux vice-rois pour en procurer l'exécution. Une sentence de cette nature est irrévocable, on la nomme le saint commandement ; c'est-à-dire le commandement, qui est sans défaut & sans aucune passion.

On aura sans doute de la peine à comprendre qu'un prince ait le temps d'examiner lui-même les affaires d'un empire aussi vaste que l'est celui de la Chine. Mais outre qu'ordinairement les guerres & les négociations étrangères ne l'occupent presque point, ce qui fait dans les cours de l'Europe la <sup>p2.043</sup> matière la plus importante des conseils ; d'ailleurs les affaires sont si bien digérées, qu'il peut aisément & d'un coup d'œil voir le parti qu'il faut prendre, à cause de la simplicité des lois, qui n'embarrassent point les matières. Ainsi deux heures tous les jours suffisent à ce prince, pour régler par lui-même un État où trente rois pourraient être utilement employés, si d'autres lois y étaient en usage. Tant il est vrai que celles, dont on se sert à la Chine, sont sages, simples, bien entendues & parfaitement proportionnées à l'esprit & au caractère particulier de cette nation.

Pour en donner une idée générale à votre Eminence, je me contenterai de lui faire remarquer trois choses, qui contribuent infiniment à la tranquillité publique, & qui sont l'âme du gouvernement. La première consiste dans les principes de morale qu'on inspire à tous les peuples ; la deuxième, dans les règlements de police qu'on a établis en toutes choses ; la troisième, <sup>p2.044</sup> dans les maximes de pure politique qu'on suit, ou qu'on est obligé de suivre.

Le premier principe de morale regarde les familles particulières, & recommande aux enfants un amour, une complaisance, un respect pour les pères, que ni le mauvais traitement, ni l'âge avancé, ni le rang supérieur, qu'on pourrait avoir acquis, ne puissent jamais altérer. On ne saurait croire jusqu'à quelle perfection on a porté ce premier sentiment de la nature. Il n'y a point de soumission, point d'obéissance que les

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

parents ne puissent exiger de leurs enfants. Ces enfants sont obligés de les nourrir toute leur vie, & après la mort de les pleurer continuellement. Ils se prosternent mille fois devant leurs corps, ils leurs offrent des viandes, comme s'ils étaient encore en vie, pour marquer que tous les biens de la famille lui appartiennent, & qu'ils souhaiteraient de tout leur cœur qu'ils fussent encore en état d'en jouir. Ils l'enterrent avec une pompe & des dépenses excessives ; ils <sup>p2.045</sup> vont régulièrement sur leurs tombeaux verser des larmes, ils font souvent les mêmes cérémonies devant leurs tableaux, qu'ils conservent religieusement dans leur maison, & qu'ils honorent par des offrandes & par un culte politique, comme ils feraient, si leurs pères étaient encore présents. Les rois même ne se dispensent point de ce devoir de piété, et celui qui règne à présent en a toujours usé de la sorte, non seulement à l'égard des empereurs de sa famille, mais encore à l'égard des autres qui l'ont précédé. Car un jour étant à la chasse, & ayant de loin aperçu un monument magnifique, que son père avait fait élever à Tçoumtchin, dernier empereur chinois, qui avait perdu la couronne avec la vie dans une révolte ; il courut vers cet endroit, il se mit à genoux auprès du tombeau, il pleura même, & touché de sa mauvaise fortune :

— O prince ! lui dit-il, ô empereur digne d'un meilleur sort ! Vous savez que nous n'avons en rien, contribué à votre perte ; ce n'est pas nous <sup>p2.046</sup> qui sommes coupables de votre mort. Vos sujets seuls en sont la cause. Ils vous ont eux-mêmes trahi. C'est sur leur tête, & non pas sur celle de mes pères, que le ciel doit faire éclater sa vengeance.

Ensuite il ordonna qu'on allumât des flambeaux, & qu'on lui offrît de l'encens. Durant tout ce temps il tenait le visage collé à terre, & ne se releva qu'après toutes les cérémonies.

Le deuil ordinaire est de trois ans, durant lesquels on ne peut exercer aucune charge publique. De sorte qu'un mandarin est obligé d'abandonner sa charge, & un ministre d'État son emploi, pour se retirer en sa maison, & pour donner tout ce temps à sa douleur. Si un père est honoré comme une divinité après sa mort, il est obéi comme

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

un roi durant sa vie dans sa famille, qu'il gouverne avec un pouvoir despotique ; maître absolu non seulement de ses biens, qu'il donne à qui il lui plaît, mais encore de ses concubines & de ses enfants, dont il dispose avec une entière liberté, jusqu'à les vendre <sup>p2.047</sup> à des étrangers, quand il n'est pas content de leur conduite. Si un père accuse son fils de quelque faute devant le mandarin, il n'a besoin d'aucune preuve. On suppose toujours qu'il a raison, & qu'un enfant est coupable dès que son père n'est pas content. Ce pouvoir paternel va si loin qu'il n'est point de père qui ne puisse faire perdre la vie à son fils, s'il continue à le pousser en justice. Quand nous paraissions étonnés de ce procédé, on nous répond : qui connaît mieux cet enfant que son père, lui qui l'a élevé, qui l'a formé, qui depuis tant d'années examine toutes ses actions ? Mais d'ailleurs est-il personne qui ait pour lui une affection plus sincère & mieux réglée ? Si donc celui qui le connaît parfaitement, & qui l'aime avec tendresse, ne laisse pas de le condamner, comment pouvons-nous le disculper & l'absoudre ? Et lors que nous leur représentons qu'on a quelquefois des antipathies, & qu'un père, tout père qu'il est, peut en avoir comme un autre ; ils nous répondent, <sup>p2.048</sup> que nous ne sommes pas plus dénaturés que les bêtes les plus féroces, lesquelles ne se portent jamais de gaieté de cœur à déchirer leurs petits ; que s'il se trouve parmi les hommes des monstres, il faut qu'un enfant par sa complaisance, par sa douceur, par ses services les rende traitables. Après tout, disent-ils, l'amour paternel est si profondément gravé dans le cœur, qu'il n'est point d'antipathie naturelle qui l'en puisse tout à fait arracher, si elle n'est irritée par la révolte ou par une conduite déréglée.

Que s'il arrive, ce qui est très rare, qu'un enfant soit assez insolent pour dire des injures à ses parents, ou assez furieux pour les tuer ; alors tout l'empire paraît en mouvement, & toute la province où cet horrible crime s'est commis en est alarmée. L'empereur devient lui-même le juge du coupable. On dépose tous les mandarins voisins, & surtout ceux de la ville qui l'ont si mal instruit. On châtie sévèrement ses proches pour avoir été si <sup>p2.049</sup> négligents à le reprendre, car on

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

suppose qu'un si méchant naturel s'était déjà manifesté en d'autres occasions, & qu'on ne peut venir que par degrés à un attentat si abominable. Pour ce qui regarde le coupable, il n'est point d'assez grand supplice dont on ne s'avise pour le punir. On le coupe en mille pièces, on le brûle, on détruit sa maison jusqu'aux fondements, on renverse celles de ses voisins, & on dresse partout des monuments, pour conserver la mémoire de cet horrible excès.

Les empereurs même n'oseraient abuser impunément de l'autorité souveraine à l'égard de leurs parents ; & l'histoire nous en rapporte un exemple qui rendra éternellement recommandable en cette matière la piété des Chinois. La mère d'un empereur avait eu quelque intrigue de galanterie avec un seigneur de la cour ; l'éclat que cette action fit, obligea l'empereur d'en marquer son ressentiment pour son propre honneur & pour celui de l'empire : de sorte qu'il l'exila dans une <sup>p2.050</sup> province fort éloignée ; & parce qu'il jugea bien que ce procédé ne serait pas approuvé des princes & des mandarins, il leur défendit à tous, sous peine de la vie, de lui donner aucun avis sur ce point. Ils obéirent durant quelque temps, persuadés que de lui-même il condamnerait bientôt sa conduite, mais comme ils virent qu'il ne revenait point, ils se résolurent d'éclater, plutôt que de souffrir un si pernicieux exemple.

Le premier qui eut assez de courage pour lui offrir là-dessus une requête, fut sur le champ mis à mort ; le danger ne rebuta pas les autres. Quelques jours après un second mandarin se présenta, & pour faire connaître à tout le monde, qu'il ne craignait pas de donner sa vie, quand il s'agissait du bien public, il fit porter sa bière à la porte du palais. Cette action de générosité n'émut l'empereur que pour l'irriter davantage. Il le fit non seulement mourir, mais afin de jeter la frayeur dans l'esprit de ceux qui voudraient <sup>p2.051</sup> suivre son exemple, il ordonna qu'on le tourmentât de diverses manières. Il était, ce semble, de la prudence de ne se pas opiniâtrer davantage. Les Chinois en jugèrent autrement, & résolurent de périr tous, les uns après les autres, plutôt que de tolérer par un lâche silence, une action si indigne.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Il y en eut donc un troisième qui se dévoua. Il fit porter comme le second, son cercueil au palais, & protesta à l'empereur, qu'il ne pouvait être plus longtemps le témoin de son crime.

— Que perdons-nous, Seigneur, lui dit-il, en mourant si ce n'est la vue d'un prince, que nous ne pouvons plus regarder sans horreur. Puisque vous ne voulez pas nous entendre, nous allons trouver vos ancêtres & ceux de l'impératrice votre mère. Ils écouteront nos plaintes, & peut-être que durant les ténèbres de la nuit, vous entendrez leurs ombres & les nôtres, vous reprocher votre injustice.

Ce prince plus outré que jamais de l'insolence, comme il l'appelait, de ses sujets, fit endurer à celui-ci les <sup>p2.052</sup> derniers supplices. Plusieurs autres encouragés par ces exemples s'exposèrent aux mêmes tourments, & furent tous en effet les martyrs de l'amour filial, qu'ils défendirent jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Enfin cette fermeté héroïque lassa la cruauté de l'empereur ; & soit qu'il appréhendât des suites plus fâcheuses, soit qu'il reconnût de bonne foi sa faute ; il se repentit, comme père du peuple, d'avoir si indignement fait mourir ses enfants ; & comme enfant de l'impératrice, d'avoir si longtemps maltraité sa mère. Il la rappela, la remit en son premier état ; & plus il l'honora dans la suite, plus aussi fut-il lui-même honoré de ses sujets.

Le second principe de leur morale, c'est d'accoutumer les peuples à regarder leurs mandarins comme l'empereur même dont ils représentent la personne. Pour les tenir dans ce respect, ceux-ci ne paraissent jamais en public qu'avec un train & un air d'autorité capable d'inspirer de la vénération. Ils sont <sup>p2.053</sup> toujours portés dans une chaise magnifique & découverte, précédés de tous les officiers de leurs tribunaux & entourés des marques de leur dignité. A leur vue le peuple s'arrête & se range à droite & à gauche pour les laisser passer. Quand ils rendent la justice dans leurs palais, on ne leur parle qu'à genoux, de quelque qualité que soient les parties ; & comme ils ont droit en tout temps de faire donner à qui que ce soit des coups de bâton, c'est toujours en tremblant qu'on les approche.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Autrefois quand un mandarin faisait voyage, tous les habitants des villages par où il passait, couraient en foule au-devant de lui pour lui offrir leurs services, & le conduisaient solennellement jusqu'aux confins de leur territoire : à présent quand il sort de charge avec la satisfaction publique, on lui rend encore des honneurs capables de toucher les plus insensibles. Dès qu'il est sur le point de partir pour se retirer de son gouvernement, presque tous les habitants vont sur les <sup>p2.054</sup> grands chemins. Ils se rangent d'espace en espace depuis la porte de la ville par où il doit passer, jusqu'à deux & trois lieues loin. On voit partout des tables d'un beau vernis entourées de satin & couvertes de confitures, de liqueurs & de thé.

Chacun l'arrête malgré lui au passage, on l'oblige de s'asseoir, de manger & de boire. Dès que l'un l'a laissé, un autre le reprend, & ainsi il passe tout le jour en cérémonies parmi les cris & les acclamations du peuple. Ce qu'il y a de plaisant c'est que tout le monde veut avoir quelque chose qui lui appartienne. Les uns lui prennent ses bottes, les autres son bonnet, quelques-uns son surtout ; mais on lui en donne en même temps un autre, & avant qu'il soit hors de cette foule, il arrive qu'il chausse quelquefois trente paires de bottes différentes.

C'est pour lors qu'il s'entend appeler le bienfaiteur, le conservateur, le père du peuple. On pleure sa perte, & un mandarin est bien dur quand à son <sup>p2.055</sup> tour, il ne donne pas quelques larmes à de si tendres marques de leur affection. Car les habitants ne sont pas obligés d'en user de la sorte, & quand ils n'ont pas été contents de leur gouverneur, ils paraissent aussi indifférents à son départ, qu'ils sont touchés de la séparation & de la perte de l'autre.

Ce profond respect des enfants pour leurs pères, & cette vénération que les peuples ont pour leurs mandarins, conservent plus que toute autre chose la paix dans les familles & la tranquillité dans les villes ; & je suis persuadé que le bon ordre parmi un si grand peuple vient principalement de ces deux sources.

Le troisième principe que leur morale a établi, c'est qu'il importe

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

infiniment d'entretenir parmi les peuples, la civilité, la modestie, & un certain air de politesse qui soit capable d'inspirer la douceur. C'est par là, disent-ils, que les hommes se distinguent des bêtes, & les Chinois des autres hommes. Ils prétendent que la férocité qui <sup>p2.056</sup> se trouve en certaines nations, trouble infailliblement les États. Ces sortes d'esprits accoutumés à s'emporter, nourris dans les querelles domestiques, qui ne respectent, qui ne ménagent personne, sont naturellement brouillons & portés à la révolte. Au lieu que des gens qui se préviennent mutuellement les uns les autres ; qui savent souffrir, dissimuler, étouffer un ressentiment ; qui gardent avec soin la subordination que l'âge, la qualité, le mérite ont établie ; ces gens, dis-je, aiment naturellement l'ordre & ne sortent jamais de leur devoir qu'avec une espèce de violence.

Les Chinois ont non seulement observé cette maxime, ils l'ont même outrée en certaines occasions. Nul état ne s'en dispense. Les artisans, les domestiques, les paysans même ont entre eux des manières douces & honnêtes ; & j'ai été mille fois étonné de voir des laquais se mettre à genoux les uns devant les autres pour se dire adieu, & des villageois se faire plus de <sup>p2.057</sup> compliments dans leurs festins, que nous n'en ferions dans nos cérémonies publiques. Les matelots même qui par leur état & par l'air grossier qu'ils respirent, sont naturellement brusques, vivent néanmoins entre eux comme frères, & se préviennent dans le travail commun, comme s'ils étaient tous unis par les liens d'une étroite amitié.

L'État, qui par un esprit de politique a toujours regardé ce point, comme très important au repos public, a réglé toutes choses pour les saluts, les visites, les festins, les lettres qu'on s'écrit. Le salut ordinaire est de croiser les mains devant la poitrine & de courber tant soit peu la tête. Quand on veut marquer plus de déférence, on joint les mains & on les abaisse jusqu'à terre en inclinant profondément tout le corps ; que si vous passez devant une personne de la première qualité, ou que vous receviez quelqu'un en votre maison, il faut fléchir un genou & demeurer en cette posture, jusqu'à ce que celui que vous <sup>p2.058</sup> saluez vous relève, ce qu'il ne manque pas incontinent de faire. Mais quand un

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

mandarin paraît en public, ce serait une familiarité digne de châtement que de le saluer de quelque manière que ce soit, à moins qu'on ne lui veuille parler. On se retire un moment & tenant les yeux baissés & les bras étendus sur les côtés, on attend qu'il soit passé, pour continuer son chemin.

Quoique les amis particuliers se visitent sans façon, les autres néanmoins gardent toujours entre eux certaine forme établie par la coutume. On envoie devant un valet de chambre avec un cahier de papier rouge, sur lequel on écrit son nom, & plusieurs termes de respect selon la qualité de la personne à qui l'on demande audience. Quand cette espèce de requête a été acceptée, on entre & on est reçu selon son état. La personne qu'on visite attend quelquefois dans sa salle sans sortir, & même sans se lever, quand elle est d'un rang extraordinairement élevé, ou bien elle attend à la porte ; quelquefois elle <sup>p2.059</sup> s'avance dans la cour, & quelquefois même jusqu'à la rue.

Dès qu'on se voit, on court de part & d'autre, & on s'incline chacun de son côté jusqu'à terre. On parle peu, les compliments sont réglés, on sait ce qu'on doit dire, & ce qu'il faut répondre ; & on n'est point, comme ici, embarrassé pour son compliment à chercher de nouveaux termes & de nouvelles phrases. On s'arrête à chaque porte pour réitérer les révérences & les inclinations, c'est à qui passera le dernier ; mais toutes les invitations se réduisent à deux termes, dont l'un signifie *passez, Tsing*, & l'autre *Pou-kan, je n'oserais*. Chacun répète son mot quatre ou cinq fois, & enfin celui qui est étranger se laisse vaincre, & passe jusqu'à une autre porte, où l'on recommence les cérémonies tout de nouveau.

Quand on est arrivé au lieu où l'on doit s'arrêter, on se met auprès de la porte sur la même ligne, & chacun se courbe jusqu'à terre : ensuite viennent <sup>p2.060</sup> les génuflexions réciproques, les détours qu'il faut prendre, pour être tantôt à droite & tantôt à gauche, le salut des chaises (car on leur fait des compliments comme aux personnes, on les frotte avec un pan de sa veste, pour en ôter la poussière ; on se courbe devant elles avec respect), on offre, on refuse la première place ; mais

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

tout se passe dans l'ordre : & comme ils sont faits à ce manège, ils s'attendent mutuellement dans ces cérémonies, & on n'y voit ni embarras ni confusion.

Cependant c'est une véritable fatigue, & après cent différents mouvements qu'on s'est donné, & qui occupent durant un quart d'heure, quand on commence à s'asseoir, on a bien besoin de se reposer. Les chaises sont disposées de manière qu'on est toujours assis vis à vis l'un de l'autre ; il faut s'y tenir droit, sans s'appuyer sur le dossier, les yeux baissés, les mains étendues sur les genoux, les pieds également avancés, sans les croiser, avec un air grave & sérieux ; & surtout ne <sup>p2.061</sup> se point presser de parler ; car parmi les Chinois il semble que les visites ne consistent point dans la conversation, mais dans les cérémonies extérieures. Et c'est proprement en ce pays-là qu'une personne, qui en va voir une autre, peut lui dire véritablement : Je viens vous faire la révérence. Car souvent on en fait plus qu'on ne dit de paroles.

Un missionnaire m'a assuré qu'un mandarin l'avait une fois visité sans lui en dire une seule. Il est du moins certain qu'on ne s'échauffe point dans le discours, & on dirait quelquefois de deux personnes, que ce sont deux statues ou deux termes de théâtre qui ont été placés pour en faire la décoration, tant ils sont graves & taciturnes.

Quand ils parlent, leur discours est rempli de termes d'humilité. Ils ne disent point, par exemple :

— Je vous suis obligé de la grâce que vous m'avez faite, je prends la liberté de vous offrir quelques curiosités de mon pays.

— Tout ce qui vient de votre royaume, de votre province, est <sup>p2.062</sup> si propre & bien travaillé,

mais il faut dire :

— La grâce que le seigneur, que le docteur a accordée à moi qui suis à ses yeux très petit, ou bien, à moi qui suis votre disciple, m'a extrêmement obligé. Le disciple prend la liberté

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

d'offrir au seigneur des curiosités qui viennent de son petit, de son vil pays.

— Tout ce qui vient du précieux royaume, de la noble province du seigneur, est très propre & très bien travaillé.

Et ainsi du reste, car on ne dit jamais *je & vous*, à la première & à la seconde personne ; mais *moi petit, moi disciple, moi sujet*. Et au lieu de *vous*, on dit, le *docteur a dit*, le *seigneur a fait*, l'*empereur a ordonné*. Ce serait une grossière incivilité d'en user autrement, si ce n'est quand on parle à ses valets.

Durant la visite on présente toujours deux ou trois fois du thé. Il y a encore diverses cérémonies à observer, quand on prend la porcelaine, quand on la porte à la bouche, ou qu'on la rend aux domestiques. Au reste on se retire toujours comme on est entré, <sup>p2.063</sup> & il en coûte autant pour finir la comédie que pour la commencer. Les étrangers peu faits à y jouer leur rôle troublent souvent l'ordre de la pièce. Les Chinois raisonnables en rient, & les excusent ; d'autres le trouvent mauvais, & veulent qu'ils s'instruisent avant que de se commettre en public. Ainsi on donne quarante jours aux ambassadeurs pour se préparer à l'audience de l'empereur ; & de crainte qu'ils ne manquent à quelque formalité, on leur envoie durant tout ce temps-là des maîtres de cérémonies qui les exercent.

Mais les festins passent tout ce qu'on peut s'imaginer. Ce n'est point pour manger qu'on est invité, mais pour faire des grimaces. On ne met pas un morceau dans la bouche, on ne boit pas une goutte de vin qu'il n'en coûte cent contorsions. Il y a, comme dans nos musiques, un officier qui bat la mesure, afin que tous les conviés s'accordent en même temps à prendre dans les plats, à porter à la bouche, à <sup>p2.064</sup> élever les petits bâtons qui servent de fourchette, ou à les placer régulièrement & à propos dans leur lieu. Chacun y a sa table particulière, sans nappe, sans serviette, sans couteau, sans cuillère ; car tout est coupé, & on ne touche à rien qu'avec deux petits bâtons

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

ferrés d'argent, dont les Chinois se servent fort adroitement, & qui est leur instrument universel.

On commence le repas par boire du vin pur, qu'on apporte en même temps à tous les conviés dans une petite tasse de porcelaine ou d'argent, & qu'on prend toujours avec les deux mains. Chacun l'élève en l'air, & presque à la hauteur de la tête, en s'invitant les uns les autres sans parler, & en se provoquant par geste à boire les premiers. Il suffit de présenter la tasse à la bouche, & de l'y tenir jusqu'à ce que les autres aient bu ; car pourvu qu'on garde les formalités apparentes, il est libre de boire, ou de ne boire pas.

Après le premier coup on sert sur chaque table une grande porcelaine <sup>p2.065</sup> de viande où tout est en ragoût. Alors chacun est attentif aux signes du maître d'hôtel, qui règle tous les mouvements ses conviés. Selon qu'il les détermine, ils appliquent les deux mains sur les deux petits bâtons, ils les élèvent en l'air, les présentent d'un certain sens, & après un long exercice que je ne saurais bien expliquer, ils les enfoncent dans la porcelaine, d'où ils prennent adroitement un morceau, qu'il faut manger de manière qu'on ne se hâte pas trop, & qu'on ne soit pas aussi trop lent, car ce serait une incivilité de précéder les autres, ou de les faire attendre. Pour lors on recommence l'exercice des bâtons qu'on remet enfin sur la table dans la situation où ils étaient auparavant. Il faut en tout observer la mesure, afin que tout commence & finisse en même temps.

Un moment après on sert encore du vin, & on boit avec toutes les cérémonies précédentes. Ensuite on apporte un second plat, auquel on <sup>p2.066</sup> touche comme au premier, & ainsi le repas continue en buvant un coup à chaque morceau, jusqu'à ce qu'on ait couvert la table de vingt ou vingt-quatre porcelaines, ce qui engage à boire vingt ou vingt-quatre rasades ; mais outre que, comme j'ai dit, on en boit ce qu'on veut, les tasses sont extrêmement petites, & le vin n'est nullement violent.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Quand tous les plats sont servis, ce qui se fait avec une grande propreté, on cesse d'apporter du vin, & pour lors on peut manger avec un peu plus de liberté, prenant indifféremment dans les plats, en sorte néanmoins que tout le monde se suive, & que l'ordre se garde exactement. C'est en ce temps-là qu'on commence à donner du riz & du pain, car jusqu'alors on n'a mangé que de la viande ; on présente aussi des bouillons clairs, de chair ou de poisson, afin de les mêler avec le riz, si on le juge à propos.

On est ainsi à table sérieux, grave, & sans parler, durant trois ou quatre <sup>p2.067</sup> heures. Mais quand le maître d'hôtel s'aperçoit qu'on ne mange plus, il fait signe de se lever, & on se retire durant un quart d'heure ou dans un jardin, ou dans une salle, pour s'entretenir. On revient ensuite se remettre à table, qu'on trouve garnie de toutes sortes de confitures & de fruits secs, qui servent à boire du thé.

Ces manières trop ordonnées & infiniment gênantes qu'on est obligé d'observer depuis le commencement jusqu'à la fin, empêchent tout le monde de manger, & on ne sent d'appétit que quand on sort tout à fait de table. Alors on a grande envie d'aller dîner chez soi ; mais une bande de farceurs viennent à leur tour donner la comédie, qui par sa longueur fatigue autant que celle qu'on a jouée auparavant à table. La pièce est ordinairement assez fade, on n'y garde aucune règle ; on crie, on chante, on hurle, car les Chinois ne savent guère ce que c'est que déclamer. Cependant il ne faut pas rire, mais louer la <sup>p2.068</sup> politesse de la Chine & ses cérémonies saintement, comme on parle, instituées par les anciens, & observées avec sagesse par la postérité.

Les lettres qu'ils s'écrivent les uns aux autres, renferment un autre point de civilité qui a ses mystères comme tout le reste. On n'écrit point comme on parle ; la grandeur des caractères, les distances qu'il faut laisser à propos entre les lignes, les termes infinis d'honneur, que la qualité des personnes exige, la forme du papier, la multitude des enveloppes rouges, blanches ou bleues, selon les états différents où l'on est, & cent autres formalités embarrassent quelquefois les plus

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

savants, & il n'appartient pas à tous les lettrés de savoir écrire une lettre comme il faut.

Il y a mille autres règles dans l'usage du grand monde & dans la société ordinaire qu'il faut religieusement observer, si l'on ne veut passer pour barbare ; & quoiqu'en plusieurs rencontres ce soit plutôt une affectation <sup>p2.069</sup> ridicule qu'une véritable politesse, on ne peut néanmoins disconvenir que toutes ces coutumes, qu'on garde si exactement, n'inspirent aux peuples des sentiments de douceur & un esprit d'ordre.

Ces trois principes de morale, c'est-à-dire le respect des enfants envers leurs parents, la vénération des sujets pour l'empereur & les mandarins, l'humilité & l'honnêteté dans l'usage du monde sont d'autant plus efficaces, qu'ils sont soutenus d'une politique sage & bien entendue. En voici, Monseigneur, les principales maximes.

La première, est de ne donner jamais aucune charge à personne dans sa province, & cela pour deux raisons. Premièrement, parce qu'un mandarin, qui n'est pas de qualité, est ordinairement méprisé de ceux qui connaissent sa famille. Secondement, parce qu'étant quelquefois trop accrédité par le grand nombre de ses parents & de ses amis, il serait en état de faire ou <sup>p2.070</sup> d'appuyer une révolte, ou du moins il n'aurait pas toute la liberté qui est nécessaire pour exercer la justice avec un entier désintéressement.

La deuxième maxime, est de retenir à la cour les enfants des mandarins les plus considérables qui gouvernent les provinces, sous prétexte de les bien élever ; mais en effet, pour servir d'otage, en cas que leurs pères manquent à la fidélité qu'ils doivent à l'empereur.

La troisième maxime, est de pouvoir faire le procès à qui que ce soit, par tel commissaire qu'il plaît à l'empereur de nommer, sans que la charge ou la dignité du coupable lui donne droit de le récuser. Que si l'empereur n'est pas content du premier jugement, il peut le faire réformer par de nouveaux juges, jusqu'à ce qu'il soit conforme à celui de la cour. Autrement il serait facile par argent ou par intrigue de sauver la

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

vie à un homme, dont la mort est quelquefois nécessaire au bien de l'État. Au reste, disent-ils, <sup>p2.071</sup> on ne doit point craindre la passion du prince, qui d'ailleurs ne manque jamais de voie injuste pour perdre un homme de bien, quand il veut. Mais il est important qu'il ait des moyens ordinaires & efficaces pour délivrer l'empire d'un méchant homme.

La quatrième maxime politique consiste à ne vendre aucune charge, mais à les donner toutes au mérite ; c'est-à-dire à ceux dont la vie est réglée, & qui par une étude constante ont acquis la connaissance des coutumes & des lois. Pour cela on fait des informations de vie & de mœurs, surtout quand un mandarin passe d'une charge ordinaire à une autre plus considérable. Pour ce qui est de la science, il y a tant d'épreuves, tant d'examens, qu'il est impossible d'échapper aux mesures qu'on prend pour s'en instruire.

Dès qu'on destine un enfant aux sciences, on lui donne un maître, car les villes de la Chine sont pleines d'écoles, où l'on apprend à connaître & à écrire les caractères, ce qui est une <sup>p2.072</sup> étude de plusieurs années. Quand cet enfant a fait des progrès considérables, on le présente à un mandarin ordinaire pour être examiné. S'il a la main bonne, & qu'il forme bien les caractères, il est admis parmi ceux qui peuvent s'appliquer à l'intelligence des livres, & aspirer ensuite aux degrés. On en distingue de trois sortes, qui répondent à ceux de maître ès arts, de bachelier, & de docteur. Comme la fortune des Chinois dépend absolument de leur capacité, toute la vie est employée à l'étude. Ils apprennent par cœur les livres classiques avec un travail incroyable, ils font des interprétations sur les lois : la composition, l'éloquence, la connaissance & l'imitation des anciens docteurs, la délicatesse & la politesse des récents sont depuis l'âge de six ans jusqu'à l'âge de soixante, leur occupation continuelle. En quelques-uns la force ou la facilité de l'esprit abrège le travail & on a vu des docteurs à un âge où les autres ne savent que médiocrement écrire ; mais <sup>p2.073</sup> ce sont là des héros parmi les Chinois, & il faut des siècles pour les former.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Les examens y sont très rigoureux. Les principaux mandarins des provinces sont les maîtres ès arts ; la cour envoie un commissaire, pour assister aux examens des bacheliers, & c'est seulement à Pekin où se rendent de toutes parts ceux qui prétendent au doctorat : mais comme plusieurs ne seraient pas en état de faire la dépense du voyage, on leur fournit ce qui leur est nécessaire, afin que la pauvreté ne nuise en rien au mérite, & ne prive pas l'État de plusieurs bons officiers.

On juge de la capacité d'un chacun sur sa composition. On les renferme pour cela dans une cellule sans livres, & sans autre papier que celui dont ils doivent se servir pour écrire. Durant qu'ils travaillent ils n'ont aucune communication avec les gens du dehors, & il y a des gardes aux portes que les mandarins tâchent, autant qu'il est possible, de rendre incorruptibles. On prend encore de plus grandes p2.074 précautions pour le second examen, car de crainte que le commissaire envoyé de la cour pour y présider ne se laisse lui-même corrompre, il lui est sévèrement défendu de voir & de parler à personne jusqu'à ce que les examens soient finis.

Pour ce qui regarde les docteurs, l'empereur lui-même s'en mêle quelquefois ; & celui qui règne à présent est plus craint que personne, non seulement à cause de son exactitude & de son équité rigoureuse, mais encore parce que c'est l'homme du royaume. le plus capable de juger de ces matières. Dès que les docteurs sont nommés, on les lui présente & il donne aux trois premiers des couronnes de fleurs, ou d'autres marques d'honneur qui les distinguent ; il en choisit aussi quelques-uns pour remplir son académie impériale, d'où ils ne sortent presque jamais que pour occuper des postes considérables dans le royaume.

Un docteur est toujours riche, parce qu'il reçoit de ses parents & de ses p2.075 amis une infinité de présents. Tout le monde espère avec le temps profiter de sa faveur ; mais de crainte que ceux, qui sont promus aux premiers degrés, ne se relâchent dans la suite, & n'abandonnent l'étude, ils sont encore obligés de comparaître très souvent aux examens où on les châtie sévèrement, s'ils oublient leurs premières

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

leçons ; & où on les récompense, s'ils continuent de faire du progrès dans les sciences.

Cette politique contribue beaucoup au bon gouvernement. La jeunesse, que l'oisiveté ne manquerait pas de corrompre, est par une occupation continuelle détournée du vice : à peine a-t-elle le temps de respirer, comment trouverait-elle celui qui est nécessaire pour s'abandonner à ses passions ? Secondement, l'étude forme l'esprit & le polit. Un peuple est toujours grossier, quand il ne cultive pas les sciences. Troisièmement, les charges sont remplies par d'habiles gens. Si on n'arrête pas les injustices que l'avarice & la <sup>p2.076</sup> corruption du cœur ont coutume de faire, on empêche du moins celles qui viennent de l'ignorance & du dérèglement de l'esprit. Quatrièmement, puisqu'on donne les charges, l'empereur peut casser aisément, quand il le juge à propos, ceux qui s'en rendent indignes. Il serait rude de ruiner tout d'un coup une famille qui s'est épuisée pour l'acheter. On se déterminerait à la vérité malgré cette considération à punir le crime ; mais on serait naturellement porté à tolérer un mandarin faible, peu appliqué, trop indulgent, ou excessivement sévère, au lieu que quand la charge est un don du prince, il peut sans violence l'ôter à qui il lui plaît, pour en gratifier un autre.

Enfin la justice se rend sans rétribution. Le juge, à qui la charge n'a rien coûté, & qui a ses appointements réglés, ne peut rien exiger des parties ; ce qui donne la facilité aux plus pauvres de pousser leur droit, sans se voir injustement opprimés par un ennemi puissant, qu'on ne pourrait faute <sup>p2.077</sup> d'argent réduire à la raison.

La politique des Chinois a pour cinquième maxime, de ne point souffrir que les étrangers s'établissent dans leur empire. Le peu d'estime qu'ils en ont toujours fait, leur a persuadé d'en user de la sorte. Ils ont appréhendé que ce mélange de nations barbares ne les avilît, & ne portât parmi eux la corruption & le désordre. La différence des peuples entraîne nécessairement une diversité de coutumes, de langues, d'humeur & de religion. De là naissent les querelles particulières, les partis, & enfin les révoltes. Ce ne sont plus, disent-ils,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

les enfants d'une même famille, élevés dans les mêmes sentiments, accoutumés aux mêmes idées ; & quelque soin qu'on se donne pour les former, ce sont tout au plus des enfants adoptifs, qui n'ont jamais cette obéissance aveugle & cette affection tendre que la nature donne aux enfants pour leurs véritables pères. Ainsi quand même les autres peuples auraient encore de meilleures qualités <sup>p2.078</sup> qu'eux, ce qu'ils ne se persuaderont jamais, ils croient que pour le bien de l'empire ils sont obligés de les éloigner ; & c'est par une espèce de miracle fait en faveur de la religion chrétienne, qu'on y a souffert jusqu'ici un petit nombre de missionnaires.

Cette politique est sans doute très sage, quand il s'agit des fausses religions, qui inspirent en effet presque toujours des sentiments de révolte ; parce qu'elles ont été formées par un esprit de cabale & de trouble. Mais il est bien juste de distinguer les chrétiens, dont l'humilité, la douceur, l'obéissance aux souverains ne produit que la paix, l'union & la charité parmi les peuples. C'est ce que les Chinois commencent à reconnaître après un siècle entier qu'ils ont employé à examiner notre religion. Heureux, si non contents de la recevoir comme utile au gouvernement politique, ils l'embrassent encore, comme nécessaire à leur salut éternel.

Ils établissent pour sixième <sup>p2.079</sup> maxime, qu'on ne doit point reconnaître de noblesse héréditaire, ni d'autre rang parmi les hommes que celui où les charges les élèvent. Si on en excepte la famille de Confucius, tout est peuple ou mandarin dans la Chine : il n'y a point de terres qui ne soient roturières, non pas même celles qu'on a destinées à l'entretien des bonzes, ou qui appartiennent aux temples des idoles. Ainsi leurs dieux sont sujets comme les hommes aux charges de l'État, & obligés par des tailles & des contributions ordinaires, de reconnaître la souveraineté de l'empire. Quand un vice-roi ou un gouverneur de province est mort, ses enfants ont comme les autres leur fortune à faire ; & s'ils ne sont pas héritiers de la vertu & de la capacité de leurs pères, le nom qu'ils portent, quelque illustre qu'il soit, ne leur donne point de qualité dans le monde.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

L'avantage que l'État retire de cette maxime, est premièrement de faire fleurir par là le commerce que l'oisiveté de la noblesse a coutume de ruiner. <sup>p2.080</sup> Secondement, de grossir les revenus de l'empereur ; parce que toutes les terres paient la taille. Dans les villes, où la coutume a établi la capitation, il n'est personne qui en soit exempt. Troisièmement, comme les familles ne se conservent point dans cet éclat, que la noblesse donne, même à ceux qui n'ont que des qualités obscures, on ne craint point qu'elles établissent dans les provinces une autorité dangereuse, que le prince aurait peut-être de la peine à contenir dans les bornes légitimes. Enfin c'est une maxime à la Chine qu'un empereur, pour être bien obéi, doit commander à des sujets & non pas à de petits souverains.

La septième, est d'entretenir en paix comme en guerre de grosses armées, pour tenir leurs voisins dans le respect, & pour être toujours en état d'étouffer les révoltes domestiques, ou plutôt pour les prévenir. Autrefois il y avait un million de soldats destinés uniquement à la garde de la grande muraille. Il n'en fallait pas moins <sup>p2.081</sup> pour entretenir les garnisons des places frontières & des villes considérables. A présent on se contente de garder les endroits les plus importants.

Outre cela il n'y a pas moins de quinze à vingt mille hommes en chaque province commandés par des généraux particuliers ; il en faut pour conserver les îles, & surtout celles de Haynan & de Formose. Les troupes seules de Peking vont à plus de cent soixante mille chevaux. Ainsi je crois que l'empereur dans la plus profonde paix n'a pas moins de cinq cent mille hommes effectifs, bien payés & bien armés, selon la coutume du pays, c'est-à-dire de sabres & de flèches. Ils ont peu d'infanterie, & dans l'infanterie point de piquiers & peu de mousquetaires.

Ces troupes sont fort belles & médiocrement bonnes, parce que les Tartares deviennent enfin Chinois, & les Chinois sont toujours les mêmes, c'est-à-dire mous & ennemis du travail, plus propres à briller dans une revue <sup>p2.082</sup> ou dans une marche, qu'à se distinguer dans le combat. Les Tartares donnent au commencement du choc avec chaleur,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

& pour peu que l'ennemi plie ils profitent du désordre ; mais au reste incapables de continuer longtemps une attaque, ou de la soutenir, quand on les charge en bon ordre, & qu'on les pousse brusquement. Le roi, à qui j'avais l'honneur d'en parler il y a quelque temps, & qui ne dit rien que de juste, comme il ne fait rien que de grand, en fit lui-même le caractère en deux mots ; c'est-à-dire, ajouta-t-il, que ce sont de bons soldats, quand on leur oppose de mauvaises troupes : & qu'ils deviennent de fort mauvaises troupes, dès qu'ils ont à faire à de bons soldats.

La huitième maxime regarde les récompenses & les punitions. Les grands hommes, qui ont servi utilement l'État, ne sont jamais sans récompense ; & parce que les princes, quelques puissants qu'ils soient, n'ont pas assez de bien pour payer tous les services de leurs p2.083 sujets, on supplée à ce défaut par des titres d'honneur que l'empereur leur donne, sans qu'il lui en coûte rien.

C'est ce qu'on appelle les différents ordres des mandarins. Il y en a neuf, dont chacun a deux degrés. On dit, il est mandarin du premier ordre, ou bien l'empereur l'a placé au premier degré parmi les mandarins du second ordre, & ainsi des autres. Cette dignité, qui est purement honoraire, leur donne un rang dans les assemblées, dans les visites, dans les conseils, mais elle ne leur donne aucun revenu. Pour multiplier ces récompenses, dont on se sert plus volontiers que de pensions, on les étend même jusqu'aux morts, qui sont souvent créés mandarins après leurs obsèques, & à qui on accorde des places d'honneur parmi les grands de la cour, lors même qu'il n'est pas au pouvoir de l'empereur de leur donner le moindre rang entre les hommes. On leur fait quelquefois bâtir de superbes mausolées aux dépens du public ou du prince, & la cour p2.084 souveraine des rites juge, selon leur mérite, de la somme qui y doit être employée.

Ces marques d'estime sont souvent accompagnées d'un éloge écrit de la propre main de l'empereur, ce qui rend leurs familles illustres dans la postérité. Mais la plus insigne faveur, c'est de les déclarer saints, de leur bâtir des temples, & de leur offrir des sacrifices comme

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

aux divinités du pays. C'est par là que les anciens empereurs ont souvent établi le paganisme, adorant eux-mêmes l'ouvrage de leurs mains, & rendant un culte souverain à des hommes, qui durant leur vie s'estimaient heureux de paraître prosternés à leurs pieds.

On récompense aussi les actions de vertu qui éclatent dans les particuliers, quoique peu utiles à l'État. Nous lisons dans leur histoire qu'on a élevé des temples à la mémoire de quelques filles qui avaient gardé toute leur vie la virginité. Et j'ai vu moi-même en plusieurs villes élever à des habitants d'une médiocre condition des <sup>p2.085</sup> trophées accompagnés d'inscriptions honorables, pour faire connaître à tout le monde leur mérite & leurs bonnes qualités.

Si les Chinois récompensent le bien, ils ne sont pas moins exacts à punir les fautes les plus légères ; les châtimens sont réglés selon les crimes. Le plus ordinaire est la bastonnade qu'on donne sur le dos. Quand le nombre des coups ne passe pas quarante ou cinquante, ils l'appellent un châtiment paternel. Ainsi les mandarins y sont sujets aussi bien que le peuple ; ce n'est pas même une punition honteuse, & après l'exécution, le coupable est obligé de se mettre à genoux devant le juge, s'il est encore en état de le faire, de se courber trois fois jusqu'à terre, & de le remercier très humblement du soin qu'il prend de son éducation.

Cependant ce châtiment est si rude qu'un seul coup est capable d'assommer, quand on est un peu délicat ; & on voit souvent des personnes qui en meurent. Il est vrai qu'on a plusieurs <sup>p2.086</sup> moyens d'adoucir ce supplice, quand l'exécution se fait dans le tribunal. Le plus facile est de donner de l'argent à ceux qui frappent, car il y en a plusieurs ; & afin que les coups soient plus pesants, de cinq en cinq on change d'exécuteur. Mais quand le coupable les a gagnés par ses libéralités, ils l'épargnent ; & ils savent si bien le ménager, que malgré les précautions du mandarin qui est présent, le châtiment devient très léger & presque insensible.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Outre cela il y a toujours dans les tribunaux des gens à louer, qui s'entendent avec les officiers. Dès que le signal est donné, ils prennent adroitement la place du coupable, qui s'échappe dans la foule, & reçoivent pour lui le châtement qui a été ordonné. On trouve partout pour de l'argent ces sortes de suppléants. C'est un métier, & ainsi il y a à la Chine une infinité de gens qui ne vivent que de coups de bâton.

Ce fut par un semblable artifice que <sup>p2.087</sup> Yam-quam-sien, fameux par la persécution qu'il a élevée contre la religion, échappa autrefois à la juste condamnation de ses juges. Il promit une somme considérable à un homme de la lie du peuple, s'il voulait se rendre au palais pour y prendre son nom & sa place. Il l'assura qu'il ne serait tout au plus exposé qu'à la bastonnade, & que si on le mettait ensuite en prison, on trouverait bien moyen de l'en faire sortir. Ce pauvre homme déguisé s'y trouva, comme il en était convenu ; & quand l'huissier eut appelé à haute voix Yam-quam-sien, celui-ci répondit, & cria hardiment : Me voici. On lui prononça sa sentence, & le mandarin le condamna à la mort. Les officiers de la justice, qui avaient été corrompus, se saisirent incontinent de lui, & lui mirent suivant la coutume un bâillon à la bouche ; car après la sentence il n'est plus permis au criminel de parler. Ensuite on conduisit ce misérable au lieu du supplice où il fut cruellement exécuté.

<sup>p2.088</sup> La seconde espèce de châtement est le carcan, où l'on attache le coupable au milieu des carrefours, ou à la porte des villes. Quoiqu'il ne soit pas si sensible que la bastonnade, il est néanmoins plus considérable, à cause de l'infamie qui y est attachée ; & une personne, qui a eu le malheur d'en être punie, est perdue pour toute sa vie de réputation.

Outre cela il y a divers genres de mort qu'on pratique différemment. On coupe le cou aux roturiers, parce que la séparation du corps & de la tête a parmi les Chinois quelque chose de honteux. Au contraire on étrangle les gens de qualité, & on prétend que c'est là une marque de distinction ; que si leur crime est scandaleux, on les traite comme le

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

peuple, & on suspend en certaines occasions leur tête à un arbre sur les grands chemins.

Les révoltés & les criminels de lèse-majesté sont punis du dernier supplice ; c'est-à-dire, pour parler comme eux, ils sont hachés en dix mille <sup>p2.089</sup> pièces. Car après que l'exécuteur les a attachés à un poteau, il leur coupe tout autour de la tête la peau du front, qu'il arrache de force, jusqu'à ce qu'elle soit abattue sur les yeux, & qu'elle leur ôte la vue des tourments qu'ils doivent endurer. Ensuite il les coupe indifféremment en toutes les parties du corps ; & quand il est las de ce barbare exercice, il les abandonne à la cruauté de leurs ennemis & de la populace.

On fait aussi quelquefois mourir les criminels sous les verges dont on les fouette cruellement & lentement, jusqu'à ce qu'ils aient rendu l'esprit. Enfin la question, qui est souvent plus rude que la plus cruelle mort, est parmi eux en usage ; & c'est ordinairement en serrant les doigts & les mains qu'on la pratique.

Neuvièmement, ils croient qu'il est de la bonne politique d'exclure en quelque manière toutes les femmes du commerce apparent du monde, dans lequel, disent-ils, elles ne <sup>p2.090</sup> peuvent être utiles qu'autant, qu'elles se tiennent en repos ; tout leur soin se borne au domestique, où elles s'occupent uniquement de l'éducation des enfants. D'ailleurs elles n'achètent, ni ne vendent rien ; & il est aussi rare d'en voir dans les rues que si elles étaient toutes religieuses, & obligées de garder la clôture. Les princesses n'ont aucun droit à la succession, elles ne deviennent pas même régentes ; & quoique l'empereur puisse secrètement se servir de leurs conseils, on trouverait pourtant mauvais qu'il en usât. En quoi les Chinois paraissent, ce me semble, peu raisonnables. Car enfin l'esprit & la sagesse sont de l'un & de l'autre sexe ; & un prince n'est jamais plus éclairé que lorsqu'il sait découvrir ces trésors, quelque part que la nature les ait cachés, ni plus prudent que quand il en profite.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Enfin leur dixième maxime, est de donner un grand cours au commerce par tout l'empire. La politique en toute autre matière est utile pour la <sup>p2.091</sup> commodité ou pour l'abondance ; mais en celle-ci elle est nécessaire à la vie des peuples, qui seraient bientôt réduits à la dernière extrémité, si le négoce venait à manquer. Non seulement le peuple s'en mêle, mais encore presque tous les mandarins, qui donnent leur argent à des marchands affidés, pour le faire valoir. C'est par ce négoce caché que Ousanguy, petit roi de Chensi qui avait introduit les Tartares dans la Chine, se rendit ensuite si riche & si puissant, qu'il se trouva en état de soutenir longtemps la guerre contre l'empereur.

Pour augmenter le commerce on a permis aux étrangers de venir dans les ports de l'empire, qui depuis la monarchie leur avaient toujours été fermés. De là les Chinois se répandent eux-mêmes dans toutes les Indes, où ils portent la soie, la porcelaine, les drogues pour la médecine, le sucre, les ouvrages de vernis, le vin, les poteries, & cent autres curiosités du pays. Ils vont à Batavie, à Siam, à <sup>p2.092</sup> Achim, à Malaque, & surtout au Japon & aux Manilles, dont ils ne sont éloignés que de peu de journées. De tous ces endroits ils rapportent de l'argent, & tout celui qui vient du Mexique aux Philippines par la mer Pacifique, se va rendre à Canton, d'où il le répand dans l'empire.

Mais le plus important commerce des Chinois se fait dans la Chine même d'une province à l'autre, ce sont autant de royaumes qui se communiquent leurs richesses. Celle de Houquam fournit principalement le riz, celle de Canton le sucre, celle de Chequiam la belle soie ; Nankin donne les plus beaux ouvrages en toutes sortes de matières ; le Chensi & le Chansi sont riches en fer, en chevaux, en mulets, en chameaux, & en fourrures. Le thé vient de Fokien, les drogues du Leautom, & ainsi des autres. Ce grand commerce unit entre eux tous ces peuples, & porte l'abondance dans toutes les villes. Ce ne sont pas là, Monseigneur, les seules maximes de la politique <sup>p2.093</sup> chinoise, il y en a une infinité d'autres ; mais j'ai rapporté celles-ci comme les plus connues & les plus essentielles à la bonté du gouvernement.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

La police n'est pas moins nécessaire dans les grands États que la politique, & c'est peut-être la première maxime d'une bonne politique que de les rendre bien policés. J'entends par la police, les règlements qu'on fait dans les villes & à la campagne pour le bon ordre & pour la commodité des peuples. Tout est ordonné à la Chine, & depuis le commencement de la monarchie on s'est attaché à régler jusqu'aux moindres choses.

Les gens de qualité ne disputent presque jamais du rang, parce que chacun sait parfaitement ce qui est dû à son état ; & on fut extrêmement étonné il y a six ou sept ans qu'un prince du sang & un colao eussent pu avoir une querelle sur le point d'honneur. Voici comme la chose se passa. La loi ordonne que le colao fléchira le genou, quand il voudra parler à un <sup>p2.094</sup> prince, mais la coutume veut que le prince le relève incontinent.

Ce prince dont je parle, ne crut pas que la manière honnête dont ceux de la maison royale en avaient usé en différentes rencontres, dût préjudicier à son droit. Il écouta un colao qui s'était mis à genoux pour lui parler, sans lui faire aucun signe de se relever. Ce ministre confus d'avoir été si longtemps dans cette posture humiliante, s'en plaignit à l'empereur, qui assembla sur-le-champ son conseil. On chercha dans le cérémonial tout ce qui pouvait contribuer à décider la question, & on fut d'autant plus embarrassé, que jusqu'alors, rien de semblable n'était arrivé parmi les grands.

Enfin le conseil, qui ne voulut rien innover, jugea qu'on s'en devait tenir à la pratique ; & sans rien diminuer de l'obligation que les colaos avaient de parler aux princes du sang à genoux, on voulut que ceux-ci eussent assez de civilité pour ne les y pas tenir longtemps. <sup>p2.095</sup>

- Vous ne sauriez trop honorer les princes, dit-on, au colao, & vous avez tort de ne pas chercher toutes les occasions de leur marquer votre profond respect.
- Les princes, ajouta l'empereur à celui qui avait donné occasion à la dispute, sont assez élevés par leur rang au-

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

dessus des autres hommes, sans chercher avec affectation à les humilier. Rien ne peut manquer à votre état que la douceur & la modestie. Quand vous refuserez un honneur qu'on veut vous rendre, tout le monde conviendra que vous le méritez ; mais on commencera à vous le disputer, dès que vous l'exigerez à la rigueur.

Ainsi l'un & l'autre fut condamné, & pour ne pas faire une nouvelle loi, on s'en tint à la coutume.

Tout ce que regarde les princes & les mandarins est exactement réglé, leurs pensions, leurs maisons, le nombre des domestiques, la forme de leurs chaises, & les marques d'honneur qui les distinguent. Ainsi lorsqu'ils paraissent en public, on connaît incontinent leur dignité, & on sait le respect qui <sup>p2.096</sup> leur est dû. Quand les Chinois étaient sur le trône, cet ordre de distinction s'étendait jusqu'aux particuliers ; & il n'y avait point de lettré dont le rang ne fût marqué par la forme ou par la couleur de ses habits.

Les villes même ont leur figure déterminée ; elles doivent être toutes carrées, autant que le terrain le permet, de manière que les portes soient tournées aux quatre principales parties du monde ; c'est-à-dire au Septentrion, au Midi, à l'Orient & à l'Occident. Les maisons sont percées de même, & ce serait une irrégularité si la porte ne regardait pas précisément l'un de ces quatre côtés.

La grandeur des villes suit naturellement leur ordre. Les métropolitaines ont trois ou quatre lieues de tour ; celles du premier ordre en ont deux, & celles du second & du troisième diminuent à proportion. Cela n'est pas néanmoins si universel qu'il n'y ait quelque exception. Les rues en sont droites, & ordinairement tirées au <sup>p2.097</sup> cordeau, larges, bien pavées, mais assez malpropres ; parce que tous les honnêtes gens vont à cheval ou en chaise. Les maisons sont basses & de même hauteur. La jalousie des maris ne permettrait pas que celles des voisins fussent plus élevées que les leurs, crainte que les fenêtres n'eussent vue sur leurs cours ou sur leurs jardins.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Toute la ville est divisée en quartiers : & les quartiers de dix en dix maisons ont un chef qui doit veiller à tout ce qui s'y passe, & avertir le mandarin des querelles, des nouveautés, des étrangers qui y arrivent ou qui en sortent. Les maisons voisines se doivent garder mutuellement, & sont obligées de se prêter main forte en cas d'alarme ; de sorte qu'elles sont responsables, par exemple, des vols nocturnes qui s'y commettent. Enfin en chaque famille les pères répondent du désordre de leurs enfants & de leurs domestiques.

Les portes de toutes les villes sont toujours en bon ordre, & ferment tous <sup>p2.098</sup> les soirs au commencement de la nuit, quoiqu'il n'y ait point de guerre. Durant le jour il y a des gardes qui examinent tous ceux qui entrent ; s'il est étranger, s'il vient d'une autre province, ou d'une ville voisine, on le connaît à son accent, à son air, à son habit, qui sont toujours un peu différents de ceux du pays. Dès qu'on remarque ou qu'on soupçonne quelque chose de singulier, on l'arrête ou l'on en donne avis au mandarin. Ainsi les missionnaires européens, dont la physionomie n'a rien de commun avec celle des Chinois, sont connus dès qu'ils se présentent ; & ceux qui ne sont pas approuvés par l'empereur ont souvent de la peine à continuer un long voyage.

En certains endroits, comme à Peking, dès qu'il fait nuit on tend les chaînes dans toutes les rues de traverse ; la patrouille court le long des plus grandes, où il y a d'espace en espace des corps de gardes & des sentinelles. La cavalerie fait continuellement la ronde <sup>p2.099</sup> sur les remparts, & malheur à celui qui se trouve alors éloigné de sa maison. Les assemblées, les bals, les visites & toutes ces courses nocturnes ne sont bonnes, disent les Chinois, que pour les voleurs ou pour la canaille. Les honnêtes gens doivent en ce temps-là veiller à la sûreté de leurs enfants, ou prendre du repos, pour être le jour plus en état de procurer celui de leurs familles.

Le jeu est également défendu au peuple & aux mandarins. Cela n'empêche pas qu'on ne joue, & qu'on ne perde souvent tout son bien, sa maison, ses enfants, sa femme même, qu'on met quelquefois sur une carte ; car il n'est point d'excès où la passion de gagner & de

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

s'enrichir ne porte un Chinois. Mais outre que c'est un dérèglement où les Tartares les ont engagés, depuis qu'ils sont les maîtres, il faut encore prendre beaucoup de mesures pour se cacher ; & par conséquent la loi, qui le défend, est toujours en sa vigueur, & ne laisse pas <sup>p2.100</sup> d'empêcher de grands désordres.

Ce que j'ai dit des femmes, qu'on peut jouer ou vendre, me donne lieu d'expliquer ce que la police, & non la religion, a réglé pour les mariages. Ceux qui veulent se marier, n'ont pas comme ici la liberté de consulter leurs inclinations. Comme on ne voit point le sexe, on est obligé de s'en rapporter aux parents, ou à quelques vieilles femmes qui font métier d'inspectrices, si j'ose parler de la sorte, & qui sont ordinairement payées pour mentir ; car il est rare qu'elles fassent une peinture naturelle de la personne qu'on recherche, & qu'on lui ordonne d'examiner.

Les parents de la fille donnent toujours quelque chose à ces émissaires, pour les obliger de flatter son portrait. Il est de leur intérêt qu'on vante sa beauté, son esprit, son adresse ; parce que les hommes à la Chine achètent leurs femmes, & en donnent plus ou moins, comme de toutes les autres marchandises, selon leurs bonnes <sup>p2.101</sup> ou leurs mauvaises qualités.

Quand les parties ont convenu du prix, on passe le contrat, & on délivre l'argent. Ensuite on se prépare de part & d'autre aux cérémonies du mariage. Le jour des noces étant venu on porte la fiancée dans une chaise magnifique, précédée de hautbois, de fifres, de tambours, & suivie de ses parents & des amis particuliers de sa maison. Elle n'emporte pour dot que ses habits de noces, quelques nippes, & les meubles dont son père lui fait présent. Son époux magnifiquement habillé l'attend à sa porte : il ouvre lui-même la chaise qui était exactement fermée, & l'ayant conduite dans une chambre il la met entre les mains de plusieurs femmes invitées à la cérémonie, qui passent ensemble tout le jour en festins & en divertissements, tandis que le mari de son côté traite ses amis dans un autre appartement.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Comme c'est pour la première fois que les mariés se voient, & que souvent ils sont l'un & l'autre peu contents <sup>p2.102</sup> de leur sort, c'est plutôt un jour de réjouissance pour les conviés que pour eux. Les femmes, que les parents ont déjà vendues, ne peuvent pas s'en dédire ; mais les maris n'ont pas toujours tant de complaisance, & il s'en est trouvé qui après avoir ouvert avec empressement la porte de la chaise pour recevoir leur épouse, choqués de sa figure & de son air, l'ont refermée sur le champ, & ont renvoyé avec la fille, parents, amis, conviés, & toute la cérémonie, aimant mieux perdre leur argent que de faire une si méchante acquisition.

Quand les Tartares dans la dernière guerre prirent Nankin, il se passa une chose dont les Chinois, tout malheureux qu'ils étaient, ne laissèrent pas de se divertir. Parmi les désordres que les victorieux commirent dans la province, on dit qu'ils s'attachèrent surtout à ravir les femmes, afin d'en retirer ensuite de l'argent. Dès qu'ils se furent rendus maîtres de la capitale, ils les renfermèrent pêle-mêle dans <sup>p2.103</sup> les magasins avec les autres marchandises. Mais parce que parmi ce grand nombre il y en avait d'âge & de beauté différentes, ils s'avisèrent de les mettre toutes dans des sacs, & de les transporter ainsi au marché pour s'en défaire. Le prix en fut réglé, & on convint qu'on ne les vendrait chacune que deux ou trois écus, à condition qu'on achèterait le sac fermé. C'est ainsi que le soldat toujours insolent dans la prospérité abusait de sa victoire, & devenait plus barbare dans la ville du monde la plus polie qu'il n'avait été dans les forêts de la Tartarie.

Le jour de la vente il y eut beaucoup d'acheteurs. Les uns y furent pour retrouver leurs femmes ou leurs filles, d'autres attirés par le bon marché espérèrent du hasard quelque bonne fortune. Enfin la nouveauté du fait y attira des environs une infinité de gens. Un homme de la lie du peuple, qui n'avait en tout son bien que deux écus, les donna, & se chargea d'un sac comme les autres ; mais dès qu'il fut <sup>p2.104</sup> hors de la foule, soit curiosité, soit compassion pour la personne qui se plaignait, il s'arrêta, & ne put s'empêcher de l'ouvrir. Il vit une vieille, que l'âge, la douleur, le mauvais traitement avaient rendue hideuse ; & il en fut si

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

outré que de dépit il se mit en devoir de jeter la vieille & le sac dans la rivière, pour se consoler au moins par là de la perte de son argent.

Alors cette sage matrone lui dit :

— Mon fils, vous n'êtes pas si mal partagé que vous pensez ; consolez-vous, votre fortune est faite : prenez seulement soin de ma vie, & j'aurai soin de rendre la vôtre plus heureuse qu'elle n'a été par le passé.

Ces paroles l'adoucirent un peu. Il conduisit cette dame dans une maison voisine, où elle lui déclara sa qualité & son bien. Elle appartenait à un mandarin très considérable d'une ville prochaine, à qui elle écrivit sur le champ. On lui envoya un équipage proportionné à son état, elle mena avec elle son libérateur, & lui fit dans la suite un parti si avantageux <sup>p2.105</sup> qu'il n'eut pas sujet de plaindre les deux écus qu'il avait avancé pour elle.

Pour revenir aux mariages des Chinois, j'ajouterai qu'il n'est pas permis aux maris de répudier leur femme, si ce n'est en cas d'adultère & en quelques autres occasions qui sont très rares ; pour lors ils les vendent à qui il leur plaît, & en achètent une autre. Parmi les gens de qualité cela n'arrive guère, mais le peuple en use ordinairement ainsi. Que si un homme était assez hardi que de vendre sa femme sans raison, celui qui l'achète & celui qui la vend sont sévèrement punis ; sans pourtant obliger le premier mari à la reprendre.

Quoiqu'en chaque famille il n'y puisse avoir qu'une femme légitime, il est néanmoins permis de prendre autant de concubines qu'on en veut ; tous leurs enfants ont également droit à la succession, parce qu'ils sont censés appartenir à la véritable femme ; ils l'appellent tous leur mère, & elle est en effet l'unique maîtresse de la maison ; <sup>p2.106</sup> les concubines la servent, l'honorent & n'ont d'autorité qu'autant qu'elle veut bien leur en communiquer.

Les Chinois trouvent étrange que les Européens en usent autrement ; cependant ils conviennent que nous sommes en cela plus modérés qu'eux. Mais quand nous leur représentons la jalousie, les

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

querelles, les procès que la multitude des femmes cause dans les familles, ils répondent qu'on trouve partout des inconvénients & du désordre ; mais que peut-être il y en a plus de n'avoir qu'une femme, que d'en prendre plusieurs. Le meilleur, disent-ils, serait de n'en avoir point du tout.

Quoique les Chinois soient infiniment jaloux, & qu'ils ne donnent pas même la liberté aux femmes de parler en secret à leurs propres frères, bien loin de les abandonner à tout ce que la curiosité & la galanterie ont établi en Europe, il se trouve néanmoins des maris assez complaisants pour leur permettre les derniers crimes ; ils se <sup>p2.107</sup> marient même à cette condition ; et ceux qui sont engagés en cet état (car il y a une certaine communauté de gens qui vivent de la sorte) n'ont point droit d'empêcher les gens de mauvaise vie, de fréquenter leur maison, & d'abuser de la facilité ou de la passion déréglée de leurs femmes. Mais ces familles sont parmi les Chinois en abomination, & passent tellement pour infâmes, que leurs enfants, quelque mérite & quelque capacité qu'ils aient, ne peuvent jamais aspirer aux degrés, ni entrer dans aucun emploi honorable.

De tous les règlements de police, il n'y en a point qui ait plus occupé les Chinois que l'ordre des temps & des fêtes. L'empereur entretient plus de cent personnes pour mettre en état le calendrier qu'on fait chaque année tout de nouveau, & qu'on distribue avec cérémonie à tous les vice-rois des provinces. On y règle le nombre des mois, qui est ordinairement de douze, & quelquefois de treize ; <sup>p2.108</sup> parce que ce sont des mois lunaires, qui doivent s'accorder avec le cours du soleil. Les équinoxes, les solstices, les entrées dans les signes, y sont déterminés. On y voit les éclipses de soleil & de lune avec le temps auquel elles doivent arriver non seulement à Peking, mais encore en toutes les capitales des provinces. Le cours des planètes, leur lieu dans le zodiaque, leurs oppositions, leurs conjonctions, leurs approches des étoiles, & tout ce que l'astronomie enseigne de plus curieux y est exactement calculé. On y mêle aussi divers points de l'astrologie judiciaire, que l'ignorance & la superstition ont inventé, touchant les

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

jours heureux ou malheureux, & les temps propres aux mariages, aux bâtiments, au commencement des voyages. Le peuple se conduit ordinairement par ces préventions, mais l'empereur & les gens d'esprit ne s'en embarrassent guère.

Quoiqu'il n'y ait point d'horloges publiques comme en Europe, le jour <sup>p2.109</sup> est néanmoins divisé en vingt-quatre heures, qui ont toutes leur nom particulier, & qui commencent à minuit. On m'a dit qu'autrefois ils le partageaient en douze, dont chacune en contenait huit ; ce qui donnait au jour naturel quatre-vingt seize parties qu'on distinguait exactement dans les calculs. Mais sur leurs cadrans solaires (car ils en ont de très anciens) ils marquaient de quatre en quatre divisions une espèce d'*avant-quart*, qui tous ensemble faisaient vingt-quatre petites parties, dont la somme était égale à quatre divisions générales, afin que tout le cercle fût partagé en cent parties égales.

Cette opération paraît assez irrégulière, & je ne vois pas l'usage qu'ils en voulaient faire. Depuis qu'ils ont reçu le nouveau calendrier des missionnaires, ils ont réformé leurs cadrans sur les nôtres, & ils comptent à peu près comme nous. Il est seulement à remarquer que de deux heures ils n'en font ordinairement qu'une, <sup>p2.110</sup> & qu'ainsi ils n'usent pour les nommer que de douze noms principaux, lesquels avec dix autres termes inventés à plaisir, font par leur combinaison une révolution de soixante, qui leur tient lieu de cycle, & qui sert à marquer les différentes années. Je n'ose entrer, Monseigneur, en tout ce détail, qui serait ennuyeux, & qui d'ailleurs a été exactement expliqué par les relations précédentes.

Pour ce qui est du peuple, il n'y entend point finesse ; & il se contente, pour régler son temps, de remarquer le lever & le coucher du soleil avec l'heure du midi. On se sert la nuit de cloches & de tambours qu'on frappe continuellement, & qui en distinguent les cinq veilles.

Ce qui regarde la monnaie courante est assez singulier. On a des deniers de cuivre, ronds, troués par le milieu pour être enfilés plus facilement, & couverts de plusieurs caractères ; le métal n'en est ni

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

pur, ni battu ; & quoiqu'ils soient épais, on peut facilement <sup>p2.111</sup> les rompre avec les doigts, quand on a de la force ; il en faut dix pour faire un sou ; dix sous sont la dixième partie de leur écu, qu'on nomme *leam*, que les Portugais appellent dans les Indes *taël*, & qui revient à quatre livres deux sols deux deniers 22/73.

Cependant cet écu des Chinois n'est pas une pièce de monnaie frappée au coin, comme nous le pratiquons en Europe ; l'argent qui a cours dans l'empire n'a point de figure particulière, ce sont des lingots, ou des morceaux de forme irrégulière qu'on reçoit au poids, & qu'on peut couper, si l'on doute de sa bonté. Ils en usent ainsi pour empêcher la fausse monnaie, & ils sont si accoutumés à juger du titre de l'argent par la seule vue qu'ils ne s'y méprennent presque jamais, pourvu qu'il soit fondu à leur manière.

Trois choses en font connaître la bonté ; la couleur, les trous qui se forment dans la partie de l'argent attachée au creuset, & les différents cercles qui paraissent dans la surface exposée à <sup>p2.112</sup> l'air, quand on l'a fondu. Si la couleur est blanche, les trous petits & profonds, les cercles en grand nombre, pressés & déliés surtout auprès du centre, l'argent est fin : mais il est mêlé plus ou moins, suivant qu'il perd de ces trois propriétés que je viens de remarquer.

Pour s'expliquer en cette matière, ils divisent le titre en cent parties, comme nous renfermons toute la pureté de l'or en vingt-quatre carats. On reçoit dans le commerce ordinaire l'argent depuis quatre-vingt jusqu'à cent. Quand il est de plus bas aloi on le rejette, & ceux qui s'en servent sont punis. L'argent de France n'a cours que sur le pied de quatre-vingt quinze ; & même les connaisseurs ne l'estiment que quatre-vingt-trois tout au plus. Ainsi en cent onces de notre argent, il y en a sept d'alliage, ou, ce qui est le même, il n'y a que la valeur de quatre-vingt treize onces d'argent fin.

Pour ce qui est de l'or, les Chinois ne le mettent point au rang des <sup>p2.113</sup> monnaies, non plus que les pierres précieuses ; on l'achète comme les autres marchandises, & c'est un fort bon commerce pour les

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Européens ; parce qu'il est à la Chine à l'égard de l'argent comme un à dix, au lieu qu'ici il vaut quinze fois davantage, de sorte qu'on y gagne ordinairement le tiers.

Comme tout se vend au poids, l'usage a introduit une espèce de petites balances portatives, renfermées dans un étui de vernis fort léger & fort propre ; elles reviennent à la balance romaine, étant composées d'un petit plat, d'un bras & d'un poids courant. Le bras est d'ivoire ou d'ébène, de la figure, de la grosseur & de la longueur d'une plume à écrire, divisé en de très petites parties sur trois faces différentes, & suspendu par des fils de soie à l'un des bouts en trois différents points, pour mieux peser toutes sortes de poids. Elles sont d'une grande précision ; & dans celles qui ont une longueur un peu considérable, la millième partie <sup>p2.114</sup> d'un écu fait pencher sensiblement le plat de la balance.

Il s'en trouve de deux sortes : les plus exactes, & les plus conformes aux anciennes balances, qui se gardent encore dans les tribunaux, s'accordent parfaitement à notre monnaie, depuis qu'elle a été augmentée de la sixième partie. De sorte que chaque division est précisément d'un sou ; ainsi soixante & douze sous chinois pesés à cette balance sont exactement notre écu. Mais les balances ordinaires, & qui ont le plus de cours parmi le peuple, sont tant soit peu différentes, & notre écu emporte ordinairement soixante & treize divisions ; ce que j'ai cru devoir remarquer, afin de mieux concevoir ce que les diverses relations en ont pu rapporter.

La livre chinoise se divise comme la nôtre en 16 onces ; chaque once en 10 gros, qu'ils appellent *tchien* ; chaque gros en 10 deniers, & chaque denier en 10 grains. Il y a encore plusieurs autres divisions, qui décroissent <sup>p2.115</sup> toujours de dix en dix, & que je ne puis expliquer faute de termes qui nous manquent. Quoique ces petites espèces soient insensibles dans les balances, on ne laisse pas de s'en servir dans les grands marchés, où leur multiplication fait à la fin des sommes considérables. Si nous supposons donc que notre écu pèse trois dragmes ou 21 deniers & 8 grains, la livre chinoise contiendra 19 onces

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

françaises, trois dragmes 2 deniers 13 67/73. Et au contraire la livre française n'en contiendra de celle de la Chine que 13 onces 1 gros 4 deniers, en prenant ces derniers termes de la manière que je l'ai expliqué ci-dessus.

Pour ce qui regarde la mesure commune de l'empire, on en a parlé différemment, parce que ceux qui en ont écrit se sont servis des différentes mesures qui se trouvent dans les provinces. Je les ai toutes examinées soigneusement, & j'ai cru devoir m'arrêter à celle du père Verbiest, dont on se servait dans le tribunal des <sup>p2.116</sup> Mathématiques. On peut donc compte que le pied chinois n'est point sensiblement différent du nôtre, c'est-à dire du pied de roi, ou du pied du Châtelet. Ce n'est pas que dans le rapport, que j'en ai exactement fait, le nôtre ne le surpasse d'une centième partie ; mais cette petite différence parmi les Chinois s'évanouit dans la pratique, si l'on considère qu'ils ne s'attachent pas avec tant de précision que nous à ces sortes de mesures, lesquelles ils donnent au peuple pour l'usage, & non pas pour servir de matière de dispute & de raffinement.

La police des Chinois n'est pas seulement pour les villes, elle s'étend encore dans les grands chemins, qu'elle a soin d'embellir, & de rendre faciles. Les canaux sont bordés en plusieurs endroits de quais de pierre de taille pour la commodité des voyageurs, & on y voit une infinité de ponts, qui sont la communication des terres & des villages. On fait aussi passer l'eau dans presque toutes les villes des provinces <sup>p2.117</sup> méridionales, afin de rendre leurs fossés plus sûrs, & leurs rues plus agréables. Dans les terres basses & aquatiques on élève des digues d'une longueur prodigieuse, afin que les chemins de terre soient praticables ; & quand les montagnes ferment les passages, il n'y a point de dépense qu'on ne fasse pour y creuser des routes aisées.

Celle qui conduit de Signanfou à Hamtçhoum est une des choses des plus merveilleuses. On dit, car je n'y ai pas été, que les Chinois ont non seulement coupé la montagne en banquette par un des côtés qui n'avait aucune pente ; mais qu'en se servant de plusieurs longues poutres engagées par un bout dans le rocher, ils ont fait en l'air un

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

chemin tout le long des montagnes en forme de galerie suspendue ; ce qui ne laisse pas de donner de l'inquiétude à ceux qui n'y sont pas accoutumés, & qui craignent toujours quelque accident. Mais les gens du pays sont extrêmement hardis. Ils ont <sup>p2.118</sup> des mulets formés à ces routes, & ils passent avec autant de fermeté sur ces précipices affreux, que s'ils voyageaient dans les plus beaux chemins du monde. En quelques autres endroits je me suis trouvé très souvent dans un fort grand danger pour suivre trop aveuglément mes guides.

Pour ce qui regarde les chemins ordinaires, on ne saurait assez admirer les soins qu'on a pris de les rendre commodes. Ils sont de quatre-vingts pieds de large ou environ, la terre en est légère, & se sèche facilement dès que la pluie a cessé. En certaines provinces on y voit à droite & à gauche comme sur nos ponts, des banquettes pour les gens de pied, qui sont terminées des deux côtés par une suite continuelle de grands arbres en forme d'allées, & souvent renfermées entre deux murailles de terre de huit ou dix pieds de haut, pour empêcher les voyageurs d'entrer dans la campagne. Ces murailles ont leurs ouvertures, qui répondent aux chemins de traverse, <sup>p2.119</sup> & qui aboutissent de toutes parts à de gros villages.

De demi-lieue en demi-lieue le chemin est traversé par une espèce d'arc de triomphe fait de bois, & élevé à la hauteur de trente pieds, qui est percé par trois grandes portes, au-dessus desquelles on a écrit sur une large frise en caractères qu'on peut lire de cent pas, la distance de la ville prochaine d'où l'on vient, & celle de la ville où la route mène. Ainsi les guides ne sont pas nécessaires, & l'on sait à tout moment où l'on va, d'où l'on vient, combien on est avancé, & ce qu'il reste encore de chemin à faire. Le soin qu'on a pris de mesurer toutes ces distances au cordeau, fait qu'elles sont ordinairement sûres ; cependant elles ne paraissent pas toujours égales, à cause que les lieues sont plus grandes dans certaines provinces, & plus petites en quelques autres. Il est aussi arrivé dans la suite des temps que ces arcs étant ruinés n'ont pas toujours été rebâties exactement dans le <sup>p2.120</sup> même lieu ; mais généralement parlant ils peuvent servir de règle pour la mesure des chemins, outre qu'ils en sont

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

en plusieurs endroits un véritable ornement.

Sur le bord de ces mêmes chemins on a bâti de demi-lieue en demi-lieue une petite tour de terre où l'on arbore l'étendard de l'empereur ; tout proche est une maison propre à loger les soldats ou plutôt les paysans de garde. On s'en sert dans un temps de révolte, ou bien même en tout autre temps, s'il est nécessaire de donner quelque avis important, pour porter de main en main des lettres ; mais surtout ils ont soin d'arrêter les voleurs des grands chemins.

Tout homme armé qui passe est obligé de dire qui il est, d'où il vient, où il a ordre de se rendre ; il doit aussi montrer sa commission. De plus ces gardes en cas d'alarme prêtent main forte aux voyageurs, & arrêtent tous ceux qui sont soupçonnés ou accusés de larcin. Parmi le nombre infini <sup>p2.121</sup> d'habitants, qui sont à la Chine, & dont plusieurs ont bien de la peine à subsister, il semble qu'on devrait trouver à tout moment des voleurs ; cependant on y voyage aussi sûrement qu'en France, & j'y ai fait deux mille lieues, parcourant presque toutes les provinces, sans jamais avoir été en danger d'être volé qu'une seule fois. Quatre cavaliers inconnus me suivirent un jour tout entier ; mais le grand nombre des voyageurs, qui remplissaient les chemins par où j'étais obligé de passer, ne leur laissèrent pas un moment de libre pour faire leur coup.

Les postes sont réglées dans tout l'empire aussi bien qu'en Europe ; mais c'est l'empereur seul qui en fait toute la dépense, & qui entretient pour cela une infinité de chevaux. Les courriers partent de Pekin pour les capitales des provinces ; le vice-roi, qui y reçoit les dépêches de la cour, les communique incontinent par d'autres courriers aux villes du premier ordre : celles-ci les envoient aux villes du <sup>p2.122</sup> second ordre, qui sont de leur dépendance & celles du second ordre aux villes du troisième. Ainsi toutes les provinces & toutes les villes ont communication les unes avec les autres. Quoique ces postes ne soient pas établies pour les particuliers, on ne laisse pas de s'en servir en donnant quelque chose au maître du bureau, & tous les missionnaires en usent avec autant de sûreté, & avec beaucoup moins de dépense

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

que nous ne faisons ici.

Comme il est d'une extrême importance que les courriers arrivent à temps, les mandarins ont soin de tenir tous les chemins en état ; & l'empereur pour les y obliger plus efficacement fait quelquefois courir le bruit, qu'il doit lui-même visiter certaines provinces. Alors les gouverneurs n'épargnent rien pour en réparer les chemins, parce qu'il y va ordinairement de leur fortune, quelquefois de leur vie, s'ils se négligeaient en ce point.

Un jour que je passais auprès d'un ville du troisième ordre dans la p2.123 Province de Chensi, on me dit que le gouverneur venait de se pendre par désespoir, parce qu'il ne pouvait faire assez tôt réparer un endroit par où l'empereur devait se rendre à la capitale. Il n'y vint pourtant pas, & le mandarin aurait couru moins de risque, s'il ne se fût pas tant pressé. Mais quelque soin que les Chinois se donnent pour adoucir la peine des voyageurs, on y souffre néanmoins presque toujours une incommodité très considérable, à laquelle ils ne peuvent remédier.

Les terres qui sont très légères & toujours battues par une infinité de gens qui vont & qui viennent à pied, à cheval, sur des chameaux, dans des litières & sur des chariots, deviennent en été un amas prodigieux de poussière très fine, qui étant élevée par les passants, & poussée par le vent, serait quelquefois capable d'aveugler, si on ne prenait des masques ou des voiles. Ce sont des nuages épais, au travers desquels il faut continuellement marcher, & qu'on respire au lieu d'air p2.124 pendant les journées entières. Quand la chaleur est grande & le vent contraire, il n'y a que les gens du pays qui puissent y résister, & j'ai quelquefois été obligé malgré moi de rebrousser chemin.

Mais de tous les règlements de police, il n'en est point qui contribuent davantage au bon ordre que ceux qu'on a établis pour la levée des deniers publics. On ne voit point à la Chine cette multitude de commis & de partisans dont l'Europe est inondée. On a mesuré toutes les terres, on a compté toutes les familles ; & ce que l'empereur doit

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

retirer des fruits, ou de la capitation, est déterminé. Chacun porte sa contribution aux mandarins ou aux gouverneurs des villes du troisième ordre car il n'y a point de receveur particulier. Les biens de ceux qui y manquent ne sont point confisqués, de crainte que par là toutes les familles ne se ruinassent ; mais on met les gens en prison, & on les bâtonne jusqu'à ce qu'ils aient satisfait.

Ces petits mandarins rendent <sup>p2.125</sup> compte de leurs recettes à un officier général de la province, qui répond à la cour souveraine des finances. Une grande partie des deniers royaux se consomme dans les provinces par les pensions, les appointements, le paiement des troupes, les ouvrages publics : le reste est porté à Peking pour les besoins ordinaires du palais & de la ville où l'empereur entretient plus de cent soixante mille hommes de troupes réglées, à qui, aussi bien qu'à tous les mandarins, on distribue tous les jours de la viande, du poisson, du riz, des pois, de la paille, selon l'état d'un chacun, sans compter la solde ordinaire qui leur est régulièrement payée.

Ce qu'on tire des provinces du midi, & qu'on a soin toutes les années de faire transporter sur le grand canal par les barques impériales, est plus que suffisant pour fournir à cette dépense : mais on craint si fort de se trouver court que les magasins de Peking ont toujours du riz pour trois ou quatre années d'avance. Il se conserve <sup>p2.126</sup> longtemps, pourvu qu'on ait soin de l'éventer & de le brasser ; & quoiqu'il ne soit ensuite ni si bon au goût ni si beau que le riz nouveau, on tient qu'il est plus nourrissant & plus sain.

Ces troupes nombreuses qui entourent toujours l'empereur, bien entretenues, bien payées, & parfaitement disciplinées, devraient être formidables à toute l'Asie, mais l'oisiveté & le peu d'occasions qu'elles ont de s'aguerrir, contribuent autant que leur mollesse naturelle à les affaiblir. Les Tartares occidentaux comptent pour rien leur nombre, & ils disent ordinairement pour s'en moquer qu'un cheval de Tartarie, qui hennit, est capable de mettre en fuite toute la cavalerie chinoise.

Cependant on se donne beaucoup de soin pour avoir de bonnes

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

troupes. Les officiers ne sont admis dans un corps, qu'après avoir fait preuve de force, d'adresse & de science militaire. On les examine régulièrement, de sorte que comme il y a des docteurs <sup>p2.127</sup> parmi les gens de lettres, on en fait aussi parmi les gens de guerre.

Ces officiers font faire régulièrement l'exercice aux troupes, ils forment des escadrons, ils ont leur marche, ils défilent en ordre, ils se choquent, ils se rallient au son du cor & des trompettes ; ils sont même fort adroits à tirer de l'arc, & à manier le sabre : mais dans l'occasion ils se déconcertent facilement, & le moindre effort les met en désordre. Cela vient de ce qu'on ne les élève point avec ces sentiments d'honneur qu'on inspire en France aux enfants, dès qu'ils sont en état de connaître les armes. On parle toujours aux Chinois de gravité, de politique, de lois, de gouvernement. On leur met continuellement des livres & des caractères devant les yeux, et jamais une épée entre les mains. De sorte qu'ayant passé leur jeunesse dans les affaires ou dans le barreau, ils ne se sentent guère de courage que pour défendre hardiment une méchante cause, & ne s'engagent dans les troupes <sup>p2.128</sup> que dans l'espérance qu'il n'y aura point de guerre. La politique chinoise empêche par cette éducation beaucoup de troubles domestiques ; mais en même temps elle expose les peuples aux guerres étrangères, qui sont encore plus dangereuses.

Voilà, Monseigneur, une idée générale du gouvernement de la Chine, dont on a parlé avec admiration, & qui est en effet admirable par son antiquité, par la sagesse de ses maximes, par la simplicité & l'uniformité de ses lois, par les exemples de vertu qu'il a produit dans une longue suite d'empereurs, par le bon ordre qu'il a conservé parmi les peuples, malgré les guerres civiles & étrangères ; mais sujet, comme toutes les choses de ce monde, a beaucoup d'inconvénients ; c'est-à-dire aux révoltes qui ont souvent désolé les provinces, à l'injustice de plusieurs rois qui ont abusé de leur pouvoir, à la cupidité des mandarins qui oppriment souvent les peuples, aux invasions des étrangers, à <sup>p2.129</sup> l'infidélité des domestiques, & à une infinité de révolutions qui auraient peut-être changé l'État, si des peuples plus

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

policés que les Tartares eussent été assez voisins de la Chine, pour y introduire leur gouvernement particulier.

Je n'oserais me flatter, Monseigneur, d'avoir par ce long discours, ajouté quelque chose à ce fonds de belles connaissances que vous avez puisées dans les meilleures sources de l'antiquité, dans les conversations des plus habiles gens de l'Europe, dans le maniement des plus importantes affaires, & ce qui est encore davantage, dans votre propre génie, qui vous a rendu (si j'ose parler ainsi) l'homme de tous les pays & le sage de tous les siècles.

Mais je suis du moins persuadé que vous aurez été bien aise de voir que les plus sûres maximes de la bonne politique ne sont pas tout à fait étrangères à l'Orient ; & que si la Chine ne forme pas d'aussi grands ministres <sup>p2.130</sup> que vous, elle en a du moins qui peuvent sentir ce que vous valez, qui pourraient même vous suivre, s'ils vous connaissaient, & profiter de vos exemples. Je suis avec un très profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EMINENCE

Le très humble & très obéissant serviteur, L. J.

@

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

### Lettre X

à Monseigneur le cardinal de Bouillon

@

De la religion ancienne & moderne des Chinois.

Monseigneur,

<sup>p2.131</sup> Je ne suis pas surpris que votre Altesse se soit fait un plaisir d'entendre parler de la Chine. Il n'appartient qu'aux grands princes de savoir à fond ce qui regarde les différents États du monde, & de juger comme il faut de la grandeur & de la puissance des empires. Dieu qui les a fait naître pour le gouvernement des nations, leur a en même temps donné un discernement particulier pour les bien connaître. Ainsi, Monseigneur, si j'ai pris la <sup>p2.132</sup> liberté de vous dire ce que plusieurs années de voyages m'ont découvert en cette matière, c'est moins pour vous en instruire que pour apprendre de votre Altesse le jugement qu'il en faut porter.

Cela est encore beaucoup plus vrai, lorsqu'on a l'honneur de vous parler de la religion des peuples. C'est un endroit qui vous touche d'une manière particulière ; & je puis dire que si votre qualité, votre esprit, votre profonde érudition vous ont fait notre juge sur tout le reste, votre éminente dignité dans l'Église nous oblige, quand il s'agit des choses saintes, de vous écouter, & de vous consulter comme notre Oracle.

C'est en cette vue, Monseigneur, que je vous présente aujourd'hui ces mémoires avec quelques réflexions que l'usage des Chinois & la lecture des livres m'ont fait faire sur leur religion, persuadé qu'après les différentes opinions, & les longues disputes qui ont depuis un siècle partagé <sup>p2.133</sup> sur ce point, les plus savants missionnaires, on ne saurait prendre un meilleur parti, que de s'en tenir à ce que votre Altesse en voudra bien déterminer elle-même.

La religion a toujours eu quelque part dans l'établissement des grandes monarchies, qui ne peuvent guère se soutenir, si les esprits &

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

les cœurs ne sont fortement liés ensemble par le culte extérieur de quelque divinité ; car les peuples sont naturellement superstitieux, & se conduisent bien plus par la foi que par la raison. C'est pour cela que les anciens législateurs ont toujours employé la connaissance du véritable Dieu, ou les trompeuses maximes de l'idolâtrie, pour soumettre les nations barbares au joug de leur gouvernement.

La Chine plus heureuse dans ses commencements, que nul autre peuple du monde a puisé presque dans la source les saintes & les premières vérités de son ancienne religion. Les enfants de Noé, qui se répandirent dans <sup>p2.134</sup> l'Asie orientale, & qui probablement, fondèrent cet empire, témoins eux-mêmes durant le déluge, de la toute puissance du Créateur, en avaient donné la connaissance & inspiré la crainte à leurs descendants ; les vestiges que nous en trouvons encore dans leur histoire, ne nous permettent presque pas d'en douter.

Fohi, premier empereur de la Chine, nourrissait avec soin en sa maison sept espèces d'animaux, pour servir aux sacrifices, qu'on offrait au souverain esprit du ciel & de la terre. C'est pour cela que quelques-uns l'ont appelé *Paohi*, c'est-à-dire *victime* ; nom que les plus grands saints du vieux & du nouveau Testament se seraient fait honneur de porter, & qui était réservé pour celui qui s'est également fait victime pour les saints & pour les pécheurs.

Hoamti, troisième empereur, bâtit un temple au souverain seigneur du Ciel ; & si la Judée a eu l'avantage de lui en consacrer un plus riche & plus <sup>p2.135</sup> magnifique, sanctifié même par la présence & par les prières du Rédempteur, ce n'est pas une petite gloire à la Chine, d'avoir sacrifié au Créateur, dans le plus ancien temple de l'Univers.

Tçhouen-hio, cinquième empereur, ne crut pas ensuite devoir renfermer dans un seul lieu ces hommages. Il nomma des prêtres ou des mandarins ecclésiastiques en diverses provinces, pour présider aux sacrifices. Il leur ordonna sur tout que le service divin se fît avec respect, & qu'on observât religieusement toutes les cérémonies.

Tiko son successeur ne fut pas moins appliqué à ce qui regardait la

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

religion. On raconte dans l'histoire que l'impératrice sa femme étant stérile, demanda à Dieu des enfants avec une si grande ferveur durant le temps du sacrifice, qu'elle conçut peu de jours après, & accoucha dans la suite d'un fils célébré par quarante empereurs consécutifs que sa famille donna à la Chine. Yao & Chun, les deux princes qui lui p2.136 succédèrent, sont si fameux par leur piété & par la sagesse de leur gouvernement, qu'il y a bien de l'apparence que sous leurs règnes la religion fut encore plus florissante.

Il est aussi fort croyable que les trois familles suivantes ont toujours conservé la connaissance de Dieu durant près de deux mille ans, sous les règnes de quatre-vingts empereurs ; puisque les plus savants interprètes chinois soutiennent qu'avant les superstitions dont l'impiété du Dieu Fo infecta la Chine, on n'avait jamais vu d'idoles ou de statues parmi le peuple. Il est certain que durant tout ce temps on recommanda toujours aux princes l'observation des maximes de l'empereur Yao, dont la première & la plus essentielle regardait le culte du souverain Maître du monde ; & quoiqu'il y en ait eu d'assez impies pour s'en éloigner, jusqu'à menacer même le Ciel, & à le provoquer follement au combat, ils ont néanmoins tous été regardés comme des monstres, & les autres ont presque p2.137 toujours donné beaucoup de marques de religion.

Vou-vam, fondateur de la troisième race, offrait lui-même des sacrifices selon l'ancienne coutume ; & son frère, qui l'aimait tendrement, & qui le croyait encore nécessaire à l'État, le voyant un jour en danger de mourir, se prosterna devant la majesté divine pour en obtenir la guérison.

— C'est vous, seigneur, lui dit-il en pleurant, qui l'avez donné aux peuples ; c'est notre père, c'est notre maître. Si nous sommes dans le désordre, qui peut mieux que lui nous ramener au bon chemin ? Et si nous suivons exactement ce que vous lui inspirez de nous enseigner, pourquoi nous punissez-vous par sa perte ? Pour moi, seigneur, ajouta ce bon prince, je suis peu utile en ce monde ; s'il vous faut une

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

victime, je vous offre de tout mon cœur ma vie en sacrifice, pourvu que vous conserviez mon maître, mon roi, & mon frère.

L'histoire assure qu'il fut exaucé, & qu'il mourut en effet après sa prière. Exemple, qui prouve manifestement <sup>p2.138</sup> que non seulement l'esprit de la religion s'était conservé parmi ces peuples, mais qu'on y suivait encore les maximes de la plus pure charité, qui en fait la perfection & le caractère.

Mais Tchim-vam, son fils & son successeur, donna sur la fin de la vie des marques si éclatantes de la piété, qu'elles ne nous laissent aucun lieu de douter de la vérité que j'ai avancée. Voici comme en parlent les anciens livres des Chinois. Ce prince, disent-ils, qui avait toujours réglé sa conduite par les ordres du souverain empereur du Ciel, tomba dangereusement malade la cinquantième année de sa vie, & la trente-septième de son règne. Dès qu'il connut le danger où il était, il assembla les principaux officiers de sa cour, dans le dessein de déclarer son successeur ; & afin de ne manquer à rien de ce qui se pratique en semblables occasions, il se leva de son trône où il s'était fait porter : il voulut qu'on lui lavât les mains & le visage, qu'on le revêtît de ses habits impériaux, qu'on lui mît sur la <sup>p2.139</sup> tête son diadème ; & ensuite s'étant appuyé sur une table de pierre précieuse, il parla de cette sorte à l'assemblée.

— Ma maladie devient tous les jours plus dangereuse, car c'est ainsi que le Ciel l'ordonne, & je crains que la mort ne me surprenne ; ainsi j'ai cru être obligé de vous apprendre mes dernières volontés. Vous savez quelle a été la réputation de mon père & de mon aïeul, & combien éclatants ont paru les exemples de vertu qu'ils ont donnés à tout l'empire. J'étais très indigne d'occuper la place de ces grands hommes ; je leur ai néanmoins succédé ; mais j'avoue de bonne foi mon ignorance & mon peu d'habileté.

C'est pour cela que le Ciel a peut-être abrégé le temps de mon règne. Je dois en cela lui obéir comme en toute autre

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

chose ; car vous avez vu que jusqu'ici j'ai reçu ses ordres avec une véritable crainte & avec un profond respect. J'ai tâché de les suivre sans jamais m'en éloigner ou <sup>p2.140</sup> paraître même les négliger le moins du monde. J'ai eu aussi toute ma vie à cœur les instructions de mes ancêtres touchant ce que je dois au Ciel & à mon peuple. Sur ces deux points je n'ai rien à me reprocher ; & si ma vie a eu quelque éclat, je le dois à cette docilité, qui m'a attiré les bénédictions du souverain Maître du monde.

C'est pour vous (en s'adressant à son fils aîné) c'est pour vous, mon fils, que je parle ; soyez l'héritier de la vertu de vos ancêtres plutôt que de ma puissance & de mon empire. je vous fais roi, c'est tout ce que, vous pouvez attendre de moi ; soyez un roi sage, vertueux, irréprochable, c'est ce que je vous ordonne, & ce que tout l'empire attend de vous.

Après ces paroles il se fit porter au lit où le jour suivant il rendit tranquillement l'esprit.

C'est sous les règnes de ce grand prince & de son fils <sup>1</sup> que la paix, la <sup>p2.141</sup> bonne foi, la justice régnèrent à la Chine, de manière qu'on envoyait souvent les prisonniers labourer la terre, ou recueillir les blés, sans appréhender que la crainte du supplice les obligeât de s'enfuir. Après la récolte ils revenaient d'eux-mêmes, & se remettaient en prison pour recevoir le châtement de leurs fautes, selon que les mandarins en ordonneraient.

Enfin si l'on examine bien l'histoire des Chinois, on trouvera que trois cents ans encore après, c'est-à-dire jusqu'à l'empereur Yéou-vam, qui régnait 800 ans avant la naissance de notre Seigneur, l'idolâtrie n'avait point encore infecté les esprits. De sorte que ce peuple a conservé près de deux mille ans la connaissance du véritable Dieu, & l'a honoré d'une manière qui peut servir d'exemple & d'instruction même aux chrétiens.

---

<sup>1</sup> Cam-vam.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

On avait soin par tout de nourrir des animaux pour les temples, & l'on entretenait des prêtres pour les y offrir ; outre le culte intérieur, qui était <sup>p2.142</sup> recommandé, on s'attachait avec scrupule, jusqu'aux moindres cérémonies extérieures, qui pouvaient édifier le peuple ; les reines nourrissaient elles-mêmes des vers à soie, & faisaient de leurs mains des étoffes pour l'ornement des autels, & pour les habits des ecclésiastiques. Les empereurs ont souvent labouré le champ où l'on recueillait le froment & le vin destinés aux sacrifices. Au reste les prêtres n'osaient les offrir devant le peuple qu'après, s'y être préparés par trois ou sept jours de continence conjugale. Il y avait des jeûnes réglés & des prières publiques, surtout quand l'empire, souffrait extraordinairement, par la stérilité, par les inondations, par les tremblements de terre, ou par quelque guerre étrangère.

C'est par toutes ces marques extérieures de religion que les empereurs se préparaient aux expéditions militaires ; à prendre possession du gouvernement ; à faire la visite de l'empire ; & afin que le Ciel donnât sa bénédiction <sup>p2.143</sup> à leurs entreprises, ils demandaient alors à leurs sujets ce qu'il y avait à réformer en leurs propres personnes, persuadés que tous les malheurs publics venaient toujours de leur mauvais gouvernement. On en lit dans l'histoire un exemple célèbre, que je ne puis m'empêcher de rapporter.

La stérilité ayant été générale dans toutes les provinces durant sept années consécutives, (ce temps ne paraît pas éloigné des sept années de stérilité dont parle l'Écriture, & peut-être que ce point bien examiné servira à réformer ou à confirmer notre chronologie <sup>1</sup>) le peuple fut réduit à la dernière extrémité ; & les prières, les jeûnes, les autres pénitences ayant été inutilement employées, l'empereur ne sachant plus par quel moyen il pourrait mettre fin à la misère publique, après avoir offert à Dieu plusieurs sacrifices pour apaiser sa colère, il <sup>p2.144</sup> résolut enfin de se faire lui-même victime.

---

<sup>1</sup> Cet empereur mourut 1.753 ans avant la naissance de J.-C. Et la 7<sup>e</sup> année de stérilité, selon l'écriture, arriva 1.743 ans avant la même naissance.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Il assembla pour cet effet tous les grands de son empire, il se dépouilla en leur présence de son manteau royal, & se revêtit d'un habit de paille. En cet équipage, les pieds & la tête nues, tel qu'un criminel a coutume de paraître devant son juge, il s'avança avec toute sa cour jusqu'à une montagne assez éloignée de la ville. Pour lors, après s'être prosterné devant la Majesté divine, qu'il adora neuf fois, il lui parla en ces termes :

— Seigneur, vous n'ignorez pas les misères où nous sommes réduits. Ce sont mes péchés qui les ont attirées sur mon peuple, & je viens ici pour en faire un humble aveu à la face du ciel & de la terre. Pour être mieux en état de me corriger, permettez-moi, souverain Maître du monde, de vous demander ce qui vous a particulièrement déplu en ma personne. Est-ce la magnificence de mon palais ? J'aurai soin d'en retrancher l'excès. Peut-être que l'abondance des mets & la délicatesse de ma table ont attiré la disette ? p2.145 Dorénavant on n'y verra que frugalité & que tempérance. Les lois me permettent de prendre des concubines ; mais vous en désapprouvez peut-être le trop grand nombre. Je suis prêt de le diminuer. Que si cela ne suffit pas pour apaiser votre juste colère, & qu'il vous faille une victime, me voici, Seigneur, & je consens de bon cœur à mourir, pourvu que vous épargniez ce bon peuple : Faites tomber du ciel la pluie sur leurs campagnes pour soulager leurs besoins, & la foudre sur ma tête pour satisfaire à votre justice.

Cette piété du prince toucha le Ciel, l'air se chargea de nuages, & une pluie universelle, qui tomba sur l'heure, donna en son temps à tout l'empire une abondante récolte. Quand les idolâtres paraissent scandalisés de la mort de Jésus-Christ, nous nous servons de cet exemple pour justifier notre foi. Non seulement vous approuvez, leur disons-nous, l'action d'un de vos empereurs, qui se dépouilla de toute sa grandeur, & qui s'offrit en sacrifice pour ses sujets ; vous l'admirez p2.146 même, & vous la proposez à la postérité, pour servir d'exemple à

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

tous les princes du monde : comment donc pouvez-vous désapprouver l'excès de charité, qui a porté Jésus-Christ à se faire une victime de propitiation pour tous les hommes, & à se dépouiller de l'éclat de sa majesté pour nous revêtir un jour de sa gloire & de sa divinité ?

Ces vestiges de la véritable religion, que nous trouvons parmi les Chinois durant tant de siècles consécutifs, nous portent naturellement à faire une autre réflexion qui justifie la providence de Dieu dans le monde. On s'étonne quelquefois de ce que la Chine & les Indes ont presque toujours été ensevelies dans les ténèbres de l'idolâtrie, depuis la naissance de notre Seigneur ; tandis que la Grèce, une partie de l'Afrique & presque toute l'Europe ont joui des lumières de la foi ; & l'on ne prend pas garde que la Chine a conservé plus de deux mille ans la connaissance du vrai Dieu & pratiqué les <sup>p2.147</sup> maximes les plus pures de la morale, tandis que l'Europe & presque tout le reste du monde était dans l'erreur & dans la corruption.

Dieu dans la distribution de ses dons ne fait point d'injuste préférence ; mais il a ses moments marqués pour faire luire en son temps la lumière de sa grâce, qui comme celle du soleil se lève & se couche successivement dans les diverses parties du monde, selon que les peuples en font un bon ou un mauvais usage.

Je ne sais, Monseigneur, si j'oserais ajouter que comme le soleil, qui par son mouvement continuel se cache à tout moment à quelques-uns pour se découvrir à d'autres, éclaire néanmoins également chaque année toutes les parties de la terre ; de même Dieu par ce cours mystérieux des lumières de la foi, qui ont été communiquées au monde, a presque également partagé tous les peuples, quoiqu'en différents temps & en différentes manières. Quoiqu'il en soit, dans cette <sup>p2.148</sup> sage distribution de grâces, que la providence divine a faite parmi les nations de la terre, la Chine n'a pas sujet de se plaindre, puisqu'il n'y en a aucune qui en ait été plus constamment favorisée.

La connaissance du vrai Dieu, qui avait duré plusieurs siècles après le règne de l'empereur Cam-vam, & même fort probablement

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

longtemps après Confucius, ne se conserva pas toujours dans cette première pureté. L'idolâtrie s'empara enfin des esprits, & les mœurs devinrent si corrompues, que la foi n'étant plus qu'une occasion d'un plus grand mal, leur fut peu à peu ôtée par un juste jugement de Dieu. Parmi les superstitions qui s'y introduisirent, il y en eut principalement de deux sortes, qui ont partagé jusqu'à présent tout l'empire.

Li-Laokun donna commencement à la première. Ce fut un philosophe qui vécut avant Confucius ; sa naissance, si nous en croyons ses disciples, fut miraculeuse car sa mère le porta plus de <sup>p2.149</sup> quatre-vingts ans dans ses flancs, d'où un moment avant sa mort il sortit enfin par le côté gauche qu'il s'ouvrit lui-même. Ce monstre, qui lui survécut pour le malheur de sa patrie, se rendit en peu de temps célèbre par sa pernicieuse doctrine : néanmoins il écrivit plusieurs livres utiles, de la vertu, de la fuite des honneurs, du mépris des richesses, & de cette admirable solitude de l'âme, qui nous éloigne du monde pour nous faire uniquement rentrer en nous-mêmes. Il répétait assez souvent cette sentence qui était, disait-il, le fondement de la véritable sagesse. La raison éternelle a produit un, un a produit deux, deux ont produit trois, & trois ont produit toutes choses ; ce qui semblait marquer en lui quelque connaissance de la Trinité.

Mais il enseigna que le Dieu souverain était corporel, & qu'il gouvernait les autres divinités comme un roi gouverne ses sujets. Il s'adonna fort à la chimie, & quelques-uns prétendent qu'il en fut l'inventeur. Il <sup>p2.150</sup> s'entêta même de la pierre philosophale, & il se persuada à la fin que par le moyen d'un breuvage, on pourrait devenir immortel. Ses disciples, pour y réussir, usèrent de magie, & cet art diabolique devint en peu de temps l'unique science des gens de qualité. Tout le monde s'y appliqua dans l'espérance d'éviter la mort ; & les femmes autant par curiosité que par le désir de prolonger leur vie donnèrent dans une infinité d'extravagances, & s'abandonnèrent à toutes sortes d'impiétés.

Ceux qui par une profession particulière s'attachèrent à cette pernicieuse doctrine, furent appelés *tien-se*, c'est-à-dire docteurs

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

célestes ; on leur donna des maisons pour vivre en communauté, on éleva en divers endroits des temples à Laokun leur maître ; les rois, les peuples l'honorèrent d'un culte divin ; & quoiqu'ils dussent être désabusés de ses erreurs par une infinité d'exemples, ils cherchèrent tous avec une espèce de fureur l'immortalité, que leur maître n'avait pu lui-même se procurer.

p2.151 Le temps qui fortifie toujours le mal, donna dans la suite à ces faux docteurs une vogue qui les multiplia à l'infini. Les pactes qu'ils font avec le démon, les sorts qu'ils jettent, leurs magies ou vraies ou apparentes les font encore appréhender ou admirer de la canaille ; & quoiqu'il arrive, il n'y a presque personne qui n'ait quelque foi à leurs maximes, ou qui n'espère par leur moyen éviter la mort.

Un de ces docteurs <sup>1</sup> se fit une si grande réputation que l'empereur lui accorda le nom de Cham-ti, c'est celui qu'on donnait au vrai Dieu, & qui signifie souverain empereur. Cette impiété porta le dernier coup à l'ancienne religion. Car jusqu'alors les Chinois, tout idolâtres qu'ils fussent, avaient toujours distingué le Cham-ti des autres divinités. Aussi par un juste jugement de Dieu la famille de ce prince fut bientôt éteinte, & l'empire qui jusqu'alors avait conservé son gouvernement particulier, se vit soumis pour la première p2.152 fois à celui des Tartares occidentaux. C'est ce qu'un fameux colao <sup>2</sup>, qui a imprimé sur cette matière, n'a pu s'empêcher de reconnaître.

« En ce temps-là, dit-il, l'empereur Hoei-tçoum donna contre toute sorte de raison la qualité de Dieu souverain à un homme. Ce Dieu le plus grand & le plus vénérable de tous les esprits célestes, fut sensible à cette injure ; il punit très sévèrement l'impiété de ce prince, & éteignit entièrement sa famille.

La seconde secte, qui domine à la Chine, plus dangereuse encore & plus universelle que la première, adore comme l'unique divinité du

---

<sup>1</sup> Cham-y.

<sup>2</sup> Kieou-Kioum-Chan.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

monde une idole qu'on nomme Fo ou Foë. Elle y fut transportée des Indes trente-deux ans après la mort de Jésus-Christ. Cette contagion, qui commença par la cour, gagna ensuite les provinces, & se répandit en toutes les villes : de sorte que ce grand corps déjà gâté par la magie & par l'impiété, fut tout à fait corrompu par l'idolâtrie, & devint un assemblage monstrueux de toutes <sup>p2.153</sup> sortes d'erreurs. Les fables, les superstitions, la métempsychose, l'idolâtrie, l'athéisme partagèrent les esprits, & s'en rendirent tellement les maîtres, qu'à présent même, le christianisme n'a point de plus grand obstacle à son établissement que cette impie & cette ridicule doctrine.

On ne sait pas bien en quel endroit naquit l'idole Fo, dont je parle (je l'appelle idole & non pas homme, parce que quelques-uns ont cru que c'avait été un spectre venu de l'enfer) ; ceux qui plus probablement assurent qu'il était homme, le font naître plus de mille ans avant Jésus-Christ dans un royaume des Indes assez près de la ligne, peut-être au-dessus de Bengale. On dit même qu'il était fils de roi. Il fut au commencement nommé Ché-Kia ; mais à l'âge de trente ans il prit le nom de Fo. Sa mère, qui le mit au monde par le côté droit, mourut dans les douleurs de l'enfantement : elle avait quelque temps auparavant songé durant le sommeil qu'elle avalait un <sup>p2.154</sup> éléphant, & ce songe a été cause des honneurs que les rois des Indes rendent aux éléphants blancs, pour la perte ou pour la possession desquels ils se sont faits souvent de cruelles guerres.

Dès que ce monstre fut né il eut, disent-ils, assez de force pour se tenir debout ; il fit sept pas, montrant d'une main le ciel & de l'autre la terre. Il parla même, mais d'une manière qui marquait assez de quel esprit il était animé.

— Dans le ciel, sur la terre, dit-il, je suis le seul qui mérite d'être honoré.

A dix-sept ans il se maria, & eut un fils qu'il abandonna aussi bien que le reste du monde, pour s'engager dans une vaste solitude avec trois ou quatre philosophes indiens, qu'il prit pour maîtres de sa

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

conduite. Mais à l'âge de trente ans il fut tout d'un coup saisi & comme pénétré de la divinité, qui lui donna la connaissance universelle de toutes choses. Dès ce moment il devint dieu, & commença par une infinité de miracles apparents de s'attirer la vénération des peuples. Le nombre <sup>p2.155</sup> de ses disciples fut très grand, & c'est par leur moyen que toutes les Indes ont été depuis infectées de sa pernicieuse doctrine. Les Siamois les ont appelés *talapoins*, les Tartares *lamas* ou *lama-sem*, les Japonais *bonzes*, & les Chinois *hocham*.

Mais ce Dieu chimérique connut enfin qu'il était homme comme les autres. Il mourut à l'âge de soixante & dix-neuf ans ; & pour mettre le comble à son impiété, après avoir établi l'idolâtrie durant sa vie, il tâcha d'inspirer l'athéisme à sa mort. Pour lors il déclara à ses disciples qu'il n'avait parlé dans tous ses discours que par énigme ; & qu'on s'abusait, si l'on cherchait hors du néant le premier principe des choses.

— C'est de ce néant, dit-il que tout est sorti ; & c'est dans le néant que tout doit retomber. Voilà l'abîme où aboutissent nos espérances.

Puisque cet imposteur avouait qu'il avait abusé le monde durant sa vie, il ne méritait pas qu'on le crût à sa mort. Cependant comme l'impiété trouve <sup>p2.156</sup> toujours plus de partisans que la vertu, il se forma parmi les bonzes une secte particulière d'athées, fondée sur ces dernières paroles de leur maître. Les autres, qui eurent de la peine à se défaire de leurs préjugés, s'en tinrent aux premières erreurs. D'autres enfin tâchèrent de les accorder ensemble, en faisant un corps de doctrine où ils enseignent une double loi, qu'ils appellent la loi extérieure & la loi intérieure. L'une doit précéder, & préparer l'esprit à recevoir l'autre. Ce sont des cintres, disent-ils, qui sont nécessaires pour soutenir la voûte qu'on veut faire, & qu'on renverse dès qu'elle est achevée.

Ainsi le démon se servant également de la simplicité & de la malice des hommes pour les perdre, tâcha d'effacer en plusieurs ces précieux vestiges de la divinité, que la raison y avait profondément gravées, &

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

d'établir parmi les autres le culte d'une fausse divinité sous la figure d'une infinité de bêtes ; car on ne se borna pas <sup>p2.157</sup> à cette première idole. Le singe, l'éléphant, le dragon furent adorés en différents endroits, sous prétexte peut-être que le dieu Fo avait successivement passé en tous ces animaux. La Chine plus superstitieuse que tous les autres royaumes, multiplia encore ses idoles, & on en voit à présent de toutes sortes d'espèces qui occupent les temples, & qui servent à abuser de la simplicité des peuples.

Il est vrai qu'on n'a pas toujours pour ces dieux tout le respect que semble mériter leur qualité. Car il arrive assez souvent qu'après avoir été bien honorés, si le peuple n'obtient pas d'eux ce qu'il demande, il se lasse enfin & les abandonne comme des dieux impuissants ; d'autres les traitent avec le dernier mépris : les uns les chargent d'injures, & les autres de coups. Comment, *chien d'esprit*, lui disent-ils quelquefois, nous te logeons dans un temple magnifique, tu es bien doré, bien nourri, bien encensé, & après tous ces soins que nous prenons de <sup>p2.158</sup> toi, tu es assez ingrat pour nous refuser ce qui nous est nécessaire ?

Ensuite on le lie avec des cordes, & on le traîne par les rues, chargé de boue & de toutes sortes d'immondices, pour lui faire payer les pastilles dont on l'avait auparavant parfumé. Que si durant ce temps-là ils obtiennent par hasard ce qu'ils souhaitent, alors ils reportent l'idole en cérémonie dans sa niche, après l'avoir bien lavée & bien essuyée : ils se prosternent même en sa présence, & lui font diverses excuses. A la vérité, lui disent-ils, nous nous sommes un peu trop pressés ; mais au fond n'avez-vous pas tort d'être si difficile ? Pourquoi vous faire battre à plaisir ? Vous en coûterait-il davantage d'accorder les choses de bonne grâce ? Cependant ce qui est fait est fait, n'y songeons plus. On vous redorera, pourvu que vous oubliiez tout le passé.

Il y a quelques années qu'il arriva une chose dans la province de Nankin, qui montre assez l'idée que les <sup>p2.159</sup> Chinois ont de leurs dieux. Un homme, dont la fille était malade, après avoir inutilement employé tous les médecins, s'avisa d'implorer le secours de ses dieux. Prières, offrandes, aumônes, sacrifices, tout fut mis en usage pour en obtenir la

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

guérison. Les bonzes, qu'on engraisait depuis longtemps, en répondaient sur la foi d'une idole, dont ils vantaient fort le pouvoir. cependant cette fille mourut, et son père outré de douleur, résolut de s'en venger, et d'accuser l'idole dans les formes.

Il forma donc sa plainte par devant le juge du lieu, dans laquelle après avoir vivement représenté la fourberie de cette injuste divinité, il disait qu'elle méritait un châtement exemplaire, pour avoir manqué à sa parole.

— Si l'esprit a pu guérir ma fille, disait-il, c'est volerie toute pure d'avoir pris mon argent, & de la laisser mourir. S'il n'a pas ce pouvoir, de quoi se mêle-t-il ? Et de quel droit prend-il la qualité de dieu ? Est-ce pour rien que nous <sup>p2.160</sup> l'adorons, & que toute la province lui offre des sacrifices ?

De sorte qu'il concluait, vu la faiblesse ou la malice de cette idole, à ce que son temple fut rasé, ses ministres honteusement chassés, & elle-même punie en sa propre & privée personne.

L'affaire parut au juge de conséquence, il la renvoya au gouverneur, lequel ne voulant rien avoir à démêler avec les gens de l'autre monde, pria le vice-roi de l'examiner. Celui-ci, après avoir écouté les bonzes, qui paraissaient fort alarmés, appela leur partie, & lui conseilla de se désister de ses poursuites :

— Vous n'êtes pas sage, lui dit-il, de vous brouiller avec ces sortes d'esprits. Ils sont naturellement malins, & je crains qu'ils ne vous jouent un mauvais tour. Croyez-moi, écoutez les propositions d'accommodement que les bonzes vous feront de leur part. Ils m'assurent que l'idole entendra raison de son côté, pourvu que du vôtre vous ne poussiez pas les choses à bout.

<sup>p2.161</sup> Mais cet homme, qui était au désespoir de la mort de sa fille, protesta toujours qu'il périrait plutôt que de rien relâcher de ses droits.

— Mon parti est pris, Seigneur, répondit-il, l'idole s'est persuadée qu'elle pouvait impunément faire toutes sortes

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

d'injustices, & que personne au monde ne serait assez hardi pour l'attaquer ; mais elle n'en est pas où elle pense, & l'on verra bientôt lequel est le plus méchant & le plus diable de nous deux.

Le vice-roi ne pouvant plus reculer fit instruire le procès, & en donna cependant avis au Conseil souverain de Peking, qui évoqua l'affaire à lui, & cita incessamment les parties. Elles comparurent quelque temps après. Le diable, qui en tous les États n'a que trop de partisans, n'en manqua pas parmi les avocats & les procureurs. Ceux à qui les bonzes offrirent pour cela de l'argent, trouvèrent son droit incontestable, & parlèrent avec tant de chaleur que l'idole en personne n'aurait pas mieux plaidé sa cause ; mais on <sup>p2.162</sup> avait à faire à un homme encore plus habile, qui avait déjà pris les devants par le moyen d'une grosse somme d'argent dont il s'était servi, pour mieux instruire les juges, persuadé que le diable serait bien fin, s'il pouvait tenir contre cette dernière raison.

En effet après plusieurs séances il gagna hautement son procès. L'idole fut condamnée, comme inutile dans le royaume, à un exil perpétuel ; son temple rasé ; & les bonzes, qui représentaient sa personne furent rigoureusement châtiés, sauf à eux de se pourvoir par devant les autres esprits de la province, pour se faire dédommager du châtement qu'ils avaient reçus pour l'amour de celui-ci.

En vérité ne faut-il pas avoir perdu le sens, pour adorer des dieux de ce caractère, faibles, timides, & qu'on peut impunément maltraiter ; Mais, hélas ! de quelque sagesse qu'on se flatte en ce monde, que l'esprit de l'homme est loin de la raison, quand il est éloigné de la foi !

<sup>p2.163</sup> Bien loin que tout cela fasse revenir le peuple au sujet de la faiblesse des faux dieux, ils s'aveugle tous les jours davantage. Les bonzes sont surtout intéressés à les faire valoir par le profit qu'ils en retirent. Pour y réussir plus sûrement, voici les principaux points de leur morale, qu'ils prennent grand soin de débiter.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Il ne faut pas croire, disent-ils, que le mal & le bien soient confondus en l'autre monde comme en celui-ci ; il y a après la mort des récompenses pour les gens de bien, & des supplices préparés aux méchants ; c'est ce qui a distingué différents lieux pour les âmes des hommes, selon le mérite d'un chacun. Le dieu Fo a été le sauveur du monde, il est né pour enseigner la voie du salut, & pour expier tous les péchés.

Il y a, ajoutent-ils, cinq commandements qu'il nous a laissés. Le premier défend de tuer les créatures vivantes de quelque nature qu'elles soient ; le second, de prendre le bien d'autrui ; <sup>p2.164</sup> le troisième, de s'abandonner à l'impureté ; le quatrième, de mentir ; & le cinquième, de boire du vin.

Outre cela ils veulent qu'on pratique plusieurs œuvres de miséricorde. Traitez bien, disent-ils, & nourrissez avec soin tous les bonzes ; bâtissez-leur des monastères & des temples, afin que leurs prières & leurs pénitences volontaires, vous délivrent des peines que vos péchés méritent. Brûlez des papiers dorés & argentés, des habits & des étoffes de soie. Tout cela en l'autre monde se changera en or, en argent, en habits véritables, & sera fidèlement donné à vos pères, qui s'en serviront dans leurs besoins particuliers. Si vous n'observez pas ces commandements, vous serez après votre mort cruellement tourmentés & sujets à une suite continuelle de métempsycoses. C'est-à-dire que vous naîtrez sous la forme de rats, de chevaux, de mulets, & de toutes sortes de bêtes. Ce dernier point fait beaucoup d'impression sur les esprits.

<sup>p2.165</sup> Je me souviens qu'étant dans la province de Chansi on m'appela un jour pour donner le baptême à un malade. C'était un vieillard de soixante & dix ans, qui vivait d'une petite pension, dont l'empereur l'avait gratifié. Dès que j'entrai en sa chambre.

— Que je vous suis obligé, mon Père ! me dit-il, vous m'allez délivrer de bien des peines.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

— Non seulement, lui répondis-je, le baptême délivre de l'enfer, mais il conduit encore à une vie bienheureuse. Quel bonheur pour vous d'aller au Ciel jouir éternellement de Dieu !

— Je n'entends pas bien, repartit le malade, ce que vous me dites, & peut-être aussi ne me suis-je pas bien expliqué : Vous saurez, mon Père, que je vis depuis longtemps des bienfaits de l'empereur. Les bonzes parfaitement bien instruits de ce qui se passe en l'autre monde, m'assurent que par reconnaissance je serai obligé après ma mort de le servir, & qu'infailiblement mon âme passera dans l'un de ses chevaux de poste, pour porter dans les provinces les <sup>p2.166</sup> dépêches de la cour. C'est pour cela qu'ils m'exhortent à bien faire mon devoir, dès que j'aurai pris ce nouvel état ; à ne point broncher, à ne point ruer, à ne mordre, à ne blesser personne : courez bien, me disent-ils, mangez peu, soyez patient ; par là vous attirerez la compassion des dieux, qui souvent d'une bonne bête font à la fin un homme de qualité, & un mandarin considérable. Je vous avoue, mon Père, que cette pensée me fait frémir, & je n'y songe jamais sans trembler ; j'y songe néanmoins toutes les nuits, & il me semble quelquefois durant le sommeil, que je suis déjà sous le harnois prêt à courir au premier coup de fouet du portillon. Je me réveille tout en eau, & à demi troublé, ne sachant plus si je suis encore homme, ou si je suis devenu cheval. Mais, hélas ! que deviendrai-je, quand ce ne sera plus, un songe ?

Voici donc, mon Père, le parti que j'ai pris. On m'a dit que ceux de votre religion ne sont point sujets à ces <sup>p2.167</sup> misères ; que les hommes y sont toujours hommes, & qu'ils se trouvent tels en l'autre monde qu'ils étaient en celui-ci. Je vous supplie de me recevoir parmi vous. Je sais bien que votre religion est difficile à observer ; mais fût-elle encore

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

plus rude, je suis prêt de l'embrasser ; & quoiqu'il m'en coûte, j'aime encore mieux être chrétien que de devenir bête.

Ce discours & l'état présent du malade me firent compassion ; mais faisant ensuite réflexion que Dieu se sert même de la simplicité & de l'ignorance, pour conduire les hommes à la vérité, je pris de là occasion de le détromper de ses erreurs, & de le mettre dans la voie du salut. Je l'instruisis longtemps : il crut enfin ; & j'eus la consolation de le voir mourir non seulement avec des sentiments plus raisonnables, mais encore avec toutes les marques d'un bon chrétien.

Dans la suite des temps les superstitions populaires crurent à l'infini, & je ne sais s'il y a jamais eu dans le <sup>p2.168</sup> monde une nation plus entêtée de ces chimères que les Chinois. Les mandarins sont bien obligés par leur état de condamner d'hérésie toutes ces ridicules sectes, & ils le font en effet dans leurs livres ; mais comme ils viennent la plupart de familles idolâtres, & qu'ils ont été instruits par les bonzes, ils ne laissent pas dans la pratique de suivre l'exemple du peuple.

Au reste ces bonzes ne sont qu'un amas de toute la canaille de l'empire, que l'oisiveté, la mollesse, la nécessité ont rassemblés pour vivre des aumônes publiques. Tout leur but est d'engager les peuples à leur en faire ; ils n'omettent rien pour en venir à bout ; & on raconte tous les jours des histoires qui font voir en même temps leur adresse & leur fourberie.

Deux de ces bonzes voyant un jour dans la cour d'un riche paysan deux ou trois gros canards, se prosternèrent devant la porte, & se prirent à gémir & à pleurer amèrement. La bonne femme, qui les aperçut de sa chambre, <sup>p2.169</sup> sortit pour savoir le sujet de leur douleur.

— Nous savons, lui dirent-ils, que les âmes de nos pères sont passées dans le corps de ces animaux, & la crainte où nous sommes que vous ne les fassiez mourir, nous fera assurément mourir nous-mêmes de douleur.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

— Il est vrai, dit la paysanne, que nous avons résolu de les vendre ; mais puisque ce sont vos pères, je vous promets de les conserver.

Ce n'est pas ce que les bonzes prétendaient.

— Peut-être, dirent-ils, que votre mari n'aura pas la même charité, & vous pouvez compter que nous perdrons la vie, s'il leur arrive quelque accident.

Enfin après un long entretien, cette bonne paysanne fut si touchée de leur douleur apparente, qu'elle leur donna les canards à nourrir durant quelque temps pour leur consolation. Ils les prirent avec respect, après s'être vingt-fois prosternés devant eux ; mais dès le soir même ils en firent un festin à leur petite communauté, & s'en nourrirent eux-mêmes.

p2.170 Un prince du sang perdit un jeune homme qu'il aimait tendrement ; quelques années après il en parlait encore avec ressentiment à ses bonzes, qui lui dirent :

— Seigneur, ne vous affligez pas davantage, votre perte n'est pas irréparable ; celui que vous pleurez est en Tartarie, & son âme a passé dans le corps d'un jeune enfant ; mais pour le reconnaître, il faut distribuer beaucoup d'argent, & donner de gros présents aux prêtres du pays.

Le prince ravi de cette nouvelle donna avec plaisir tout ce qu'on lui demandait, & quelques mois après on lui présenta un enfant pris au hasard, qu'on fit passer pour celui qui était mort. C'est ainsi que depuis les paysans jusqu'aux princes, tous sont la dupe de ces ministres d'iniquité. Ce qu'ils ne peuvent avoir par adresse, ils tâchent de l'obtenir par des pénitences publiques, qui leur tiennent lieu de mérite devant le peuple, & qui en attirent la compassion. J'en ai vu dans les rues traîner des chaînes grosses comme le bras & longues de trente p2.171 pieds, qu'on leur avait attachées au cou & aux pieds. C'est ainsi, disent-ils, à la porte de chaque maison, que nous expions vos fautes, cela mérite bien quelque aumône. D'autres dans les places publiques se

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

frappent la tête de toute leur force avec une grosse brique, & se mettent tout en sang. Ils ont plusieurs autres sortes de pénitences ; mais voici celle qui m'a le plus surpris.

Je rencontrai un jour au milieu d'un village un jeune bonze de bon air, doux, modeste, & tout propre à demander l'aumône & à l'obtenir. Il était debout dans une chaise bien fermée, & hérissée en dedans de longues pointes de clous fort pressés les uns auprès des autres, de manière qu'il ne lui était pas permis de s'appuyer sans se blesser. Deux hommes gagés le portaient fort lentement dans les maisons où il priaient les gens d'avoir compassion de lui.

— Je me suis, disait-il, enfermé dans cette chaise pour le bien de vos âmes, <sup>p2.172</sup> résolu de n'en sortir jamais, jusqu'à ce que l'on ait acheté tous ces clous (il y en avait plus de deux mille) ; chaque clou vaut dix sous, mais il n'y en a aucun qui ne soit une source de bénédictions dans vos maisons. Si vous en achetez, vous pratiquerez un acte de vertu héroïque, & ce sera une aumône que vous donnerez, non aux bonzes, à qui vous pouvez d'ailleurs faire vos charités, mais au Dieu Fo, à l'honneur duquel nous bâtissons un temple,

Je passais alors par ce chemin, ce bonze me vit, & me fit comme aux autres le même compliment. Je lui dis qu'il était bien malheureux de se tourmenter ainsi inutilement en ce monde, & je lui conseillai de sortir de sa prison, pour aller au temple du vrai Dieu se faire instruire des vérités célestes, & se soumettre à une pénitence moins rude & plus salutaire. Il me répondit avec beaucoup de douceur & de sang froid, qu'il m'était bien obligé de mes avis mais qu'il me le <sup>p2.173</sup> serait encore davantage, si je voulais acheter une douzaine de ces clous, qui me porteraient assurément bonheur dans mon voyage.

— Tenez, dit-il, en se tournant d'un côté, prenez ceux-ci ; foi de bonze, ce sont les meilleurs de ma chaise, parce qu'ils m'incommodent plus que les autres, cependant ils sont tous de même prix.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Il proféra ces paroles d'un air & avec une action qui en toute autre occasion m'aurait fait rire ; mais pour lors son aveuglement me faisait pitié, & je fus pénétré de douleur à la vue de ce misérable captif du démon, qui souffrait plus pour se perdre, qu'un chrétien n'est obligé de souffrir pour se sauver.

Mais les bonzes ne sont pas tous pénitents. Tandis que les uns abusent de la crédulité du peuple par leurs grimaces & par leur hypocrisie, les autres en tirent de l'argent par leur magie, par des vols secrets, par des meurtres horribles, & par mille sortes d'abominations que la pudeur <sup>p2.174</sup> m'empêche ici de rapporter. Des gens qui n'ont qu'un fantôme de religion, n'épargnent rien pour satisfaire leurs passions, & pourvu qu'ils puissent tromper la justice humaine, qui en ce pays-là ne leur fait point de quartier, ils ne cherchent pas à se cacher aux yeux de Dieu, qu'ils seraient bien fâchés de reconnaître.

Quoique le peuple en général soit prévenu en leur faveur, les plus sages ne laissent pas d'être en garde contre ces scélérats ; & les magistrats surtout ont toujours l'œil à ce qui se passe dans leurs monastères. Il y a quelques années que le gouverneur d'une ville se trouvant avec son train ordinaire dans un grand chemin où une foule de peuple s'était assemblée, eut la curiosité de savoir ce qu'on y faisait.

Les bonzes y célébraient une fête extraordinaire. On avait élevé sur un grand théâtre une machine, au haut de laquelle un jeune homme avançait la tête au-dessus d'une petite balustrade qui régnait tout autour. Ses bras <sup>p2.175</sup> & son corps étaient cachés, & il n'avait de libre que les yeux qu'il remuait d'une manière fort égarée. Un vieux bonze paraissait plus bas sur le théâtre, & expliquait au peuple le sacrifice que ce jeune homme voulait faire selon la coutume. Il y avait le long du chemin un ruisseau fort profond où il devait bientôt se précipiter.

— S'il veut, ajoutait-il, il n'en mourra pas, parce qu'il doit être reçu au fond de l'eau par des esprits charitables, qui lui feront tout le bon accueil qu'il peut souhaiter. Au reste c'est le plus grand bonheur qui lui puisse arriver : cent personnes se sont

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

présentés pour occuper sa place ; mais il a eu la préférence à cause de sa ferveur & de ses autres bonnes qualités.

Le mandarin, après avoir écouté la harangue, dit que ce jeune homme avait bien du courage ; mais qu'il s'étonnait qu'il n'expliquât pas lui-même là-dessus sa résolution :

— Qu'il descende un peu, continua-t-il, afin que nous puissions un moment <sup>p2.176</sup> l'entretenir.

Le bonze, étonné de cet ordre, s'y opposa incontinent, & protesta que tout était perdu, s'il ouvrait seulement la bouche, & que pour lui il ne répondait pas du mal qui en arriverait à la province.

— Ce mal que vous craignez, reprit le mandarin, je le prends sur moi.

Et au même temps il commanda au jeune homme de descendre ; mais il ne répondait à tous ces ordres que par des regards affreux, & par un mouvement irrégulier des yeux qui lui sortaient à demi hors de la tête.

— Vous devez juger par là, dit le bonze, de la violence que vous lui faites. Il est au désespoir, & si vous continuez, vous le ferez mourir de douleur.

Le mandarin ne prit point le change, & ordonna à ses gens de monter sur le théâtre, & de le lui amener. Ils le trouvèrent garrotté & lié de toutes parts avec un bâillon à la bouche. On délie ce misérable, & dès qu'il fut en état de parler, il s'écria de toutes ses forces :

— Ah ! Seigneur, vengez-moi de ces assassins qui me veulent noyer. Je <sup>p2.177</sup> suis un bachelier, qui allais à la cour pour assister aux examens ordinaires : une troupe de bonzes m'arrêtèrent hier par force, & ce matin ils m'ont lié avant le jour à cette machine, sans que je pusse ni crier ni me plaindre, résolu de me jeter ce soir dans le ruisseau, pour accomplir aux dépens de ma vie leurs damnables cérémonies.

Dès qu'il commença à parler, les bonzes se mirent en fuite ; mais les officiers de justice, qui sont toujours à la suite des gouverneurs, en

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

arrêtèrent une partie. Le chef, qui protestait que ceux qu'on précipite dans l'eau ne meurent point, y fut jeté lui-même sur le champ, & se noya ; les autres furent conduits en prison & châtiés dans la suite, comme ils méritaient.

Depuis que les Tartares gouvernent la Chine, les lamas, autre espèce de bonzes venus de Tartarie, s'y sont établis. Leur habit est différent de celui des Chinois & pour la figure & pour la couleur ; mais excepté quelques superstitions particulières, le fond de <sup>p2.178</sup> leur religion est le même, & ils adorent comme ceux-ci, le Dieu Fo. Ce sont les prêtres ordinaires des seigneurs tartares, qui demeurent à Pekin ; mais dans la Tartarie ils sont eux-mêmes les dieux du peuple.

C'est là qu'est le siège du célèbre Fo, qui paraît sous une figure sensible, & qu'on dit ne mourir jamais. On le conserve dans un temple ; & une infinité de ces lamas le servent avec une vénération infinie, qu'ils ont soin d'inspirer à tout le monde. On le montre rarement, & de si loin qu'il est difficile de le reconnaître. Quand il meurt en effet, car c'est un homme comme les autres, on substitue en sa place un lama de même taille, & autant qu'il est possible de même air, afin que le peuple y soit plus aisément trompé. Ainsi les gens du pays, & beaucoup plus les étrangers, sont éternellement la dupe de ces imposteurs.

Parmi les différentes espèces de religions, qui ont cours à la Chine, je ne parle point à votre Altesse d'un <sup>p2.179</sup> petit nombre de mahométans, qui vivent, depuis plus de six cents ans, en diverses provinces, & qui n'y sont point inquiétés ; parce qu'eux-mêmes n'inquiètent personne sur le point de la religion, se contentant de conserver ou d'étendre la leur, par des alliances & par des mariages. Mais il est important de faire connaître une troisième secte, qui tient lieu de religion, ou de philosophie, ou même de politique parmi les gens de lettres ; car on ne sait comment appeler cette doctrine, qui paraît si obscure, qu'ils ne savent guère eux-mêmes ce qu'ils prétendent. Ils la nomment en leur langue *iukiao*, & c'est la secte des savants.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Pour mieux comprendre ce que je vais expliquer, il faut savoir que les guerres civiles, l'idolâtrie, & la magie ayant mis durant plusieurs siècles le désordre dans l'empire, l'amour des sciences en avait été banni ; & il s'était trouvé peu de docteurs capables par leurs ouvrages de réveiller les esprits de l'assoupissement où l'ignorance & la p2.180 corruption des mœurs les avaient ensevelis. Il y eut seulement environ l'an 1070 <sup>1</sup> quelques interprètes de réputation ; & en 1200, un docteur se distingua des autres par sa capacité. A son exemple on commença peu à peu à prendre goût aux livres anciens qu'on avait jusqu'alors abandonnés.

Enfin l'an 1400, les empereurs voulant donner à leurs sujets de l'émulation pour les sciences, choisirent quarante-deux docteurs des plus habiles, à qui ils ordonnèrent de faire un corps de doctrine conforme à celle des anciens, qui fût dans la suite la règle de tous les savants. Les mandarins, qui en eurent la commission, s'y appliquèrent avec soin ; mais comme ils étaient prévenus de toutes les maximes que l'idolâtrie avait répandues dans la Chine, au lieu de suivre le véritable sens des anciens, ils tâchèrent de les faire entrer eux-mêmes par de fausses interprétations, dans toutes leurs idées particulières.

p2.181 Ils parlèrent de la divinité, comme si ce n'eût été que la nature même ; c'est-à-dire cette force ou cette vertu naturelle qui produit, qui arrange, qui conserve toutes les parties de l'univers. C'est, disent-ils, un principe très pur, très parfait, qui n'a ni commencement ni fin ; c'est la source de toutes choses, l'essence de chaque être, & ce qui en fait la véritable différence. Ils se servent de ces magnifiques expressions pour ne pas abandonner en apparence les anciens ; mais au fond ils se font une nouvelle doctrine, parce qu'ils les entendent de je ne sais quelle âme insensible du monde qu'ils se figurent répandue dans la matière, où elle produit tous les changements. Ce n'est plus ce souverain empereur du Ciel, juste, tout-puissant, le premier des esprits & l'arbitre

---

<sup>1</sup> Après notre Seigneur.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

de toutes les créatures : on ne voit dans leur ouvrage qu'un athéisme raffiné, & un éloignement de tout culte religieux.

Cependant soit qu'ils ne voulussent pas se déclarer entièrement, soit qu'ils <sup>p2.182</sup> se fussent expliqués en termes plus forts qu'ils ne pensaient, de temps en temps ils parlent du Ciel comme les anciens, & ils donnent à la nature presque toutes les qualités que nous reconnaissons en Dieu. Ils souffrirent même volontiers les mahométans, parce qu'ils adoraient comme eux le maître & le roi du Ciel. Pour les autres sectes, ils les persécutèrent à outrance, & on prit à la cour la résolution de les abolir dans toute l'étendue de l'empire.

Mais plusieurs raisons les en détournèrent, dont les principales furent, que parmi les savants mêmes il y en avait plusieurs d'opinion différente & imbus de l'ancienne idolâtrie : de plus que tout le peuple était déclaré pour les idoles, de sorte qu'on ne pouvait renverser leurs temples sans exciter des troubles. Ainsi l'on se contenta de les condamner en général comme des hérésies, (ce qu'on fait encore tous les ans à Peking) sans se mettre en devoir d'en arrêter efficacement le cours.

<sup>p2.183</sup> Ces nouveaux livres composés par tant d'habiles gens, & approuvés par l'empereur même, furent reçus avec applaudissement de tout le monde. Il plurent à quelques-uns, parce qu'ils détruisaient toutes sortes de religions, & ce fut le plus grand nombre. D'autres les approuvèrent, parce que le peu de religion qu'ils y trouvaient ne leur donnait aucune peine à pratiquer. Ainsi se forma la secte des savants, desquels on peut dire qu'ils honorent Dieu de bouche & du bout des lèvres, parce qu'ils répètent continuellement qu'il faut adorer le Ciel, & lui obéir ; mais leur cœur en est fort éloigné, parce qu'ils donnent à ces paroles un sens impie qui détruit la divinité, & qui étouffe tout sentiment de religion.

Ainsi ces peuples anciennement si sages, si pleins de la connaissance, & si je l'ose dire, de l'esprit de Dieu, sont enfin pitoyablement tombés dans la superstition, dans la magie, dans le

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

paganisme, & enfin dans l'athéisme, roulant ainsi par degrés de précipice <sup>p2.184</sup> en précipice, & devenus par là les ennemis de la raison qu'ils avaient si constamment suivie, & l'horreur même de la nature, à qui ils donnent à présent de si grands éloges.

Voilà, Monseigneur, l'état présent de la Chine par rapport aux différentes religions qui y ont cours. Car pour ce qui est des honneurs politiques qu'on rend à Confucius, ce ne fut jamais un culte religieux, & les palais qui portent son nom ne sont pas des temples, mais des maisons destinées aux assemblées des savants. Je n'ai point voulu entrer dans le détail de leurs cérémonies, de leurs dogmes, de leur morale. Outre que cela serait infini & fort ennuyant, il est même difficile de bien dire tout ce qui en est ; parce que les bonzes inventent tous les jours de nouvelles chimères ; & pourvu qu'ils vivent aux dépens du peuple qu'ils abusent, ils se mettent peu en peine de suivre exactement la doctrine de leurs prédécesseurs, qui n'est en effet ni meilleure ni moins absurde que la leur.

<sup>p2.185</sup> Il ne reste plus qu'à dire à votre Eminence le parti que l'empereur a pris parmi ces différentes sectes, qui partagent tous les esprits. Ce prince naturellement sage & politique a toujours ménagé le peuple. Comme il est sur un trône que le moindre souffle peut ébranler, il tâche surtout de l'affermir par l'amour de ses sujets : bien loin de les irriter, il se rend populaire, moins à la vérité que son père, de crainte de s'attirer les reproches des mandarins ; mais beaucoup plus que les anciens empereurs chinois, afin d'adoucir au peuple le joug qu'une nouvelle domination lui a imposé.

Il permet donc, ou plutôt il tolère la superstition ; il honore certains bonzes du premier ordre qui se sont rendus recommandables dans les provinces ou à la cour ; il se fait même violence jusqu'à souffrir en son palais ceux que la princesse sa mère y avait attirés & établis. Mais s'il garde avec eux quelques mesures, il n'est point esclave de leurs sentiments. Il en connaît <sup>p2.186</sup> parfaitement le ridicule, & en plusieurs occasions il a traité de fables & d'extravagances ce qu'on avait

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

jusqu'alors observé comme des principes de religion. Il renvoie souvent ceux qui lui en parlent, aux missionnaires :

— Voyez, leur dit-il, ces Pères qui raisonnent si juste, je suis sûr qu'ils ne donneront pas dans vos idées.

Il dit un jour au père Verbiest son mathématicien :

— Pourquoi ne parlez-vous pas de Dieu comme nous ? On se révolterait moins contre votre religion. Vous l'appellez Tien-tchu, & nous l'appelons Chamti<sup>1</sup>. N'est-ce pas la même chose ? Faut-il abandonner un mot, parce que le peuple lui donne de fausses interprétations ?

— Seigneur, lui dit ce Père, je sais que Votre Majesté suit en cela l'ancienne doctrine de la Chine, mais plusieurs docteurs s'en sont éloignés : & si nous nous expliquions comme eux, ils si persuaderaient facilement que nous pensons aussi comme ils pensent. Mais si Votre Majesté veut par un édit public déclarer que <sup>p2.187</sup> ce terme de Chamti signifie en effet ce que les chrétiens entendent car celui de Tien-tchu, nous sommes prêts de nous servir également de l'un & de l'autre.

Il approuva le Père, mais la politique l'empêcha de suivre son conseil.

Quand la reine mère fut morte, ceux qui devaient prendre soin de l'enterrement, représentèrent à ce prince, que selon l'ancienne coutume il fallait abattre une partie des murailles de son palais, pour y faire passer le corps, parce que la famille royale serait exposée à beaucoup de malheurs, s'il passait par les portes ordinaires.

— Vous n'êtes pas raisonnables, leur dit-il, de vous entêter de ces chimères. Quelle folie de se persuader que ma bonne ou ma mauvaise fortune dépende du chemin que prendra ma mère pour aller au tombeau ! Mon malheur est de l'avoir perdue, & si après une aussi grande perte j'avais encore

---

<sup>1</sup> *Tien-tchu* veut dire, seigneur du ciel : & *Chamti* souverain empereur.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

quelque chose à craindre, ce serait de la déshonorer après sa mort par des obsèques superstitieuses, & par des cérémonies ridicules.

Quelque temps après plusieurs <sup>p2.188</sup> demoiselles suivantes, qui avaient servi l'impératrice durant sa vie, se vinrent jeter aux pieds de ce prince, & le prièrent en pleurant de souffrir qu'elles accompagnassent leur maîtresse en l'autre monde, où elle aurait sans doute besoin de leurs services

— J'y ai déjà pourvu, dit l'empereur, & vous pouvez sur ce point vous tenir en repos.

Cependant de peur que par un zèle barbare elles ne se donnassent la mort, il ordonna sur le champ qu'on leur coupât les cheveux, & qu'on les renfermât. Dès qu'elles sont rasées, elles s'imaginent être inutiles & hors d'état de servir les morts de qualité en l'autre monde.

On voit par ces exemples que l'empereur est bien éloigné de donner dans toutes ces extravagances populaires. Il honore Confucius comme le premier & le plus sage philosophe du monde ; il suit en beaucoup de choses la coutume, quand il juge qu'il y va de son intérêt ; il offre en certain temps de l'année des sacrifices dans les <sup>p2.189</sup> temples, selon l'ancienne pratique ; mais il assure que ce n'est qu'à l'honneur du Chamti, & qu'il n'y adore que le souverain empereur de l'univers. Voilà jusqu'où l'instruction des missionnaires l'a pu porter. Il croit un Dieu, mais la politique & les passions si opposées à l'esprit de Jésus-Christ, ne lui ont pas permis d'ouvrir les yeux sur les vérités de l'Évangile. Cette morale si sainte & si sévère arrête souvent les plus déterminés ; & nous voyons tous les jours des gens du monde, qui ont assez de grandeur d'âme pour mériter le nom de héros, & qui manquent quelquefois de courage, quand il faut remplir dignement celui de chrétien.

Cependant ce prince ne veut pas qu'on s' imagine que c'est par faiblesse qu'il rejette la religion. Il s'en expliqua un jour au père Verbiest en ces termes :

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

— Votre loi est dure, mais quelque violence qu'il soit nécessaire de se faire, je ne balancerais pas un moment à la suivre, si je la croyais véritable. Que si j'étais une fois chrétien, je prétendrais bien qu'en trois <sup>p2.190</sup> ans tout l'empire suivît mon exemple. Car enfin je suis le maître.

Ces sentiments nous donneraient lieu d'espérer quelque chose, si d'ailleurs nous n'étions persuadés que l'amour des plaisirs, & la crainte de donner occasion à quelque révolution dans l'empire, sont des obstacles presque invincibles à sa conversion.

Mais qui peut savoir les desseins de Dieu ? & qui a pénétré jusqu'à présent dans les mystères de ses conseils éternels ? Les cœurs des plus grands princes aussi bien que ceux des peuples ne sont-ils pas en sa main ? C'est de cette main toute puissante que nous devons tout espérer. Elle a déjà brisé une infinité d'idoles, & renversé plusieurs temples, elle a soumis au joug de la religion des vice-rois, des ministres d'État, des princes, & une impératrice. Plus la conversion de l'empereur demande de miracles, plus elle est digne de la puissance & de la bonté infinie du seigneur, qui n'est grand que parce qu'il opère de grandes choses. <sup>p2.191</sup> Ainsi, Monseigneur, pourvu que l'Europe continue à répandre dans la Chine de fervents missionnaires, nous pouvons croire que Dieu voudra bien enfin se servir de leur zèle pour achever ce grand ouvrage. Je suis avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ÉMINENCE

Le très humble & très obéissant serviteur, L. J.

@

## Lettre XI

à Monsieur Rouillé  
conseiller d'État ordinaire.

@

De l'établissement & du progrès de la religion chrétienne à la Chine.

Monsieur,

<sup>p2.192</sup> Le zèle ardent que vous avez toujours fait paraître pour l'établissement & le progrès de la religion chrétienne dans la Chine, me fait espérer que vous recevrez avec quelque plaisir la lettre, que je prends aujourd'hui la liberté de vous écrire. Vous y lirez non seulement ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire sur cette matière dans les différents entretiens dont il vous a plu de m'honorer, mais encore plusieurs autres remarques édifiantes & dignes <sup>p2.193</sup> par là de votre curiosité & de votre attention.

Vous aurez aussi sans doute, Monsieur, quelque consolation de voir que vos soins, vos prières, vos libéralités sont toujours accompagnées des bénédictions du Ciel ; & qu'en contribuant, comme vous faites, à la conversion de tant d'âmes, vous devenez même à l'extrémité du monde le père de plusieurs fidèles.

Que si malgré tout ce que je vous dirai, vous vous cachez encore à vous-même le bien que vous y opérez, car il est difficile de vous le faire sentir, vous reconnaîtrez du moins que les fervents missionnaires, qui travaillent depuis plus d'un siècle dans ce vaste champ de l'Évangile, ne sont pas tout à fait indignes de le cultiver, & que les fruits qu'ils en recueillent doivent animer toute l'Europe à consommer ce grand ouvrage qu'on a par leur moyen si heureusement commencé.

Parmi les objections que l'empereur de la Chine nous a faites au sujet de la <sup>p2.194</sup> religion chrétienne, celle-ci n'a pas été l'une des plus faibles.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

— Si la connaissance de Jésus-Christ, a-t-il dit quelquefois, est nécessaire au salut ; & que d'ailleurs Dieu nous ait voulu sincèrement sauver ; comment nous a-t-il laissé si longtemps dans l'erreur ? Il y a plus de seize siècles que votre religion, l'unique voie qu'aient les hommes pour aller au Ciel, est établie dans le monde ; nous n'en savons rien ici. La Chine est-elle si peu de chose qu'elle ne mérite pas qu'on pense à elle, tandis que tant de barbares sont éclairés ?

Les missionnaires ont répondu très solidement à cette difficulté, & même d'une manière si plausible que ce prince en a paru content. Je ne vous dirai pas, Monsieur, leurs réponses ; vous voyez là-dessus tout ce que nous en avons pu penser. Mais peut-être que vous ne serez pas fâché d'apprendre que la Chine n'a pas été si abandonnée qu'elle s'imagine. Nous ne savons pas tout ce qui s'est passé dans ce nouveau monde, depuis la mort de <sup>p2.195</sup> Jésus-Christ ; car les Chinois dans leur histoire ne parlent presque que de ce qui regarde le gouvernement politique. La providence divine est néanmoins assez justifiée, quand elle n'aurait fait pour leur conversion que ce qui est venu à notre connaissance.

On ne doute point que saint Thomas n'ait prêché la foi dans les Indes, & il est certain qu'en ce temps-là les Indiens connaissaient parfaitement la Chine, à qui ils payaient presque tous quelque tribut. Il est donc très probable que cet apôtre, à qui ce nouveau monde avait été confié, n'en aura pas négligé la plus belle partie, aussi distinguée pour lors dans l'Orient, que l'Italie dans l'Europe au temps que l'empire romain y était le plus florissant. Ainsi peut-être qu'il s'y sera transporté lui-même, ou du moins qu'il y aura envoyé quelques-uns de ses disciples.

Cette conjecture, qui pourrait servir de preuve par elle-même, est devenue beaucoup plus forte, depuis qu'on a fait réflexion à ce que l'histoire <sup>p2.196</sup> chinoise rapporte de ce temps-là. Elle dit qu'un homme entra dans la Chine, & y prêcha une doctrine céleste. Ce n'était pas, ajoute-t-elle, un homme ordinaire ; sa vie, ses miracles, & ses vertus le

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

faisaient admirer de tout le monde. De plus on lit dans un ancien bréviaire chaldaïque de l'Église de Malabar ces paroles, qui sont dans l'office même de saint Thomas. *C'est par le moyen de saint Thomas que les Chinois & les Éthiopiens ont été convertis, & ont connu la vérité.* Et dans un autre endroit, *c'est par saint Thomas, c'est-à-dire, par la prédication de saint Thomas, que le royaume des cieux a pénétré dans l'empire de la Chine.* Et dans une antienne on lit encore ce qui suit : *Les Indes, la Chine, la Perse, &c. offrent en mémoire de saint Thomas l'adoration qui est due à votre saint nom.* Nous ne savons pas les conversions qu'il y opéra, ni combien de temps la religion y fleurit, mais il est du moins certain que si elle ne s'y est pas conservée jusqu'à présent, les Chinois s'en doivent prendre <sup>p2.197</sup> à eux-mêmes, puisque par une négligence criminelle & un endurcissement volontaire ils ont si facilement rejeté le don de Dieu.

Ce n'a pas été la seule fois que notre Seigneur les a visités. Longtemps après, c'est-à-dire au septième siècle, un patriarche catholique des Indes leur envoya des missionnaires qui y prêchèrent la religion avec beaucoup de succès. Quoique leur histoire en ait touché quelque chose, ç'a été néanmoins en si peu de mots & d'une manière si obscure, que jamais nous n'aurions eu la consolation d'en être bien instruits, sans l'accident qui arriva il y a quelques années, & dont la providence voulut se servir pour affermir plus solidement la foi dans ce grand empire.

L'an 1625 des maçons en fouissant la terre dans la province de Chensi, auprès de Signanfou qui en est la capitale, trouvèrent une longue table de marbre, qui autrefois avait été élevée en forme de monument, selon la <sup>p2.198</sup> coutume de la Chine, & que le temps avait ensevelie dans les ruines de quelque bâtiment, ou dans la terre même, sans qu'on s'en fût aperçu.

Cette pierre, qui avait dix pieds de long sur cinq de large, fut soigneusement examinée, d'autant plus qu'on y trouva dans la partie supérieure une grande croix bien gravée, & plus bas un long discours en caractères chinois avec quelques autres lettres étrangères &

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

inconnues aux gens du pays ; c'étaient des lettres syriaques. L'empereur en fut averti, il s'en fit donner une copie & il a ordonné depuis qu'on conservât avec soin ce monument dans une pagode <sup>1</sup>, où il est encore à présent à un quart de lieue de la ville de Signanfou. Voici en abrégé ce qu'il contient.

« Il y a un premier principe, intelligent & spirituel, qui de rien a créé toutes choses, & qui est une substance en trois personnes. En produisant l'homme il lui donna la justice originelle, il le fit roi de l'univers, & <sup>p2.199</sup> maître de ses passions ; mais le démon le fit succomber à la tentation, corrompit son esprit, & troubla la paix intérieure de son cœur. De là sont venus tous les maux qui accablent le genre humain & les sectes différentes qui nous partagent.

Les hommes qui depuis ce fatal moment ont toujours marché dans les ténèbres, n'auraient jamais trouvé la voie de la vérité, si l'une de ces divines personnes n'eût caché sa divinité sous la forme de l'homme. C'est cet homme que nous nommons le Messie. Un ange annonça sa venue, & il naquit quelque temps après d'une vierge en Judée. Cette naissance miraculeuse fut marquée par une nouvelle étoile. Quelques rois qui la reconnurent vinrent offrir des présents à ce divin enfant, afin que la loi & les prédictions des 24 Prophètes s'accomplissent.

Il gouverna le monde par l'institution d'une loi céleste, spirituelle & très simple. Il établit huit <sup>p2.200</sup> béatitudes. Il tâcha de détromper les hommes de l'estime qu'ils avaient pour les biens de la terre, en leur inspirant l'amour des biens éternels. Il découvrit la beauté des trois vertus principales. Il ouvrit le Ciel aux justes, & il y monta lui-même en plein jour, laissant sur la terre vingt-sept tomes de sa doctrine, propres à convertir le monde. Il institua le baptême pour laver les

---

<sup>1</sup> Temple des faux-dieux.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

péchés, & se servit de la croix pour sauver tous les hommes sans en excepter personne.

Ses ministres laissent croître leur barbe, & se font une couronne à la tête. Ils ne se servent point de valets, mais ils se font égaux à tous, soit qu'ils se trouvent abattus par l'adversité, ou que la prospérité les élève. Au lieu d'amasser des richesses, ils partagent volontiers avec les autres le peu qu'ils possèdent. Ils jeûnent & pour se mortifier & pour garder la loi. Ils respectent leurs supérieurs. Ils estiment les gens de bien. Ils prient chaque jour sept fois pour <sup>p2.201</sup> les morts & pour les vivants. Ils offrent toutes les semaines le sacrifice, afin d'effacer leurs péchés & de purifier leur cœur.

Les rois qui ne suivent pas les maximes de cette sainte loi, ne sauraient, quelque chose qu'ils fassent, se rendre recommandables parmi les hommes. Sous le règne de Tai-tçoum, prince très sage & très estimé, Olopoüen parti de Judée, après avoir couru de grands dangers sur mer & sur terre, arriva enfin à la Chine l'an de notre seigneur 636. L'empereur qui en fut averti envoya son colao au devant de lui jusqu'aux faubourgs de la ville impériale, avec ordre de le conduire au palais. Quand il y fut on examina sa loi, dont la vérité fut reconnue ; de sorte que l'empereur fit en sa faveur l'édit suivant :

La véritable loi n'est attachée à aucun nom particulier, & les Saints ne se fixent pas dans un lieu ; ils parcourent le monde, afin d'être utiles <sup>p2.202</sup> à tous. Un homme de Judée, d'une vertu singulière, est venu à notre cour : nous avons examiné sa doctrine avec beaucoup de soin, & nous l'avons trouvée admirable, sans aucun faste, & fondée sur l'opinion qui suppose la création du monde. Cette loi enseigne la voie du salut, & ne peut être que très utile à nos sujets. Ainsi je juge qu'il est bon de la leur faire connaître. Ensuite il commanda

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

qu'on bâtit une église, & il nomma vingt & une personnes pour avoir soin de la desservir.

Le fils de Tai-tçoum, nommé Kao, lui succéda l'an 651, & s'appliqua à faire fleurir la religion que son père avait reçue. Il fit de grands honneurs à l'évêque Olopoüen, & bâtit dans toutes les provinces des temples au vrai Dieu. De sorte que les bonzes quelques années après, alarmés du progrès que le christianisme avait fait, tâchèrent par toutes sortes de moyens d'en arrêter le cours. p2.203

La persécution fut grande, & le nombre des fidèles commençait à diminuer, quand notre Seigneur suscita deux personnes extrêmement zélées, qui défendirent la foi avec tant d'ardeur, qu'elle reprit en peu de temps son premier éclat. L'empereur de son côté contribua de plus en plus à l'affermir ; jusque-là qu'il ordonna aux cinq rois d'aller à l'église, de se prosterner devant les autels, & d'en élever en plusieurs villes en l'honneur du Dieu des chrétiens. Ainsi la colonne ébranlée par les efforts des bonzes devint plus solide & mieux établie que jamais.

Cependant le prince continua de donner des marques de sa piété ; il fit porter les tableaux de ses prédécesseurs à l'église ; il offrit lui-même sur les autels cent pièces de soie ; il honora extraordinairement un missionnaire Ki-ho, qui était nouvellement arrivé de la Judée, & durant tout le cours de sa vie il n'oublia rien p2.204 de ce qui pouvait contribuer à étendre la foi dans ses États. Venmin qui lui succéda l'an 757 hérita de sa vertu aussi bien que de l'empire. Il bâtit cinq églises. Ses autres grandes qualités aussi bien que l'amour de la religion, l'ont rendu célèbre.

Les empereurs suivants ont encore affermi le christianisme par leurs édits & par leurs exemples. Il y en a pour qui nous prions sans crainte. Ils étaient humbles, pacifiques ; ils supportaient les défauts de leur prochain ; ils faisaient du

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

bien à tout le monde. Voilà le véritable caractère du chrétien, & c'est par cette voie que la paix & l'abondance entrent dans les plus grands États.

D'autres ont pratiqué les œuvres de la charité la plus fervente. L'empereur So-tçoum a fait des offrandes aux autels, & bâti des églises ; outre cela il assemblait tous les ans les prêtres de quatre églises, qu'il servait lui-même avec respect durant quarante jours ; il donnait à manger <sup>p2.205</sup> aux pauvres, il revêtait ceux qui étaient nus, il guérissait les malades, il ensevelissait les morts. C'est pour conserver la mémoire de ces grandes actions, & pour faire connaître à la postérité l'état présent de la religion chrétienne, que nous élevons ce monument l'an 782.

Voilà, Monsieur, un fidèle abrégé de ce qu'il y a de plus considérable en ce fameux reste de l'antiquité chinoise. Les bonzes, qui le gardent dans un de leurs temples auprès de Signanfou, ont élevé vis-à-vis, une longue table de marbre semblable à celle-ci, avec un éloge des divinités du pays, pour diminuer en quelque façon la gloire que la religion chrétienne y a reçue. La chronique de la Chine confirme par la suite de ses empereurs ce que ce discours nous en dit ; mais il me semble qu'on y exagère beaucoup les vertus des princes, dont plusieurs paraissent dans l'histoire presque aussi portés à favoriser le paganisme que la religion chrétienne. Quoiqu'il en soit, on <sup>p2.206</sup> voit par ce témoignage que la foi y a été prêchée, & reçue d'un grand nombre de personnes. Elle y a fleuri du moins durant cent quarante-six ans, & peut-être même qu'elle s'y conserva beaucoup plus longtemps, on ne sait pas combien ; la mémoire en fut abolie dans la suite ; & quand les nouveaux missionnaires de notre Compagnie y entrèrent, ils n'y en trouvèrent plus aucun vestige.

Ce fut l'an 1552 que saint Xavier s'y présenta dans l'espérance d'ajouter cette nouvelle conquête au royaume de Jésus-Christ. Il semblait que ce grand homme n'eût fait encore dans les Indes qu'un essai, & si je l'ose dire, un apprentissage de ce grand zèle qu'il voulait consommer dans la Chine. Et certes Moïse ne désira jamais avec plus d'ardeur

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

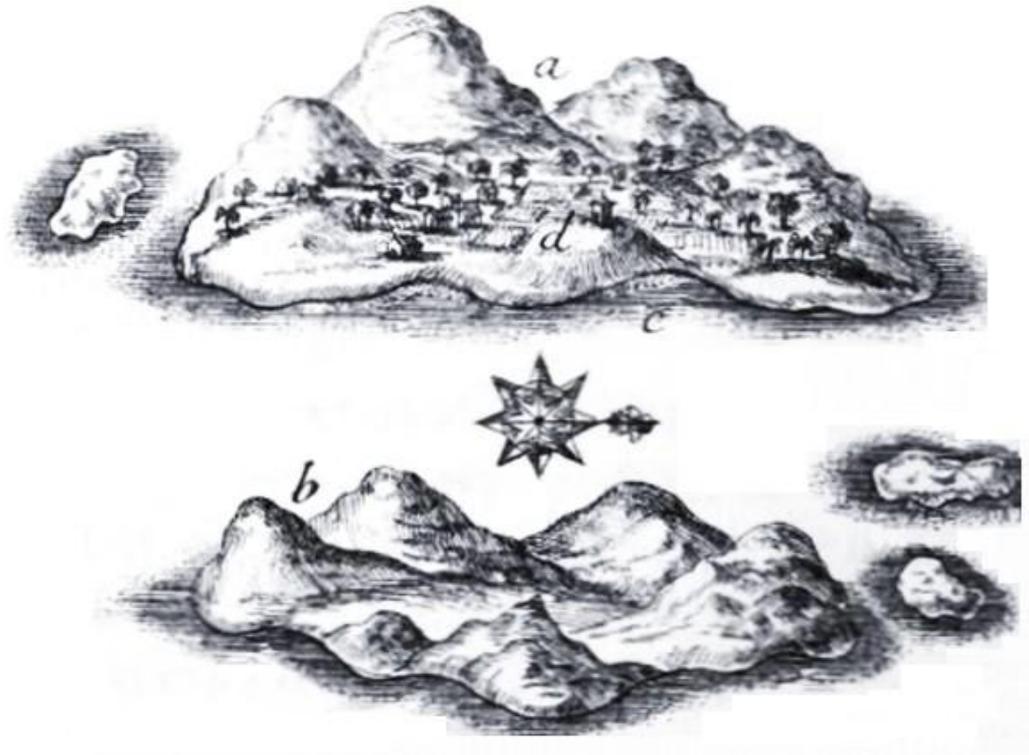
d'entrer dans la terre promise, pour y recueillir avec son peuple des richesses temporelles, que cet apôtre souhaita de porter dans ce nouveau monde les trésors de l'Évangile. L'un & l'autre mourut par l'ordre de <sup>p2.207</sup> la Providence, dans un temps auquel de longs voyages, & des peines infinies semblaient leur répondre du succès de leur entreprise.

L'Écriture nous dit que la mort de Moïse fut une punition de son peu de foi : il semble que celle de saint Xavier fut une récompense de la sienne. Dieu voulait en effet récompenser son zèle, ses travaux, sa charité ; & pour le faire plutôt jouir de la gloire qu'il avait procurée à tant de nations, suspendre encore pour quelque temps ce torrent de grâces qu'il préparait dès lors à l'empire de la Chine. Ce fut dans l'île de San-cham, ou comme on l'appelle en France, de Sanciam, dépendante de la province de Canton, qu'il mourut ; on sait qu'il demeura enterré durant plusieurs mois, que Dieu le préserva de la corruption ordinaire, & qu'il fut ensuite transporté à Goa, où on l'honore depuis ce temps-là comme le protecteur de la ville, & comme l'apôtre de l'Orient.

Le seul attouchement de son corps <sup>p2.208</sup> consacra le lieu de sa sépulture. Cette île devint non seulement un lieu célèbre, mais encore une terre sainte. Les gentils même l'honorèrent, & y ont encore recours comme à un asile assuré. Cependant comme les pirates infestaient cette côte, & qu'on n'osait plus y aborder, le lieu de ce sacré tombeau devint peu à peu inconnu aux Européens ; & c'est depuis peu que par un accident particulier on l'a nouvellement découvert.

L'an 1688 un vaisseau portugais, qui venait de Goa, & qui portait le gouverneur de Macao, ayant été surpris d'un coup de vent, fut obligé malgré qu'il en eût, d'y relâcher. On jeta l'ancre entre les deux îles de Sanciam & de Lampacao, qui font en cet endroit une espèce de port. Les vents contraires ayant continué durant huit jours donnèrent occasion au père Caroccio jésuite, qui était dans le vaisseau, de contenter sa dévotion. Il descendit à terre, & malgré le danger, il résolut de chercher le tombeau du saint. Il fut <sup>p2.209</sup> suivi du pilote & de la plupart des matelots qui parcoururent avec lui toute l'île, mais inutilement.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine



**a. Ile de Sanciam. — b. Lampacao. — c. Le port. — d. Tombeau de saint Xavier.**

Enfin un Chinois habitant du lieu se doutant de ce qu'ils cherchaient avec tant d'ardeur, se fit leur guide, & les mena dans un endroit que tous les habitants révéraient, & où il commença lui-même à donner des marques de sa piété. Le Père qui ne l'entendait point, après avoir cherché quelque vestige du tombeau, trouva enfin une pierre longue de cinq coudées & large de trois, sur laquelle on avait gravé ces paroles en latin, en portugais, en chinois & en japonais : *C'est ici que Xavier homme vraiment apostolique a été enseveli.* Pour lors ils se jetèrent tous à genoux, & ils baisèrent avec dévotion cette terre, que les larmes & les derniers soupirs d'un apôtre mourant avaient sanctifiée. Les habitants du lieu, qui accoururent, suivirent l'exemple des Portugais : les Anglais même, car un de leurs vaisseaux avait mouillé au même endroit, y vinrent honorer le <sup>p2.210</sup> saint, prièrent longtemps à genoux devant son tombeau. Le père Caroccio, quelque temps après, y dit la messe en cérémonie, durant que les deux vaisseaux anglais & portugais faisaient des décharges continuelles de leur artillerie, & donnaient des marques de la joie commune.

Enfin, pour conserver la mémoire de ce saint lieu, on résolut de bâtir

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

une bonne muraille en carré tout autour du sépulcre, & de creuser un fossé pour la défendre des ravines d'eau. Au milieu de ces quatre murailles on éleva la pierre qu'on avait trouvé renversée, & on y bâtit un autel pour marque de l'auguste sacrifice qu'on y avait célébré, & pour servir à le célébrer encore une fois, si le hasard ou la dévotion y conduisait les ministres de Jésus-Christ. Les gens du pays travaillèrent eux-mêmes à ce petit ouvrage, & ne montrèrent pas moins de zèle pour l'honneur du saint que les Chrétiens.

p2.211 Au reste ce lieu est de lui-même fort agréable. On y voit une petite plaine, qui s'étend au pied d'une colline couverte d'un côté de bois, & ornée de l'autre, de plusieurs jardins qu'on y cultive ; un ruisseau d'eau claire qui y serpente, rend la terre extrêmement fertile. L'île n'est pas déserte, comme quelques-uns l'ont écrit, elle a dix-sept villages. Le terroir en est cultivé jusques sur les montagnes, & les habitants, non seulement ne manquent de rien pour la vie, mais ils font même de ce qui croît dans leur pays assez de commerce au-dehors, pour être ordinairement dans l'abondance.

Vous me pardonneriez bien, Monsieur, cette petite digression que j'ai faite à l'occasion de saint François Xavier. Un missionnaire ne peut en parler sans être naturellement porté à s'étendre sur tout ce qui touche ce grand homme. C'est lui qui a solidement établi presque toutes les missions des Indes, & qui, les dernières années de sa vie, anima ses frères au grand dessein de la conversion de la Chine. Son zèle p2.212 passa en effet dans leurs esprits & dans leurs cœurs ; & quoique l'entreprise parût impossible à tout autre qu'à Xavier, les pères Roger, Pasio & Ricci, tous trois Italiens, résolurent de donner tous leurs soins &, s'il était nécessaire, tout leur sang à ce grand ouvrage.

Ils ne se rebutèrent point dans les difficultés que le démon fit naître. Ils entrèrent les uns après les autres dans les provinces méridionales. La nouveauté de leur doctrine leur attira des auditeurs, & la sainteté de leur vie prévint dès lors tout le monde en leur faveur. Au commencement on les écouta avec plaisir, & dans la suite avec admiration. Le père Ricci surtout se distingua par son zèle & par sa

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

capacité. Car il était solidement instruit des coutumes, de la religion, des lois & des cérémonies du pays, qu'il avait longtemps auparavant étudié à Macao. Il parlait bien la langue, il entendait parfaitement leurs caractères ; cela joint à des mœurs infiniment réglées, <sup>p2.213</sup> à un naturel doux, aisé, complaisant, à un certain air insinuant qui lui était propre, & dont on avait de la peine à se défendre, mais surtout à cette ardeur que l'Esprit saint a coutume d'inspirer aux ouvriers évangéliques ; tout cela, dis-je, lui acquit en peu de temps la réputation d'un grand homme & d'un apôtre.

Ce n'est pas qu'il ne trouvât des obstacles à l'œuvre de Dieu. Le démon renversa ses desseins plus d'une fois. Il eut à combattre la superstition du peuple, la jalousie des bonzes, la mauvaise humeur des mandarins ; tout s'opposa aux établissements qu'il voulut faire. Mais il ne se rebuta jamais, & Dieu lui donna le don de persévérance, vertu si difficile à conserver, & néanmoins si nécessaire dans ces commencements, qui sont toujours traversés, & que les mieux intentionnés abandonnent quelquefois, faute d'un succès présent qui les fortifie dans leur entreprise.

Le père Ricci après plusieurs années de stérilité, eut enfin la consolation de <sup>p2.214</sup> voir fructifier l'Évangile. Il se fit des conversions éclatantes dans les provinces. Les mandarins eux-mêmes ouvrirent les yeux à la lumière de notre sainte foi, que ce servent missionnaire porta jusques dans la cour. L'empereur Vanli, qui régnait pour lors, l'y reçut avec beaucoup de marques de bienveillance ; & parmi diverses curiosités d'Europe que le Père lui présenta, il fut si touché de quelques tableaux du Sauveur, & de la sainte Vierge, qu'il les fit placer dans un lieu élevé de son palais, pour y être honorés.

Cet accueil favorable du souverain lui attira les bonnes grâces des principaux seigneurs de la cour ; & malgré la résistance de quelques magistrats, qui selon la coutume ne pouvaient s'accommoder d'un étranger, il ne laissa pas d'acheter une maison, & de faire à Peking un établissement qui a dans la suite été l'appui de toutes les missions de l'empire.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

C'est par cette voie, sans laquelle il est presque impossible de se soutenir, <sup>p2.215</sup> que la religion fut connue, estimée, & prêchée avec succès par les nouveaux missionnaires, qui profitèrent des premiers travaux du père Ricci. La cour & les provinces retentirent de ce nom adorable, que les Juifs n'osaient autrefois par respect prononcer devant leurs prosélytes, & que les Chinois nouvellement convertis annonçaient eux-mêmes à leurs compatriotes avec un respect encore plus grand. Car le petit nombre d'ouvriers européens donna lieu à plusieurs mandarins de prêcher la foi ; & il s'en trouva qui par leur zèle & par leur capacité n'avancèrent pas moins les affaires de la religion que les plus fervents missionnaires.

Il est vrai que ces succès furent quelque temps après interrompus, car c'est le caractère de la vérité de se faire des ennemis, & le sort de la religion chrétienne d'être toujours persécutée. La Providence, qui voulait éprouver la fidélité de ces premiers chrétiens, & ranimer le zèle de leurs pasteurs, <sup>p2.216</sup> permit que les prêtres des idoles s'opposassent à la prédication de l'Évangile. De sorte qu'il s'en fallut peu que la cabale de quelques bonzes, appuyés de plusieurs mandarins, ne renversât en un moment par la chute du père Ricci, l'ouvrage de plusieurs années.

Mais le plus grand danger que courut ce saint homme avec toute sa mission vint de ses propres frères, je veux dire des chrétiens européens. Quelques Portugais de Macao animés contre les jésuites résolurent de les perdre dans la Chine, quoiqu'il en dût coûter à la religion. Ils ne pouvaient ignorer les saintes intentions de ces Pères, cependant ils les accusèrent comme des espions, qui sous prétexte de prêcher l'Évangile, tramaient secrètement une conjuration, & avaient dessein de s'emparer de la Chine par le moyen des Japonais, des Hollandais, & des chrétiens du pays.

On sera sans doute étonné de l'emportement de ces faux frères, qui tout engagés qu'ils étaient par leur foi à <sup>p2.217</sup> donner leur sang pour soutenir l'œuvre de Dieu, s'étaient déterminés à le détruire par des calomnies si atroces. Mais il n'y a point de crime que la passion ne

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

colore ; & un esprit aveuglé par la vengeance ou par l'intérêt se croit ordinairement tout permis.

Cette ridicule fable expliquée avec chaleur & appuyée de certaines circonstances capables d'imposer, trouva aisément créance dans l'esprit des Chinois, soupçonneux à l'excès & persuadés par une longue expérience, que les moindres révoltes entraînent souvent dans la suite la ruine des plus puissants États.

La persécution devint cruelle, les chrétiens faibles furent scandalisés, & abandonnèrent la foi. Le père Martinez pris, emprisonné, bâtonné, mourut enfin dans les tourments : & si cette nouvelle eût pénétré jusqu'à la cour, il y a bien de l'apparence qu'elle aurait causé la perte entière de la religion. Mais notre Seigneur arrêta le mal en sa source, & rendit par le moyen d'un <sup>p2.218</sup> mandarin ami particulier du père Ricci la tranquillité aux missions & la liberté aux ouvriers évangéliques.

Ce fut après avoir surmonté beaucoup d'obstacles de cette nature, & prêché la foi à un peuple infini, que ce fervent missionnaire mourut. Les païens le regardèrent comme le plus sage & le plus habile homme de son siècle, les chrétiens l'aimèrent comme leur père, & les prédicateurs de l'Évangile se formaient sur lui comme sur un parfait modèle. Il eut le plaisir de mourir au milieu d'une abondante moisson ; mais il ne pouvait se consoler de ce qu'il y avait si peu d'ouvriers pour la recueillir. Aussi ne recommanda-t-il rien tant à ses frères, qui l'assistaient en sa dernière maladie, que de recevoir avec un cœur plein de douceur, ceux qui viendraient partager leurs travaux.

— S'ils trouvent, leur dit-il, en arrivant des croix parmi les ennemis du nom chrétien, adoucissez-en l'amertume par les démonstrations de l'amitié la plus tendre, & de la plus ardente charité.

<sup>p2.219</sup> Les Églises de la Chine, dont il était la plus ferme colonne, furent ébranlées par sa chute ; car quoique les années suivantes l'empereur parût encore favorable à la religion, néanmoins en 1615 il

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

s'éleva contre elle la plus cruelle tempête qu'elle eût encore soufferte. Ce fut un des principaux mandarins de Nankin, qui la fit naître. On attaqua principalement les pasteurs, afin de dissiper plus aisément le troupeau. Les uns furent cruellement battus, les autres exilés, presque tous emprisonnés & conduits ensuite à Macao, après avoir eu l'honneur de souffrir mille opprobres pour l'amour de Jésus-Christ.

L'orage continua près de six ans ; mais enfin le persécuteur ayant lui-même été accusé, fut par un coup de la Providence privé de ses charges & de la vie. Sa mort fit respirer les chrétiens, qui dans la suite se multiplièrent plus que jamais par les travaux d'un grand nombre de missionnaires. Ce <sup>p2.220</sup> fut en ce temps <sup>1</sup> que les RR. Pères de saint Dominique se joignirent à nous ; & plusieurs d'eux travaillent encore aujourd'hui dans la Chine avec beaucoup de zèle & d'édification.

Le père Adam Schaal, Allemand de nation qui parut à la cour, donna un nouvel éclat au christianisme renaissant. Il se servit des mathématiques, qu'il entendait parfaitement, pour entrer dans l'esprit de l'empereur, & il fut en peu de temps si avant dans ses bonnes grâces, qu'il crut pouvoir tout entreprendre pour l'établissement solide de la religion. Il commençait de se servir de sa faveur avec succès, quand une révolution renversa avec l'empire de si belles espérances.

Ce grand État, qui paraissait inébranlable par sa puissance, éprouva alors qu'il n'y a rien de constant en ce monde. Quelques voleurs assemblés formèrent en peu de temps des armées considérables par la foule des mécontents qui se joignirent à eux ; ils <sup>p2.221</sup> brûlèrent des villes, & pillèrent des provinces entières. La Chine changea tout d'un coup de face, & de l'empire le plus florissant, elle devint le théâtre de la plus sanglante guerre. Jamais on ne vit tant de meurtres & d'inhumanités. L'empereur lui-même surpris dans Peking s'étrangla, de crainte de tomber entre les mains du victorieux. L'usurpateur fut bientôt après chassé du trône par les Tartares qui s'en emparèrent. Les princes du sang, qui s'étaient en différents endroits déclarés

---

<sup>1</sup> L'an 1631.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

empereurs, furent vaincus ou mis à mort. Pour lors tous les mandarins se déclarèrent, les uns pour le Tartare, les autres pour la liberté : & plusieurs entreprirent des guerres particulières dans l'espérance de profiter du désordre universel.

Parmi ces derniers il y eut des monstres plutôt que des hommes, qui s'étant abandonnés à tout ce que la barbarie & la cruauté peuvent inspirer de plus féroce, firent un tombeau des provinces entières, & y versèrent plus de <sup>p2.222</sup> sang pour satisfaire leur brutalité que le plus ambitieux prince du monde n'en eût voulu répandre pour la conquête d'un empire.

La religion, qui gémissait parmi tant de troubles, ne laissa pas d'être consolée par des conversions éclatantes ; une impératrice avec son fils reçut le baptême ; mais à peine l'un & l'autre eurent-ils le temps de survivre à leur foi, du fruit de laquelle ils ne purent jouir qu'en l'autre monde. Enfin le Tartare par sa valeur & par une conduite digne de la politique des anciens Romains, se rendit le maître, & obligea en peu d'années toutes les provinces à recevoir le joug étranger.

Ce fut pour lors que nous crûmes tout perdu pour la religion ; mais Dieu, qui n'a pas besoin de l'appui des hommes, quand il veut lui-même soutenir son ouvrage, inspira tout à coup au nouveau roi plus d'affection pour le christianisme, qu'on n'eût osé en espérer des empereurs chinois.

Non seulement ce prince ôta aux <sup>p2.223</sup> mahométans la direction des mathématiques, dont ils étaient en possession depuis 300 ans, & la donna au père Adam ; mais par un privilège spécial il permit à ce Père de s'adresser uniquement à lui pour tout ce qui concernait les missionnaires, sans passer par les formalités des tribunaux, qui étaient peu favorables aux étrangers. Cette grâce extraordinaire jointe à plusieurs autres releva le courage des chrétiens, & donna la liberté aux païens d'embrasser la vérité. Plusieurs personnes de la première qualité demandèrent à Peking le baptême ; les provinces suivirent l'exemple de

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

la cour, & la moisson devint si grande que les ouvriers ne suffisaient pas pour la recueillir.

Ceux qui y furent employés travaillèrent avec un zèle dont nous ressentons encore aujourd'hui les effets. Il s'y trouva des gens rares en vertu, en prudence, en capacité, que Dieu avait formés durant le trouble des guerres civiles, & que l'esprit du seigneur tira du cahot, comme autant d'astres, pour <sup>p2.224</sup> répandre la lumière de l'Évangile dans les parties les plus reculées de ce vaste empire, accompagnant même leur prédication de signes & de miracles.

Parmi ces hommes extraordinaires, le père Faber, Français de nation, fut un de ceux qui se distingua le plus. J'ai eu le bonheur de demeurer durant quelque temps dans la province qui lui était tombée en partage, & j'y ai encore trouvé après tant d'années les précieux restes, qui sont des suites ordinaires de la sainteté. Ceux qui ont été témoins de ses actions racontent à leurs enfants les prodiges qu'il a opérés pour les confirmer dans la foi ; & quoiqu'on ne soit pas obligé de croire tout ce qu'ils en rapportent, on ne peut néanmoins disconvenir que Dieu n'ait en beaucoup d'occasions, concouru extraordinairement aux grandes choses qu'il a entreprises pour sa gloire.

La manière dont il fonda la mission de Ham-tchoum, ville du premier ordre dans le Chensi, éloignée de la capitale de douze journées de chemin, <sup>p2.225</sup> mérite bien d'être connue. Un mandarin l'y avait invité, & le peu de chrétiens qu'il y trouva, fit qu'il s'appliqua avec plus d'ardeur à en augmenter le nombre. Dieu lui en fournit un moyen auquel il ne s'attendait pas. Un de ces gros bourgs, qui valent à la Chine des villes entières, était pour lors infecté par une multitude prodigieuse de sauterelles qui mangeaient les feuilles des arbres, & rongeaient les herbes jusqu'à la racine.

Les habitants après plusieurs efforts inutiles s'avisèrent de s'adresser au père Faber, dont la réputation était déjà partout répandue. Le Père prit de là occasion de leur expliquer les principaux mystères de la foi, & il ajouta que s'ils voulaient s'y soumettre, non

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

seulement Dieu les délivrerait de ce fléau, mais qu'il leur donnerait encore des biens infinis & une éternité bienheureuse. Ils s'y engagèrent volontiers & le Père pour tenir sa parole marcha dans les chemins en cérémonie avec l'étole & le surplis ; il jeta partout de <sup>p2.226</sup> l'eau bénite, accompagnant cette action des prières de l'Église, & surtout d'une vive foi. Dieu écouta la voix de son serviteur, & dès le lendemain tous les insectes disparurent.

Mais ce peuple uniquement attaché aux biens de la terre, négligea les conseils du missionnaire dès qu'il se vit en sûreté. Il en fut sur le champ puni, & le mal devint encore plus grand qu'auparavant ; de sorte que la campagne fut en peu de jours couverte d'une infinité de sauterelles. Alors ils s'accusèrent mutuellement les uns les autres de leur mauvaise foi ; ils accoururent en foule à la maison du Père, & après s'être jetés à ses pieds :

— Nous ne nous lèverons point, dirent-ils, mon Père, que vous ne nous ayez pardonnés. Nous avouons notre faute, mais nous protestons que si vous nous délivrez une seconde fois du malheur dont le Ciel nous menace, tout le bourg reconnaîtra sur le champ votre Dieu, qui seul peut faire de si grands miracles.

Le Père pour augmenter leur foi se <sup>p2.227</sup> fit longtemps prier. Enfin inspiré comme la première fois, il fit sa prière, & jeta de l'eau bénite dans les champs, qui dès le lendemain se trouvèrent sans insectes. Alors tout le bourg persuadé de la vérité, suivit l'esprit de Dieu ; ils furent tous instruits, & fondèrent une église, qui, quoique abandonnée depuis plusieurs années, passe encore pour la plus fervente de toutes les missions de la Chine.

On raconte de ce même Père qu'il a quelquefois été transporté en l'air au travers des rivières, qu'on l'a vu en extase, qu'il a prédit sa mort, & plusieurs autres merveilles de cette nature ; mais la plus grande de toutes a sans doute été l'exercice continuel des vertus apostoliques, d'une humilité profonde, d'une mortification affreuse,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

d'une patience à l'épreuve de toutes les injures, d'une charité ardente, & d'une tendre dévotion à la Mère de Dieu qu'il a pratiquées jusqu'à la mort avec l'édification, & je puis dire avec l'admiration même des idolâtres.

p2.228 Tandis que le christianisme jetait de profondes racines dans les provinces, il devenait tous les jours plus florissant à Pekin ; l'empereur lui-même n'en paraissait pas éloigné ; il venait souvent à notre église, & il y adorait la majesté divine avec un respect qui eût été louable dans un chrétien. On voit encore des écrits de sa propre main, par lesquels il reconnaît la beauté & la pureté de notre sainte loi ; mais le cœur attaché aux plaisirs des sens ne suivait pas les lumières de l'esprit ; & quand le père Adam le pressait :

— Vous avez raison, lui répondait-il, mais au fond, comment voulez-vous qu'on puisse pratiquer toutes ces maximes ? Retranchez-en deux ou trois des plus difficiles, & peut-être qu'ensuite on pourra s'accommoder du reste.

C'est ainsi que ce jeune prince partagé entre la grâce & ses passions, s'imaginait qu'on pouvait favoriser la nature aux dépens de la religion ; mais le Père lui fit comprendre que nous n'en étions que les ministres & non pas les auteurs.

— Cependant p2.229 Seigneur, lui dit-il un jour, quoique nous proposons au monde corrompu une morale qui passe ses forces naturelles, & des mystères qui sont au-dessus de sa raison, nous ne désespérons pas pour cela de faire recevoir notre doctrine ; parce que c'est par l'ordre de celui qui peut éclairer la raison la plus obscurcie, & fortifier la nature la plus faible.

Ces difficultés, que l'empereur regardait comme insurmontables, ne lui ôtèrent pas néanmoins l'affection qu'il avait pour le père Adam. Il l'appelait toujours son Père, il avait mis en lui toute sa confiance : en deux ans il le fut voir jusqu'à vingt-fois ; il lui permit de bâtir deux églises à Pekin ; il voulut même qu'on réparât celles que la persécution

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

avait renversées dans les provinces ; enfin il lui accordait tout ce qui pouvait contribuer quelque chose au solide établissement de la foi, laquelle aurait fait sans doute des progrès infinis, si une violente passion n'eût enfin changé l'esprit de ce <sup>p2.230</sup> prince, & ne nous l'eût ravi dans un temps auquel nous avons le plus besoin de sa protection : car on peut dire qu'il mourut de douleur causée par la perte d'une concubine. Cette femme, qu'il avait enlevée à son mari, lui inspira enfin le culte des faux dieux, mais dans un tel excès qu'il n'était plus reconnaissable sur le point de la religion. Ce fut en ce temps qu'il tomba malade, entêté des bonzes qui occupaient tout le palais, & tourmenté par sa passion qui ne lui donnait pas un moment de repos. Cependant, comme il aimait toujours le Père, il voulut encore le voir une fois avant que de mourir.

Ce fut dans cette dernière entrevue que toutes les entrailles de ce bon missionnaire furent émues. Il était à genoux aux pieds du lit du prince qu'il avait élevé comme son fils, dans l'espérance d'en faire un jour le chef de la religion. Il le voyait alors accablé d'une violente maladie, troublé par les idées d'un amour impudique, <sup>p2.231</sup> abandonné aux idoles & à leurs ministres, sur le point de mourir, & de mourir éternellement. L'empereur, qui le vit attendri, ne voulut pas qu'il lui parlât à genoux ; il le releva, il écouta ses derniers avis avec un peu moins de prévention qu'à l'ordinaire ; il lui fit présenter du thé, & il le renvoya enfin avec des marques de tendresse qui le pénétrèrent jusqu'au fond du cœur, & auxquelles il fut d'autant plus sensible qu'il ne put jamais s'en prévaloir, pour lui inspirer une véritable conversion.

Cette mort fut également fatale aux bonzes qu'on chassa du palais, & à la religion qu'elle mit à deux doigts de sa perte. Plusieurs églises bâties sur les côtes des provinces maritimes, furent renversées par un édit qui ordonnait à tout le monde de se retirer dans les terres trois ou quatre lieues loin de la mer, & de détruire toutes les habitations maritimes, dont un fameux pirate profitait pour faire la guerre à l'empereur. On fut même sur le point de ruiner Macao, & l'ordre était déjà <sup>p2.232</sup> donné d'en chasser les Portugais, quand le père Adam fit un

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

dernier effort pour les sauver. Ce fut par où finit tout son crédit qu'il avait si utilement employé pour le bien de la religion. Car peu de temps après il fut lui-même l'objet de la plus sanglante persécution que l'Église ait soufferte.

Les quatre mandarins régents durant la minorité de l'empereur, poussés par différentes considérations, & surtout animés contre les chrétiens, dont ce Père était presque l'unique appui, le firent mettre en prison avec trois de ses compagnons. On cita tous les autres prédicateurs de l'Évangile à Peking, qui furent traités de la même manière, & chargés chacun de neuf chaînes. On brûla leurs livres, leurs chapelets, leurs médailles & tout ce qui portait quelque caractère de religion ; on épargna néanmoins leurs églises ; pour ce qui est des chrétiens, ils furent traités avec un peu plus de douceur.

Ces illustres confesseurs de <sup>p2.233</sup> Jésus-Christ eurent l'honneur d'être traînés par tous les tribunaux. C'est là que leurs ennemis mêmes admirèrent leur courage. Ils étaient surtout touchés du pitoyable état où se trouvait le père Adam. Ce vénérable vieillard, peu de jours auparavant l'oracle de la cour, & les délices d'un grand prince, paraissait alors comme un esclave chargé de chaînes & d'infirmités, abattu sous le poids de l'âge, & beaucoup plus sous celui de la calomnie qui tâchait d'opprimer son innocence. Une espèce de catarrhe lui ôta même la liberté de se défendre ; mais le père Verbiest ne l'abandonna jamais, & il répondait pour lui à ses ennemis d'une manière si touchante, que les juges ne pouvaient assez admirer & la fermeté de l'accusé & la charité héroïque de celui qui le défendait. Quelque innocent qu'il fût, on le condamna néanmoins à être étranglé, ce qui est parmi les Chinois un genre de mort honorable ; mais ensuite, comme s'ils se fussent repentis de n'être pas assez <sup>p2.234</sup> injustes, ils révoquèrent leur arrêt, & en portèrent un autre, par lequel ce Père devait être exposé dans la place publique, & coupé tout vivant en dix mille morceaux.

La cour souveraine envoya sa sentence aux mandarins régents, & aux princes du sang pour être confirmée ; mais Dieu qui jusqu'alors avait

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

semblé abandonner son serviteur, commença à se déclarer en sa faveur par un horrible tremblement de terre. Ce prodige étonna tout le monde. On criaient partout que le Ciel voulait punir l'injustice des magistrats : pour apaiser le peuple, ils ouvrirent les prisons de la ville, & donnèrent une amnistie générale aux coupables, à la réserve des confesseurs de Jésus-Christ qui demeurèrent dans les chaînes, comme s'ils eussent été les seules victimes pour qui le Ciel ne se fût pas intéressé.

Mais parce qu'il arriva encore divers autres prodiges, & qu'en particulier le feu consuma une grande partie <sup>p2.235</sup> du palais, la crainte obtint enfin de ces juges iniques, ce que l'innocence reconnue n'avait pu obtenir. On relâcha le père Adam, & on lui permit d'aller en sa maison, jusqu'à ce que l'empereur en disposât autrement. Ce grand homme flétri en apparence par une sentence ignominieuse qui n'était point révoquée, mais en effet plein d'une véritable gloire, pour avoir défendu aux dépens de sa vie, l'honneur de la religion, mourut peu de temps après, usé par les travaux d'une vie apostolique, & plus encore par les incommodités d'une rude prison.

Cette mort était trop précieuse aux yeux de Dieu, pour ne pas attirer ses bénédictions sur les tristes restes du christianisme persécuté. Il est vrai qu'on envoya les missionnaires des provinces en exil à Canton, parmi lesquels on comptait trois Pères dominicains, un Père de saint François (un autre du même ordre était mort dans les prisons) & vingt-un jésuites ; mais on en retint quatre à la cour, dont la Providence <sup>p2.236</sup> se servit ensuite pour redonner à la religion son premier éclat.

Dieu même vengea bientôt l'innocence de ses serviteurs. Sony premier mandarin régent, le plus dangereux ennemi qu'eussent les Pères, mourut quelques mois après. Le second nommé Soucama fut dans la suite accusé & condamné à une mort cruelle, tous ses biens confisqués, ses enfants au nombre de sept, eurent la tête tranchée, excepté le troisième, qui fut coupé tout vivant en morceaux, supplice que ce méchant juge avait destiné au père Adam, & dont Dieu châtia ses crimes en la personne de son fils. Yam-quam-sien, qui avait été le principal instrument de la

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

persécution, n'eut pas un meilleur sort. Après la mort du père Adam il était devenu président des Mathématiques, & il avait été chargé du calendrier de l'empire. Le père Verbiest se déclara contre lui, & fit voir manifestement l'ignorance de ce pitoyable mathématicien.

Ce coup parut hardi, parce que le <sup>p2.237</sup> parti du président était puissant, & que l'incendie, qui avait causé la persécution, n'était pas encore bien éteint. Mais beaucoup de choses concoururent au succès de cette entreprise. La capacité du Père, l'inclination que le nouvel empereur avait pour les Européens, & surtout la Providence particulière de Dieu, qui conduisit secrètement cette importante affaire. Car il est certain que dans les différentes épreuves où l'on mit notre mathématique pour en connaître la justesse, le Ciel s'accorda si bien avec les prédictions du Père, même au-dessus de la certitude que nous pouvons espérer des calculs & des tables ordinaires, qu'il semblait que Dieu réglât les astres, selon qu'il était à propos pour justifier les prédictions du missionnaire.

Le président des Mathématiques fit des efforts extraordinaires pour se défendre ; & parce qu'il ne pouvait cacher ses fautes en matière d'astronomie, il tâchait de donner aux juges le change, & de leur persuader que la <sup>p2.238</sup> religion chrétienne contenait des erreurs encore plus essentielles. Au milieu des assemblées où l'empereur se trouvait en personne, il se portait à des excès que ce prince avait de la peine à souffrir. Il étendait les bras en croix, & criait de toutes ses forces :

— Tenez, voilà ce que ces gens adorent, & ce qu'ils nous veulent faire adorer, un homme pendu, un homme crucifié : jugez par là de leur bon sens, & de leur capacité.

Mais tous ces emportements ne servirent qu'à diminuer son crédit. Ce méchant homme plus coupable pour ses crimes que pour son ignorance, perdit sa charge, & fut condamné à la mort. L'empereur néanmoins suspendit l'exécution de l'arrêt, à cause de son extrême vieillesse ; mais Dieu se fit lui-même l'exécuteur de la sentence. Il le frappa d'un ulcère horrible, & délivra par une mort funeste la religion de ce monstre d'iniquité.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Dès lors on donna le soin des mathématiques au père Verbiest, on rappela les anciens missionnaires dans leurs <sup>p2.239</sup> églises ; mais on leur défendit d'en bâtir de nouvelles, & de travailler à la conversion des Chinois. Enfin pour comble de bonheur, la mémoire du père Adam fut bientôt en bénédiction à la cour même. Il fut publiquement justifié, on lui rendit ses charges & ses titres d'honneur, on anoblit ses ancêtres, & l'empereur destina des sommes considérables à lui élever un magnifique mausolée, qu'on voit encore à présent au lieu de sa sépulture, orné de statues & de plusieurs autres figures de marbre, selon la coutume du pays.

C'est ainsi que Dieu par une vicissitude continuelle, éprouvait la constance des fidèles par la persécution, & relevait leur courage par le châtiment de leurs persécuteurs. Cette heureuse paix, où se trouva l'Église de la Chine par le crédit du père Verbiest, anima les missionnaires à réparer les dommages que l'enfer y avait causés. Outre les jésuites, il y eut encore plusieurs Pères de saint François & de saint Augustin <sup>p2.240</sup> qui entrèrent dans la vigne du Seigneur. Il se fit partout de nouveaux établissements & malgré les défenses, un grand nombre de païens se convertirent à la foi, plus touchés de la crainte des supplices éternels, que de ceux dont les lois humaines semblaient les menacer. On s'étonnera peut-être d'un zèle aussi ardent & aussi précipité ; mais outre que la charité est toujours entreprenante, plusieurs choses contribuèrent à rassurer ceux qui en craignaient des suites funestes.

La principale fut l'autorité que les missionnaires s'acquirent en peu de temps à la cour. Car il est vrai que leur conduite, leurs discours, l'innocence de leur vie les rendaient aimables à tout le monde. L'empereur surtout était persuadé qu'ils méprisaient les honneurs, & que dans le domestique ils menaient une vie extrêmement dure. Ce prince s'en était éclairci par des voies qui ne lui laissaient plus la liberté d'en douter. Il avait appris par des espions tout ce qui se passait dans leur <sup>p2.241</sup> maison ; jusque-là qu'il savait leurs mortifications & leurs pénitences corporelles.

Il envoya même chez les Pères un jeune Tartare fort bien fait, sous prétexte d'apprendre la philosophie, mais en effet pour découvrir les

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

choses les plus secrètes, & pour être, ce semble, lui-même un sujet de scandale Il y demeura durant un an, sans qu'on sût l'intention du prince, qui l'ayant ensuite fait venir en sa présence, lui commanda de lui découvrir tous les désordres cachés de ces Pères, & surtout comment ils en avaient usé à son égard. Et comme ce jeune homme rendait constamment témoignage à leur innocence :

— Je vois bien, dit l'empereur, qu'on vous a fermé la bouche par des présents ; mais je saurai bien vous faire parler.

Il le fit rudement fouetter à diverses reprises, sans que jamais la douleur pût obliger le jeune Tartare à trahir sa conscience. Ce qui plût infiniment à ce prince qui aurait été bien fâché de se tromper <sup>p2.242</sup> dans l'idée avantageuse qu'il s'était formée de ces fervents religieux.

Cela l'obligea quelque temps après à prendre leur parti dans une assemblée de mandarins, dont quelques-uns ne comptaient pas beaucoup sur cette innocence apparente.

— Pour ce qui touche cette matière, leur dit l'empereur, ni vous ni moi n'avons rien à leur reprocher. Après ce que j'ai fait pour m'en instruire, je suis persuadé que ces gens ne nous enseignent rien qu'ils ne pratiquent eux-mêmes, & qu'ils sont en effet aussi chastes qu'ils le paraissent au dehors.

La seconde raison qui porta l'empereur à se déclarer pour les missionnaires, fut la capacité du père Verbiest, qui passa en peu de temps pour le plus savant homme de l'empire en toutes sortes de sciences. Sa réputation se répandit partout, & en plusieurs occasions ses sentiments étaient reçus comme des oracles. Quelques mandarins parlant un jour du mystère de la Trinité, & le traitant de fable, l'un d'eux ajouta :

— Je ne sais ce que les chrétiens veulent <sup>p2.243</sup> dire, & j'y suis aussi embarrassé que vous ; mais enfin le père Verbiest est de ce sentiment. Qu'avez-vous à répliquer à cela ? Un homme aussi habile & aussi sage peut-il se tromper ?

Tout le monde se tut, & sembla se rendre à cette raison. Tant il est vrai que l'usage des sciences humaines, bien loin (comme quelques-uns ont

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

dit) d'être opposé à l'esprit de l'Évangile, sert quelquefois à l'établir, & à rendre même croyables les mystères les plus obscurs.

La troisième raison fut l'attachement sincère que l'empereur crut voir dans les missionnaires pour sa personne. Il est vrai que ces Pères n'oubliaient rien pour lui plaire ; & autant qu'ils étaient inflexibles en matière de religion, autant avaient-ils de complaisance pour les volontés raisonnables de ce prince. Une révolte qui arriva en ce temps-là donna occasion au père Verbiest de lui rendre un service fort important.

Ousanguei, ce fameux général chinois, qui avait introduit malgré lui <sup>p2.244</sup> les Tartares dans l'empire, crut pour lors avoir trouvé une occasion favorable de les en chasser. Il était brave de sa personne, il commandait dans le Chensi aux peuples les plus belliqueux de la Chine, & il avait amassé des sommes considérables. Tout cela le détermina à se déclarer & lui fit croire qu'il pouvait facilement réussir dans son dessein. En effet il prit si bien ses mesures qu'il se rendit d'abord maître de trois grandes provinces Yunnan, Soutchoüen, & Gueitcheou, bientôt après une grande partie de celle de Houquam le reconnut. De sorte qu'avec le Chensi, où il commandait depuis longtemps, il se vit maître de la troisième partie de l'empire.

Ces conquêtes paraissaient d'autant mieux établies, que dans le même temps les petits rois de Quantoum & de Fokien suivirent son exemple, & firent de leur côté une puissante diversion, tandis qu'un célèbre pirate attaqua avec une grande armée navale, & prit en peu de jours toute l'île de Formose.

<sup>p2.245</sup> Il n'en fallait pas tant pour opprimer les Tartares, si tous ces princes eussent agi de concert pour la cause commune ; mais la jalousie, qui rend souvent inutiles les ligues les mieux concertées, renversa tous leurs projets. Le roi de Fokien se brouilla avec celui de Formose, & pour se mettre à couvert de sa flotte, s'accommoda avec l'empereur, qui lui donna du secours, & lui fit un bon parti. Le roi de Quantoum, qui ne voulut point céder à Ousanguei, l'abandonna & se remit aussi sous l'obéissance du Tartare, qui tourna toutes ses forces

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

contre ce dernier des révoltés, plus à craindre lui seul que tous les autres ensemble ; car il était maître de toutes les provinces occidentales, & ses premiers succès avaient donné à ses troupes une confiance qui les mettait en état de tout entreprendre.

L'empereur après avoir inutilement tenté divers moyens, vit bien qu'il était impossible de les forcer dans les endroits où ils s'étaient retranchés, sans <sup>p2.246</sup> l'usage du canon ; mais ceux qu'il avait étaient de fer, & si pesants qu'on n'osait entreprendre de les transporter au travers des montagnes escarpées. Il crut que le père Verbiest pourrait suppléer à ce défaut. Il lui ordonna donc d'en fondre diverses pièces selon la forme & la manière des Européens. Ce Père s'en excusa d'abord, sur ce qu'ayant toute sa vie vécu dans une condition éloignée du bruit des armes, il était peu instruit de ce qui regardait le métier de la guerre. Il ajouta qu'étant religieux & uniquement appliqué aux choses divines, il tâcherait de lui attirer par ses prières les bénédictions du Ciel ; mais qu'il le priait très humblement de le dispenser des fonctions de la milice séculière.

Les ennemis de ce Père (car un missionnaire n'en manqua jamais) crurent avoir trouvé une occasion propre pour le perdre. Ils persuadèrent à l'empereur que ce que sa Majesté demandait n'était nullement contraire à l'esprit de la religion, & qu'il n'y avait pas <sup>p2.247</sup> plus d'inconvénient à faire du canon qu'à fondre des machines & des instruments de mathématique, surtout quand il y allait du bien public & du salut de l'empire : qu'assurément le père Verbiest s'entendait secrètement avec les révoltés, ou du moins qu'il avait peu d'affection pour sa personne. De sorte que ce prince lui fit enfin comprendre que s'il n'obéissait, non seulement sa vie était en danger, mais encore sa religion.

C'était le prendre par l'endroit le plus sensible, & il était en effet trop sage pour s'obstiner par un vain scrupule à tout hasarder & à tout perdre.

— J'ai déjà assuré votre Majesté, dit-il à l'empereur, que je suis très peu instruit en ce qui regarde la fonte du canon ; mais puisqu'elle me commande d'y travailler, je tâcherai d'expliquer à ses ouvriers ce que nos livres nous en apprennent.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Il conduisit en effet tout l'ouvrage, & le canon se trouva merveilleux dans les épreuves qu'on en fit en présence même de l'empereur, qui ravi <sup>p2.248</sup> de ce succès se dépouilla devant toute sa cour de sa veste, & la donna au Père pour marque de son estime.

Toutes les pièces de canon étaient fort minces & fort légères, mais on les fortifiait avec des soliveaux appliqués de long depuis l'embouchure jusqu'à la culasse, & saisis par de fortes bandes de fer en forme d'anneaux qui les entouraient d'espace en espace ; de sorte que les canons étaient assez forts pour résister à la poudre, & assez légers pour être transportés par les chemins les plus difficiles. Cette nouvelle artillerie eut tout l'effet qu'on s'en était promis. On obligea les ennemis, qui s'étaient retranchés, de se retirer en désordre, & bientôt après de capituler ; car ils ne se crurent plus en état de tenir la campagne devant des gens qui pouvaient les détruire sans être obligés d'en venir aux mains.

Ousanguai était déjà mort : son fils nommé Hom-hoa, qui continuait la guerre, s'étrangla lui-même de désespoir ; & le reste du parti fut peu de <sup>p2.249</sup> temps après entièrement dissipé. Ainsi l'empereur commença à régner paisiblement, & continua de donner plus que jamais des marques de sa bienveillance aux missionnaires. De sorte que le père Verbiest disait quelquefois en gémissant, que la vigne du seigneur était ouverte, que les païens eux-mêmes nous laissaient la liberté d'entrer dans la moisson, mais qu'il n'y avait presque personne pour la cueillir.

On lui demandait partout des ouvriers. La Tartarie, le royaume de Corée, les provinces de la Chine qui avaient été abandonnées par la mort de leurs anciens pasteurs, l'invitaient ou le pressaient de les secourir. Ce n'est pas que le zèle des Européens se fût ralenti, mais il était suspendu par les différends survenus alors entre la sacrée Congrégation, qui avait envoyé dans tout l'Orient des vicaires apostoliques : & entre le roi de Portugal, qui prétendait avoir le droit d'y nommer des évêques, à l'exclusion de tout autre supérieur ecclésiastique.

<sup>p2.250</sup> Ce procès arrêta l'ardeur d'une infinité de fervents religieux, qui n'osaient s'engager dans une mission où l'indignation du saint Père

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

& celle d'un puissant prince étaient presque également à craindre. Ainsi tout l'ouvrage de Dieu fut arrêté, & on perdit ces précieux moments que l'affection d'un grand empereur & la faveur d'un zélé missionnaire devaient rendre si utiles au solide établissement de notre sainte foi. Mais ce sont là ces mystères impénétrables de la Providence, qui après avoir surmonté, même par des miracles, tous les efforts des ennemis de la religion, permet souvent que le zèle des catholiques lui soit plus contraire, que la haine & la jalousie des idolâtres.

Quelque temps après monsieur l'évêque d'Héliopolis envoyé par la sacrée Congrégation avec quelques ecclésiastiques français, entra dans la Chine plein d'ardeur pour la réforme & pour l'accroissement de cette nouvelle chrétienté. Ce courageux prélat <sup>p2.251</sup> avait déjà manqué son voyage une fois. Car les vents contraires l'ayant obligé quelques années auparavant de relâcher à Manille, île considérable de la domination des Espagnols, il y fut arrêté sous divers soupçons, & obligé de revenir en Europe par le Mexique. Cet accident qui avait rompu ses premiers desseins, ne servit qu'à lui en inspirer de nouveaux & de plus grands. Il vint à Paris où ses bonnes intentions furent généralement reconnues. Rome l'écouta avec plaisir, & suivit toutes ses vues en ce qui regardait les missions d'Orient. De sorte qu'il partit honoré des pouvoirs du saint Siège, & chargé des aumônes des fidèles, qui n'attendaient pas moins de son zèle que la conversion du nouveau monde.

Il passa donc encore une fois les mers, & arriva heureusement à la Chine, où il commença de répandre ce feu qui devait embraser tous les missionnaires. Les jésuites & quelques autres religieux non seulement reconnurent son autorité, mais encore <sup>p2.252</sup> firent le nouveau serment que la sacrée Congrégation avait institué, quoique le roi de Portugal l'eût souvent défendu. Mais ils jugèrent que ce prince, en qui l'amour de la religion a toujours prévalu à ses intérêts particuliers, ne le trouverait pas mauvais, quand il saurait que leur refus était capable de causer dans la Chine la perte du christianisme, & peut-être celle des missions, dans toutes les autres parties de l'Orient.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Ce fut une véritable joie pour monsieur d'Héliopolis, qui après cet heureux commencement se préparait suivant ses anciennes idées à donner une nouvelle culture à la vigne du seigneur, où il se croyait envoyé comme autrefois le prophète : *Ecce constitui te super gentes, ut destruas, & disperdas, & dissipas, &c* <sup>1</sup>. Mais Dieu se contenta de sa bonne volonté, & l'appela à lui quelques mois après son arrivée. Cette mort surprit tous les fidèles, elle affligea surtout ses fervents ecclésiastiques <sup>p2.253</sup> qui avaient été les compagnons de son voyage ; les autres missionnaires se soumièrent avec résignation aux ordres de la Providence, persuadés que ce qu'elle ordonne est toujours pour sa plus grande gloire & pour le bien des élus, quand on sait en faire un bon usage.

Ils se consolèrent aussi de cette perte par l'arrivée de deux autres évêques, qui peu de temps après remplirent sa place en qualité de vicaires apostoliques. Le premier était monsieur d'Argolis, Italien de nation, & religieux de saint François, considéré dans son ordre pour ses rares vertus & pour sa capacité. Il y avait exercé les premiers emplois, & le saint Père crut ne pouvoir choisir un homme plus sage pour le mettre à la tête d'une si florissante mission. En passant à Siam, monsieur Constance touché de son mérite, le présenta au roi, qui souhaita le retenir dans ses États ; mais comme les ordres du saint Siège l'obligeaient de passer outre, il voulut du moins lui <sup>p2.254</sup> donner des marques de son estime & de son affection, en lui assignant une pension considérable aussi bien qu'à deux de ses compagnons religieux du même ordre. De manière que sans les révolutions qui arrivèrent peu de temps après dans ce royaume, ce bon roi, digne d'une meilleure fortune, eût eu ses missionnaires dans l'Orient, aussi bien que les plus zélés princes de l'Europe.

Depuis que ce sage prélat est à la Chine, sa douceur naturelle a beaucoup contribué à la consolation des fidèles, & à la conversion des idolâtres. Il a parcouru avec beaucoup de zèle les provinces que le saint Siège lui a confiées, enseignant, exhortant, sacrant des prêtres du pays, administrant le sacrement de confirmation, réunissant autant qu'il est en lui tous les cœurs, que divers intérêts semblaient avoir refroidis

---

<sup>1</sup> Jerem. I, 10.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

dans la charité de Jésus-Christ ; & quoique naturellement il ne dut pas être agréable au Portugal, dont les prétentions ne s'accordent pas avec l'établissement des <sup>p2.255</sup> vicaires apostoliques, il a néanmoins ménagé les esprits avec tant de prudence que toutes les nations croient lui avoir des obligations particulières.

Le second évêque, à qui le saint Sièges donna la qualité de vicaire apostolique fut Monsieur de Basilée, Chinois de nation, élevé par les Pères de saint François, & devenu ensuite religieux de saint Dominique. Dès qu'il fut simple missionnaire, il eut un grand zèle pour la conversion de sa chère patrie, & durant la persécution du père Adam, il devint le seul appui de la religion dans toutes les provinces, qu'il parcourut & qu'il fortifia dans la foi. Quand il eut été fait évêque, il en remplit parfaitement tous les devoirs, & le saint Sièges approuva tellement sa conduite qu'il lui donna la liberté de se choisir un successeur. Il nomma en effet en sa place son grand vicaire, le R. P. de Leonissa Italien, & religieux de saint François, qui dans une vie privée, avait été le modèle d'un <sup>p2.256</sup> parfait religieux, & qui dans l'emploi important de vicaire apostolique, a marqué avoir tout le zèle, toute la prudence & toute la fermeté que demandait le gouvernement d'une grande Église.

Monsieur l'évêque de Basilée, après s'être choisi ce digne successeur de son apostolat, tomba malade à Nankin, & mourut plein de ces bienheureux jours, que Dieu accorde en ce monde à ses saints. Il fit à sa mort éclater cette foi vive dont il avait été animé durant sa vie ; & ces derniers moments, où il parut pénétré des plus tendres sentiments de l'espérance chrétienne, lui semblèrent un avant-goût du paradis. Toute l'amertume fut pour les missionnaires dont il était tendrement aimé ; & pour les chrétiens, qui perdaient en sa personne le premier prêtre, le premier religieux & le premier évêque que la Chine eût encore donné au christianisme. Comme sa mémoire est partout en bénédiction, on l'a fait peindre en divers endroits ; & le R. Père de <sup>p2.257</sup> Leonissa envoie son portrait à la sacrée Congrégation, que j'ai fait graver ici, afin de conserver la mémoire d'un prélat que son mérite & les obligations particulières, que nous lui avons, nous doivent rendre éternellement recommandable.



**Grégoire Lopez, Chinois de nation, de l'ordre de saint Dominique, évêque de Basilée, et vicaire apostolique à la Chine.**

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Outre cela le Pape honora encore du titre de vicaires apostoliques deux ecclésiastiques français M. Maigrot & M. Pin, tous deux docteurs de Sorbonne, appliqués, zélés, fidèles à suivre les intentions du saint Siège, & pour dire en un mot compagnons de M. d'Héliopolis, & héritiers de son double esprit.

Si le nombre des missionnaires eût répondu à celui des pasteurs, les églises de la Chine eussent été parfaitement remplies ; mais, comme j'ai dit, le trop grand soin que chacun avait d'y pourvoir, à l'exclusion des autres, faisait que personne ne s'empressait d'y aller. Les gens de bien, & ceux même qui donnaient occasion à ce désordre, en gémissaient secrètement. <sup>p2.258</sup> Quelques personnes zélées tâchèrent d'y apporter remède. M. l'évêque de Munster & de Paderbonne, que le soin de son Église n'empêchait pas de porter ses vues jusqu'aux extrémités de l'Orient, fonda à perpétuité huit missionnaires pour la Chine ; mais comme il mourut peu de temps après, ses dernières volontés ne furent pas exécutées. D'autres en France, en Espagne, en Italie se donnèrent beaucoup de mouvements pour secourir cette mission abandonnée ; mais ce fut inutilement.

Louis le Grand, aussi zélé lui seul pour l'établissement de la foi que tous les princes ensemble, parmi les grands desseins qu'il méditait depuis longtemps pour rendre la religion florissante en Europe, crut qu'il ne devait pas négliger le bien qui se pouvait faire en Asie. Il fut sensible aux nécessités de la Chine, que le père Verbiest avait représentées dans une de ses lettres, de la manière du monde la plus touchante ; & quoiqu'il sût bien qu'il ne <sup>p2.259</sup> pouvait pas faire des missionnaires, (qualité que le seul vicaire de Jésus-Christ nous peut donner) il ne doutait pas que des religieux mathématiciens, en exécutant ses ordres pour la perfection de l'astronomie, ne pussent en même temps travailler avec succès, selon l'esprit de leur vocation, à la conversion des infidèles. On lui avait même fait comprendre que parmi les moyens, dont la prudence humaine peut utilement se servir dans les actions les plus saintes, il n'y en avait point qui eussent plus avancé les affaires de la religion à la Chine que les mathématiques.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Ainsi voulant satisfaire en même temps à son zèle pour l'avancement de la foi, & au désir qu'il avait de perfectionner les sciences, il fit choix de six jésuites qu'il crut capables de contenter les savants, & d'édifier les gens de bien. Ceux qui en reçurent l'ordre, eussent bien souhaité avoir toutes les qualités nécessaires pour cet emploi : ils partirent du moins pleins de bonne <sup>p2.260</sup> volonté, & prêts de sacrifier leur vie & leurs faibles talents à la plus grande gloire de Dieu, & par conséquent aux pieux desseins du plus grand roi de l'univers.

Quand nous arrivâmes à la Chine, nous la trouvâmes dans l'état que je viens de décrire, couverte d'une abondante moisson, & presque destituée d'ouvriers ; ou, pour me servir des termes du père Intorcetta, l'un de ses plus illustres missionnaires, noyée dans les larmes, que la douleur de la voir abandonnée leur faisait continuellement verser : *Benedictus Deus qui fecit nobiscum misericordiam suam, liberavit vos a naufragio, ut propè naufragam missionem nostram ab aquis lacrimarum, summique mœroris eriperet ; vos omnes in corde servo & tanquam veros societatis filios virosque apostolicos intimis animi precordiis amplector, &c.* C'est ainsi qu'il nous parlait dans sa première lettre, pour nous animer aux glorieux travaux de sa mission.

La Providence nous donna bientôt <sup>p2.261</sup> occasion de nous y occuper utilement ; & quand nous n'aurions fait d'autre bien que d'attirer par notre exemple plusieurs autres missionnaires qui nous y ont suivi, & qui travaillent saintement à l'œuvre de Dieu, ce serait pour nous une grande consolation, & pour la Chine un très grand avantage. Ce qu'il y a de plus consolant, c'est que par là nous avons contribué à lever en partie les obstacles dont j'ai déjà parlé. Innocent XI suspendit le serment sur les remontrances du père Tachard, soutenues de celles du R. Père général. Clément VIII accorda bientôt après trois évêques à la nomination du roi de Portugal ; l'un pour Pekin, l'autre pour Nankin, & le troisième pour Macao. Et à présent notre saint Père, qui renferme en sa personne tout le zèle, toute la piété, toute la prudence de ses prédécesseurs, poussé du même esprit, & (si je l'ose dire) touché de ce que j'ai eu l'honneur de lui représenter sur l'état présent de ces

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

missions, est sur le point de régler tous les intérêts p2.262 particuliers par le sage conseil de la sacrée Congrégation. Afin que dorénavant l'on n'ait plus à cœur que l'intérêt de la religion, & que les nations de l'Europe unies dans la charité de Jésus-Christ, puissent travailler de concert à la perfection de ce grand ouvrage.

Voilà, Monsieur, une idée générale de l'établissement & du progrès du christianisme dans l'empire de la Chine, depuis la prédication des premiers apôtres jusqu'à ces derniers temps. Cette Église autrefois illustre & ensuite tout à fait renversée par la superstition, a été enfin rétablie depuis un siècle par un des plus grands hommes de notre Compagnie, augmentée par les travaux d'un grand nombre de missionnaires, gouvernée par de sages prélats, honorée de la protection de plusieurs empereurs, soutenue des libéralités de tous les rois de l'Europe, & ce qui lui est plus glorieux, persécutée par les ennemis de la vérité, & devenue précieuse aux yeux de Dieu p2.263 par les chaînes, par l'exil, & par le sang de ses confesseurs. Je suis avec beaucoup de respect,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéissant serviteur, L. J.

@

## Lettre XII

au très révérend père De La Chaize  
confesseur du roi.

@

De la manière dont chaque missionnaire annonce l'Évangile dans la Chine, & de la ferveur des nouveaux chrétiens.

Mon Très Révérend Père,

p2.264 Quoique les affaires importantes de la Chine, qui me retiennent à présent à Rome, demandent toute mon application, & semblent me dispenser pour un temps, de remplir mes autres devoirs aussi exactement que je le souhaite, je ne saurais néanmoins oublier un moment, ni ce que je vous dois, ni ce que vous doivent les nouvelles missions de l'Orient.

p2.265 C'est vous, mon Très Révérend Père, qui en avez autrefois formé le plan, & qui dès lors en choisîtes les ministres, que votre témoignage & l'estime du plus grand prince du monde ont rendu dans la suite plus célèbres que toutes leurs qualités particulières.

Cette protection royale sous laquelle nous avons affronté sans crainte les plus grands dangers ; ces lettres écrites de toutes parts en notre faveur aux souverains & à leurs officiers ; ces magnifiques présents, ces pensions réglées, ces secours extraordinaires ; & (ce que nous estimons beaucoup plus) ces conseils si sages, si pleins de l'esprit de Dieu, dont vous avez en quelque manière sanctifié nos premiers voyages, & que nous prenons encore pour la plus sûre règle de notre conduite, sont des biens que vous nous avez faits, ou que vous nous avez procurés.

Il est bien juste, mon T. R. Père, quelque part que nous nous trouvions dans le monde, de vous en témoigner notre reconnaissance. Pour moi, qui p2.266 suis persuadé qu'on ne peut vous en donner de plus solides marques, que de soutenir par un grand zèle tout ce que vous

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

avez fait d'avantageux pour nous, j'ai cru que vous seriez content, & que je satisferais, du moins en partie, à mon obligation, en vous apprenant le succès qu'il a plu à Dieu de donner à nos travaux, & les fruits qu'on peut espérer à l'avenir des missionnaires que vous aurez formés vous-même, ou du moins qui nous viendront de votre main.

Au reste le temps que j'emploierai à vous écrire sur cette matière, bien loin de diminuer en rien l'attention continuelle que je dois avoir ici pour tout ce qui regarde le bien de nos missions, contribuera sans doute dans la suite à leur établissement ; & j'espère que votre protection, devenue par là plus effective encore & plus solide qu'elle n'a été, avancera plus nos affaires, que tous les mouvements que je me donne pour les faire réussir.

Suivant le premier projet qu'on avait <sup>p2.267</sup> fait, nous devions tous demeurer à Pekin dans le palais & au service de l'empereur ; mais la Providence en ordonna autrement, & l'on suivit enfin notre inclination, qui nous portait à nous répandre dans les provinces, pour le bien de la religion. On se contenta de retenir le père Gerbillon & le père Bouvet à la cour, où ils s'appliquèrent d'abord à l'étude des langues avec un tel succès qu'ils furent bientôt en état de secourir les chrétiens, & même d'être employés par l'empereur en plusieurs affaires importantes. La plus considérable fut la paix des Moscovites avec les Chinois, dont on traitait en ce temps-là à trois cents lieues de Pekin, & où le père Gerbillon fut envoyé avec le prince Sosan nommé plénipotentiaire de l'empire.

Ce fut à Nipchou où les ministres des deux nations s'assemblèrent, suivis chacun d'un corps d'armée pour terminer en cas de besoin par la force, ce que la négociation ne pourrait décider. La fierté des uns & des autres les <sup>p2.268</sup> porta souvent à des extrémités qui eussent été funestes aux deux partis, si le père Gerbillon par sa sagesse n'eût modéré leurs emportements. Il passait perpétuellement d'un camp à l'autre, il portait les paroles, il proposait des expédients, il adoucissait les esprits, il dissimulait ce qui pouvait mutuellement les aigrir. Enfin il

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

ménagea si adroitement les intérêts communs, que la paix fut conclue à la satisfaction des Chinois & des Moscovites.

Le prince Sosan était si content du zèle & de la sagesse de ce Père, qu'il disait publiquement que sans lui tout était désespéré. Il en parla à l'empereur en ces termes ; de sorte que ce prince eut la curiosité de le connaître. Il trouva en lui un homme capable, sincère, ardent à exécuter, & même à prévenir ses ordres ; ce caractère lui plût. Il le voulut avoir auprès de sa personne, au palais, à la campagne & dans ses voyages de Tartarie, où il lui donna tant de marques d'estime, que les grands de sa cour en eussent <sup>p2.269</sup> peut-être conçu de la jalousie, si la modestie du père ne lui eût attiré l'affection de tout le monde.

Ces premières faveurs furent suivies d'une grâce qui était beaucoup plus du goût de ce missionnaire. Il le choisit pour son maître de mathématique & de philosophie avec le père Bouvet, dont il estimait aussi beaucoup le mérite. La passion que ce prince a pour les sciences, l'attache presque tous les jours à l'étude deux ou trois heures, qu'il dérobe à ses plaisirs : il semble que par la recherche des vérités naturelles, la Providence le conduit peu à peu à la source de l'éternelle vérité, sans laquelle toutes les autres servent moins à perfectionner l'esprit qu'à le remplir d'orgueil devant les hommes, & à le rendre inexcusable devant Dieu.

Le père Verbiest avait déjà commencé à lui expliquer ces sciences ; mais outre que dans ses leçons il se servait de la langue chinoise, peu propre par ses continuelles équivoques, à éclaircir des matières assez obscures par <sup>p2.270</sup> elles-mêmes ; outre cela, dis-je, ce Père était mort. Ceux-ci crurent que la langue tartare serait plus du goût de ce prince, & qu'ils s'en accommoderaient mieux eux-mêmes, pour rendre leurs pensées intelligibles. Cela arriva comme ils l'avaient prévu, & l'empereur devint en peu de temps si capable, qu'il composa un livre de géométrie. Il le donna ensuite aux princes ses enfants, dont il se fit le Maître ; il les assemblait tous les jours, il leur expliquait les proportions d'Euclide les plus difficiles ; & ce grand prince chargé du gouvernement du plus puissant empire du monde, ne dédaignait pas, la règle & le

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

compas à la main, de s'occuper en sa famille à des spéculations, que le seul intérêt rend à peine agréables aux personnes privées.

Durant que ces deux Pères par leur crédit se mettaient en état de devenir bientôt l'appui de la religion, nous tâchâmes le père Fontaney, le père Visdelou & moi de nous occuper utilement dans les provinces. Le père <sup>p2.271</sup> Fontaney passa à Nankin, le père Visdelou prit soin des églises du Chansi, où je demeurai aussi quelque temps avec lui, & d'où je me transportai ensuite dans le Chensi, ancienne mission du père Faber, dont les chrétiens, quoiqu'abandonnés depuis longtemps, conservent toujours leur première ferveur, & sont encore regardés comme la *forme* de ce grand troupeau & le modèle des autres fidèles.

Nous connûmes alors par notre propre expérience ce qu'on nous avait souvent dit, que la moisson était véritablement grande, & qu'heureux est l'ouvrier que le père de famille veut bien employer à la recueillir. Tout est consolant en ce glorieux emploi, la foi des nouveaux fidèles, l'innocence des anciens, la docilité des enfants, la dévotion & la modestie des femmes ; mais on est surtout sensiblement touché de certaines conversions éclatantes, que la grâce opère de temps en temps dans les cœurs des idolâtres.

En vérité ce sont pour nous des <sup>p2.272</sup> preuves convaincantes de la vérité que nous prêchons. Car enfin par quel charme secret pourrions-nous animer des esprits morts, si j'ose ainsi parler, à la raison, à Dieu, à toutes les maximes de la plus pure morale, & ensevelis dès leur enfance dans la chair & dans le sang ? Quelle force, quel attrait pourrait en un moment, captiver des volontés rebelles sous le joug d'une religion aussi sévère que la nôtre ; si Jésus-Christ ne faisait lui-même des miracles, & si le saint Esprit par l'opération intérieure & invisible de la grâce, ne suppléait au défaut de ses ministres ?

C'est aussi, mon Très Révérend Père, ce que nous découvrons tous les jours avec une consolation qui nous pénètre & qui affermit inébranlablement en nous, la même foi que Dieu fait naître dans les cœurs des idolâtres. Je voudrais pouvoir raconter en détail tout ce qui

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

se passe en cette matière à la Chine, où malgré les efforts des démons Dieu est si constamment <sup>p2.273</sup> glorifié. Mais comme je n'ai pu en partant, ramasser les mémoires particuliers de chaque église, je me contenterai de vous dire une partie de ce que j'ai moi-même vu dans ma mission, & la manière dont j'ai tâché de la cultiver, suivant les idées & la pratique des plus sages & des plus anciens missionnaires.

Toutes mes occupations se réduisaient à trois points principaux. Le premier était de nourrir la piété des anciens fidèles par la prédication de la parole de Dieu, & surtout par les exhortations particulières, infiniment plus utiles que tout ce qu'on dit en public, qui souvent n'est guère entendu, soit à cause de la grossièreté du peuple, soit à cause du mauvais accent du prédicateur.

Ces pauvres gens, que la simplicité & la ferveur rendent dociles, écoutent souvent avec larmes ce qu'ils ne comprennent qu'à demi ; mais ils profitent toujours de ce qu'ils entendent parfaitement. Ils aiment surtout les <sup>p2.274</sup> comparaisons, les paraboles & les histoires ; & quoiqu'ils ne soient pas accoutumés à cette action véhémence, & quelquefois emportée de nos prédicateurs, ils ne laissent pas d'être touchés, quand on leur parle d'une manière un peu vive & animée.

Dès que j'arrivais dans une maison particulière pour y confesser des malades, ou pour quelque'autre raison, toute la famille & les chrétiens mêmes du voisinage s'assemblaient autour de moi, & me priaient de leur parler de Dieu. Je parlais mal, surtout dans les commencements, cependant ils n'en paraissaient point choqués ; & pour peu qu'ils comprissent ce que je voulais dire, ils ne s'ennuyaient jamais de m'entendre.

J'ai même souvent remarqué qu'ils aimaient mieux que je les prêchasse moi-même, tout barbare que fût mon langage, que de les instruire, comme je faisais quelquefois, par le moyen d'un catéchiste chinois, formé depuis longtemps à ces sortes d'exercices. <sup>p2.275</sup> Mais comme mes visites n'étaient pas assez fréquentes, je tâchais d'y suppléer par les livres spirituels : en quoi la Chine par la grâce de Dieu

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

n'a presque rien plus à désirer, y ayant eu des missionnaires assez zélés & assez habiles pour écrire même avec politesse, sur toutes les matières de la religion.

On y a des catéchismes parfaitement bien faits, où toute la doctrine chrétienne, la vie, les miracles, la mort de notre Seigneur, les commandements de Dieu & ceux de l'Église sont clairement expliqués. On y trouve des expositions particulières sur les Évangiles, des traités sur les vertus morales & chrétiennes, des controverses solides & à la portée de tout le monde, des pratiques spirituelles pour les différents états de la vie, des prières & des instructions pour l'usage des sacrements, une théologie pour les savants, car on a traduit en partie la Somme de saint Thomas, enfin les exercices de saint Ignace pour les spirituels. De manière que cette divine <sup>p2.276</sup> semence de la parole évangélique est partout répandue, & fructifie au centuple.

On avait souhaité la traduction du *Missel* dans le dessein de dire la messe en chinois, selon la permission qu'on en avait obtenue ; & une version exacte de l'Écriture sainte. Le *Missel* a été fait, & le père Couplet le présenta il y a quelques années à notre saint Père ; cependant après y avoir bien pensé, on n'a pas jugé à propos de s'en servir ; & l'on continue de dire la messe en latin, comme à l'ordinaire. Pour ce qui est de la version entière de la Bible, il y a de si grandes raisons de ne la pas donner sitôt au public, que ce serait une imprudence téméraire d'en user autrement. D'autant plus qu'on a déjà expliqué en plusieurs livres ce qui est contenu dans l'Évangile, & même ce qu'il y a de plus édifiant dans le reste de la sainte Ecriture.

Le second moyen d'augmenter la ferveur des chrétiens était la prière. Outre le temps de la messe, je les <sup>p2.277</sup> assemblais deux fois le jour dans l'église pour faire des prières publiques. Ils chantaient à deux chœurs avec une dévotion qui me faisait souvent souhaiter, d'avoir pour témoins de leur piété, les chrétiens d'Europe, dont les manières libres & quelquefois scandaleuses devant nos autels, seront assurément condamnées au jugement de Dieu, par la modestie de ces nouveaux chrétiens. Ils ne savent ni le plain-chant ni la musique comme nous ;

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

mais ils se sont fait des airs qui n'ont rien de choquant, & qui me paraissent même beaucoup plus supportables, que ceux dont on use en plusieurs communautés de l'Europe. Ils avaient aussi plusieurs sortes d'instruments. Les concerts leur en paraissent admirables, & nos villages en France s'en accommoderaient assez.

Il faut aux Chinois, même en matière de dévotion, quelque chose qui frappe les sens. Les ornements magnifiques, le chant, les processions, le bruit des cloches & des instruments, les p2.278 cérémonies de l'Église ; tout cela est de leur goût, & les attire au culte divin. J'avais soin de leur procurer en cette matière tout ce que l'Église par une conduite très sage, a permis aux fidèles, distinguant néanmoins toujours ce que la superstition, si on n'y prend garde, a coutume à la longue, d'inspirer au petit peuple.

Je m'appliquais surtout à leur inspirer du respect pour nos mystères. Ils se confessaient ordinairement tous les quinze jours. Leur confession était non seulement accompagnée de larmes, (car les Chinois pleurent plus aisément que nous) mais encore de rudes disciplines qu'ils prenaient le soir dans la sacristie.

La foi vive qu'ils avaient pour l'adorable sacrement de l'eucharistie les attachait continuellement aux autels ; & quand je leur permettais de le recevoir, ils le faisaient avec des sentiments de vénération capables d'échauffer les plus tièdes. On les voyait longtemps & à diverses fois prosternés, le p2.279 visage collé à terre, gémissant & versant ordinairement des larmes. Ces postures plus communes parmi les Asiatiques que parmi les Européens, mais toujours humiliantes & édifiantes, contribuent beaucoup à exciter dans le cœur une tendre dévotion, & à imprimer dans l'esprit cette profonde vénération, que mérite de nous la majesté de nos sacrés mystères.

Ce respect s'étendait aussi aux images, aux reliques, aux médailles, à l'eau bénite, & généralement à tout ce qui porte quelque caractère de notre religion. Ils avaient outre cela une dévotion pour la très sainte Vierge, qui eût été peut-être trop loin, si l'on n'eût eu soin de la régler.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Ils la nomment la sainte Mère <sup>1</sup>, & ils l'invoquent en tous leurs besoins. L'expérience qu'ils ont de sa protection, les a confirmés dans cette tendre dévotion ; & les grâces qu'ils en reçoivent tous les jours, leur persuadent qu'elle est agréable à Dieu.

p2.280 Les femmes sont encore plus touchées de ces sentiments que les hommes. Toutes leurs églises lui sont dédiées sous le titre de Chin-Mou-tam, c'est-à-dire, temple de la sainte Mère. C'est là qu'elles s'assemblent, car jamais elles n'entrent dans l'église des hommes : comme aussi les hommes n'oseraient jamais se trouver dans la leur.

Mais l'amour tendre, que tous les chrétiens ont pour Jésus-Christ, les rend véritablement dévots & dignes de la profession qu'ils ont embrassée. Ils répétaient continuellement ces paroles. *Jésus le Maître du Ciel, qui a répandu son sang pour nous ! Jésus qui est mort pour nous sauver !* Comme c'est le mystère qu'on leur enseigne avec le plus de soin, c'est aussi celui qu'ils croient avec le plus de fermeté. Ils veulent tous avoir des crucifix dans leurs chambres ; & quoique dans les commencements la nudité de nos images les choquait, ils s'y sont néanmoins dans la suite accoutumés. Nous ne p2.281 laissons pas de les donner au peuple avec quelque précaution, de peur qu'elles ne tombent entre les mains des idolâtres, qui par ignorance ou par malice pourraient facilement les profaner.

C'est pour la même raison, qu'après avoir dit la messe, je retirais ordinairement de l'autel un grand crucifix de sculpture : les païens viennent souvent par curiosité visiter nos églises, & ils eussent pu l'emporter, ou en parler avec impiété. Les images peintes de la passion, que j'y laissais, ne faisaient pas le même effet.

Pour ce qui est des chrétiens, on est bien éloigné de leur cacher ce sacré mystère de notre rédemption, ou de leur en dissimuler la moindre circonstance. Ce que quelques hérétiques en ont écrit est une calomnie grossière, que tous les livres chinois & les figures, qui y sont gravées, démentent depuis longtemps. On voit la croix portée publiquement

---

<sup>1</sup> Chin-Mou.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

dans les rues en procession, plantée sur les toits des églises, peinte sur la porte des chrétiens. <sup>p2.282</sup> Je n'ai vu nulle part pratiquer avec plus de respect qu'à la Chine, la cérémonie de l'adoration de la croix, qui s'y fait publiquement le Vendredi saint ; & j'avoue de bonne foi que je n'y ai jamais assisté, sans être obligé de mêler mes larmes avec celles des fidèles, qui se surpassent eux-mêmes ce jour-là en dévotion & en pénitences publiques. Ceux qui ont accusé leur foi en ce point seraient eux-mêmes honteux de l'insensibilité des Européens, s'ils assistaient à nos cérémonies. Pour nous, nous sommes pleins de joie d'y voir l'opprobre de la croix triompher jusqu'à l'extrémité de l'univers, de la plus superbe nation du monde.

L'instruction particulière des femmes chinoises est beaucoup plus embarrassante que celle des hommes : on ne les visite point hors les temps de la maladie, elles ne viennent aussi jamais visiter les missionnaires ; mais on leur parle dans leur église, où l'on peut les assembler de quinze en quinze jours, <sup>p2.283</sup> pour leur dire la messe & leur administrer les sacrements. Elles n'osent y venir plus souvent, crainte de scandale. Les lois du pays ne leur en permettent pas même tant ; parce que les désordres qui arrivent, toutes les fois que les femmes païennes visitent les temples des bonzes, rendent nos assemblées suspectes, & donnent toujours aux gentils un prétexte spécieux de décrier la religion.

Cependant on ne saurait croire le fruit qu'on y peut faire. Je me rendais le vendredi au soir à cette église pour y confesser. C'était toujours dans un lieu exposé à la vue de tout le monde, car en cette matière on ne peut prendre trop de précaution ; le samedi matin j'achevais les confessions de celles qui n'avaient pu avoir place le jour de devant. Elles se confessaient presque toutes, & elles se seraient volontiers confessées tous les jours, si elles en avaient eu la liberté. Soit tendresse de conscience, ou estime du sacrement, ou quelque autre raison qui leur est <sup>p2.284</sup> particulière, elles ne trouvent jamais assez de temps pour découvrir leurs défauts. Il faut à la Chine les écouter avec beaucoup de patience ; & comme elles sont naturellement fort douces,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

elles seraient scandalisées, si on les traitait avec aigreur. Elles ont néanmoins cela de commode, qu'elles ne sont point entêtées d'elles-mêmes. Elles reçoivent les instructions de leur directeur avec humilité, elles suivent aveuglément ses avis, on ne leur donne jamais trop de pénitences ; & quoiqu'on ait de la peine à les corriger des défauts ordinaires, elles n'en ont point à les pleurer.

Pour ce qui est des péchés considérables, elles y tombent très rarement ; parce que leur état les retire de la plupart des occasions dangereuses : & si on pouvait les obliger à conserver la paix dans leur domestique, leur vie d'ailleurs serait extrêmement innocente. J'ai vu en plusieurs, une dévotion qui n'était pas éloignée de la sainteté, toujours appliquées au travail, ou à la prière, veillant à l'éducation des <sup>p2.285</sup> enfants, ou à leur propre édification ; scrupuleuses dans l'observation de toutes les pratiques chrétiennes ; charitables, mortifiées, zélées surtout pour la conversion des idolâtres, & attentives à toutes les occasions qui se présentent de pratiquer les bonnes œuvres. De manière que j'ai souvent ouï dire aux plus anciens missionnaires, que si la Chine devenait un jour chrétienne, presque toutes les femmes se sauveraient. Ce n'est point là un panégyrique affecté des dames chinoises ; je rapporte fidèlement ce que j'ai vu, & je juge des autres églises par celle dont j'avais la conduite.

L'instruction des enfants adultes ne m'occupait guère moins, J'étais persuadé que cet âge plus que tout autre a besoin de culture, surtout à la Chine, où plusieurs choses contribuent à l'éloigner du service de Dieu ; leur naturel mou & facile, la complaisance des parents, qui les aiment à la folie, & qui ne les gênent en rien, la compagnie des enfants païens, toujours vicieux & <sup>p2.286</sup> corrompus avant le temps ; leur dépendance, leur complaisance pour les maîtres d'école, qui souvent leur inspirent de l'aversion pour la religion ; tout cela sont des obstacles à leur instruction, qu'il est difficile de surmonter, quelque soin que l'on se donne.

Je tâchais néanmoins de satisfaire à mon obligation en plusieurs manières. Celle qui me parut la plus efficace, fut de prendre dans ma

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

maison un maître d'école chrétien, habile & zélé. Les enfants y venaient étudier, & je prenais de là occasion de leur inspirer de la dévotion, de leur expliquer les principaux articles de la religion, de les aguerrir contre les attaques des gentils, de les accoutumer aux cérémonies de l'église, où ils assistaient à la messe tous les jours. Cette pratique faisait encore un autre bien. Les enfants des idolâtres, qui venaient étudier sous le même maître, soit à cause du bon marché, soit à cause du voisinage, écoutaient malgré eux ce qu'on enseignait à leurs compagnons ; ces <sup>p2.287</sup> instructions les formaient peu à peu au christianisme, & remplissaient leur esprit d'une infinité de bonnes idées, qui comme autant de semences, produisaient dans la suite le fruit évangélique, c'est-à-dire de véritables conversions.

Il serait à souhaiter qu'on eût plusieurs maîtres chrétiens, qui enseignassent gratuitement dans les villes, ce serait le meilleur moyen d'étendre la religion, & de conserver les bonnes mœurs dans les familles ; mais les missionnaires bien loin d'être en état de les y entretenir, ont bien de la peine à subsister eux-mêmes. Car leur vie n'est pas telle que certains auteurs mal instruits, & encore plus mal intentionnés, ont voulu persuader au monde : je dis même la vie de ceux qui sont à la cour, & qui semblent à l'extérieur être dans l'abondance de toutes choses. Il est vrai qu'ils prennent des habits de soie, selon l'usage du pays, quand ils vont visiter les gens de qualité ; ils se font même <sup>p2.288</sup> quelquefois porter en chaise, ou bien ils vont à cheval suivis de quelques valets. Tout cela est absolument nécessaire pour conserver leur crédit & la protection des mandarins, sans laquelle les chrétiens seraient très souvent opprimés ; mais cela même rend la vie du missionnaire fort rude : car comme cette dépense emporte presque tout son revenu ou sa pension, qui ne va jamais à cent écus, le peu qui lui reste suffit à peine pour vivre. Il est très modestement (pour ne pas dire très mal) habillé dans sa maison, son logement est fort incommodé, il couche sur la dure ou sur un matelas fort mince & sans draps. Pour sa table, elle est si frugale qu'il n'est point de religieux en Europe à qui la règle prescrive une abstinence si rigoureuse. Plusieurs

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

passent les années entières avec du riz, des légumes, & de l'eau : car le thé, dont on use ordinairement, & qu'on prend sans sucre, n'est un ragoût ni pour les Chinois, ni pour les étrangers.

p2.289 Cependant je ne parle que du temps auquel ils sont dans leur maison, car dès qu'ils en sortent pour courir dans toute la province, & chercher la brebis égarée dans les villages, dans les montagnes, dans les endroits les plus écartés, on ne peut exprimer les fatigues continuelles de leur mission (je parle surtout de celles qu'on fait dans les provinces occidentales, car les canaux qui arrosent presque toutes les provinces du Midi, rendent ces courses beaucoup moins pénibles) ; c'est alors qu'on travaille nuit & jour, on couche dans des granges, on mange avec le paysan, on est exposé au soleil le plus ardent, & au froid le plus rude ; quelquefois couvert de neige, & souvent percé de la pluie. On ne trouve en arrivant pour tout soulagement que de fervents chrétiens, qui achèvent de nous accabler par l'exercice qu'ils nous demandent de notre ministère.

La province de Chensi, dont on m'avait chargé, est l'une des plus vastes de la Chine. J'avais des chrétiens & p2.290 des églises établies à plus de cent lieues les unes des autres, où il faut aller par des chemins si pénibles, que les chevaux même n'y sont d'aucun usage. On a des mulets nourris dans les montagnes, & faits à ces sortes de voyages pour les endroits les plus faciles ; dans les autres il faut presque toujours aller à pied, soit qu'on grimpe sur les rochers, soit qu'on descende dans les précipices. On traverse les vallées dans l'eau ou dans les boues, exposé aux tigres, & encore plus aux voleurs, dont le pays favorise la retraite.

Ce ne sont plus ces beaux chemins, ces campagnes délicieuses des provinces du Sud, que l'art & la nature ont plutôt faites pour le plaisir des habitants, que pour la commodité des voyageurs ; les vallées des Alpes & des Pyrénées sont beaucoup plus praticables ; & c'est proprement de la Chine qu'on peut dire, que quand elle est belle, rien n'est au monde de plus beau ; & que quand elle cesse de l'être, rien n'est de plus horrible & de plus affreux. p2.291 Néanmoins depuis la mort

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

du père Faber on se fait un plaisir de marcher dans ces pénibles routes qu'il a autrefois arrosées de ses sueurs, & où il a répandu cette précieuse odeur de sainteté, qui soutient encore la foi des chrétiens, & qui anime le zèle des missionnaires.

Les autres églises de cette vaste province sont d'un accès plus facile. Je passais une grande partie de l'année à courir de village en village, catéchisant, prêchant, administrant les sacrements aux fidèles, qui s'assemblaient sur mon passage dans tous les lieux que je leur avais marqués. Je partageais mon temps entre eux & les idolâtres, dont les conversions sont toujours plus fréquentes dans ces lieux écartés, que dans les grosses villes, ou dans la capitale de la province. Il y en avait qui déjà convaincus de la vérité par la lecture ou par le commerce des chrétiens, venaient d'eux-mêmes recevoir le baptême : d'autres ébranlés par leurs amis ou par leurs parents, se trouvaient aux p2.292 disputes, & se rendaient enfin à la grâce de Jésus-Christ ; plusieurs attirés par la nouveauté ou par les prières de leurs voisins écoutaient avec attention, & disputaient toujours avec chaleur ; parmi lesquels quelques-uns se retiraient de la dispute plus endurcis qu'auparavant, mais d'autres plus fidèles à l'attrait du saint Esprit, rendaient gloire à Dieu, & reconnaissaient avec humilité leurs erreurs.

Ma peine, en ces sortes de controverses, était de ne pouvoir dire les choses comme j'eusse voulu. La difficulté de m'expliquer dans une langue étrangère ôtait son poids & sa force à la vérité. Il me semblait que si j'eusse parlé ma langue naturelle, il n'y eût pas eu un seul idolâtre en mon auditoire qui n'eût ouvert les yeux à la raison & ensuite à la foi. Mais outre qu'on en dit ordinairement assez pour rendre, comme dit saint Paul, tout homme inexcusable, je faisais de plus réflexion, que celui qui plante & qui arrose, quelque soin qu'il prenne, & p2.293 quelque adresse qu'il ait pour bien planter & pour bien arroser, ne fait en cela que très peu de chose. Il faut rapporter à Dieu ce grand ouvrage de la conversion des âmes, c'est lui seul qui fait croître ces plantes, qui les nourrit, qui les élève jusqu'à lui, selon l'ordre de sa

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

miséricorde, & aux temps marqués dans les conseils éternels de la divine prédestination.

Combien de fois ai-je vu d'une manière sensible que peu de paroles mal prononcées ont triomphé de l'erreur, parce que le saint Esprit, qui est le maître intérieur des élus, en développait le sens ; au lieu que de longues instructions n'ont eu quelquefois d'autre effet que d'endurcir le cœur, quand par un juste jugement, il ne plaisait pas à Dieu de les accompagner d'un lumière & d'une ardeur extraordinaire.

Vous serez sans doute bien aise, mon Très Révérend Père, de savoir quelles sont les difficultés principales qui se trouvent dans la conversion des gentils. J'en ai remarqué de trois <sup>p2.294</sup> sortes, qui sont particulières aux Chinois. Les gens de qualité, & ceux qui se piquaient de science, m'arrêtaient ordinairement aux mystères. Leur esprit paraissait surtout révolté contre la Trinité & l'Incarnation. Un Dieu passible, un Dieu mourant n'était pas moins pour eux, que pour les Juifs, un scandale & une espèce de folie. L'existence d'un Dieu éternel, souverain, infiniment juste, infiniment puissant, ne leur faisait pas tant de peine ; & les preuves sensibles, que je leur en apportais, les empêchait souvent de se commettre là-dessus avec moi dans la dispute.

Pour agir d'ordre, & pour suivre les routes que la prudence & les saints Pères nous marquent en ces occasions, je distinguais toujours avec eux, deux parties dans notre sainte religion. Dans la première je leur proposais tout ce qu'une raison exempte de passion nous enseigne : qu'il y a un Dieu, que ce Dieu étant infiniment saint, nous ordonne d'aimer la vertu, de fuir le <sup>p2.295</sup> vice, d'obéir aux princes, de respecter nos parents, de ne point nuire à son prochain : que les gens de bien, qui souvent sont malheureux en ce monde, ont en l'autre une récompense certaine ; qu'au contraire les méchants, qui passent leur vie dans les plaisirs déréglés, sont rigoureusement châtiés après leur mort : que cette crainte & cette espérance, qui sont le commencement de la sagesse, sont aussi la première règle de nos mœurs ; mais que l'amour ardent, que tout homme doit avoir pour ce souverain arbitre de la vie & de la mort, peut seul nous rendre parfaits.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Après les avoir convaincus de ces maximes, je leur disais :

— Pratiquez donc avec cet esprit d'amour & de crainte ces divines leçons : prosternez-vous chaque jour devant la majesté infinie de ce Dieu que vous reconnaissez : en cet état, les larmes aux yeux & le cœur brisé de douleur de l'avoir connu si tard, demandez-lui de toute votre âme qu'il vous élève à ces <sup>p2.296</sup> sublimes vérités, que la raison ne vous découvre point ; mais qu'il lui a plu de révéler au monde par son propre fils, & qui sont à présent le caractère particulier de la foi chrétienne.

Il n'était pas toujours aisé d'obtenir ce que je demandais. La plupart des gentils accoutumés à suivre aveuglément leurs passions, avaient plus de peine à embrasser ce nouveau genre de vie qu'à croire les mystères les plus obscurs. Mais je puis vous assurer, mon Révérend Père, que de tous ceux qui s'y soumettaient de bonne foi, je n'en ai vu aucun qui peu de jours après, ne se soit trouvé disposé à croire ce que la loi nouvelle nous enseigne de plus difficile. Tant il est vrai que la foi est un don de Dieu, que toute la force du raisonnement ne peut acquérir, & que ceux-là seuls obtiennent, qui suivent ce conseil de notre Seigneur : *Cherchez, & vous trouverez ; frappez à la porte, & on vous ouvrira.*

Dieu en effet, pour accomplir cette promesse, concourait assez souvent <sup>p2.297</sup> à ces conversions d'une manière miraculeuse ; & je remarquais en plusieurs néophytes tant de lumières, dès qu'ils prenaient le parti de bien vivre & de prier, qu'il était nécessaire que l'Esprit saint les eût intérieurement éclairés. Un bachelier, que la lecture & la dispute avaient ébranlé, ne pouvait encore se résoudre à croire. Il se détermina néanmoins à pratiquer la morale de Jésus-Christ, dans la pensée qu'une bonne vie contribuerait à dissiper ses ténèbres. Les premiers jours ses doutes se fortifièrent, au lieu de se dissiper ; plus il envisageait la croix, plus son esprit se révoltait. Il comparait les fables de son ancienne religion, avec la mort honteuse d'un Dieu Homme, qui fait le fondement de la nôtre. L'un & l'autre lui semblait également

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

ridicule, & quelque soin qu'il prît de chercher, il ne trouvait rien qui l'affermât plus dans le christianisme, que dans l'idolâtrie. Ses parents & plusieurs de ses amis firent inutilement leurs efforts pour le <sup>p2.298</sup> gagner à Jésus-Christ, et il était sur le point de reprendre sa première vie, quand notre Seigneur l'arrêta sur le bord du précipice.

Une nuit (comme il me l'a rapporté lui-même) il vit en songe le ciel ouvert : Jésus-Christ lui apparut plein de majesté, assis à la droite de son Père, & entouré d'une infinité d'esprits bienheureux. D'un côté il lui montrait ces récompenses éternelles, promises aux chrétiens ; de l'autre il lui découvrait des abîmes profonds, que les supplices & les cris de plusieurs idolâtres rendaient affreux.

— Voilà votre partage, lui dit-il d'un air menaçant, si vous ne me suivez. Ah ! mon fils, ajouta-t-il avec un visage plus doux, faut-il que ma croix vous rebute ? & qu'une mort, qui est la source de ma gloire, vous fasse tant de honte ?

Cette vision l'effraya, & il s'éveilla tout changé. Il ne la regarda point comme un songe, il ne s'amusa point à rechercher ce que le hasard & une imagination échauffée peuvent <sup>p2.299</sup> quelquefois produire d'extraordinaire durant le sommeil : Ce pauvre homme persuadé que Dieu lui avait parlé, demanda avec empressement le baptême ; & bien loin d'avoir de la peine à se soumettre à la foi de nos mystères, il protesta qu'il donnerait volontiers sa vie, pour en défendre la vérité.

Un autre moins savant, mais beaucoup plus obstiné, non seulement n'abandonnait pas ses erreurs, mais faisait même des railleries sur nos plus saints mystères, & n'assistait à mes instructions que pour s'en moquer. Il avait néanmoins permis à sa femme de se faire chrétienne, parce qu'il ne voulait point, en s'opposant à ses volontés, mettre le trouble dans sa famille ; mais il disait qu'il se garderait bien de l'imiter, de peur qu'on ne crût dans le monde, que toute sa maison eût perdu l'esprit.

Comme il était naturellement vif & plus emporté que ne le sont ordinairement les Chinois, je tâchais de le gagner par la douceur,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

beaucoup <sup>p2.300</sup> plus que par la dispute. Enfin voyant que ni l'un ni l'autre ne servait de rien, je fus un soir le trouver en sa maison, & le tirant à part.

— Je pars demain, lui dis-je, Monsieur, & je viens prendre congé de vous : je vous avoue que ce n'est pas sans quelque chagrin, non seulement parce que je vous quitte, mais surtout parce que je vous laisse dans vos erreurs. Du moins avant mon départ faites-moi un plaisir qui ne vous coûtera rien : votre femme est chrétienne, elle a une image de cet Homme Dieu, dont je vous prêche la religion : prosternez-vous quelquefois devant cette image, & priez celui qu'elle représente, de vous éclairer, s'il est vrai qu'il en ait le pouvoir, & qu'il soit en état de vous écouter.

Il me le promit, & dès que je me fus retiré, il tint sa parole.

Sa femme, qui ignorait ce qui s'était passé, & qui le vit à genoux adorer Jésus-Christ, en courbant plusieurs fois la tête devant son image, s'imagina qu'il était converti, & <sup>p2.301</sup> envoya un de ses parents dans la maison voisine, où j'étais, pour m'en avertir ; j'y courus, & je le trouvai encore si occupé de cette action & de sa prière, que je ne voulus pas l'interrompre.

Dès qu'il se leva, je lui dis que je ne pouvais assez lui marquer ma joie à l'occasion du changement que Dieu venait d'opérer en sa personne.

— Comment, répondit-il tout étonné, est-ce que vous avez vu de si loin ce qui s'est passé dans mon esprit, ou bien que Dieu vous l'a révélé ?

— C'est Jésus-Christ même, ajoutai-je, qui me l'a fait connaître ; car il nous avertit que ceux qui demandent en son nom quelque chose à son Père, seront exaucés.

— Ah ! mon Père, s'écria-t-il, il est vrai que je ne me connais plus : je me sens chrétien, sans savoir encore bien ce que c'est que le christianisme ; mais enseignez-moi, je suis prêt

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

de me soumettre, & de recevoir, si vous voulez, dès à présent le baptême.

Je lui dis que je ne baptisais personne, sans l'avoir auparavant instruit ; & <sup>p2.302</sup> que comme j'étais obligé de partir, je lui nommerais un chrétien à qui il pourrait s'adresser en mon absence. Il consentit à tout, & nous nous prosternâmes à terre devant cette image miraculeuse, pour rendre des actions de grâces à la majesté divine, qui peut des rochers les plus durs, faire sortir quand il lui plaît, des enfants d'Abraham.

Parmi plusieurs autres effets de la grâce, dont il a plu à Dieu de bénir ma mission, la conversion d'un vieux officier de guerre, me paraît encore digne de vous être rapportée. De simple soldat, il était parvenu à être lieutenant de roi dans une ville du troisième ordre. Quoique fort riche, il n'avait point de concubine, & sa femme qui était chrétienne, & qu'il aimait, l'obligeait de vivre d'une manière plus réglée que les autres mandarins. Mais rien ne pouvait le déterminer à se faire chrétien. Ce n'est pas qu'il fût entêté du paganisme ; le désir de s'avancer dans le monde l'occupait uniquement, & il n'avait reconnu <sup>p2.303</sup> jusqu'alors d'autre divinité que sa fortune. Cette indifférence pour toute sorte de religion est de tous les états le plus dangereux ; & j'ai vu par expérience qu'on n'est jamais plus éloigné du vrai Dieu, que quand on n'en reconnaît aucun.

Il avait pourtant de l'estime pour les chrétiens, parce que leur vie innocente l'édifiait. Quand je passais dans sa ville, il me rendait toujours visite ; & pour me faire plaisir, il allait quelquefois dans l'église se prosterner devant les autels. Je prenais de là occasion de le presser sur l'affaire de son salut ; mais il écoutait en riant, ce que je lui disais là-dessus de plus sérieux.

Un jour que je lui parlai de l'enfer plus fortement qu'à l'ordinaire, il me dît :

— Vous ne devez pas être surpris de ma fermeté. Il serait honteux qu'un vieux officier comme moi eût peur : dès que je

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

me suis fait soldat, je me suis mis sur le pied de ne rien craindre. Mais après tout, ajouta-t-il, quelle raison puis-je avoir d'appréhender ? Je ne <sup>p2.304</sup> fais tort à personne, je sers mes amis, je suis fidèle à l'empereur ; & si autrefois j'ai été sujet aux désordres ordinaires de la jeunesse, je suis à présent assez modéré dans mes plaisirs.

— C'est-à-dire, lui répondis-je, que vous tâchez de contenter le monde ; mais que vous ne vous mettez guère en peine de rendre à Dieu ce que vous lui devez. Penseriez-vous être un bon officier, en remplissant les devoirs particuliers de votre charge, si vous refusiez en même temps de reconnaître l'empereur, & de lui obéir ?

Ce n'est pas assez d'être réglé dans toutes les actions d'une vie privée. Le premier devoir d'un sujet est de se soumettre à son souverain : & la plus essentielle obligation de l'homme, c'est de reconnaître son Dieu.

— Vous avez raison, me dit-il ; j'y penserai sérieusement.

— Vous y penserez en vain, ajoutai-je, si le Dieu dont je vous parle, ne vous donne de bonnes pensées. Priez-le ce soir d'éclairer votre esprit, il écoutera votre voix ; mais <sup>p2.305</sup> souvenez-vous réciproquement d'écouter la sienne, & de la suivre.

Quoique je n'espérasse guère plus de cet entretien, que de plusieurs autres qui l'avaient précédé, je remarquai néanmoins qu'il était ému. Il en parla à sa femme, qui prit de là occasion de le presser, & un de ses officiers zélé & instruit lui persuada d'assister du moins à la prière du soir, qu'on faisait en sa maison. Sa présence excita la ferveur de ses domestiques, & ils demandèrent tous à Jésus-Christ sa conversion avec des cris & des larmes, auxquelles la bonté infinie de Dieu ne peut presque jamais résister.

Dès ce moment il fut ébranlé, & les diverses pensées qu'il roula une grande partie de la nuit, dans son esprit, sur le danger où il était, lui

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

firent prendre la résolution d'examiner à fond la religion. Mais notre Seigneur l'en instruisit sur le champ : car il protesta que s'étant un peu endormi, il eut des représentations de l'enfer si horribles, qu'il n'eut plus de peine à se

p2.306 déterminer. A son réveil il se trouva chrétien, ou du moins il prit dessein de le devenir au plutôt.

Il courut à l'église, où je disais la messe ; & quand elle fut finie, je fus bien surpris de le voir à mes pieds demander en pleurant le baptême. Je dis en pleurant, car à peine se pouvait-il expliquer, tant les larmes & les soupirs interrompaient son discours. Il parlait même d'un air peu assuré, & on remarquait en toute son action je ne sais quelle crainte, qui l'avait saisi, & dont il n'était pas le maître ; soit qu'il eût encore l'imagination frappée de l'image de l'enfer, soit que Dieu par ce changement, voulût nous faire comprendre aussi bien qu'à lui, que toute la fierté, que peut inspirer la guerre, n'est pas à l'épreuve de cette frayeur salutaire, qu'il verse quand il lui plaît, dans les cœurs les plus intrépides.

Je voulus selon ma coutume, prendre du temps pour l'éprouver & pour l'instruire ; mais il protesta qu'il ne sortirait point de l'église, qu'il ne soit p2.307 baptisé :

— Peut-être je mourrai cette nuit, me disait-il, & vous aurez le déplaisir de me savoir éternellement damné.

Sa détermination à ne me point abandonner, les prières des chrétiens, qui s'étaient prosternés devant moi pour obtenir cette grâce, & je ne sais quel mouvement intérieur me firent une espèce de violence. Je l'interrogeai sur tous les points de la religion. Il en savait une partie, & il apprit le reste avec tant de facilité, que deux heures après je crus pouvoir l'initier dans nos saints mystères. Sa conversion fit du bruit dans la ville, plusieurs idolâtres suivirent son exemple. Et puisque dans le Ciel même, comme dit Jésus-Christ, il se fait une fête, quand un pécheur fait pénitence, il ne faut point douter que les saints & les anges n'eussent de la joie, à la conversion de celui-ci.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Cette soumission de notre esprit aux mystères les plus obscurs, quelque difficile qu'elle paraisse, n'est pas néanmoins ce qui fait le plus de peine aux <sup>p2.308</sup> gentils. Plusieurs autres considérations les arrêtent encore davantage. La première, est l'obligation de restituer le bien mal acquis, qui est pour les marchands & pour les mandarins un obstacle presque insurmontable.

L'injustice & la tromperie sont à la Chine si ordinaires dans ces deux conditions, qu'il y en a peu qui se soient enrichis par un autre voie. Un marchand vend toujours tout le plus cher qu'il lui est possible, & il ne donne de bonnes marchandises que quand il ne peut se défaire des mauvaises. L'adresse, qui est particulière à cette nation, semble lui donner droit de falsifier toutes choses.

Mais la sainteté de notre religion ne permet pas ce que les lois humaines tolèrent, & un homme, après s'être enrichi par un trafic injuste, doit revenir à compte avec Dieu, dès qu'il songe tout de bon à le reconnaître. J'avoue que je n'ai jamais touché ce point sans trembler. C'est presque toujours pour un Chinois, une pierre de <sup>p2.309</sup> scandale. Ils disputent peu sur les mystères, parce qu'ils n'ont pas l'esprit fait aux sciences spéculatives ; mais en matière de morale, ils ont de la pénétration, & ne croient pas être moins habiles que nous.

— Il est vrai, me dit un jour un marchand, qu'il n'est pas permis de faire tort à son prochain ; mais ce n'est pas moi qui trompe. Quand je vends trop cher, ou que je débite de méchantes étoffes, celui qui achète s'abuse lui-même. Comme de son côté, il m'en donne tout le moins qu'il peut, résolu de les prendre pour rien, si j'y consentais ; de même j'ai droit d'exiger de lui les plus grosses sommes, & de les recevoir, s'il est assez simple que de me les donner. C'est là le fruit de notre industrie : & ce gain n'est point une violence, mais l'effet de mon art, qui m'apprend à profiter de mon négoce.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

De plus, ajoutait-il, quand il serait vrai que je possédasse le bien d'autrui, & que j'eusse fait une faute de <sup>p2.310</sup> m'enrichir à ses dépens, en quelle conscience puis-je dépouiller à présent mes enfants, & les réduire à la mendicité ? Croyez-moi, mon Père, ceux à qui j'ai ravi le bien, en ont fait autant à d'autres, qui de leur côté se sont enrichis de la même manière. C'est ici la coutume d'en user de la sorte, & chacun (s'il est raisonnable) doit se pardonner mutuellement ces petites fautes ; autrement il faudrait renverser toutes les familles, & faire un désordre pire que tout le mal qu'on a commis. Pour moi je pardonne de bon cœur à ceux qui m'ont trompé, pourvu que personne ne m'inquiète sur le tort prétendu que je lui ai fait.

C'est ainsi que parlent les enfants des ténèbres, dont Jésus-Christ a dit, qu'il est plus facile qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, qu'il n'est aisé aux riches d'entrer dans le royaume du ciel. Quelque chose qu'on leur représente, ils ont presque toujours pris leur parti, plus endurcis <sup>p2.311</sup> encore qu'aveuglés ; car ils ne laissent pas d'admirer dans les autres le désintéressement & la justice. En voici un exemple, dont j'ai moi-même été témoin.

Un jeune homme faisant voyage dans la province de Chensi, où j'étais, trouva en chemin une bourse de dix ou douze écus. Il eut assez de bonne foi pour chercher la personne à qui elle appartenait, & pour la lui rendre. Cette action parut héroïque aux Chinois ; & le mandarin du lieu, qui en fut averti, ne voulut pas la laisser sans récompense. Il en fit lui-même l'éloge, par un discours qu'on imprima en gros caractères, & qu'on afficha à la porte du palais.

Mais Dieu, à qui les vertus même naturelles sont agréables, fit à ce jeune homme, une grâce infiniment plus grande. Car comme il continuait son voyage, une personne inconnue l'aborda, & lui dit :

— D'où vient que vous avez rendu si généreusement cet argent ? Savez-vous bien qu'il <sup>p2.312</sup> n'appartient qu'aux

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

chrétiens de faire de semblables actions, & que dans l'état où vous êtes, toutes vos vertus n'empêcheront pas que vous ne soyez damné ? Si vous me croyez, vous irez trouver le Père des chrétiens, & vous embrasserez sa religion, sans laquelle la droiture & l'équité naturelle vous seront inutiles après la mort.

Il obéit sur-le-champ, & rebroussa chemin pour me venir trouver. Il me raconta avec beaucoup de simplicité ce qui lui était arrivé, & il me disait de temps en temps :

— Qu'est-ce qu'être chrétien, & que voulez-vous que je fasse ?

Je l'instruisis avec d'autant plus de facilité, que rien ne lui faisait de la peine. Au reste il était d'une innocence & d'une candeur qui me charmait ; ainsi quand je le jugeai bien disposé, je lui donnai le baptême, & le mis en état de sanctifier à l'avenir ses bonnes inclinations.

Le démon, qui connaît le faible des Chinois en matière d'intérêt, a inspiré aux idolâtres une maxime qui les <sup>p2.313</sup> retient presque tous dans leurs erreurs. Le peuple s'est mis dans l'esprit, qu'il suffisait d'être chrétien pour devenir pauvre, & que le christianisme était la religion des gueux. Ainsi dès qu'il arrive quelque malheur dans une famille, s'il y a un chrétien, tous les autres s'en prennent à lui, & le chargent de toutes les malédictions. On ne peut sans une grande foi résister à cette persécution, & quand on propose à un idolâtre, prévenu de cette fausse idée, d'embrasser la religion, il faut que la grâce intérieure soit bien forte, pour l'obliger à sacrifier sa fortune, & à renoncer, comme il s' imagine, à tous ses intérêts temporels.

Cette même raison arrête presque tous les mandarins, qui risquent tout, dès qu'ils pensent à se faire chrétiens. La chute du père Adam, qui dans la dernière persécution entraîna avec elle tant de familles illustres, les fait encore trembler. Ils savent que la religion des Européens n'est point approuvée par les lois, & qu'on peut <sup>p2.314</sup> ôter les biens & la vie

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

à ceux qui l'embrassent. Quelque protection que l'empereur donne à présent aux missionnaires, il peut dans la suite changer, il peut mourir ; & les Parlements sont toujours attentifs aux occasions qui se présentent d'exterminer le christianisme, Ainsi la crainte de perdre les fausses richesses de ce monde, prive une infinité de gens des biens éternels, dont ils ne connaissent pas assez le prix.

Que si un mandarin touché de Dieu, passe par-dessus toutes ces considérations, il trouve dès qu'il est converti, un autre obstacle à sa persévérance, encore plus difficile à surmonter que le premier. Comme les gages des officiers ne peuvent fournir à la dépense ordinaire de leur maison, ils n'ont point d'autre fond pour la soutenir, que l'injustice.

Les ministres d'État & les premiers présidents des cours souveraines de Pekin exigent secrètement des vice-rois des sommes considérables. Ceux-ci, pour y satisfaire, ont recours aux <sup>p2.315</sup> principaux mandarins de la province, qui de leur côté taxent les officiers subalternes. Nul n'oserait s'en dispenser, sans se mettre en danger de se perdre ; de manière que chacun, pour se soutenir dans son poste, cherche de l'argent par toutes sortes de voies.

Ce ministère d'iniquité, que l'ambition des grands & la cupidité des petits a introduit dans l'empire depuis la dernière révolution, porte un coup mortel à l'établissement solide de notre sainte foi ; parce qu'un mandarin chrétien ou cesse d'être bon chrétien, s'il vole ; ou cesse ordinairement d'être mandarin, s'il ne vole pas.

Cependant il s'en trouve plusieurs que la Providence conserve, & qui ne fléchissent pas le genou devant Baal. On a vu à la Chine, comme dans la primitive Église, des exemples de cette générosité chrétienne, qui compte pour rien les biens de ce monde, dans l'espérance que le royaume des cieux sera un jour leur héritage. Durant le temps de la persécution, il s'est passé <sup>p2.316</sup> cent choses édifiantes en cette matière ; mais comme je ne dis presque rien que ce que j'ai vu, je me contenterai d'en rapporter un exemple plus récent, qui m'a sensiblement touché.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Un fervent chrétien de la province de Chensi, après s'être enrichi en différents emplois honorables, s'était enfin retiré du monde, résolu d'employer une partie de ses biens au service de Dieu, & l'autre à mener avec sa famille une vie tranquille & innocente. Il avait bâti une église à la campagne, où j'allais quelquefois administrer les sacrements, & donner le baptême aux catéchumènes, qu'il prenait soin lui-même de former. Mais comme sa maison était dans un lieu de grand passage, les troupes, qui vont & qui viennent continuellement à la Chine, désolaient toute sa terre, sans oser faire le moindre tort à celles de ses voisins idolâtres. Voici ce qui les portait à en user de la sorte.

Les Chinois ont coutume de donner publiquement des malédictions à p2.317 ceux qui leur font tort, surtout quand ils ne peuvent autrement s'en venger. Si l'on a été volé dans une maison, & qu'on ne puisse découvrir le voleur, tous les matins & tous les soirs, durant plusieurs jours, la famille est occupée à le maudire. Le père, la mère, les enfants, les domestiques se relèvent les uns les autres dans cet exercice, & lui souhaitent tour à tour tous les maux imaginables. Ils ont, si j'ose m'expliquer de la sorte, des formules d'injures & de malédictions qu'ils répètent cent fois, en criant de toute leur force, à la porte ou sur le toit de la maison ; & ils s'imaginent que le voleur, quelque part qu'il se trouve, en souffrira quelque chose, jusqu'à ce qu'il ait réparé le tort.

Quoique la plupart des voleurs ne s'embarrassent guère de ce bruit, plusieurs néanmoins en sont effrayés, & cette crainte empêche une infinité de violences. Les chrétiens, qui aiment leurs ennemis, & qui souhaitent du bien à ceux qui leur font du mal, sont p2.318 bien éloignés de les maudire. De sorte que les soldats, dont je parle, appréhendant les malédictions des gentils, épargnaient leurs biens ; & n'ayant rien à craindre de l'indignation de ce fervent chrétien, ils volaient impunément ses fruits, ils coupaient ses blés, ils arrachaient ses arbres. Ainsi son extrême patience attirait sur lui tout le dommage, qui sans cela aurait été également répandu sur les autres.

Ses amis plus touchés de ses pertes que lui-même, se moquaient souvent de son insensibilité, & lui faisaient à peu près les mêmes

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

reproches, qu'on fit à Job dans une semblable occasion, en lui disant que toutes les bénédictions, qu'il donnait à Dieu, ne l'empêcheraient pas de perdre son bien, & peut-être même de mourir de faim : *Benedic Deo & morere*. Ils lui répétaient souvent qu'il était étrange que pour une légère observance de sa religion, il se vit réduit à la dernière extrémité.

— Si vous craignez, ajoutaient-ils, de donner vous-même à ces <sup>p2.319</sup> voleurs des malédictions, envoyez en votre place un de vos domestiques, ou bien louez vos terres à des gentils, qui n'auront pas comme vous ces ridicules scrupules.

Ce bon homme plein d'une vive foi & de cette sage simplicité, qui est si conforme à l'Évangile, répondait froidement, que tous ses biens appartenait à Dieu ; que c'était à lui à les conserver, & qu'au reste il aimait mieux recevoir du mal, que d'en faire. Il me dit un jour :

— Mes enfants trouvent mauvais que j'abandonne tous mes biens au pillage : vous savez que j'ai mes raisons pour en user de la sorte, & ils n'en ont aucune de se plaindre, puisque ces biens ne leur appartiennent pas. Ils ont de quoi vivre indépendamment de ce que je me suis réservé ; mais quand ils seraient dans la nécessité, j'aime mieux leur laisser en mourant pour héritage des exemples de vertu, qui contribuent à leur salut, que des richesses, qui les peuvent perdre.

<sup>p2.320</sup> Ces sentiments, mon Très Révérend Père, me donnaient une consolation que je ne puis vous exprimer. Je disais quelquefois en moi-même dans l'excès de ma joie : En vérité y a-t-il plus de foi que cela en Israël ? Non seigneur, je n'ai rien perdu en laissant la France, puisque je trouve ici des saints. Votre esprit a véritablement rempli toute la terre, & cette profonde science du salut, dont nous jouissons depuis tant de siècles en Europe, vient enfin de se répandre jusqu'aux extrémités du monde, par un effet miraculeux de votre divine parole.

Cependant comme ses enfants me pressaient d'apporter quelque remède à ce désordre, & qu'il était bon en effet d'empêcher, que la

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

malice des gentils ne se prévalût de la patience des chrétiens, je leur permis en semblables occasions d'user de menaces, au lieu de malédictions ; & de leur dire :

— Je ne vous souhaite point de mal, je vous pardonne même celui que vous me faites ; mais Dieu, qui prend ma <sup>p2.321</sup> cause en main, saura bien vous punir sans que je m'en mêle. Viendra le temps que vous serez frappés de tous les anathèmes que votre injuste violence mérite, & la malédiction qu'il vous donne dès à présent, sera pour vous la source de tous les malheurs, que sa loi m'empêche de vous souhaiter.

Cet expédient réussit, & les chrétiens devenus éloquents pour leur intérêt, représentèrent si vivement les jugements de Dieu, que les idolâtres n'osèrent plus s'en prendre à eux.

Le second obstacle que je trouve à la conversion des Chinois, venait de la multitude des femmes, que les lois du pays leur permettent. Cela regarde surtout les gens de qualité, qui prennent, outre leur légitime épouse, autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir ; car pour le peuple, il n'a pas assez de bien pour fournir à cette dépense. Les mandarins sont par leur état éloignés de tous les divertissements ordinaires ; on leur permet seulement de manger quelquefois avec <sup>p2.322</sup> leurs amis, & de leur donner la comédie. Le jeu, la promenade, la chasse, les visites particulières, les assemblées publiques, seraient pour eux des crimes d'État ; de sorte qu'ils cherchent dans leur domestique, de quoi se dédommager des plaisirs, que les lois leur défendent.

Quelques-uns s'appliquent à l'étude, comme le plus sûr moyen de s'avancer ; mais la plupart des grands mandarins se font une espèce de sérail, où ils passent tout le temps qu'ils peuvent dérober aux affaires. On peut juger par là combien peu ils sont disposés à s'en priver, pour se contenter seulement d'une épouse, dont l'âge & souvent l'antipathie ne les a déjà que trop dégoûtés.

Il est vrai qu'il est permis à ceux qui se convertissent, de prendre pour femme une de leurs concubines, en cas que l'épouse légitime ne

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

veuille pas se faire chrétienne ; mais les lois leur défendent d'en user de la sorte, & l'on ne peut à la Chine répudier sa femme, <sup>p2.323</sup> si ce n'est en très peu de cas particuliers, que la coutume autorise. De plus les parents de celle, que le mari aurait ainsi renvoyée, ne manqueraient pas de s'en venger, & de l'obliger même en justice à la reprendre. Ainsi quand nous proposons aux mandarins les autres difficultés de notre religion, ils disputent, ils cherchent à les surmonter, ils ne désespèrent pas de se faire violence, mais ce dernier point les rebute d'abord, & leur ôte ordinairement toute pensée de se convertir. En voici un exemple bien sensible.

Je passais un jour d'un village à un autre, dans un temps assez mauvais ; & je me hâtais d'arriver au terme, quand j'entendis derrière moi un cavalier, qui venait au galop pour me joindre. C'était un homme de cinquante à soixante ans, bien monté, & suivi de quelques domestiques. Dès qu'il m'eut atteint, il me dit que l'estime, qu'il faisait de la religion chrétienne, lui avait donné la pensée de s'en <sup>p2.324</sup> instruire à fond, & qu'apparemment rien ne serait capable de l'en détourner, parce qu'il sentait en son cœur un grand désir de l'embrasser.

— Cette ardeur, lui dis-je, Monsieur, vient assurément de Dieu ; la chair & le sang ne vous inspirent point de semblables sentiments. Je suis prêt de mon côté à vous aider, j'espère que du vôtre, vous serez docile à suivre la voix qui vous appelle.

Nous étions à pied au milieu d'un grand chemin, nous nous mîmes un peu à l'écart, & je commençai à l'instruire. Tout lui parut raisonnable : & après avoir parcouru les mystères les plus difficiles, je lui conseillais de me suivre dans l'église, où je devais me rendre, quand je fis réflexion que j'avais oublié le point essentiel.

— Je suppose, Monsieur, (ajoutai-je) que vous n'avez point de concubines, ou que du moins vous êtes résolu de les renvoyer ; car vous savez sans doute qu'il n'est pas permis

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

aux chrétiens d'épouser plusieurs femmes. <sup>p2.325</sup> La religion, que je vous prêche & que Jésus-Christ nous a enseignée, s'applique surtout à détacher nos cœurs des plaisirs sensuels, & nous conseille même de nous priver souvent de ceux que la raison permet.

— Comment, répondit-il avec étonnement, je suis obligé (si je veux être chrétien) de renvoyer mes concubines ? Hé ! quel mal y a-t-il à les garder ? que dira-t-on de moi dans le monde ? Que deviendront mes enfants, & que deviendrai-je moi-même ? Mais est-ce là un article dont vous ne puissiez absolument me dispenser ?

Je tâchai de l'adoucir, & de lui faire comprendre qu'il se trompait, si pour surmonter les difficultés de sa conversion, il comptait uniquement sur ses forces naturelles & sur sa disposition présente.

— Dieu qui connaît, lui dis-je, notre nature corrompue, a des moyens secrets de nous aider, que nous ne connaissons pas d'abord. Tâchez seulement de conserver la bonne volonté qu'il vous a donnée, il fera le reste ; <sup>p2.326</sup> & vous vous trouverez à la fin changé à cet égard comme sur tout le reste.

Il m'écouta assez longtemps sans rien dire ; mais enfin prenant tout d'un coup son parti, il me fit une profonde révérence, monta brusquement à cheval, & poussa à toute bride du côté d'où il était venu. Je le perdis aussitôt de vue ; mais son image demeura longtemps gravée dans mon esprit, & je ne puis encore me consoler d'avoir perdu en un moment une âme, que la grâce de Jésus-Christ me préparait depuis si longtemps.

Ce qui regarde la conversion des femmes, est encore plus difficile. Une concubine, par exemple, reconnaît la vérité de la religion, & le malheur de son état : elle veut en sortir, & demande le baptême. On lui dit que la première démarche, que sa foi exige d'elle, est de se séparer de son prétendu mari, & de quitter le péché. Elle y consent, elle le désire même de tout son cœur ; mais voici ce qu'elle représente.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

— J'appartiens à un mandarin qui m'a achetée. <sup>p2.327</sup> Si je sors de la maison, il a droit selon la loi de me reprendre, & de me punir comme son esclave. Si par hasard j'évite ses poursuites, où puis-je me retirer, pour être plus sûrement ? Mes parents, qui m'ont vendue, n'oseraient me recevoir, et je tomberai infailliblement entre les mains d'une autre personne, qui m'engagera dans l'état que je veux éviter. Il faut donc demeurer dans la maison où je me trouve ; mais comment résister à un brutal, qui ne consulte que sa passion, justifiée par les lois et par l'exemple de tout l'empire. J'ai beau lui représenter la sainteté du christianisme que je veux embrasser, mes prières, mes larmes, ma résistance même, et tous les efforts que je suis en état de faire, ne sont pas capables de l'arrêter. Cependant je veux me sauver, quoiqu'il m'en coûte. Ordonnez-moi quelque chose que je puisse faire ; mais ne me refusez pas le baptême.

Il arrive aussi quelquefois qu'un idolâtre dégoûté par caprice de sa <sup>p2.328</sup> femme qui est chrétienne, l'accuse injustement, & obtient à force d'argent, la permission de la vendre à un autre ; quelquefois même il la vend sans autre forme de justice, & se retire dans une autre province. Cette femme entre les mains de l'adultère, que les lois autorisent, comment peut-elle éviter le péché, recevoir les sacrements, & persévérer dans la foi ? En vérité les missionnaires sont bien embarrassés, & n'ont pour lors d'autre parti à prendre que celui de la prière ; afin que Dieu, qui veut sincèrement le salut de tous les hommes, se serve en ces occasions de ces moyens secrets, que sa toute puissance a coutume d'employer, quand sa Providence ordinaire & les efforts de notre bonne volonté sont devenus inutiles.

Nous avons, mon Très Révérend Père, d'autant plus de sujet d'espérer de Dieu ces grâces extraordinaires en semblables rencontres, qu'il nous les accorde souvent, lors même que nous ne les jugeons pas absolument <sup>p2.329</sup> nécessaires. Il est vrai que les miracles ne sont pas si communs à la Chine, que l'état de cet empire semblerait l'exiger.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

L'empereur, à qui l'on a raconté ceux que Dieu a opérés parmi les autres nations, nous en fait quelquefois des reproches.

— Sommes-nous, dit-il, de pire condition que les Barbares, qui ont vu si souvent leurs malades guéris, & leurs morts ressuscités ! Qu'avons-nous fait à Dieu, pour rendre notre conversion plus difficile ? Vous venez de l'extrémité du monde nous prêcher une nouvelle loi, contraire à la nature, élevée au-dessus de la raison ; est-il juste que nous vous croyions sur votre parole ? Faites des miracles qui nous répondent de la vérité de votre religion, & je vous réponds de la sincérité de notre foi.

On lui a souvent dit que Dieu était le maître de ses dons, & qu'il en faisait le partage selon les décrets de sa sagesse éternelle, laquelle, il ne nous appartenait pas d'approfondir : Que quelquefois il n'opérait pas ces <sup>p2.330</sup> prodiges dans la cour des rois, parce qu'il prévoyait le mauvais usage qu'ils en devaient faire, quelquefois, parce que leur ayant donné plus d'esprit, plus de pénétration qu'aux autres, les grâces ordinaires leur suffisaient ; au lieu que le simple peuple & les nations grossières avaient besoin de ces marques sensibles de sa toute puissance, pour découvrir plus aisément la vérité. Peut-être aussi que la prudence charnelle, si opposée à l'esprit de Jésus-Christ, la mollesse, l'ambition, la cupidité des grands, attirent sur eux ce terrible châtiment ; & que Dieu par un juste jugement refuse des miracles à des gens, qui refusent eux-mêmes de se soumettre aux lois les plus simples & les plus ordinaires de la nature.

— Mais, seigneur, (lui a-t-on ajouté quelquefois) la charité de ce grand nombre de missionnaires qui abandonnent avec joie l'Europe, où leur qualité, leurs biens, leur science, devaient naturellement les arrêter ; & qui au travers de mille dangers <sup>p2.331</sup> viennent se sacrifier au bonheur de vos peuples ; ce zèle, Sire, si désintéressé, si éclairé, si constant, n'a-t-il point quelque chose de prodigieux, & ne devrait-il pas être aussi puissant pour vous persuader que les miracles ? S'ils sont

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

savants, comme votre Majesté en convient, comment s'abusent-ils eux-mêmes ? Et s'ils sont sages, comme elle paraît en être persuadée, comment abandonnent-ils tous les plaisirs de ce monde, pour venir de si loin tromper inutilement les autres ? Après toutes les réflexions qu'ils ont faites depuis cent ans sur les différentes religions de la Chine, il ne s'en est pas trouvé un seul, qui ne les ait toutes jugées contraires à la raison ; & depuis tant de siècles que nous examinons la religion chrétienne, nous n'avons pas vu parmi nous un homme sage & de mœurs réglées qui l'ait soupçonnée de fausseté.

Ces réponses ordinairement l'arrêtent, & l'obligent à faire des réflexions qui ne laissent pas de l'inquiéter.

p2.332 Au reste, mon Très Révérend Père, si les miracles nous manquent à Peking, il n'en est pas de même dans les provinces. Il s'y en est fait en plusieurs endroits, & ceux du père Faber sont si universellement reconnus, qu'il est difficile de ne les pas croire. Ce n'est pas que je voulusse être garant de tout ce qu'on en rapporte, aussi bien que de plusieurs autres prodiges qu'on débite quelquefois trop légèrement ; mais je ne puis pas au moins douter de ceux dont j'ai moi-même été témoin : & peut-être, mon Très Révérend Père, que vous comptez assez sur ma sincérité, pour vouloir aussi les croire sur mon témoignage.

Dans un village de la province de Chensi, proche de la ville de San-uyen, il y avait un idolâtre, dévot dans sa loi, & extrêmement attaché à ses superstitions. Au temps de la pleine lune il brûlait ordinairement, à l'honneur de ses dieux, des papiers dorés, argentés, & pliés en diverses figures, selon la coutume du pays. Un jour qu'il se p2.333 préparait à faire devant sa porte cet espèce de sacrifice, il s'éleva un orage qui l'obligea de se retirer dans sa maison, où il alluma au milieu d'une salle ces mêmes papiers, sans autre précaution ; mais le vent ayant ouvert la porte, les poussa de toutes parts, sans qu'on eût le temps d'y mettre ordre. Une partie fut portée dans un monceau de paille, & mit ainsi le feu dans la maison.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Tout le monde accourut, mais l'incendie devint en un moment si grand, qu'il fut impossible de l'éteindre. La maison, qui joignait d'un côté celle de l'idolâtre, appartenait à un chrétien, & paraissait déjà à demi enveloppée des flammes que le vent poussait avec violence, en danger d'en être bientôt entièrement consumée. Ce pauvre homme accompagné de plusieurs autres était monté sur le toit, & faisait d'inutiles efforts, pour se garantir de l'incendie ; quand son frère plein de confiance, s'approcha du feu le plus près qu'il lui fut possible, & <sup>p2.334</sup> s'étant mis à genoux sur les tuiles :

— Seigneur, dit-il en regardant le ciel, n'abandonnez pas ceux qui espèrent en vous ; tout le bien, que vous nous avez donné, est ici ; si nous le perdons, toute la famille est réduite à la dernière extrémité. Conservez-le, mon Dieu, & je vous promets que j'assemblerai tous les chrétiens du voisinage pour aller ensemble à l'église, vous en marquer ma reconnaissance.

En même temps il détacha de son chapelet un petit reliquaire, & il le jeta au milieu des flammes qui couvraient déjà une partie de la maison.

Cette action faite d'un air animé, avait également attiré l'attention des chrétiens & des idolâtres, qui fort étonnés de la confiance de leur compagnon, en attendaient l'effet, quand le Ciel se déclara tout d'un coup d'une manière miraculeuse. Le vent qui soufflait avec violence, tomba sur le champ, & un vent contraire encore plus fort, s'étant en même temps élevé, porta les tourbillons de <sup>p2.335</sup> flammes du côté opposé, sur la maison d'un méchant chrétien, qui avait depuis peu renoncé à sa religion. Elle en fut en un moment consumée, & devint l'exemple de la punition divine ; comme la maison, que le ciel avait conservée, était une preuve sensible de sa protection.

J'étais pour lors à deux lieues de ce village. Il est vrai que mes occupations empêchèrent que je ne me transportasse moi-même sur le lieu ; mais j'y envoyai des personnes sûres pour s'en instruire. Les païens rendirent les premiers, témoignage à la vérité ; & quelque temps

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

après, les chrétiens de toute cette contrée, conduits par celui qui venait d'être miraculeusement exaucé, parurent dans mon église pour accomplir son vœu, où ils firent tous ensemble retentir les louanges de ce grand Dieu, qui peut seul faire entendre sa voix aux créatures les plus insensibles, à la confusion des faux dieux, qui ne sont pas eux-mêmes capables d'entendre celle des créatures raisonnables.

p2.336 Il arriva quelques mois après une chose, qui ne fut pas moins surprenante, & dont les suites furent plus avantageuses à la religion. Un idolâtre de médiocre condition se sentait attaqué depuis plusieurs années d'une maladie inconnue, qui s'était même communiquée à sa mère & à sa femme. Deux ou trois fois la semaine, ils tombaient dans une faiblesse, qui tenait au commencement de l'évanouissement, & qui se changeait ensuite en de cruelles douleurs de tête, d'estomac & de ventre. Quelquefois ils se trouvaient extraordinairement agités, comme s'ils eussent eu une fièvre chaude. Ils perdaient la raison ; les yeux leur roulaient dans la tête, & on jugeait par plusieurs autres postures extraordinaires, que le démon y avait quelque part. Ils en étaient d'autant plus persuadés, qu'on trouvait souvent leur maison en désordre ; les chaises, les tables, les porcelaines renversées, sans qu'on sût à qui attribuer cet effet. Les médecins intéressés à juger que la nature p2.337 d'un côté, & la malice des domestiques de l'autre, causaient ces divers accidents, employèrent tous leurs remèdes pour les guérir. Les bonzes au contraire assuraient que le diable était l'auteur du mal, & demandaient de grosses aumônes pour en arrêter le cours. Ainsi ces bonnes gens abusés de part & d'autre, avaient depuis quatre ans, abandonné leurs biens à la cupidité de ces imposteurs, sans en recevoir aucun soulagement. Cependant, comme la maladie leur laissait de bons intervalles, ils cherchaient souvent dans les villes voisines, de nouveaux remèdes à leurs maux.

Un jour, que cet idolâtre allait pour ce sujet à la capitale, il trouva en chemin un chrétien, à qui il déclara son malheureux état.

— Assurément, dit le chrétien, c'est le diable qui vous tourmente ; mais vous le méritez bien : Pourquoi servez-vous

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

un si méchant maître ? Nous autres ne craignons rien de semblable, parce que nous reconnaissons un Dieu, que les Démons <sup>p2.338</sup> révèrent. Ils tremblent même devant son image, & la croix seule, que nous portons, les empêche de nous approcher. Si vous voulez recevoir un portrait de Jésus-Christ, que je vous donnerai, & l'honorer avec toute votre famille, vous en verrez bientôt l'effet. Du moins il ne vous en coûtera rien, & vous jugerez par là, que je ne cherche uniquement que votre bien.

L'idolâtre, y consentit, & ayant suspendu la sainte image dans le lieu le plus honorable de sa maison, il se prosterna devant elle avec respect, & demanda tous les soirs & tous les matins au Sauveur, qu'il guérît son corps & qu'il éclairât son esprit. Sa mère & sa fille suivirent son exemple, & dès ce moment les Démons abandonnèrent le lieu, dont Jésus-Christ avait pris possession.

Ces bornes gens avançant dans la foi, à mesure que le malin esprit se retirait, songèrent enfin tout de bon à se convertir, ils me vinrent trouver <sup>p2.339</sup> à Signanfou, lieu ordinaire de ma résidence, & me demandèrent le baptême. Ils s'étaient déjà fait instruire, ils avaient même appris par cœur, les prières que nous enseignons aux catéchumènes ; mais comme leur maladie avait fait du bruit dans le pays, je voulus que tout le monde fût témoin de cette conversion, & je me transportai moi-même dans leur village, espérant que ce miracle y pourrait établir solidement le christianisme.

Aussitôt que je parus, tous les habitants me suivirent au lieu où l'image était encore suspendue. Alors je commençai par leur remontrer qu'il n'était pas question de disputer sur la vérité de notre sainte religion, puisque Dieu avait déjà parlé par un miracle manifeste ; mais que je les avais assemblé pour les instruire, & pour les baptiser.

— Car enfin, leur dis-je, que souhaitez-vous encore, pour être convaincus de la faiblesse de vos dieux, & de la puissance du nôtre ? Le démon s'est moqué de vous, tandis <sup>p2.340</sup> qu'on ne

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

lui a opposé que des idoles, mais il n'a pu tenir contre l'image seule du Dieu des chrétiens. Pensez-vous après votre mort échapper à ce Dieu, dont l'enfer reconnaît le pouvoir, & éprouve à tout moment la justice ?

La foule m'interrompait par mille objections ridicules, auxquelles je répondais aisément. Enfin quelques-uns me dirent, que le diable n'avait point de part à la maladie dont il s'agissait, qui, toute extraordinaire qu'elle parût, pouvait néanmoins venir de plusieurs causes naturelles.

— Voilà, leur dis-je, ce qu'on peut dire de plus raisonnable, mais cela même ne diminue rien de la grandeur du miracle. Que la maladie vienne du démon, ou de la nature, c'est ce que je ne veux pas examiner ; mais il est du moins certain, que la guérison vient de Dieu, dont cet homme a révééré l'image ; & qu'il ne faut pas moins de puissance pour guérir les maladies naturelles, que pour chasser les démons.

Cette raison, que je rendis sensible, devait faire une <sup>p2.341</sup> égale impression sur tous les esprits ; mais la grâce, qui agissait différemment dans les cœurs, céda en quelques-uns à l'endurcissement volontaire, tandis qu'elle triomphait de l'opiniâtreté des autres. Vingt-cinq personnes donnèrent enfin gloire à notre Dieu, qui seul fait les véritables miracles : *Qui facit mirabilia magna solus* ; & ils furent quelque temps après baptisés.

Ces infestations des démons sont fort ordinaires à la Chine, parmi les idolâtres ; & il semble que Dieu le permette ainsi, pour les obliger d'avoir recours à lui. Quelque temps après ce que je viens de raconter, une fille, qui était sur le point de se marier, fut attaquée de plusieurs maux extraordinaires, que les médecins ne connaissaient point, & que les Chinois, selon leur coutume, attribuèrent aux démons. Sa mère lui persuada de se faire chrétienne ; & celui, qui devait l'épouser, promit de bâtir une église au Dieu des chrétiens, au cas que le <sup>p2.342</sup> baptême la soulageât. Dès que cette fille eut pris ce parti, elle se trouva non seulement soulagée ; elle fut encore parfaitement guérie.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Mais son mari, bien loin de suivre son exemple, la maltraita plusieurs fois, pour l'obliger de renoncer à sa foi. Car les bonzes lui persuadèrent, que cette maladie n'avait été qu'une feinte de sa belle mère & cette seule pensée le mit dans un chagrin, qui le rendit insupportable à toute sa famille, & surtout à sa femme laquelle dès ce moment, devint pour lui un objet d'aversion. On eut beau lui représenter son erreur & la malignité des bonzes, il protesta toujours, que si elle ne reprenait son ancienne religion, il la rendrait toute sa vie malheureuse.

p2.343 Dieu, pour le désabuser, permit au démon de tourmenter, comme auparavant, sa femme ; elle tomba donc dans ses premières convulsions. Elle était surtout effrayée par la vue d'une infinité de spectres, qui ne lui donnaient pas un moment de repos : agitée, languissante, abandonnée à l'inhumanité de son mari, qui la battait cruellement, elle menait en apparence une vie malheureuse ; mais comme elle était inébranlable en sa foi, Dieu la soutenait toujours, & tempérerait par les douceurs intérieures de sa grâce, l'amertume de tous ces maux ; il la consolait même par des visites sensibles, par ses paroles, & par des sentiments ineffables, qu'il répandait de temps en temps en son âme. De sorte que cet état, qui lui attirait la compassion de tout le monde, était pour elle un avant-goût du Paradis. C'est ainsi qu'elle s'expliquait elle-même à sa mère, qui me le racontait en pleurant ; car son mari ne me permettait pas de la voir.

Au commencement je n'ajoutais pas beaucoup de foi à ces discours ; mais enfin je fus persuadé qu'il y avait quelque chose de surnaturel. Car un jour arrivant dans un village éloigné de vingt lieues de la capitale, où je faisais mon séjour ordinaire, j'y trouvai p2.344 cette bonne femme, avec un grand nombre de chrétiens des bourgades voisines, qu'elle avait pris soin d'assembler, persuadée que je m'y rendrais au moment même qu'elle avait marqué, comme il arriva en effet. Cela me surprit, car je n'avais pas eu dessein d'y venir & ce n'était que par accident, que cinq ou six heures auparavant, on m'y avait déterminé ; de sorte que personne ne pouvait l'avertir de ma

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

résolution.

Je l'appelai en particulier, pour savoir d'où lui était venu cette connaissance. Elle me dit que sa fille, après une violente attaque du démon, avait été visitée de notre Seigneur ; & qu'après cette extase, elle lui avait conseillé d'avertir les chrétiens, & de les conduire à ce village ; parce qu'assurément je m'y rendrais un tel jour.

— Au reste, ajouta-t-elle, puisque je ne puis y aller moi-même, & que mes péchés me rendent indigne de participer aux sacrés mystères, priez du moins le Père d'offrir le saint sacrifice de la messe <sup>p2.345</sup> pour moi & pour la conversion de mon mari.

Cette pauvre mère, en me racontant cet accident, pleurait amèrement sur l'état présent de sa fille ; néanmoins l'accomplissement de cette prophétie la consola & la fortifia dans sa foi. Je ne sais ce qui est arrivé depuis ce temps-là, parce que la nécessité des affaires m'obligea d'abandonner cette province.

Les choses extraordinaires, que j'y avais vues, la ferveur des chrétiens, & la disposition des idolâtres à se convertir, m'avaient inspiré pour leur salut un véritable zèle ; & je souhaitais de tout mon cœur donner le reste de ma vie, à la culture de cette précieuse portion de l'héritage du Seigneur : mais des raisons supérieures m'en arrachèrent malgré moi ; & ce fut en cette séparation, que je sentis plus que jamais ce que je perdais.

Ces bonnes gens toujours pleins d'affection pour leurs pasteurs, furent sur le point de me faire violence ; mais quand ils connurent qu'ils ne <sup>p2.346</sup> pouvaient m'arrêter sans s'opposer à la volonté de Dieu, ils s'abandonnèrent à la douleur, & me donnèrent tant de marques de leur affection, que je n'ai jamais moi-même, versé des larmes plus véritables & plus amères. Ils m'attendaient en foule sur le grand chemin, ou durant plus d'une lieue ils avaient dressé des tables d'espace en espace, couvertes de toutes sortes de fruits & de confitures. Il fallait à tout moment s'arrêter, non pas pour manger,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

mais pour écouter leurs plaintes, & les consoler de ce que je les laissais sans pasteur. Ils me firent promettre de revenir au plutôt, ou de leur envoyer quelqu'un en ma place. Ce fut ainsi que j'abandonnai ces fervents chrétiens, attendri par leurs larmes, mais beaucoup plus édifié de leur foi & de l'innocence de leur vie.

Dieu, qui connaissait la violence que j'étais obligé de me faire, me consola par une conversion éclatante, qu'il opéra lui-même à l'extrémité & dans le dernier village de cette province. <sup>p2.347</sup> Elle a quelque chose de si extraordinaire que je ne puis m'empêcher de la rapporter.

J'étais parti de Signanfou, capitale de la province, la veille d'une fête considérable de la Vierge, que je devais naturellement passer en cette église, où la foule & la dévotion des fidèles m'invitaient à dire ce jour-là la messe, & à leur administrer pour la dernière fois les sacrements. Il semble même que l'édification publique demandait que j'en usasse de la sorte ; tout le monde m'en priait, & je ne sais comment, contre toute sorte de raison, je m'opiniâtrai à ne pas différer mon voyage d'un moment ; mais il est vrai que je sentais intérieurement je ne sais quelle ardeur, qui ne me permettait pas de m'arrêter.

Je fis plus, car malgré la superstition des Chinois, qui ont des moments heureux & malheureux pour le commencement des voyages, j'obligeai mes guides idolâtres de partir un jour que le calendrier avait mis au nombre des <sup>p2.348</sup> jours malheureux. On était surpris de ma précipitation, & moi-même y faisant quelque temps après réflexion, je ne pus m'empêcher de la condamner, ne sachant pas encore par quel esprit j'étais poussé ; mais Dieu me le fit bientôt connaître. Le quatrième jour après mon départ, je continuais mon voyage, & j'étais sur le point d'arriver à la dernière ville du Chensi, quand un homme, qui courait la poste, passant auprès de moi, tomba, & par sa chute pensa me renverser de l'autre côté. Cet accident m'arrêta un moment, & donna le temps au courrier, qui s'était relevé, de me considérer.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Quoique la foule des passants fût grande, ma longue barbe & mon air européen me fit d'abord reconnaître pour missionnaire.

— Je suis bienheureux, me dit incontinent cet homme, de vous rencontrer ; l'accident, qui m'est arrivé, m'épargne un grand voyage, & vous engagera à faire une bonne action. Mon maître, qui demeure à demie lieue d'ici, m'avait ordonné <sup>p2.349</sup> d'aller en poste à Signanfou, pour vous engager à le venir voir. Il est malade depuis plusieurs mois, & nous croyons qu'il pense sérieusement à sa conversion.

Aussitôt je laissai le grand chemin pour le suivre, & nous arrivâmes à sa maison à une heure après midi.

C'était un docteur recommandable par sa naissance & par sa capacité, originaire de Pekin, mais exilé depuis quelques années dans le Chensi, pour je ne sais quelle méchante affaire. Le temps de son exil finissait, & il était résolu de retourner à la cour, dès que sa santé lui permettrait de se mettre en chemin, car il ne jugeait pas sa maladie dangereuse. La fièvre l'avait quitté, & à une toux près, qui le pressait de temps en temps, & qui l'obligeait encore de garder le lit, il ne sentait aucune incommodité considérable.

Comme son valet ne venait que de partir, dès qu'il me vit entrer avec lui, il fut saisi d'étonnement, comme si Dieu m'eût transporté en un moment dans sa maison.

— Est-il possible, <sup>p2.350</sup> s'écria-t-il en pleurant, que le Ciel fasse des miracles pour un misérable comme moi ! Dieu me sollicite depuis vingt ans d'aller à lui, sans avoir rien obtenu de mon endurcissement ; il n'y a qu'un moment que je le prie de venir à moi, en la personne d'un de ses ministres non seulement il m'écoute, mais il prévient même mes désirs. Cela n'est point naturel, & cette grâce achève de me changer. Vous connaissez par là, mon Père, que ce grand Dieu prend quelque intérêt en mon salut, & qu'il souhaite que vous y contribuiez quelque chose de votre part,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Ensuite continuant à parler,

— vous voyez (me dit-il) ma femme, mes enfants & ma fille ; ils sont tous chrétiens depuis longtemps, & je puis dire que Dieu s'est servi de moi, pour les détromper de leurs erreurs. Je leur ai donné vos livres, je leur en ai expliqué les maximes & la morale. La sainteté, que votre religion inspire, m'avait persuadé que j'aurais une famille réglée, dès qu'elle serait chrétienne ; <sup>p2.351</sup> je n'y ai point été trompé, & je n'aurais rien à me reprocher, si j'avais suivi leur exemple ; mais il y a longtemps que j'ai tâché de leur inspirer le bien, sans pouvoir me résoudre à le pratiquer moi-même. Il est temps de suivre la voie que j'ai montrée aux autres. La cour, où j'irai bientôt, n'est pas un lieu propre à se convertir, & j'ai cru que je devais dès à présent chercher Dieu, de crainte que le grand monde, où je vais m'engager, ne m'empêchât ensuite de le trouver.

Toute sa famille, qui nous entourait alors, pleurait de joie ; mais ce qui me touchait le plus, était la ferveur que je voyais répandue dans les yeux, dans l'air, dans tous les mouvements du malade. Il était près de deux heures, je n'avais encore rien pris, & je voulus du moins remettre son instruction & son baptême après le dîner ; mais il ne me fut pas possible d'obtenir un moment de délai. Je commençai donc à l'interroger, & il était si prêt sur tous les articles de la <sup>p2.352</sup> religion, que je me rendis enfin à ses prenantes sollicitations. Je le baptisai, & il accompagna toute l'action de sentiments si vifs & si ardents, d'amour, d'humilité, de foi & d'espérance, que rien en ma vie ne m'a fait mieux sentir ce que peut l'Esprit saint dans un cœur, quand il veut lui-même le former, sans le secours de ses ministres. Quelque temps après je le laissai plein de consolation, & je me retirai dans une chambre, pour prendre un moment de repos, dont j'avais un extrême besoin.

Mais à peine y avais-je été une demie heure, que j'entendis des cris dans toute la maison. On m'appelait de toutes parts, & étant accouru au bruit & à la chambre du malade, je le trouvai expirant entre les mains de ses enfants & de sa femme. Je tâchai de lui rappeler les derniers

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

sentiments de son baptême, il répéta encore d'une voix mourante les noms de Jésus & de Marie ; mais il reçut l'extrême-onction presque sans connaissance après <sup>p2.353</sup> quoi il rendit doucement l'esprit. Tous ceux qui étaient présents criaient au miracle ; & repassant ce qui m'était arrivé à mon départ, sur le chemin, & dans la maison, ils ne doutaient point que tout cela n'eût été ménagé par la Providence, qui s'était servie de ces voies secrètes, pour lui procurer une si heureuse fin.

Pour lors l'esprit du seigneur s'empara de tous les cœurs. Personne ne pleurait, & la joie spirituelle fut si grande, qu'on n'entendait partout que bénédictions, louanges & actions de grâces à ce Dieu de bonté, qui venait d'opérer de si grandes merveilles en son serviteur. Ce qu'il y a de particulier, c'est qu'on ne remarquait point en lui cette difformité, que la mort laisse ordinairement après soi ; au contraire, je ne sais quel air de douceur & de dévotion paraissait répandu sur son visage, & marquait assez le bienheureux état de son âme. On le mit sur un lit de parade, suivant la coutume, où je le trouvai le lendemain plus de <sup>p2.354</sup> vingt heures après, de la même manière ; ayant d'ailleurs les mains & les bras aussi flexibles que s'il n'eût été qu'endormi.

C'est ainsi que Dieu par un de ces profonds secrets de sa prédestination, va quelquefois éclairer une âme au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, & l'arracher à l'enfer par une suite de plusieurs miracles ; tandis qu'une infinité d'autres, élevés dans le sein de son Église, sont par un juste jugement abandonnés à leur sens réprouvé.

Ce sont là, mon Très Révérend Père, les choses les plus extraordinaires, qui me sont arrivées durant le peu de temps que j'ai eu soin de la mission de Chensi. Si je ne parle point de ce qui se passe dans les autres provinces de la Chine, ce n'est pas que Dieu n'y opère de semblables merveilles ; mais comme je n'en ai pas de mémoires exacts, je craindrais en racontant ce que j'ai ouï dire, de manquer à quelques circonstances considérables ; & j'aime mieux les laisser écrire dans la <sup>p2.355</sup> suite, à ceux qui en sont mieux instruits que moi.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Voici ce que je puis encore ajouter pour vous donner une connaissance plus exacte du bien qui se fait dans ce grand empire. Il y a plus de deux cents églises ou chapelles particulières, dédiées au vrai Dieu & gouvernées par des supérieurs ecclésiastiques. Pekin, Nankin & Macao ont chacun un évêque ordinaire, à la nomination du sérénissime roi de Portugal, qui continue par son zèle & par ses libéralités, de soutenir dans tout l'Orient le christianisme, que ses illustres prédécesseurs y ont établi avec tant de gloire.

Les autres provinces, quand je suis parti, étaient sous la direction de trois vicaires apostoliques, dont l'un <sup>1</sup> est Italien de l'ordre de saint François, & les deux autres <sup>2</sup> sont ecclésiastiques, Français de nation, docteurs de Sorbonne, & d'un mérite singulier. Les missionnaires, qui y travaillent sous <sup>p2.356</sup> leurs ordres, sont aussi de différentes nations. Il y a quatre ecclésiastiques du séminaire des missions étrangères de Paris, parmi lesquels M. l'Abbé de Lionne se distingue par son zèle & par son application à l'étude des langues. On compte à peu près autant de pères de saint Dominique, douze ou quinze pères franciscains, & trois ou quatre de l'ordre de saint Augustin. Tous ces religieux sont espagnols, & viennent à la Chine par Manille.

Les jésuites, qui ont fondé cette mission, & qui par les faveurs extraordinaires des sérénissimes rois de Portugal, aussi bien que des empereurs de la Chine, se sont trouvés en état de faire des établissements considérables, y entretiennent un plus grand nombre de missionnaires. Il y en avait environ quarante, lorsque je suis parti. Depuis ce temps-là, les pères Grimaldi & Spinola <sup>3</sup> y en ont conduit plusieurs autres ; mais qu'est-ce que quarante & soixante ouvriers dans un champ si <sup>p2.357</sup> vaste ? Plaise au divin père de famille d'écouter la voix de ceux qui y travaillent, & qui accablés sous le poids du jour & de la chaleur demandent du secours ; ou du moins de répandre abondamment sur nous ce premier esprit de l'Évangile, qui dans la personne d'un seul

---

<sup>1</sup> Le révérend père de Leonissa.

<sup>2</sup> M. Maigrot, & M. Pin.

<sup>3</sup> Le père Spinola est mort en chemin.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

apôtre, suffisait autrefois pour convertir les plus grands empires.

Ce n'est pas que l'état présent, où se trouve la religion, ne soit un très grand sujet de consolation pour ceux qui prennent quelque intérêt à la gloire de Jésus-Christ. On travaille partout avec succès, & il y a peu de missionnaires qui n'y baptise chaque année, trois ou quatre cents personnes, quelquefois même huit & neuf cents. De sorte qu'en cinq ou six années, on compte plus de cinquante mille idolâtres convertis. On baptise outre cela tous les ans, quatre ou cinq mille enfants exposés dans les rues de Pekin, qu'on va chercher tous les matins de porte en porte, où nous les trouvons <sup>p2.358</sup> mourants de froid, de faim, & souvent à demi mangés par les chiens. Quand on n'y ferait que ce seul bien, les missionnaires se croiraient bien payés de toutes les peines qu'ils se donnent.

Mais ce qui doit nous animer encore à cultiver cette mission préférablement à toutes les autres, c'est l'espérance de convertir un jour l'empereur, dont le changement serait infailliblement suivi de la conversion entière de l'empire. Ainsi quand il faudrait attendre cet heureux moment trois & quatre siècles, sans autre fruit que celui que nous espérons à l'avenir, nous serions encore trop heureux, de préparer par notre patience les voies du Seigneur dans ce nouveau monde, qui peut-être fera un meilleur usage de la foi, que nos successeurs lui porteront, que n'en fait à présent l'Europe, de celle que nos pères lui ont confiée.

Au reste, quoique parmi les chrétiens, qui sont à présent à la Chine, nous ne comptons plus des princes & des ministres d'État depuis la <sup>p2.359</sup> dernière persécution du père Adam, nous ne laissons pas d'y baptiser toutes les années des mandarins, des docteurs, & d'autres personnes de qualité. Mais il est vrai que le peuple fait le plus grand nombre : *Non multi potentes, non multi nobiles* ; & ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a reconnu que les pauvres ont toujours été dans l'Église, la portion choisie, & le précieux héritage de Jésus-Christ.

J'ai parcouru presque toute la Chine, je me suis même appliqué à compter les fidèles ; mais je n'ai jamais pu en connaître exactement le

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

nombre. Je suis néanmoins persuadé, que ceux qui lui en donnent trois cent mille, ne sont pas fort éloignés de la vérité. Leur ferveur n'est pas partout égale. Ceux de Canton se ressentent beaucoup du voisinage des Portugais ; & il ne faut pas juger des autres par ceux de Manille & de Macao ; ils deviennent fervents à mesure qu'ils s'avancent dans les terres.

Le sort du christianisme est dans <sup>p2.360</sup> la province de Nankin, & surtout dans le territoire de Cham-Haï. Mais la foi est encore plus vive dans les provinces de Chanton, de Pechely, de Chensi & de Chansi. Il y a à proportion autant de Tartares chrétiens, que de Chinois : ceux-ci sont plus dociles, plus aisés à convertir ; mais au temps de la tentation, ils ont beaucoup moins de courage. Les Tartares au contraire naturellement brusques, plient difficilement sous le joug de la foi, mais ceux, dont la grâce a une fois triomphé, ont une vertu à l'épreuve des plus grandes persécutions. Pour ce qui est des femmes, qu'on voit plus rarement, quoiqu'elles soient beaucoup moins instruites que les hommes, leur innocence, leur assiduité à la prière, leur soumission aveugle aux dogmes de la foi & aux pratiques les plus sévères du christianisme, suppléent en quelque façon à ce qui leur manque de connaissance, pour le détail de nos mystères.

Il serait à souhaiter que la beauté <sup>p2.361</sup> de nos églises répondît à la ferveur des chrétiens. Mais outre que les Chinois ne sont pas de grands architectes, cette nouvelle chrétienté, ébranlée si souvent par les persécutions, composée la plupart de gens pauvres, tolérée seulement, & toujours obligée de garder beaucoup de mesures, n'a pas encore été en état de bâtir des temples fort magnifiques. Cependant il y a de quoi s'étonner, que les missionnaires avec un aussi petit fond que le leur, aient pu faire en cette matière de si grands efforts.

L'église de Pekin est fort bien bâtie, le frontispice, dont les pierres ont été posées par les missionnaires mêmes, est bien entendu, & d'un assez bon goût. Celles de Kiam-Cheou, de Cham-hay, de Fou-tchéou, celle que les pères de saint François ont à Canton, & plusieurs autres, sont aussi belles que nos églises ordinaires d'Europe. Mais l'église de Ham-chéou était d'une propreté qu'on ne pouvait assez admirer ; on

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

n'y voyait que dorures, que peintures, <sup>p2.362</sup> que tableaux ; tout en était orné ; il y avait même du dessin & de l'ordre. Ce beau vernis rouge & noir, que les Chinois savent si bien mettre en œuvre, & auquel ils donnent tant de relief, par les fleurs d'or & les autres figures dont ils l'enrichissent, faisait partout le plus bel effet du monde.

Mais cette belle église, le fruit de la dévotion des chrétiens, & du zèle du père Intorcetta, vient d'être réduite en cendres, par un incendie qui a consumé un grand quartier de la ville ; & il y a de l'apparence que de longtemps, on ne sera en état de faire rien de semblable. Nous nous consolerons néanmoins de cette perte, pourvu qu'il plaise à notre Seigneur de détruire en même temps cette foule d'idoles, qui inondent tout l'empire ; & qu'il veuille bien s'élever des temples vivants dans les cœurs des nouveaux fidèles, où il soit honoré en esprit & en vérité ; & dans lesquels, au défaut de nos églises, on lui offre continuellement des sacrifices de louanges.

<sup>p2.363</sup> Je ne vous parle point, mon Très Révérend Père, de ce qui s'est passé dans les Indes, où les révolutions d'un grand royaume, la jalousie de quelques Européens, & les traverses continuelles des hérétiques ont rompu toutes les mesures, que la prudence chrétienne nous avait obligés de prendre, pour le bien de la religion. De sorte que la plupart de nos missionnaires français ont été jusqu'ici plus illustres par leurs souffrances, que par la conversion des idolâtres.

Les uns après avoir passé plusieurs années dans les prisons les plus obscures, commencent à peine à voir le jour, & ne sont pas même encore en état d'exercer librement leur ministère. Les autres, chassés de leurs établissements, errent de toutes parts sur les mers les plus orageuses, traînant après eux le débris de leurs missions ruinées ; & pour retourner aux extrémités du monde, ils se remettent pour la quatrième fois, à la merci des flots & de leurs ennemis.

<sup>p2.364</sup> Plusieurs ensevelis dans les naufrages, ou accablés par les fatigues, ont déjà fini glorieusement leur carrière ; & si leurs compagnons vivent encore, ce n'est que pour consommer plus

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

lentement le sacrifice de leurs vies, dans les maladies habituelles que les premiers travaux leur ont attirés.

Vous voyez, mon Très Révérend Père, quelles sont les personnes dont je veux parler. Vous en savez les noms, vous en connaissez le mérite ; & depuis qu'ils furent choisis dans le grand nombre de ceux qui se présentèrent pour les Indes, vous les avez toujours honorés d'une affection très particulière. Oserai-je ajouter que non content de les envoyer, vous les suivîtes en quelque manière vous-même ; & que vous devîntes le compagnon ou plutôt le chef de leur apostolat ; prenant part, comme le plus fervent missionnaire, aux succès de leurs saintes entreprises, entrant avec zèle en tous leurs travaux ; les délivrant par une puissante protection de leurs chaînes, <sup>p2.365</sup> ou du moins en diminuant le poids par des lettres consolantes & pleines de cette vive foi, qui fait trouver du plaisir dans les peines les plus rudes.

Ce courage, mon Très Révérend Père, que vous nous avez inspiré, adoucit non seulement nos souffrances, mais nous fait encore espérer que les ruines de ce grand édifice, que nous commençons à élever à la gloire de Dieu, serviront un jour de base à un autre ouvrage, encore plus considérable & plus solide que le premier.

Ainsi ni le naufrage de trois de nos frères <sup>1</sup> ensevelis dans la mer ; ni la perte de quatre autres <sup>2</sup>, qui ont sacrifié leurs vies dans les vaisseaux, au soulagement des malades ; ni la mort d'un plus grand nombre encore <sup>3</sup>, que les fatigues des missions nous ont enlevés dans les Indes ; ni les prisons du Pegu, de Siam, de Malaque, de Batavie, de <sup>p2.366</sup> Rotterdam, de Midelbourg, où les païens & les hérétiques ont tour à tour éprouvé notre patience ; tout cela, dis-je, ne nous rebute point, persuadés que comme Jésus-Christ s'est servi de sa croix pour établir la religion, ainsi les croix des missionnaires doivent toujours être le fondement de leurs églises & comme la semence des nouveaux chrétiens.

---

<sup>1</sup> Les pères Barnabé, Thionville, Nivart.

<sup>2</sup> Les pères Rochete, le Blanc ; Les frères Serlu & Daudy.

<sup>3</sup> Les pères Richaud, de Baise, Archambaut, Espagnac, S. Martin, Duchats ; le frère Cormier, &c.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Cependant ces premiers travaux n'ont pas été tout à fait stériles. On a baptisé à Poudychery plus de quatre cents enfants idolâtres ; on a secouru les peuples de la côte de Coromandel, de l'île de Ceylan, du Pegu, de Bengale. On a travaillé avec succès en plusieurs provinces de l'empire du Mogol, & surtout dans les missions de Maduré ; missions, où nous voyions renaître de nos temps les premiers siècles de l'Église ; où les fidèles extrêmement pauvres & privés de toutes les douceurs de la vie, semblent ne vivre que de foi, d'espérance, & de charité ; où les missionnaires, pour <sup>p2.367</sup> s'accommoder aux coutumes du pays & s'attirer la confiance des peuples, partent toute leur vie dans les forêts, à demi nus, & brûlés par les rayons du soleil ; marchent presque toujours sur les sables ardents, ou dans des chemins pleins d'épines, ne prennent pour toute nourriture qu'un peu de riz avec quelques herbes insipides, & ne boivent que l'eau jaune & bourbeuse des fossés ou des marais.

C'est là qu'un grand nombre de nos Pères ont souffert & souffrent encore tous les jours les prisons, les chaînes, les fouets, & tous les tourments que l'enfer a coutume de suggérer aux ennemis de notre sainte foi ; c'est là que le père Brito illustre par sa naissance & par l'estime particulière dont le sérénissime roi de Portugal l'honorait ; mais beaucoup plus encore, par ses rares vertus, eut le bonheur il y a deux ans, de donner sa vie pour la querelle de Jésus-Christ ; & où ses frères à son exemple, tâchent par leur ferveur d'obtenir du Ciel la même grâce.

<sup>p2.368</sup> Peut-être que ce portrait, mon Très Révérend Père, ne plaira pas aux gens du monde, peu faits à donner aux souffrances le juste prix qu'elles méritent, & à *goûter ce qui est de l'esprit de Dieu* ; mais je sais bien qu'il ne ralentira pas le zèle de nos Pères qui vivent en France, & qui aspirent depuis tant d'années à nos pénibles emplois.

Ces missions ont pour eux d'autant plus d'attraits, qu'elles paraissent aux autres plus affreuses : s'ils n'espéraient trouver dans les Indes que les croix ordinaires, auxquelles la Providence assujettit tous les États du monde, & dont Jésus-Christ a particulièrement enrichi le christianisme ; contents de la vie religieuse & des excellentes vertus qu'on y pratique, ils n'auraient peut-être jamais pensé à quitter leurs amis, leurs parents,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

leur patrie ; mais ils cherchent ailleurs, selon le conseil de l'apôtre, ce qui nous *manque ici de la Passion de Jésus-Christ* ; ils veulent remplir toute l'étendue, toute la largeur, & <sup>p2.369</sup> toute la profondeur de cette divine loi, qui les porte avec saint Paul à devenir les victimes de la plus pure charité, jusqu'à se faire anathèmes pour le salut de leurs frères.

Ce sont là néanmoins ces apôtres, mon Très Révérend Père, que l'envie nous peint quelquefois en France avec de si noires couleurs ; & que l'hérésie toujours opposée au véritable zèle, accuse si souvent d'ambition, d'avarice, d'impiété & d'idolâtrie ; ils sont trop heureux d'être en butte à tous les traits de la calomnie, pourvu qu'ils n'aient pour ennemis que ceux de l'Église & de la vérité ; & certainement la guerre, que de semblables adversaires leur déclarent avec tant d'animosité dans l'Europe, ne les justifie pas moins, que celle qu'ils déclarent eux-mêmes si ouvertement au paganisme dans les Indes.

Cependant quelque justice que les hommes sages leur fassent sur ce point, il est très vrai que cela ne suffit pas pour les justifier devant Dieu, aux yeux <sup>p2.370</sup> duquel *les anges même ne sont pas sans tache*. Après tous les efforts de notre zèle, il faut non seulement reconnaître avec humilité que nous sommes tous des *serviteurs inutiles*, mais avouer encore avec des sentiments de frayeur, qu'en vain nous gagnerions à Jésus-Christ toutes les nations de la terre, si nous sommes assez lâches que de négliger notre propre salut, & de nous perdre malheureusement nous-mêmes. Je suis avec un profond respect,

Mon Très Révérend Père,

Votre très humble & très obéissant serviteur, L. J.

@

## Lettre XIII

à Monseigneur le cardinal de Janson

@

La religion chrétienne nouvellement approuvée par un édit public, dans tout l'empire de la Chine.

Monseigneur,

<sup>p2.371</sup> Il semble que le Ciel sensible aux travaux de nos missionnaires, qui depuis plusieurs années ont arrosé la Chine de leurs sueurs, veuille enfin établir solidement cette nouvelle Église. Jusqu'ici elle a été sujette à une infinité de révolutions, florissante sous le règne de quelques empereurs, persécutée au temps de leurs minorités, & presque entièrement ruinée durant les troubles domestiques ; mais toujours chancelante par la rigueur des lois qui <sup>p2.372</sup> ont laissé le droit de la détruire, à ceux même qui l'ont le plus favorisée.

Car les tribunaux souverains de la Chine, ennemis déclarés de tout culte étranger, plutôt par un esprit de politique, que par un attachement sincère à la religion du pays, ont souvent condamné la loi chrétienne & puni sévèrement ceux qui avaient le courage de l'embrasser. Plusieurs ne laissaient pas d'écouter la voix de Dieu plutôt que celle des hommes ; mais la plupart craignant pour leur fortune, bien loin de suivre la vérité connue, n'osaient pas même s'en instruire.

Il y a cent ans que nous tâchions par toutes sortes de voies, de lever cet obstacle, presque invincible à la conversion des grands. L'heure du Seigneur n'était pas encore venue. Il voulait exercer la patience des chrétiens, éprouver la constance des missionnaires, & augmenter par là le mérite des uns & des autres. Mais enfin cet heureux moment vient d'arriver, & l'empereur a donné à ses sujets une <sup>p2.373</sup> entière liberté de conscience, en approuvant par un édit public la loi chrétienne, dans toute l'étendue de son empire.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Vous avez, Seigneur <sup>1</sup>, rompu les chaînes qui tenaient votre sainte religion captive. C'est à présent que nous pouvons sans danger vous offrir des sacrifices & invoquer publiquement votre nom. Nous vous présenterons nos vœux, non plus en secret comme auparavant, mais en présence de tout le peuple, dans les temples qu'on nous permet d'élever à votre gloire, & qui vont faire de l'ancienne Babylone, une nouvelle Jérusalem.

Voici, Monseigneur, l'occasion & toute la suite de cet heureux événement.

Le père Alcalá Dominicain espagnol, l'un des plus zélés missionnaires de la Chine, avait acheté une maison à Lanki, petite ville de la province de Chekiam. Quoique cet établissement fût expressément contre l'édit de 1669 le mandarin du lieu, qui ne s'y était point opposé, ayant dans la suite été choqué de quelques paroles p2.374 indiscrètes, qui échappèrent aux domestiques de ce Père, résolut de ne pas dissimuler davantage, & de procéder juridiquement contre lui.

Il demanda donc au missionnaire comment il avait osé s'établir dans la ville ? Pourquoi il y prêchait une loi étrangère ? & même de quel droit il pouvait demeurer dans l'empire ? Ce Père avait bien prévu l'orage, & il s'y était déjà préparé.

— Je m'étonne, Seigneur, dit-il en répondant au mandarin, que vous me fassiez à présent un crime, d'une chose que vous n'avez pas désapprouvée dans les commencements. Vous savez bien que depuis quelques années l'empereur conserve dans l'empire cinq de mes frères européens, (il voulait parler de nous) que non seulement il les a appelés à la cour, mais encore que par un édit public il leur a donné pouvoir de s'établir en quelque endroit du royaume qu'il leur plairait ; c'est pour l'un d'eux que j'ai acheté cette maison, &

---

<sup>1</sup> Psal. 115.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

je m'y <sup>p2.375</sup> suis logé, jusqu'à ce qu'il vienne lui-même en prendre possession.

Au reste vous savez aussi qu'il fut permis aux anciens missionnaires de rentrer dans leurs églises, quand l'empereur leur fit la grâce de les rappeler de leur exil. Consultez là-dessus vos registres, & vous y trouverez mon nom.

Quelques mois après un autre mandarin sollicité par celui de Lanki, ou du moins poussé par son exemple, résolut d'arrêter le progrès de notre sainte loi : il en défendit l'exercice, dans toute l'étendue de son gouvernement, par une ordonnance qu'il fit afficher en différents endroits. La religion y était traitée d'une manière si injurieuse, que le père Intorcetta de notre Compagnie, & missionnaire dans la capitale de cette province, ne crut pas pouvoir dissimuler cet affront sans trahir son ministère.

Il crut même être en droit d'accuser dans les formes cet ennemi déclaré de l'Évangile, dont la conduite <sup>p2.376</sup> était si éloignée des intentions de l'empereur. Car ce prince peu d'années auparavant, avait de sa propre main rayé plusieurs lignes d'un livre, qui mettait la loi chrétienne au nombre des sectes dangereuses & des hérésies populaires. Ce livre était d'un grand poids, non seulement à cause de son auteur, illustre par sa qualité & par son mérite ; mais beaucoup plus, parce qu'on l'avait composé pour l'instruction du peuple, à qui, selon la coutume, il devait être lu plusieurs fois durant l'année.

Le père Intorcetta jugea donc que c'était une témérité punissable dans un petit mandarin, de condamner de son autorité privée, ce que l'empereur semblait avoir approuvé. De sorte que ce Père écrivit une lettre extrêmement forte au gouverneur de la capitale, dans laquelle il le pria d'obliger cet officier subalterne de se dédire & de faire déchirer cet écrit injurieux. Il ajoutait même que pour réparer cette faute, il souhaitait que le <sup>p2.377</sup> mandarin fit mettre d'autres affiches en la place des premières, plus favorables à la religion & plus conformes aux intentions de l'empereur.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Le gouverneur envoya cette lettre au mandarin, & par malheur on la lui rendit un jour d'audience, à la vue du peuple, & au temps même qu'il était occupé à rendre la justice. Il fut si sensible à cet affront, que contre la coutume des Chinois, & malgré son flegme naturel, il se leva de son tribunal transporté de colère, se plaignit de l'audace du missionnaire, & protesta tout haut qu'il s'en vengerait.

Pour mieux réussir, il se joignit au mandarin de Lanki, & prit avec lui des mesures pour détruire entièrement, s'il pouvait, la religion chrétienne. Ils commencèrent d'abord par attaquer le Père dominicain, dont ils espéraient venir plus facilement à bout ; car ils ne pouvaient se persuader qu'il fût du nombre des anciens missionnaires. Pour s'en éclaircir, ils firent venir des copies authentiques <sup>p2.378</sup> de toutes les procédures qu'on avait faites durant tout le cours de la persécution contre le père Fii (car c'était son nom) à dessein de le confronter avec lui-même.

C'est une adresse assez ordinaire aux mandarins chinois d'interroger les criminels non seulement sur les faits, mais encore sur une infinité de circonstances inutiles, faisant écrire avec beaucoup de soin, tout ce qu'on y répond. Ainsi après avoir longtemps parlé de toute autre chose, pour distraire l'esprit, ils retombent tout à coup sur l'affaire dont il s'agit : ils recommencent plusieurs fois l'instruction, ils changent l'ordre des interrogations, & supposent adroitement des réponses contraires à celles que le coupable a données, afin de le faire couper, & de démêler ainsi plus aisément la vérité.

Le père Alcalá aurait sans doute été fort embarrassé, si par une providence particulière il n'eût conservé une copie de ces anciennes procédures. Sachant donc l'intention de ses juges, <sup>p2.379</sup> il s'instruisit si bien de tout ce qui s'était autrefois passé en cette matière, & parla si conformément au premier interrogatoire, que ses ennemis ne purent jamais se prévaloir contre lui de ses réponses.

Ainsi toute la tempête retomba sur le père Intorcetta, contre qui ils étaient beaucoup plus animés ; mais parce que ce Père ne demeurerait

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

pas dans le lieu de leurs gouvernements, ils gagnèrent secrètement plusieurs mandarins considérables, & en particulier le vice-roi, qui joignait à un pouvoir absolu dans sa province, une aversion encore plus grande pour la religion chrétienne.

Ils prirent tous de concert la résolution de ruiner le christianisme ; & après avoir fait chercher dans les archives de l'intendant de police, toutes les procédures qui s'étaient faites autrefois contre les missionnaires, on trouva enfin le décret de 1669 qui leur défendait de bâtir des églises, d'enseigner en public ou en particulier la loi des Européens, de donner le baptême aux Chinois, de distribuer aux chrétiens des médailles, des chapelets, des croix & autres semblables marques de la religion. <sup>p2.380</sup>

Les missionnaires n'ignoraient pas ces défenses, mais leur zèle particulier & l'exemple de Pekin, où l'Évangile était prêché à la vue même de l'empereur, sans que personne y trouvât à redire, les avait obligés de passer par dessus les règles ordinaires de la prudence humaine. Ces mêmes considérations avaient fermé les yeux à la plupart des mandarins des provinces ; & quand quelqu'un d'eux se mettait en devoir d'arrêter les progrès de la foi, on tâchait de l'apaiser par des présents & par des lettres de recommandation, que les Pères de Pekin nous procuraient ; ou même, s'il était nécessaire, on employait contre lui l'autorité de l'empereur.

Les chrétiens de Ham-chéou, dont le père Intorcetta prenait soin, n'avaient pas été des moins fervents. Leur <sup>p2.381</sup> courage avoir paru sous le gouvernement de plusieurs mandarins, tous opposés à notre sainte foi ; mais il n'éclata jamais davantage que dans l'occasion présente. Car le vice-roi croyant être en droit de tout entreprendre en vertu de l'arrêt dont j'ai parlé, fit afficher à la porte de notre maison, dans toutes les places publiques de la capitale, & ensuite dans plus de soixante & dix villes de son gouvernement, une nouvelle sentence, par laquelle il défendait sous de grièves peines l'exercice de la religion

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

chrétienne ; ordonnant à ceux qui l'avaient embrassée de l'abandonner <sup>1</sup>.

De plus ayant appris que le père Intorcetta était autrefois dans la province de Kiansi, & qu'il n'avait point eu permission de la cour de s'établir dans celle de Che-Kiam, il lui envoya demander de quelle autorité il osait y demeurer ; il lui commanda même d'en sortir au plutôt. L'officier, qui lui p2.382 porta cet ordre, ajouta :

— Je vous commande outre cela de la part du vice-roi, de brûler tous les livres de votre religion, avec les tables d'imprimerie que vous avez dans votre maison.

Ce sont les planches où l'on a gravé toutes les feuilles, & dont l'on peut tirer des exemplaires, à mesure qu'on en a besoin.

Le Père sans s'étonner, répondit qu'il était dans la ville par l'autorité de celui qui donnait droit au vice-roi d'y demeurer lui-même.

— Avez-vous oublié, Monsieur, ajouta-t-il à cet officier, que l'empereur passant ici il y a trois ans, envoya à mon église deux grands de sa cour, pour offrir en son nom, des présents au vrai Dieu ; avec ordre de se prosterner devant ses autels. Je lui en fus rendre de très humbles actions de grâces ; & pour lui donner plus longtemps des marques de ma reconnaissance, je voulus l'accompagner à son départ sur le canal, où il était avec toute sa cour. p2.283

Ce grand prince, qui m'avait déjà honoré de plusieurs démonstrations de sa bienveillance, distinguant ma barque parmi une infinité d'autres, la fit approcher de la sienne, & me dit des choses si obligeantes, qu'après cela je ne pensais pas devoir encore être exposé aux duretés & aux insultes d'aucun de ses officiers.

Mais puisque cet exemple n'a point fait d'impression sur l'esprit du vice-roi, rapportez-lui que l'empereur ne voulant

---

<sup>1</sup> Cela se passait vers le milieu du mois d'août de l'an 1691.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

pas que je l'accompagnasse plus loin, me renvoya avec ces dernières paroles, qui me sont trop avantageuses pour oser y ajouter ou en diminuer la moindre chose. *Votre âge avancé, me dit-il, ne vous permet pas de me suivre davantage, vous n'êtes pas en état de souffrir les fatigues d'un voyage ; je vous ordonne de retourner en votre église, & d'y passer en paix le reste de vos jours.* Que si le vice-roi trouble non seulement cette paix par des ordonnances injurieuses au Dieu que j'adore ; mais s'il me <sup>p2.384</sup> chasse encore honteusement de sa province, je lui laisse à juger lequel de nous deux s'oppose le plus ouvertement aux volontés de l'empereur.

Pour ce qui regarde les tables, où l'on a gravé la loi de Jésus-Christ & ses maximes, à Dieu ne plaise que je sois assez impie pour y mettre le feu. Le vice-roi en est pourtant le maître, puisque je ne puis résister à sa violence ; mais dites-lui qu'avant de s'y résoudre, il doit commencer par me brûler moi-même.

Le vice-roi surpris de l'intrépidité du missionnaire, n'osa rien entreprendre sur sa personne ; mais il renvoya cette affaire à plusieurs mandarins subalternes, qui eurent ordre de citer ce Père à leurs tribunaux, & de l'inquiéter sur toutes choses, sans lui donner un moment de relâche. Le père Intorcetta, qui tomba pour lors malade eût pu facilement se dispenser de comparaître ; mais il craignit de perdre ces précieux moments, que la Providence lui avait ménagés, de confesser hautement le <sup>p2.385</sup> nom de Jésus-Christ ; & ne pouvant se résoudre à reculer durant ce glorieux combat, il se fit porter devant ses juges, accablé d'un côté par la force du mal qu'il souffrait, & beaucoup plus encore par la vue de son église désolée ; mais d'ailleurs si animé de l'Esprit saint, dont les martyrs sont fortifiés, que de tous les mandarins, qui l'interrogèrent, il n'y en eut aucun, qui n'admirât la grandeur de son courage.

Ainsi malgré les ordres rigoureux du vice-roi, presque tous le traitèrent avec beaucoup de distinction, jusques la même que l'un d'eux

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

fit rudement bastonner en pleine audience un officier de justice, qui avait manqué de respect au Père, ajoutant que les accusations ne rendent pas coupable, & qu'il faut avoir été justement condamné, pour mériter d'être traité en criminel.

Le père Intorcetta prévoyant d'abord que la persécution serait violente, avait écrit aux missionnaires de la <sup>p2.386</sup> cour, afin qu'ils y apportassent quelque remède. L'empereur était alors en Tartarie, où il prenait le divertissement de la chasse. Le père Gerbillon, Français de nation, & l'un de ceux que le roi a envoyés à la Chine, y avait accompagné ce prince, dont il est particulièrement aimé, & qui le tient presque toujours auprès de sa personne : ainsi ce fut à lui que les lettres furent adressées.

Ce Père ne crut pas devoir en parler à l'empereur, mais il se contenta de demander une lettre de recommandation au prince Sosan, l'un des plus puissants ministres de l'empire, & son ami particulier, lequel écrivit sur le champ au vice-roi d'une manière extrêmement forte. Il lui représentait, qu'un procédé comme le sien, sentait un peu la violence, & était bien éloigné de sa modération & de sa prudence ordinaire :

« Nous vivons, lui disait-il, dans un temps qui demande beaucoup de douceur & de discrétion. L'empereur cherche toutes les occasions de favoriser les Docteurs <sup>p2.387</sup> de la loi chrétienne, comment pouvez-vous lui plaire en la persécutant ? Croyez-moi, l'exemple du prince doit faire plus d'impression sur nos esprits, que tous les arrêts des tribunaux ; & les anciens édits que la cour elle-même ne veut plus suivre, ne doivent point être à présent la règle de notre conduite. Si vous favorisez les missionnaires, comptez que l'empereur vous en saura gré ; & s'il m'est permis d'ajouter quelque chose à ce dernier motif, soyez sûr aussi que je serai sensible à tous les bons offices que vous leur rendrez à ma recommandation.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Le prince Sosan est si considéré dans tout l'empire, soit par l'honneur qu'il a d'être proche parent de l'empereur, soit par sa charge de grand maître du palais, soit par son crédit & son habileté, qu'en toute autre rencontre, le vice-roi de Chequiam se serait fait un fort grand plaisir de recevoir une de ses lettres, & n'aurait pas balancé un seul moment à le satisfaire ; mais la passion l'avait aveuglé : & le dépit qu'il eut de se voir moins puissant à la <sup>p2.388</sup> cour qu'un étranger, le détermina à faire sentir au missionnaire qu'il était du moins le maître en sa province.

Il commença donc par se saisir de plusieurs églises, qu'il donna aux prêtres des faux dieux, après en avoir arraché les sacrés monuments de notre religion. Il fit des ordonnances beaucoup plus rigoureuses que les premières ; il menaça le Père de son indignation, s'il n'abandonnait son troupeau ; il fit prendre plusieurs chrétiens, qui s'étaient trop ouvertement déclarés. Quelques-uns d'eux furent mis en prison, on châtia cruellement les autres, & ce fut alors que la persécution devint sanglante par les tourments, que ces généreux confesseurs souffrirent pour le nom de Jésus-Christ.

Parmi ceux qui se distinguèrent, un médecin fit surtout éclater sa foi. Il avoit été vivement touché de voir les autels du vrai Dieu dépouillés, les croix brisées, les saintes images exposées à la risée & à l'impiété des idolâtres. Pour réparer cette injure, & ne <sup>p2.389</sup> pas laisser les fidèles sans les marques ordinaires de leur religion, il distribua à chacun d'eux, des images & des croix. Il allait de porte en porte avec ces précieux gages de notre salut, animant les faibles, & confirmant dans la foi les plus courageux :

— N'appréhendez point, leur disait-il, celui qui ne peut exercer son faible pouvoir que sur les corps ; mais craignez ce grand Dieu, qui après vous avoir ôté la vie, peut encore punir votre âme d'une mort éternelle, & souffrez plutôt toute sorte de supplices, que d'abandonner sa sainte loi.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Le mandarin choqué de la hardiesse du médecin, commanda qu'on le chargeât de chaînes ; & après l'avoir fait traîner devant son tribunal, on se disposait à lui donner une cruelle bastonnade, quand son filleul, qui était accouru avec plusieurs autres chrétiens, se jeta à genoux aux pieds du juge, & le pria les larmes aux yeux, de permettre qu'il reçût le châtement pour son parrain.

Ce fervent médecin, qui ne <sup>p2.390</sup> respirait que le martyre, était bien éloigné de céder sa place à un autre ; il la défendit constamment ; & pour lors il se fit entre eux un combat, que les anges admirèrent, & qui rendit la religion chrétienne, respectable même aux idolâtres. Le juge en fut étonné, & se tournant du côté de ces illustres confesseurs de Jésus-Christ :

— Allez, leur dit-il, cet empressement à souffrir le châtement de vos fautes mérite quelque indulgence, je vous pardonne, mais dorénavant songez à contenter le vice-roi, & à obéir avec plus de soin aux ordres de l'empereur.

Quand l'esprit de Dieu s'est une fois emparé d'un cœur, les paroles des hommes ne sont guère capables de le toucher. Ce fervent médecin, que la vue des supplices avait rendu plus courageux, continua comme auparavant ses exercices de charité ; & son zèle fit partout tant de bruit, que le mandarin n'osa plus le dissimuler ; il se trouva même fort choqué du mépris qu'il semblait faire de ses menaces. <sup>p2.391</sup> De sorte qu'il ordonna à ses officiers de le lui amener pour en faire un rigoureux exemple.

En effet il le fit battre en sa présence si cruellement, que les assistants étaient également surpris & de la sévérité du juge & de la patience de ce bon chrétien. Après cette sanglante exécution, quelques-uns de ses parents, qui étaient accourus à ce triste spectacle, se mirent en devoir de le porter en sa maison ; mais il voulut absolument être conduit à l'église ; & quelque effort qu'on fit pour l'en détourner, il eut encore assez de force pour s'y traîner lui-même, appuyé sur les bras de

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

plusieurs chrétiens. Il y arriva tout baigné de son sang, & s'étant prosterné aux pieds des autels :

— Seigneur, dit-il, vous êtes témoin aujourd'hui que je préfère votre sainte loi à toutes les douceurs de la vie ; je ne viens point vous demander justice du sang que vos ennemis ont répandu, je viens vous offrir celui qui me reste. Je ne mérite point de mourir pour une si belle cause ; mais vous, <sup>p2.392</sup> mon Dieu, vous méritez bien le sacrifice entier de ma vie.

Ensuite s'étant tourné du côté du père Intorcetta, qui commençait à le consoler :

— Ah ! mon Père, répondit-il, je serais à présent au comble de ma joie, si c'était mon zèle & non pas mes péchés, qui m'eût attiré ce léger châtement.

Cet exemple & plusieurs autres, que je ne rapporte point, firent tant d'impression sur l'esprit des idolâtres, que plusieurs d'entre eux résolurent d'embrasser la religion chrétienne, persuadés que des sentiments si contraires à la nature corrompue, ne pouvaient venir ni de la passion ni de l'erreur.

Parmi ceux, que le saint Esprit toucha, il y en eut trois qui parurent pleins de cette même foi, qui faisait autrefois dans la primitive Église, presque autant de martyrs que de fidèles. Ils étaient jeunes, bien faits, de qualité, & surtout engagés par leur état à suivre aveuglément les inclinations du vice-roi. Cependant comptant pour rien leur fortune temporelle, ils <sup>p2.393</sup> demandèrent publiquement le baptême.

Le Père, pour éprouver la foi de ces fervents néophytes, ne leur cacha rien de ce qui pouvait les ébranler ; mais il eut beau leur représenter la rigueur des édits, l'indignation du vice-roi, la désolation où ils allaient jeter leurs familles, le danger de perdre leurs biens, leur honneur, leur propre vie : toutes ces considérations ne servirent qu'à les animer davantage. De sorte qu'après une assez longue épreuve, ils furent initiés dans nos saints mystères, & prirent part comme les autres

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

à la croix de Jésus-Christ. Leur conversion fortifia les faibles, & consola le père Intorcetta, des maux que la persécution avait déjà fait souffrir à son église.

Mais le vice-roi en fut d'autant plus outré, qu'il n'eut pas alors toute la liberté d'en témoigner son ressentiment. Car au même temps on lui rendit deux lettres de la part du prince Sosan : l'une était pour le père Intorcetta ; l'autre, qui s'adressait à lui-même, était <sup>p2.394</sup> pleine de reproches, sur ce qu'il semblait faire peu de cas de la recommandation du prince :

« Je n'eusse jamais crû, lui disait-il, que pour plaire à des gens mal intentionnés, qui ont aigri votre esprit contre les chrétiens, vous eussiez abandonné les conseils que je vous donnais. C'est comme votre ami, que j'ai tâché de vous inspirer de meilleurs sentiments. Pensez-y encore une fois, & faites réflexion que c'est moi qui vous parle. J'attends de votre amitié trois choses. La première, que vous rendiez vous-même au père Intorcetta la lettre que je lui écris. La seconde, que vous contentiez tellement ce père, qu'il ait lieu de se louer des bons offices que vous lui rendrez, & qu'il m'en rende lui-même témoignage. La troisième, que dorénavant vous ne troubliez plus ni les missionnaires, ni les chrétiens. Au reste je suis marri d'être obligé de vous écrire si souvent sur cette matière. Si vous changez à l'avenir de conduite, je vous écrirai une troisième fois, pour vous remercier ; mais si vos emportements continuent, voici la dernière lettre que vous recevrez de moi.

<sup>p2.395</sup> Alors le vice-roi se repentit de ses premières démarches. Néanmoins il était si engagé, qu'il ne crut pas pouvoir reculer avec honneur. Il avait surtout de la peine à rechercher d'amitié, un missionnaire qu'il venait de traiter publiquement avec le dernier mépris ; mais comme il craignait le ressentiment du prince Sosan, le plus puissant & le plus accrédité ministre de l'empire, il prit le parti d'un côté, de s'en tenir à ce qu'il avait déjà fait contre les chrétiens, sans

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

pousser les choses plus loin, & de l'autre, d'envoyer un de ses officiers à Pekin, pour se disculper auprès du prince.

Cependant le père Intorcetta instruit secrètement des lettres que le vice-roi avait reçues, donna avis aux missionnaires de la cour, du peu d'effet qu'elles avaient produites. De sorte que ces Pères résolurent enfin d'en parler à l'empereur, en cas que le prince Sosan fût lui-même de cet avis. Ils lui racontèrent donc ce qui se passait à Ham-chéou, l'obstination du vice-roi, <sup>p2.396</sup> l'affliction du père Intorcetta, & le danger où se trouvait son église, dont la ruine entraînerait infailliblement celle de toutes les missions de l'empire.

— Puisque tous vos efforts, Seigneur, ajoutèrent-ils, paraissent inutiles, rien, ce semble, ne peut arrêter la violence de ce mandarin obstiné, que l'autorité de l'empereur. Mais nous manquerions à nos véritables intérêts, & ce qui nous touche encore davantage, à la reconnaissance que nous sommes obligés d'avoir pour toutes vos bontés, si nous nous gouvernions par d'autres vues que par les vôtres.

Le prince déjà piqué de la conduite du vice-roi, ne fut pas marri de cette ouverture, & crût avoir trouvé le moyen de se venger à son tour. Ainsi les Pères ayant de leur côté recommandé à Dieu cette importante affaire, où il s'agissait de l'établissement solide, ou de l'entière ruine de la religion, se rendirent au palais le 21 de décembre de l'année mil six cent quatre-vingt onze, & demandèrent audience.

<sup>p2.397</sup> L'empereur envoya quelques eunuques de confiance, pour savoir ce qu'ils désiraient. Les Pères leur exposèrent d'abord les excès atroces du vice-roi de Ham-chéou, tant à l'égard des missionnaires, qu'à l'égard des chrétiens de son gouvernement. Ils ajoutèrent qu'ils souffraient depuis longtemps sans se plaindre, dans la pensée que leur patience pourrait peut-être adoucir son esprit, mais que comme le mal devenait tous les jours plus grand, sans aucune espérance de remède, ils venaient se prosterner aux pieds de l'empereur, comme à l'asile ordinaire de l'innocence opprimée, pour le prier très humblement de

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

donner à leurs frères dans les provinces, cette heureuse paix, dont ils jouissaient eux-mêmes à Pekin, à la vue & sous la protection de Sa Majesté.

L'empereur, à qui on rapporta ce discours, voulut éprouver la constance des Pères ; il leur fit une réponse peu favorable ; mais comme ils ne cessaient point de représenter les <sup>p2.398</sup> malheurs où cette indifférence du prince les allait précipiter, il envoya de nouveaux eunuques, pour leur marquer qu'il était étonné de les voir si entêtés de la religion chrétienne.

« Est-il possible, leur fit-il dire, que vous soyez toujours occupés d'un monde où vous n'êtes pas encore, & que vous comptiez presque pour rien celui où vous vivez présentement ? Croyez-moi, chaque chose a son temps : usez mieux de ce que le Ciel vous met entre les mains, & remettez après la vie tous ces soins, qui ne sont bons que pour les morts. Pour moi, ajouta-t-il en raillant, je ne m'intéresse guère en toutes ces affaires de l'autre monde, & je ne me mets pas en peine de décider, tous les procès de ces esprits invisibles.

Alors les Pères accablés de douleur, & versant un torrent de larmes, se prosternèrent à terre. Ils conjuraient les eunuques de rapporter à l'empereur le triste état où ils étaient réduits.

Ce serait la première fois, disaient-ils, que <sup>p2.399</sup> ce grand prince abandonnerait des innocents, & paraîtrait insensible à nos pleurs. Est-ce parce que nous sommes des étrangers inutiles, qu'il nous traite de la sorte ? Du moins, Messieurs, dites-lui que le Dieu du ciel & de la terre, pour qui nous combattons, & auquel il est lui-même redevable de toute sa grandeur, mérite bien qu'il emploie son pouvoir à le faire reconnaître, & sa justice à punir ceux qui l'outragent, dans la personne de ses ministres.

Enfin après toutes ces épreuves, ce bon prince touché de compassion, ne put pas dissimuler plus longtemps ses véritables

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

sentiments. Il envoya donc aux Pères, qui étaient toujours prosternés à l'une des portes du palais, un officier de sa chambre ; pour leur dire, qu'il désapprouvait le procédé du vice-roi de Ham-chéou, & qu'il voulait bien pour l'amour d'eux, mettre fin à son injuste persécution : qu'au reste il y avait deux voies pour y réussir. La première, d'envoyer au vice-roi un ordre secret de réparer <sup>p2.400</sup> au plutôt les maux passés ; que cette voie, quoique moins éclatante, était la plus facile & la plus sûre. La seconde, de présenter une requête, & d'obtenir des tribunaux un arrêt favorable à tous les missionnaires ; ce qui terminerait à l'avenir tous les différends. Qu'ils vissent donc entre eux ce qui serait le plus convenable dans les conjonctures présentes, & qu'après avoir pesé les raisons de part & d'autre, ils revinssent le lendemain lui déclarer leur dernière résolution.

Les Pères marquèrent sur le champ leur très humble reconnaissance à l'empereur, par les prosternations accoutumées, & retournèrent pleins de l'espérance d'un grand succès, mais fort incertains du parti qu'ils devaient prendre.

Ils considéraient d'une part le danger qu'il y avait, de mettre leur cause entre les mains du Lipou, toujours déclaré contre la religion chrétienne ; que peut-être il n'en fallait pas <sup>p2.401</sup> davantage pour réveiller toutes les anciennes accusations, que le temps semblait avoir assoupies ; que les missionnaires nouvellement établis dans les provinces & qu'on avait jusqu'alors dérobés à la connaissance de la cour, seraient obligés de se retirer de la Chine, ou d'abandonner toutes les missions ; qu'au moins le procédé de ceux qui avaient bâti de nouvelles églises, & converti un grand nombre d'idolâtres contre les défenses expresses des Parlements, suffisait pour justifier le vice-roi de Ham-chéou ; qu'enfin les choses pouvaient prendre un tel tour par l'artifice de nos ennemis, & par les secrètes menées des bonzes, que bien loin d'éteindre, comme nous pensions, le feu d'une persécution particulière ; nous allumerions un incendie général dans l'empire, qui ne finirait que par l'entière désolation du christianisme.

Ces raisons, quoique très fortes & très solides d'elles-mêmes,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

étaient néanmoins balancées par les réflexions <sup>p2.402</sup> suivantes. Quelque protection que les empereurs eussent donné jusqu'alors aux missionnaires, l'on avait néanmoins expérimenté, qu'elle ne suffisait pas pour obliger tous les mandarins des provinces à favoriser les chrétiens ; & il s'en trouvait un grand nombre, qui prévenus contre nous, soit par ce mépris universel, que l'éducation chinoise inspire ordinairement pour les étrangers ; soit par les calomnies des bonzes ; ou bien encore par un faux zèle du bien public, se faisaient un mérite de nous détruire, & renversaient souvent en peu de jours l'ouvrage de plusieurs années.

Ces persécutions particulières étaient d'autant plus à craindre, qu'elles donnaient lieu à nos ennemis cachés de se déclarer ouvertement contre nous, & de former un gros parti, qui était ordinairement appuyé de la cour souveraine des rites, toujours attentive aux occasions qui se présentent d'arrêter dans l'État, le cours des nouveautés étrangères. De sorte que si dans <sup>p2.403</sup> ces fâcheuses conjonctures, les empereurs, par une providence particulière, ne nous eussent honorés de leur bienveillance, il y a longtemps que le christianisme aurait été détruit dans la Chine, & peut-être qu'à présent la mémoire en serait entièrement éteinte.

On considérait donc que peut-être la cour ne nous serait pas toujours si favorable ; qu'il ne fallait qu'un moment pour perdre les bonnes grâces de l'empereur ; ou ce qui était encore plus dangereux, pour s'attirer son indignation ; que dans l'état d'instabilité, où se trouvait la religion chrétienne, les moindres oppositions des mandarins suffisaient pour en détourner le peuple ; & que les grands eux-mêmes, n'oseraient jamais se déclarer ou se convertir, dans la crainte d'être un jour responsables aux Parlements de leur conversion ; dont peut-être dans la suite, on leur ferait un crime.

Au contraire, si la loi chrétienne était une fois approuvée par un édit public, rien ne pouvait à l'avenir en <sup>p2.404</sup> troubler l'établissement. Puisqu'elle serait moins odieuse aux idolâtres, que les chrétiens en feraient une protection publique, & qu'enfin les nouveaux missionnaires

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

entreraient librement dans ce vaste champ de l'Évangile, & y sèmeraient sans aucune contradiction cette sainte parole, qui produirait alors au centuple.

La seule espérance d'un si grand bien détermina les Pères à tenter cette dernière voie ; d'autant plus qu'ils ne croyaient pas pouvoir trouver à l'avenir aucune occasion plus favorable d'y réussir. La mémoire des services importants que le père Verbiest avait rendus à l'État, était encore toute fraîche. L'empereur avait témoigné combien il était sensible à la résolution que le père Grimaldi, Italien, avait prise, de repasser pour l'amour de lui les mers, & d'entreprendre un très long & très pénible voyage. Le père Thomas, Flamand, s'occupait alors avec un zèle infatigable dans le tribunal des Mathématiques, où il s'était acquis la <sup>p2.405</sup> réputation & d'un savant homme & d'un très saint missionnaire. Le père Pereira, Portugais, travaillait de son côté depuis longtemps à plusieurs instruments & à diverses machines, qui entretenaient agréablement le prince. Mais ce qui nous avait entièrement gagné son esprit, était la paix que le père Gerbillon venait de conclure à trois cents lieues de Peking entre les Chinois & les Moscovites. Le prince Sosan, proche parent de l'empereur, & plénipotentiaire, fut charmé de son zèle, & publia partout que sans lui cette négociation ne se serait jamais terminée à l'avantage de l'empire. Il en parla en ces termes à l'empereur, & il lui inspira dès lors pour ce Père des sentiments d'estime & d'affection, qui ont été dans la suite au-delà de tout ce que nous en pouvions espérer. De plus ce même Père avec le père Bouvet, tous deux Français, & du nombre de ceux que le roi avait envoyés à la Chine en 1685, s'appliquaient depuis plusieurs années à enseigner la géométrie & la <sup>p2.406</sup> philosophie à l'empereur, avec un tel succès qu'il ne pouvait se lasser de les entretenir sur ces matières.

Mais parce que tous ces fervents missionnaires étaient persuadés, que quand il s'agit de religion, les secours humains sont fort inutiles, si Dieu de son côté ne conduit secrètement tout l'ouvrage ; ils commencèrent par implorer la puissance de celui à qui rien ne peut

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

résister. Ils répandirent leurs cœurs en sa présence, & lui dirent avec cette même confiance qui anima autrefois Judith dans son entreprise :

— Elevez, Seigneur, élevez aujourd'hui votre bras en notre faveur, comme vous avez fait autrefois, & détruisez tous les obstacles que la malice de nos ennemis nous oppose, que ceux qui se sont vanté de pouvoir renverser vos temples, qui ont déjà profané vos autels, & souillé le tabernacle de votre nom, sentent à présent que devant vous, toute leur force n'est que vanité & que faiblesse. Mettez, seigneur, dans notre bouche cette sainte parole, & remplissez nos cœurs de ces sages conseils, <sup>p2.407</sup> qui font toujours triompher la vérité. Afin que votre maison chancelante depuis tant d'année soit aujourd'hui inébranlablement affermie, & que toutes les nations reconnaissent enfin, que vous êtes le véritable Dieu, & que hors de vous il n'en faut point chercher d'autre.

Après cette fervente prière, ils présentèrent secrètement à l'empereur la requête qu'ils devaient ensuite lui offrir en public. Il la lut, & n'y trouvant pas ce qui était le plus capable de faire impression sur l'esprit des Chinois (car on s'était arrêté à ce qui regarde la sainteté & la vérité de la religion chrétienne), il en dressa lui-même une autre en langue tartare, qu'il renvoya aux Pères, leur laissant néanmoins la liberté d'en retrancher, ou d'y ajouter ce qu'ils jugeraient à propos.

En vérité, pour peu qu'on fasse réflexion sur le caractère particulier des empereurs chinois, on ne peut assez s'étonner, que celui-ci veuille bien <sup>p2.408</sup> descendre de ce haut point de fierté & de grandeur, qu'il conserve partout ailleurs, même à l'égard des plus grands princes, pour se familiariser ainsi avec de simples missionnaires. A voir de quelle manière il entre dans le détail de toutes leurs affaires, comme il leur parle, comme il les conduit ; ne dirait-on pas que c'est un particulier qui ménage les intérêts de son ami ? Cependant c'est un des plus grands rois du monde, qui se donne tous ces mouvements pour contenter quelques étrangers, aux dépens même des lois les plus fondamentales de l'État.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Mais enfin ce n'est pas merveille qu'un Dieu, qui pour établir sa religion s'est humilié lui-même, jusqu'à se faire semblable aux hommes, oblige quelquefois les plus grands princes du monde, à se dépouiller de leur majesté, & de leur orgueil naturel, pour coopérer à ce grand ouvrage. Car certainement, quelque soin que nous ayons pris de nous rendre ce prince favorable, nous devons ici principalement <sup>p2.409</sup> reconnaître l'efficace de la grâce divine. C'est la voix toute puissante du Seigneur, qui peut seule, pour parler avec l'écriture, *briser les cèdres & ébranler les montagnes du désert*, c'est-à-dire, abaisser les grands du monde, & donner à leurs cœurs tous les mouvements qu'il lui plaît.

Durant que toutes ces choses se passaient à Pekin, le vice-roi de Ham-chéou, qui avait eu le temps de faire quelque réflexion sur sa conduite, n'était pas tranquille en sa province. Le crédit du prince Sosan lui faisait de l'embarras, & il craignait surtout son juste ressentiment. Pour l'apaiser, il prit le parti de lui envoyer un de ses officiers, sous prétexte de se justifier en son esprit ; mais en effet, pour aigrir les principaux mandarins du Lipou contre les missionnaires, en cas qu'il y trouvât quelque ouverture.

Ce fut en ce temps-là que cet officier arriva à la cour ; mais le prince Sosan ne voulut seulement pas l'écouter, & en le renvoyant brusquement, il <sup>p2.410</sup> lui dit : qu'il s'étonnait fort que son maître fît si peu de cas des personnes que l'empereur honorait de son affection, & qu'il occupait avec tant de confiance en son service.

— Pour ce qui est, ajouta-t-il, de leur affaire, je n'y prends d'autre part que celle que ce prince y veut bien prendre lui-même. Ces Pères ont imploré sa protection, & il saura bien leur rendre justice sans que je m'en mêle. Au reste quand j'ai écrit en leur faveur, c'était moins pour leur faire plaisir, que pour donner par là une marque d'amitié au vice-roi, en le retirant du précipice où il s'était imprudemment jeté.

Cette réponse étourdit tellement cet officier que sans songer à faire aucune autre démarche, il s'en retourna aussitôt à Ham-chéou, rendre

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

compte à son maître du mauvais succès de sa commission. Les Pères, qui en furent avertis, connurent par là qu'il n'y avait point de temps à perdre, & qu'il fallait au plutôt profiter de la bonne disposition du prince Sosan. Ainsi le jour de la purification de la Vierge, ils <sup>p2.411</sup> se transportèrent au palais, & offrirent à l'empereur avec les cérémonies ordinaires, la requête qu'il avait lui-même composée, dont voici la traduction,

Sire,

Nous exposons à votre Majesté avec la soumission la plus parfaite & le plus profond respect dont nous sommes capables, le commencement, la fin, & les motifs de notre très humble prière, dans l'espérance qu'elle voudra bien l'écouter avec cette prudence qui accompagne toutes ses actions, & cette bienveillance dont elle a coutume de nous honorer.

Le neuvième mois de la lune, le père Intorcetta sujet de votre Majesté, qui fait sa demeure dans la ville de Ham-chéou, nous avertit que le vice-roi avait donné ordre aux mandarins de sa province, de renverser les temples des chrétiens, & de brûler les tables d'imprimerie, sur lesquelles on a gravé tous les livres de notre religion. De plus il a déclaré publiquement, que notre doctrine est fautive & dangereuse, <sup>p2.412</sup> & par conséquent qu'elle ne doit point être tolérée dans l'empire. Il a ajouté plusieurs autres choses qui nous sont très désavantageuses.

A cette nouvelle, Sire, saisis de crainte & pénétrés d'une vive douleur, nous avons cru être obligés, de recourir à votre Majesté, comme au père commun des affligés, pour lui expliquer le pitoyable état où nous sommes réduits ; car sans sa protection il nous est impossible d'éviter les embûches de nos ennemis, & de parer le coup fatal dont ils nous menacent.

Ce qui nous console, Sire, quand nous paraissons aux pieds de votre Majesté, c'est de voir avec quelle sagesse elle donne

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

le mouvement à toutes les parties de son empire, comme si c'était un corps dont elle fût l'âme ; & avec quel désintéressement elle règle les intérêts de chaque particulier sans faire acception de personne. De sorte qu'elle ne serait pas en repos, si elle connaissait un seul de ses sujets opprimé par l'injustice, ou même privé du rang & de la récompense qu'il mérite.

Vous surpassez, Sire, les plus grands <sup>p2.413</sup> rois parmi vos prédécesseurs, qui ont de leur temps permis dans la Chine les fausses religions. Car vous aimez uniquement la vérité, & vous n'approuvez pas le mensonge. C'est pour cela qu'en visitant vos provinces, vous avez donné mille marques de votre affection royale aux missionnaires européens, qui se sont trouvés sur votre route ; comme si vous eussiez voulu par là témoigner, que vous estimiez leur loi, & que vous étiez bien aise qu'ils s'établissent dans vos États. Ce que nous disons ici est public & généralement connu de tout l'empire.

Lors donc que nous voyons le vice-roi de Ham-chéou, traiter la religion chrétienne de religion fausse & dangereuse ; lorsque nous apprenons qu'il fait tous ses efforts pour la détruire, comment pouvons-nous renfermer en nous-mêmes notre juste douleur, & ne pas déclarer à votre Majesté ce que nous souffrons ?

Ce n'est pas la première fois, Sire, qu'on nous a persécuté sans raison. Autrefois le père Adam Schaal votre sujet, comblé des faveurs extraordinaires de votre <sup>p2.414</sup> prédécesseur, fit connaître à toute la cour que les règles des mouvement célestes, établies par les anciens astronomes chinois, étaient toutes fausses ; il en proposa d'autres, qui s'accordaient parfaitement avec les astres ; on les approuva, & on s'en servit avec succès, de sorte que ce changement remit l'ordre dans l'empire. Votre Majesté sait ce qui se passa pour lors à Peking, il nous est permis aussi de nous en

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

souvenir, puisque ce sont autant de grâces que nous y reçûmes.

Mais à l'occasion de ces erreurs abolies, combien ce Père ne souffrit-il pas dans la suite par les calomnies de ses ennemis ? Yam-quam-sien & ceux de sa nation l'accusèrent fausement de plusieurs crimes, sous prétexte de nouveauté ; comme si sa nouvelle astronomie n'eût pas été d'accord avec le Ciel. Il mourut sans pouvoir alors se justifier ; mais votre Majesté mit en sa place le père Verbiest, & le combla de tant de faveurs, que la vie de ce Père a été trop courte, & ses paroles trop faibles, pour marquer à tout le monde la grandeur de sa reconnaissance. Il a néanmoins <sup>p2.415</sup> ressenti vivement tous ses bienfaits, & c'est pour n'être pas tout à fait ingrat, qu'il a employé plus de vingt ans à composer toutes sortes de livres pour l'utilité publique, sur l'astronomie, l'arithmétique, la musique, la philosophie, qui sont encore dans le palais, avec plusieurs autres auxquels il n'a pas eu le temps de mettre la dernière main.

Mais puisque votre Majesté est parfaitement instruite de toutes ces particularités, nous n'osons pas la fatiguer davantage par un plus long discours. Nous la prions seulement de faire réflexion, que tout cela ne suffit pas pour nous attirer l'affection & la confiance des peuples ; si, comme on nous en accuse, la loi que nous prêchons est fausse & dangereuse, comment, Sire, justifier la conduite des princes qui nous ont honorés de leur estime ?

Cependant pour ne rien dire de ses prédécesseurs, votre Majesté elle-même a tellement compté sur notre fidélité, qu'elle ordonna au père Verbiest de fonder des canons d'une nouvelle espèce, pour mettre fin à une dangereuse guerre. Elle fit <sup>p2.416</sup> traverser les vastes mers de l'océan au père Grimaldi, pour aller en Moscovie avec les lettres & le sceau du suprême tribunal de la milice ; elle a envoyé plusieurs fois

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

pour des affaires importantes, les pères Pereira & Gerbillon à l'extrémité de la Tartarie. Néanmoins votre Majesté sait bien que ceux, qui se gouvernent par les principes d'une fausse religion, n'ont pas accoutumé de servir leurs princes avec fidélité. Ils s'abandonnent presque toujours à leurs propres passions, & ne cherchent jamais que leur intérêt particulier.

Si donc nous remplissons exactement nos devoirs, si jusqu'ici nous avons toujours cherché le bien public, il est manifeste que ce zèle vient d'un cœur bien disposé & plein d'une estime, d'une vénération & (si nous l'osons dire) d'une singulière affection pour la personne de votre Majesté ; au contraire si ce cœur cessait de vous être soumis, il serait dès lors opposé à la droite raison, au bon sens, & à tout sentiment d'humanité.

Cela supposé, Sire, vous vous prions très humblement de considérer qu'après les <sup>p2.417</sup> fatigues d'un long voyage, nous sommes enfin arrivés, dans votre empire, non pas avec cet esprit d'ambition & de cupidité, qui y conduit ordinairement les autres hommes, mais avec un ardent désir de prêcher à vos peuples la seule véritable religion.

Et certes quand nous parûmes ici pour la première fois, on nous y reçût avec beaucoup de marques de distinction, ce que nous avons déjà souvent dit, & que nous ne saurions répéter trop souvent. La dixième année de Chun-tchi on nous donna la direction des Mathématiques. La quatorzième année du même règne, on nous permit de bâtir une église à Pekin ; & l'empereur même voulut bien nous accorder un lieu particulier pour notre sépulture. La vingt-septième année de votre glorieux règne, votre Majesté honora la mémoire du père Verbiest, non seulement par des titres nouveaux, mais encore par le soin qu'elle prit de lui faire rendre les derniers devoirs avec une pompe presque royale. Peu de temps après elle assigna un appartement & des maîtres aux nouveaux <sup>p2.418</sup>

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

missionnaires français, pour leur faciliter l'étude de la langue tartare. Enfin elle parut si contente de leur conduite, qu'elle fit insérer dans les archives, les services qu'ils avaient rendus à l'État dans leurs voyages de Tartarie, & dans leur négociation avec les Moscovites. Quel bonheur, Sire, & quelle gloire pour nous d'être jugés capables de servir un si grand prince !

Puis donc que votre Majesté, qui gouverne si sagement cette grande monarchie, daigne nous employer avec tant de confiance, comment se peut-il trouver un seul mandarin assez déraisonnable, pour refuser à l'un de nos frères la permission de vivre en sa province ? En vérité, Sire, on ne peut assez déplorer le sort de ce bon vieillard, qui demande humblement dans un petit coin de la terre, autant d'espace qu'il lui en faut, pour passer tranquillement le reste de ses jours, & qui ne peut l'obtenir.

C'est pour cela, Sire, que nous tous, les très humbles sujets de votre Majesté, qui sommes ici comme des orphelins abandonnés, qui ne voulons nuire à personne, qui tâchons même d'éviter les procès, les <sup>p2.419</sup> querelles & les moindres contestations ; c'est pour cela, que nous vous supplions de prendre en main notre cause, avec ces sentiments d'équité, qui vous sont si ordinaires. Ayez, Sire, quelque compassion pour des personnes, qui n'ont commis aucun crime ; & si votre Majesté, après s'être informée de notre conduite, trouve en effet que nous soyons innocents, nous la prions de faire connaître à tout l'empire par un édit public, le jugement qu'elle aura porté de nos mœurs & de notre doctrine ; c'est pour obtenir cette grâce que nous prenons la liberté de lui présenter cette requête. Cependant tous les missionnaires ses sujets, attendront avec crainte & avec une parfaite soumission ce qu'elle voudra bien en ordonner. L'an trentième du règne de Cam-hi, le seizième jour du douzième mois de la lune.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

L'empereur reçut cette requête, & l'envoya le 18 du même mois au tribunal des rites, avec ordre de l'examiner, & de lui en faire au plutôt son rapport ; mais parce que toutes les cours des tribunaux se ferment à la p2.420 Chine à peu près en ce temps-là, jusqu'au 15 du premier mois de l'année suivante, le Lipou ne put répondre que le 18 de ce même mois. Au reste son avis fut très contraire aux intentions de l'empereur & aux interdits des missionnaires.

Car les mandarins, après avoir rapporté fort au long les anciens édits contre la religion chrétienne, conclurent que cette affaire ne demandait pas une plus grande discussion, & qu'on s'en devait tenir aux premières ordonnances des Parlements & de la cour, qui défendaient sous de grièves peines aux naturels du pays, d'embrasser la loi nouvelle des Européens ; que cependant ils jugeaient à propos de conserver l'église de la ville de Ham-chéou, & d'ordonner aux mandarins de cette province, de ne pas confondre la religion chrétienne avec les sectes séditieuses de la Chine.

L'empereur fut presque aussi sensible que les missionnaires à ce nouvel arrêt. Quand on le lui présenta, il p2.421 parut chagrin, le laissa plusieurs jours dans son cabinet sans se déclarer, afin que les mandarins du Lipou avertis de son intention, eussent le temps de revenir. Mais comme il vit leur obstination, il ne voulut pas révolter les esprits, & il se résolut enfin, quoiqu'à regret, de le signer.

Cette nouvelle jeta les Pères dans la consternation ; & un gentilhomme de la chambre nommé Chao, que l'empereur leur avait envoyé pour les consoler, les trouva dans un état digne de compassion. Il en fut lui-même touché (car il nous aime tendrement, & il nous a rendu en plusieurs occasions des services essentiels). Cet officier tâcha, comme il en avait eu ordre, de modérer leur affliction ; mais soit que ces Pères ne fussent pas maîtres d'eux-mêmes, ou qu'ils ne songeassent plus à ménager un prince, qui les avait abandonnés ; ils dirent en cette occasion tout ce que la plus vive douleur peut inspirer aux personnes affligées. p2.422

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

— Que nous servent, Seigneur, (ajoutèrent-ils à la fin) toutes les grâces qu'il a plu jusqu'ici à l'empereur de nous faire, puisqu'en ce moment il les rend lui-même inutiles ? Était-ce pour nous faire tomber d'une manière plus éclatante, qu'il s'était si longtemps appliqué à nous élever ? Quel plaisir aurait-il de nous voir désormais, la honte & la rougeur sur le front, servir de jouet à nos ennemis & de spectacle à tout l'empire ? Pourra-t-il bien dans la suite ce prince, qui nous avait si tendrement aimés, pourra-t-il bien sans en être ému, apprendre que la populace nous insulte ; que ses moindres officiers nous font battre dans les tribunaux ; que les vice-rois nous chassent de leurs provinces ; qu'on nous exile honteusement de son empire ?

Nous lui donnons nos soins, nos études, toutes nos veilles. Une partie de nos frères sont déjà morts dans le travail, les autres y ont ruiné leur santé ; & nous, qui vivons encore, poussés <sup>p2.423</sup> du même désir de lui plaire, nous lui sacrifions volontiers tous les moments de notre vie.

Nous espérons mériter par ce zèle, qu'il approuvât enfin la religion que nous prêchons à ses peuples ; (car pourquoi vous le dissimuler, Seigneur, à vous qui connaissez depuis longtemps les véritables sentiments de notre cœur) c'était-là, vous le savez, l'unique motif de toutes nos entreprises : quelque puissant, quelque magnifique que soit ce grand prince, jamais, nous n'aurions eu la pensée de venir si loin le servir, si l'intérêt de notre sainte loi ne nous y avait engagés. Cependant il la prescrit aujourd'hui, & signe lui-même le honteux arrêt de sa condamnation. Voilà, seigneur, où aboutissent nos espérances ; voilà le fruit de tous nos travaux. Avec combien plus de tranquillité aurions-nous reçu une sentence de mort, qu'un édit de cette nature ? Car aussi bien ne pensez pas que nous puissions survivre à la perte du christianisme.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

p2.424 Ce discours, que le trouble & un torrent de larmes accompagnaient, fit beaucoup d'impression sur l'esprit de cet officier. Il fut sur le champ le rapporter à l'empereur, & il lui peignit la douleur des Pères avec des couleurs si vives, que ce bon prince se laissa toucher.

— J'ai toujours, dit-il, cherché les occasions de les favoriser ; mais les Chinois ont traversé tous mes bons desseins. Je n'ai pu pour cette fois m'empêcher de suivre le torrent ; mais enfin, quoiqu'il en soit, ils peuvent compter que je les aime, & que je ne les abandonnerai pas.

En effet il commença de les employer plus que jamais en son service ; mais il n'y trouvait plus ni la même ardeur dans l'exécution de ses ordres, ni la même sérénité sur leurs visages. Ils paraissaient toujours devant lui étonnés, mornes, & comme étourdis du coup qu'ils venaient de recevoir. Cependant bien loin de se rebuter, il leur proposa de faire venir à la cour un docteur en médecine, nouvellement arrivé à Macao, lequel pour p2.425 être plus utile aux missions s'était fait religieux de notre Compagnie.

Les Pères répondirent que ce docteur avait souhaité avec beaucoup de passion d'employer sa science & tous ses secrets à conserver une santé aussi précieuse que celle de sa Majesté ; mais qu'étant étonné de l'arrêt qu'on avait porté contre les chrétiens, il ne songeait plus à la Chine ; & qu'il se disposait à retourner en Europe ; que néanmoins, puisque sa Majesté l'ordonnait ainsi, on écrirait incessamment à Macao pour le faire venir.

Durant que les missionnaires étaient plongés dans l'amertume, le vice-roi de Ham-chéou triomphait de ces premiers succès, & prenait déjà des mesures pour achever son ouvrage. Il occupa durant plusieurs jours tous les commis des bureaux, à faire des copies du nouvel arrêt, pour les répandre en toutes les provinces ; ensuite il fit contre les chrétiens des ordres beaucoup plus rigoureux que les premiers. Enfin, comme il ne doutait plus de la p2.426 victoire, il envoya à l'empereur une ample requête contre les missionnaires, pour achever de les défaire

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

entièrement ; mais cette requête arriva un peu trop tard : & quand elle fut présentée, les affaires avaient déjà changé de face.

Car le prince Sosan ne pouvant résister aux sollicitations des Pères, & surtout du père Gerbillon, dont il était ami particulier, résolut de solliciter tout nouvellement en notre faveur. Il alla donc trouver l'empereur, & lui représenta tout ce que le plus fervent chrétien eût pu dire en une semblable occasion.

Il lui remit devant les yeux le zèle & le dévouement des Pères en tout ce qui touchait sa personne, les services qu'ils avaient rendus à l'État durant les guerres, leur application à perfectionner les sciences & à régler le calendrier.

— Enfin, Sire, lui dit-il, ce sont des gens qui comptent pour rien leur vie, quand il s'agit de vous obéir, ou de vous plaire. Il est vrai que tout cela ne mériterait pas <sup>p2.427</sup> que votre Majesté approuvât leur loi, si d'ailleurs elle était dangereuse ; mais fut-il jamais une doctrine plus saine que la leur, & plus utile au gouvernement des peuples ?

L'empereur, qui écoutait volontiers ce discours, ne laissait pas de persister dans sa première détermination.

— C'est une affaire conclue, lui répondit-il, je me serais fait un plaisir de favoriser ces bons missionnaires ; mais le déchaînement des mandarins contre eux, ne m'a pas permis de suivre mon inclination.

— Quoi, Sire, répliqua le prince, n'êtes-vous pas le maître ? Et quand il s'agit de rendre justice à des sujets aussi distingués que ceux-ci, ne pouvez-vous pas user de votre autorité ? J'irai moi-même, si votre Majesté le veut bien, trouver ces messieurs ; & je ne désespère pas de les rendre plus raisonnables.

Enfin l'empereur ne pouvant plus tenir contre de si pressantes sollicitations, fit sur-le-champ écrire aux colaos, à leurs assesseurs, & à tous les mandarins tartares du Lipou. Voici comme la lettre était conçue.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

<sup>p2.428</sup> La trente-unième année du règne de Cam-hi, le second jour du deuxième mois de la lune, Yi-Sam-o, ministre d'État, vous déclare les volontés de l'empereur en ces termes :

Les Européens, qui sont à ma cour, président depuis longtemps aux mathématiques. Durant les guerres civiles ils m'ont rendu un service essentiel par le moyen du canon qu'ils ont fait fondre. Leur prudence & leur adresse singulière, jointes à beaucoup de zèle & à un travail infatigable, m'obligent encore à les considérer. Outre cela, leur loi n'est point séditieuse, & ne porte pas les peuples à la révolte ; ainsi il nous semble bon de la permettre, afin que tous ceux, qui voudront l'embrasser, puissent librement entrer dans les Églises, & faire une profession publique du culte qu'on y rend au souverain seigneur du Ciel.

Nous voulons donc que tous les édits, qui jusqu'ici ont été porte contre elle par l'avis & le conseil de nos tribunaux, soient à présent déchirés & brûlés. Vous, ministres d'État, & vous, mandarins tartares du souverain tribunal des rites, <sup>p2.429</sup> assemblez-vous, examinez cette affaire, & me donnez au plutôt votre avis.

Le prince Sosan se trouva lui-même dans cette assemblée, comme il en était convenu avec l'empereur ; & quoiqu'il ne fût pas chrétien, il y parla néanmoins d'une manière si vive & si touchante en notre faveur, qu'il semblait plutôt défendre sa propre cause, ou celle de l'État, que les intérêts d'une religion étrangère. Voici, sans y rien ajouter, ses propres paroles, comme elles se trouvent dans l'original, que je traduis fidèlement.

Vous savez, Messieurs, avec quelle application, quel zèle, & quelle fidélité ces Européens s'emploient au service de sa Majesté. Les plus grands hommes parmi nous, quoiqu'intéressés à conserver nos conquêtes, se sont plutôt dévoués à la gloire, aux richesses, à leur fortune particulière,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

qu'à l'affermissement de l'État ; il en est peu qui cherchent purement le bien public. Ces étrangers au contraire, exempts de toutes <sup>p2.430</sup> ces passions, aiment l'empire plus que nous ne l'aimons nous-mêmes ; & sacrifient volontiers leur propre repos, à la tranquillité de nos provinces.

Nous l'avons expérimenté durant le cours des guerres civiles, & dans les derniers démêlés que nous avons eus avec les Moscovites. Car à qui pensez-vous, Messieurs, que nous soyons redevables de l'heureux succès de cette négociation ? Il serait, sans doute de mon intérêt de m'en donner toute la gloire, moi qui ai été le plénipotentiaire pour la paix ; mais si j'étais assez injuste pour m'en faire honneur au préjudice de ces Pères, les chefs des troupes ennemies, tous mes officiers, ma propre armée me démentirait.

C'est eux, Messieurs, ce sont ces Pères, qui par leur prudence, leur adresse, les justes tempéraments qu'ils ont apportés, ont mis fin à cette importante affaire. Sans leurs conseils, nous aurions été obligés <sup>p2.431</sup> d'exiger, au prix de notre sang, les droits que l'injustice de nos ennemis refusait si opiniâtrement d'accorder à l'empereur ; & peut-être qu'à présent vous auriez le déplaisir de nous en voir tout à fait dépouillés, ou que du moins, je ne serais plus en état de les défendre.

Qu'avons-nous fait, Messieurs, pour reconnaître un si grand service ? Mais que pouvons-nous faire pour des gens qui ne demandent ni richesses, ni charges, ni honneurs ? qui nous considèrent, sans se mettre même en peine de notre estime ? Certainement nous devrions être inconsolables, s'il n'était pas en notre pouvoir d'obliger en quelque chose des étrangers, qui se sacrifient si généreusement pour nous ; & je crois, Messieurs, que quand vous y aurez fait réflexion, vous me saurez bon gré de vous avoir découvert le seul endroit, par lequel ils sont sensibles à notre reconnaissance.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Ils ont une loi qui leur tient lieu <sup>p2.432</sup> de toutes les richesses du monde ; ils honorent une divinité, qui seule fait leur consolation & leur bonheur. Permettez-leur de jouir librement de ce seul bien qu'ils possèdent, & souffrez qu'ils le communiquent à nos peuples. Quoiqu'en cela ils nous fassent plutôt une grâce, que nous ne leur en faisons ; ils veulent bien nous en tenir compte, & la recevoir de nous comme la récompense de tous leurs services.

Les lamas de Tartarie, les bonzes de la Chine ne sont point troublés dans l'exercice de leur religion. Les mahométans même ont élevé une mosquée à Ham-chéou, qui domine sur nos édifices publics. On n'oppose point de digues à ces torrents, qui inondent toute la Chine ; on dissimule, on approuve en quelque sorte toutes ces sectes inutiles ou dangereuses ; & quand les Européens nous demandent la liberté de prêcher une loi, qui ne contient que les maximes de la vertu la plus <sup>p2.433</sup> épurée, non seulement nous les rebutons avec mépris, mais nous nous faisons encore un mérite de les condamner : comme si les lois, qui nous obligent de fermer l'entrée de notre empire à la superstition & au mensonge, avaient aussi proscrit la vérité.

Comme le prince s'étendait beaucoup sur ce point, il fut interrompu par les principaux de l'assemblée, qui lui remontrèrent, que, quoiqu'il pût dire, il y avait toujours danger que cette nouvelle secte ne causât dans la suite du désordre ; & qu'il était de la bonne politique d'étouffer en leur naissance ces petits monstres de rébellion & de discorde : qu'enfin c'étaient des étrangers dont l'esprit & les secrets desseins pouvaient toujours faire quelque ombrage.

— Quel ombrage, répliqua le prince ? J'ai été dix ans colao, & je n'ai jamais eu aucune plainte contre les chrétiens. Croyez-moi, Messieurs, il serait à souhaiter que tout <sup>p2.434</sup> l'Empire embrassât leur religion. Car n'est-ce pas cette religion qui commande aux enfants de respecter leurs parents, aux sujets

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

d'être fidèles à leur prince ; aux valets, de faire exactement la volonté de leur maître ? Qui défend de tuer, de tromper, de prendre le bien de son prochain ; qui a en horreur la calomnie & le parjure ; qui improuve le mensonge, qui inspire la simplicité, la droiture, la modestie, la tempérance ? Examinez, Messieurs, & pénétrez, s'il est possible, le cœur de l'homme ; si vous y trouvez un seul vice que la loi chrétienne ne défende, ou une seule vertu qu'elle ne conseille, je vous permets de vous déclarer contre elles ; mais si tout y est saint, & conforme à la raison, pourquoi balancez-vous encore à l'approuver ?

Ensuite comme le prince vit les esprits ébranlés, il proposa les dix commandements de notre religion, & les expliqua avec tant d'éloquence, que <sup>p2.435</sup> les mandarins le regardant les uns les autres, & n'y trouvant rien à reprendre, avouèrent enfin qu'on pouvait sans aucun danger suivre dans l'empire cette nouvelle loi. L'empereur, qui fut averti de ce qui se passait, voulut, pour rendre l'action plus célèbre, qu'on assemblât aussi les ministres d'État, & les mandarins du Lipou qui étaient Chinois, à qui on fit savoir auparavant la résolution des mandarins tartares.

Dans cette assemblée générale on répéta tout ce qui s'était dit dans l'assemblée particulière, & après une infinité de mouvements que le prince Sosan se donna pour faire revenir les Chinois de leur ancienne prévention, on conclut enfin à donner un arrêt favorable aux chrétiens, qu'on fit en forme de requête, afin de le présenter à l'empereur, & d'en obtenir la confirmation. Voici comme il était conçu.

Héoupataï sujet de votre Majesté, président du suprême tribunal des rites, & <sup>p2.436</sup> chef de plusieurs autres ordres, lui présente cette très humble requête avec toute la soumission & le respect que lui & ses assesseurs doivent avoir pour tous ses commandements, surtout quand elle nous fait l'honneur de nous demander nos avis sur les affaires importantes de l'État.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Nous avons sérieusement examiné ce qui regarde les Européens, lesquels attirés de l'extrémité du monde par la renommée de votre singulière prudence, & par vos autres grandes qualités, ont passé cette vaste étendue de mers, qui nous sépare de l'Europe. Depuis qu'ils vivent parmi nous, ils méritent notre estime & notre reconnaissance par les signalés services qu'ils nous ont rendus dans les guerres civiles & étrangères ; par leur application continuelle à composer des livres utiles & curieux ; par leur droiture & leur sincère affection pour le bien public.

Outre cela ces Européens sont fort tranquilles, ils n'excitent point de troubles dans nos provinces ; ils ne font mal à personne, ils ne commettent aucune mauvaise action ; De plus, leur doctrine n'a rien <sup>p2.437</sup> de commun avec les fausses & les dangereuses sectes de l'empire, & leurs maximes ne portent point les esprits à la sédition.

Puis donc que nous n'empêchons ni les lamas de Tartarie, ni les bonzes de la Chine d'avoir des temples, & d'y offrir de l'encens à leurs pagodes ; beaucoup moins pouvons-nous défendre aux Européens, qui ne font, ni n'enseignent rien contre les bonnes lois, d'avoir aussi leurs églises particulières, & d'y prêcher publiquement leur religion. Certainement ces deux choses seraient tout à fait contraires l'une à l'autre, & nous paraîtrions manifestement nous contredire nous-mêmes.

Nous jugeons donc que tous les temples dédiés au seigneur du Ciel, en quelque endroit qu'ils se trouvent, doivent être conservés, & qu'on peut permettre à tous ceux qui voudront honorer ce Dieu, d'entrer dans ses temples, de lui offrir de l'encens, & de lui rendre le culte pratiqué jusqu'ici par les chrétiens, selon leur ancienne coutume. Ainsi que nul n'y puisse dorénavant former aucune opposition.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Cependant nous attendrons là-dessus les <sup>p2.438</sup> ordres de votre Majesté, afin que nous les puissions communiquer aux gouverneurs & aux vice-rois tant de Pekin que des autres villes des provinces.

Fait l'an 31 du règne de Cam-hy, le 3<sup>e</sup> jour du 2<sup>e</sup> mois de la lune. Signé, le président du souverain tribunal des rites avec ses assesseurs. Et plus bas les quatre ministres d'État, nommés colaos, avec leurs officiers généraux & autres mandarins du premier ordre.

L'empereur reçut cet arrêt avec une joie qu'il ne pouvait assez exprimer. Il le confirma sur l'heure, & en envoya aux Pères une copie scellée du grand sceau de l'empire, pour être, dit-il, éternellement conservée dans les archives de leur maison. Quelque temps après il le fit publier dans tout l'empire : & le souverain tribunal des rites, en l'envoyant aux principaux officiers, ajoutait dans son ordre ce qui suit :

Vous donc, vice-rois des provinces, recevez, avec un très profond respect cet édit impérial, & dès qu'il sera entre vos mains, lisez-le attentivement ; estimez-le, & ne manquez pas de l'exécuter <sup>p2.439</sup> ponctuellement, selon l'exemple que nous vous en avons nous-mêmes donné. De plus faites-en faire des copies, pour le répandre dans tous les lieux de vos gouvernements ; & nous donnez avis de ce que vous aurez fait en ce point.

Dès que le père Intorcetta fut averti de ce qui se passait à Pekin, il partit pour la cour, & fut se jeter aux pieds de l'empereur, pour lui rendre de très humbles actions de grâces en son nom, & au nom de tous les missionnaires de la Chine. Ce bon prince, après lui avoir donné beaucoup de marques d'affection, le fit reconduire dans sa province par le père Thomas mandarin des Mathématiques. Il entra dans sa ville de Ham-chéou en triomphe, parmi les acclamations des chrétiens, qui le regardaient comme un ange de paix.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Cependant comme Dieu mêle toujours quelque amertume à nos consolations, la joie de ce bon missionnaire fut tempérée par l'entière ruine de son église, enveloppée quelques <sup>p2.440</sup> jours auparavant dans un incendie public, dont une grande partie de la ville avait été consumée.

Cet accident donna lieu au père Thomas de prier le vice-roi de bâtir au Père une nouvelle église, & il lui fit lui-même entendre que c'était l'intention de l'empereur. Ce mandarin avait eu un chagrin incroyable du mauvais succès de son entreprise, que l'arrivée du Père venait encore d'augmenter ; mais il fut au désespoir d'être obligé de loger lui-même honorablement dans sa capitale, un étranger qu'il avait voulu peu de jours auparavant chasser de sa province. Il dissimula néanmoins en habile homme ; & pour s'accommoder au temps, il donna au missionnaire une des plus belles maisons de la ville, jusqu'à ce qu'il eût lui-même rebâti l'ancien collège.

Ce ne fut pas seulement à Ham-chéou que la religion chrétienne sembla triompher. Toutes les églises de l'empire, que le nouvel édit tirait en quelque manière de captivité, en <sup>p2.441</sup> donnant aux peuples la liberté de conscience, firent partout de grandes réjouissances ; mais la ville de Macao, qui avait autrefois servi de berceau à cette chrétienté naissante, fit éclater particulièrement sa joie par une fête solennelle, qu'elle accompagna de toutes les marques de l'allégresse publique, & que la dévotion du peuple rendit encore beaucoup plus célèbre.

Ceux qui considéreront, Monseigneur, la forme du gouvernement de la Chine, les difficultés presque insurmontables que les étrangers ont eu de tout temps à y pénétrer, l'éloignement des esprits pour les nouveautés en matière de religion ; & d'autre part le petit nombre des missionnaires que l'Europe nous a fournis, les guerres civiles, & les révolutions qui ont si souvent troublé l'État en ce dernier siècle ; avoueront de bonne foi que cet événement, l'un des plus mémorables qui soient arrivés depuis la naissance de l'Église, ne peut <sup>p2.442</sup> être l'ouvrage de l'esprit humain : *Deus autem rex noster ante sacula operatus es salutem in medio terra, tu confirmasti in virtute tua mare...*

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

*tu confregisti capita draconis... tuus est dies, & tua est nox* <sup>1</sup>. C'est notre Dieu, c'est notre roi éternel, qui a opéré le salut dans ce vaste royaume, qu'on appelle le milieu de la terre. C'est lui qui a établi pour toujours la tranquillité sur cette mer agitée & fameuse jusqu'ici par tant de naufrages. Vous venez, Seigneur, de briser la tête de ce superbe dragon <sup>2</sup> dont le nom était si révéré. C'est donc à présent que le jour & la nuit, c'est-à-dire l'Orient & l'Occident vous appartiennent, puisque l'un & l'autre monde ont enfin reconnu votre empire.

Lorsque j'eus l'honneur de représenter au saint Père que l'idolâtrie dans l'Orient, attaquée de toutes parts par les ministres de l'Évangile, était sur le <sup>p2.443</sup> point de tomber ; & que si l'on pouvait une fois obliger la Chine de se déclarer en notre faveur, tous les peuples voisins, entraînés par son exemple, briseraient bientôt leurs idoles, & n'auraient plus de peine à recevoir le joug de la foi : cette seule pensée pénétra de joie ce saint Pontife, & réveilla en son cœur cette sincère piété, & ce zèle ardent qu'il fait paraître en toute occasion pour le salut des âmes ; mais il m'ajouta qu'un si grand changement n'était pas un miracle ordinaire.

Quels sentiments n'aura-t-il pas, Monseigneur, en apprenant que ce qu'il osait pour lors à peine espérer, vient enfin de s'accomplir pour la gloire de son pontificat & pour le bien universel de la chrétienté. Nous savons de plus que depuis ce fameux édit, les Chinois courent en foule au baptême, que les mandarins encore idolâtres bâtissent des temples au vrai Dieu, qu'un prince du sang a renoncé à ses erreurs & embrassé la croix & la foi de Jésus-Christ, que l'empereur <sup>p2.444</sup> même fait élever une église en son palais, & loge auprès de sa personne les ministres de l'Évangile.

Ces heureuses dispositions obligeront sans doute le saint Père de donner tous ses soins à l'entier achèvement de ce grand ouvrage. Nous lui demandons pour cela, des pasteurs formés de sa main & pleins de

---

<sup>1</sup> Psal. 73.

<sup>2</sup> Le dragon fait les armes de l'empereur, & est adoré à la Chine.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

son esprit ; des missionnaires désintéressés, savants, mortifiés, qui joignent la prudence à la simplicité évangélique, qui ne cherchent que la gloire de Jésus-Christ, & non pas la leur, ou celle de leur nation. Nous souhaitons enfin que tous les royaumes chrétiens puissent à l'envi, sous l'autorité du saint Siège, envoyer leurs ministres dans ces vastes contrées, afin d'y partager nos travaux, & d'y étendre nos conquêtes ; quand les Universités les plus nombreuses & les séminaires les plus célèbres s'y transporteront, ce serait encore peu ; & avec tout ce secours nous ne laisserions pas, pour parler avec l'écriture, de gémir *sous le poids du jour & de la chaleur.* p2.445 Que sera-ce, si l'on abandonne ce nouveau monde au petit nombre d'ouvriers que la piété de quelques princes y entretient ?

C'est pour solliciter cette grâce, que je prends aujourd'hui la liberté, Monseigneur, de mettre entre vos mains les intérêts de ces illustres missions. Je sais que vous n'avez jamais entrepris aucune affaire importante pour le bien de la chrétienté dont vous ne soyez venu à bout ; & quand celle, que je vous propose serait encore beaucoup plus difficile qu'elle ne l'est en effet, je suis en quelque manière sûr du succès, dès que vous voudrez bien vous en charger.

Cependant, Monseigneur, pour y réussir, il n'est point nécessaire de mettre en usage toutes ces qualités de l'esprit qui vous rendent presque toujours supérieur aux plus grandes entreprises, cette sagesse consommée qui vous mène par les routes les plus sûres, cette application continuelle, que le travail le plus rude ne peut p2.446 interrompre, cette conduite adroite, insinuante, impénétrable aux plus clairvoyants, cet art enfin qui vous est propre, de persuader & d'obtenir ce que vous voulez : tout cela n'est point d'usage dans l'affaire dont il s'agit, il ne faut ici que vous abandonner à votre propre zèle, & employer cette éloquence vive & naturelle qui anime vos discours toutes les fois que vous soutenez dans le sacré collège les intérêts de la religion, ou que vous représentez au vicaire de Jésus-Christ les pressantes nécessités de l'Église.

## **Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine**

Vos soins, votre piété, Monseigneur, seront secondés d'autant d'apôtres que vous nous procurerez de missionnaires ; pour lors les idolâtres nouvellement convertis, & les fidèles affermis dans la foi, sentiront également les grands biens que vous leur aurez procurés, & les peuples éclairés de ces divines lumières, que le saint Siège répandra jusqu'aux extrémités du monde, béniront toute leur vie & la charité paternelle du vicaire de <sup>p2.447</sup> Jésus-Christ & le zèle ardent de ses ministres. Je suis avec un très profond respect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE EMINENCE

Le très humble & très obéissant serviteur, L. J.

@

**Lettre XIV**

à Monsieur l'abbé Bignon

@

Idée générale des observations que nous avons faites dans les Indes & à la Chine.

Monsieur,

p2.448 Quand vous ne seriez pas à la tête des plus savants hommes de l'Europe, par le rang que vous tenez dans l'académie royale, la passion que j'ai toujours eue, de vous donner des marques de mon estime, & de profiter de vos lumières, m'engagerait à vous communiquer, ce que nous avons exécuté dans les Indes, pour la perfection des sciences.

Il est, Monsieur, de la réputation de cette illustre académie, avec p2.449 laquelle nous avons des liaisons si étroites, qu'un homme de votre mérite paraisse faire cas des personnes qu'elle emploie dans ses fonctions ; & je crois qu'elle vous saura gré de la protection que vous voudrez bien nous donner dans le monde. Mais il est encore plus de notre intérêt particulier, que vous examiniez à la rigueur nos ouvrages ; & qu'après avoir sollicité en notre faveur l'estime du public, vous travailliez par une sévère & savante critique, à nous perfectionner nous-mêmes, & à nous rendre dignes un jour de son approbation & de la vôtre.

Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille ici vous expliquer en détail, tout ce que nous avons fait, pour acquérir à l'avenir une connaissance plus exacte des mouvements des astres ; ou pour donner des mémoires à ceux qui veulent pénétrer plus avant, dans les secrets cachés de la nature. Cet ouvrage qui a trop d'étendue pour être renfermé dans les bornes d'une simple lettre, fera le sujet d'un juste volume, que nous aurons p2.450 bientôt l'honneur de vous présenter.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Mon dessein n'est à présent que de vous en donner une idée générale, afin que connaissant par avance la route que nous avons tenue jusques ici, vous jugiez mieux de ce qu'il faut ajouter à notre exactitude, ou changer à notre méthode.

Quand nous partîmes de Paris, chargés des instructions du roi, de ses ministres, & de l'académie royale, l'on ne se proposait rien moins que la perfection des sciences naturelles ; mais comme ce projet renfermait une grande diversité de matières, nous crûmes qu'il était à propos de nous partager : non seulement, parce que chacun de nous n'avait pas assez de loisir, pour fournir en même temps à tant de différentes études ; mais encore, parce que l'esprit a lui-même ses bornes, & qu'il est rare de trouver dans la même personne, un génie également propre pour toutes choses.

Ainsi nous convînmes que les uns s'attacheraient aux observations <sup>p2.451</sup> astronomiques, à la géographie, à l'examen des arts mécaniques ; tandis que les autres feraient leur principale étude de ce qui regarde l'anatomie, la connaissance des simples, l'histoire des animaux, & les autres parties de la physique, que chacun choisirait selon son goût : de manière néanmoins, que ceux-là même qui se seraient bornés à quelque matière, ne négligeraient pas le reste ; quand le lieu, le temps, ou les personnes leur donneraient occasion d'y faire quelque nouvelle découverte. On convint aussi qu'on se communiquerait mutuellement ses lumières, afin que chacun profitât des réflexions communes ; & que rien, s'il se pouvait, n'échappât à notre application.

Mais quelque soin que nous prissions pour réussir, nous conçûmes aisément, que six personnes occupées d'ailleurs à l'étude des langues, & à la prédication de l'Évangile, ne pourraient jamais remplir un si vaste dessein. Il nous vint donc en pensée, <sup>p2.452</sup> premièrement, d'y engager les Européens qui se trouveraient alors dans les Indes, & surtout les missionnaires ; afin que tous concourussent à une entreprise également utile & glorieuse à toutes les nations. Secondement, d'établir en plusieurs endroits, des maisons particulières, où nos mathématiciens & nos philosophes travaillassent à l'exemple & sous la conduite des

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

académiciens de Paris ; qui d'ici, comme du centre des sciences, pourraient nous communiquer leurs pensées, leur méthode, leurs découvertes ; & recevoir, si j'ose ainsi parler, comme par réflexion, nos faibles lumières.

Mais ces deux moyens, si propres d'eux-mêmes à l'avancement de notre projet, & si capables de rendre la France illustre dans la postérité, ont été jusqu'à présent assez inutiles. D'un côté, nous avons trouvé dans les autres nations très peu de disposition à nous seconder ; de l'autre, les révolutions de Siam ont renversé le premier observatoire, que la libéralité du <sup>p2.453</sup> roi & le zèle de son ministre y avaient presque entièrement élevé.

Ces accidents, quoique très fâcheux, ne nous avaient pas néanmoins rebutés : nous songions à jeter à la Chine les fondements d'un second observatoire, encore plus magnifique que celui de Siam. Il n'eût pas été difficile d'en bâtir ensuite plusieurs autres à Hispaan, en Perse, à Agra dans le Mogol, dans l'île de Borneo sous la ligne, en Tartarie, & en quelques autres lieux, dont la situation pouvait faciliter l'exécution de notre dessein ; lorsque la guerre universelle, qui embrase l'Europe depuis tant d'années, se fit sentir jusqu'aux Indes & rompit dans un moment toutes nos mesures.

Peut-être, Monsieur, que la paix nous remettra dans ces mêmes routes, que l'orage nous a obligés d'abandonner ; & qu'avec le temps nous jouirons d'un calme également avantageux à la religion, au bonheur des peuples, & à la perfection des sciences. Cependant, comme les vents contraires <sup>p2.454</sup> n'empêchent pas les habiles pilotes d'avancer un peu, quoiqu'ils les retardent toujours beaucoup ; nous avons tâché malgré toutes ces tempêtes, de suivre nos premières vues, & de continuer un travail, dont l'essai, comme vous allez voir, ne sera peut-être pas tout à fait inutile.

La difficulté qu'on a eu de tout temps à régler les mouvements des astres, n'a pu être surmontée, ni par les veilles des anciens astronomes, ni même par toute la pénétration des nouveaux. Quelque

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

effort que notre imagination ait fait, pour entrer dans ces mystères de la toute puissance du Créateur, nous ne sommes encore que médiocrement avancés ; & il faut avouer de bonne foi, que le Ciel est beaucoup plus éloigné de nos pensées & de notre esprit, qu'il n'est élevé au-dessus de nos têtes.

Rien ne peut nous en approcher davantage, qu'une longue suite d'observations & une recherche exacte de tout ce qui se passe dans les astres ; <sup>p2.455</sup> parce que cette attention continuelle à leurs mouvements, faisant sentir & comme toucher au doigt les erreurs des anciens systèmes, donne lieu aux astronomes de les réformer peu à peu, & de les rendre plus conformes aux apparences. C'est pour cela qu'en ces derniers temps, on s'est appliqué avec tant de soin, à perfectionner les instruments, les pendules, les lunettes, & tout ce qui peut en quelque manière, approcher le Ciel de nos yeux.

En France, en Angleterre, en Danemark, & en plusieurs autres lieux du monde, on a élevé de grandes machines & bâti de magnifiques tours, comme pour servir de degrés à ceux qui veulent s'avancer dans cette nouvelle route ; & le progrès que plusieurs observateurs y ont déjà fait, est si considérable, qu'on peut tout espérer à l'avenir, pourvu que les princes continuent par leurs libéralités, de soutenir un si pénible travail. Voici, Monsieur, en général ce que nous y avons contribué de notre part.

<sup>p2.456</sup> Premièrement, nous nous sommes attachés à observer les éclipses ; & comme celles du soleil ont attiré plus que toutes les autres, l'admiration des peuples, nous avons tâché de profiter des occasions qui pouvaient nous être favorables. Parmi celles qui se sont présentées, il y en a eu deux assez particulières, & qui feront quelque plaisir aux curieux.

La première fut l'éclipse qui arriva sur la fin d'avril de l'année 1688. Nous savions qu'elle devait être *totale* en quelques endroits de la Chine ; quoiqu'à Peking, où nous nous trouvions quelque temps auparavant, elle ne dût être que médiocrement grande. Car vous savez,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Monsieur, qu'il n'en est pas des éclipses de soleil, comme des éclipses de lune. La lune qui n'a qu'une lumière empruntée, est couverte de véritables ténèbres, dès que la terre lui dérobe les rayons du soleil, & ne paraît point éclipcée à certains peuples, qu'elle ne se cache en même temps, & de la même manière <sup>p2.457</sup> aux yeux de tout le monde. Au contraire le soleil, qui de sa nature est un corps toujours éclairé, toujours lumineux, ou plutôt qui est la lumière même, ne peut jamais être obscurci : & quand la lune semble en le couvrant, lui ôter tout son éclat ; ce n'est pas le soleil qui est éclipcé, c'est la terre ; c'est nous qui nous trouvons alors véritablement dans les ténèbres. Ainsi les astronomes parleraient plus juste, si au lieu de la nommer une éclipse de soleil, ils la nommaient une éclipse de la terre.

De là vient que cette éclipse est en même temps fort différente, selon les différents endroits où l'on se trouve ; de manière que si plusieurs observateurs, éloignés les uns des autres, étaient placés sur une même ligne de l'Orient à l'Occident ; il se pourrait faire que les premiers verraient à l'ordinaire tout le corps du soleil, tandis que les seconds n'en découvriraient qu'une partie : là il paraîtrait à demi caché, ici ce ne serait plus qu'un arc de lumière, & <sup>p2.458</sup> plus loin encore, il aurait peut-être entièrement disparu.

C'est aussi par la même raison qu'un observateur placé au centre de la terre, ne verrait pas le soleil éclipcé, comme nous le voyons ici ; & cette différence, qu'on appelle *parallaxe*, croîtrait ou diminuerait à mesure que cet astre serait plus ou moins élevé sur l'horizon. C'est ce que les Chinois avaient jusqu'ici ignoré, & qu'ils ne connaissent encore que superficiellement. Pour les Indiens, beaucoup moins capables de ce raffinement que les Chinois, ils ne cessent point d'admirer des effets si surprenants ; de sorte que le feu roi de Siam demandait un jour, si le soleil de l'Europe était le même que celui des Indes, puisqu'il paraissait en même temps si différent dans ces deux endroits.

Nous partîmes donc tout exprès de Pekin pour nous rendre à Kiam chéou ville considérable dans la province de Chansi, où selon notre calcul, le soleil devait être entièrement éclipcé : <sup>p2.459</sup> il ne le fut pas

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

néanmoins, & nous y fûmes trompés, parce que la longitude du pays ne nous était pas encore parfaitement connue. Du reste nous eûmes sujet d'être contents. Le Ciel fut ce jour là extrêmement serein, le lieu fort commode, nos instruments bien placés, & comme nous étions trois observateurs, rien ne nous manqua de ce qui pouvait rendre l'observation exacte.

Parmi les différentes méthodes, dont on se peut servir pour ces sortes d'opérations, nous en choisîmes deux qui nous parurent les plus aisées. L'une fut de regarder le soleil avec une lunette de trois pieds, dans laquelle on avait placé au *foyer* de l'*objectif* un *réticule* composé de douze filets de soie crue, très déliés & également distants les uns des autres ; de sorte néanmoins qu'ils occupaient précisément tout l'espace du soleil, dont le diamètre paraissait ainsi à l'œil, divisé en douze parties égales.

La seconde consistait à recevoir par <sup>p2.460</sup> une lunette de douze pieds, l'image du soleil qui s'allait peindre sur un carton opposé à l'oculaire dans une distance proportionnée, afin que cette image fût bien nette & parfaitement terminée. On avait tracé sur ce même carton douze petits cercles concentriques, dont le plus grand était égal au disque apparent du soleil. Ainsi il nous fut aisé de déterminer, non seulement le commencement, la durée, & la fin de l'éclipse, ce qui ne demande qu'une simple lunette & une pendule bien réglée ; mais encore sa grandeur, ou, comme on dit, sa quantité, & le temps que l'ombre ou plutôt la lune, emploie à couvrir ou à découvrir chaque partie du soleil : car quoique toutes ces parties soient égales entre elles, il ne s'ensuit pas qu'il faille un égal nombre de minutes pour les parcourir, à cause que le changement continuel de parallaxe retarde ou avance irrégulièrement le mouvement apparent de la lune. Il ne s'en fallut que de la <sup>p2.461</sup> vingt-quatrième partie que le soleil ne fût entièrement couvert ; & nous déterminâmes l'éclipse de onze doigts & demi ; c'est ainsi que les astronomes parlent : car pour faire leur calcul plus juste, ils ont coutume de partager le diamètre apparent des planètes en douze doigts, & chaque doigt en soixante minutes.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Cependant nous remarquâmes : premièrement, que quand les trois quarts du soleil furent éclipsés, le jour n'en parut presque point changé & à peine s'en fût-on aperçu, si d'ailleurs l'on n'en avait été averti ; de sorte qu'un nuage ordinaire était capable de faire à peu près le même effet.

Secondement, quoique l'on ne vît dans le plus fort de l'éclipse, qu'un très petit arc de lumière, on pouvait encore lire dans la cour très aisément les plus petits caractères. J'ai vu quelquefois des orages qui rendaient le ciel aussi obscur qu'il l'était alors.

Troisièmement, nous ne pûmes découvrir aucune étoile, quelque p2.462 effort que nous fissions, nous aperçûmes seulement Venus, ce qui ne marque pas une fort grande obscurité, puisque cette planète paraît souvent, lors même que le soleil est élevé tout entier sur l'horizon.

Les Chinois ne laissèrent pas d'être alarmés, s'imaginant que la terre allait bientôt être enveloppée d'épaisses ténèbres. Ils faisaient de toutes parts un bruit effroyable pour obliger le dragon à se retirer. C'est à cet animal qu'ils attribuent toutes les défaillances des astres ; qui arrivent, disent-ils, à cause que le dragon céleste pressé par la faim, tient alors le soleil ou la lune entre les dents à dessein de les dévorer.

Enfin la lumière revint peu à peu & mit les Chinois en repos : mais nous continuâmes notre travail, en conférant par divers calculs la grandeur, la durée, le commencement & la fin de cette éclipse, avec les différentes tables des anciens & des nouveaux astronomes. On fit en même temps de p2.463 semblables observations à Pekin, à Ham-chéou, & en plusieurs autres villes de la Chine ; ce qui eût pu servir à déterminer la longitude de tous ces différents endroits, si d'ailleurs nous n'eussions eu d'autres moyens plus sûrs & plus faciles de la connaître.

Au reste, cette observation nous donne lieu de faire quelques réflexions sur plusieurs autres éclipses, dont les auteurs parlent différemment. Hérodote l. I. rapporte que le jour même auquel le roi des Mèdes & celui des Lydiens donnèrent une sanglante bataille, le

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

soleil parut entièrement éclipsé. Le combat, dit-il, avait longtemps duré avec un égal avantage de part & d'autre ; quand tout à coup d'épaisses ténèbres couvrirent la terre, & suspendirent pour un temps la fureur du soldat. Le père Petau a placé cette éclipse en l'an 597. avant la naissance de N. S. le neuvième de juillet ; quoique selon son calcul elle ne doive être que de neuf doigts vingt-deux minutes ; s'imaginant sans doute, que cette <sup>p2.464</sup> partie du soleil éclipse était assez considérable pour vérifier ainsi les épaisses ténèbres dont parlent les historiens. Cependant bien loin que cela suffise, notre dernière observation nous doit convaincre, qu'une éclipse aussi médiocre que celle-là ne devait pas même être aperçue par les combattants ; ainsi il est bien plus probable que ce fameux combat se donna l'an 585, le vingt-huitième de mai, jour auquel il y eut une éclipse totale de soleil.

Le père Petau ne peut pas disconvenir de cette dernière éclipse ; mais si on la suppose selon ses tables, on trouvera qu'elle n'a été que de onze doigts vingt minutes, c'est-à-dire, un peu moins grande que la nôtre. Cela même suppose que ses tables sont un peu fautives, puisque la vingt-quatrième partie du soleil suffit, comme nous l'avons vu, pour faire le jour, encore assez clair. Cependant l'histoire veut qu'il ait été obscur & même semblable à la nuit la plus obscure.

<sup>p2.465</sup> L'an 310 avant la naissance de Notre Seigneur, Agathocle roi de Sicile, passant en Afrique avec sa flotte pour aller à Carthage, le soleil disparut entièrement, & les étoiles furent vues de toutes parts, comme si l'on eût été au milieu de la nuit ; sur quoi quelques astronomes & en particulier Riccioli, croient que les tables qui donnent à cette éclipse une grandeur approchante de la grandeur *totale* satisfont suffisamment à l'histoire. Il est néanmoins évident par ce que nous avons remarqué, que les étoiles n'auraient jamais été aperçues, surtout avec la clarté & de la manière dont Diodore & Justin en parlent, s'il y eût eu une partie sensible du soleil découverte ; à moins que cette même partie non éclipse ne fût proche de l'horizon, comme il arriva l'an 237 au commencement du règne de Gordien le jeune ; car alors le Ciel s'obscurcit de telle sorte, qu'il n'était pas possible de se reconnaître

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

sans bougie du moins si nous en croyons Julius Capitolinus.

p2.466 La seconde éclipse que nous avons observée, encore plus considérable que la première, fut vue par le père Tachard dans son dernier voyage des Indes. Il était sur mer dans un vaisseau hollandais ; & si le lieu lui eût permis de se servir d'instruments, on n'aurait rien en cette matière de plus curieux.

L'éclipse parut centrale, c'est-à-dire, que le centre de la lune était parfaitement opposé au centre du soleil : mais comme le *disque* apparent du soleil était pour lors plus grand que celui de la lune, on voyait dans le ciel un anneau éclatant, ou un grand cercle de lumière & ce qu'il y a en cela de plus surprenant, c'est que le père Tachard assure, que ce cercle était pour le moins de la largeur d'un doigt, ce qui ne s'accorderait, ni avec les tables des anciens astronomes, ni avec celles des nouveaux : mais il n'est pas facile d'estimer au juste la grandeur des corps lumineux, quand on en juge seulement à la vue, parce que la lumière qui brille & qui rejaillit, les fait p2.467 toujours paraître beaucoup plus grands qu'ils ne sont en effet.

Quoiqu'il en soit, ces sortes d'éclipses que nous appelons *annulaires*, sont très rares, & plusieurs mathématiciens n'ont pas cru qu'il y en pût avoir ; parce qu'ils supposaient, comme une chose indubitable, que le diamètre de la lune, même dans son *apogée*, c'est-à-dire, dans son plus grand éloignement de la terre, était toujours, ou égal à celui du soleil, ou même sensiblement plus grand.

Aussi Kepler écrivant à Clavius, à l'occasion de l'éclipse annulaire qu'on avait observée à Rome, le 9 d'avril de l'an 1567, prétend que ce bord lumineux n'était autre chose, qu'une petite couronne d'air épais, enflammé, ou éclairé par les rayons du soleil ; ou bien encore, que ce cercle avait été formé par les mêmes rayons, rompus dans l'atmosphère de la lune. Cette dernière observation est capable de détromper ceux qui se seraient jusqu'ici obstinés à suivre une semblable p2.468 opinion, aussi bien qu'à désabuser les disciples de Gassendi, qui s'imaginent que le soleil ne peut déborder au-dessus de

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

la lune que de quatre minutes tout au plus, c'est-à-dire, de sa 180<sup>e</sup> partie.

Outre ces deux éclipses, nous en avons encore vu quelques autres de moindre conséquence, dont je ne parle point, parce qu'elles n'ont rien d'extraordinaire. Celles de la lune nous ont beaucoup plus occupés, non seulement parce qu'elles sont en plus grand nombre, mais encore parce qu'il y a plus de difficulté à les bien observer.

Plus le soleil est éclatant, plus sa *défaillance* est sensible, & le corps de la lune très obscur & très opaque de lui-même, en le déroband à nos yeux, ne permet pas de douter un moment du commencement ou de la fin de son éclipse. Il n'en est pas de même de la lune, qui ne perd sa lumière que peu à peu, & par une diminution presque insensible. Comme l'expérience <sup>p2.469</sup> que nous en avons, fait mieux sentir toutes ces difficultés que les spéculations les plus profondes, vous voulez bien, Monsieur, que je vous dise en peu de mots, ce qui fait en ce point notre embarras.

La terre dans ses différents aspects avec le soleil, a toujours la moitié de son globe illuminé ; tandis que son autre hémisphère est nécessairement dans les ténèbres ; à peu près comme une boule, qui serait la nuit éclairée d'une bougie : de sorte qu'il se fait d'un côté une projection, & comme une longue queue d'ombre formée en cône, dont la pointe s'étend fort loin, & se perd enfin dans la vaste étendue de l'air.

Quand donc la lune, par son mouvement particulier, passe au travers de cet espace ténébreux, elle perd sa lumière, & devient elle-même obscure. Que si nous pouvions marquer le moment auquel elle y entre ou auquel elle en sort, nous aurions exactement le commencement & la fin de l'éclipse ; mais plusieurs accidents qui arrivent <sup>p2.470</sup> alors, ne nous permettent pas de l'observer avec une si grande précision.

Premièrement, longtemps avant que la lune touche l'ombre, dont je viens de parler, son bord oriental n'est éclairé que d'une petite portion

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

du soleil, que la terre lui dérobe peu à peu & par partie : de sorte qu'en ce temps-là on voit une espèce de fumée qui se répand insensiblement sur le corps de la lune, & qui précède souvent d'un quart d'heure la véritable ombre. Comme cette fumée croît toujours, & devient plus épaisse, à mesure que l'éclipse s'approche, elle se confond tellement avec le commencement de l'ombre, qu'il est presque impossible de l'en bien distinguer. Ainsi ni l'expérience, ni l'application, ni les meilleures lunettes, n'empêchent pas qu'un habile observateur ne s'y méprenne souvent d'une minute, & quelquefois même de deux.

p2.471 Secondement, quand je dis que l'éclipse se fait par l'interposition du globe terrestre, ce n'est pas que la lune soit alors plongée dans son ombre, je parle de l'ombre pure, qui n'est point diminuée par les rayons qui se rompent dans l'atmosphère ; laquelle ne s'étend jamais plus de cinquante mille lieues ; supposé que le semi-diamètre de la terre soit de 1146 lieues de marine ; au lieu que la lune, même dans son *périgée*, est à plus de cinquante-sept mille lieues de la terre. Comme donc le globe de la terre est enveloppé d'un air épais & grossier, que nous nommons son *atmosphère*, & que les rayons ne peuvent pas tout à fait pénétrer ; il se fait par l'interposition de ces vapeurs une nouvelle ombre, dont le diamètre & la longueur surpassent de beaucoup la véritable ombre de la terre. Or ces vapeurs sont d'autant plus transparentes qu'elles s'éloignent davantage de nous ; d'où il arrive qu'elles font aussi une ombre plus légère au commencement & à la fin de l'éclipse ; & par conséquent, elles ne donnent pas aux observateurs la liberté de les déterminer avec justesse.

Vous connaissez par là, Monsieur, pourquoi nous découvrons souvent la lune, même dans le plus fort de p2.472 l'éclipse, jusqu'à en distinguer les plus petites taches. Pourquoi elle se peint alors de tant de sortes de couleurs, car elle devient rouge, cendrée, d'un gris de fer, bleuâtre, ou tirant sur le jaune, de manière qu'elle semble sentir elle-même sa défaillance, & donner des marques de ses différentes passions. Vous voyez au contraire, pourquoi en certaines éclipses, elle

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

disparaît tout à fait, & se dérobe entièrement à nos yeux. Tout cela vient sans doute, de la nature de cette *atmosphère*, qui change perpétuellement, & qui cause par là ces différents effets.

Troisièmement, lorsque la lune commence à s'obscurcir auprès de l'horizon, il est plus difficile d'en bien marquer le commencement, & il faut prendre garde que le temps de ce commencement apparent, comparé à celui de la fin, ne donne pas exactement le milieu de l'éclipse ; parce que les vapeurs sont beaucoup plus épaisses à l'horizon, qu'elles ne le sont à trente ou quarante degrés d'élévation.

p2.473 Quatrièmement, quoique les rayons directs du soleil ne passent pas au travers de l'atmosphère de la terre, il y en a néanmoins plusieurs qui en se détournant, & comme on parle, en se *rompant* par la *réfraction*, peuvent éclairer tant soit peu le bord de la lune, & par conséquent empêcher l'ombre d'être exactement terminée.

Cinquièmement, il arrive quelquefois que l'ombre commence à toucher le bord oriental de la lune, par les endroits où les taches sont plus obscures, que celles du bord occidental ; ce qui fait qu'on ne juge pas également de la fin & du commencement. Nous devons, Monsieur, tout ce raffinement d'astronomie aux nouveaux observateurs ; les anciens allaient plus rondement en cette matière, & Tycho lui-même avec toute sa subtilité, ne s'en était pas encore aperçu.

Mais les modernes ont été plus ingénieux à découvrir ces difficultés qu'à trouver le moyen de les surmonter : & nous avons souvent p2.474 expérimenté dans nos dernières observations, que ce n'est pas sans une peine extrême, qu'on parvient à cette justesse que demandent les savants de notre siècle. Nous avons néanmoins cet avantage d'être plusieurs observateurs ensemble, & de pouvoir, en nous communiquant les uns aux autres nos pensées & nos doutes, approcher plus près de la vérité. D'ailleurs le ciel nous a fourni plusieurs éclipses de lune, & il ne s'est guère passé d'années que nous n'en ayons observé une ou deux.

Mais dans ce grand nombre, celle qui arriva le onzième de décembre 1685 nous fut la plus favorable de toutes. Nous étions pour lors à Siam.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Le roi à qui nous l'avions prédite, & qui voulut éprouver la bonté de nos tables, fut si surpris en conférant ce qu'il voyait avec notre prédiction, qu'il eut dès lors la pensée de nous retenir auprès de sa personne, ou du moins d'envoyer chercher en Europe des astronomes français. Il s'offrit en ce <sup>p2.475</sup> moment, à nous bâtir un magnifique observatoire à Louveau, pour rendre s'il se pouvait l'astronomie aussi célèbre dans les Indes, qu'elle l'est devenue dans l'Europe depuis l'établissement de l'observatoire royal de Paris. Et certainement, si jamais les astres ont été un présage de l'avenir, tout le ciel semblait alors nous promettre un heureux succès dans cette nouvelle entreprise : mais ce n'est pas le cours sensible des planètes qui règle ici bas nos destinées ; elles viennent encore de plus haut, & toute la suite en est écrite dans ce mystérieux livre de la Providence divine, qui avant tous les siècles a déterminé les divers événements de ce monde.

Ce projet du roi de Siam, si favorable à la France, aux sciences naturelles & à la religion, fut bientôt exécuté : mais la mort de ce bon prince le renversa presque en un moment, & fit changer de face à toutes choses. Les troubles qui s'élevèrent alors, obligèrent nos missionnaires <sup>p2.476</sup> mathématiciens à se retirer, & causèrent par là, si je l'ose dire, une espèce d'éclipse, qui a longtemps privé ces peuples des sciences de l'Europe & des lumières de l'Évangile. Ces nuages commencent néanmoins à se dissiper. On nous rappelle avec empressement : mais l'expérience nous a appris à compter peu sur la bonne volonté des hommes, & à mettre uniquement notre confiance en celui, qui peut seul quand il lui plaît, tirer la lumière des ténèbres.

Ce premier essai n'a pas laissé d'être de quelque utilité pour l'astronomie, & nous pouvons assurer que les éclipses de lune observées à Siam, à Louveau, à Pontichéry, à Peking, à Nankin, à Kiamchéou, à Canton & en quelques autres endroits de l'Orient, contribueront non seulement à régler les mouvements des cieux, mais encore à perfectionner la géographie.

Quoique la science des comètes ne soit pas de si grande importance, <sup>p2.477</sup> elle n'est pas moins admirable. Il semble même que la curiosité

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

des savants en doive être d'autant plus piquée, qu'il est moins facile de la contenter sur ce point : car il y a bien de l'apparence que l'esprit humain ne pourra de longtemps approfondir la nature de ce merveilleux phénomène. Les comètes sont si rares, de si peu de durée & si différentes entre elles, que si ce sont de nouveaux corps qui se forment & qui se détruisent dans le Ciel, il est presque impossible de faire des règles générales de leurs mouvements ou de prédire leur apparition & leur durée, si ce sont de véritables planètes.

Nous avons eu occasion d'en observer deux ; la première fut vue dans cette province du royaume de Siam, qui confine du côté de la mer, avec Camboje. Ce fut au mois d'août 1686. Elle coupa l'équateur, passant du Midi au Septentrion, dans le 111<sup>e</sup> degré d'ascension droite ; & son mouvement particulier, qui l'approchait toujours du soleil, la plongea enfin <sup>p2.478</sup> tout à fait dans ses rayons.

La seconde parut à Pontichéry, à Malaque, & à Pekin, au mois de décembre 1689 ; son mouvement était contraire à celui de la première, elle s'éloignait du soleil & s'avancait vers le pôle austral, parcourant les constellations du Loup & du Centaure, où elle disparut au commencement de janvier de l'année suivante.

Si nous n'avons qu'une légère connaissance des comètes, nous sommes en récompense assez bien instruits de ce qui regarde les planètes ; & ce que nos astronomes ont découvert à Paris depuis l'établissement de l'observatoire, nous console déjà de la négligence ou de l'ignorance des anciens.

Parmi les différentes manières dont on s'y prend pour en déterminer le lieu dans le ciel, la plus simple & même la plus exacte est de marquer le moment de leur conjonction avec les étoiles fixes. Il y a près de deux mille ans que Saturne, la plus élevée entre les planètes, parut tout proche de <sup>p2.479</sup> l'équateur & d'une étoile de la troisième grandeur, située dans l'épaule australe de la Vierge. Tycho de son temps l'observa dans le même signe, & nous l'avons vu aussi tout auprès de l'épi de la Vierge, mais avec cet avantage, que les lunettes

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

dont nous nous sommes servi, rendent notre observation incomparablement plus exacte que celles des anciens, qui n'y employaient que la simple vue, toujours fautive dans un si grand éloignement ; surtout à l'égard des astres, dont le diamètre apparent est augmenté par la lumière, & par une espèce de *chevelure* de rayons étincelants, comme parlent les astronomes, qui rejailit de tout leur corps, & qui le fait souvent paraître où il n'est pas. Au lieu qu'une bonne lunette les rend moins brillants, les arrondit, leur donne leur véritable grandeur, & les approche tellement des yeux, qu'on les distingue encore les uns des autres, lors même qu'ils se touchent par leurs bords, & qu'ils sont sur le point de s'unir ensemble.

p2.480 C'est ainsi que nous avons déterminé le lieu de Mars par l'approche de deux étoiles de la tête du Scorpion ; celui de la lune par sa conjonction avec *Antarès* ou le cœur du Scorpion ; & celui de Venus qui passa proche d'une étoile de la troisième grandeur, appartenant au même signe.

La conjonction de Jupiter & de Mars qui arriva sur la fin de février de l'année 1687 nous occupa aussi plusieurs jours. Nous étions alors à Louveau, où le roi de Siam, qui se piquait d'astrologie, l'observait de son côté avec un empressement & une inquiétude, qui marquait plus de superstition que de curiosité naturelle.

Il s'était mis dans l'esprit, que cette conjonction lui serait fatale, & qu'elle était un présage assuré de sa mort. Nous tâchâmes en vain de le détromper par le moyen de M. Constance son premier ministre, à qui nous fîmes bien comprendre, que les événements de ce bas monde n'avaient rien de commun avec le mouvement p2.481 particulier des planètes ; & que, quand notre sort en dépendrait, le roi n'y aurait pas plus de part que le dernier de ses sujets, pour qui le soleil se lève, & tous les autres astres roulent, aussi bien que pour les plus grands princes de la terre.

Ces raisons, ni plusieurs autres ne le calmèrent point ; il soutint toujours que son règne ne devait pas durer longtemps, & qu'il perdrait

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

la vie en peu de mois. Il mourut en effet l'année suivante : mais il cherchait inutilement dans le ciel la cause de sa mort, qu'il portait depuis plusieurs années en lui-même. Une maladie habituelle le pressait alors extraordinairement, & c'était là sans doute le véritable fondement de sa prédiction & de sa crainte.

Je ne sais, Monsieur, si toutes ces observations vous paraîtront singulières ; il me semble du moins que celle dont je vais avoir l'honneur de vous parler, mérite un peu votre attention.

p2.482 Vous savez que Mercure a été jusqu'ici la moins connue, & si je l'ose dire la moins traitable de toutes les planètes. Toujours plongé dans les rayons du soleil ou dans les vapeurs de l'horizon, il fuit, ce semble, les recherches continuelles des astronomes, qui n'ont pas moins de peine à le fixer dans le ciel, que les alchimistes en ont, à fixer leur mercure sur la terre.

Nous lisons dans la vie de Charlemagne, que les mathématiciens de son temps, désespérant de pouvoir bien l'observer, lorsqu'il était le plus éloigné du soleil, tâchèrent de le chercher dans le soleil même, sous lequel on soupçonnait qu'il devait quelquefois passer. Ils crurent l'y avoir découvert au mois d'avril de l'année 807, ou plutôt 808, si ce n'est que l'historien comptât alors le commencement de l'année à Pâques. En effet une marque noire, dont l'entrée & la sortie furent dérobées par les nuages, parut dans le soleil durant huit jours.

p2.483 Je m'étonne que cette observation ait pu faire juger que c'était Mercure, qui, bien loin d'employer huit jours à parcourir un si petit espace, doit selon son cours naturel l'achever en fort peu d'heures : outre cela il est impossible qu'on le puisse apercevoir dans le soleil sans lunettes, & même sans de bonnes lunettes. Ce qu'on vit donc pour lors, ou ce qu'on crût voir, était sans doute une tache, semblable à celles qui ont si souvent paru depuis, mais plus grande qu'à l'ordinaire, & assez sensible pour être découverte à la simple vue.

Gassendi fut plus heureux l'an 1631, le septième de novembre ; & l'observation qu'il en fit, l'a rendu si célèbre, que quelques auteurs,

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

pour lui faire honneur, lui ont dédié leurs livres, comme à un homme, à qui l'astronomie était infiniment redevable. Quelques autres se sont encore signalés dans cette curieuse recherche, nous sommes les derniers, qui avons eu occasion de les imiter, mais <sup>p2.484</sup> peut-être que notre observation ne tiendra pas le dernier rang parmi les autres.

Nous étions à Canton, ville maritime de la Chine, & assez connue par le commerce des Européens. L'étude particulière que nous avons faite du mouvement de cette planète, nous fit juger qu'il ne serait pas impossible de la découvrir dans le soleil le dixième de novembre de l'an 1690. Ainsi nous préparâmes deux excellentes lunettes ; l'une de cinq pieds, qui portait un réticule égal au diamètre du soleil, divisé en douze parties égales : & l'autre de douze pieds, avec un réticule formé de quatre filets, dont l'un représentait un parallèle, & l'autre le méridien ; les deux autres les coupaient à l'angle de quarante-cinq degrés. Nous réglâmes aussi nos pendules ; d'ailleurs le ciel était très serein ; & au vent près, qui fut un peu violent, nous n'eûmes rien à désirer pour la justesse de notre observation.

<sup>p2.485</sup> Mercure nous parut comme un point noir, qui après être entré dans le corps du soleil, le parcourut en trois heures & demie, ou environ. Nous en marquâmes exactement le temps, la sortie, son éloignement de l'écliptique, sa vitesse apparente, sa longitude, & son diamètre. On connaît encore par là avec la dernière certitude que cette planète n'a point de lumière qui lui soit propre, que son corps est opaque, & qu'elle est, du moins quelquefois, moins éloignée de nous que le soleil ; ce qu'on ne pouvait autrefois déterminer que par conjecture.

Nous devons, Monsieur, à l'invention des lunettes, ces belles découvertes ; aussi bien que plusieurs autres choses, qui sont dans nos derniers temps la matière d'une nouvelle astronomie. De sorte que comme par le moyen des microscopes, nous multiplions les corps les plus simples, & agrandissons les plus insensibles ; de même par le moyen des lunettes, nous approchons de nos yeux les objets les <sup>p2.486</sup> plus éloignés, & abrégeons ces espaces infinis qui séparent le

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

firmament de la terre : l'art ayant en quelque manière forcé la nature à souffrir que les hommes eussent dorénavant un libre commerce avec le ciel, & que les mathématiciens entrassent plus aisément, en une espèce de société avec les astres.

Nous trouvons à présent des montagnes & des précipices dans la lune, nous en distinguons les moindres ombres, qui croissent ou qui diminuent selon la différente situation du soleil. Nous mesurons les *macules* des planètes, nous nous apercevons de leurs couleurs, de leurs bandes, du mouvement circulaire qu'elles ont autour de leur centre. C'est par là qu'on s'est aperçu de ce prodigieux anneau qui paraît en l'air, suspendu autour de Saturne, en forme de voûte, & semblable à un pont qui envelopperait toute la terre, sans arches, sans piles, & sans autre soutien que le poids uniforme & la parfaite continuité de ses parties.

<sup>p2.487</sup> *Galilée* & plusieurs autres astronomes, ont inutilement donné la gêne à leur esprit pour expliquer ce mystère. Ils regardaient cette planète, comme un autre Prothée, toujours changeante, toujours différente d'elle-même ; aujourd'hui ronde, & ensuite parfaitement ovale ; quelquefois armée de deux anses qui s'ouvraient ou se fermaient selon les temps de sa révolution ; ou bien accompagnée de deux petites étoiles qui voltigeaient au-dessus & au-dessous, sans jamais l'abandonner : enfin coupée par la moitié d'une large bande, dont les extrémités s'étendaient bien loin au-delà de sa sphère.

Nous avons longtemps examiné ce merveilleux ouvrage de la toute-puissance du Créateur ; & quoique nous admirions l'esprit de M. Hugen, qui a réduit à un système si simple & si facile toutes ces irrégularités apparentes, nous ne laissons pas d'avouer que nous en ignorons encore beaucoup plus que ce savant astronome ne <sup>p2.488</sup> nous en a pu découvrir.

Il est moins difficile d'expliquer les différentes figures de Mars, de Mercure, & de Venus, qui nous ont paru tantôt ronds & tantôt bossus ; quelquefois *dichotomes*, & d'autrefois encore formés en arc ou en

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

faucille. Et certainement quand Venus s'approche du soleil, & que d'ailleurs elle se trouve dans son périhélie, elle paraît avec la lunette, si peu différente de la nouvelle lune, qu'il est très facile de s'y méprendre.

Je me souviens que l'ayant un jour fait observer en cet état à un Chinois, peu instruit des secrets astronomiques, il n'en douta pas un moment, & comme je lui fis en même temps remarquer la lune, dans un lieu du ciel peu éloigné, il s'écria de joie, & me dit alors qu'il concevait, ce qui lui avait toujours donné tant de peine.

— Je ne savais, me dit-il sérieusement, comment la lune pouvait si souvent changer de face, & paraître quelquefois si pleine & quelquefois si petite ; mais je comprends <sup>p2.489</sup> à présent que c'est un corps composé de plusieurs pièces, qui se démontent & qui se rejoignent après certains temps. Car du moins aujourd'hui j'en vois la moitié d'un côté & la moitié de l'autre.

Ce que les lunettes nous ont fait connaître du nombre des étoiles, est encore plus curieux. Cette large bande qui embrasse presque tout le ciel, & qu'on nomme communément à cause de sa blancheur, la voie lactée, est un assemblage d'une infinité de petites étoiles, dont chacune en particulier, n'a pas assez de force pour se faire sentir à nos yeux ; aussi bien que les *nébuleuses*, dont la lumière sombre & confuse est semblable à un petit nuage, ou à la tête d'une comète, mais qui est en effet un composé de plusieurs astres ; de sorte qu'on en compte trente-six dans la nébuleuse de *Præsepe cancri*, vingt-un dans celle d'*Orion*, quarante dans les *Pléiades*, douze dans la seule étoile qui fait le milieu de l'épée d'*Orion*, cinq cents dans l'étendue de deux degrés de cette même constellation, <sup>p2.490</sup> & deux mille cinq cents dans le signe tout entier. Ce qui a donné occasion à quelques-uns de s'imaginer, que le nombre en était infini.

Il est du moins vrai, que la grandeur prodigieuse de chaque étoile, qui selon quelques-uns ne diffère guère du soleil, c'est-à-dire, dont le globe est peut-être un million de fois plus grand que celui de la terre, &

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

qui néanmoins ne paraît qu'un point dans le ciel, nous doit convaincre de la vaste étendue de cet univers, & de la puissance infinie de son auteur.

Je ne puis, Monsieur, finir cette matière sans parler des observations que nous avons faites des *satellites*. Ce sont autant de petites planètes qui vont à la suite des grandes, & qu'on a découvert en notre siècle. Elles tournent continuellement autour de Saturne, de Jupiter, de Mars &c. Les unes plus près, & les autres plus loin du centre de leur mouvement. Elles se cachent souvent derrière leurs corps, souvent aussi elles se plongent dans leur ombre, <sup>p2.491</sup> d'où elles sortent ensuite avec plus d'éclat ; il arrive même, que quand elles se trouvent entre le soleil & leur planète, elles en éclipsent une partie. J'ai vu quelquefois avec plaisir un petit point noir qui courait sur le disque de Jupiter, & qu'on eût pris pour une tache, mais qui n'était en effet que l'ombre d'un de ses satellites, qui faisait une éclipse sur son globe, comme la lune fait sur la terre, quand par son interposition elle lui dérobe la lumière du soleil. Nous ne savons pas à quel usage particulier la nature a destiné ces satellites dans le ciel ; mais celui que nos astronomes en font sur la terre, est très utile pour la perfection de la géographie. Et depuis que M. Cassini a communiqué ses tables aux observateurs, on peut aisément & en très peu de temps déterminer la longitude des principales villes du monde. De sorte que si le mouvement irrégulier des vaisseaux nous permettait de nous servir sur mer de lunettes, la science de la <sup>p2.492</sup> navigation serait assez parfaite pour faire avec sûreté les voyages de long cours.

Nous avons observé les *immersions* & les *émersions* des satellites de Jupiter à Siam, à Louveau, à Pontichéry, au Cap de Bonne espérance, & dans plusieurs villes de la Chine : mais les observations faites à Nimpo & à Cham-hay, qui en sont les villes les plus orientales, ont réduit le grand continent à ses véritables bornes, en retranchant plus de cinq cents lieues de pays, qui n'avaient jamais été que dans l'imagination des anciens géographes.

Puisque je parle, Monsieur, de ce qui regarde la perfection de la

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

géographie, je vous dirai que nous avons aussi beaucoup travaillé à déterminer la latitude des côtes, des ports, & des plus considérables villes de l'Orient, par deux autres moyens. 1° Par un grand nombre d'observations des hauteurs méridiennes du soleil & des étoiles. 2° Par les diverses cartes que nos voyages nous ont donné occasion de <sup>p2.493</sup> faire ou de perfectionner. J'ai un  *routièr*  depuis Nimpo jusques à Pekin, & depuis Pekin jusques à Kiam-cheou, où l'on n'a rien omis de tout ce qui peut contribuer à la parfaite connaissance du pays ; de sorte que le détail n'en est, ce semble que trop grand, & peut-être même ennuyeux pour ceux, qui dans ces sortes de relations, cherchent moins l'utile que l'agréable.

J'ai aussi le cours des rivières qui mènent de Nankin jusques à Canton. C'est un travail de deux ou trois mois, & très fatigant, quand on veut faire les choses avec quelque soin. La carte est de dix-huit pieds de long, & chaque minute y occupe plus de quatre lignes ou un tiers de pouce ; ainsi tous les détours, la largeur de la rivière, les moindres îles, & les plus petits villages y sont exactement marqués. Nous avons toujours la boussole à la main, & nous prenions soin d'observer de temps en temps sur la route, les hauteurs méridiennes de quelques étoiles, pour corriger notre estime, <sup>p2.494</sup> & déterminer plus au juste la latitude des principales villes du pays.

Sur quoi je ne puis, Monsieur, m'empêcher de faire ici une réflexion, qui servira peut-être à décider un jour une importante question de physique. On ne sait pas bien encore, si toutes les mers du monde sont entre elles de niveau. Les principes généraux de la plus saine philosophie veulent que les liqueurs de même espèce qui communiquent ensemble, se répandent uniformément, soit par leur propre poids, soit par la pression de l'air ; & prennent enfin une même surface. La plupart des expériences sont en ce point conformes à la raison. Mais quelques nouvelles réflexions ont fait douter si la mer n'avait point en effet quelque pente & n'était pas plus élevée en certains endroits qu'en quelques autres. Ce que j'ai remarqué à

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

l'occasion de cette carte, dont je viens de parler, semble appuyer ce dernier sentiment.

Car entre sa province de Canton & <sup>p2.495</sup> celle de Kiansi, l'on voit une montagne, d'où sortent deux rivières. L'une va au Sud ; & après avoir arrosé environ cinquante lieues de pays, elle se jette dans la mer auprès de la ville de Quam-tçheou. L'autre au contraire coule vers le Nord, traverse plusieurs provinces durant l'espace de deux cents lieues, & se détourne insensiblement pour entrer dans la mer de l'Est, ou du Japon. De manière que les embouchures des deux rivières ne sont éloignées l'une de l'autre, en suivant même les côtes qui les séparent, que de trois cents lieues ou environ.

Cependant la rivière du Nord paraît plus rapide en tout son cours que celles du Sud ; & comme d'ailleurs elle est quatre fois plus longue, il faut bien que les mers, où l'une & l'autre aboutissent, aient une élévation différente, ou, ce qui est la même chose, ne soient pas de même niveau.

Je ne parle point, Monsieur, de plusieurs autres cartes, où nous avons reformé une partie des côtes de <sup>p2.496</sup> *Coromandel*, de la *Pêcherie*, de *Malague*, de *Mergui*, & de *Camboje* ; parce qu'elles n'ont pas encore toute la perfection, que nous espérons pouvoir leur donner dans la suite. Mais j'en ai deux qui peuvent dès à présent paraître au jour ; l'une représente l'entrée du port de Nimpo, la plus difficile qui soit au monde, à cause de la multitude infinie d'îles & de rochers qui la couvrent de toutes parts, & qui embarrassent les plus habiles pilotes. On y a joint la route de Siam à la Chine, avec les vues des principales côtes, ou des îles qui se trouvent sur le chemin.

L'autre est encore beaucoup plus curieuse, & même unique en son espèce. Le peu d'occasions qu'avaient eu jusqu'ici les Européens de voyager dans la grande Tartarie, obligeait les géographes de se servir dans la description qu'ils en faisaient de je ne sais quels mémoires si peu conformes à la vérité, qu'on s'était, ce semble, attaché tout exprès à nous en ôter la connaissance. Mais la guerre s'étant il y a quelques

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

p2.497 années, échauffée entre l'empereur de la Chine & le duc de Moskovie, on a de tous côtés examiné soigneusement les limites des royaumes, la grandeur des provinces, la bonté des terres, les rivières, les montagnes, les déserts, & tout ce qui pouvait entrer dans les intérêts de ces deux princes, & servir dans la suite à conclure entre eux une solide paix.

Outre ces mémoires, qui sont tombés entre les mains du père Gerbillon, ce Père a fait encore diverses excursions de deux & de trois cents lieues, dans le cœur du pays ; allant quelquefois vers l'Occident, quelquefois vers le Nord ; & observant, autant qu'il était possible, la latitude & la longitude des principaux endroits. De sorte que la carte qu'il en a tracée, commence à présent à nous donner une idée assez juste de la véritable disposition de ce vaste pays.

Parmi les choses singulières qui s'y trouvent, on peut remarquer une chaîne de montagnes, qui s'étend p2.498 si loin dans la mer entre l'Orient & le Septentrion, qu'il a été jusqu'ici impossible aux navigateurs, d'en connaître ou d'en doubler le cap. Ce qui fait soupçonner à quelques-uns, que cette partie de l'Asie tient peut-être par cet endroit, à la terre ferme de l'Amérique. Nous avons outre cela fait diverses remarques sur la variation de l'aiguille, sur les marées, sur la longueur du simple pendule, qui peuvent toutes contribuer quelque chose à la perfection des arts.

Ces observations générales ne nous ont pas néanmoins tellement occupé, que nous n'ayons eu le temps d'examiner ce qu'il y a dans l'Orient de plus curieux en matière de *physique*, *d'anatomie* y & de *botanique*.

Le séjour que nous avons fait à Siam, nous a donné lieu de considérer plusieurs animaux particuliers, que nous ne voyons presque jamais en Europe. Par exemple les éléphants, dont nous avons décrit le naturel, la docilité, la force, le courage, l'adresse, la conformation p2.499 intérieure & extérieure de toutes les parties, & plusieurs autres

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

propriétés que les gens même du pays, qui y sont accoutumés, ne peuvent s'empêcher d'admirer.

Nous y avons vu des tigres bien différents de ceux qui paraissent quelquefois en France ; soit pour la couleur, qui est d'un roux fauve, coupé de larges bandes noires, soit pour la grandeur, qui est quelquefois égale à celle des chevaux : on les appelle *tigres royaux*. Ceux qu'on nomme *tigres d'eau* sont parfaitement semblables aux chats, ils se nourrissent de poisson, mais ils vivent ordinairement dans les bois, ou sur le bord des rivières.

On y voit encore des *rhinocéros*, l'un des animaux les plus singuliers qui soient au monde. Il a quelque chose, ce me semble, de semblable au sanglier, si ce n'est qu'il est beaucoup plus grand, que les pieds en sont plus gros, & le corps plus lourd. Sa peau est toute couverte de larges & épaisses écailles, de couleur noirâtre & d'une dureté <sup>p2.500</sup> extraordinaire ; elles sont divisées en petits carrés ou boutons, élevés environ d'une ligne au-dessus de la peau, à peu près comme celles du crocodile. Ses jambes paraissent engagées dans des espèces de bottes, & sa tête enveloppée par derrière d'un capuchon aplati ; ce qui lui a fait donner par les Portugais le nom de *moine des Indes*. Sa tête est grosse, sa bouche peu fendue, son museau allongé, & armé d'une grosse & longue corne, qui le rend terrible aux tigres mêmes, aux buffles, & aux éléphants.

Mais ce qui paraît encore de plus merveilleux en cet animal, est sa langue, que la nature a couverte d'une membrane si rude qu'elle n'est guère différente d'une lime ; ainsi il écorche tout ce qu'il veut lécher. Au reste, comme nous voyons ici des animaux, qui se font un ragoût des chardons, dont les petites pointes picotent agréablement les fibres, ou les extrémités des nerfs de leur langue, de même le rhinocéros mange avec <sup>p2.501</sup> plaisir des branches d'arbres, hérissées de toutes parts, de grosses épines. Je lui en ai souvent donné, dont les pointes étaient très dures & très longues ; & j'admiraux avec quelle avidité & quelle adresse il les pliait sur-le-champ, & les brisait dans sa bouche, sans s'incommoder. Il est vrai qu'il en était quelquefois un peu

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

ensanglanté ; mais cela même en rendait le goût plus agréable ; & ces petites blessures ne faisaient apparemment sur sa langue d'autre impression, que celles que fait le sel ou le poivre sur la nôtre.

Ce qu'on voit dans l'île de *Borneo*, est encore plus remarquable, & passe tout ce que l'histoire des animaux nous a jusqu'ici rapporté de plus surprenant. Les gens du pays assurent, comme une chose constante, qu'on trouve dans les bois une espèce de bête, nommée *l'homme sauvage*, dont la taille, le visage, les bras, les jambes, & les autres membres du corps, sont si semblables aux nôtres, qu'à la parole près, on aurait bien de la peine <sup>p2.502</sup> à ne les pas confondre avec certains Barbares d'Afrique, qui sont eux-mêmes peu différent des bêtes.

Cet homme sauvage, dont je parle, a une force extraordinaire ; & quoiqu'il marche sur ses deux pieds seulement, il est si vite à la course, qu'on a bien de la peine à le forcer : les gens de qualité le courent, comme nous courons ici le cerf ; & cette chasse fait le divertissement le plus ordinaire du roi. Il a la peau fort velue, les yeux enfoncés, l'air féroce, le visage brûlé ; mais tous ses traits sont assez réguliers, quoique rudes & grossis par le soleil. Je sais toutes ces particularités d'un de nos principaux marchands français, qui a demeuré quelque temps en cette île. Cependant je ne crois pas qu'on doive aisément ajouter foi à ces sortes de relations ; il ne faut pas aussi les rejeter entièrement ; mais attendre que le témoignage uniforme de plusieurs voyageurs nous éclaircisse plus particulièrement de cette vérité.

Pour moi, en passant de la Chine <sup>p2.503</sup> à la côte de Coromandel, je vis dans le détroit de *Malague* une espèce de singe, qui me rendrait assez croyable, ce que je viens de raconter de *l'homme sauvage*.

Celui-là marche naturellement sur ses deux pieds de derrière, qu'il plie tant soit peu, comme un chien à qui on a appris à danser. Il se sert comme nous, de ses deux bras ; son visage est presque aussi formé que celui des sauvages du Cap de Bonne espérance ; mais le corps est tout couvert d'une laine blanche, noire, ou grise : du reste il a le cri

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

parfaitement semblable à celui d'un enfant ; toute l'action extérieure si humaine & les passions si vives & si marquées, que les muets ne peuvent guère mieux exprimer leurs sentiments & leurs volontés. Ils paraissent surtout d'un naturel fort tendre, & pour témoigner leur affection aux personnes qu'ils connaissent & qu'ils aiment, ils les embrassent & les baisent avec des transports qui surprennent. Ils ont encore un mouvement <sup>p2.504</sup> qui ne se trouve en aucune bête, & qui est fort propre des enfants ; c'est de trépigner de joie ou de dépit, quand on leur donne, ou qu'on leur refuse ce qu'ils souhaitent avec beaucoup de passion.

Quoiqu'ils soient fort grands (car ceux que j'ai vus avaient au moins quatre pieds de haut) leur légèreté & leur adresse est incroyable. C'est un plaisir qui va jusqu'à l'admiration, que de les voir courir dans les cordages d'un vaisseau, où ils jouent quelquefois, comme s'ils s'étaient fait un art particulier de voltiger ; ou qu'ils eussent été payés, comme nos danseurs de corde, pour divertir la compagnie.

Tantôt suspendus par un bras, ils se balancent quelque temps avec nonchalance pour s'éprouver, & tournent ensuite tout à coup avec rapidité autour de la corde, comme une roue, ou une fronde qu'on a mise en mouvement ; tantôt prenant la corde successivement avec les doigts qu'ils ont très longs, & laissant tomber tout <sup>p2.505</sup> leur corps en l'air, ils courent de toute leur force d'un bout à l'autre, & reviennent avec la même vitesse. Il n'est sorte de figures qu'ils ne prennent, ni de mouvement qu'ils ne se donnent ; se courbant en arc, se roulant comme une boule, s'accrochant des mains, des pieds, & des dents, selon les différentes singeries, que leur bizarre imagination leur fournit, & qu'ils font de la manière du monde la plus divertissante : mais leur légèreté à s'élancer, d'un cordage à un autre, à trente & à cinquante pieds de distance, paraît encore plus surprenante. Aussi pour en avoir plus souvent le plaisir, nous les faisons suivre par cinq ou six petits mousses ou matelots, formés à cette sorte d'exercice, & accoutumés eux-mêmes à courir dans les cordages. Alors nos singes, pour les éviter, faisaient des sauts si prodigieux & glissaient avec tant d'adresse

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

le long des mâts, des vergues & des plus petites manœuvres, qu'ils semblaient plutôt voler que courir ; tant leur <sup>p2.506</sup> agilité surpassait tout ce que nous remarquons dans les autres animaux.

Comme les crocodiles sont peu connus en Europe & très communs dans les Indes, nous avons eu soin d'en examiner les propriétés & toute la *structure*. Peut-être, Monsieur, que nos premières dissections seront dans la suite de quelque usage, pour le projet qu'on a formé à l'académie, & qu'on a déjà fort avancé, de perfectionner l'anatomie. Nous y avons joint quelques remarques anatomiques accompagnées de figures sur les *tockaies*, qu'on nomme ainsi, parce qu'ils prononcent très souvent & très distinctement ce mot. Ce sont de gros lézards, ou de fort petits crocodiles, qu'on trouve partout à Siam dans les bois, dans les champs, & dans les maisons.

Le caméléon est encore une autre espèce de lézard de huit à dix pouces de long, qui a servi de matière à nos observations. On en voit à la côte de *Coromandel*, & nous en nourrissons en notre maison de *Pontichéry* ; <sup>p2.507</sup> car ils ne vivent pas seulement d'air, comme quelques naturalistes l'ont écrit : ils mangent & même avec avidité. Il est vrai qu'étant d'un tempérament froid & humide, ils peuvent passer plusieurs jours sans nourriture ; mais enfin, si on ne leur en donne point du tout, on les voit peu à peu languir, & ensuite mourir de faim.

Au reste, tout est singulier dans le caméléon : ses yeux, sa tête, son ventre sont extrêmement gros ; & quoiqu'il ait quatre pattes comme le lézard, il est d'une si grande lenteur en tous ses mouvements, qu'il se traîne plutôt qu'il ne marche, & si la nature ne lui avait donné une langue d'une conformation particulière, jamais il n'attraperait les animaux qui sont sa nourriture ordinaire. Cette langue est ronde, épaisse, & longue au moins d'un pied. Il la darde à sept ou huit pouces hors de la bouche avec une adresse merveilleuse : & la substance en est si visqueuse, qu'elle arrête les mouches, les sauterelles & autres <sup>p2.508</sup> semblables insectes pour peu qu'elles les touche de sa pointe.

Tout son corps est couvert d'une peau très fine, mais de couleur

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

changeante, selon les différentes passions qui l'agitent. Dans la joie il est d'un vert d'émeraude, mêlé d'oranger & haché de petites bandes grises & noires. La colère le rend obscur & livide ; la crainte, pâle & d'un jaune effacé. Quelquefois toutes ces couleurs & plusieurs autres se confondent ensemble ; & il se fait alors un si beau mélange d'ombre & de lumière, qu'on ne voit point dans la nature de plus belles nuances ; ni dans nos tableaux, des peintures plus vives, plus douces, & mieux assorties.

On me fit voir à Pontichéry deux autres espèces d'animaux peu connus dans l'Europe. L'un se nomme *chien-marron*, qui tient presque également du chien, du loup, & du renard : il est de grandeur médiocre, d'un poil gris & roux. Il a les oreilles courtes & pointues, le museau affilé, les jambes <sup>p2.509</sup> hautes, la queue longue, le corps grêle & déchargé. Il n'aboie point comme le chien, mais il crie à la manière des enfants ; au reste, il est très vorace de son naturel, & quand la faim le presse, il entre la nuit dans les maisons & se jette souvent sur les personnes.

La seconde espèce est la *mangouze*, qui pour la forme extérieure, approche assez de la *belette*, si ce n'est qu'elle a le corps plus gros & plus long, les jambes plus courtes, le museau plus délié, l'œil plus vif, & je ne sais quoi, de moins sauvage.

Cet animal est en effet extrêmement familier, & il n'y a point de chien qui joue & qui badine plus agréablement avec les hommes. Cependant il est colère & traître quand il mange ; grondant alors presque toujours, & se jetant avec fureur sur ceux qui se mettent en devoir de le troubler.

Il aime surtout les œufs de poules, mais comme il n'a pas la gueule assez fendue pour les saisir, il tâche de les rompre en les jetant en l'air, ou en <sup>p2.510</sup> les roulant sur la terre de cent manières différentes. Que si pour lors il trouve une pierre auprès de lui, il lui tourne incontinent le dos, & élargissant les jambes de derrière, il prend l'œuf avec celles de devant & le pousse de toute sa force par dessus le ventre, jusqu'à ce

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

qu'il se soit cassé contre la pierre.

Il chasse non seulement aux rats & aux souris, mais encore aux serpents, dont il est le mortel ennemi, & qu'il prend sur la tête fort adroitement, sans en recevoir aucune blessure. Il n'est pas moins contraire aux caméléons, qui, à sa seule vue sont saisis d'une si grande frayeur, qu'ils deviennent tout d'un coup plats comme une feuille, & tombent ordinairement à demi-morts ; au lieu qu'aux approches d'un chat d'un chien, ou de quelque autre animal encore plus à craindre, ils s'enflent, se mettent en colère, & prennent le parti de se défendre ou de les attaquer.

Comme l'Inde est un pays fort chaud <sup>p2.511</sup> & fort humide, elle produit un grand nombre d'autres animaux. On y voit surtout une infinité de serpents de toute sorte de grandeur ; & même si beaux pour la variété des couleurs, que sans l'horreur naturelle que nous avons de cette espèce de bête, je ne sais presque rien, dont la vue dût faire plus de plaisir. Les Siamois ne sont pas si délicats que nous en cette matière. Ils en prennent dans les bois une quantité prodigieuse, & ils les vendent au marché comme des anguilles.

Il en est pourtant d'une espèce particulière, qu'on ne mange pas, le poison en est très présent & même sans remède ; on les nomme *cobra capelo*. Quelques autres sont courts & de figure triangulaires ; de sorte qu'ils rampent toujours sur l'une de leurs trois faces. D'autres encore plus singuliers n'ont point de queue ; leurs extrémités sont terminées par deux têtes parfaitement semblables en apparence, mais en effet fort différentes, en ce <sup>p2.512</sup> que l'une des deux n'a pas, comme l'autre, l'usage ordinaire de ses organes. Car en celle-ci les lèvres se tiennent, les oreilles sont bouchées, les paupières couvrent entièrement les yeux ; tandis que l'autre mange, voit, entend, & conduit tout le reste du corps.

Néanmoins un Anglais de Madras, qui en nourrissait par curiosité dans sa maison, m'a assuré que de six en six mois, les organes de cette seconde tête se débouchaient peu à peu, & qu'au contraire ceux

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

de la tête opposée, en se fermant, cessaient de faire leurs fonctions ordinaires ; qu'après un pareil nombre de mois, elles revenaient l'une & l'autre en leur premier état, & partageaient ainsi chacune à son tour, le soin & le gouvernement de la machine.

Mais comme Dieu n'est pas moins admirable dans les petites choses que dans les grandes, il y a dans les Indes une infinité d'insectes, qui mériteraient les réflexions les plus sérieuses. On y voit des mouches que la nature a peintes d'un jaune si vif, si poli & si <sup>p2.513</sup> éclatant, que la plus belle dorure n'en approche pas ; d'autres sont proprement des points de lumière, qui brillent de tous côtés durant la nuit ; ainsi, comme elles vont par essaim, tout l'air en paraît enflammé quand elles volent ; & quand elles s'arrêtent sur les feuilles ou sur les branches, les arbres ressemblent de loin à ces beaux feux d'artifice, qu'on fait dans les Indes pour les illuminations publiques.

Les fourmis blanches qui se trouvent partout, quelque soin qu'on prenne de les détruire, sont célèbres par l'incommodité qu'elles causent, & par leurs propriétés naturelles. Elles sont très petites, d'une substance molle, blanche, & quelquefois un peu rousse. Elles se multiplient à l'infini, & quand elles se sont emparées d'une maison, ou d'un appartement, il n'y a que les fourmis noires qui les en puissent chasser. Elles ont les dents si aiguës & si pénétrantes, qu'elles percent dans une nuit non seulement les plus gros ballots, les draps, la laine, la soie, & <sup>p2.514</sup> toutes les autres étoffes, mais encore les cabinets & les armoires, dont le bois devient en peu de jours tout vermoulu. Elles gâtent même le fer, le cuivre, & l'argent, sur lesquels on voit souvent les traces & les vestiges de leurs petites dents. Néanmoins il y a bien de l'apparence que cet effet vient encore plus de la qualité particulière de leur salive, qui est une espèce de *dissolvant*, & qui agit alors à peu près, comme l'eau-forte fait ici sur nos métaux.

Il n'y a pas jusqu'aux sauterelles qui ne soient extraordinaires. On en voit à Siam qui naissent dans les branches de certains arbres, & qui en sont, si je l'ose dire, en quelque manière les fruits. Car les feuilles, conservant leur figure & leur couleur naturelles, s'épaississent un peu ;

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

leurs côtés jettent à droite & à gauche des espèces de filaments verts, en forme de longues jambes ; une des extrémités de la feuille s'allonge en queue, & l'autre s'arrondit comme une tête : tout cela <sup>p2.515</sup> devient dans la suite animé, & se métamorphose en sauterelle. C'est ainsi que le rapportent les gens du pays, qui les détachent eux-mêmes des branches. Nous en avons vu plusieurs, & il est vrai que la feuille y paraît toute entière avec ses fibres ou du moins que rien n'est plus semblable à une feuille que le corps de ce petit animal. Si cela est, cet arbre n'est guère moins admirable que celui dont les feuilles, en tombant dans la mer, se changent en peu de temps en canards, comme quelques naturalistes nous le veulent faire croire.

Ce serait ici le lieu de vous parler des arbres extraordinaires que nous avons trouvé dans l'Orient. Mais il me semble, Monsieur, que j'ai déjà eu l'honneur de vous en entretenir fort au long, surtout de ceux qui produisent le verni, le thé, l'ouate, le coton, le suif, le poivre, & de plusieurs autres, tous singuliers en leur espèce & très utiles pour le commerce.

J'ai aussi l'honneur, Monsieur, <sup>p2.516</sup> de vous présenter près de quatre cents plantes de la Chine, dessinées avec leurs couleurs naturelles, & copiées d'après celles qui se gardent dans le cabinet de l'empereur de la Chine. C'est principalement ce qui compose l'Herbier chinois, & ce qui sans doute enrichira le nôtre ; surtout quand nous aurons la traduction du livre, où les propriétés & l'usage de tous ces simples sont parfaitement bien expliquées.

Je ne m'étendrai pas non plus sur nos observations, qui regardent la beauté, la grandeur, la diversité des oiseaux des Indes ; car quoique ce soit là peut-être le plus bel endroit de l'histoire des animaux, on en a déjà dit tant de choses dans les relations précédentes, qu'il serait inutile de vous en parler plus au long.

Mais je ne puis m'empêcher en finissant, de vous rapporter une partie de ce que la mer nous a découvert de plus curieux. Il y a des poissons, dont le sang est chaud comme celui des <sup>p2.517</sup> hommes ;

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

d'autres respirent l'air comme les animaux terrestres. On en voit qui volent comme les oiseaux, qui croassent au fond de l'eau comme les grenouilles, qui aboient comme les chiens. Quelques-uns ont la tête assez semblable à la nôtre : on les nomme à Siam, *poisson-femme*. En certains, la chair est si ferme qu'elle nourrit du moins autant que la viande ; en d'autres elle est si molle, que ce n'est pas tant un poisson, qu'un amas informe d'une glaire épaisse & transparente, dans lequel on ne distingue aucun organe : il est néanmoins vivant, il se meut, & nage même avec méthode. Enfin quoique la plupart soient bons à manger, nous en avons vu qui sont venimeux, & qui estropient infailliblement les pêcheurs ; quand, en se défendant, ils peuvent les piquer de leurs nageoires.

Je laisse toutes les autres merveilles de la mer, qui ne cèdent guère à celle du ciel & de la terre, pour vous parler plus particulièrement de ce que <sup>p2.518</sup> nous avons appris de la naissance, de la nature & de la pêche des perles. Ce sont de ces sortes de connaissances sur lesquelles le public peut compter, parce que nous les avons puisées dans leur source. Voici ce que le père Bouchet, missionnaire de Maduré, & envoyé par le roi dans les Indes, m'en a lui-même laissé par écrit.

On sait assez que les perles se forment dans une espèce d'huître qu'on trouve aux Indes entre le cap de *Comorin* & le canal de la *Croux* ; ce qui a fait donner à toute cette côte, le nom de la Pêcherie. Cette pêche est d'une grande dépense, soit à cause qu'elle dure sans aucune discontinuation, trois mois entiers ; soit à cause qu'on y emploie quelquefois en même temps, plus de cent cinquante mille hommes. Ainsi avant que de s'y engager tout à fait, on commence par un essai, d'où l'on connaît à peu près le profit qu'on en peut espérer : & si les perles des premières huîtres sont belles, grosses en grand nombre, alors <sup>p2.519</sup> tout le corps des pêcheurs se tient prêt pour le quinzième de mars, temps auquel les *Paravas* (ce sont les peuples de cette côte) commencent toujours cette précieuse pêche. Dans la dernière qui se fit, il n'y eut que huit cents barques, mais on y en voit quelquefois jusqu'à

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

trois mille. Les Hollandais arment pour lors deux *pataches* pour convoyer la flotte & pour la défendre des pirates.

L'équipage de chaque barque est de cinquante ou de soixante matelots, parmi lesquels il y a vingt plongeurs dont chacun a deux aides, qu'on nomme pour cela les pêcheurs assistants. Au reste, le gain est distribué de la manière suivante. Chaque plongeur est obligé de payer six écus aux Hollandais ; ce qui a quelquefois produit jusqu'à un million. De huit en huit jours on pêche un jour entier au profit du patron de la barque ; & tous les jours encore, le premier coup de rets est pour lui : on donne le tiers de ce qui reste aux assistants ; le surplus <sup>p2.520</sup> appartient aux plongeurs. Mais les Hollandais ne leur permettent pas toujours d'en disposer à leur gré : de sorte que ces pauvres malheureux se plaignent quelquefois de leur sort, & regrettent le temps auquel ils vivaient sous la domination des Portugais.

Quand le temps de la pêche est venu, voici la manière dont les *Paravas* s'y préparent. Toute la flotte s'avance en mer jusques à la hauteur de sept, huit, & dix brasses d'eau, vis-à-vis de certaines montagnes, qu'on découvre bien avant dans les terres. L'expérience leur a appris que c'était là le meilleur *parage* de la côte, & le lieu où la pêche se trouvait la plus abondante.

Dès qu'ils ont jeté l'ancre, chaque plongeur s'attache fortement au-dessous du ventre une pierre épaisse de six pouces, longue d'un pied, & taillée en arc, du côté qu'on l'applique sur la peau. Ils s'en servent comme de lest, pour n'être pas emportés par le mouvement de l'eau, & pour marcher avec plus de fermeté au travers <sup>p2.521</sup> des flots. Outre cela ils en attachent à l'un des pieds, une seconde fort pesante, qui les emporte en un moment au fond de la mer, d'où on la retire sur le champ dans la barque, par le moyen d'une petite manœuvre.

Mais parce que les huîtres sont très souvent attachées au rocher, ils entourent leurs doigts de plusieurs bandes de cuir, de crainte de se blesser en les arrachant avec violence. Quelques autres même se servent de fourchettes de fer pour le même usage.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Enfin chaque plongeur porte un grand rets en forme de sac, suspendu à son cou par un long cordage, dont l'extrémité est amarrée sur le bord de la barque. Le sac est destiné à recevoir les huîtres, qu'on ramasse durant la pêche ; & le cordage, à retirer les pêcheurs, quand ils ont rempli leur sac.

C'est en cet équipage qu'ils se précipitent & qu'ils descendent quelquefois plus de soixante pieds dans la mer. Comme il n'y a point de temps à p2.522 perdre pour eux, dès qu'ils touchent le fond, ils courent de tous côtés sur le sable, sur une terre glaireuse, & parmi les pointes des rochers, arrachant avec précipitation les huîtres qui se rencontrent en leur chemin.

A quelque profondeur qu'ils soient, le jour est partout si grand, qu'ils découvrent ce qui se passe dans la mer, avec la même facilité que s'ils étaient sur la terre. Ils y voient souvent des poissons monstrueux, dont les chrétiens se défendent avec le signe de la croix ; ce qui les a jusqu'ici préservés de tout accident : car pour ceux qui sont mahométans ou païens, quelque effort qu'ils fassent en troublant l'eau ou en fuyant, pour les éviter, plusieurs en ont été dévorés : & de tous les dangers de la pêche, c'est sans doute le plus ordinaire & le plus grand.

Au reste, les bons plongeurs durent ordinairement sous l'eau une demie heure ; les autres n'y sont pas moins d'un bon quart d'heure ; ils retiennent simplement leur haleine, sans p2.523 se servir pour cela ni d'huile ni d'aucune autre liqueur ; la coutume & la nature leur ayant donné cette force, que tout l'art des philosophes n'a pu jusqu'ici nous communiquer.

Dès qu'ils se sentent pressés ils tirent la corde, où leur sac est attaché, & ils s'y attachent eux-mêmes fortement avec les mains. Alors les deux aides qui sont dans la barque, les guident en l'air & les déchargent de leur pêche, qui est quelquefois de cinq cents huîtres, quelquefois aussi de cinquante ou de cent seulement, selon leur bonne ou leur mauvaise fortune. Parmi les plongeurs, quelques-uns se

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

reposent un moment pour se rafraîchir à l'air, les autres n'en ont pas besoin, & se replongent incontinent après dans l'eau ; continuant ainsi sans relâche ce violent exercice ; car ils ne mangent que deux fois par jour, le matin, avant que de se mettre en mer & le soir, quand la nuit les oblige de gagner le rivage.

C'est sur ce rivage qu'on décharge <sup>p2.524</sup> toutes les barques, dont les huîtres sont portées dans une infinité de petites fosses de quatre à cinq pieds en carré, creusées dans le sable. Les monceaux qu'on y jette, s'élèvent en l'air, de la hauteur d'un homme, & forment partout un grand nombre de petites buttes, qu'on prendrait de loin pour une armée rangée en bataille.

On laisse les huîtres en cet état jusqu'à ce que la pluie, le vent, & le soleil les obligent de s'entrouvrir d'elles-mêmes ; ce qui les fait bientôt mourir. Alors la chair se pourrit & se dessèche, & on en retire plus facilement les perles, qui tombent toutes dans la fosse à mesure qu'on en retire les *nacres*. C'est ainsi qu'on nomme les écailles, semblables en dehors à celles des huîtres communes ; mais en dedans beaucoup plus argentées & plus brillantes. Les plus grandes sont larges à peu près comme la main. La chair en est très bonne ; & si les perles qu'on y trouve, sont au sentiment de quelques médecins, des pierres, qui s'y forment par <sup>p2.525</sup> la mauvaise constitution du corps, comme il arrive dans les hommes, & dans le *bézoard*, cette maladie n'en altère pas sensiblement les humeurs ; du moins les *Paravas* qui en mangent ne trouvent aucune différence entre celles qui ont des perles & celles qui n'en ont point.

Quand on a purgé les fosses des immondices les plus grossières, on crible à diverses fois le sable, pour en séparer les perles. Cependant quelque soin qu'on se donne, il s'en perd toujours beaucoup ; & quoiqu'on y revienne souvent, on en trouve encore en assez grand nombre, plusieurs années après la pêche.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Voilà, Monsieur, ce qui regarde le lieu & l'ordre de cette riche pêche. J'ajouterai quelques autres particularités qui serviront à vous donner une connaissance plus exacte de la nature des perles.

1° Elles se trouvent répandues dans toute la substance de l'huître ; dans sa tête, dans le voile qui la couvre, dans <sup>p2.526</sup> les muscles circulaires qui y aboutissent, dans le ventricule, & généralement dans toutes les parties musculieuses & charnues. De sorte qu'il n'est pas probable qu'elles soient dans les huîtres, ce que les œufs sont dans les poules & dans les poissons : car outre que la nature ne leur a point déterminé de lieu particulier pour leur *formation*, les *anatomistes* qui ont examiné soigneusement cette matière, n'y découvrent rien qui ait rapport à ce qui se passe à cet égard dans les autres animaux.

On peut néanmoins dire, que comme il y a dans les poules une infinité de petits œufs en forme de semence, dont l'un croît & augmente, tandis que les autres demeurent tous à peu près dans le même état ; de même dans chaque huître on voit ordinairement une perle plus grosse, mieux formée, & qui se perfectionne beaucoup plutôt que toutes les autres. Mais cette perle n'a point de lieu fixe, & elle se trouve tantôt dans un endroit, <sup>p2.527</sup> & tantôt dans un autre. Il arrive même quelquefois que cette perle devient si grosse, qu'elle empêche les nacres de se fermer. Alors l'huître meurt & se pourrit.

Le nombre des perles n'est pas moins indéterminé. Souvent toute la chair de l'huître en est semée ; mais il est rare d'y en voir plus de deux qui soient d'une raisonnable grosseur.

Elles sont toutes naturellement blanches, plus ou moins selon la qualité de la nacre. Les jaunes & les noires sont très rares & de nul prix. Cependant *Tavernier* rapporte qu'on lui en donna six dans les Indes, parfaitement noires, semblables au jayet, & fort estimées dans le pays. Si cet auteur ne nous a pas voulu tromper en ce point comme en plusieurs autres, peut-être qu'il y a été trompé lui-même. Il est du moins certain que dans toute la côte de la *Pêcherie*, on n'en fait nul cas ; & les pêcheurs les rejettent même comme inutiles.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Cette diversité de couleurs est sans <sup>p2.528</sup> doute causée dans les perles, par les différentes parties de l'huître, où elles se forment. Ainsi quand le hasard ou la nature en a porté la semence dans le mésentère & dans le foie, ou plutôt dans les parties qui en tiennent la place (car on a remarqué qu'il y a dans les huîtres une cavité assez grande, où l'on découvre deux ouvertures, qui aboutissent à deux petites membranes où le chyle se purifie principalement, & se décharge de ses parties les plus grossières ; les intestins de cet animal n'étant point accompagnés de veines méseraïques & lactées ;) quand, dis-je, les perles se trouvent engagées dans ces cavités, la bile & les impuretés du sang peuvent bien altérer leur blancheur naturelle & les rendre jaunes ou noires. Aussi remarque-t-on que ces sortes de perles ne sont pas nettes, mais sales, & chargées de crasse.

Ce qui regarde leur forme extérieure est assez connu, puisqu'on en voit en Europe aussi bien que dans les Indes. C'est ce qui les a distinguées par <sup>p2.529</sup> des noms différents. Ainsi nous disons perle en *pointe*, ou en *poire*, perle *ronde*, perle *ovale*, perle *baroque*, c'est-à-dire plate d'un côté & ronde de l'autre ; on peut ajouter perle *irrégulière* ; car on en voit à plusieurs petits angles, de bossues, d'aplaties, & généralement de toutes sortes de figures.

Au reste, s'il est difficile d'expliquer comment les perles naissent dans les huîtres, il n'est pas plus aisé de comprendre la manière dont les huîtres se forment dans la mer. Quelques-uns disent qu'il en est de cette espèce de poisson, comme de tous les autres, qui produisent des œufs, dont la substance extérieure, molle au commencement & glaireuse, se durcit enfin peu à peu & se change en coquille. Voici ce que les *Paravas* ont remarqué, & ce qui mérite bien qu'on y fasse quelque attention.

Au temps des pluies, les torrents des terres voisines, qui se déchargent tout le long de la côte, coulent près de deux lieues sur la surface de la mer, <sup>p2.530</sup> sans se mêler avec elle. Cette eau surnage ainsi quelque temps, conservant sa douceur & sa couleur naturelle ; mais elle s'épaissit dans la suite par la chaleur du soleil, qui en fait une

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

espèce de crème légère & transparente ; bientôt après elle se divise d'elle-même en une infinité de parties, dont chacune paraît animée & se meut de toutes parts, comme autant de petits insectes. Les poissons en prennent quelquefois en passant, mais dès qu'ils en ont goûté, ils les abandonnent aussitôt.

De quelque nature que soient ces petits animaux, il est certain qu'ils croissent sur la surface de l'eau ; leur peau s'épaissit, se durcit, & devient enfin si pesante, qu'ils descendent par leur propre poids au fond de la mer. Les *Paravas* assurent de plus qu'ils prennent dans la suite la figure de l'huître.

Voilà un système dont les savants ne se fussent pas apparemment avisés, & que l'expérience a découvert aux <sup>p2.531</sup> Barbares. Et en effet c'est seulement en ces endroits que se trouvent les perles, & les années les plus pluvieuses sont aussi les meilleures pour la pêche.

J'ajouterai pour détromper ceux qui suivent l'opinion des anciens, que les huîtres demeurent toujours au fond de la mer. On croyait autrefois qu'elles s'élevaient tous les matins sur la surface de l'eau, & qu'elles ouvraient leurs nacres pour y recevoir la rosée du ciel, qui, comme une perle fondue s'insinuait dans les chairs de l'huître, se fixait par le moyen de ses sels, & y prenait enfin la couleur, la dureté, & la figure des perles ; à peu près comme certaines liqueurs se changent en cristaux dans les terres, ou comme le suc des fleurs se transforme en miel & en cire dans la ruche des abeilles. Tout cela est ingénieux & admirable ; mais par malheur tout cela est faux. Car ces huîtres sont fortement attachées aux rochers, & jamais pêcheur n'en a vu aucune, flotter ou paraître <sup>p2.532</sup> sur la surface de la mer.

Quoiqu'on trouve des perles en plusieurs endroits, celles de la *Pêcherie* sont les plus estimées, elles ne perdent jamais leur éclat ; les autres deviennent jaunes ou d'une blancheur pâle & effacée. Pour le prix, il est difficile d'en rien dire de certain. La plus grosse de toutes celles qu'on trouva dans la dernière pêche, ne fut vendue que six cents écus.

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

J'ai demandé aux plongeurs, s'ils ne voyaient point quelquefois du corail dans le fond de la mer ; ils m'ont dit que comme ils étaient principalement occupés de ce qui regarde les perles, ils donnaient peu d'attention à tout le reste ; que néanmoins ils ne laissaient pas de trouver de temps en temps, des branches de corail noir. Il y en a, ajoutèrent-ils, qui, quoiqu'assez dur dans le fond de l'eau, le devient beaucoup davantage, quand il a été quelque temps exposé à l'air ; mais la plupart a déjà acquis, même dans la mer, toute sa dureté naturelle. Il est <sup>p2.533</sup> fortement attaché aux rochers ; & quand nous mouillons dans un gros temps, il arrive assez souvent, que les pattes de l'ancre s'accrochent à des branches de corail noir & en enlèvent des arbres entiers ; mais il est très rare d'en voir de rouge dans toute la côte de la *Pêcherie*.

Je ferai ici une réflexion que peu de gens ont faite ; c'est que souvent l'arbre de corail n'a aucune racine : on en montrait à Rome dans le cabinet du P. *Kirker*, qui sortaient de plusieurs pierres ; quelques-uns après en avoir été détachés, non seulement n'y avaient pas jeté de racines, mais n'y étaient pas même liés par aucune fibre ou par le moindre filament. Là même on voyait plusieurs branches de corail qui sortaient d'une nacre de perle. Et dans le cabinet du cardinal Barberin, il y a encore un arbuste de corail dont le pied est noir, le tronc blanc, & la cime rouge.

C'est ainsi, Monsieur, que la <sup>p2.534</sup> nature se joue dans les abîmes, aussi bien que dans toutes les autres parties de l'univers, par la production d'une infinité de choses également utiles & précieuses, qu'elle donne non pas pour irriter la cupidité des hommes, ou pour entretenir leur folle vanité, mais pour servir à leurs ornements, de la manière que la raison & la bienséance de chaque état le demande ou le permet.

Peut être aussi, Monsieur, que ces beautés de l'univers ont été créées beaucoup moins pour orner le corps, que pour occuper l'esprit : *Reliquit mundum disputationi eorum*. Car de tous les plaisirs naturels, le plus innocent & le plus solide est sans doute l'étude de la nature & la

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

considération des merveilles qu'elle renferme. Quand une fois on a parcouru ce grand ouvrage de la sagesse divine, & qu'on en a pénétré les mystères, cette vue générale de tant de beautés a des charmes plus puissants, & forme en <sup>p2.535</sup> notre esprit une image plus touchante, que tout ce que les sens ou les passions nous peuvent présenter.

Vous le savez, Monsieur, mieux que personne, vous qui par votre étude particulière, & par le commerce continuel des savants, avez acquis en si peu de temps tant de belles connaissances, dans tous les différents genres d'érudition. Et certainement cette application constante que vous donnez tous les jours à ce qui regarde la perfection des arts & des sciences, marque assez, que rien ne peut occuper plus utilement & plus agréablement un honnête homme.

Mais ce qui est encore plus singulier, c'est que vous sanctifiez toutes ces connaissances par le bon usage que vous en faites. Vous les portez, si j'ose ainsi parler, dans le sanctuaire ; vous vous en servez dans la chaire de vérité, pour rendre nos mystères plus intelligibles ; & non content de la philosophie & de l'éloquence <sup>p2.536</sup> ordinaires, vous devenez par là un philosophe chrétien & un orateur évangélique. Je suis avec respect,

MONSIEUR,

Votre très humble & très obéissant serviteur, L. J.

@

## Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine

Permission du R. P. provincial.

Je soussigné provincial de la Compagnie de Jésus en la province de France, suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre R. P. général, je permets au père le Comte de faire imprimer un livre intitulé, *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine*, qui a été vu & approuvé par trois théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi, j'ai signé la présente. Fait à Amiens le 30 de mars 1696.

Pierre Dozenne.

\*

Extrait du Privilège du roi.

Par lettres patentes du roi données à Paris le 22 Juin 1696 signées Perrotin, il est permis à Jean Anisson Directeur de l'Imprimerie royale, d'imprimer un livre intitulé, *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine, par le père Louis le Comte de la Compagnie de Jésus, mathématicien du roi* ; & ce pendant le temps & espace de dix années consécutives, à compter du jour que ledit livre aura été achevé d'imprimer pour la première fois. Avec défenses, &c.

Registré sur le livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 27 Juin 1696. Signé, P. Auboÿn, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la première fois le 7 Juillet 1696.

@